RARE BOOK COLLECTION

#8157+

TRENTE-NEUVIÈME ANNÉE. Prix du N° : 25 cent. DIMANCHE 25 SEPTEMBRE 1870

ABONNEMENS
PARIS
Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —
Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

ABONNEMENS
DÉPARTEMENS
Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —
L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, W. C.
London.

LE CHARIVARI

Se rendant au désir manifesté par de nombreux abonnés, *le Charivari*, tant qu'il sera forcé par le siège de s'imprimer sur une demi feuille, paraîtra plié en deux, de façon à ce que les numéros puissent être reliés dans les collections et encartés dans les albums des cafés.

BULLETIN POLITIQUE

D'abord, honneur à nos soldats !

Les tristes souvenirs de lundi sont effacés par la glorieuse affaire de Villejuif.

Mais en même temps on ne saurait trop recommander à la population parisienne de ne pas céder à des élans irréfléchis.

Nous devons rester fermes et impassibles aussi bien devant les victoires que devant les défaites.

Le succès final est à ce prix.

N'exagérons rien. Accueillons les bonnes nouvelles avec le calme de la force. C'est dans des circonstances comme celles où nous nous trouvons qu'on peut dire que la joie fait peur.

Attendons que l'ennemi soit définitivement repoussé. Alors, notre besogne terminée, nous pourrons nous féliciter nous-mêmes.

Le premier fascicule des papiers découverts aux Tuileries vient de paraître.

C'est avec des pincettes qu'il faudrait prendre les documens laissés par un gouvernement démoralisateur.

En parcourant ces pages, où à chaque instant la corruption s'étale, où la démoralisation se pavane, où l'achat des consciences se négocie sans vergogne, on se prend à se rappeler le vers de Victor Hugo déclarant dans les *Châtimens* qu'il est logique que :

Quand Coffre-Fort est dieu, Gousset soit cardinal.

En ont-ils assez fait les malheureux ! pour noyer la France dans un pot-de-vin ! Au Morny la première page. Elle était bien due à ce prototype des déprédations impériales. C'est son ex-complice Jecker qui le dénonce lui-même dans une lettre à M. Conti.

« Morny, dit-il, s'est engagé moyennant 30 p. 0/0 des bénéfices de mon affaire à la faire respecter et payer par le gouvernement mexicain. »

Bon pour cent mille cadavres versés par la France !

Ceci est l'exorde ; la péroraison ne vaut pas moins.

Le dernier document publié est un rapport sur les moyens de mettre les consciences du journalisme à l'enchère. On appelait cela en style impérial *donner satisfaction à quelques besoins personnels.*

A combien la plume des souteneurs de la dynastie ? Demandez. Il y a marchand à tant par an.

Le cœur se soulève de dégoût quand on songe que voilà par quels procédés on entretenait l'enthousiasme des populations.

Nous citerons encore une lettre de M. Persigny proclamant l'existence du *cabinet noir* et une lettre du brave général Ducrot, prédisant nos désastres actuels, montrant que nous ne serions pas de force à lutter contre l'Allemagne, et déclarant que pour laisser aller ainsi les choses il faut que l'*empereur soit tombé en enfance.*

On trouve encore dans la première livraison un carnet où est consignée, à la date du 17 janvier, la nouvelle de la mort de Charras.

L'homme de Boulogne a ajouté au dessous :

— *C'est un bon débarras.*

Plût au ciel qu'il fût encore parmi nous le vaillant soldat et que la France eût été débarrassée alors de celui qui traçait cette ligne sans vergogne.

Et maintenant, messieurs les Prussiens, comprendrez-vous que le retour de l'empire est impossible, et vous obstinerez-vous à vouloir nous rapporter ce régime qu'ou ne sait par quel bout prendre pour ne pas se salir?...

Pierre Véron.

THE LIBRARY OF CONGRESS WASHINGTON

L'EUROPE

Le rôle que jouent les puissances autour de cette malheureuse guerre est véritablement honteux.

Les cabinets européens déploraient tous la lutte, du moins ils le disaient. En bien, s'ils avaient eu le moindre sentiment de dignité, à défaut d'humanité, ne leur appartenait-il pas de proclamer bien haut dès le début : « Battez-vous, si bon vous semble; mais nous vous déclarons, au nom des intérêts collectifs représentés par nous, que nous ne vous permettons pas, en cas de victoire, — à vous empereur des Français, de mettre la main sur les provinces rhénanes, — à vous, roi de Prusse, de disposer de l'Alsace et de la Lorraine. »

Si ce langage avait été tenu, nul doute qu'il eût étouffé dans son germe cette guerre évidemment entreprise dans des intérêts d'ambition dynastique.

Mais non : l'Europe s'est tue quand les partis allaient en venir aux mains ; elle s'est tue pendant l'heure de recueillement qu'a donnée le silence du canon ; elle se tait aujourd'hui à la veille du sanglant et suprême effort.

Indifférence coupable dans la première phase, peur honteuse dans la seconde.

Ainsi l'Europe a été :

Impuissante à prévenir la guerre,

Impuissante à l'arrêter,

Impuissante à la terminer,

Impuissante partout, impuissante toujours.

L'Europe a trop bien justifié le mot cruel que notre rédacteur en chef lui a jeté l'autre jour à la face : « Vous n'êtes pas les Puissances ; vous êtes les Impuissances européennes. »

Quelques bouchers, heureusement en petit nombre, essaient de se soustraire à la taxe et de spéculer sur le malheur public.

Ceux à qui des observations ont été faites ont déclaré qu'ils fermeraient leur boutique plutôt que d'obéir à la loi.

Or cette fermeture de boutique, qu'ils présentent à l'autorité comme une menace, est précisément là une des peines que cette même autorité leur infligerait comme contrevenans.

Cela rappelle cet espion qui, pour en imposer à ses juges, disait au conseil de guerre : « Si vous me condamnez à mort, je me brûlerai la cervelle. »

A chaque jour sa découverte.

La dernière faite est la liste complète des sénateurs que M. Emile Ollivier avait désignés pour le 15 août.

Cette liste était signée par lui même.

Piétri, le casseur de têtes, y faisait vis-à-vis à M. de Girardin.

D'Albuféra y coudoyait La Grange, l'homme aux chevaux.

Nous y avons constaté avec une vraie tristesse le nom de M. Maxime Ducamp.

Cela fait penser à ce vers d'une comédie :

Quel besoin avait-il de se faire enterrer?

A la bonne heure ! le premier président Devienne, qui jouait le rôle d'entremetteur au profit de Mlle Bellangé, est traduit disciplinairement devant la cour de cassation.

M. Devienne a eu tort de confondre. Il était premier président et il jouait le rôle de procureur.

Les élections sont ajournées.

Cette mesure allait de soi.

C'est aux remparts que nous allons voter.

Chaque balle sera un *oui* en l'honneur de la République.

Louis Blanc va partir pour Londres où il doit provoquer de nombreux meetings en faveur de la République française. C'est bien, mais c'est un peu tard : Comment pourra-t-il se rendre à ce poste d'honneur?

CHRONIQUE DU JOUR

Jusqu'aux enfans qui l'exècrent!

Le lendemain du jour où la République fut proclamée, voilà ce que je vis dans la rue du faubourg St-Antoine où les sentimens ne sont pas longs à faire explosion :

C'était à la porte d'un lavoir ; le buste de Napoléon III venait d'être retiré de la salle d'étuve et jeté au ruisseau ; un tout petit enfant à peine en culotte et parlant juste assez pour se faire comprendre, aperçut le plâtre gisant, courut vers lui de toute la force de ses petites jambes et en l'écrasant d'un formidable coup de pied s'écria : Tiens, Badinguet, tu ne mourras que de ma main.

Le geste et la parole étaient si comiques que, malgré mon horreur pour tout bris et tout saccage, je n'ai pu réprimer un sourire.

—

Le pâtissier du coin de la rue de la Lune et du boulevard Bonne-Nouvelle a du fermer sa boutique faute de beurre et faute d'œufs. Cette disette a un bon côté : pendant tout le temps du siège de Paris, on ne pourra pas faire de brioches.

—

Pendant que les travailleurs — sans travaux — sont disposés à aller payer de leur personne sur les remparts et à opposer leur poitrine à l'invasion, certains richards désertent et fuient lâchement devant le danger; à l'un d'eux, qui a presque autant d'esprit que de couardise, je disais qu'il serait bon qu'on forçât ses pareils à payer en argent le tribut à la patrie que d'autres paient de leur sang.

— Eh bien, voyons, ça ne te dit donc rien ?

Il répondit ce mot digne d'un vaudevilliste : « Votre langage me fait frémir. Eh bien! puisqu'il faut périr... nous périrons.

—

Quelques jours avant l'écroulement de l'empire, une circulaire, signée par un des autorités d'alors et dont le nom s'est déjà effacé de tous les souvenirs, était affiché non loin d'un poste de gardes de Paris. La foule, affamée de nouvelles, se pressait pour en prendre connaissance. Tout à coup un garde sort du poste et du ton de Milher dans son rôle du gendarme Gérôme il invite les lecteurs à se disperser.

Quelqu'un lui fait observer que cette affiche était placardée là pour être lue et qu'en se groupant devant elle les citoyens ne faisaient qu'user de leur droit.

Aussitôt Gérôme riposte : la preuve qu'il est défendu que vous restiez là, c'est que l'affiche vous dit elle-même de vous en aller. — Si vous savez lire, vous voyez bien qu'elle commence par ce mot : *circulaire*. Et c'est ce qu'il faut faire ; messieurs, circulerrr... circulerrr...

Cet homme était un des meilleurs soutiens de l'empire.

—

La cour d'appel de Nancy, mise en demeure de rendre la justice au nom des envahisseurs allemands, s'y est refusée, et a preféré suspendre l'exercice de ses fonctions.

Les magistrats de Nancy n'ont fait que leur devoir ; mais ils l'ont fait fermement et dignement. Il faut les en louer à cette époque contagieuse de devoirs méconnus sans vergogne ou violés lâchement.

—

Contre la République un ex-député crie :
C'est le monsieur Dugué de la Fauconnerie ;
Son maître étant parti, sous nos coups de balai,
Dugué regrette hélas! de n'être plus valet.

Hippolyte Briollet.

Le Gérant. ALTAROCHE.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel. rue Chauchat, 14.

LA TASSE FILTRE

OBLIGATOIRE POUR MM. LES OFFICIERS, SOLDATS, permet en toute circonstance d'épurer l'eau sans crainte aucune d'aspirer aucun corps malfaisant. Elle permet au soldat de clarifier lui-même son café. Par son système d'aspiration, quelques gouttes suffisent pour désaltérer.

PRIX DE LA TASSE, 1 fr. 50.

Vente à Paris, 14, rue de Seine, au coin de la rue des Beaux-Arts.

PENDANT LA GUERRE

Bières de Vienne (Autriche), et bières-bock façon Strasbourg chez HUTT FILS, 205, Faubourg-Saint-Martin, entrepositaire de la brasserie de la *Patrie*, à Strasbourg.

Appel de 25 à 35 ans.

Appel de la classe 1870.

REMPLACEMENTS MILITAIRES

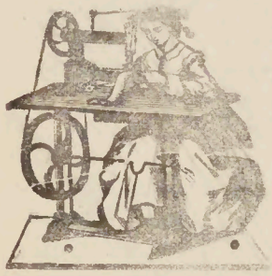
A. KHAN

2, place Sainte-Opportune.
Succursale, 57, quai de Grands-Augustins.

MAISON HONORABLEMENT CONNUE

MACHINES à COUDRE FRANÇAISES

25 ET 50 FR. ET AU-DESSUS



Machine à coudre à *deux fils* pour famille. garantie un an sur facture. La plus ancienne et la plus importante fabrique de France.—14 médailles aux diverses Expositions.
JOURNAUX-LEBLOND
21, *quai Napoléon*, 21.
Ces Machines peuvent marcher au pied moyennant une table guéridon du prix de **25 francs.** — Envoi contre remboursement.

INJECTION PIERRE DIVINE, 4 f guérit de suite. SAMPSO, ph., r. Rambuteau. Exp.

A. ESCANDE & Cie
3, rue GRENETA
PARIS

LA MIGNONNE

Nouvelle MACHINE A COUDRE, à navette familles, lingères, couturières. 100 et 150 fr. Gros et détail. Envoi de Prospectus. On demande des agents pour toutes les villes de FRANCE.

SACS A RAISIN A FERMOIR brev. s. g. d. g. petits, 12 fr.; moyens, 15; grands, 18, le cent. dito, 10 fr.; dito, 13; dito 16 fr. sans fermoir Toile de jardins, écrues, tannées et enduites. BACHELIER, fab., r. Pagevin, 10, en face la poste.

A TOUS LES COMBATTANS

CARTOUCHE-PANSEMENT

POUR SE PANSER SEUL ET INSTANTANÉMENT

aussitôt blessé, et arrêter ou diminuer *l'hémorrhagie*, *l'inflammation* et la *douleur*, les trois causes de décès des champs de bataille.

1 fr. 50, A LA PHARMACIE NORMALE, RUE DROUOT, 15. — PARIS.

BANQUE D'ÉPARGNE

E. LYON

Maison Dorée, 1 et 3, rue Laffitte, à Paris.

MAISON SPÉCIALE

POUR SOUSCRIPTIONS A CRÉDIT DES MEILLEURES VALEURS COTÉES A LA BOURSE.

Avances sur titres. — Paiem. et de coupons.

PRÊTS HYPOTHÉCAIRES

ESCOMPTE DE BILLETS

Ouverture de crédits aux négociants et entrepreneurs. — Placement de petits capitaux à 6 0/0 l'an, avec part dans les bénéfices : achat de valeurs ; formation et dissolution de sociétés, liquidations. — L. LYON, 20, rue Radziwill.

EAU DES CARMES BOYER

LEUR SEUL SUCCESSEUR

14, rue Taranne, 14

1re méd. Exp. 1867 AU PLANTEUR 1re méd. Exp. 1867

CAFÉS

CAFÉS

Le café dont l'arome est le plus exquis se trouve toujours *Maison* MAUMÉ, 10 et 12, rue du Petit-Carreau. *Expéditions en province.* Franco pour 10 kilos.

Porcelaines Cristaux, Orfèvrerie, Coutellerie Fte à Limoges

SERVICES DE TABLE, 6, RUE DU LOUVRE, 6

Fournitur Ps Hotels, Cafés, Cercles Tarif illustré fo sur demande

INJECTION CADET

AU KINO. 3 fr. le flacon. Boulev. Denain, 7, Paris.

ESSENCE DE SALSEPAREILLE le meilleur dépuratif du sang, humeurs, dartres, virus, etc. Ph. Fourquet. 29, r. des Lombards. A la Barbe d'or. 3 f. le fl., 15 f. les 6 fl. Exp.

TRENTE-NEUVIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 cent. LUNDI 26 SEPTEMBRE 1870

ABONNEMENS

PARIS

Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

ABONNEMENS

DÉPARTEMENS

Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —

L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité
ADOLPHE EVVIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, w. c.
London.

LE CHARIVARI

BULLETIN POLITIQUE

L'ajournement des élections a rencontré une approbation unanime.

La Constituante, en effet, n'avait été convoquée que pour faire intervenir la volonté nationale dans le règlement de la question de paix ou de guerre.

Cette question aujourd'hui est résolue.

C'est un duel à mort que veut la Prusse. Elle l'aura.

Mais ce duel n'a pas besoin d'avoir une Constituante pour témoin. Tout citoyen au lieu d'y assister veut y prendre part.

La proclamation du général Trochu à la garde nationale est digne, ferme, excellente.

Assez de manifestations et de défilés! Les promenades à travers rues et carrefours ridiculisèrent 1848. Ne retombons pas dans le même travers.

En ce moment surtout nul n'aurait, comme en février, l'excuse de l'oisiveté.

Car il ne doit pas y avoir d'oisifs là où chacun peut contribuer à la défense de la patrie.

Ce que nous voulons tous, c'est délivrer le sol de l'ennemi.

Cette résolution-là, c'est sur les fortifications et à coups de fusil que nous la formulerons.

Voilà la seule manifestation qui doive rester à l'ordre du jour.

Un bonne mesure vient d'être prise par M. le ministre de l'instruction publique.

Il a institué une commission qui remontera à la source des détournemens commis par les prévaricateurs du second et dernier empire.

On raconte à ce sujet que M. de Nieuverkerque aurait fait emballer toutes les armes du musée de Pierrefonds pour les expédier à l'étranger.

On avait déjà appris que M. le surintendant, à propos des tableaux du Louvre, portait en ville. Il parait qu'il faisait aussi l'exportation.

Mais il y aura des juges à Paris pour tous ces coupables-là.

Au Luxembourg, découverte d'une gigantesque *armoire de fer*.

Cela promet des révélations piquantes. Mais quelle chute!

De cette armoire de fer-là le Mirabeau sera le sieur Ollivier.

C'est avec un vif regret que nous avons appris l'incident illégal qui s'est produit dans les bureaux de *la Patrie en danger*.

Contrairement à toute justice et au nom de la simple violence, on avait envahi les bureaux et arrêté les rédacteurs de ce journal.

Il y a là une question de principe qui ne peut être résolue que dans le sens de l'absolue liberté.

La presse est affranchie de toute entrave. A plus forte raison, nul n'a-t-il le droit de faire de la répression privée.

Les rédacteurs de *la Patrie en danger* ont été relâchés immédiatement sur l'ordre du gouvernement.

A la bonne heure!

La liberté de la presse est comme la lance légendaire qui guérissait les blessures qu'elle avait faites.

Laissez tout imprimer. Ceci contrebalancera cela.

Hors de là, on retomberait fatalement dans l'arbitraire. Et l'arbitraire est mort le 4 septembre.

Pierre Véron.

COMMENT STRASBOURG DEVINT FRANÇAISE

Au moment où l'héroïque cité fixe l'admiration du monde entier, il nous a paru intéressant de rappeler à nos lecteurs comment elle devint française.

Elle devint française sans qu'une goutte de sang ait été versée ! C'est ainsi que se font les annexions vraiment durables...

L'Alsace nous avait été acquise par le traité de Munster. Seule, au milieu de la province française, Strasbourg restait ville libre, république, comme un îlot au milieu de l'Océan.

Louvois la voulut pour la France, mais il la voulut sans violence. Il lui répugnait d'user de la force, d'y mettre la cognée proprement dite ; il désirait que l'arbre tombât de lui-même, sans secousse. Il se ménagea des intelligences dans la place. Puis, une nuit, la nuit du 27 au 28 septembre 1681, les troupes françaises, commandées par le baron d'Asfeld, se rapprochèrent brusquement de Strasbourg et investirent la redoute la plus voisine du Rhin.

A peine quelques coups de fusil tirés, les Français furent dans la redoute et occupaient la tête du pont.

L'alarme se répandit aussitôt dans la ville. Le tocsin sonna. Les magistrats se présentèrent, demandant ce que cela voulait dire. Il leur fut répondu qu'ils eussent à se soumettre. Après une courte délibération, ils obéirent. Tout se passa donc tranquillement.

« Par mesure de prudence, dit Sainte-Beuve dans son étude sur *Louvois*, les magistrats avaient eu soin de laisser sans poudre les canons du rempart, afin d'ôter aux mauvaises têtes, s'il y en avait, le moyen de commencer un jeu qui aurait mal fini pour la population tout entière. »

Strasbourg *voulait être française*, et voilà pourquoi Strasbourg ne résista pas en 1681...

Strasbourg *ne veut pas être allemande*, et voilà pourquoi Strasbourg résiste en 1870...

Gabriel Guillemot.

Le Constitutionnel est halluciné !

Son nom ayant figuré sur la liste des enrôlés du ministère, il jure qu'il fut toujours indépendant et pour cela rappelle qu'il combattait M. Rouher.

Oui... quand il se mit à encenser le cabinet du 2 Janvier.

On ne peut pas servir deux maitres à la fois.

La hautaine réponse de M. de Bismark à Jules Favre a produit partout une immense émotion.

M. de Bismark a dit :

— Nous voulons rester en France !

Ils y resteront... à six pieds sous terre.

Lisez-vous *l'Univers ?*

C'est du *delirium tremens.*

Le Veuillot du lieu travaille à faire de la guerre actuelle une guerre de religion !

Pendant ce temps son pape mendie l'appui de la Prusse protestante.

O ! turlupinade !

La censure théâtrale a vécu... Que le diable l'emporte !

Elle était bête et malfaisante. Toutes les qualités.

Bien entendu, n'est-ce pas, on a tué en même temps cette autre censure qui mettait les menottes aux dessinateurs.

Quand on prend du bon sens on n'en saurait trop prendre.

CHRONIQUE DU JOUR

M. de Bismark est clément; il veut bien nous accorder la paix. Son cœur saigne à la pensée qu'il en sera réduit à nous bombarder, à incendier nos monumens et à fouler aux pieds les entrailles de la cité respectée par Attila. Mais que voulez-vous? M. de Bismark s'est dérangé, il faut être raisonnable. Toute course se paie ; M. de Bismark ne peut pas s'être dérangé pour rien... Il demande quelques compensations.

M. de Bismark est généreux : l'Alsace et la Lorraine lui suffiront... On y joindra le Mont-Valérien, on y jouit d'une si jolie vue. D'ailleurs les petits cadeaux entretiennent l'amitié. Nous pouvons bien nous défaire du Mont-Valérien pour acquérir l'amitié de M. de Bismark.

Et puis j'allais oublier... mais c'est si peu de chose, la garnison de Strasbourg sera prisonnière de guerre..., il est à peine besoin d'insister là dessus. Ces rebelles, qui ont osé défendre une ville qui est prussienne, comme tout le monde sait, ne mérite aucune pitié. M. de Bismark est bien bon de ne pas exiger que nous les fusillions nous-mêmes.

—

On se demande généralement ce que l'Europe pense des conditions de paix de M. de Bismark. N'ayant de communications avec personne, nous ne pouvons le savoir. Mais je ne serais pas étonné que l'Europe n'en pensât absolument rien.

« Dans le mal qui arrive à nos amis, » a dit Larochefoucauld, » il y a toujours quelque chose qui nous fait plaisir. »

L'Europe n'est peut-être pas fâchée qu'on mutile un peu ce beau Paris, qui s'est ruiné pour elle en 1870. — Toujours l'histoire de l'envieux Louis XIV aux fêtes de Vaud.

Dans cette année de l'exposition, un humoriste, votre serviteur, ennuyé des promenades royales, avait émis la proposition qu'on réunît tous les princes au champ de Mars, et qu'on les livrât à je ne sais plus quelle machine qui transforme tout ce qu'on lui donne en chapeau à la dernière mode.

Cette proposition, qui parut saugrenue en son temps, semble assez naturelle aujourd'hui.

—

Autour de Paris, les Prussiens se remettent à fusiller ; des femmes, ils ont odieusement assassiné notre pauvre Valentin, préfet de Strasbourg.

Attendant qu'on vienne les égorger sur leurs sièges curules.

Je voudrais savoir pourquoi nous laissons vivre les espions que nous arrêtons tous les jours.

—

Nous passons d'ailleurs chaque jour d'un excès de confiance à un excès de défiance.

C'est ainsi qu'un de ces derniers soirs on croyait apercevoir des signaux partout.

J'ai vu des femmes surveiller attentivement une maison qui n'avait qu'un étage, mais à cet étage une lumière vacillait constamment et changeait de place.

J'ai voulu faire comprendre que le prétendu signal ne pouvait être vu que du bottier voisin, mais on faillit m'arrêter.

Vérification faite, il se trouva que c'était un monsieur qui cherchait ses pantoufles.

—

On a raison de débaptiser et de rebaptiser les rues de Paris.

Mais ne se hâte-t-on pas un peu trop en donnant le nom de Mac-Mahon à une de ces rues?

Car enfin il est coupable. Ce brave soldat a été un pitoyable commandant. Les Romains l'auraient-ils récompensé?

Henry Maret.

Le Gérant, ALTAROCHE.

Le Printemps des Amours, tel est le titre d'une ravissante valse chantée, et pour piano seul, du compositeur polonais Ed. Okolowicz, qui est mise en vente par M. LIEBERT, 81, rue Saint-Lazare, Paris, au profit des blessés Français. — Prix, 2 fr. 50.

Nous recommandons à MM. les officiers les *jumelles* 18 *verres*, de la maison POLLEAU, destinées à remplacer l'usage si incommode de la longue vue, et qui permettent d'observer, avec clarté et précision, un corps mouvant sans fatigue pour la vue, quelque soit la durée de l'observation.

Envoi du tarif et expéditions sur demande.

POLLEAU, opticien, 40, passage Choiseul.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

Avis aux Actionnaires.

BANQUE J. HAUDEBOURT, rue Vivienne, 22, Ouvert. de crédit, escompte de valeurs, avances sur titres et marchandises. Intérêt 3 0/0 l'an.

COMPTOIR DE CHANGE
ET DE FONDS PUBLICS
SOCIÉTÉ A. BERSEVILLE ET Ce,
Suivant acte déposé en l'étude de Me Schelcher
5, rue Turbigo, 5.
Achat et vente de valeurs cotées au cours moyen; VALEURS NON COTÉES, A FORFAIT; valeurs à lots; PAYEMENT DE TOUS COUPONS; ordres de bourse, avances sur titres.

LA TASSE FILTRE
OBLIGATOIRE POUR MM. LES OFFICIERS, SOLDATS, permet en toute circonstance d'épurer l'eau sans crainte aucune d'aspirer aucun corps malfaisant. Elle permet au soldat de clarifier lui-même son café. Par son système d'aspiration, quelques gouttes suffisent pour désaltérer.
PRIX DE LA TASSE, 1 fr. 50.
Vente à Paris, 14, rue de Seine, au coin de la rue des Beaux-Arts.

OFFICE SPECIAL DES EMPLOYES
DE COMMERCE
Autorisé pour le placement exclusif des: comptables, caissiers, commis, placiers, voyageurs, gérans, vendeurs, vendeuses, garçons de magasins, *interprètes pr toutes les langues*. Bur. rue St-Marc, 7.

MOBILIER COMPLET BEAU NOYER **125 FR.**
Lit 2 personnes, sommier, matelas, traversin, 2 oreillers, commode, table ronde, table de nuit, (3 chaises, EN ACAJOU **160** fr.) **FOUQUÉ** rue Rivoli, 30 et 40 bis.

MACHINES A COUDRE à 2 fils, 25 fr., garanties un an. — 21, quai Napoléon.

1 fr. 50 le **RE**PARATEUR TRICARD, av. Ternes, 47. 2 fr. 50 fl. Paris. Guérit radical. chev. couronnés.

INJECTION TANNIN FOURQUET guérit en 3 jrs maladies contagieuses. 3 fr le fl. Ph. Fourquet, 20, r. des Lombards. A la Barbe d'or. Exp.

PAPIER WLINSI Contre les Rhumes. Rhumatismes, Douleurs. 1 fr. 50 la boîte, dans toutes les pharmacies.

INJECTION CADET
AU KINO. 3 fr. le flacon. Boulev. Denain, 7, Paris.

DERNIÈRE PERFECTION DE L'ARME A FEU!
FUSIL SCHNEIDER
COMMISSION EXPORTATION

CARTOUCHE A PERCUSSION au centre.

L'inflammation de cette arme est centrale sans déperdition de gaz ni raté. Ce système est le seul auquel le canon peut se rapprocher à volonté contre la bascule pour compenser l'usure qui se produit dans toutes les armes en général. Il est le seul qui indique quand l'arme est chargée. La cartouche se retire d'elle-même du canon en ouvrant l'arme. Chez l'inventeur, 14, rue Sainte-Anne, Paris.

A TOUS LES COMBATTANS
CARTOUCHE-PANSEMENT
POUR SE PANSER SEUL ET INSTANTANÉMENT
aussitôt blessé, et arrêter ou diminuer *l'hémorrhagie*, *l'inflammation* et la *douleur*, les trois causes de décès dés champs de bataille.
1 fr. 50, A LA **PHARMACIE NORMALE**, RUE DROUOT, 15. — PARIS.

ABONNEMENS

PARIS

Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

ABONNEMENS

DÉPARTEMENS

Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —

L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, W. C.
London.

LIBRARY RECEIVED AUG 3 1871

LE CHARIVARI

MM. les souscripteurs dont l'abonnement expire le 30 septembre sont priés de le renouveler sans retard s'ils ne veulent pas éprouver d'interruption dans l'envoi du journal.

Le mode le plus simple d'abonnement est l'envoi d'un mandat sur la poste.

Les réclamations adressées à l'administration du CHARIVARI *devront toujours être accompagnées de la dernière bande.*

Il est bien entendu que LE CHARIVARI, *dès que le siège sera terminé*, reprendra son ancien format, auquel il n'a renoncé momentanément que pour cas de force majeure.

BULLETIN POLITIQUE

Nous n'avons pas encore de renseignemens sur la réponse que M. de Bismark doit avoir faite au rapport éloquent de Jules Favre sur l'entrevue de Ferrières.

On sait seulement que le ministre prussien a essayé de balbutier une justification.

Nous voudrions bien pouvoir mettre sous les yeux de nos lecteurs tout ou partie d'un document qui attestera sans doute une fois de plus la duplicité de l'ennemi.

Mais personne n'a besoin de cette contre-épreuve pour être sûr que Jules Favre a dit la vérité, rien que la vérité.

Il y a des accens que l'imposture n'imite pas. Il y a un langage dont tout homme comprend la sincérité.

Ces accens, on les a trouvés dans la dernière communication du ministre des affaires étrangères. Ce langage, pour la première fois depuis bien longtemps, est devenu le langage officiel de la France.

Que fait la province?

Tel est le cri mille fois répété chaque jour par l'angoisse commune.

Pour son honneur, nous voulons être sûrs que la province arme et va se mettre en marche pour venir au secours de Paris.

Il ne s'agit d'ailleurs pas seulement ici d'une question de sentiment et de dignité, l'intérêt même doit pousser les départemens au combat.

Comme le dit éloquemment Quinet dans un article que *le Siècle* publie ce matin, les provinces n'ont pas à choisir le champ de bataille; il est ici tout préparé autour du mur d'enceinte. Qu'elles n'attendent pas davantage que l'ennemi aille les surprendre chez elles, isolées elles seraient à leur tour enveloppées.

C'est ici que peuvent se sauver Lyon, Marseille, Bordeaux, Tours, Bourges, Nantes, Dijon, Orléans.

Qu'elles viennent ici occuper leur place de combat; qu'elles arrivent, non en foule, mais organisées; et l'ennemi placé entre elles et la muraille de Paris sera étouffé.

Les épurations continuent.

On aura fort à faire pour nettoyer l'empire d'Augias. On y arrivera cependant.

Aujourd'hui une excellente mesure au bilan de Gambetta. Ces odieux fonds secrets, dans la boue desquels barbottaient tant de vénalités politiques et littéraires, sont et demeurent supprimés.

Mais ils ne mourront pas tout entiers.

Quoiqu'on ait pris soin de ne pas faire signer aux mouchards du budget leur nom au bas de chaque reçu, on a d'autres moyens de contrôle qui permettront de faire la lumière dans ces cloaques.

Puisque nous parlons d'épurations, applaudissons à la mesure qu'a prise le ministre de l'instruction publique en nommant une commission chargée de vérifier les archives du Louvre.

Nous avons ouï dire que quelques-uns des conservateurs se seraient émus de cette mesure et de la note qui l'annonçait.

Nous ne comprenons pas cette susceptibilité.

D'abord parce que l'on sait fort bien que les détournemens, si détournemens il y a eu, sont imputables à la surintendance.

Secondement, il nous semble que ces messieurs, au lieu de se plaindre, devraient se réjouir de la mesure et de la publicité qui lui est donnée, se trouvant trop heureux qu'une enquête dégage aux yeux de tous leur responsabilité et atteste qu'ils n'étaient pas complices des tripotages d'antan.

En fait de responsabilité, nous recommandons aux amateurs cette réflexion du *Constitutionnel* :

« La France, du moins, survivra, rajeunie et fortifiée. Les sacrifices de cette guerre ne seront pas inutiles, s'ils sont assez complets, et ce ne sera pas en vain que nous aurons donné notre sang pour expier les fautes de nos aînés. »

Oui, la France est prête à donner son sang, mais le *Constitutionnel* n'a pas le droit de parler avec une pareille désinvolture des sacrifices énormes qu'il va falloir faire pour racheter les fautes du passé, car ces fautes-là, hier encore, il y applaudissait, lui, le thuriféraire du ministère Ollivier-Le Bœuf.

Pierre Véron.

MONSIEUR DE SÉVIGNÉ

M. l'archevêque de Paris devrait dans son propre intérêt réfréner sa manie écrivante. Il aurait au moins chance ainsi de faire oublier que jadis il mettait ses épanchemens de prose au service de l'empire en qualité de grand-aumônier.

M. l'archevêque publie des lettres dans le style des *Précieuses ridicules*, pour nous inviter à espérer dans la protection de sainte Geneviève.

« Qui se repose sur un bras de chair, dit-il, tombe avec son fragile appui; qui prend Dieu pour forteresse et pour rempart sera protégé contre d'orgueilleux ennemis. »

C'est aux criminels du 2 décembre que M. Darboy aurait dû parler du danger de s'appuyer sur un bras de chair, surtout quand on met au bout de ce bras le fusil du boulevard Montmartre.

Plus loin, expliquant comment le Père Eternel ne se hâte pas d'intervenir en notre faveur, l'archevêque nous assure qu'il ne faut pas désespérer, *quoique Dieu fasse luire son soleil sur les méchans comme sur les bons et tomber la pluie sur les injustes comme sur les justes.*

En lassant ce galimatias de côté nous ferons observer à M. Darboy, candidat perpétuel au cardinalat, qu'au moins en ce qui le concerne, Dieu a ses raisons pour ne pas prêter grande attention à ses prières.

Hier, en effet, ces prières-là recommandaient Napoléon III à la bienveillance céleste, aujourd'hui elles lui recommandent la République.

Peut-être Dieu attend-il pour voir si M. Darboy ne lui recommandera pas demain Henri V ou les d'Orléans.

Il serait temps que la population parisienne dominât ses nerfs.

Nous lui recommandons notamment de se montrer moins ombrageuse à l'endroit des prétendus signaux nocturnes.

On ne peut plus mettre sur sa lampe un abat-jour vert sans être exposé à voir deux cents hommes armés se précipiter chez vous la menace aux lèvres.

Montrons en étant maîtres de nous que nous sommes sûrs de nos résolutions et ne cédons pas à des alarmes qui finiraient par nous ridiculiser.

Nous avons visité hier le fort de Bicêtre, et nous pouvons garantir que qui s'y frotterait s'y piquerait.

Il est absolument imprenable.

La marine y a fait des prodiges d'organisation.

Messieurs les Prussiens, on ne passe pas!...

Un journal annonce que M. Jérôme David touchait 4,000 francs par mois sur la cassette impériale.

Si c'était pour prononcer à la Chambre les ridicules discours que chacun sait, il gagnait bien mal son argent.

On demande la suppression du *Petit officiel*.

Ce journal, en faisant sans timbre concurrence aux autres, avait eu pour point de départ une vraie escroquerie.

CHRONIQUE DU JOUR

« Si la garde nationale le veut, Paris peut tenir indéfiniment. Mais je ne lui demande que quinze jours. La France se soulève de toutes parts, la résistance s'organise. Dans quinze jours, l'armée de la Loire sera prête à marcher, et les Prussiens pris entre Paris, les armées de la Loire et de Bazaine, et la nation menaçante, les Prussiens sont perdus. »

Ces paroles du ministre de la guerre, il faut que tout citoyen français les ait constamment présentes à la mémoire. Quinze jours!... quinze jours de resistance! qu'est cela? En 1848 l'ouvrier de Paris mit trois mois de misère au service de la république. En 1870 nous mettrons au service de la république trois mois, s'il le faut, de combats et de privations. Et si par hasard trois mois ne suffisaient pas... eh bien! nous élargirions encore la marge.

—

L'autre jour, jeudi, un uhlan se présente inopinément à la porte d'Auteuil, à cheval et en armes. Les sentinelles s'apprêtent aussitôt à faire feu... Mais le uhlan agitant son mouchoir :

— Eh! dites là-bas, les amis, leur crie-t-il en excellent français, j'en ai assez de la guerre! voilà mon cheval, voilà mes armes, je lâche tout! Bonsoir la compagnie!... Laissez-moi rentrer chez vous!

On l'a parfaitement accueilli. C'était, il y a trois mois, un des bons ouvriers du Faubourg-Saint-Antoine; appelé

— Tiens, prends! C'est celui qu'avait ton grand-père en 1814!

en Allemagne sous les drapeaux de M. de Bismark, il avait dû quitter le rabot à son grand déplaisir. Il ne demande aujourd'hui qu'à le reprendre. Je ne dis pas qu'on ne le surveillera pas un peu; mais il paraît de bonne foi dégoûté de servir avec ses compatriotes.

—

On se plaint beaucoup des bouchers. Un grand nombre se refusent à exécuter la taxe municipale, et persistent à imposer leurs prix. Dans les circonstances actuelles, c'est un crime que de vouloir spéculer sur la nourriture des défenseurs du pays. Sans commenter, — puisqu'il faut parler à ces messieurs le langage de leurs intérêts, — qu'ils s'exposent par là aux plus grands périls.

—

Est-il vrai, comme on l'assure, que, chaque nuit, deux ou trois cents mobiles sortent du Mont-Valérien par les égouts et se répandent de là à Puteaux pour faire ripaille?

Il y a là un danger dont il est inutile de faire ressortir l'importance.

L'attention de l'autorité militaire a déjà été attirée sur ce point par quelques-uns de nos collègues. Nous nous joignons à eux pour insister auprès de qui de droit.

—

M. l'archevêque de Paris, trouvant sans doute que la République ne s'occupe pas assez du clergé et éprouvant le besoin de mettre son nez dans ce qui ne le regarde pas, a fait afficher une lettre écrite par lui aux curés de son diocèse, dans laquelle lettre il leur recommande *de donner toute facilité* à M. Galtier-Boissière, chargé par le maire de Paris d'inscrire au fronton des édifices publics la devise républicaine.

Avec ça que M. Galtier-Boissière a bien besoin des *facilités* offertes par MM. les curés et par M. l'archevêque! De quoi se mêlent ces gens-là? je vous le demande.... Ne feraient-ils pas mieux de se tenir cois?...

En 48, on fit la faute de mêler ces messieurs à toutes les manifestations patriotiques, bénédictions d'arbres de la liberté et autres... La République de 1870 est décidée à les tenir à l'écart... En quoi elle agira sagement.

Gabriel Guillemot.

Le Gérant. ALTAROCHE.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

LA TASSE FILTRE

OBLIGATOIRE POUR MM. LES OFFICIERS, SOLDATS, permet en toute circonstance d'épurer l'eau sans crainte aucune d'aspirer aucun corps malfaisant. Elle permet au soldat de clarifier lui-même son café. Par son système d'aspiration, quelques gouttes suffisent pour désaltérer.

PRIX DE LA TASSE, 1 fr. 50.

Vente à Paris, 14, rue de Seine, au coin de la rue des Beaux-Arts.

PENDANT LA GUERRE

Bières de Vienne (Autriche), et bières-bock façon Strasbourg chez **HUTT FILS, 205**, Faubourg-Saint-Martin, entrepositaire de la brasserie de la *Patrie*, à Strasbourg.

INJECTION CADET

AU KINO. 3 fr. le flacon. Boulev. Denain, 7, Paris.

A TOUS LES COMBATTANS

CARTOUCHE-PANSEMENT

POUR SE PANSER SEUL ET INSTANTANÉMENT

aussitôt blessé, et arrêter ou diminuer *l'hémorrhagie*, *l'inflammation* et la *douleur*, les trois causes de décès des champs de bataille.

1 fr. 50, A LA PHARMACIE NORMALE, RUE DROUOT, 15. — PARIS.

COMPAGNIE D'ASSURANCES GÉNÉRALES

FONDÉE EN 1819

LA PLUS ANCIENNE DE TOUTES LES COMPAGNIES FRANÇAISES D'ASSURANCES

SUR LA VIE

Fonds de garantie: 80 MILLIONS réalisés.—A Paris, rue de Richelieu, n° 87

Directeur: M. P. DE HERCÉ

IMMEUBLES DE LA COMPAGNIE:

1° **Hôtels de la Compagnie**, rue de Richelieu, 85, 87 et 89.
2° **Hôtel**, rue de Richelieu, 79, et rue Ménars, 1.
3° **Hôtel de l'Ancien Cercle** (ancien hôtel Mercy), boulevard Montmartre, 16.
4° **Hôtel du Jardin Turc**, boulevard du Temple.
5° **Propriété**, boulevard Richard-Lenoir (ancien quai Valmy), 77, 79 et 81.
6° **Sept cents hectares de la forêt de Montmorency** (près Paris).
7° **Fermes de Moislains**, près Péronne (300 hect.)
8° **Ferme d'Œrmingen**, près Saverne (300 hect.)
9° **Domaines du Puch et de Cazeaux**, près Bordeaux (3,000 hectares).
10° **Propriété** rue d'Amboise, 2, et rue de Richelieu, 95, 97 (passage des Princes) et 99.

Assurances de Capitaux, payables après décès, permettant au père de famille de laisser un capital à ses héritiers.

Assurances mixtes, profitant aux ayant-droit de l'assuré s'il meurt, ou à lui-même s'il vit à une époque déterminée.

Ces deux combinaisons jouissent d'une participation de 50 0/0 dans les bénéfices.

Assurances de Capitaux différés, servant à constituer une dot pour les enfans ou à l'exonération du service militaire.

Rentes viagères immédiates ou différées, sur une ou plusieurs têtes.

La Compagnie a des représentants dans tous les chefs-lieux d'arrondissement, où le rentier peut toucher ses arrérages sur la production de son contrat, sans certificat de vie. Elle fournit des renseignements et envoie gratuitement des prospectus à toutes les personnes qui en font la demande.

TRENTE-NEUVIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 cent. MERCREDI 28 SEPTEMBRE 1870

ABONNEMENS

PARIS

Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

ABONNEMENS

DÉPARTEMENS

Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —

L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, W. C.
London.

LE CHARIVARI

MM. les souscripteurs dont l'abonnement expire le 30 septembre sont priés de le renouveler sans retard s'ils ne veulent pas éprouver d'interruption dans l'envoi du journal.

IL EST BIEN ENTENDU QUE LE CHARIVARI, **dès que le siège sera terminé**, REPRENDRA SON ANCIEN FORMAT, AUQUEL IL N'A RENONCÉ MOMENTANÉMENT QUE POUR CAS DE FORCE MAJEURE.

BULLETIN POLITIQUE

M. de Bismark adopte la devise des barbares et dit : *Malheur aux vaincus!...*

Soit! mais insulter la veille ceux qu'on prétend écraser le lendemain, c'est s'abaisser soi-même et avilir d'avance la victoire sur laquelle on compte présomptueusement.

Toutefois, nous ne nous sentons nulle envie de nous courroucer contre le ministre prussien, traitant de *populace* l'héroïque population parisienne.

Nous ne nous en sentons nulle envie, parce que lorsque M. de Bismark a parlé ainsi il n'a fait que répéter ce que lui soufflaient par derrière le fuyard de Sedan et son odieuse séquelle.

Populace! Oui, c'est bien là l'idée que le coup d'Etat se faisait de nous, quand il braquait au boulevard Montmartre les canons du 2 décembre, et l'Europe qui regardait a pu le croire sur parole.

Populace! Oui, c'est bien là ce qu'ils pensaient et répétaient tous, depuis le satrape Haussmann jusqu'au dernier des députés satisfaits.

Populace! Oui, ils pouvaient se l'imaginer en effet quand ils nous voyaient courbés sous le joug du second empire, nous laissant ravir le droit sacré de choisir nos représentans municipaux, subissant les commissions de dilapidation officielle, nous déclarant taillables et corvéables à merci, vivant des miettes de scandale tombées de la table des Morny et des Fleury, ou bien secouées par la fenêtre des courtisanes en vogue, semblant enfin borner nos rêves et notre idéal aux ébattemens de *la Belle Hélène* et à ces tripotages de Jarnac où tout était gagné, fors l'honneur.

Populace! avouons-le, nous en avons eu l'air, et M. de Bismark n'a fait que redire ce que sans doute l'ex-empereur lui avait raconté de nous dans les épanchemens intimes qui précédèrent son immortelle capitulation.

Eh bien! que M. le chancelier fédéral en soit remercié. En prononçant cette parole qu'enregistrera l'histoire, il a, sans s'en douter et sans le vouloir, rendu un vrai service à ce Paris qu'il croyait outrager.

Car il nous a mis à même de tracer une ligne de démarcation publique et définitive entre le passé et le présent, entre les hontes d'hier et les écœuremens d'aujourd'hui.

Cette populace, créée par les démoralisations systématiques de l'empire, elle n'est plus, si elle a été. Un peuple l'a remplacé aux acclamations de : *Vive la République!*

Ce peuple-là a du premier coup conquis sa place d'honneur.

C'est lui qui depuis trois semaines a fait l'ordre avec le désordre laissé par les déserteurs du pouvoir personnel.

C'est lui qui a monté la garde aux Tuileries, empêchant le moindre détournement, à l'heure où les repus du régime déchu bourraient éperdument leurs malles avec nos dépouilles.

C'est lui mettant intrépidement sa misère au service de la patrie quand les dignitaires de jadis ont fui devant le danger.

C'est lui qui saura supporter la faim avec stoïcisme, tandis que cinquante cuisiniers continueront à rédi-

ger leurs menus alléchans pour réveiller l'appétit blasé du cher prisonnier de Cassel.

C'est lui qui enfin fera de ses cent mille poitrines un rempart à ce Paris qu'ont abandonné les parasites impériaux qui, après l'avoir ruiné, n'ont pas même eu le courage de le défendre.

De cette façon, quand viendra l'heure de régler les comptes, la postérité dira mieux quelle fut la part de responsabilité de chacun.

Encore une fois merci à M. de Bismark, puisque c'est à lui qu'on doit de pouvoir constater solennellement que la populace finit où la liberté commence.

Pierre Véron.

LES DEUX MOITIÉS DE DIEU

Vous les connaissez : le pape et l'empereur !

Il faut croire que le poète s'est trompé en donnant de la divinité à ces deux hauts personnages, car jamais l'ironie providentielle ne s'est abattue aussi lourdement sur chacun de leurs prédécesseurs.

Le vieillard romain a fatigué le monde de ses prétentions à l'infaillibilité. Avec un entêtement sénile, il a tenu à passer dieu de son vivant. Son concile lui a accordé cette satisfaction, et du premier coup le pauvre homme à la tiare s'est vu enlever ses états par les mécréans d'Italie.

Singulière puissance que la sienne ! Elle le met aussi bas qu'il avait rêvé de se placer haut. Son nuage à versé !

Quelle chute et quel significatif post-scriptum mis par les évènemens au bas du *schéma* de son infaillibilité !

C'est le cas ou jamais de reconnaitre là le doigt de Dieu.

Quant à l'autre, le Bonaparte apocryphe tombé dans des flots de larmes et de sang, la moquerie du sort a pris plaisir à couvrir de fleurs le chemin qui l'a conduit à l'abime.

Sentant son trône chanceler, il a cru le consolider en y collant les 7,300.000 bulletins arrachés à l'ignorance et à la peur. Puis, pour assurer tout à fait l'avenir de sa dynastie, il a pensé qu'une guerre heureuse augmenterait le prestige de sa race, quelque peu diminué par la conduite de ses glorieux cousins.

Quoique nos représentans, triés par ses préfets, aient prosterné devant César

Leur bassesse avachie en imbécillité,

empereur, moitié de Dieu, c'est bien sur toi seul que doivent retomber les terribles conséquences de ton inepte conduite.

Et cela est si vrai que nos ennemis prétendent ne pouvoir traiter qu'avec l'homme de Sedan. Il ne lui manquerait plus que d'être ramené par les Prussiens ! Son épopée serait complète.

Mais qu'on se rassure, il a servi assez longtemps de jouet au démon railleur qui l'a précipité. Ce n'est pas en enjambant le corps de la France morte qu'il entrera à Notre-Dame, comme après le 2 décembre. Le temps des *Te Deum* est passé pour lui ; la prière des agonisans commence !

Louis Leroy.

La seconde livraison des papiers trouvés aux Tuileries a paru hier.

C'est toujours même écœurement.

On y apprend, entre autre choses édifiantes, que Bonaparte conserva jusqu'à la fin le commandement de nos armées, ce qui suffit à expliquer nos revers.

Il y est aussi parlé de l'ignoble affaire Sandon-Billault.

On y voit également comme quoi, au moment de partir pour la campagne actuelle, l'ex-empereur s'occupe surtout de s'assurer les moyens de faire ripaille.

Dans un ordre de service fort développé, on lit entre autres instructions :

« Il y aura toujours deux tables, soit au bivouac, soit pendant les séjours, afin de laisser à l'empereur la faculté de faire des invitations en plus ou moins grand nombre. »

Quand ils sont si gourmands, les héros vivent peu.

Eloquence du chiffre.

Premier spécimen :

CASSETTE PARTICULIÈRE.

Juin 1867, nº 14.

Reçu de M. Thélin la somme de trois cent cinquante francs pour déjeuner du prince royal de Prusse à Compiegne et faux frais divers.

C'est la France qui paie le dessert aujourd'hui.

Deuxième spécimen :

CASSETTE PARTICULIÈRE DE L'EMPEREUR.

Palais des Tuileries, le janvier 1867, nº 20.

Reçu de M. Thélin la somme de dix mille francs pour solde des trente mille francs alloués par l'Empereur pour l'ameublement de M. le baron Jérôme David.

Homme d'Etat entretenu !... Profession nouvelle !

CHRONIQUE DU JOUR

Le Journal officiel publie aujourd'hui seulement le décret qui supprime l'illustre commission du colportage. Et pourtant ce décret est daté du 10 septembre.

Donc cette pauvre commission, blessée à mort le 4 septembre, a rendu — non pas l'âme qu'elle n'avait pas, — mais le dernier soupir le 10 septembre. Nous demandons pourquoi on a attendu jusqu'au 26 septembre pour l'enterrer.

La commission du colportage était assez faisandée de son vivant pour qu'on fît à la salubrité publique la galanterie d'une inhumation plus précipitée.

—

Le pain coûte un thaler la livre (3 fr. 75 c.) à Berlin. Gavroche, en lisant ce détail, a dit : « C'est pour cela que les Prussiens viennent se faire tremper une soupe à Paris. »

—

Une note du *Journal officiel* restitue, très justement du

— En v'là des provisions de bouche !

reste, à M. Dupuy de Lôme l'honneur d'avoir fourni les modèles des béliers cuirassés, honneur a tribué par un journal à l'amiral Bouët-Willaumez.

Mais c'est un détail secondaire. L'important pour la défense nationale est de savoir — non pas qui a fait les béliers cuirassés — mais ce que les béliers cuirassés feront.

Et ils feront beaucoup.

—

On ne sait quel sot scrupule de sœurs bigottes avait eu l'audace de couvrir d'un voile la statue de Voltaire dans le péristyle du Théâtre-Français converti en ambulance. Il a fallu l'intervention de M. Brisson, adjoint au maire de Paris, pour faire cesser cette inconvenance incroyable.

Voltaire voilé sous le règne de la République française!

Voltaire voilé dans une ambulance! Qui peut mieux que l'effigie de ce grand humanitaire présider à une œuvre de charité?

—

Le dégoût public a été soulevé par cette horrible note écrite par le secrétaire intime de l'empereur au dessous de la mention de la mort de Charras: « *Bon débarras.* »

Aucune main n'a encore écrit cela sous la date de la remise par Napoléon III de son épée vierge au roi de Prusse... Et pourtant!

—

On sait que le ministre de l'instruction publique vient de nommer une commission de cinq membres chargés d'inspecter les archives du Louvre et de remonter à la source des détournemens commis par les fonctionnaires du gouvernement déchu.

—

Certes, le mandat de ces inspecteurs est loin d'être une sinécure, et elle aura à fouiller dans des bas-fonds fort malsains. L'opinion publique, qui ne s'y trompe pas, l'appelle déjà *la commission d'Augias.*

Paul Girard.

Le Gérant, ALTAROCHE.

Nous croyons rendre un véritable service à nos lecteurs en leur annonçant que l'**Eau Dugenne**, teinture (en un seul flacon) pour cheveux et barbe, se trouve actuellement 6, RUE DE SEINE (rez-de-chaussée), Mme B. Dugenne ayant cédé son fonds de coiffeur de la rue du Hâvre, afin d'apporter tous ses soins à la fabrication de cette eau incomparable, se charge également d'en faire l'application.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

Appel de 25 à 35 ans.

Appel de la classe 1870.

REMPLACEMENTS MILITAIRES

A. KHAN

2, place Sainte-Opportune.
Succursale, 57, quai de Grands-Augustins.

MAISON HONORABLEMENT CONNUE

LA TASSE FILTRE

OBLIGATOIRE POUR MM. LES OFFICIERS, SOLDATS, permet en toute circonstance d'épurer l'eau sans crainte aucune d'aspirer aucun corps malfaisant. Elle permet au soldat de clarifier lui-même son café. Par son système d'aspiration, quelques gouttes suffisent pour désaltérer.

PRIX DE LA TASSE, 1 fr. 50

Vente à Paris, 14, rue de Seine, au coin de la rue des Beaux-Arts.

PENDANT LA GUERRE

Bières de Vienne (Autriche), et bières-bock façon Strasbourg chez HUTT FILS, 205, Faubourg-Saint-Martin, entrepositaire de la brasserie de la *Patrie*, à Strasbourg.

Médaille de la Société des Sciences industrielles de Paris.

PLUS DE CHEVEUX BLANCS

MÉLANOGÈNE

Teinture par excellence

De DICQUEMARE Aîné de Rouen

Pour teindre **à la minute, en toutes nuances**, les cheveux et la barbe, sans danger pour la peau et sans aucune **odeur.**—Cette teinture est **supérieure à toutes celles employées jusqu'à ce jour.**

Fabrique à Rouen, place de l'Hôtel-de-Ville, 47.

Dépôt à Paris, rue d'Enghien, 24.

Détail, boulevard Poissonnière, 12.

PRIX: 6, 12 et 15 francs.

ENCRE NOUVELLE MATHIEU-PLESSY, 84, boul. St-Germain.

ENCRE NOUVELLE DOUBLE VIOLET A COPIER

adoptée par les grandes administrations

Produits chimiques de laboratoire et photographie. Exposition 1867, médailles d'argent, bronze, M. H. Se trouve chez tous les papetiers.

INJECTION PIERRE DIVINE, 4 f guérit de suite. SAMPSO, ph., r. Rambuteau. Exp.

1re méd. Exp. 1867 AU PLANTEUR 1re méd Exp. 1867

CAFÉS

CAFÉS

Le café dont l'arome est le plus exquis se trouve toujours *Maison* MAUMÉ, 10 et 12, rue du Petit-Carreau. *Expéditions en province.* Franco pour 10 kilos.

MACHINES A COUDRE à 2 fils, 25 fr., garanties un an. — 21, quai Napoléon.

EAU DES CARMES

BOYER

LEUR SEUL SUCCESSEUR

14, rue Taranne, 14

FABRIQUE DE CANEVAS EN LAINE

BRODERIE EN TOUS GENRES

Mme CUNY Passage Neveux 7, boulevard de Strasbourg.

HERNIES Bandage à *pelote plastique, caoutchouc* naturel, brev. s. g. d. g. modelé dans *les hôpitaux* sur les différens degrés de *hernies*, approuvé par les sommités médicales pour la guérison. VOJAVE, 41, rue Turbigo.

ESSENCE DE SALSEPAREILLE le meilleur dépuratif du sang, humeurs, dartres, virus, etc. Fr. Fourquet 29, r. des Lombards A la Barbe d'or. 3 f. le fl., 15 f. les 6 fl. Exp.

MALADES ET BLESSÉS

Soulagemens procurés par les **LITS** et **FAUTEUILS** mécanique — DUPONT et VILLARD, successeurs de Gellé, 18, rue Serpente. — Vente et location.

INJECTION CADET

AU KINO. 3 fr. le flacon. Boulev. Denain, 7, Paris.

TRENTE-NEUVIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 cent. JEUDI 29 SEPTEMBRE 1870

ABONNEMENS

PARIS

Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

ABONNEMENS

DÉPARTEMENS

Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —

L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, W. C.
London.

LE CHARIVARI

MM. les souscripteurs dont l'abonnement expire le 30 septembre sont priés de le renouveler sans retard s'ils ne veulent pas éprouver d'interruption dans l'envoi du journal.

IL EST BIEN ENTENDU QUE LE CHARIVARI, **dès que le siège sera terminé,** REPRENDRA SON ANCIEN FORMAT, AUQUEL IL N'A RENONCÉ MOMENTANÉMENT QUE POUR CAS DE FORCE MAJEURE.

BULLETIN POLITIQUE

Les nouvelles apportées de Tours par une seconde estafette, ont un caractère de plus en plus rassurant.

Voici, en effet, comment elles s'expriment :

« En France, enthousiasme et exaltation pour la guerre; à l'étranger, blâme absolu des prétentions prussiennes, approbation complète de notre ferme confiance que l'Europe ne permettra pas le morcellement de notre territoire. C'est en ce sens que les négociations se poursuivent activement, elles sont accueillies avec faveur. L'attitude de Paris cause autant d'émotion que de respect. On considère la position des Prussiens comme très aventurée. »

Il était impossible que la France assistât dans une coupable inaction au grand drame qui se joue sous les murs de Paris.

Nous pouvons juger par nous-mêmes des sentimens que doivent éprouver les départemens en nous rappelant l'émotion profonde que nous causaient les bulletins venus de Strasbourg.

Donc, espérance et confiance de ce côté.

Quant à l'étranger, nous ne savons quelle est au juste son attitude en ce moment. Ce qu'il y a de bien certain, c'est que nous aimons mieux compter sur nous-mêmes que sur l'appui de ceux qui ont jusqu'à présent laissé la France aux prises avec la Prusse.

Si l'égoïsme des puissances les pousse à une tardive intervention, c'est leur affaire. Nous n'avons, nous autres, aucune reconnaissance à leur en témoigner.

Le vers connu :

La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne,

est applicable au secours *in extremis* que nous fait entrevoir la diplomatie.

S'ils se décident à s'émouvoir, ce n'est pas pour nous, c'est pour eux.

A leur aise!

On a des nouvelles de Rome.

Les Italiens ont pris possession de la ville éternelle presque sans coup férir.

Le pape, comprenant qu'il est avec l'occupation des accommodemens, s'est dit qu'après tout il ne serait nulle part aussi bien logé qu'au Vatican, et malgré ses pompeuses déclarations antérieures il est bravement resté.

Tant mieux!

Il importait à la morale publique que celui-là qui avait inventé le *Syllabus* fût le fossoyeur du pouvoir temporel.

A l'heure actuelle, les questions les plus importantes sont certainement celles qui se rattachent à l'alimentation publique.

Pas de pain, pas de soldats.

Aussi le gouvernement de la défense nationale a-t-il sagement agi en créant une commission des subsistances chargée d'étudier toutes les questions se rattachant à ce grave problème.

Cette commission, renfermant dans son sein plusieurs membres du gouvernement, pourra passer immédiatement de la décision à l'exécution.

Plus de lenteurs bureaucratiques.
La faim n'attend pas.

Nous sommes heureux de voir, d'autre part, que l'initiative privée s'occupe d'organiser cette ligue du pain dont nous avions parlé les premiers.

Dans plusieurs arrondissemens déjà, des comités se sont formés pour établir des cantines nationales où une nourriture saine sera fournie dans des conditions de bon marché exceptionnel.

Des souscriptions volontaires feront les frais de cette œuvre méritante.

Il ne suffit pas de peindre le mot *fraternité* sur nos édifices, il faut le mettre en action.

On prétend que l'Académie voudrait rayer de ses archives le nom de M. Emile Ollivier.

L'Académie n'en a pas le droit. Quand elle a nommé l'homme du 19 janvier, il était tout aussi criminel, tout aussi indigne qu'aujourd hui.

En le choisissant, quoiqu'il n'eût aucun titre à sa préférence, elle a fait un acte de piteuse courtisanerie.

Il faut qu'elle porte jusqu'au bout la responsabilité de cet acte-là.

Pierre Véron.

GLOIRE A BISMARK

Oui, gloire à Bismark!

Son Excellence a laissé échapper le secret du maître.

Ce secret, c'est d'étouffer le génie de la liberté sous les décombres de Paris pour le triomphe de l'absolutisme.

Eh bien! soit... nous vous attendons.

Et gloire à vous, car cet aveu a gagné du même coup toute une armée à l'unité de la défense.

Ils étaient cent mille tièdes qui comptaient encore sur les transactions, qui croyaient pouvoir racheter leur vie avec des milliards; ils savent maintenant à n'en pouvoir douter, puisque Son Excellence s'est chargée de le leur apprendre, ils savent qu'il faut vaincre ou mourir, et les voilà prêts à combattre.

Les vrais citoyens vous en remercient, grand politique; mais tant pis si un jour l'histoire vous accuse d'avoir fait massacrer cent mille Allemands de plus.

Alfred Bougeart.

Messieurs les Prussiens, un petit avis qui a son importance.

Dans les papiers des Tuileries figure la copie d'un rapport adressé par le fameux général Totleben au czar, après une visite minutieuse des fortifications de Paris faite par le défenseur de Sébastopol.

Les conclusions du général sont que Paris n'est pas prenable de vive force et peut soutenir un siège d'un an au moins.

Elle va faire plaisir à M. de Bismark, cette révélation-là.

Le cher M. Jérôme David!

Pourquoi ne portait-il pas sur l'épigastre un écriteau ainsi conçu :

DÉVOUEMENT MEUBLÉ
à louer
PRÉSENTEMENT S'ADRESSER.

Nadar fait merveille.

Son activité infatigable préside à tous les services de l'aérostation nationale. Cinq aérostats sont prêts à partir.

A ce propos, un quatrain d'actualité :

A Saint-Cloud deux uhlans se promenaient ensemble,
L'un d'eux soudain dans l'air aperçoit un sillon :
— Ment tarteifle! fait-il, à Bismark il me semble
Qu'on a l'air de vouloir enlever le ballon!

Un poète allemand vient, dit-on, d'adresser à la Seine une ode où il prédit la chute de Paris, dont il ne restera plus que des ruines.

Vendeur de peaux d'ours, va!

Un détail curieux :

Sire Ollivier était tellement préoccupé du succès de son escamotage plébiscitaire, qu'il n'avait que ce mot-là dans la pensée.

Sur la minute de la nomination de M. de Girardin en qualité de sénateur, on lit :

« Pour services rendus en qualité de *plé*... (une rature) de PLUBISCITE. (*Sic.*) »

CHRONIQUE DU JOUR

L'assistance publique est enfin débarrassée de M. Husson. Cet antipathique personnage a bien voulu donner sa démission tout en réclamant le bénéfice de ses droits à la retraite.

Ses droits à la retraite! C'est admirable... et vous verrez qu'on les lui reconnaîtra! et que l'homme sur lequel tant de charges graves et tant de soupçons plus graves encore s'élèvent, pourra se retirer tranquille, non poursuivi et manger en paix les rentes que la bonne — trop bonne — ville de Paris continuera à lui payer.

Et si, procédant selon les lois de la saine justice, on disait à M. Husson : « Avant de toucher ta pension de retraite tu vas rendre tes comptes! » Pensez-vous que la morale publique y trouvât beaucoup à redire!

—

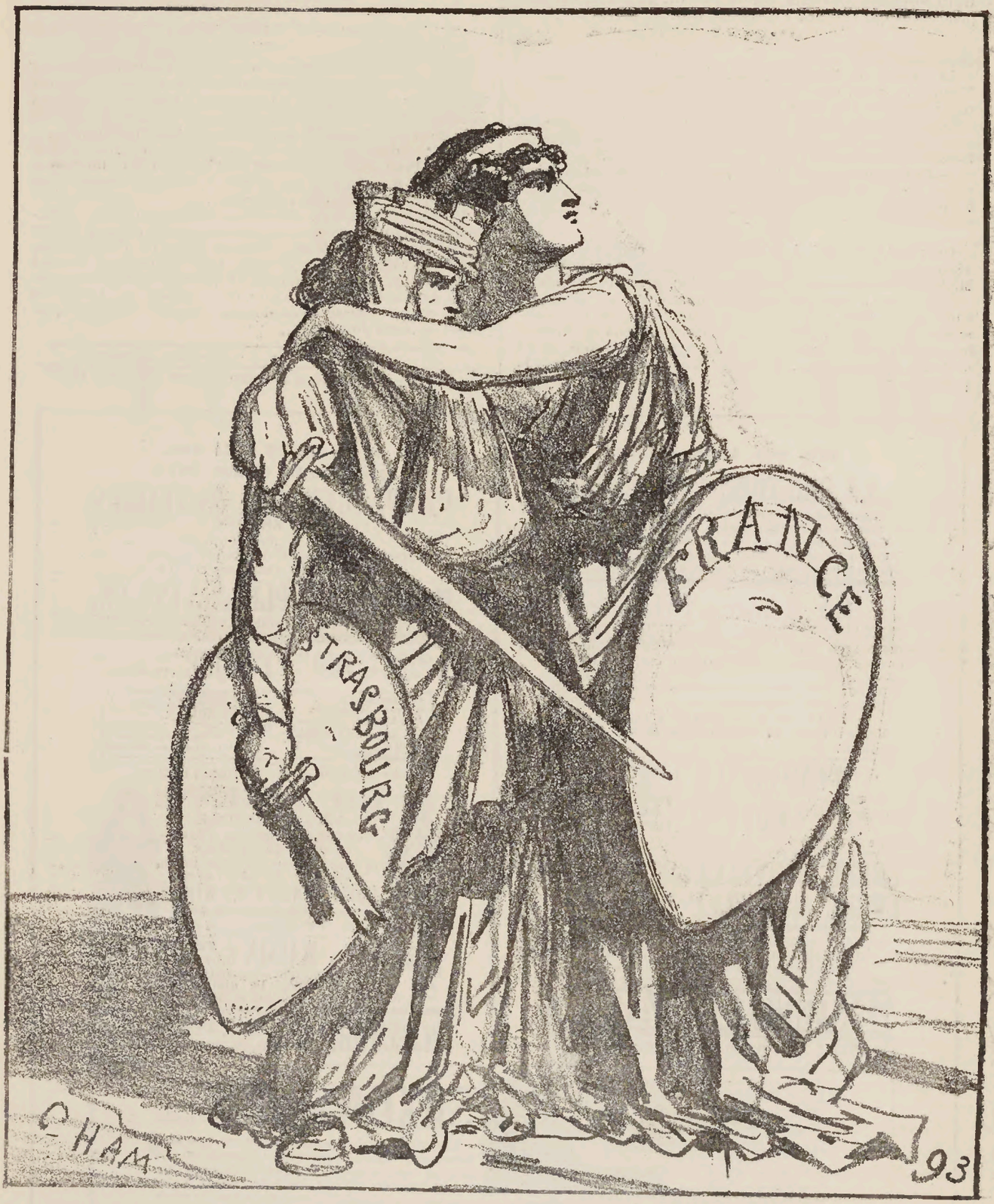
M. Henri Brisson, adjoint au maire de Paris, s'est rendu dimanche à l'ambulance du Théâtre-Français, et a fait cesser l'odieuse comédie dont nous avons parlé dans un de nos derniers numéros (on se souvient que la statue de Voltaire avait été couverte d'un voile et surmonté d'un crucifix). M. Brisson a fait entendre aux trop zélées infirmières de l'endroit que si de pareilles profanations se reproduisaient à l'avenir, elles ne se reproduiraient point en vain.

—

On nous annonce que les Prussiens auraient mutilé de nombreux tableaux dans le musée de Versailles. On cite entre autres : *le portrait de Marceau* et *la Smala d'Abd-el-Kader*, éventrés à coups de sabre.

—

On vient de révoquer de ses fonctions le sieur Behaghel, qui, le lendemain du 4 septembre, avait été nommé préfet de la Haute-Loire.



Venez la prendre !

Nos lecteurs savent déjà que le sieur Behaghel était au nombre des écrivains salariés par l'ancienne liste civile.

Mais, comment diable, le sieur Behaghel avait-il eu l'aplomb d'accepter mission de la République, après avoir traîtreusement travaillé contre elle?... Il y a de ces imprudences qui confond l'imagination...

—

La statue de Napoléon, qui, descendue de la colonne Vendôme, avait été transportée à Courbevoie, vient d'être précipitée dans la Seine.

Comme on procédait à l'exécution, quelqu'un fit remarquer qu'il serait plus profitable à la chose publique de fondre ladite statue et d'en faire des canons.

— Des canons avec du Bonaparte! s'écria un ouvrier, merci bien! ils seraient capables de se livrer d'eux-mêmes à l'ennemi!

—

On vient d'acquérir la preuve que les complots de juin 1869 et février 1870 n'ont jamais été qu'une invention de M. Piétri, collaborant avec M. Bernier, juge d'instruction.

Nous n'en avions jamais douté quant à nous, et je me souviens encore des aimables gouailleries de ces messieurs les conservateurs quand nous essayions de formuler notre pensée à ce sujet.., « Ah! oui, ah! oui, nous disaient-ils en raillant, la police! C'est cela... toujours la police! »

Et sans doute, messieurs, toujours la police!... Le gouvernement tombé a-t-il jamais rien fait que par là?

Gabriel Guillemot.

—

On nous communique l'article suivant avec prière de le reproduire.

Dans la première livraison des papiers et correspondances de la famille impériale, publiée hier, se trouve le rapport d'un chef de bureau du ministère de l'intérieur, indiquant certaines combinaisons à réaliser pour imprimer à la presse une direction favorable aux vues du gouvernement.

Ce document mentionne la possibilité de faire insérer dans *le Petit Journal* des portraits de députés et un roman écrit dans un esprit sympathique à l'armée, devant être fourni par le cabinet de l'empereur.

En présence de cette imputation dénuée de tout fondement, nous ne pouvons que protester sans aucune amertume, laissant nos fidèles lecteurs juges de l'impartialité absolue et de l'absence de parti pris qui ont été de tout temps notre règle de conduite et qui ont fait notre succès.

Ils savent comme nous que les écrivains de toutes les opinions n'ont cessé de collaborer ensemble ou successivement au *Petit Journal*.

Le Gérant, ALTAROCHE.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

Avis aux Actionnaires.

LA QUIÉTUDE FINANCIÈRE

Assurances générales des valeurs mobilières, actions, obligations, etc., cotées ou non.
Capital de garantie : 2 millions de francs.
Envoi de la brochure explicative sur demande.
Affranchir. Au Siège de l'adm., 63, rue de Rivoli.

LA TASSE FILTRE

OBLIGATOIRE POUR MM. LES OFFICIERS, SOLDATS, permet en toute circonstance d'épurer l'eau sans crainte aucune d'aspirer aucun corps malfaisant. Elle permet au soldat de clarifier lui-même son café. Par son système d'aspiration, quelques gouttes suffisent pour désaltérer.
PRIX DE LA TASSE, 1 fr. 50.
Vente à Paris, 14, rue de Seine, au coin de la rue des Beaux-Arts.

PENDANT LA GUERRE

Bières de Vienne (Autriche), et bières-bock façon Strasbourg chez **HUTT** FILS, 205, Faubourg-Saint-Martin, entrepositaire de la brasserie de la *Patrie*, à Strasbourg.

ENCRE NOUVELLE MATHIEU-PLESSY, 184, boul. St-Germain.
ENCRE NOUVELLE DOUBLE VIOLET A COPIER
adoptée par les grandes administrations
Produits chimiques de laboratoire et photographie
Exposition 1867, médailles d'argent, bronze, M. H.
Se trouve chez tous les papetiers.

INJECTION CADET

AU KINO. 3 fr. le flacon. Boulev. Denain, 7, Paris.

Appel de 25 à 35 ans.
Appel de la classe 1870.

REMPLACEMENTS MILITAIRES

A. KHAN
2, place Sainte-Opportune.
Succursale, 57, quai de Grands-Augustins.
MAISON HONORABLEMENT CONNUE

MOBILIER COMPLET BEAU NOYER **125 FR.**
Lit 2 personnes, sommier, matelas, traversin, 2 oreillers, commode, table ronde, table de nuit, (3 chaises, EN ACAJOU **160** fr.) **FOUQUÉ** rue Rivoli, 30 et 40 bis.

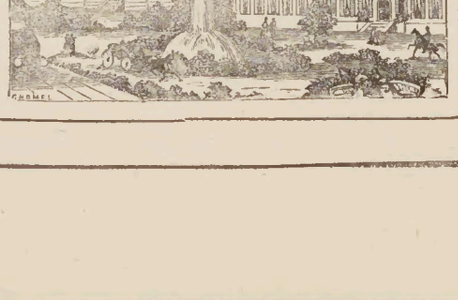
Porcelaines Cristaux, Orfèvrerie, Coutellerie Fte à Limoges
SERVICES DE TABLE, 6, RUE DU LOUVRE, 6
Fournitures pr Hôtels, Cafés, Cercles
Tarif illustré fe sur demande

Rue de Seine, 6, derrière l'Institut).

EAU DUGENNE
LOTION ORIENTALE
TEINTURE pour CHEVEUX et BARBE en un SEUL FLACON.
La seule pouvant teindre en toutes nuances. — *Le flacon : 10 fr.*
EAU ET CRÈME DE NINON
Pour faire disparaître les Rides.
Dépôt : rue du Hanter, 6, Paris.

SACS A RAISIN A FERMOIR brev. s.g.d.g.
petits, 12 fr.; moyens, 15; grands, 18, le cent.
dito, 10 fr.; dito, 13; dito 16 fr. sans fermoir. Toile de jardins, écrues, tannées et enduites. BACHELIER, fab., r. Pagevin, 10, en face la poste.

INJECTION PIERRE DIVIN, 4 f. guérit de suite. SAMPSO, ph. r. Rambuteau. Exp.



SAXON (Valais) (Suisse) **CASINO** ouvert toute l'année

Eaux minérales iodo-bromurées, célèbres par leurs cures merveilleuses, excursions pittoresques : Pierre-à-Voir, les gorges du Trient, du Saillon, la cascade de Pissevache, etc. — **LE GRAND HOTEL DES BAINS** est le plus confortable. Les voyageurs y trouveront le luxe des grands hôtels de Baden et Hombourg. — MUSIQUE DEUX FOIS PAR JOUR. Concerts bals, fêtes et jeux comme en Allemagne et à Monaco. Bureau télégraphique. Par son air salubre, sa position pittoresque et la douceur de son climat, SAXON est un des plus adorables séjours de la Suisse. A 18 h. de Paris 20 h. de Francfort, 13 heures de Marseille.

TRENTE-NEUVIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 cent. SAMEDI 1er OCTOBRE 1870

ABONNEMENS

PARIS

Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un a ..... 72 —

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

ABONNEMENS

DÉPARTEMENS

Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —

L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, w. c.
London.

LE CHARIVARI

IL EST BIEN ENTENDU QUE LE CHARIVARI, **dès que le siege sera terminé,** REPRENDRA SON ANCIEN FORMAT, AUQUEL IL N'A RENONCÉ MOMENTANÉMENT QUE POUR CAS DE FORCE MAJEURE.

BULLETIN POLITIQUE

Le gouvernement de la défense nationale entre résolument dans la voie des mesures extraordinaires, nécessitées par la situation actuelle.

La question des subsistances notamment ne comporte ni tergiversations ni faiblesse. Il faut que Paris mange pour que Paris se défende.

Afin donc de supprimer toute possibilité d'accaparement, réquisition est faite, au nom du gouvernement de la défense nationale, de tous les blés et farines qui existent actuellement dans l'enceinte de la ville de Paris. Ne sont exceptés que les blés et farines ayant le caractère de provisions de ménage.

Le prix des blés et farines sera payé aux détenteurs, suivant qualité, en prenant pour base le prix moyen résultant des mercuriales de la première quinzaine de septembre.

On ne peut qu'applaudir à cette décision qui sauvegarde l'intérêt public tout en respectant les intérêts privés.

Si jamais l'expropriation pour cause d'utilité publique (avec indemnité, bien entendu) a été légitime, c'est dans les circonstances actuelles.

En lisant ce décret, nous nous rappelions les beaux vers de Pierre Dupont :

C'est que le pain est nécessaire
Autant que l'eau, l'air et le feu;
Sans le pain on ne peut rien faire...
Le pain, c'est la dette de Dieu!

C'est surtout dans les circonstances actuelles que cette dette-là doit être régulièrement payée à tous.

Un des foyers de corruption de l'ancien empire disparaît.

La direction générale de l'assistance publique est supprimée.

Un *conseil général des hospices* la remplace en ce qui concerne les hôpitaux. Les tueurs à domicile seront régis par l'autorité municipale.

Nettoyons! nettoyons!

Le *Monde* rend ce jourd'hui même le dernier soupir. Il succombe faute de lecteurs.

Mais, auparavant, il a voulu Veuilloter son chant du cygne.

Ils sont toujours les mêmes, Rome est leur patrie. Périsse la France pourvu que le pape garde sa liste civile, ses carrosses où l'or se relève en bosse, et ses hallebardiers grotesques. Ils ne s'en cachent pas d'ailleurs et confessent que tous les gouvernemens leur sont bons pourvu qu'ils servent le *syllabus*.

Exemple :

« Le gouvernement impérial, dit *le Monde*, a connu à ses dépens ce qu'il en coûte de déserter un tel devoir. Ce gouvernement avait une raison d'être : le contrat passé entre lui et la France catholique. Mais un contrat est une loi qui porte avec elle sa sanction pénale. Dieu tolère beaucoup d'infractions : il arrive à condamner. Il ménage au repentir les occasions de réparer. Néanmoins la contradiction ne peut s'éterniser. »

Méditez et comprenez.

Voilà comment ces gens-là entendent le patriotisme et la morale.

Le gouvernement issu du crime de décembre était souillé et déshonoré dès sa naissance.

N'importe!

Le Monde confesse *qu'on avait passé un contrat avec lui.*

Donnant, donnant.

Il protégeait le pouvoir temporel, qu'importait le reste !

Il avait mitraillé, il avait dilapidé, il avait violé toutes les lois. Bagatelle !

Du moment où il montait la garde au Vatican, une absolution plénière lui était acquise.

Mais en revanche le gouvernement le plus honnête, le plus loyal, le plus pur sera honni par eux dès qu'il ne voudra pas prêter les mains à leurs tripotages sacerdotaux.

Au Capitole Cartouche, si Cartouche tient pour la messe.

Le Monde a bien fait d'exhaler sa belle âme, en chantant :

C'est ma manière à moi d'adorer le bon Dieu !

On le savait, mais ce sont là des vérités bonnes à répéter.

Pierre Véron.

Le trop célèbre M. Delesvaux vient de rendre son âme à Dieu.

S'il fallait juger de la magistrature française sur des échantillons tels que les Delesvaux, les Grandperret, les Devienne et compagnie, nous donnerions au monde une singulière idée de nous.

Ce qu'il y a de curieux, c'est que ces gens-là n'avaient pas conscience de leurs crimes.

Lorsque le procureur Grandperret écrivait : « *Toute mon âme et toutes mes forces sont vouées au service de l'empereur.* Il était candide. »

Il ne soupçonnait même pas qu'un magistrat appartient à la nation, et non pas à l'homme qui est assis sur le trône.

C'étaient les Jourdains du servilisme, ils faisaient de la honte sans le savoir.

Ce Veuillot !

Aujourd'hui il appelle Voltaire *vieux gredin.*

Molière a prévu le cas en disant :

Vous donnez sottement vos qualités aux autres.

Chacun des ministres fait dresser, dans son département, une liste des fonctionnaires qui ont quitté leur poste à l'approche du siège de Paris.

A la bonne heure !

C'est bien le moins que *désertion* soit synonyme de *démission.*

A propos, on ne nous a pas dit si M. de Palikao continue à toucher son traitement, lui qui a fui devant l'ennemi.

Cela a d'autant plus d'importance, il est d'autant plus urgent de lui couper les vivres qu'on sait que ce personnage était de ceux qui ont pour devise :

Sauvons la caisse !

La Cloche émet une bonne idée, celle de rendre le Panthéon à sa destination première et d'y graver en lettres d'or les deux décrets déclarant que Strasbourg et Toul ont bien mérité de la patrie.

Faites de la place sur les murailles du temple glorieux ; la France, retrempée dans le péril, l'aura bientôt remplie.

Le même journal dit : « Qu'il y a aux Tuileries une armoire qui, nous assure-t-on, n'a pas encore été découverte, et qui contient, entre autres pièces curieuses, tous les documents relatifs aux méfaits d'Haussmann antérieurs à son administration de la capitale.

» Fidèle à son caractère de fourberie et de duplicité, l'homme du 2 décembre tenait ces pièces en réserve pour menacer son complice de leur divulgation s'il cessait de lui obéir servilement. »

Nous nous défions un peu des armoires secrètes, mais il y a tant de vraisemblance dans ce récit de hontes combinées que nous estimons utile de bien chercher.

Les timbres-postes continuent à porter l'effigie impériale ; on aurait cependant eu le temps d'en frapper d'autres à l'image de la république, cela n'était ni long ni coûteux.

Détail, soit, mais qui a son importance ainsi qu'une foule d'autres. Il est certain que la figure en question ne peut être un signe d'affranchissement.

CHRONIQUE DU JOUR

J'entendais l'autre jour un officier supérieur de troupes de l'armée de Paris parler de la cause et du principe de nos revers dans la première partie de cette campagne. Il n'hésitait pas à affirmer qu'une des causes principales était certainement l'énervement de la discipline sous l'influence démoralisante du régime impérial.

Un homme était puni par son capitaine, le colonel levait la consigne au nom de l'empereur. Un homme était condamné à mort, l'empereur lui faisait grâce.

Et non par humanité, comme on pourrait croire. L'homme qui au 2 décembre dépeupla des départemens entiers, envoya cent mille républicains mourir à Cayenne ou en Afrique, n'était pas accessible aux sentimens d'humanité. Non... Cet homme songeait à se faire des séides pour quelque nouveau coup ténébreux qu'il méditait. Il brisait au profit de sa popularité personnelle la discipline de fer qui seule fait la force des armées permanentes.

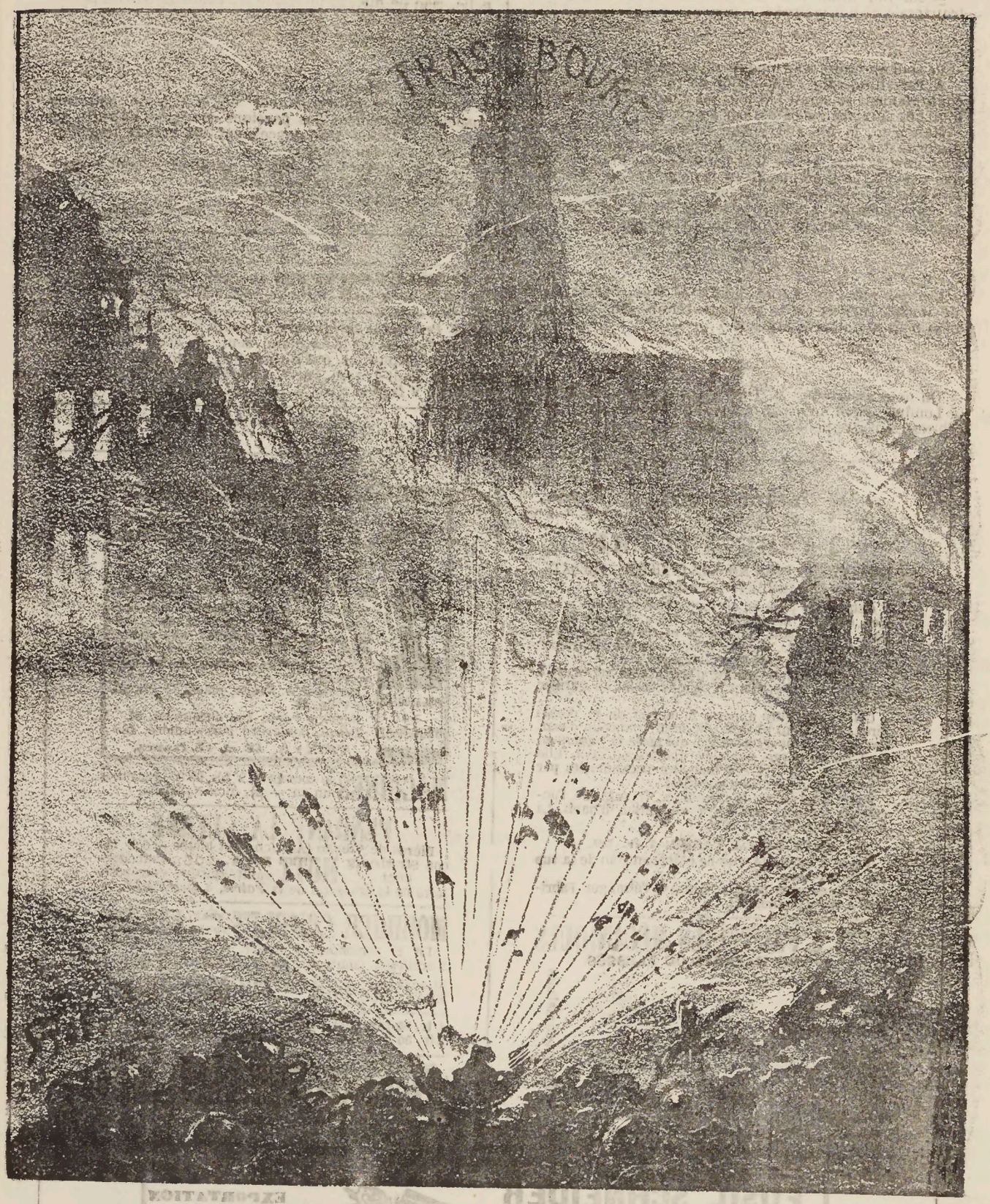
L'Opinion nationale se plaint, avec quelque raison peut-être de la manie déplorable des arrestations qui s'est emparée de la population parisienne. Mais n'va-t-elle pas un peu loin dans sa critique quand elle s'écrie :

« Si c'est pour cela qu'on a institué les corps de garde de quartier, vraiment qu'on nous ramène aux sergens de ville ! »

Non ! non ! .. Qu'on ne nous ramène jamais aux sergens de ville !... Les sergens de ville avaient la même déplorable manie d'arrestation, et ils y mettaient assurément moins de formes que la garde nationale.

Il est possible qu'on arrête depuis trois semaines beaucoup de gens parfaitement innocens, mais je ne sache pas qu'aucun d'eux ait eu à se plaindre de la moindre brutalité à leur égard et que le casse-tête, pour ne citer que cet instrument contondant, ait joué le moindre rôle dans l'affaire.

Mon dieu ! la défiance est si naturelle dans les circonstances où nous nous trouvons !



Les cadeaux de noces de l'Allemagne à Strasbourg.

— Ma foi, disait hier Calino, on m'arrêterait, je n'y trouverais rien à redire !

—

Faut-il en croire les rumeurs et les *on dit* ?

A Versailles, dans l'état-major du roi Guillaume, le mécontentement se serait fait jour, et vingt officiers bavarois mutinés auraient été passés par les armes.

Mais n'on, je n'y veux point croire à ces éléments de discorde dans le camp ennemi. J'aime mieux me dire qu'ils sont unis et forts, et que leur haine pour la France ne fait que grandir. Le triomphe de Paris n'en sera que plus éclatant ! Ce triomphe nous voulons le devoir à nous-mêmes, à notre énergie, à notre bravoure. Nous voulons vous vaincre, avec tous les atouts dans votre jeu !

—

Croiriez-vous qu'ils ont mutilé à Versailles la statue de Hoche. Parions qu'ils se sont réunis plusieurs milliers pour attaquer ce bronze !

—

On nous assure que M. Thiers, non rebuté par son échec à Londres, vient de partir pour Saint Pétersbourg. Si M. Thiers est personnellement en guerre avec la Prusse et qu'il veuille faire avec le roi Guillaume sa paix personnelle, rien de mieux; mais que M. Thiers ne s'avise pas de parler au nom de Paris. Paris ne veut pas de la paix, Paris veut se battre. Les danseurs sont en place, il faut que la danse ait lieu.

—

Ah ! bravo ! bravo !

Un arrêté du gouvernement de la défense nationale suspend le paiement des pensions concédées en vertu de la loi du 17 juillet 1856 concernant les grands fonctionnaires de l'ancien empire.

La même mesure est prise — parbleu ! — pour le paiement de la dotation de l'ancien Sénat.

Eh bien, et les veuves ?

Gabriel Guillemot.

Le Gérant. ALTAROCHE.

MEUBLES SCULPTÉS en chêne et noyer, articles de fantaisie de la Forêt Noire. — 17, boulevard Poissonnière.

Le Printemps des Amours, tel est le titre d'une ravissante valse chantée, et pour piano seul, du compositeur polonais Ed. Okolowicz, qui est mise en vente par M. LIEBERT, 81, rue Saint-Lazare, Paris, au profit des blessés Français. — Prix. 2 fr. 50

Paris — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

BREVETÉ s. g. d. g. **L'INDISPENSABLE** BREVETÉ s. g. d. g.

TASSE-FILTRE

OBLIGATOIRE POUR MM. LES OFFICIERS, SOLDATS, CHASSEURS, TOURISTES, ETC.

Cette tasse permet, en toutes circonstances possibles, d'épurer instantanément l'eau. Avec elle, on peut puiser dans une mare et même dans une ornière de route, sans qu'il soit à craindre d'aspirer aucun corps étranger ou malfaisant.

Elle peut aussi rendre d'importants services à l'armée en permettant à chaque soldat de clarifier lui-même son café.

Cette tasse-filtre apporte le moyen de se désaltérer doucement et sans absorber beaucoup d'eau. Par son système d'aspiration, qui porte le liquide au fond de la gorge, quelques gouttes suffisent. Elle évite ainsi les diverses maladies occasionnées par l'absorption de grandes quantités.

Pour faire sécher la tasse-filtre, il suffit de l'accrocher quelques instants à un bouton d'habit. La bouclette existe à cet effet.

PRIX DE LA TASSE, 1 fr. 50

Vente à Paris, 14, rue de Seine, au coin de la rue des Beaux-Arts.

Vente en gros pour la France et l'étranger. Fabrique à Paris (Seine).

LITS & FAUTEUILS MÉCANIQUES

POUR MALADES OU BLESSÉS

Vente et location.

Transport de malades

Maison Gellé, DUPONT et VILLARD, successrs

18, RUE SERPENTE. — PARIS.

Médaille de la Société des Sciences industrielles de Paris.

PLUS DE CHEVEUX BLANCS

MÉLANOGÈNE

Teinture par excellence

De DICQUEMARE Aîné de Rouen

Pour teindre **à la minute, en toutes nuances**, les cheveux et la barbe, sans danger pour la peau et sans aucune **odeur**.—Cette teinture est **supérieure à toutes celles employées jusqu'à ce jour.**

Fabrique à Rouen, place de l'Hôtel-de-Ville, 47.

Dépôt à Paris, rue d'Enghien, 24.

Détail, boulevard Poissonnière, 12.

PRIX : 6, 12 et 15 francs.

MACHINES A COUDRE à 2 fils, 25 fr., garanties un an. — 21 quai Napoléon.

PENDANT LA GUERRE

Bières de Vienne (Autriche), et bières de Bock façon Strasbourg chez **HUTT FILS**, 205, Faubourg Saint-Martin, entrepositaire de la brasserie de la *Patrie*, à Strasbourg.

MOBILIER COMPLET BEAU NOYER **125 FR.**

Lit 2 personnes, sommier, matelas, traversin, 2 oreillers, commode, table ronde, table de nuit, (3 chaises, EN ACAJOU **160** fr.) **FOUQUÉ** rue Rivoli, 30 et 40 bis.

1 fr. 50 le flacon. **RÉPARATEUR TRICARD**, av. Ternes, 47, 2 fr. 50 fl. Paris. Guérit radical. chev. couronnés.

INJECTION CADET

AU KINO. 3 fr. le flacon. Boulev. Denain, 7, Paris.

DERNIÈRE PERFECTION DE L'ARME A FEU !

FUSIL SCHNEIDER

COMMISSION EXPORTATION

CARTOUCHE A PERCUSSION au centre.

L'inflammation de cette arme est centrale sans déperdition de gaz ni raté. Ce système est le seul auquel le canon peut se rapprocher à volonté contre la bascule pour compenser l'usure qui se produit dans toutes les armes en général. Il est le seul qui indique quand l'arme est chargée. La cartouche se retire d'elle-même du canon en ouvrant l'arme. Chez l'inventeur, 14, rue Sainte-Anne, Paris.

TRENTE-NEUVIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 cent. DIMANCHE 2 OCTOBRE 1870

ABONNEMENS

PARIS

Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un a ..... 72 —

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

ABONNEMENS

DÉPARTEMENS

Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —

L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, W. C.
London.

LE CHARIVARI

IL EST BIEN ENTENDU QUE LE CHARIVARI, **dès que le siége sera terminé,** REPRENDRA SON ANCIEN FORMAT, AUQUEL IL N'A RENONCÉ MOMENTANÉMENT QUE POUR CAS DE FORCE MAJEURE.

BULLETIN POLITIQUE

Nous avons encore une fois donné de nos nouvelles aux Prussiens dont l'inaction a décidément l'air d'être préméditée.

Nos braves troupes ont fait preuve d'une énergie admirable. Voici deux fois qu'elles *font le vendredi*, de façon à ce que l'ennemi en garde le souvenir.

Il importe en même temps que l'autorité militaire combine l'action de nos forces, que l'opinion publique remplisse aussi son devoir.

Ce devoir est de se tenir en garde contre les impatiences intempestives et de ne rien précipiter par des sollicitations inopportunes.

Quelques journaux, emportés par un excès de zèle, voudraient qu'on fît chaque jour, coûte que coûte, des sorties aventureuses.

Ce langage est inspiré, sans nul doute, par un bon vouloir tout patriotique, mais il est contraire aux véritables intérêts de la défense.

Exerçons d'abord nos mobiles et nos gardes nationales, fortifions nos remparts, construisons la ligne des barricades, voilà pour le présent.

Plus tard, en combinant les mouvemens de la garnison avec ceux des armées de secours, on pourra frapper avec certitude des coups décisifs.

Jusque là, il y aurait péril à céder à des ardeurs généreuses, mais imprudentes, et tout doit se borner, croyons-nous, à des reconnaissances vaillamment opérées.

La résolution dans l'attente est une vertu militaire au moins aussi précieuse que la fougue dans l'attaque.

Les révélations se suivent et se ressemblent en ce qui concerne les menées honteuses du second empire.

Aujourd'hui le *Journal officiel* vient attester que c'est la main de la police qui tenait tous les fils de ces grotesques conspirations dont on jouait avec tant de cynisme.

C'est d'abord le complot des Italiens, présidé par Grecco.

Or, ledit Grecco, agent secret et payé, était nuitamment élargi de Mazas par M. Lagrange, mis en liberté, et recevait les fonds nécessaires pour se rendre en Amérique, où, pendant de longues années, le gouvernement impérial lui a assuré une pension annuelle de 6,000 francs.

Grecco avait changé de nom et s'appelait Rubotti, pseudonyme sous lequel il était revenu dans ces derniers temps à Paris seconder la police de la préfecture. Grecco est aujourd'hui sous les verrous et a signé lui-même la déclaration de ses méfaits.

Plus tard, Lagrange, le *deus ex machinâ* de la rue de Jérusalem, se fait entrepreneur d'assassinat et veut aller tuer Mazzini; plus tard encore, c'est lui qui arme le bataillon des blouses blanches; lui enfin qui, en 1870, monte le complot des bombes plébiscitaires.

Que vont dire, en présence de ces révélations, les feuilles qui publiaient avec attendrissement le portrait de ces bombes là?

Ballot, le misérable qui voulait livrer Flourens, demandait 500,000 francs pour cette besogne ignoble.

L'illustre Bernier, juge d'instruction à gages, était fabricant de conspirations comme d'autres sont fabricans de bougies et de pianos.

A chacun de ses exploits on pouvait dire : Bernier s'agite et la police le mène.

Il faut qu'une fois pour toutes la vérité se fasse sur

ces ignominies, il faut que la lumière pénètre au fond de ces cloaques ; le détail sera public.

La conscience nationale veut être vengée.

Ce n'est pas tout.

Quant à certaines individualités dont, dit la note de *l'Officiel*, la presse s'est occupée sans pouvoir utilement nommer personne, on est en possession de documents que le préfet de police est décidé à faire connaître au fur et à mesure de la marche de l'instruction qui se poursuit rapidement.

A bas les masques !

Qu'on nous montre les visages de tous ces misérables, afin qu'ils soient publiquement flétris et mis ainsi dans l'impossibilité de nuire à la liberté.

Pierre Véron.

M. Veuillot, de *l'Univers*, est tout confus de ce que nous lui avons mis le nez dans un de ses articles.

Sachant, de par la casuistique des Jésuites, que tout mauvais cas est niable, ils se sent honteux d'avoir applaudi au sac de Paris, par Guillaume, comme à un juste châtiment de la Providence.

Et pour donner le change, il balbutie en se cachant derrière son petit frère Eugène quelques injures et calomnies selon sa formule habituelle.

L'homme qui, sous le bon temps des casse-tête implorait à chaque instant contre les libres penseurs et les démocrates le concours des agens de police, faute de pouvoir invoquer celui des inquisiteurs, prétend qu'on le dénonce au bourreau, qu'on veut sa tête, qu'on cherche *à lui faire couper le sifflet*. (Sic.)

La tête de M. Veuillot ! Qu'en pourrait-on faire, mon dieu !

Quant à son sifflet, il est important qu'il continue à siffler.

D'abord pour que les insultes dudit personnage soient comme par le passé l'honneur des honnêtes gens.

Ensuite parce qu'aucun autre ne voudrait certainement se charger de la laide mais utile besogne dont il s'acquitte.

Si un Veuillot n'existait pas, il faudrait l'inventer.

Sa présence sur le seuil de la sacristie fait plus pour la libre pensée que toutes les œuvres des philosophes.

Ils avaient raison les Spartiates.

La vue d'un ilote ivre est le meilleur remède contre l'ivrognerie.

Qu'il vive donc, qu'il siffle, qu'il écume le plus longtemps possible. C'est tout profit pour nous et tout honte pour lui.

P. V.

La quatrième livraison des *Papiers des Tuileries* a ses curiosités aussi.

On y voit à l'œuvre le *cabinet noir*.

Admirable confiance !

On mouchardait les mouchards !!

Hyrvoix, le chef de la police impériale, était placé sous la surveillance d'une contre-police. On décachetait ses lettres.

Pour s'estimer ainsi, comme il fallait qu'ils se connussent bien !

Et la lettre de M. Baroche père, justifiant son fils de s'être inscrit sur un registre ouvert dans la maison où était décédée la duchesse d'Orléans ! M. Baroche père appelle cela un *acte d'irréflexion*.

M. Baroche père serait-il donc d'avis que quand on réfléchit on ne doit rien faire d'honorable !

Les révélations abondent.

On a, dit-on, trouvé aux Tuileries plusieurs paquets de lettres de Napoléon Ier qui montreront sous le jour le plus odieux le caractère de ce grand tueur d'hommes. Ces lettres avaient été mises à part lors du tri opéré pour la correspondance (bien véridique, ma foi) publiée par ordre de l'ex-empereur, et réunies en liasses qui portent cette mention : *A détruire*.

A détruire... Voici une étiquette qu'il faut malheureusement multiplier beaucoup à l'époque de réparation où nous sommes.

Le célèbre président Delesvaux, à qui la presse doit tant de condamnations, est mort hier, et c'est M. Ulysse Parent (un de ses condamnés peut-être) qui, en sa qualité d'adjoint au maire du 9e arrondissement, a eu la mission de signer l'acte mortuaire.

M. Delesvaux était réellement mort le 4 septembre. Son décès du 29 n'est qu'un avis aux pompes funèbres.

Il nous revient que M. Husson, ex-directeur de l'assistance publique, a cru voir dans un article du *Charivari* publié récemment une atteinte à sa considération personnelle. En jugeant sévèrement le fonctionnaire public, comme c'était notre droit, nous n'avions point à mettre en cause son caractère privé.

CHRONIQUE DU JOUR

Un auteur — je ne sais lequel — a dit :

« Le patriotisme du peuple français est quelquefois trop exalté, pas assez soutenu. Il n'a d'autre ennemi à craindre que son caractère : trop de chaleur, pas assez de tenue. »

Guillaume semble avoir spéculé sur ces lignes. Il se tient coi depuis dix jours, lui et ses bandes, comme s'il espérait que le patriotisme du peuple français va tomber avec le temps. Ce mot qu'on lui prête : *Je veux laisser les Parisiens cuire dans leur jus*, serait-il sûr ?

Dans tous les cas, montrons-lui que son calcul est faux et qu'ils nous connaissent mal ceux qui prétendent que notre ardeur n'est que feu de paille. Montrons par la persistance de notre attitude énergique et fière que nous avons le patriotisme aussi *entêté* qu'il est *exalté*, et que notre patience est à la hauteur de notre courage.

A cette condition, nous sommes invincibles.

—

On se plaint beaucoup de la mauvaise qualité des boissons débitées sur les remparts, dans les rangs de la garde nationale, par des marchands ou marchandes de goutte. Nombre de citoyens se seraient trouvés indisposés pour avoir avalé un verre d'eau-de-vie.

Sans examiner si ces faits déplorables ont ou n'ont pas le moindre fondement, le gouverneur de Paris devrait, ce nous semble, prendre une mesure énergique interdisant l'accès des fortifications à ces marchands sans contrôle. Les gardes nationaux pourraient alors avoir des cantinières ou cantiniers connus, dont le privilége garantirait la boisson.

CROQUIS PAR CHAM.

— Mon ami, si ces personnes t'interrogent, n'avoue pas que tu es parisien, j'en mourrais de honte dans ce moment-ci.

— La tête haute, breton! Paris nous regarde...

— Vous! monsieur! me poursuivre sous ce costume?
— Oui, madame, je me suis engagé exprès dans la mobile pour que vous me logiez.

— J'écrivions pas avec facilité. Faut que je donnions de mes nouvelles à la payse par le bulletin officiel.

1871. — Pardon, monsieur, avant de vous répondre, étiez-vous à Paris durant le siège?

— Ils vont faire une reconnaissance!
— De quel côté?
— Une reconnaissance? Ça doit être du côté du Mont-de-Piété.

—

On lit dans *le Rappel :*

« Le ballon ne sert plus seulement de facteur, il passe à l'état de véhicule.

Avant-hier soir (mercredi) est parti de Paris par la voie aérienne un Américain que d'urgentes affaires appelaient à Bordeaux. Seulement la course est un peu chère : 1,500 francs.

« M. Paper, c'est le nom du voyageur, s'est chargé naturellement de la correspondance de sa famille et de ses amis. »

—

Comme ce Pierre Bonaparte savait flatter son cousin !... Il a envie de se débarrasser d'une propriété qu'il a en Corse. Il lui offre de l'acheter, et pour le séduire, pour le décider, savez-vous ce qu'il imagine? ..

« Cette propriété de Cors serait très bien située pour y établir *une caserne de gendarmerie*, » dit-il à son cousin couronné.

Une caserne de gendarmerie !... Le cri est-il assez nature? Ah ! démonio! Et comment diable l'autre a-t-il pu résister?

—

Ce qui suit est tout bonnement admirable :

M. Chevreau, ex-préfet de la Seine, avait *emporté* 240,000 francs du ministère de l'intérieur. Ne voulant pas passer pour un... *autre*, il vient d'écrire que sur cette somme 60,000 francs ont été... *dépensés* par l'ex-impératrice et qu'il *rendra compte* du surplus au gouvernement de la défense nationale.

— Si ces gens-là, disait Vireloque, se mettent à tenir registre de leurs opérations !...

—

Un certain nombre de pères de famille des 2e, 3e et 6e arrondissement récemment auprès du maire de Paris et du ministre de l'instruction publique la mesure suivante nécessitée par la réouverture des écoles :

Substitution d'institutrices laïques aux frères et aux sœurs à qui l'empire avait confié la direction de la moitié et plus des écoles publiques de Paris.

Il importe de ne pas laisser plus longtemps nos enfants aux mains du clergé, allié de l'empire

Cette pétition nous la signerons tous !...

Gabriel Guillemot.

Le Gérant. ALTAROCHE.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

BREVETÉ s. g. d. g. **L'INDISPENSABLE** BREVETÉ s. g. d. g.

TASSE-FILTRE

OBLIGATOIRE POUR MM. LES OFFICIERS, SOLDATS, CHASSEURS, TOURISTES, ETC.

Cette tasse permet, en toutes circonstances possibles, d'épurer instantanément l'eau. Avec elle, on peut puiser dans une mare et même dans une ornière de route, sans qu'il soit à craindre d'aspirer aucun corps étranger ou malfaisant.

Elle peut aussi rendre d'importants services à l'armée en permettant à chaque soldat de clarifier lui-même son café.

Cette tasse filtre apporte le moyen de se désaltérer doucement et sans absorber beaucoup d'eau. Par son système d'aspiration, qui porte le liquide au fond de la gorge, quelques gouttes suffisent. Elle évite ainsi les diverses maladies occasionnées par l'absorption de grandes quantités.

Pour fixer sur la tasse-filtre, il suffit de l'accrocher quelques instants à un bouton d'habit. La bouclette existe à cet effet.

PRIX DE LA TASSE, 1 fr. 50.

Vente à Paris, 14, rue de Seine, au coin de la rue des Beaux-Arts.

Vente en gros pour la France et l'étranger Fabrique à Paris (Seine).

Rue de Seine, 6, derrière l'Institut).

EAU DUGENNE

LOTION ORIENTALE

TEINTURE pour CHEVEUX et BARBE en un SEUL FLACON.

La seule pouvant teindre en toutes nuances. — *Le flacon : 10 fr.*

EAU ET CRÈME DE NINON

pour faire disparaître les Rides.

Dépôt : rue du Helder, 6, Paris.

Appel de 25 à 35 ans.

Appel de la classe 1870.

REMPLACEMENTS MILITAIRES

A. KHAN

2, place Sainte-Opportune.

Succursale, 57, quai de Grands-Augustins.

MAISON HONORABLEMENT CONNUE

ESSENCE DE **SALSEPAREILLE** le meilleur dépuratif du sang, humeurs, dartres, virus, etc. Ph. Fourquet 29, r. des Lombards A la Barbe d'or. 3 f. le fl., 15 f. les 6 fl. Exp.

Porcelaines Cristaux, Orfèvrerie, Coutellerie Fe à Limoges

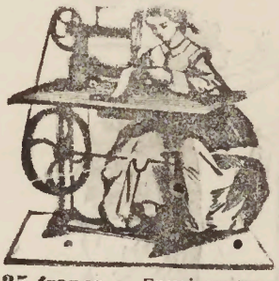
SERVICES DE TABLE, 6, RUE DU LOUVRE, 6

Fournitures Pr Hôtels, Cafés, Cercles

Tarif illustré fco sur demande

MACHINES à COUDRE FRANÇAISES

25 ET 50 FR. ET AU-DESSUS



Machine à coudre à *deux fils* pour famille, garantie un an sur facture. La plus ancienne et la plus importante fabrique de France.—14 médailles aux diverses Expositions.

JOURNAUX-LEBLOND 21, *quai Napoléon*, 21.

Ces Machines peuvent marcher au pied moyennant une table guéridon du prix de **25 francs.** — Envoi contre remboursement.

A. ESCANDE & Cie 3, rue GRÉNETA PARIS

LA MIGNONNE

Nouvelle MACHINE A COUDRE, à navette familles, lingères, couturières. **100** et **150** fr. Gros et détail. Envoi de Prospectus On demande des agents pour toutes les villes de FRANCE.

1re méd Exp. 1867 **AU PLANTEUR** 1re méd Exp. 1867

CAFÉS

CAFÉS

Le café dont l'arome est le plus exquis se trouve toujours *Maison* MAUMÉ, 10 et 12, rue du Petit-Carreau. *Expéditions en province.* Franco pour 10 kilos.

DRAGÉES FORTIN AU COPAHU SANS SAVEUR ET SANS ODEUR

Elles guérissent rapidement les maladies contagieuses les plus rebelles sans jamais fatiguer l'estomac. Prix du flac., 4 f. Paris, pharmcs **Lejeune**, 38, r. Keller ; **Chopard**, 8, rue des Lombards.

PENDANT LA GUERRE

Bières de Vienne (Autriche), et bières de bock façon Strasbourg chez **HUTT FILS**, 205, Faubourg-Saint-Martin, entrepositaire de la brasserie de la *Patrie*, à Strasbourg.

ABONNEMENS

PARIS

Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

ABONNEMENS

DÉPARTEMENS

Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —

L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, W. C.
London.

LE CHARIVARI

IL EST BIEN ENTENDU QUE LE CHARIVARI, **dès que le siége sera terminé**, REPRENDRA SON ANCIEN FORMAT, AUQUEL IL N'A RENONCÉ MOMENTANÉMENT QUE POUR CAS DE FORCE MAJEURE.

LA SEMAINE DE LA BOURSE

Du boulevard des Italiens.
Dimanche 2 octobre 1870.

Monsieur le rédacteur,

Mes fidèles cliens m'adressent les questions suivantes :

1re Question : Comment les agens de change liquideront-ils les cliens de la province et de l'etranger qui, ayant des affaires engagées à découvert, ne peuvent par suite du blocus de Paris leur envoyer des ordres ?

2e Question : M. le ministre des finances diminue-t-il le prix du dernier emprunt ?

1re Réponse : La compagnie des agens de change, à la liquidation d'hier, a fait reporter les acheteurs et les vendeurs de tous les cliens absens. Les agens de change règleront plus tard les comptes avec ces cliens. C'est le seul parti à prendre. Tous les intérêts sont ainsi respectés.

2e Réponse : M. le ministre des finances s'est borné à porter de 5 0/0 à 6 0/0 l'an l'intérêt bénéficié pour les versemens anticipés, faible avantage qui ne profite qu'aux gros capitalistes, et qui ne les stimulera même pas beaucoup. Les souscripteurs n'ayant pas les moyens d'anticiper les versemens, et le nombre en est grand, n'ont rien à attendre de cette mesure.

Réflexions : Les mensonges combinés des sieurs Palikao et Magne ont fait réussir l'emprunt; une satisfaction est due aux souscripteurs dont la bonne foi a été trompée; qu'on diminue pour eux le prix de l'emprunt. M. Picard sera bientôt peut-être obligé d'en faire un nouveau. A quel prix ? à 55 fr. peut être. Le dernier a été émis à 60 fr. 60 cent., grâce aux assurances données à la chambre par les deux compères Magne et Palikao. Il n'y a pas d'équité à maintenir un prix dû au mensonge.

Situation : affaires toujours restreintes ; quelques arbitrages en faveur de l'emprunt contre de l'ancienne rente ; comptant toujours plus recherché que le terme ; hausse de la rente amenée par le même motif qui avait causé la baisse la semaine dernière.

L'insuccès de la demarche de M. Jules Favre faisait craindre une longue guerre ; l'effet de son manifeste en France et en Europe prouve que cette guerre peut se terminer favorablement pour nous, et que nous sommes en position de ne donner ni un pouce de terrain, ni une pierre de nos forteresses, ni même un écu de notre poche.

La liquidation s'est donc faite hier, et la rente a fermé à 52 90, l'emprunt à 54 60. Cette faiblesse des cours le jour de la liquidation est due simplement à des arbitrages qui ont eu lieu pendant tout le mois entre la rente et l'emprunt.

Tandis que l'Orléans et l'Ouest suspendent le paiement de leur dividende afin de conserver une réserve pour le service des obligations qui priment le capital — mesure très prudente — le Comptoir d'escompte paie le coupon et l'amortissement de l'emprunt ottoman de 1869 et les intérêts des actions du Crédit foncier colonial, ce qui prouve une fois de plus l'excellente situation du Comptoir d'escompte. Je ne parle pas des autres valeurs, les petites affaires qui se traitent sont concentrées sur la rente et sur l'emprunt.

Et maintenant, par file à droite en avant, marche, aux remparts !

Agréez, etc.

CASTORINE.

Pour copie conforme :

Zabban.

COURBET ET LA COLONNE

Nos lecteurs connaissent la scène fâcheuse qui a eu lieu entre le maitre peintre et le monument de la place Vendôme. Gustave, en sa qualité de membre de la commission chargée de la conservation des objets d'art, s'est empressé de proposer la démolition dudit monument. En vain quelques bons esprits lui ont représenté que cette façon de conserver ressemblait à s'y méprendre à celle des Prussiens devant Strasbourg, et que si les conservateurs mettaient eux-mêmes la main à la pâte, cela pourrait finir par encourager outre mesure ceux qui ne sont chargés de rien conserver du tout.

Gustave est resté inébranlable jusqu'au jour où l'homme du télescope de la place Vendôme est venu de part de la colonne lui proposer une transaction.

Après la vérification des pouvoirs de l'agent diplomatique, le dialogue suivant s'est établi entre lui et le Comtois franc-comtois :

— Songez, Excellence, lui a dit l'envoyé, que ce n'est pas au moment où l'ennemi est sur notre carré qu'il faut s'occuper de détruire un bronze consacré à la gloire de nos armes. Nous aurions vraiment trop l'air de vouloir faire sa besogne.

— Je m'en moque ! a répondu le conservateur. J'ai dit qu'il fallait déboulonner la colonne, déboulonnons-la.

— Si l'on ôtait seulement la statue qui la couronne ? Personne ne s'en plaindrait : le chef de la famille des Bonaparte n'étant pas en hausse pour le quart d'heure.

— Ce retranchement serait encore insuffisant. J'entends et je prétends que ce tuyau d'usine à gloire soit rasé au niveau du sol.

— Cela contrariera les locataires de la place, habitués depuis tant d'années à voir la colonne de leurs fenêtres.

— On sèmera du sel sur la place.

— Le sel ajoutera peu de chose à l'agrément de la vue. Et puis que ferons-nous des gens qui aiment à se précipiter du haut de la colonne ? Ils en seront donc réduits à grimper sur mon télescope pour attenter à leurs jours. A la longue cela pourrait détériorer mon instrument. Voyons... si à la place du Napoléon on mettait votre statue ?... Hein ?

Gustave le Grand sourit alors dans sa barbe, frotta doucement son vaste abdomen, et dit avec cet accent franc-comtois qui n'appartient qu'à lui : « Vous exagérez, brave homme. »

— Non ; c'est convenu avec la colonne. Faut-il toujours déboulonner ?

— Inutile... Qu'on enlève seulement la tête du monstre, et qu'on la remplace par la mienne. Cela purifiera le monument... Ah ! n'oubliez pas la couronne de lauriers... Du reste, celle de ce monsieur pourra me servir.

Louis Leroy.

Elle allait bien la comptabilité impériale.

Il résulte de l'enquête faite par la commission de la liste civile qu'à la date de 1864 la cassette de l'ex-empereur était déjà grevée d'un passif de *neuf millions*.

Malheureusement l'ex-empereur a eu soin de ne pas laisser en France de propriétés privées sur lesquelles on puisse mettre la main pour se rembourser.

Il se rappelait la confiscation par lui faite des biens de la famille d'Orléans. Le premier vol de l'aigle !

Le bruit court au moment où nous écrivons que Strasbourg a succombé. Quoi qu'il en puisse être, gloire à la vaillante cité !

Il y a des défaites qui honorent plus que certaines victoires.

Strasbourg a assez fait pour prouver qu'elle aime mieux être ruinée que de devenir allemande.

L'Europe en prendra acte.

En parlant de la découverte faite aux Tuileries d'une collection de portraits photographiques de l'ex-impératrice, *le Siècle* dit que chacun de ces portraits représente cette souveraine fantaisiste dans un costume différent.

Elle est là tour à tour en Albanaise, en Mauresque, en vivandière, en Mme de Sévigné, en Chinoise, etc.

Dans l'un de ces portraits, elle a même revêtu les habits d'un personnage de Molière, et une note qui a tout l'air d'être de la main de l'empereur dit :

— *Eugénie en Agnès* (sic).

On aimait à rire aux Tuileries.

Nous ajouterons qu'une des manies de l'ex-impératrice était de poser devant le photographe sous le costume de Marie-Antoinette et dans les situations capitales de la vie de cette reine. L'album des Tuileries offre une collection variée d'*Eugénies Antoinettes* depuis le mariage jusqu'à la Conciergerie ; dans sa retraite l'ex-impératrice bénira le ciel qui lui a donné Trianon et lui a épargné le Temple.

CHRONIQUE DU JOUR

Que M. de Failly se soit fait payer des dragées par les Tuileries, je n'y vois pas un grand inconvénient. Ils étaient là quelques uns qui, j'en suis certain, auraient accepté cent sous si on les leur avait offerts...

Ils eussent du palais emporté les serviettes,
Plutôt que s'en aller au logis les mains nettes...

Mais ce qui m'étonne davantage, je l'avouerai, c'est que les allocations distribuées aux Murat soient portées au compte du ministère des Beaux-Arts. Le rapport qu'il peut y avoir entre un Murat et un bel art m'échappe complètement. Remarquez que je ne nie point qu'il n'y en ait, ce qui expliquerait d'ailleurs et excuserait les petites fantaisies de M. de Nieuwerkerque. Ce bonhomme se disait sans doute :

— Bah ! un Raphaël de plus ou de moins. Au dernier moment, je le remplacerai par un Murat.

— Eh bien, petit moblot, quoi que t'épr uves ?
— Je sens mes moustaches qui poussent.

Je rencontrais quelquefois le chef de famille aux premières représentations. Ce gros ventru, à moustaches blanches, ressemblait assez à un épouvantail à moineaux. Comme objet d'art, il n'y avait pas à se dissimuler qu'il était en décadence.

—

J'aime la lettre de Grandperret. Jamais échine humaine ne s'est ployée plus bas. Ce magistrat, que les lauriers de Devienne empêchaient de dormir, met aux pieds de son souverain toute la conscience qu'il pouvait avoir.

— Sire, disait un de ses ancêtres, il suffit qu'un innocent paraisse coupable à Votre Majesté pour mériter la mort.

L'homme qui remplacera ce procureur général fera bien de répandre du chlore sur le banc avant de s'y asseoir.

—

Ce qu'il y a de plus curieux dans le dépouillement de toutes ces turpitudes, c'est qu'il en ressort la preuve matérielle de la vérité absolue de tous les bruits qui couraient dans le public. Que de fois les hommes d'ordre ne nous ont-ils pas dit :

« Vrai ! vous allez trop loin. Pourquoi calomnier ainsi ces pauvres gens ? »

Et nous nous disions à nous-mêmes :

« Peut-être, en effet, va-t-on trop loin... »

On n'allait pas assez loin.

—

Les derniers critiques de théâtre (il en reste) ont pleuré Villemot, ce qui est naturel. A propos de cette mort, Sarcey a produit une allégation qui me semble bien risquée. Il accuse les Prussiens d'avoir tué son ami.

Je ne suis pas suspect d'amitié pour les Prussiens; mais vraiment ceci est de mauvaise guerre. Quiconque a connu Villemot se le figure difficilement expirant de désespoir... S'il est vrai que cet épicurien se promenait tristement dans les rues de Paris depuis quelques jours, c'est tout simplement parce qu'il était déjà malade.

Henry Maret.

Le Gérant. ALTAROCHE.

Nous croyons rendre un véritable service à nos lecteurs en leur annonçant que l'**Eau Dugenne**, teinture (en un seul flacon) pour cheveux et barbe, se trouve actuellement 6, RUE DE SEINE (en appartement), Mme B. Dugenne ayant cédé son fonds de coiffeur de la rue du Helder, afin d'apporter tous ses soins à la fabrication de cette eau incomparable, se charge également d'en faire l'application.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

BREVETÉ s. g. d. g. **L'INDISPENSABLE** BREVETÉ s. g. d. g.

TASSE-FILTRE

OBLIGATOIRE POUR MM. LES OFFICIERS, SOLDATS, CHASSEURS, TOURISTES, ETC.

Cette tasse permet, en toutes circonstances possibles, d'épurer instantanément l'eau. Avec elle, on peut puiser dans une mare et même dans une ornière de route, sans qu'il soit à craindre d'aspirer aucun corps étranger ou malfaisant.

Elle peut aussi rendre d'importants services à l'armée en permettant à chaque soldat de clarifier lui-même son café.

Cette tasse-filtre apporte le moyen de se désaltérer doucement et sans absorber beaucoup d'eau. Par son système d'aspiration, qui porte le liquide au fond de la gorge, quelques gouttes suffisent. Elle évite ainsi les diverses maladies occasionnées par l'absorption de grandes quantités.

Pour faire sécher la tasse-filtre, il suffit de l'accrocher quelques instants à un bouton d'habit. La bouclette existe à cet effet.

PRIX DE LA TASSE, 1 fr. 50.

Vente à Paris, 14, rue de Seine, au coin de la rue des Beaux-Arts.

Vente en gros pour la France et l'étranger. Fabrique à Paris (Seine).

MALADES ET BLESSÉS

Soulagements procurés par les **LITS** et **FAUTEUILS** mécanique — DUPONT et VILLARD, successeurs de Gellé, 18, rue Serpente — Vente et location.

PAPIER WLINSI Contre les Rhumes. Rhumatismes, Douleurs.

1 fr. 50 la boîte, dans toutes les pharmacies.

Médaille de la Société des Sciences industrielles de Paris.

PLUS DE CHEVEUX BLANCS

MÉLANOGÈNE

Teinture par excellence

De DICQUEMARE Aîné de Rouen

Pour teindre **à la minute, en toutes nuances**, les cheveux et la barbe, sans danger pour la peau et sans aucune **odeur**.—Cette teinture est **supérieure à toutes celles employées jusqu'à ce jour.**

Fabrique à Rouen, place de l'Hôtel-de-Ville, 47.

Dépôt à Paris, rue d'Enghien, 24.

Détail, boulevard Poissonnière, 12.

PRIX : 6, 12 et 15 francs.

EAU DES CARMES

BOYER

LEUR SEUL SUCCESSEUR

14, rue Taranne, 14

DERNIÈRE PERFECTION DE L'ARME A FEU !

FUSIL SCHNEIDER

COMMISSION EXPORTATION

CARTOUCHE A PERCUSSION au centre.

L'inflammation de cette arme est centrale sans déperdition de gaz ni raté. Ce système est le seul auquel le canon peut se rapprocher à volonté contre la bascule pour compenser l'usure qui se produit dans toutes les armes en général. Il est le seul qui indique quand l'arme est chargée. La cartouche se retire d'elle-même du canon en ouvrant l'arme. Chez l'inventeur, 14, rue Sainte-Anne, Paris.

A TOUS LES COMBATTANS

CARTOUCHE-PANSEMENT

POUR SE PANSER SEUL ET INSTANTANÉMENT

aussitôt blessé, et arrêter ou diminuer *l'hémorrhagie*, *l'inflammation* et la *douleur*, les trois causes de décès des champs de bataille.

1 fr. 50, A LA PHARMACIE NORMALE, RUE DROUOT, 15. — PARIS.

TRENTE-NEUVIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 cent. MARDI 4 OCTOBRE 1870

ABONNEMENS

PARIS

Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

ABONNEMENS

DÉPARTEMENS

Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —

L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, W. C.
London.

LE CHARIVARI

IL EST BIEN ENTENDU QUE LE CHARIVARI, **dès que le siège sera terminé,** REPRENDRA SON ANCIEN FORMAT, AUQUEL IL N'A RENONCÉ MOMENTANÉMENT QUE POUR CAS DE FORCE MAJEURE.

BULLETIN POLITIQUE

La chute de Toul et de Strasbourg, loin de décourager la population parisienne, a ajouté encore à l'énergie de sa résolution.

Comme l'a dit éloquemment la proclamation de Gambetta, ces deux villes ont, en tombant, jeté un regard vers Paris, pour affirmer une fois de plus l'unité et l'intégrité de la patrie, l'indivisibilité de la République, et nous léguer avec le devoir de les délivrer l'honneur de les venger !

Que Paris, du reste, le comprenne bien, il n'y a entre sa situation et celle de Strasbourg aucune analogie.

On peut bien le dire aujourd'hui, l'ineptie de l'empire avait placé Strasbourg dans des conditions de défense absolument insuffisantes.

C'est à peine si sept à huit mille hommes de troupes régulières composaient la garnison de cette malheureuse ville dont l'héroïsme a dû faire des prodiges pour opposer à l'ennemi la résistance qu'admirera la postérité.

A Paris, au contraire, cent mille mobiles, soixante mille hommes de troupes régulières, quatre cent mille gardes nationaux composent une armée capable de soutenir la lutte contre les forces prussiennes.

Nous devons vaincre et nous vaincrons si nous savons être unis.

Cette union nous était encore hier recommandée par la grande voix de Victor Hugo, s'écriant dans son admirable langage :

« Tous au feu, citoyens ! Il n'y a plus désormais que la France et la Prusse là. Rien n'existe que cette urgence. Que le est la question d'aujourd'hui ? Combattre. Quelle est la question de demain ? Vaincre. Quelle est la question de tous les jours ? Mourir. Ne vous tournez pas d'un autre côté. Le souvenir que tu dois au devoir se compose de ton propre oubli. Union et unité.

» Les griefs, les ressentimens, les rancunes, les haines, jetons cela au vent. Que ces ténèbres s'en aillent dans la fumée des canons. Aimons-nous pour lutter ensemble. »

Plus de politique qui nous divise tant que le sol national sera foulé !

Victor Hugo l'a dit d'une façon sublime dans cette phrase qui se trouve être à son insu un des plus beaux vers qu'il ait jamais écrits :

Je ne sais plus mon nom, je m'appelle Patrie !

Hommes de tous les partis, écoutez ce conseil. Vous non plus vous ne devez plus savoir votre nom ! Nous nous appelons tous Patrie.

Le gouvernement de la défense nationale a décrété qu'un délai de trois mois serait accordé aux locataires habitant le département de la Seine qui déclareront être dans la nécessité d'y recourir pour le paiement du terme de loyer échéant le 1er octobre, et des termes antérieurement échus qui ne seraient pas encore acquittés.

Cette mesure est à la fois opportune et équitable.

Il fallait affranchir de toute poursuite les citoyens qui se dévouent à la défense ; il y avait aussi à tenir compte des droits de la propriété.

Ces droits sont réservés. Plus tard il y aura lieu d'examiner quels nouveaux délais pourront être accordés pour le paiement définitif, à mesure que les évènemens se dérouleront.

Un des enseignemens les plus curieux qui ressortent de la publication des papiers des Tuileries, c'est

à coup sûr celui qui nous révèle à quel degré de servilisme en étaient venus les préfets de l'empire.

La consultation donnée par la majeure partie de ces fonctionnaires est incroyable de complaisance.

Vous vous rappelez le nom de ce chimiste courtisan ?

— Sire, ces deux gaz vont avoir l'honneur de se combiner devant vous.

Ils disaient, eux, les préfets impériaux :

— Parlez, sire, les divers courans de l'opinion publique auront l'honneur de se combiner comme il plaira à Votre Majesté. Vous voulez la guerre, soit... Nous vous servirons une France belliqueuse.

Le préfet du Nord fut particulièrement sublime quand on le consulta. Il répondit aux gens des Tuileries :

« L'empereur et son gouvernement peuvent faire ce qu'ils veulent : la paix ou la guerre. »

Fallait-il que nous fussions tombés assez bas pour qu'on nous traitât de la sorte !

Pierre Véron.

SA MAJESTÉ TITYRE

ET SON ALTESSE MÉLIBÉE

Les membres de la famille impériale n'étaient guère plus d'accord entre eux que leurs serviteurs de haute livrée.

On a remarqué, dans les fascicules, la correspondance aigre-douce échangée entre l'ex-empereur et son cousin Pierre Bonaparte.

LOUIS A PIERRE.

« Les considérations qui s'opposent à la reconnaissance de vos enfans font également obstacle à l'union que vous désirez contracter. Quand on a l'honneur de porter votre nom, il est des convenances dont il faut avoir le respect. La gêne qu'elles imposent n'est, après tout, que la faible compensation d'avantages partout enviés, et auxquels, je suppose, vous ne voudriez pas renoncer. »

Long euphémisme pour dire qu'un collier, lorsqu'il est bien doré, vaut la peine d'être porté, et que si l'on ne consent pas à courber l'échine dans l'antichambre, il faut renoncer à tendre la main à la caisse.

PIERRE A LOUIS.

« Je crois fermement qu'il y aurait plus d'inconvenance à faillir au devoir sacré de reconnaître mes enfans qu'à contracter un mariage avec leur mère, d'une naissance modeste, mais d'une conduite irréprochable. Si c'est d'une mésaillance que Votre Majesté veut parler, elle serait moindre, eu égard surtout aux positions respectives, que d'autres mésaillances contractées dans la famille. »

DU MÊME AU MÊME.

« Je ne faillirai pas, coûte que coûte, à mes devoirs paternels, et, s'il le faut, je saurai, moi qui pendant quatre ans passés à la représentation nationale n'ai pas déposé un vote, un seul vote contraire à la liberté des autres, reprendre la route de l'exil et demander plus d'équité à un peuple libre. »

Comment s'expliquer que ce langage aboutisse au meurtre de Victor Noir avec un revolver armé par l'orgueil de race et tiré pour la vengeance du couple impérial? Mystère des mystères!!

Ainsi modulaient sa majesté Tityre et son altesse Mélibée sur leurs pipeaux dynastiques. Le 4 septembre est venu les faire déchanter.

Paul Girard.

L'hippophagie triomphe.

La commission d'hygiène a prêché d'exemple. Elle a fait un dîner ainsi composé :

Croûte au pot au consommé de cheval; cheval bouilli garni de choux, culotte de cheval à la mode, côte de cheval braisée, filet de cheval rôti, bœuf et cheval salé froid.

Succès complet.

Or, la viande de cheval représente de plus deux mois de résistance.

Avis à la Prusse.

Les obsèques du général Guilhem ont eu lieu hier aux Invalides.

Le convoi de cet homme de cœur a purifié l'église où avaient passé les Jérôme, les Saint-Arnaud et compagnie.

La statue de Strasbourg va être coulée en bronze.

Quel dommage qu'on ne puisse pas par opposition pétrir en boue la statue de ceux qui ont livré la Prusse à l'invasion actuelle.

CHRONIQUE DU JOUR

Justement ému de certains bruits qui courent à propos d'écrivains et d'orateurs connus — on cite des noms — le comité central republicain a envoyé une délégation de cinq de ses membres pour demander la constitution immédiate d'un jury composé de délégués de la presse démocratique et des fédérations ouvrières ayant mission de se faire communiquer tous les dossiers de police et de publier un rapport complet contenant les noms des émargeurs aux fonds secrets, les sommes perçues par eux et la fonction dévolue à chacun de ces misérables.

Mis en demeure dans les termes les plus énergiques, le représentant du gouvernement provisoire, le citoyen Jules Ferry, a répondu à la délégation du comité central que le gouvernement tout entier était absolument étranger aux notes publiées dans les divers journaux, et qu'un démenti serait inséré au *Journal officiel*

Le comité réclame aujourd'hui l'organisation d'un jury auquel les dossiers politiques seront communiqués.

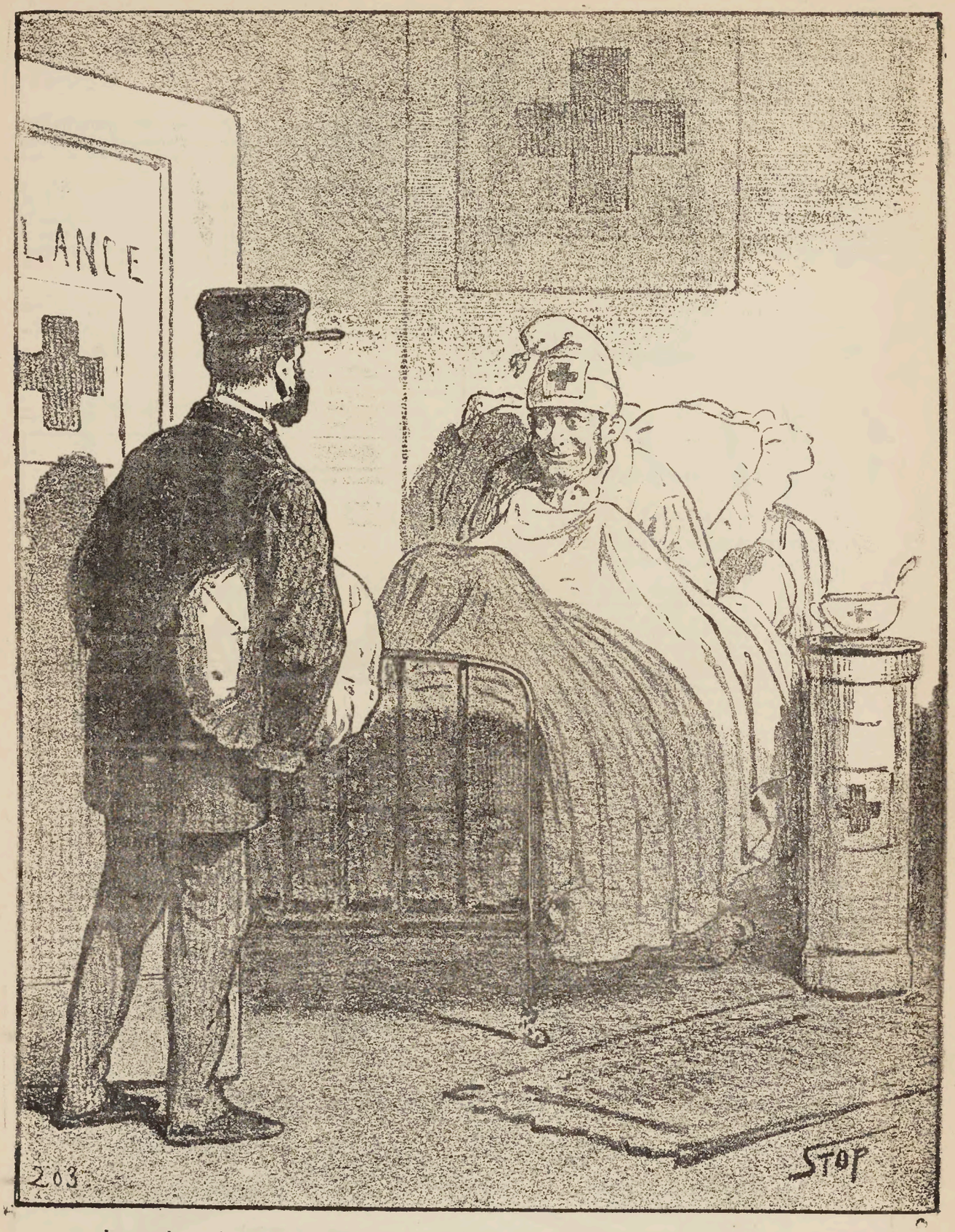
—

A Chatou, les Prussiens n'ont pas tué le curé du village, mais ils lui ont défendu l'accès de son église et l'ont chassé en lui disant : *Va-t'en, idolâtre !*

Ah ! les bons chrétiens !...

—

Deux nouvelles cueillies dans *l'Opinion Nationale*. Elles en valent la peine !... On assure que la fortune privée de l'ex-empereur s'élève à un chiffre fabuleux; une carte retrouvée dans les papiers des Tuileries porte la mention d



— Vous arborez la croix des ambulances?... Où sont vos malades?...
— es malades, c'est moi, monsieur!... J'ai un satané rhumatisme!...

valeurs mobilières pour 28 millions de francs. Les sommes placées en Angleterre montent à 80 millions. Et ce n'est pas tout!...

Il parait qu'au moment où l'ex-empereur livrait à la Prusse plus de 80 mille hommes de notre armée, un matériel de guerre considérable et ouvrait les portes de Sedan, il avait mis une seule condition à sa lâcheté: « C'est qu'on ne visiterait pas ses bagages. » Le roi Guillaume se montra bon prince et accorda le laissez-passer. Les honnêtes gens!...

—

Dans un restaurant :

— Garçon! des truffes!

— Monsieur, il n'y en a plus.

— Comment, il n'y en a plus?...

— Dame! monsieur, ceux qui auraient pu nous en procurer sont tous partis!

—

Le père Lathuille vient de mourir. Il avait quatre-vingt-dix-huit ans.

Sa belle conduite à la barrière Clichy en 1814 avait fait la réputation européenne de son restaurant.

—

Un brave citoyen qui ignorait que la statue de Napoléon Ier eût été jetée à dessein dans la Seine, a écrit à sa mairie qu'il était tout prêt à la repêcher si on consentait à lui payer les 25 francs de sauvetage.

On lui a répondu que cela ne les valait pas.

—

Il parait que les exploits de l'artilleur Christmann ne sont pas chose rare dans l'artillerie de marine, et que tous les pointeurs *brevetés* de ce corps sont capables de telles prouesses.

Il y a quelques jours, un des artilleurs du fort de Nogent crevait du premier coup le cadran de la gare du Bourget, occupée par les Prussiens, et un autre envoyait à Bobigny un obus qui entrait par le toit, perçait outre en outre et du haut en bas une maison où la vigie, avec sa lunette, avait vu entrer l'état-major de l'armée prussienne.

Gabriel Guillemot.

Le Gérant. ALTAROCHE.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

BREVETÉ s. g. d. g. **L'INDISPENSABLE** BREVETÉ s. g. d. g.

TASSE-FILTRE

OBLIGATOIRE POUR MM. LES OFFICIERS, SOLDATS, CHASSEURS, TOURISTES, ETC.

Cette tasse permet, en toutes circonstances possibles, d'épurer instantanément l'eau. Avec elle, on peut puiser dans une mare et même dans une ornière de route, sans qu'il soit à craindre d'aspirer aucun corps étranger ou malfaisant.

Elle peut aussi rendre d'importants services à l'armée en permettant à chaque soldat de clarifier lui-même son café.

Cette tasse-filtre apporte le moyen de se désaltérer doucement et sans absorber beaucoup d'eau. Par son système d'aspiration, qui porte le liquide au fond de la gorge, quelques gouttes suffisent. Elle évite ainsi les diverses maladies occasionnées par l'absorption de grandes quantités.

Pour faire sécher la tasse-filtre, il suffit de l'accrocher quelques instants à un bouton d'habit. La bouclette existe à cet effet.

PRIX DE LA TASSE, 1 fr. 50.

Vente à Paris, 14, rue de Seine, au coin de la rue des Beaux-Arts.

Vente en gros pour la France et l'étranger. Fabrique à Paris (Seine).

MOBILIER COMPLET BEAU NOYER **125 FR.**

Lit 2 personnes, sommier, matelas, traversin, 2 oreillers, commode, table ronde, table de nuit, (3 chaises. EN ACAJOU **160** fr.) **FOUQUÉ** rue Rivoli, 30 et 40 bis.

MACHINES A COUDRE à 2 fils, 25 fr., garanties un an. — 21, quai Napoléon.

HERNIES Bandage à *pelote plastique, caoutchouc* naturel, brev. s. g. d. g. modelé dans *les hôpitaux* sur les différens degrés de *hernies*, approuvé par les sommités médicales pour la guérison. VOJAVE, 41, rue Turbigo.

Médaille de la Société des Sciences industrielles de Paris.

PLUS DE CHEVEUX BLANCS

MÉLANOGÈNE

Teinture par excellence

De DICQUEMARE Ainé de Rouen

Pour teindre **à la minute, en toutes nuances**, les cheveux et la barbe, sans danger pour la peau et sans aucune odeur.—Cette teinture est **supérieure à toutes celles employées jusqu'à ce jour.**

Fabrique à Rouen, place de l'Hôtel-de-Ville, 47.

Dépôt à Paris, rue d'Enghien, 24.

Détail, boulevard Poissonnière, 12.

PRIX : 6, 12 et 15 francs.

PENDANT LA GUERRE

Bières de Vienne (Autriche), et bières-bock façon Strasbourg chez **HUTT** FILS, 205, Faubourg-Saint-Martin, entrepositaire de la brasserie de la *Patrie*, à Strasbourg.

Appel de 25 à 35 ans.

Appel de la classe 1870.

REMPLACEMENTS MILITAIRES

A. KHAN

2, place Sainte-Opportune.

Succursale, 57, quai de Grands-Augustins.

MAISON HONORABLEMENT CONNUE

INJECTION TANNIN FOURQUET guérit en 3 jrs maladies contagieuses. 3 fr le fl. Ph. Fourquet, 29, r. des Lombards. A la Barbe d'or. Exp.

INJECTION CADET

AU KINO. 3 fr. le flacon. Boulev. Denain, 7, Paris.

DERNIÈRE PERFECTION DE L'ARME A FEU!

FUSIL SCHNEIDER

COMMISSION EXPORTATION

CARTOUCHE A PERCUSSION au centre.

L'inflammation de cette arme est centrale sans déperdition de gaz ni raté. Ce système est le seul auquel le canon peut se rapprocher à volonté contre la bascule pour compenser l'usure qui se produit dans toutes les armes en général. Il est le seul qui indique quand l'arme est chargée. La cartouche se retire d'elle-même du canon en ouvrant l'arme. Chez l'inventeur, 14, rue Sainte-Anne, Paris.

TRENTE-NEUVIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 cent. MERCREDI 5 OCTOBRE 1870

ABONNEMENS

PARIS

Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

ABONNEMENS

DÉPARTEMENS

Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —

L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, W. C.
London.

LE CHARIVARI

IL EST BIEN ENTENDU QUE LE CHARIVARI, **dès que le siège sera terminé,** REPRENDRA SON ANCIEN FORMAT, AUQUEL IL N'A RENONCÉ MOMENTANÉMENT QUE POUR CAS DE FORCE MAJEURE.

BULLETIN POLITIQUE

Existe-t-il un rapport de M. Crémieux sur l'état de la province?

Nous ne le pensons pas.

Plusieurs journaux, se basant sur des indiscrétions sans portée, croient devoir réclamer la publication de ce rapport imaginaire.

S'il n'existe pas, le motif est suffisant pour expliquer le silence du gouvernement; s'il existe, n'oublions pas que les Prussiens lisent tous nos journaux et ne nous étonnons pas des précautions prises pour que des renseignemens peut-être dangereux ne tombent pas sous leurs yeux.

N'ayons pas de curiosités intempestives.

Aucun fait de guerre à signaler.

Les Prussiens continuent à se retrancher; on annonce qu'ils ont entrepris de grands travaux du côté d'Aubervilliers.

Défions-nous.

Les travaux dont ils font en quelque sorte parade ne sont probablement pas ceux sur lesquels ils comptent sérieusement.

La visite du général américain Burnside à Paris ne nous paraît avoir été motivée par aucun intérêt sérieux.

Et dès lors nous ne voyons pas trop pourquoi on a autorisé un étranger qui vient du camp ennemi et y retourne à pénétrer dans nos murs et à inspecter l'état de nos travaux.

Une indiscrétion, même involontaire, est sitôt commise.

Si d'ailleurs le général Burnside n'a voulu que satisfaire une fantaisie de touriste, nous n'avons nulle considération pour cette fantaisie-là se produisant en un tel moment.

Paris ne donne pas au monde une représentation militaire pour laquelle il puisse y avoir des billets de faveur et des privilèges.

Paris se prépare à une lutte à outrance et non à un tournois.

A l'avenir, espérons que les généraux américains comprendront que le *chacun chez soi* et *chacun pour soi* est de rigueur.

Le cinquième fascicule des *Papiers des Tuileries* vient de paraître.

On y apprend, entre autres choses édifiantes, que l'exempereur possédait en 1860 vingt-trois millions placés à l'étranger.

Le pauvre homme!

Un des morceaux de résistance de ses livraisons, c'est le rapport de Rouher sur les capacités ministérielles du second empire.

Rouher, professeur, distribue des prix et donne les places:

Premier, l'élève Magne;
Deuxième, l'élève Haussmann;
Troisième, l'élève Piétri;
Et ainsi de suite.

Le petit Pinard est beau dernier sur la liste.

Mais quelle drôle d'idée le ci-devant pouvoir avait là! Allez demander des conseils à Rouher, c'est-à-dire faire chercher des ministres de valeur par l'homme qui était le plus jaloux de toutes les capacités d'alen-

tour, celui dont la préoccupation unique était d'écarter quiconque pouvait s'élever au-dessus de lui !

Le même fascicule contient encore deux lettres de M. Th. Silvestre, un des littérateurs qui émargeaient sur la cassette.

M. Sylvestre appelait l'homme de Sedan *père* et *sauveur de la patrie*.

Ailleurs il dit :

« Quelle est notre idée fixe ? A vous, à moi, à nos amis, à TOUT LE MONDE ? La durée la plus longue possible de la vie, du règne de l'empereur, et le glorieux avenir du prince impérial... »

A tout le monde est splendide.

Autre part encore M. Silvestre déclare que *le journalisme a perdu son crédit*.

Comment l'entendait-il ?

M. Silvestre, journaliste politique, s'arrangeait dans tous les cas de façon à ne pas perdre son crédit, lui, car il travaillait chaque jour à s'en faire ouvrir un nouveau, ne cessant, dit une note, de réclamer des subventions et pensions.

Pierre Véron.

ON DEMANDE DES BONAPARTISTES

Il n'y en a plus ; ils se sont évanouis en fumée, ils se sont vaporisés, volatilisés ; on en chercherait en vain dans les moindres recoins. C'est à croire qu'il n'y en a jamais eu.

Et pourtant, Dieu sait si nous en avons connu il y a seulement trois mois ! Car enfin ils étaient sept millions cinq cent mille. Il faut qu'ils se retrouvent : où sont ils ?

Arrêtez, au hasard, cent passans sur le boulevard. Si vous en trouvez trois qui avouent avoir voté *oui*, je proclame Le Bœuf un grand génie et un honnête homme. Et encore, les deux qui avouent peut-être seront-ils deux originaux qui voudront se distinguer.

Eh bien ! je le déclare, rien n'est plus écœurant que le spectacle de ces hommes qui, il y a bien peu de jours, n'avaient pas assez de formules admiratives pour célébrer la gloire de l'homme que vous savez, pas assez de génuflexions pour se prosterner devant lui, devenus tout à coup ses plus acharnés détracteurs, les révélateurs de tous ses crimes et de toutes ses infamies, les dénonciateurs de tous les tripotages honteux dans lesquels eux-mêmes ont trempé les mains.

Qu'on ne s'y trompe pas : ce sont là nos plus dangereux ennemis. Ils crient vive la république ! plus haut que nous qui nous contentons de la servir ; ils se faufileront un peu partout grâce à l'apparente ferveur de leur conversion ; ils peupleront comme autrefois les ministères et les préfectures, ils s'immisceront dans les affaires publiques pour arriver à les diriger ; et peu à peu, si l'on n'y prend garde, la réaction, vrai termite politique, aura terminé son œuvre et sapé l'édifice politique que nous avons eu tant de mal à construire.

A ceux qui renient leur passé sous prétexte de conversion subite ou mettent leurs complaisances d'autrefois sur le compte de nécessités qu'ils subissaient, il faut dire hardiment : Non, vous n'étiez pas des nôtres ; vous avez été les valets de l'autre, vous n'étiez pas dignes de nous servir aujourd'hui.

On sait que les maisons qui se respectent ne prennent jamais pour domestiques des gens sortis des boudoirs interlopes.

Emile Daclin.

Les membres du gouvernement n'ont jusqu'ici voulu toucher aucune rétribution.

Nous voilà loin de la liste civile d'antan.

On ne dira pas que celui-là est le *gouvernement de la dépense nationale*.

Le général Guilhem laisse une veuve et deux enfans.

La République doit les adopter ; cela purifiera les listes des pensions où s'étalaient sans vergogne les veuves des millionnaires du coup d'Etat.

Une pittoresque expression de M. de Pène, à propos de l'incroyable beau temps qui nous attriste :

« Ce miraculeux ciel, dit-il, semble porter en bleu le deuil de la France. »

CHRONIQUE DU JOUR

On a flétri comme elle méritait de l'être la lâcheté des Parisiens fuyards qui ont choisi le moment où leur ville est assiégée pour aller faire de la villégiature le plus loin possible des bombes de l'armée prussienne.

Cette *prudence*, blâmable chez tous les citoyens valides, s'aggrave singulièrement quand elle est le fait des CHEVALIERS DE LA LÉGION D'HONNEUR. Etre décoré de « l'étoile des braves » et s'en aller tranquillement mettre sa croix au frais à l'heure du danger nous semble d'un comique déplorable sur lequel il suffira d'appeler l'attention pour qu'il en soit fait bonne et prompte justice.

Tout chevalier au-dessous de cinquante ans et pouvant porter un fusil, invisible pendant le siège, devra expliquer les motifs de son absence ; s'ils ne sont pas valables, vite une barre sur son écusson et faisons une veuve de chacune des boutonnières défaillantes.

—

Nous ne sommes pas soldats, répondrez-vous ; le sommes-nous donc, nous autres ? Et l'absence de numéro matricule nous empêche-t-il de remplir notre devoir ? Devoir si naturel, du reste, qu'il serait aussi ridicule de tirer vanité de son accomplissement qu'il a été misérable de s'y soustraire.

L'honnête homme malheureux en affaires se voit enlever sa décoration. Pourquoi ne montrerait-on pas autant de sévérité envers les poltrons qui ont déserté ? Ce sont les faillis de l'honneur !

—

Le képi plus ou moins galonné de certains officiers de la garde nationale couve souvent d'étranges prétentions. La plus déplacée aujourd'hui, vu la gravité des circonstances, est celle qui consiste à aller *manifester* pour obtenir ceci ou cela.

Citoyens commandans, faites-nous donc le plaisir d'étudier votre théorie. Vous en avez encore plus besoin que nous, puisque vous êtes appelés à l'honneur de nous commander. Allons, par le flanc droit et par file à gauche, marche !

—

A CASSEL.

Rien n'est perdu, fors l'honneur.

Je ne suis pas de l'avis de ceux qui trouvent oiseuse la publication des papiers secrets de l'empire. Il est bon, il est sain que la lumière se fasse sur tant de turpitudes, sur le gaspillage monstrueux de l'argent de notre pauvre France.

40,000 francs par mois à Persigny! sans compter ses traitemens de sénateur et de membre du conseil privé. Est-ce assez effroyable!... Et l'on nous donnait celui-là pour le plus honnête de la bande. Jour de Dieu! qu'étaient donc les autres alors?

—

Il est important aussi qu'on nous livre les noms des orateurs de club qui ont barboté dans les fonds secrets.

Après avoir balayé l'empire, nous époussetterons la République.

—

Daus un article de *l'Univers*, M. Veuillot s'étonne avec son amertume ordinaire que la chute du pouvoir temporel ait été suivie de si peu d'articles de fond dans la presse parisienne.

C'est son droit. Seulement il ajoute en parlant de ses confrères du journalisme : « La question de Paris les préoccupe davantage. » Ça, c'est bête.

Louis Leroy.

Tous les mercredis, à 8 h. du soir, des **conférences**, au bénéfice des victimes de la guerre, auront lieu à la Sorbonne (salle Gerson).

Première réunion, **mercredi** 5 octobre.

Le citoyen Boutteville traitera de l'enseignement libre et des écoles destinées aux enfans des défenseurs de Paris.

Le dr Bertillon enseignera aux citoyennes qui se destinent au service des ambulances quels sont les premiers soins à donner aux blessés.

Le Gérant, ALTAROCHE.

Les dragées FORTIN au baume de copahu guérissent rapidement et sûrement les maladies contagieuses; elles ont de plus cet avantage sur les capsules de ne jamais fatiguer l'estomac, car l'enveloppe sucrée qui les recouvre, tout en masquant l'odeur du copahu et en le conservant inaltérable, est d'une solubilité complète et, par conséquent, d'une digestion facile. Dépôts à Paris, pharmacie LEJEUNE, 38, rue Keller; pharmacie CHOPARD, 8, rue des Lombards.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

PENDANT LA GUERRE

Bières de Vienne (Autriche), et bières-bock façon Strasbourg chez HUTT FILS, 205, Faubourg-Saint-Martin, entrepositaire de la brasserie de la *Patrie*, à Strasbourg.

Médaille de la Société des Sciences industrielles de Paris.

PLUS DE CHEVEUX BLANCS

MÉLANOGÈNE

Teinture par excellence

De DICQUEMARE Aîné de Rouen

Pour teindre **à la minute, en toutes nuances**, les cheveux et la barbe, sans danger pour la peau et sans aucune **odeur**.—Cette teinture est **supérieure à toutes celles employées jusqu'à ce jour.**

Fabrique à Rouen, place de l'Hôtel-de-Ville, 47.

Dépôt à Paris, rue d'Enghien, 24.

Détail, boulevard Poissonnière, 12.

PRIX : 6, 12 et 15 francs.

Appel de 25 à 35 ans.
Appel de la classe 1870.

REMPLACEMENTS MILITAIRES

A. KHAN

2, place Sainte-Opportune.

Succursale, 57, quai de Grands-Augustins.

MAISON HONORABLEMENT CONNUE

1re méd. Exp. 1867 AU PLANTEUR 1re méd. Exp. 1867

CAFÉS

CAFÉS

Le café dont l'arome est le plus exquis se trouve toujours *Maison* MAUMÉ, 10 et 12, rue du Petit-Carreau. *Expeditions en province.* Franco pour 10 kilos.

MALADES ET BLESSÉS

Soulagemens procurés par les **LITS** et **FAUTEUILS** mécanique — DUPONT et VILLARD, successeurs de Gellé, 18, rue Serpente — Vente et location.

MACHINES A COUDRE à 2 fils, 25 fr., garanties un an. — 21, quai Napoléon.

FABRIQUE DE CANEVAS EN LAINE

BRODERIE EN TOUS GENRES

Mme CUNY Passage Neveux, 7, boulevard de Strasbourg.

EAU DES CARMES

BOYER

LEUR SEUL SUCCESSEUR

14, rue Taranne, 14

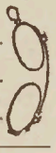
SPÉCIALITÉ DE JUMELLES

pour Théâtre, Campagne et Marine.

BAGUES, BRACELETS, CEINTURES

anti-névralgiques contre la *migraine.*

POLLEAU opticien fabricant, 40, passage Choiseul, 40, en face le bureau de tabac.



A VENDRE OU A LOUER A MAISONS-LAFFITTE,

avenue Racine, *dans la colonie*,

PROPRIÉTÉ d'une contenance de 3,700 mètres; Maison avec 9 chambres à coucher, salon, etc.— Ecurie pour 4 chevaux, remises, dépendances, etc.

S'adresser :

A Paris, à M. le docteur CARTEAUX, 20, rue Saint-Georges;

A Maisons-Laffitte, à M. GUILLEMIN, jardinier, à l'entrée du parc.

Rue de Seine, 6, (derrière l'Institut).

EAU DUGENNE

LOTION ORIENTALE

TEINTURE pour CHEVEUX et BARBE, **en un SEUL FLACON.**

La seule pouvant teindre en toutes nuances. — *Le flacon : 10 fr.*

EAU ET CRÈME DE NINON

Pour faire disparaître les Rides.

Dépôt : rue de Grenelle, 6, Paris.

ESSENCE DE SALSEPAREILLE le meilleur dépuratif du sang, humeurs, dartres, virus, etc. Ph. Fourquet, 29, r. des Lombards. A la Barbe d'or. 3 f. le fl., 15 f. les 6 fl. Exp.

INJECTION CADET

AU KINO. 3 fr. le flacon. Boulev. Denain, 7, Paris.

TRENTE-NEUVIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 cent. JEUDI 6 OCTOBRE 1870

ABONNEMENS
PARIS
Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —
Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

ABONNEMENS
DÉPARTEMENS
Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —
L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, w. c.
London.

LE CHARIVARI

IL EST BIEN ENTENDU QUE LE CHARIVARI, **dès que le siège sera terminé,** REPRENDRA SON ANCIEN FORMAT, AUQUEL IL N'A RENONCÉ MOMENTANÉMENT QUE POUR CAS DE FORCE MAJEURE.

BULLETIN POLITIQUE

La sincérité est la meilleure règle de politique qu'un gouvernement puisse choisir.

L'Empire a démontré avec une terrible évidence que la duplicité et la ruse conduisent au désastre et à la honte.

Ces dépêches que M. de Palikao fourrait dans sa poche ou maquillait, suivant les besoins des circonstances, à quoi ont-elles abouti?

Les manœuvres employées pour nous laisser ignorer la vérité ont-elles retardé d'une minute l'heure de l'expiation?

Non! Vous étendriez une couche de blanc ou de fard sur un ulcère, que l'ulcère ne serait pas supprimé pour cela.

De la loyauté, de la loyauté, encore de la loyauté!

Voilà la devise d'un gouvernement républicain.

C'est celle qu'ont adoptée les représentans de la défense nationale.

Ainsi que l'autorité l'a affirmé de nouveau, sa règle est de livrer au public toutes les nouvelles dès qu'elles lui arrivent. On n'apportera jamais ni retard ni atténuation d'aucune sorte dans la publication des renseignemens dont l'authenticité sera démontrée.

Défions-nous donc des rumeurs.

Dans les circonstances où nous nous trouvons, la propagation des fausses nouvelles cesse d'être un délit, elle devient un crime.

Tantôt c'est un corps d'armée qui a été battu, tantôt c'est un rapport imaginaire qu'on reproche au gouvernement de dissimuler.

Il y va de l'honneur de la presse de ne pas semer ainsi de fausses alarmes, de ne pas propager ainsi des espérances mensongères.

C'est une situation sans précédens dans l'histoire que la situation d'une ville de deux millions d'habitans soutenant un siège sans qu'aucune entrave soit apportée à la liberté de la presse la plus absolue.

L'épreuve est grandiose.

Soyons à la hauteur de la confiance que la nation témoigne aux journaux. Ainsi que le dit le *Journal officiel*, le gouvernement voudrait à chaque instant transmettre des informations sûres. Seulement, il ne peut transmettre que celles qu'il reçoit, et celles qu'il reçoit sont nécessairement très-insuffisantes.

L'heure des curiosités malsaines est passée.

Il ne s'agit plus de se livrer à un *steeple chase de racontars*, afin d'arriver premier sur le turf de la vente.

C'était bon cela pour l'ère impériale.

Aujourd'hui les journaux ont vraiment charge d'âmes. Ils se doivent tout entiers au patriotisme, et le premier devoir que ce patriotisme impose à tout citoyen, c'est de n'entraver en aucune façon l'œuvre de la défense commune.

Nous n'avons pas l'intention d'attacher plus d'importance qu'il ne convient aux télégrammes des journaux anglais qui nous parviennent depuis deux jours. Mais voudrions nous les prendre au sérieux qu'il faudrait y renoncer quand on y trouve des nouvelles du genre de celles qui annoncent que M. de Girardin est activement engagé à préparer la réunion à Limoges du Sénat et du Corps législatif.

Lui, l'homme de toutes les inconsistances, de toutes les incohérences, devenant l'arbitre de nos destinées!

Et de quel droit ce palinodiste convoquerait-il des chambres qui n'existent plus?

Cela rappellerait l'*Enéide* travestie de Scarron : L'ombre d'un homme d'Etat réunissant pour l'ombre d'une session l'ombre d'un parlement.

Nous ne voyons là qu'une simple pantalonnade d'un nouvelliste aux abois.

Quant à M. de Girardin, nous voulons croire pour son honneur qu'il prend une part assez sérieuse aux douleurs de la patrie pour ne s'associer en rien à des combinaisons carnavalesques.

L'avènement de Girardin Ier, sous-empereur des Français, n'est d'ailleurs pas la seule mystification que le télégraphe ait servi à l'Angleterre.

L'autre, l'ex-Napoléon III, est également mis en cause. Il prépare aussi quelque chose.

Ce quelque chose serait un manifeste à la nation française.

Que pourrait-il lui dire à cette nation qu'il a ruinée, décimée, mutilée ?

Il ne pourrait que lui demander pardon à genoux. Encore serait-ce peine perdue, car la morale publique, pour l'exemple des autres peuples, refuse à la France le droit de pardonner.

Pierre Véron.

LES ÉCURIES D'AUGIAS.

Ce malheureux gouvernement impérial, qui souillait tout, avait-il assez avili la magistrature?

M. Devienne, le plus haut magistrat de France, se fait entremetteur dans une sale intrigue de concubinage adultérin;

M. Baroche écrit à l'ex-empereur une lettre plate jusqu'à l'écœurement pour excuser son fils d'avoir mis sa carte à Londres chez les d'Orléans;

M. Bernier, juge d'instruction, collabore avec la police dans la fabrication des complots et, après avoir instruit contre un délit d'adultère le matin, va se reposer le soir dans le foyer d'une cohabitation adultérine, entre un crucifix d'ivoire et une nudité de l'Arétin.

Un magistrat, dénoncé l'autre jour par *le Siècle*, écrit aux Tuileries pour demander la croix d'honneur : « Je pourrais faire valoir mes services dans la magistrature; mais j'aime mieux rappeler qu'à son dernier voyage Son Altesse le prince impérial a daigné laisser tomber sur moi un regard bienveillant. Voilà mon meilleur titre, mon titre le plus précieux..., etc., etc. »

M. le président Delesvaux, l'homme aux hécatombes de la presse, se tue de désespoir, nous n'osons dire de remords.

Et tant d'autres encore!

Le Midas ancien changeait en or tout ce qu'il touchait; le Midas moderne le changeait en boue.

Paul Girard.

Avez-vous remarqué dans le rapport de Rouher à son maître cette phrase: M. Devienne est un homme d'un caractère austère?

Si ceux qui ont joué le rôle d'entremetteurs chez les courtisans sous le second empire étaient les hommes austères, on se demande ce que faisaient les autres.

Bonne nouvelle.

On a commencé à fabriquer à Paris des canons se chargeant par la culasse.

Ces nouveaux venus ne tarderont pas à donner de leurs nouvelles aux Prussiens.

Est-ce que cela ne vous fait pas un drôle d'effet quand vous lisez dans les journaux cette note placide :

« L'Académie française vient de constituer son bureau pour le quatrième trimestre de 1870.

» M. Dufaure a été nommé directeur et M. Auguste Barbier chancelier. »

Est-ce assez palpitant !

L'enseignement communal est en voie d'organisation.

Espérons que les frères ignorantins, dont les exploits avaient trop souvent devant les cours d'assises un retentissement déplorable, cesseront de jouir d'immunités et de protections spéciales.

En revanche, la situation de l'instruction primaire doit grandir et être anoblie. Le budget de l'instruction chez une nation qui se respecte doit être le plus largement doté.

Le jour où toute l'Europe aura mis cette vérité en pratique, c'en sera fait de la guerre. Les penseurs auront supprimé les tueurs.

Un de ces paysans obtus qui ont peine à croire que *c'est arrivé*, disait hier : « Eh ! mon dieu, si Napoléon III s'est fait prendre avec toute son armée, c'est par malice, car il est plus malin qu'eux tous; et maintenant, tandis que Guillaume vient assiéger Paris, Napoléon, lui, marche sur Paris avec ses 87,000 hommes ! »

C'est pour ce résultat ingénieux que le pauvre homme avait voté *oui*.

CHRONIQUE DU JOUR

On va fondre l'argenterie des Tuileries.... Pourvu qu'on ne s'aperçoive pas au dernier moment qu'il en est de l'argenterie des Tuileries comme de celle du Corps législatif !. . Il y avait tant de Morny dans la bande balayée le 4 septembre, qu'il faut s'attendre à toutes les surprises possibles, — et même impossibles.

—

Il y a à l'Académie des sciences un associé étranger du nom de Dubois Reymond. Le nom est français — l'individu est en effet d'origine française, — mais il est sujet prussien. Or, ce M. Dubois-Reymond, dans des conférences tenues à Berlin, se serait, paraît-il, permis d'insulter la France.

A la dernière séance de l'Académie des sciences plusieurs membres ont demandé l'expulsion de cet étrange associé. Le mépris l'a sauvé. On a haussé les épaules et passé à l'ordre du jour.

—

Le général Trochu

Dans le septième arrondissement, une commission s'est organisée sous la présidence du maire, afin d'assurer la nourriture aux enfans des écoles, nourriture à bon marché pour ceux qui pourront payer et gratuite pour ceux qui ne la peuvent pas. Cela se pratique déjà ainsi dans plusieurs arrondissemens, notamment dans le cinquième, qui peut servir de modèle sous ce rapport.

—

M. Gagneur, chargé de dépouiller les comptes particuliers de l'ex-empereur, a déjà constaté que quatre-vingts millions au moins avaient été placés par lui en Angleterre.

Si les banquiers dépositaires sont d'honnêtes gens, ils doivent restituer à la France cet argent volé.

—

L'oraison funèbre prononcée par le général Trochu sur la tombe du général Guilhem est courte, digne, émue, — une véritable oraison funèbre de guerrier. La voici :

« Messieurs, à l'heure présente, l'appareil de la mort n'a rien qui doive nous effrayer. Notre devoir pour la plupart, notre avenir pour tous est là...

» Les phrases de convention et de convenances seraient déplacées; je ne dirai qu'un mot devant ce cercueil : le général Guilhem a bien vécu, il s'est bien battu, et il est mort en brave.

» Messieurs, je le recommande à votre souvenir. »

—

A propos des porteurs de brassard à croix rouge dont nos rues et nos boulevards sont encombrés, *le Siècle* a reçu la lettre suivante :

« Pourriez-vous me dire pourquoi trois jeunes gens vêtus de la soutane, et qui étaient avec moi sur l'impériale de l'omnibus Bastille-Grenelle, hier matin, vers huit heures un quart, avec la croix des ambulances sur leur chapeau, l'ont retirée avant d'entrer dans l'église Saint-Sulpice ? »

—

Le conseil municipal de Neuilly a voté à l'unanimité le remplacement des frères ignorantins par des instituteurs laïques.

Bon exemple à suivre.

—

Ah ça!... Que vont devenir les dix chanoines de Saint-Denis, inscrits au budget comme *gardiens du tombeau des empereurs ?*

Gabriel Guillemot.

Le Gérant, ALTAROCHE.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

PRÉSERVATIF
CONTRE LES BOMBES
SACS A TERRE
S'adresser, 68, rue des Boulets.

MACHINES à COUDRE FRANÇAISES
25 ET 50 FR. ET AU-DESSUS

Machine à coudre à *deux fils* pour famille, garantie un an sur facture. La plus ancienne et la plus importante fabrique de France.—14 médailles aux diverses Expositions.
JOURNAUX-LEBLOND 21, *quai Napoléon*, 21.
Ces Machines peuvent marcher au pied moyennant une table guéridon du prix de **25 francs.** — Envoi contre remboursement.

INJECTION TANNIN FOURQUET guérit en 3 jrs maladies contagieuses. 3 fr le fl. Ph. Fourquet, 29, r. des Lombards. A la Barbe d'or. Exp.

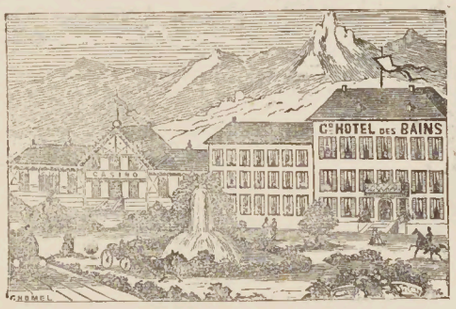
MALADES ET BLESSÉS
Soulagemens procurés par les LITS et FAUTEUILS mécanique — DUPONT et VILLARD, successeurs de Gellé, 18, rue Serpente — Vente et location.

MACHINES A COUDRE à 2 fils, 25 fr., garanties un an. — 21, quai Napoléon.

INJECTION CADET
AU KINO. 3 fr. le flacon. Boulev. Denain, 7, Paris.

Porcelaines Cristaux, Orfévrerie, Coutellerie Fce à Limoges
SERVICES DE TABLE, 6, RUE DU LOUVRE, 6
Fournisseur Pr Hotels, Cafés, Cercles
Tarif illustré fco sur demande

A VENDRE OU A LOUER A MAISONS-LAFFITTE, avenue Racine, *dans la colonie*,
PROPRIÉTÉ d'une contenance de 3,700 mètres; Maison avec 9 chambres à coucher, salon, etc.— Ecurie pour 4 chevaux, remises, dépendances, etc.
S'adresser :
A Paris, à M. le docteur CARTEAUX, 20, rue Saint-Georges ;
A Maisons-Laffitte, à M. GUILLEMIN, jardinier, à l'entrée du parc.



SAXON (Valais) (Suisse) CASINO ouvert toute l'année
Eaux minérales iodo-bromurées, célèbres par leurs cures merveilleuses, excursions pittoresques : Pierre-à-Voir, les gorges du Trient, du Saillon, la cascade de Pissevache, etc. — LE GRAND HOTEL DES BAINS est le plus confortable. Les voyageurs y trouveront le luxe des grands hôtels de Baden et Hombourg. — MUSIQUE DEUX FOIS PAR JOUR. Concerts bals, fêtes et jeux comme en Allemagne et à Monaco. Bureau télégraphique. Par son air salubre, sa position pittoresque et la douceur de son climat. SAXON est un des plus adorables séjours de la Suisse. A 18 h. de Paris· 20 h. de Francfort, 13 heures de Marseille.

A TOUS LES COMBATTANS
CARTOUCHE-PANSEMENT
POUR SE PANSER SEUL ET INSTANTANÉMENT
aussitôt blessé, et arrêter ou diminuer *l'hémorrhagie*, *l'inflammation* et la *douleur*, les trois causes de décès des champs de bataille.
1 fr. 50, A LA PHARMACIE NORMALE, RUE DROUOT, 15. — PARIS.

TRENTE-NEUVIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 cent. VENDREDI 7 OCTOBRE 1870

ABONNEMENS

PARIS

Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

ABONNEMENS

DÉPARTEMENS

Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —

L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité
ADOLPHE EVVIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, W. C.
E[illegible].

LE CHARIVARI

IL EST BIEN ENTENDU QUE LE CHARIVARI, **dès que le siège sera terminé,** REPRENDRA SON ANCIEN FORMAT, AUQUEL IL N'A RENONCÉ MOMENTANÉMENT QUE POUR CAS DE FORCE MAJEURE.

BULLETIN POLITIQUE

La manifestation conduite par M. Flourens à l'Hôtel-de-Ville est, ainsi qu'on pouvait s'y attendre, l'objet des commentaires de tous les journaux.

M. Gustave Flourens est un de ces hommes dont la loyauté ne saurait être suspectée et dont le caractère impose l'estime à tous les partis.

On peut être certain que s'il se trompe, ce sera de bonne foi, mais il n'en est pas moins certain qu'il peut se tromper, et nous croyons qu'il a commis dans la journée de mercredi une faute dont il n'a pas mesuré toutes les conséquences.

Et d'abord le premier devoir des citoyens est de ne pas confondre les pouvoirs.

Quand la garde nationale a procédé à ses élections, elle a entendu nommer des chefs militaires et non pas des représentans politiques.

Ceux qui ont été élus n'ont donc pas mission de parler au nom de leurs bataillons quand il ne s'agit plus d'une question de service. C'est là une vérité que ceux-là surtout ne doivent pas méconnaitre qui se déclarent partisans du mandat impératif.

L'autorité des chefs de la garde nationale n'a le droit de s'exercer que dans la sphère dans laquelle la volonté bien nette de leurs mandans l'a circonscrite dès le premier jour.

Qu'a-t-on fait quand on a voté?

On a choisi partout de préférence les anciens militaires pour lieutenans et capitaines. Cette préférence même indiquait bien qu'on n'entendait pas mêler la politique à ces scrutins. Autre chose en effet est de savoir commander *par le flanc droit*, autre chose est d'avoir les capacités requises et fait les études nécessaires pour devenir un homme d'Etat ou un tribun.

Ceci posé, si nous envisageons la démarche tentée mercredi par les bataillons de Belleville, cette démarche nous parait devoir attrister profondément le patriotisme.

Ah! parbleu, si nous vivions dans les temps ordinaires, si comme en 48 nous avions la libre disposition de nous mêmes, peu nous importeraient ces agitations qui seraient simplement l'effet de la fièvre révolutionnaire.

Mais les Prussiens sont à nos portes.

Ils collent l'oreille contre terre, espérant toujours entendre l'écho des fusillades de la guerre civile. C'est là leur plus bel atout, c'est là leur plus chère espérance. Tout ce qui ressemble donc à un commencement de désunion doit être repoussé avec énergie.

Ainsi l'a compris déjà une compagnie d'un des bataillons de Belleville qui a refusé d'assister à la manifestation *en armes*, voulant (ce sont les termes de la protestation) *éviter des conflits dont nos ennemis ne manqueraient pas de profiter.*

Que demandait d'ailleurs M. Flourens? Des chassepots... IL N'Y EN A PAS!

Qu'il s'en prenne à l'homme de Sedan et à ses suppôts qui empochaient les sommes destinées à l'armement national.

Il demandait aussi qu'on exécutât des sorties.

Lui qui est la bravoure même devrait être aussi la réflexion. On n'a pas le droit d'agir avec témérité quand on expose la vie des autres en même temps que le salut suprême de la patrie.

Faire des sorties avant d'avoir complété notre artille-

rie de campagne, ce serait nous exposer à des carnages inutiles et peut-être à une catastrophe irrémédiable.

Quant aux élections de la Commune, le grand *desideratum*, comment ceux qui prennent un fusil pour venir formuler une demande exclusivement politique ne comprennent-ils pas qu'ils placent le gouvernement dans cette alternative ou de répondre par un refus préalable ou d'avoir l'air de céder à l'intimidation ?

Le gouvernement de la défense nationale a dit qu'il ne voulait s'appuyer que sur la force morale. Cette force morale, si vous la lui enlevez, vous faites acte d'incivisme.

Encore une fois l'ennemi est là. Il guette. Et quand il voit les baïonnettes prendre la direction de l'hôtel de ville au lieu de s'acheminer vers les remparts il se frotte les mains.

La garde nationale, dans son immense majorité, comprend ces vérités et est prête à signer une protestation contre les manifestations armées.

Si vous avez des conseils à donner ou des réclamations à faire, formulez des adresses, prenez la plume et non pas le fusil. Vos vœux seront d'autant mieux écoutés qu'ils auront une forme plus fraternelle, c'est-à-dire plus vraiment républicaine.

Hors de la concorde, pas de salut.

Pierre Véron.

LES STATUES.

La statue en bronze de la ville de Strasbourg est une grande et généreuse pensée ; mais nous croyons qu'elle pourrait être mieux réalisée que par les prescriptions du décret du 3 octobre.

Pourquoi déranger l'harmonie dans la décoration de la place de la Concorde en plantant un bloc de bronze au lieu d'un bloc de pierre ? Maintenir envers et contre tous la ville de Strasbourg à sa place parmi les villes françaises, avec la sublime parure de crêpes et d'immortelles, est bien suffisant sur ce point.

C'est ailleurs qu'il faut placer une statue colossale de Strasbourg, — non assise comme celle de la place, mais debout et en attitude de combat.

Quant à l'emplacement, un journal désigne la place des Vosges. Tel n'est pas notre avis. Nous ne voyons nul inconvénient à jeter bas la statue de Louis XIII, qui fut à la fois un pauvre homme et un triste roi ; mais un pays soucieux, comme doit l'être la France républicaine, des gloires nationales qui ont préparé la grandeur de la patrie, devrait remplacer Louis XIII par quelque grand homme.

A notre sens la statue de Strasbourg devrait être placée devant la gare de l'Est, si les nécessités de la circulation le permettent.

Après tout le lieu n'est qu'accessoire. Le principe est une statue *nouvelle*, *militante* et *isolée*.

Puisque nous en sommes aux bronzes commémoratifs, nous demanderons comment il se fait que la ridicule statue de Napoléon Ier, masqué en César, soit encore sur la colonne Vendôme.

Nous demanderons aussi ce qu'on a fait de la statue de M. de Morny à Deauville. Un de nos correspondans offre de parier que cette scandaleuse figure souille encore la plage normande.

Ce serait raide.

Paul Girard.

Le Journal officiel, donnant satisfaction à l'opinion publique, annonce que toutes les énergies dont disposent les ateliers parisiens ont été mises en activité pour fabriquer des affûts et des canons le plus rapidement possible.

On peut s'en rapporter à l'activité de M. Dorian.

Quand plus tard on écrira l'histoire de la période que nous traversons, on saura quels services a rendus ce ministre dont la valeur est égalée par la modestie.

M. de Kératry vient d'adresser à l'autorité un remarquable rapport concluant à la suppression de la préfecture de police.

Il y a des armes souillées dont il devient impossible de se servir.

La préfecture de police est une de ces armes-là. Où le *piétrisme* avait passé, il ne restait qu'à abandonner la place.

Nadar s'impatiente, Nadar montre le poing au ciel.

L'absence de vent empêche depuis trois jours son ballon de partir.

Heureusement le baromètre commence à descendre et les aérostats pourront monter.

Le baromètre mériterait bien d'être déclaré traître à la patrie pour sa conduite antérieure.

Une devinette :

Savez-vous quel est le quartier qui est le plus peuplé en ce temps d'*ambulançomanie?*

— Le quartier de la Croix-Rouge, parbleu !

CHRONIQUE DU JOUR

Le gouvernement de la défense nationale vient de fixer à *mille francs* par mois le traitement personnel de chacun de ses membres.

On a tellement crié après les 25 francs par jour des représentans de la presse en 48, qu'il faut s'attendre à ce que beaucoup de gens vont tempêter à propos de ces mille francs.

Rappelons donc pour mémoire qu'à ce taux les onze membres du gouvernement provisoire nous coûteraient en une année juste ce que nous coûtait en *un jour* la dynastie des Bonaparte.

Et quand nous disons : *en un jour*, nous ne parlons pas de celui de Sedan.

—

Il est grandement temps d'en finir avec ce principe creux dont se font un insipide drapeau les rétameurs de phrases

Ça en avait besoin !

toutes faites à savoir que « *devant l'ennemi il n'y a pas de place pour la controverse.* »

Ils nous la bâillent bonne, ces politiques poussifs avec cet axiome que M. Prudhomme eût inventé. Depuis quand n'a-t-on pas le droit de vérifier ses moyens de sauvetage sous le prétexte que le feu est dans sa maison?

—

De toutes nos forces nous appuyons la demande de réquisitions chez tous les marchands de comestibles et de conserves.

Si l'on ne prend pas rapidement cette mesure, il se produira des abus énormes qui peuvent mener à des désordres graves.

Que l'on n'oublie pas que les citoyens composant l'ordre de SAINT-TRAQUART sont presque tous diplomés de celui du MOI D'ABORD, et que ces intéressans particuliers entasseront dans leurs placards pour six mois de vivres,—quitte à les voir se moisir au bout de quinze jours,—et sans s'inquiéter une seule minute si à eux cinq ou dix mille ils ne contribueront pas à abréger d'une précieuse semaine la résistance de Paris.

A la ration tout le monde. Puisque l'estomac a sa reconnaissance, il peut bien avoir son patriotisme.

—

J'ai le plaisir en terminant d'annoncer à mes lecteurs que je viens enfin de trouver le moyen de faire une brillante fortune.

Après le siège, que l'on me donne seulement autant de pièces de cinquante centimes qu'il sera dit de fois dans Paris.

— Mon cher,... au premier danger, je suis accouru pour prendre mon fusil et voler aux remparts; mais... les chemins de fer étaient coupés...

Léon Bienvenu.

Le Gérant, ALTAROCHE.

LA REVUE DES EAUX

est un guide mensuel indispensable aux baigneurs et aux touristes qui fréquentent les eaux minérales, les bains de mer et les stations hivernales de la France et de l'étranger. — Rédacteur en chef, Emile BADOCHE. — Abonnemens : un an, 8 fr. (primes gratuites et adressées franco). — 108, rue de Richelieu, Paris.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

PENDANT LA GUERRE

Bières de Vienne (Autriche), et bières-bock façon Strasbourg chez **HUTT** FILS, 205, Faubourg-Saint-Martin, entrepositaire de la brasserie de la *Patrie*, à Strasbourg.

SIROP DUREL
AU GOUDRON FERRUGINEUX

La combinaison du GOUDRON et du FER, rendue soluble et assimilable, donne à cette préparation le premier rang parmi les ferrugineux. Le *sirop Durel* empêche la constipation et est digéré sans fatigue par l'estomac.

Il est employé avec succès dans toutes les affections où le sang est appauvri, telles que *anémie, chlorose, pâles couleurs, écoulemens muqueux, catarrhes utérins, cachexies tuberculeuses et syphilitiques*, etc., etc.

La dose est, pour les adultes, de deux à trois cuillerées à café par jour dans un demi-verre d'eau un peu avant les repas.

Pour les enfans, de une cuillerée à café dans un peu d'eau en deux fois.

LE FLACON : 3 FRANCS

DEPOT GÉNERAL A PARIS

7, BOULEVARD DENAIN, 7.

MALADIES DE LA PEAU *Eczémas, Psoriasis, Dartres*, etc., guéries sûrement par les *Granules* et le *Sirop d'hydrocotyle* de J. LÉPINE, Pharmacie, 56, rue d'Anjou-Saint-Honoré, Paris.

CHABLE médecin spécial, 36, *Rue Vivienne*, envoie avec son ordonnance le traitement nécessaire à la guérison des maladies contagieuses des deux sexes, dartres, virus. (Notice gratis).

MOBILIER COMPLET BEAU NOYER **125 FR.**

Lit 2 personnes, sommier, matelas, traversin, 2 oreillers, commode, table ronde, table de nuit, (3 chaises. EN ACAJOU **160** fr.) **FOUQUÉ** rue Rivoli, 30 et 40 bis.

HERNIES Bandage à *pelote plastique, caoutchouc* naturel, brev. s. g. d. g. modelé dans *les hôpitaux* sur les différens degrés de *hernies*, approuvé par les sommités médicales pour la guérison. VOJAVE, 41, rue Turbigo.

Médaille de la Société des Sciences industrielles de Paris.

PLUS DE CHEVEUX BLANCS

MÉLANOGÈNE
Teinture par excellence
De DICQUEMARE Aîné de Rouen

Pour teindre **à la minute, en toutes nuances**, les cheveux et la barbe, sans danger pour la peau et sans aucune **odeur**.—Cette teinture est **supérieure à toutes celles employées jusqu'à ce jour.**

Fabrique à Rouen, place de l'Hôtel-de-Ville, 47.
Dépôt à Paris, rue d'Enghien, 24.
Détail, boulevard Poissonnière, 12.
PRIX : 6, 12 et 15 francs.

INJECTION CADET

AU KINO. 3 fr. le flacon. Boulev. Denain, 7, Paris.

Paris Province Étranger. **MARIAGES** **Paris** N° **49**, rue Rochechouart.

Ancienne et honorable maison. **M. PHILIPPE** Directeur, Fondateur.

A TOUS LES COMBATTANS

CARTOUCHE-PANSEMENT

POUR SE PANSER SEUL ET INSTANTANÉMENT

aussitôt blessé, et arrêter ou diminuer *l'hémorrhagie*, *l'inflammation* et la *douleur*, les trois causes de décès des champs de bataille.

1 fr. 50, A LA **PHARMACIE NORMALE**, RUE DROUOT, 15. — PARIS.

TRENTE-NEUVIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 cent. SAMEDI 8 OCTOBRE 1870

ABONNEMENS

PARIS

Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

ABONNEMENS

DÉPARTEMENS

Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —

L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité.
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, w. c.
London.

LIBRARY OF THE DEPARTMENT OF STATE AUG 31 1871

LE CHARIVARI

IL EST BIEN ENTENDU QUE LE CHARIVARI, **dès que le siège sera terminé,** REPRENDRA SON ANCIEN FORMAT, AUQUEL IL N'A RENONCÉ MOMENTANÉMENT QUE POUR CAS DE FORCE MAJEURE.

BULLETIN POLITIQUE

Les nouvelles publiées par *l'Officiel* ont été accueillies avec une vive satisfaction par l'opinion publique.

Trois armées de quatre-vingt mille hommes préparant et combinant leurs mouvemens pour déloger Paris, les villes et les départemens organisant la résistance, la légion française et les zouaves de Rome prêts à entrer en campagne, voilà certes des résultats d'une réelle importance.

C'est la meilleure réponse que le gouvernement de la défense nationale semble faire à ceux qui l'accusent d'inertie. Des actes au lieu de mots.

Les détails fournis sur l'état de notre matériel de guerre sont aussi de nature à faire réfléchir MM. les ennemis.

Allons, décidément Paris peut mettre sur ses remparts cet écriteau :

« *Les Prussiens n'entrent pas ici.* »

Le Siècle publie un article remarquable d'Edgar Quinet.

C'est un appel adressé précisément à ces provinces qui tiennent en leurs mains les destins de la patrie.

Nous en détachons le passage suivant à propos des armées improvisées :

« Ce ne seront pas de vieux soldats, il est vrai, mais il est des temps où les soldats se forment vite.

» Quelques semaines ont suffi pour donner à la mobile l'esprit d'un vieux corps. Ce que la vie de garnison ne peut faire en des années, la présence de l'ennemi, la grandeur du moment, l'imminence de la bataille suprême le font en peu de temps. « Donnez-moi beaucoup de ces jeunes gens, disait un grand homme de guerre ; ils ne connaissent pas le danger. »

Quant à la possibilité pour la Prusse de disposer son armée comme quelques uns semblent le craindre, M. Quinet la réfute éloquemment :

« Il est certain, dit-il, que les Prussiens, s'ils se dispersent à travers le territoire, sortiront du plan qui leur a permis de vaincre.

» Ils offriront partout une prise, pour peu qu'ils rencontrent un point résistant. Ce qui semble un progrès de leurs armées pourrait au contraire en être la destruction. Ils ont vaincu en se concentrant ; qu'ils fassent maintenant le contraire ; tous ces vains rideaux d'hommes pourront être déchirés par les vaillantes villes de province qui pousseront devant elles ces simulacres, jusqu'à ce que, avec les campagnes organisées en armées, elles viennent achever de briser l'ennemi contre les remparts de Paris. »

Donc plus on envisage la situation, plus il faut montrer d'espoir.

Mais l'union avant tout.

Le général américain Burnside, dans les entretiens qu'il a eus à Paris avec divers personnages, a répété à différentes reprises cette phrase :

— L'arme sur laquelle M. de Bismark compte pour réduire Paris, ce ne sont pas les canons Krupp, ce sont les dissensions intérieures.

Quel Français voudrait se charger de vérifier cette sinistre prédiction !...

Le gouvernement de la défense nationale a pris, dit-on, relativement aux élections municipales, un

parti contre lequel il ne saurait y avoir d'objections.

Le suffrage universel sera consulté par *oui* et par *non* sur cette question :

— Paris veut-il faire des élections ?

Si *oui*, on obtempèrera immédiatement.

Si *non*, tout bon citoyen n'aura qu'à s'incliner.

On a des nouvelles de M. Ollivier.

Il est encore en Italie.

Que fait-il ? Que pense-t-il ?

Jadis à la tribune il laissa tomber cette phrase sinistre et cynique :

— Nous entamons la guerre avec *un cœur léger !*

Qu'en dit-il maintenant, ce déserteur devenu fuyard ?

De quelque côté qu'il promène son regard oblique, du sang, des ruines, des cadavres.

Ce sang, c'est lui et les siens qui l'ont fait couler ; ces ruines, elles sont l'ouvrage du ministère du 2 janvier devenu le complice de Bonaparte. Ces cadavres lui montrent le poing sous la terre.

Et il continue ses voyages d'agrément. Décidément il avait raison en parlant de son *cœur léger*, ce malheureux ; sans quoi est-ce que depuis longtemps il ne se serait pas fait justice avec le pistolet de Delesvaux ?

Pierre Véron.

La sixième livraison des *Papiers de Tuileries* a paru.

Les pièces curieuses y abondent.

D'abord la plainte du tendre Ganesco, élégie moldo-officieuse.

La plainte du jeune Ganesco est adressée à M. Conti.

Ganesco a été méconnu. On a osé l'accuser de n'être pas officieux, lui ? Pour qui le prend-on ?

Ce sont ses sentimens pour l'empereur et sa reconnaissance plus grande qu'il ne saurait le dire qui lui ont mis la plume à la main.

Il défend l'empire contre l'orléanisme.

O incompris ! quel service vous lui rendiez là, à l'orléanisme.

Dans une autre lettre le même Grégory est aux ordres de l'empereur.

Il se met devant lui dans une attitude qui rappelle les ambassadeurs siamois et avoue candidement qu'il s'est fait le simple agent électoral du gouvernement dans les dernières élections.

Cela rappelle ce mot d'un domestique disant :

— Moi, mon rêve, c'est d'entrer quelque part où j'aurai une livrée.

C'est l'empire qui régalait et c'est la France qui payait.

Les *papiers des Tuileries* nous apprennent que miss Howard, célèbre pour l'amitié que lui témoignait le prince-président, reçut en récompense de cette amitié là une bagatelle de cinq millions et demi.

On conçoit qu'il y ait des gens qui trouvent que les coups d'Etat ont du bon !

Un chef d'œuvre policier.

On décachetait les lettres de l'empereur... Probablement par ordre de l'impératrice, et avec *vice versâ*.

C'est le bouquet !

Académiciens, prenez garde à vous !

On commence, et avec grande raison, à demander l'abolition de cette ridicule institution qui s'appelle *l'Académie française*.

Si cette abolition est décidée, on gravera sur sa tombe :

Ci gît l'Académie
morte d'une indigestion d'Emile Ollivier.

Le siége de Paris a eu un résultat tout particulier :

La grève des pianos.

Plus de gammes, plus de variations. A quelque chose malheur est bon.

L'armée de Bazaine est plus énergiquement résolue que jamais.

Chaque jour des sorties qui font subir des pertes considérables aux Prussiens.

— Elle tient ainsi continuellement, dit un journal, l'ennemi sur le *qui vive*.

Sur le *qui meure* serait plus juste.

Les appréhensions d'espionnage et de signaux lumineux se calment, mais elles ne mourront pas sans léguer à la chronique quelques désopilantes manifestations.

Hier, un groupe nombreux, dans la rue Saint-Antoine, suivait d'un œil inquiet, sur une fenêtre élevée, deux petits jets de lumière fixe qui semblaient à tous un signal... Vérification faite, il s'est trouvé que la lueur suspecte provenait des yeux d'un gros chat noir démesurément électrisé... N'importe ! La mère Michel ne se remettra pas de sitôt d'une si vive alarme.

Ailleurs c'est une étoile filante qu'on accusait d'avertir les Prussiens. Un savant qui passait par là a fini par convaincre les badauds de leur erreur, et Gavroche a clos le débat en disant : « C'est égal, il faut qu'une étoile soit bien lâche pour oser filer comme ça ! »

Quant aux espions, le mot de la fin a été commis par la bonne d'un de nos amis. « Madame, a-t-elle dit ce matin à sa maitresse, je crois que notre porteur d'eau est un Prussien. — Pourquoi ? — Dame ! il parle auvergnat. »

CHRONIQUE DU JOUR

Le Mont-Valérien a débuté cette semaine dans la nuit de mardi à mercredi. Le nouvel exécutant a une formidable voix de basse-taille et connait comme pas un toutes les ressources de son art. Le début était attendu depuis longtemps. Le public se plaignait de la réserve dans lequel semblaient le laisser les entrepreneurs de la défense nationale. La rumeur allait même jusqu'à accuser le commandant de ce fort d'y mettre une mauvaise grâce absolue. Et voyez ! il se trouve que, le commandant ayant été changé, le Mont-Valérien a fait sa partie tout de suite ! La rumeur publique avait donc quelque raison de se défier.

—

GUSTAVE FLOURENS.

L'*Electeur libre* nous donne comme positif que M. Albert Wolf serait à Versailles avec les Prussiens en qualité de correspondant d'un journal de Berlin. Il y a quelques semaines, avant les affaires de Sedan, presque au début de la guerre, il fut beaucoup parlé dans la presse de six journalistes français qui, disait-on, suivaient l'état-major du prince royal. Ces six journalistes se réduisirent bientôt à un seul, mais dès cette époque il fut parfaitement établi que ce journaliste n'était autre que M. Albert Wolf.

—

Le 30 septembre, les Prussiens furent prévenus à huit heures moins un quart de l'attaque des Français. Or, l'ordre d'attaque n'avait été donné par le général Trochu qu'à sept heures. C'est-à-dire que les Prussiens connaissaient la décision du général *trois quarts d'heure* après qu'elle avait été prise.

Ce fait absolument exact, paraît-il, exige une enquête sévère. Oh! si l'on avait fait quelques exemples au début.

—

Dans les petits portraits à la plume par M. Rouher, que le 5e fascicule des *Papiers et correspondances* vient de nous révéler, se trouve au sujet de M. Chevreau ce détail intime :

« Il subit volontiers tous les entrainemens. *L'odor della feminita* le fait volontiers dévoyer. »

M. Chevreau en se vouant galamment à l'exil à la suite de l'ex-impératrice a confirmé l'aperçu de M. Rouher. Seulement, on avait cru que c'était une question de dévouement, et voilà que ce n'est plus qu'une question d'odorat.

—

Au début de l'installation des ambulances de rempart, le clergé offrit ses services, mais il exigea que ses séminaristes, transformés en infirmiers, gardassent leur soutane. On s'y refusa énergiquement ; l'évêque fut obligé de céder. Il a donc fini par consentir que les séminaristes endossassent la redingote boutonnée, mais à la condition que dans chaque ambulance il y aurait comme directeur à ces messieurs un prêtre *en costume*.

Ah! le costume! Pour ces gens-là tout est là!

L'autre jour, à l'incendie des Buttes-Chaumont, je voyais un ecclésiastique se démener, se multiplier, trainer avec enthousiasme de grosses brouettées de terre. On l'admirait. La foule n'avait d'yeux que pour lui. Ah! l'excellent prêtre!... Comme il travaille! avec quelle ardeur! Et je me disais tout bas : Si ce gaillard-là avait une blouse sur l'épaule au lieu d'une soutane mettrait-il à la besogne autant d'entrain?

Je ne crois pas.

Gabriel Guillemot.

Le Gérant, ALTAROCHE.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

PRÉSERVATIF
CONTRE LES BOMBES
SACS A TERRE
S'adresser, 68, rue des Boulets.

1re méd. Exp. 1867 AU PLANTEUR 1re méd. Exp. 1867

CAFÉS CAFÉS

Le café dont l'arome est le plus exquis se trouve toujours *Maison* MAUMÉ, 10 et 12, rue du Petit-Carreau. *Expéditions en province.* Franco pour 10 kilos.

Rue de Seine, 6, (derrière l'Institut).

EAU DUGENNE
LOTION ORIENTALE
TEINTURE pour CHEVEUX et BARBE.
en un SEUL FLACON.
La seule pouvant teindre en toutes nuances. — *Le flacon : 10 fr.*
EAU ET CRÊME DE NINON
Pour faire disparaître les Rides.
Dépôt : rue du Helder, 6, Paris.

PENDANT LA GUERRE
Bières de Vienne (Autriche), et bières-bock façon Strasbourg chez HUTT FILS, 205, Faubourg-Saint-Martin, entreposi-taire de la brasserie de la *Patrie*, à Strasbourg.

LITS & FAUTEUILS MÉCANIQUES
POUR MALADES OU BLESSÉS
Vente et location.

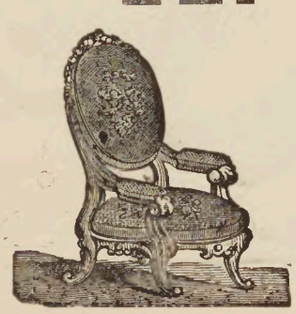
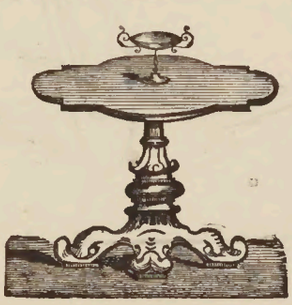
Transport de malades
Maison Gellé, DUPONT et VILLARD, successrs
18, RUE SERPENTE. — PARIS.

MACHINES A COUDRE à 2 fils, 25 fr., garanties un an. — 21, quai Napoléon.

ESSENCE DE SALSEPAREILLE le meilleur dépuratif du sang, humeurs, dartres, virus, etc. Ph. Fourquet, 29, r. des Lombards. A la Barbe d'or. 3 f. le fl., 15 f. les 6 fl. Exp.

INJECTION CADET
AU KINO. 3 fr. le flacon. Boulev. Denain, 7, Paris.

PLUS DE COPAHU
Sirop au *citrate de fer*, pour bien guérir affections urétrales, relâchements, pertes, CHABLE, 36, *r. Vivienne*. Consultations.

A. HÉBERT
FABRICANT DE MEUBLES
ET
TAPISSIER
6, *rue Saint-Nicolas-Saint-Antoine*, 6
Mobiliers complets, anciens et modernes, meubles de boule, fournitures d'ameublemens et tapisseries de luxe.



TRENTE-NEUVIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 cent. DIMANCHE 9 OCTOBRE 1870

ABONNEMENS
PARIS
Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —
Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

ABONNEMENS
DÉPARTEMENS
Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —
L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, w. c.
London.

LE CHARIVARI

IL EST BIEN ENTENDU QUE LE CHARIVARI, **dès que le siége sera terminé,** REPRENDRA SON ANCIEN FORMAT, AUQUEL IL N'A RENONCÉ MOMENTANÉMENT QUE POUR CAS DE FORCE MAJEURE.

BULLETIN POLITIQUE

Une note publiée dans le *Journal officiel* ajourne les élections de la municipalité de Paris jusqu'à la levée du siége.

Il était indispensable qu'une résolution positive dans un sens ou dans l'autre fût prise sur cette question vivement controversée.

L'incertitude ne pouvait qu'entretenir une agitation funeste à la défense.

La note de *l'Officiel* motive ainsi la résolution du gouvernement :

« La situation ayant été profondément modifiée par l'investissement de la capitale, il est devenu évident que des élections faites sous le canon seraient un danger pour la République. Tout doit céder à l'accomplissement du devoir militaire et à l'impérieuse nécessité de la concorde. Les élections ont donc été ajournées ; elles ont dû l'être.

D'ailleurs, en présence des sommations que le gouvernement a reçues, et dont il est encore menacé de la part des gardes nationaux en armes, son devoir est de faire respecter sa dignité et le pouvoir qu'il tient de la confiance populaire. »

Dans un autre ordre d'idées, *le Journal officiel* enregistre un seconde acte d'une grande importance.

A partir de lundi prochain la viande sera distribuée aux habitans dans des boucheries municipales contrôlées par les mairies.

Dès à présent on pourra appliquer le système du rationnement.

Le rationnement est une mesure qui s'imposait d'elle-même. Si l'égalité doit être appliquée dans toute sa rigueur, c'est à coup sûr dans les circonstances comme celles où nous nous trouvons. Nous sommes sur un bâtiment battu par la tempête. Que tout le monde soit soumis à la même règle en partageant les mêmes périls.

Un certain nombre de républicains épris d'une juste admiration pour les grandes choses faites par nos pères sous la première République, voudraient que l'on copiât servilement tout ce qui s'est fait en 92.

Ceux ci demandent la fonte des cloches pour fabriquer des armes, ceux-là que les vieillards viennent sur les places publiques pour haranguer les jeunes gens et enflammer leur courage.

Il faut se garder de ces décalques intempestifs. Chaque époque a ses besoins, ses tendances, ses mœurs dont on doit tenir compte avant tout.

L'imitation ne doit se soucier que d'un seul point.

Sauvons la patrie comme nos pères l'ont sauvée, mais ne nous astreignons pas à employer les mêmes moyens, de nos jours ces copies pourraient bien ressembler à des parodies.

On annonce pour aujourd'hui 9 octobre le commencement du bombardement par les Prussiens.

Nous sommes prêts.

Pierre Véron.

Le corps diplomatique, justement blessé des façons inquisitoriales de M. de Bismark à son égard, s'est réuni mercredi soir et a rédigé une protestation très énergique, qui a été approuvée à l'unanimité.

Il est un peu tard pour avoir de l'énergie et de la dignité.

Bonne mesure.

Un crédit illimité est ouvert par le gouvernement afin que des rations de pain soient chaque jour distribuées gratuitement aux citoyens nécessiteux.

Chaque famille aura droit à autant de rations qu'elle a de bouches à nourrir.

Ainsi les Prussiens n'auront pas pour les seconder le général Famine sur qui il comptaient tant.

La Russie décidément profite des complications actuelles pour pêcher en eau trouble.

On vient de décrocher le paletot noisette de Menschikoff.

On est presque tenté de crier :

— C'est bien fait.

Car en vérité l'égoïsme de l'Angleterre méritait ce châtiment.

M. DORIAN

Il est un homme dont le nom est en train de partir à grande vitesse pour la postérité et qui tiendra dans l'histoire de ce temps une large part.

Cet homme c'est M. Dorian.

Son activité est véritablement incroyable, et pour lui le mot *impossible* n'est pas français.

Les difficultés au lieu de l'arrêter le stimulent. La fabrication des chassepots semblait un rêve irréalisable à Paris, il va le réaliser en remplaçant l'acier par le fer. Il nous prépare les mitrailleuses par centaines, sans préjudice des canons et des canonnières.

Il suffit d'ailleurs de causer un instant avec cet infatigable travailleur pour voir qu'on a affaire à un homme hors ligne.

La tête est fine en même temps que caractérisée.

Des cheveux blancs taillés court, une barbe grise encadrant un visage d'un ovale allongé. Le teint est chaud, l'œil brille d'un éclat pétillant et s'agite avec une mobilité caractéristique.

La parole est nette, brève, lucide. En vingt mots M. Dorian a expliqué et fait comprendre au plus novice le mécanisme le plus compliqué.

Avec cela une modestie sincère, ce qui est bien rare

C'est sans arrière-pensée, sans raffinement d'orgueil qu'il vous dit simplement :

— Mais je vous assure que j'ai moins de mal que quand j'étais à la tête de mes ateliers.

On sait que M. Dorian dirigeait à Saint-Etienne une des premières fabriques d'armes de France.

Encore une fois, l'histoire prendra bonne note de cette personnalité, et pour peu qu'il continue à marcher avec cette rare énergie dans la voie qu'il a frayée, elle pourrait bien dire de lui :

— Je jure que tel jour il a sauvé la patrie.

P. V.

UNE ALIMENTATION SELON L'ACADÉMIE

A l'Académie on en conte souvent de *raides*.

Voici la dernière.

Elle est communiquée par M. Claude Bernard, et a pour auteur M. Rabuteau.

Il s'agit de faire revivre certaine préparation de confiserie qui fit, il y a quelque vingt ou trente ans, un *fiasco* complet. Alors on l'appelait *choca*, parce que c'était un compromis entre le chocolat et le café ; aujourd'hui, elle n'a plus de nom, mais sa composition est restée presque la même.

« J'ai la conviction, dit l'auteur, qu'un homme pourrait vivre plusieurs mois et conserver de la force en faisant usage chaque jour uniquement de 150 grammes du mélange suivant :

Cacao en poudre,	1,000 gr.
Café infusé,	500 —
Thé infusé,	200 —
Sucre,	500 —
TOTAL.....	2 k. 200 gr.

Voilà de quoi vivre pour *quinze jours*, si le cœur vous en dit.

A l'appui de sa thèse l'auteur ajoute qu'il nourrit ainsi un chien :

20 gr. de cacao,
20 — de bon café,
10 — de sucre,
} pour chaque jour, et que ce chien se porte à merveille,

tandis qu'un autre chien auquel il ne donne que

20 gr. de pain, — une bouchée,
10 — de beurre, — la grosseur d'une noisette,
10 — de sucre, — la moitié d'un morceau,

ne va pas tarder à crever. Le contraire nous étonnerait.

Pour compléter sa révélation, l'auteur a le soin de nous dire qu'il ne l'a jamais expérimentée lui-même, mais que s'il lui arrivait de n'avoir rien autre chose à se mettre sous la dent, il se résignerait à en faire usage.

Vous voyez que, malgré la gravité des circonstances, l'Académie a toujours le petit mot pour rire.

J. Denizet.

CHRONIQUE DU JOUR

Cette chronique est tout simplement un tour de force que je veux tenter. Je vais essayer de l'écrire sans qu'il y soit question ni de la guerre ni des Prussiens. Je sais bien qu'alors elle sera peu intéressante, mais le serait-elle plus en parlant des seuls sujets qui aujourd'hui sont ressassés dans toutes les conversations et tous les journaux ?

Donc un savant vient d'inventer des cartouches extinctrices des incendies.

Au premier abord les cartouches extinctrices paraissent être un bienfait pour l'humanité combustible, mais en prolongeant son observation sur les conséquences politiques, morales, sociales et domestiques qui devront nécessairement en découler par la simple force de la logique, on reste simplement épouvanté et les cheveux s'en dressent d'eux-mêmes sur le potage Liebig.

—

D'abord cette vieille prudence de Tolède, qui comme

Ils comptaient sur nos divisions! Eh bien, ils ont la division..... Vinoy.

vous le savez, a passé jusqu'à présent pour être la mère de la sûreté, ne va plus être la mère de rien du tout. Ensuite le développement des sept péchés capitaux va prendre un essor nouveau et frénétique, notamment le péché d'impudicité qui, à lui seul, ne tardera certainement pas à tout envahir comme si l'empire n'était pas tombé.

Se rouler dans la fange de tous les appétits matériels comme un seul Delesvaux; donner un libre cours aux passions les plus brutales ni plus ni moins que si l'on était l'homme de décembre, commettre à la face du ciel des choses capables de faire monter un pied de rouge jusque sur le front de Mlle Marguerite Bellanger elle-même; en un mot, révolter la nature et la conscience de Devienne par l'excès des vices les plus dégradans dont l'homme vacciné ou non puisse se couvrir, va devenir en peu de temps une pratique journalière, car il est clair (lisez Veuillot) que si nous ne sommes pas encore tout à fait descendus au dernier degré de l'immoralité, cela tient uniquement à l'exemple un peu raide que l'histoire sacrée nous donne dans le tableau de Sodome, Gomorrhe et autres bourgades du même cru, c'est-à-dire du même cuit, pour rester dans la couleur des événemens.

—

Or, avec la cartouche extinctrice des incendies, dix fois moins d'eau et dix fois moins de temps (dit le programme), nous bravons la colère divine; nous éclatons de rire au nez de la foudre vengeresse; et si nous répétons quelque jour, en voyant grossir un orage, ce vers de notre grand poète :

« La voyez-vous venir, la nuée au front noir. »

ce n'est plus que pour en faire des gorges chaudes et nous demander plaisamment les uns les autres s'il va, par hasard, tomber des Cochinats...

De plus, examinons un instant les conséquences de la substitution de la cartouche extinctrice au pompier traditionnel.

Comment la cuisinière et la bonne d'enfans vont-elles accepter ce changement inattendu?

Un pompier et une cartouche ne présentent pas au premier coup d'œil une ressemblance bien frappante au point de vue des relations sentimentales, néanmoins entendons-nous donc dire aux cordons-bleus et aux nourrices sur lieux :

« Demain j'ai rendez-vous place du Château-d'Eau avec ma cartouche, ou bien ma cartouche est de service aujourd'hui. »

Bizarre! bizarre! Tout cela me plonge dans des réflexions profondes et confuses que je vais tâcher de sonder et de debrouiller en montant ma garde sur le bastion 13 des fortifications.

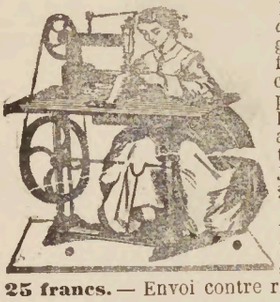
Hippolyte Briollet.

Le Gérant, ALTAROCHE.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

PRESERVATIF
CONTRE LES BOMBES
SACS A TERRE
S'adresser, 68, rue des Boulets.

MACHINES à COUDRE FRANÇAISES
25 ET 50 FR. ET AU-DESSUS



Machine à coudre à *deux fils* pour famille. garantie un an sur facture. La plus ancienne et la plus importante fabrique de France.—14 médailles aux diverses Expositions.
JOURNAUX-LEBLOND 21, *quai Napoléon*, 21.
Ces Machines peuvent marcher au pied moyennant une table guéridon du prix de **25 francs.** — Envoi contre remboursement.

DRAGÉES FORTIN AU COPAHU
SANS SAVEUR ET SANS ODEUR
Elles guérissent rapidement les maladies contag. les plus rebelles sans jamais fatiguer l'estomac. Prix du flac., 4 f. Paris, pharmes **Lejeune**, 38, r. Keller; **Chopard**, 8, rue des Lombards.

A. ESCANDE & Cie
3, rue GRENETA
PARIS
LA MIGNONNE
Nouvelle MACHINE A COUDRE, à navette familles, lingères, couturières. 100 et 150 fr. Gros et détail. Envoi de Prospectus. On demande des agents pour toutes les villes de FRANCE.

MALADES ET BLESSÉS
Soulagemens procurés par les LITS et FAUTEUILS mécanique — DUPONT et VILLARD, successeurs de Gellé, 18, rue Serpente — Vente et location.

INJECTION TANNIN FOURQUET guérit en 3 jrs maladies contagieuses. 3 fr le fl. Ph. Fourquet, 20, r. des Lombards. A la Barbe d'or. Exp.

EAU DES CARMES
BOYER
LEUR SEUL SUCCESSEUR
14, rue Taranne, 14

A VENDRE OU A LOUER A MAISONS-LAFFITTE,
avenue Racine, *dans la colonie*,
PROPRIÉTÉ d'une contenance de 3,700 mètres; Maison avec 9 chambres à coucher, salon, etc.— Ecurie pour 4 chevaux, remises, dépendances, etc.
S'adresser :
A Paris, à M. le docteur CARTEAUX, 20, rue Saint-Georges;
A Maisons-Laffitte, à M. GUILLEMIN, jardinier, à l'entrée du parc.

INJECTION CADET
AU KINO. 3 fr. le flacon. Boulev. Denain, 7. Paris.

Porcelaines Cristaux, Orfèvrerie, Coutellerie Fe à Limoges
SERVICES DE TABLE, 6, RUE DU LOUVRE, 6
Fournitur Pr Hotels, Cafés, Cercles
Tarif illustré fo sur demande

DERNIÈRE PERFECTION DE L'ARME A FEU!
FUSIL SCHNEIDER
COMMISSION EXPORTATION

CARTOUCHE A PERCUSSION au centre.
L'inflammation de cette arme est centrale sans déperdition de gaz ni raté. Ce système est le seul auquel le canon peut se rapprocher à volonté contre la bascule pour compenser l'usure qui se produit dans toutes les armes en général. Il est le seul qui indique quand l'arme est chargée. La cartouche se retire d'elle-même du canon en ouvrant l'arme. Chez l'inventeur, 14, rue Sainte-Anne, Paris.

TRENTE-NEUVIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 cent. LUNDI 10 OCTOBRE 1870

ABONNEMENS

PARIS

Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

ABONNEMENS

DÉPARTEMENS

Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —

L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, w. c.
London.

LE CHARIVARI

IL EST BIEN ENTENDU QUE LE CHARIVARI, **dès que le siège sera terminé,** REPRENDRA SON ANCIEN FORMAT, AUQUEL IL N'A RENONCÉ MOMENTANÉMENT QUE POUR CAS DE FORCE MAJEURE.

LA SEMAINE DE LA BOURSE

Du boulevard des Italiens.
Dimanche 9 octobre 1870.

Monsieur le rédacteur,

La liquidation des valeurs s'est effectuée lundi dernier d'une façon tout à fait anormale.

Les reports ont été aussi élevés que pour la liquidation de la rente.

La cherté des reports s'est principalement montrée sur les actions du Crédit foncier. On a payé jusqu'à 20 francs. Aussi cette valeur a-t-elle subi une baisse considérable.

La cherté du report était-elle la seule cause de cette baisse? Non; on faisait encore valoir :

La prorogation du paiement du terme des loyers;

La destitution de MM. Fremy et Soubeyran. Voilà en vérité deux motifs de baisse qui me font parfaitement l'effet de n'avoir pas le sens commun, le dernier surtout.

Le Crédit foncier a prêté à M. Vautour, propriétaire de divers immeubles à Paris, une somme qui ne dépasse pas la moitié de la valeur de chaque immeuble, et même qui ne l'atteint pas.

Ce prêt est remboursable le plus souvent dans cinquante ans.

Que M. Vautour soit désolé de ne point toucher ses loyers à l'époque fixée, qu'il se désespère, qu'il se lamente, qu'il soit furieux contre le gouvernement, je le conçois; mais qu'est ce que cela fait au Crédit foncier et à la valeur de son gage?

Quant à la destitution de M. de Frémy et M. Soubeyran (le baron de) en qualité de gouverneur et de sous-gouverneur du Crédit foncier, je conçois bien que cette perspective ne leur soit pas agréable, mais ils s'y résigneront comme M. Vautour s'est résigné à l'ajournement du terme d'octobre.

M. Frémy a été un des complaisans les plus dévoués, une des âmes damnées du dernier gouvernement; M. Soubeyran (le baron de) s'est montré jusqu'au dernier moment un des membres les plus exaltés de cette ignoble majorité qui a accepté, la guerre d'abord, et ensuite la complicité de la capitulation de Sedan dans l'espérance d'une restauration bonapartiste. Personne n'a oublié l'opposition de M. Soubeyran (le baron de) aux actes du général Trochu à la veille même de l'expulsion de la Chambre.

MM. Fremy et Soubeyran (le baron de) n'ont qu'à partir pour Wilhemshohe; leur place n'est plus tenable au Crédit foncier. Nous ne manquons point d'hommes capables et honorables pour les remplacer.

La reddition de Strasbourg et de Toul succédant à une mauvaise liquidation ont porté le découragement à son comble. Il n'est rien de tel que les boursiers pour broyer du noir, et quoique les affaires soient toujours très restreintes surtout sur le marché à terme, il n'en résulte pas moins que tout ce noir déteint sur la rente et que les titres arrivent au comptant.

Dans les premiers jours de la semaine tout semblait donc perdu : Pas d'armée de la Loire, atonie des départemens à marcher au secours de Paris. Les pessimistes auraient cédé l'Alsace, la Lorraine et la Picardie par dessus le marché.

Jeudi la dépêche de Tours a changé la face des choses; la France se lève en masse. La rente, tombée à 51 30, se relève à 52 65, et l'emprunt à 54 45.

A propos d'emprunt, voilà le second versement qui va échoir le 21 de ce mois. Il est plus que douteux que le public puisse remplir ses engagemens. M. Picard

sera forcé de lui accorder du temps. Il regrettera de n'avoir pas suivi mon conseil en diminuant le prix d'émission de l'emprunt. Peut-être, à l'heure qu'il est, serait-il versé par anticipation.

Un de mes cliens m'écrit pour se plaindre du vide de la corbeille et pour me demander ce que deviennent les agens de change. Ils sont à côté, mon cher client, dans la salle de leurs séances, causant et fumant en attendant que vous leur donniez des ordres. Le brave M. Dollfus seul a quitté Paris, dans le mois d'août, pour porter des fusils à Mulhouse, sa ville natale. Cette mission périlleuse accomplie, il est resté dans cette patriotique cité où il a organisé une résistance dont l'ennemi sent les effets.

Les grands banquiers, je l'ai déjà dit, ont fait comme les agens de change, et ce n'est pas un spectacle sans valeur que de voir un Rothschild dormant sur la paille entre deux ouvriers au baraquement des remparts.

CASTORINE.

Pour copie conforme :

Zabban.

Allons, décidément, M. de Bismark, c'est une défaite.

Vous aviez dit à M. de Burnside que vos armes de prédilection n'étaient pas les canons Krupp, mais nos dissensions intérieures.

Prophète ! vous vous êtes trompé.

La population parisienne a prouvé une fois de plus qu'elle comprend quels grands devoirs lui impose le salut public.

Ce Paris qu'on calomniait sans relâche sous le règne des Haussmann et des Rouher, ce Paris qu'on représentait comme un foyer de démagogie et de révolte, résiste à tous les entraînemens et fait, par sa digne attitude, justice de toutes les tentatives de séduction. Qu'il en soit remercié.

Car, comme l'a dit Jules Favre, Paris en ce moment a pour unique souci de délivrer le sol national de la souillure de l'étranger.

Union ! union ! Là est la victoire, là est la délivrance.

L'énergie avec laquelle la population affirme sa volonté inébranlable de n'avoir qu'une pensée, l'expulsion des Prussiens, cette énergie est un sûr garant de la réussite finale.

Le *labarum* de la République devrait représenter deux mains enlacées avec ces mots :

— *In hoc signo vinces !*

Les épisodes de guerre continuent à n'avoir que des proportions de peu d'importance.

Ils suffisent toutefois pour paralyser l'action de l'armée prussienne dont les travaux sont inquiétés par des escarmouches ou des canonnades bien nourries.

Ajoutez que l'automne s'est enfin décidé à se mettre de la partie.

C'est un redoutable auxiliaire qu'il nous envoie. Les pluies torrentielles qui arrivent d'ordinaire à l'équinoxe ont été un peu retardées, mais elle paraissent n'avoir reculé que pour mieux tomber.

Tout va bien.

Pierre Véron.

LES MANIFESTATIONS

On n'a pas fait remarquer encore tous les inconvéniens des manifestations.

En voici une qui n'a pas été signalée et qui n'est pas la moindre.

Etant admis, par exemple, que les huit bataillons conduits à l'Hôtel-de-Ville par M. Flourens eussent eu le droit d'y venir porter en rangs et avec fusils leurs petites vues particulières sur les affaires publiques, ces citoyens sont trop justes et trop amis de la liberté pour ne pas reconnaître que leurs camarades des autres bataillons ont exactement les mêmes droits.

Donc, nous eussions été exposés à voir tous les bataillons de la garde nationale venir manifester à tour de rôle, dix par dix ou vingt par vingt. Beau rôle, en vérité, en face d'une armée assiégeante.

Ce ne serait rien encore, si la toquade manifestante était restée concentrée entre une demi-douzaine de bataillons.

Mais quand les huit bataillons Flourens venaient réclamer la Commune de Paris, ils obligeaient par cela même les bataillons qui jugent cette Commune dangereuse ou inopportune à venir réclamer le contraire. C'était même un devoir étroit, car l'abstention en pareil cas arriverait à laisser croire que l'opinion de la garde nationale est unanime.

Or, si chaque manifestation isolée avait mis successivement en branle toute la garde nationale, soit pour appuyer, soit pour protester, la grande institution civique, au lieu d'être une armée préposée à la défense de la patrie, n'eût plus été qu'un corps électoral appelé à voter tous les jours dans un plébiscite en permanence.

Nous ne voyons guère que les Prussiens qui auraient pu être satisfaits de cette consigne donnée à la garde nationale parisienne.

Paul Girard.

CHRONIQUE DU JOUR

Dans cette guerre mystérieuse je signale un nouveau mystère.

Tous les jours nos hommes, envoyés en reconnaissance, tuent des Prussiens ou nous rapportent une énorme quantité de casques. Il paraît que lorsque les Prussiens se sauvent ils commencent par abandonner leurs casques.

Cette idée de se décoiffer avant de s'échapper est véritablement particulière aux troupes allemandes. Le casque les gêne-t-il pour courir ? Ont-ils besoin d'avoir la tête à l'air pour rassembler leurs esprits ? Se trouvent-ils si laids sous cette coiffure qu'ils saisissent le premier prétexte pour s'en débarrasser ?

Ou bien cet abandon cache-t-il quelque ruse machiavélique ?

Les Troyens, qui se défendirent dix ans, ce qui prouve qu'un siége n'est qu'une affaire d'habitude, se laissèrent prendre, dit-on, par un cheval de bois, ce qui démontre que leur crétinisme égalait leur bravoure.

On ne sait pas ce qu'il peut y avoir dans les casques prussiens.

Je ne saurais trop recommander à nos francs-tireurs d'exécuter, en cette occasion, la formule inscrite sur certains produits pharmaceutiques :

« Bien secouer avant de s'en servir. »

—

Qui n'a pas vu l'extérieur de la boutique d'un boucher à cinq heures du matin, ne peut se faire une idée des ex-

— Tu as promis la main de notre fille au boucher ?
— Dam ! pour avoir un gigot !

cès auxquels peut se porter la population féminine, ni de l'amour effréné qu'une parisienne nourrit pour les côtelettes. Virgile, qui donne à Vénus furieuse la toute puissance sur la femme, a fait tort à la côtelette. Jamais la jalousie n'a produit d'aussi effrayans résultats.

Sans la présence des gardes nationaux, vers les neuf heures du matin, il ne nous reviendrait de nos bonnes qu'un chignon en lambeaux et quelques membres dépareillés, — absolument comme nous n'avons des Prussiens que les casques.

L'ordre était maintenu tant bien que mal par la milice citoyenne. Les femmes ont pris le parti d'essayer de la séduction. Elles ne dorment plus ; on en voit qui, avant l'aube, sortent en grande toilette et couvertes de dentelles. Dès qu'elles aperçoivent un garçon boucher, elles clignent de l'œil et envoient leur plus doux sourire. Je me suis laissé dire que quelques-unes avaient été jusqu'au crime, mais j'ai regardé ce bruit comme trop invraisemblable par ce temps de moralité.

Je commence cependant par voir un certain air aux garçons bouchers, et quelques maris ont solennellement déclaré que le pot-au-feu est un mets luxueux dont ils seraient fiers de se priver à l'avenir.

Hum ! hum !

—

Autre histoire de mari.

Je me trouvais dernièrement en omnibus avec deux gardes nationaux dont l'un murmurait contre l'obligation de loger les mobiles.

— J'en ai un chez moi, disait-il, et je trouve étrange qu'on me fasse passer la nuit dehors, aux remparts, tandis qu'il repose sous mon toit.

— Mais, disait son voisin, il fait l'exercice toute la journée.

— L'exercice... l'exercice... Avec tout cela je ne sais pas ce qu'il fait la nuit.

Il y a là une idée de vaudeville... pour plus tard, quand nous serons gais.

—

Un journal prétend que Jules Favre, achevant la lecture du rapport de Rouher, se serait écrié :

« Quel dommage que cet animal ne soit pas républicain ! »

Je ne crois pas que Jules Favre ait prononcé cette phrase.

J'avoue que le rapport n'est point mal fait. Mais pour être républicain il faut avant tout être honnête homme.

—

Qui se souvient de M. Sipière ?

Il y a un an, un siècle, un certain M. Sipière donna dix mille francs à des sergens de ville qui avaient rossé des citoyens.

On demande comment il se fait que cet excellent homme, qui est fort riche, n'ait pas encore offert un sou pour la défense de la patrie.

Suis-je trop curieux ?

Henry Maret.

Le Gérant. ALTAROCHE.

L'art de la guerre perfectionnant toujours ses engins de destruction, l'art de guérir ne devait pas rester stationnaire. Avec ces simples lignes, l'auteur de la célèbre eau hémostatique met à la portée de l'humanité.

LA COMPRESSE HÉMOSTATIQUE PAGLIARI

que depuis le commencement de la guerre nous aurions désiré voir dans le sac de tout soldat en campagne, comme notre confrère *le Gaulois* nous l'annonçait dans son numéro du 1er août.

Cette compresse, que nous connaissons depuis longtemps, nous l'avons sous les yeux et la recommandons à tout citoyen exposé en ce moment à l'illustration d'une blessure. C'est un tissu et papier préparé par M. Pagliari lui-même, avec le concours des pharmaciens de Paris, dont l'application sur les plaies arrête *instantanément* toute hémorrhagie.

Que le soldat sur le champ de bataille soit confiant et rasuré, dit M. Pagliari, ma compresse est appelée à lui rendre les plus grands services, le sang arrêté immédiatement lui permettra d'attendre avec confiance et sécurité les services des chirurgiens et des ambulances.

Cette compresse et son eau hémostatique qui en forme la base principale ont eu l'honneur d'insignes récompenses académiques, mais nous la recommandons *à tous* parce que nous-mêmes en connaissons l'efficacité.

Méfiez-vous des contrefacteurs audacieux qui trompent le public, s'arrogent *bravement* le nom de l'auteur avec ses récompenses, et l'affichent avec une croix rouge, sous le nom de *Papier Pagliari*, pour lequel acte inqualifiable le professeur proteste devant la justice et devant les honnêtes gens, tout en déclinant la responsabilité.

Ceux qui ne peuvent acheter la compresse la trouveront gratis chez son vrai propriétaire, M. L. FONTANA, 48, rue des Marais, et aux bureaux du journal *la Nation*; les principaux pharmaciens de la capitale la possèdent tous.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

LITS & FAUTEUILS MÉCANIQUES
POUR MALADES OU BLESSÉS

Vente et location. Transport de malades

Maison Gellé, DUPONT et VILLARD, successrs
18, RUE SERPENTE. — PARIS.

PENDANT LA GUERRE
Bières de Vienne (Autriche), et bières-bock façon Strasbourg chez HUTT FILS, 205, Faubourg-Saint-Martin, entrepositaire de la brasserie de la *Patrie*, à Strasbourg.

PRESERVATIF
CONTRE LES BOMBES
SACS A TERRE
S'adresser, 68, rue des Boulets.

MOBILIER COMPLET BEAU NOYER 125 FR.
Lit 2 personnes, sommier, matelas, traversin, 2 oreillers, commode, table ronde, table de nuit, (3 chaises. EN ACAJOU 160 fr.) FOUQUÉ rue Rivoli, 30 et 40 bis.

INJECTION CADET
AU KINO. 3 fr. le flacon. Boulev. Denain, 7, Paris.

A TOUS LES COMBATTANS
CARTOUCHE-PANSEMENT
POUR SE PANSER SEUL ET INSTANTANEMENT
aussitôt blessé, et arrêter ou diminuer *l'hémorrhagie*, *l'inflammation* et la *douleur*, les trois causes de décès des champs de bataille.
1 fr. 50, A LA PHARMACIE NORMALE, RUE DROUOT, 15. — PARIS.

TRENTE-NEUVIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 cent. MARDI 11 OCTOBRE 1870

ABONNEMENS

PARIS

Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

ABONNEMENS

DÉPARTEMENS

Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —

L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, W. C.
London.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE AUG 31 1871 DÉPARTEMENT

LE CHARIVARI

IL EST BIEN ENTENDU QUE LE CHARIVARI, **dès que le siège sera terminé**, REPRENDRA SON ANCIEN FORMAT, AUQUEL IL N'A RENONCÉ MOMENTANÉMENT QUE POUR CAS DE FORCE MAJEURE.

BULLETIN POLITIQUE

L'union a définitivement triomphé.

La population de Paris a témoigné son énergique résolution de ne pas se diviser en face de l'ennemi.

Cette victoire-là sera le prélude des défaites que nous infligerons prochainement à l'ennemi. Mais que les feuilles qui naguère encore combattaient avec une imprudente audace pour le bonapartisme ne s'imaginent pas que c'est pour elles qu'a travaillé le bon sens public.

Ce bon sens-là est aussi loin de toute idée de réaction que de toute violence extrême.

Après l'effroyable expérience faite par la France, après tant de ruines amoncelées par le despotisme, infâme serait celui qui songerait à nous faire rétrograder vers un passé monstrueux.

Non, la réaction n'est pas possible, et les ovations faites au gouvernement de la défense nationale ont affirmé la République d'une façon peut-être plus éclatante encore que la révolution du 4 septembre.

C'est en effet parce que la guerre civile aurait pu tuer cette République que la population parisienne s'est levée tout entière à cette seule pensée.

Rochefort d'ailleurs le dit avec la franchise de la vérité dans une lettre adressée à M. Gustave Flourens : provoquer un conflit, c'était ouvrir une brèche aux Prussiens.

Rochefort termine ainsi :

« Voilà pourquoi j'ai souscrit à l'ajournement des élections. Depuis vingt ans l'empire nous ajourne. Ayons la patience d'allonger la courroie jusque après la levée du siège.

» Vous m'objecterez, mon cher et excellent ami, que je capitule avec mes convictions; si cela est, vous m'excuserez, car c'est pour ne pas être obligé de capituler avec l'ennemi.

» Dans les circonstances actuelles, une démission serait pour [illegible] bien, vous qui avez si patriotiquement retiré la vôtre.

» Je fais taire mes instincts politiques ; que nos braves amis de la première circonscription laissent sommeiller les leurs. Le moment venu, c'est-à-dire le Prussien parti, nous saurons bien nous retrouver tous. »

Cette lettre dit le vrai mot de la situation. A plus tard la politique, à tout de suite l'ennemi.

On ne demande à personne d'abdiquer ses opinions. On ne demande à aucun système, voire même à aucune utopie de se désavouer.

Mais chassons d'abord les Prussiens!

Quand cette besogne-là aura été faite, la République qui l'aura accomplie sera assez forte pour résister à tout. Les agitations, les discussions, les passions pourront rentrer dans l'arène ; quant à elle, immortel principe consacré par la victoire, elle planera trop haut pour que les secousses d'en bas puissent même l'ébranler.

Nous ne pouvons qu'applaudir à la mesure que vient de prendre le ministre de l'instruction publique.

A chacun selon ses œuvres. Ceux qui ont déserté devant l'ennemi doivent être châtiés.

Ils le seront par la révocation qu'on va prononcer contre tous les fonctionnaires et employés de l'instruction publique qui ont abandonné Paris à l'approche du siège.

Tous les autres ministères sont tenus d'imiter cet exemple.

Un décret supplémentaire a réglé les difficultés de

détail qui pourraient créer des embarras dans l'exécution de la mesure prise pour l'ajournement des loyers.

M. Vautour n'aura pas le moindre prétexte de se soustraire à la loi.

Pauvre M. Vautour!

Les renseignemens venus de différens côtés font supposer que les Prussiens opèreraient dans une partie du département de Seine-et-Oise un mouvement en arrière qu'on a peine à s'expliquer.

Le docteur Tahère, maire de Saint-Cloud, qui vient de rentrer à Paris, raconte que les Prussiens ne se montrent nulle part dans la ville. Ils se tiennent en très petit nombre dans le parc dont ils ont masqué les grilles avec des branchages, sans doute pour qu'on ne pût constater leur infériorité numérique.

Si quelque curieux de Saint-Cloud ou de Ville-d'Avray veut regarder de trop près, la sentinelle le couche en joue.

Sur divers points nos ennemis auraient employé des procédés analogues, faisant croire qu'ils sont en force là où ils n'ont que des avant-postes.

Espérons que bientôt ils seront refoulés assez loin pour que Paris recouvre la liberté de ses communications, prélude de la victoire.

Pierre Véron.

Chaque livraison des papiers impériaux contient de nouvelles révélations écœurantes.

Une des plus curieuses nous arrive avec le 7e fascicule.

Le soir du coup d'État, Rouher, double de Fould, écrivait à l'imprimerie nationale pour désavouer dans ces termes sa participation au crime qui n'avait pas encore suffisamment réussi pour tranquilliser non pas la conscience, mais la poltronnerie de ces deux personnages.

Voici la lettre :

Monsieur le directeur,

J'apprends par voie indirecte que des documens portant ma signature en imprimé vous sont envoyés pour être transmis en province; je suis entièrement étranger à ces actes, et vous prie de ne pas y maintenir ma signature.

Pas même le courage du flibustier qui fait un bon coup.

Une sage proposition :

M. Colfavru demande que les conseils de guerre qui jugeront la garde nationale puissent, par l'admission des circonstances atténuantes, abaisser les pénalités de trois degrés.

Faut de la sévérité, pas trop n'en faut.

On se demande ce que vient faire à chaque instant à Paris M. Burnside, commis-voyageur international.

La discrétion est une vertu si fragile qu'il ne faudrait pas la soumettre à de trop difficiles épreuves.

La 7e livraison des papiers impériaux prouve que l'homme de Sedan était criblé de dettes à la veille du 2 décembre.

Voilà qui donne raison à celui qui avait appelé cet attentat *la journée des créanciers*.

LES PLANS DE CAMPAGNE.

Les journaux ont raillé, à bien juste titre, les maniaques qui voyaient en tout passant un espion prussien et en toute chandelle un signe lumineux.

Hélas! parmi les feuilles publiques, plusieurs sont en proie à un travers nou moins injustifiable.

C'est à qui se livrera à des travaux stratégiques et confiera au public le produit de son imagination plus ou moins compétente.

Les uns ont des plans tout faits depuis alpha jusqu'à oméga, et le prouvent publiquement au général Trochu par la voie de la *Casquette de loutre*.

Les autres se bornent aux détails et offrent au gouvernement de la défense nationale, par le truchement du *képi républicain*, des combinaisons écloses en chambres et des projets de sorties murs entre le gruyère et le mazagran.

A toutes ces publications nous voyons une foule d'inconvéniens et pas un seul avantage.

Pourquoi livrer à la délibération publique des moyens de défense parmi lesquels le huit-clos est la première et la plus indispensable des conditions.

De deux choses l'une :

Ou ces élubrations sont sans valeur, et dès lors elles ne représentent plus dans un journal que le soulier du potage auvergnat, qui n'est pas sale, mais qui tient de la place :

Ou elles sont applicables et ont une portée, et en ce cas elles sont révélées à l'ennemi qui lit tous nos journaux et se trouve mis à même de se tenir en garde.

Certes, dans toutes les idées de défense militaires émises quotidiennement par la presse, il y en a de bonnes et d'excellentes même; mais pourquoi les adresser au gouvernement à travers le public, qui n'a pas de compteur, surtout pour juger en premier ressort?

Ne vaudrait-il pas mieux trier toutes ces matières et, au lieu d'en faire des entre-filets et des premiers-Paris, en composer un envoi au général Trochu qui ferait examiner soigneusement le tout et en tirerait sans aucun doute le parti nécessaire.

Paul Girard.

CHRONIQUE DU JOUR

L'autre jour, les femmes ont manifesté! Cent cinquante femmes et jeunes filles se sont présentées, précédées de deux tambours, devant l'Hôtel-de-Ville. Le but de la manifestation était de demander le remplacement des hommes par les femmes dans les ambulances. Cette mesure aurait pour conséquence de grossir le nombre des défenseurs du rempart.

L'intention est louable. Pour ma part, rien ne me choque autant la vue que ce nombre considérable de gros et forts gaillards qui vont cheminant par les rues, ornés de brassards de *l'internationale*. Il est trop clair que beaucoup ne se jettent dans les ambulances que pour éviter le service

Si on profitait du passage du ballon-poste pour surprendre l'ennemi ?

actif qui les expose beaucoup plus; mais, d'un autre côté, les dames ne pouvaient-elles, pour faire parvenir au gouvernement leurs idées faites, se servir d'une autre voie que celle de la *manifestation publique?* Les pétitions, les adresses par la voie des journaux ne suffisent-elles pas pour des ouvertures de cet ordre?... N'est-ce pas *déconsidérer la manifestation* en quelque sorte que de la faire servir à des réclamations pareilles?

En un mot *la mise en scène, le déploiement, l'appareil*, étaient-ils bien en rapport avec l'objet que ces dames avaient en vue?

Evidemment non.

—

Le gouverneur de Paris ayant demandé au bataillon des francs-tireurs de la Seine cent trente hommes de bonne volonté pour une mission difficile, le bataillon tout entier s'est offert. Parbleu!

—

Le club de la *Patrie en danger* vient de déclarer par un vote solennel « que la parole serait à l'avenir retirée immédiatement à tout orateur qui prononcerait quelque discours contre le principe même de la liberté de la tribune ou de la presse. »

—

Un journal assurait l'autre soir que les dames de Versailles assistent chaque jour en grande toilette à la musique que font les Prussiens dans le parc. Nous nous refusons absolument à croire à pareil oubli des convenances.

Et cela étant, il serait du devoir du gouvernement de la défense nationale de frapper solennellement de réprobation dès aujourd'hui ces femmes impudiques, d'édicter dès à présent une loi sévère qui les atteigne *matériellement* le jour où l'ennemi sera chassé de la ville coupable.

—

Plusieurs propriétaires viennent de faire installer dans leurs maisons des paniers de sauvetage. Ces paniers sont attachés à des cordons métalliques sans fin qui s'enroulent sur des poulies fixées aux murs, à proximité des fenêtres.

Un incendie se déclare-t-il, les locataires n'ont qu'à enjamber la fenêtre, se placer dans le panier et descendre en tirant la chaîne.

Plusieurs maisons du quartier Saint-Georges sont déjà munies de ces appareils.

—

Le gouvernement prussien a demandé au parlement douanier de l'Allemagne de rechercher quelle influence l'annexion de l'Alsace et de la Lorraine pourrait avoir sur l'industrie des Etats du Zollverein.

Faut-il qu'il aime à rire le gouvernement prussien!

Le parlement douanier de l'Allemagne, plus sage, a renvoyé sa réponse au printemps prochain.

D'ici là il passera des canonnières Farcy sous les ponts.

Gabriel Guillemot.

Le Gérant. ALTAROCHE.

L'art de la guerre perfectionnant toujours ses engins de destruction, l'art de guérir ne devait pas rester stationnaire. Avec ces simples lignes, l'auteur de la célèbre eau hémostatique met à la portée de l'humanité.

LA COMPRESSE HÉMOSTATIQUE PAGLIARI

que depuis le commencement de la guerre nous aurions désiré voir dans le sac de tout soldat en campagne, comme notre confrère *le Gaulois* nous l'annonçait dans son numéro du 1er août.

Cette compresse, que nous connaissons depuis longtemps, nous l'avons sous les yeux et la recommandons à tout citoyen exposé en ce moment à l'illustration d'une blessure. C'est un tissu et papier préparé par M. Pagliari lui-même, avec le concours des pharmaciens de Paris, dont l'application sur les plaies arrête *instantanément* toute hémorrhagie.

Que le soldat sur le champ de bataille soit confiant et rassuré, dit M. Pagliari, ma compresse est appelée à lui rendre les plus grands services, le sang arrêté immédiatement lui permettra d'attendre avec confiance et sécurité les services des chirurgiens et des ambulances.

Cette compresse et son eau hemostatique qui en forme la base principale ont eu l'honneur d'insignes récompenses académiques, mais nous la recommandons *à tous* parce que nous-mêmes en connaissons l'efficacité.

Méfiez-vous des contrefacteurs audacieux qui trompent le public, s'arrogent *bravement* le nom de l'auteur avec ses récompenses, et l'affichent avec une croix rouge, sous le nom de *Papier Pagliari*, pour lequel acte inqualifiable le professeur proteste devant la justice et devant les honnêtes gens, tout en déclinant la responsabilité.

Ceux qui ne peuvent acheter la compresse la trouveront gratis chez son vrai propriétaire, M. L. FONTANA, 48, rue des Marais, et aux bureaux du journal *la Nation*; les principaux pharmaciens de la capitale la possèdent tous.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

Médaille de la Société des Sciences industrielles de Paris.

PLUS DE CHEVEUX BLANCS

MÉLANOGÈNE

Teinture par excellence

De DICQUEMARE Aîné de Rouen

Pour teindre **à la minute, en toutes nuances**, les cheveux et la barbe, sans danger pour la peau et sans aucune **odeur.**—Cette teinture est **supérieure à toutes celles employées jusqu'à ce jour.**

Fabrique à Rouen, place de l'Hôtel-de-Ville, 47.

Dépôt à Paris, rue d'Enghien, 24.

Détail, boulevard Poissonnière, 12.

PRIX : 6, 12 et 15 francs.

EAU DES CARMES

BOYER

LEUR SEUL SUCCESSEUR

14, rue Taranne, 14

PAPIER WLINSI Contre les Rhumes. Rhumatismes, Douleurs.

1 fr. 50 la boîte, dans toutes les pharmacies.

INJECTION CADET

AU KINO. 3 fr. le flacon. Boulev. Denain, 7, Paris.

DERNIÈRE PERFECTION DE L'ARME A FEU!

FUSIL SCHNEIDER

COMMISSION EXPORTATION

CARTOUCHE A PERCUSSION au centre.

L'inflammation de cette arme est centrale sans déperdition de gaz ni raté. Ce système est le seul auquel le canon peut se rapprocher à volonté contre la bascule pour compenser l'usure qui se produit dans toutes les armes en général. Il est le seul qui indique quand l'arme est chargée. La cartouche se retire d'elle-même du canon en ouvrant l'arme. Chez l'inventeur, 14, rue Sainte-Anne, Paris.

TRENTE-NEUVIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 cent. MERCREDI 12 OCTOBRE 1870

ABONNEMENS

PARIS

Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

ABONNEMENS

DÉPARTEMENS

Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —

L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, W. C.
London.

LE CHARIVARI

IL EST BIEN ENTENDU QUE LE CHARIVARI, **dès que le siège sera terminé,** REPRENDRA SON ANCIEN FORMAT, AUQUEL IL N'A RENONCÉ MOMENTANÉMENT QUE POUR CAS DE FORCE MAJEURE.

BULLETIN POLITIQUE

Plus nous avançons, plus la situation se dessine favorablement pour la défense.

La dépêche reçue de M. Gambetta atteste que la province acclame chaleureusement la République.

Comment en pourrait-il être autrement?

Ceux-là qui ont prodigué sans compter des millions de *oui* au ci-devant empire, doivent être les premiers à s'indigner contre eux-mêmes et à comprendre la faute qu'ils ont commise.

L'expérience du despotisme a été trop terriblement concluante pour que la province ne se rallie pas à la république.

Que lui avait-il promis, en effet, ce despotisme?

Il lui avait promis la prospérité publique. Regardez les ruines amoncelées, regardez le gouffre du déficit encore béant; regardez les dilapidations de ceux qui mettaient la France en coupe réglée.

L'empire avait promis encore la paix et l'ordre. Pauvre France!

Pour la paix, Sedan se charge de répondre; quant à l'ordre, vois tes provinces envahies, saccagées, pillées. Il faudra trente ans pour effacer la trace des Bonaparte.

Comment s'étonner qu'après tout cela la province salue la république comme une délivrance?

Comment admettre davantage les craintes de réaction que formulent déjà quelques journaux trop ombrageux à notre sens?

La réaction, nous ne saurions trop le répéter, est impossible.

On ne pourra donner le change à l'opinion publique, qui sait parfaitement ce qu'elle veut et pourquoi elle le veut. Quand elle proteste contre les exagérations de quelques meneurs, elle entend faire acte de dévouement à la cause républicaine qu'elle désire préserver de toute atteinte d'où qu'elle vienne.

Ils étaient jadis une centaine de mille à Paris qui votaient au commandement de l'Empire, qu'on nous les montre, ceux-là.

Tous dispersés! comme on chante dans *les Huguenots*.

D'ailleurs, leurs votes étaient, hélas! des votes motivés par l'intérêt personnel. Celui-ci voulait conserver sa place, celui-là ses pots-de-vin, ce troisième les petites subventions qu'il émargeait aux fonds secrets.

Plus d'argent, plus de bonapartistes!

A peine deux ou trois feuilles qui regrettent les largesses du budget peuvent-elles être les Calypso de l'Ulysse *Sédantaire*.

Si l'on a repoussé la Commune, c'est au nom de la république, et parce qu'on craignait que cela pût tuer ceci.

Si par aventure une réaction quelconque cherchait à exploiter les émotions de la rue, elle soulèverait un mouvement de réprobation aussi unanime que celui qui s'est produit ces jours-ci contre les manifestations armées.

La République reste inébranlable à égale distance des oppresseurs d'en haut et des tyrannies d'en bas.

Les refus opposés par le gouvernement prussien aux réclamations des ambassadeurs dont on ne veut pas laisser passer les dépêches, ont produit une vive indignation dans la diplomatie.

Il fut même question de violer cette défense au risque d'un conflit armé, mais l'ambassadeur d'Angleterre aurait une fois de plus joué le rôle de compère de M. de Bismark et déclaré qu'il valait mieux subir tous les affronts que de soulever la colère du Jupiter de Berlin.

Quand on prend de l'abaissement on n'en saurait trop prendre.

Le Rappel cite un charmant exemple de l'ineptie des anciens préfets. Parmi les rapports envoyés par un sénateur en tournée pour tâter l'opinion, il s'en trouvait un qui s'exprimait ainsi :

« Les populations du département de l'Ardèche sont profondément dévouées à l'empire ; la haine des républicains y est générale ; l'instruction y est complètement nulle. »

Impossible de mieux faire sa confession. L'empire peint par lui-même !

Pierre Véron.

Le cautionnement des journaux est aboli par un décret en date d'hier; mais, il faut le dire, c'est là quant à présent une abolition platonique, le remboursement ne devant avoir lieu pour les journaux existans qu'après la guerre.

A ce propos, nous demanderons d'où vient, contrairement à l'assurance qui en avait été donnée, qu'on n'ait pas encore restitué aux journaux le prix des feuilles timbrées qu'ils avaient en magasin au moment où le timbre a été aboli?

De nombreuses adresses circulent en ce moment dans les rangs de la garde nationale. Toutes protestent contre les manifestations armées.

Toutes déclarent qu'on ne doit avoir qu'une seule pensée : chasser les Prussiens.

Toutes font en même temps avec énergie adhésion au principe républicain.

HALTE LA!

Le Constitutionnel est adorable.

Il reproche aujourd'hui son inaction au gouvernement de la défense nationale !

C'est ce même journal qui proclamait jadis avec enthousiasme l'activité dévorante des Le Bœuf et des Palikao.

Le simple rapprochement suffirait pour éclairer les gens de bonne foi. Mais il y a mieux dans l'affaire.

M. Cail, mécontent de ce qu'on n'a pas accepté ses conditions par trop sans gêne, car il refusait de laisser soumettre à l'essai les canons qu'il fabriquerait, M. Cail inonde de ses réclamations les journaux, le *Constitutionnel* compris.

Cette dernière feuille devrait au moins se rappeler ce qu'elle était hier avant d'écrire des phrases comme celle-ci :

« Un peuple réduit à l'état de détresse où nous sommes, *pour avoir trop prodigué par les votes de confiance*, a le devoir de contrôler l'emploi des ressources et des forces qui lui restent. »

Ces votes de confiance, qui les provoquait si ce n'est vous ? Qui bernait la population si ce n'est vous ?

Qui par conséquent et de votre propre aveu nous a réduits à l'état de détresse dont vous parlez, si ce n'est vous encore?

Un peu de pudeur donc et sachez vous taire, vous qui avez perdu cette France que d'autres sont en train de sauver.

Paul Girard.

L'homme qui se mêlait d'écrire voulut toucher à tous les genres.

Il débuta par la sanglante tragédie de décembre;

Il fit de l'histoire — quelle histoire! — *la Vie de César;*

Il essaya du roman : *l'Epicier de la rue de la Lune;*

Mais on revient toujours à ses premières amours. Il finit comme il avait commencé... par une tragédie : celle de Sedan.

Maintenant il peut se demander comme Néron auquel il ressemble — sauf la grandeur :

— Ai-je bien joué mon rôle?

Les Prussiens, dit-on, se retranchent.

Ils font là notre besogne : c'est à nous de les retrancher... des grandes puissances d'Europe.

Des bords du Nil, l'ex impératrice écrivait à son auguste conjoint de s'amuser et de se distraire.

La recommandation était bien inutile, le président Devienne n'était-il pas là?

Bonaparte avait tout ce qu'il fallait pour choir piteusement, — même le ridicule.

N'étant que président, sa candidature avait été recommandée par qui? par un sieur Bésuchet?

Nous aurions mis cela dans *le Charivari* il y a six mois que l'on nous aurait accusés d'avoir inventé ce nom-là... Bésuchet!

Emile Daclin.

CHRONIQUE DU JOUR

On continue de vider le panier aux ordures de l'empire; ce que l'on y trouve fait lever le cœur aux moins délicats. Que de mendians, de fripons, de drôles de toute sorte figurent dans cette nomenclature infecte. Pouah!

—

Ils ne savaient même pas gagner leur argent. Le sieur Théophile Sylvestre s'excuse dans ses lettres de n'avoir pas

Charité de siège.

terminé le travail d'éreintement de la république de 48 et de glorification du second empire, qui lui avait été commandé. De plus, chaque fois qu'il en trouve l'occasion, il parle de son talent et de sa notoriété. — Oui, parlons-en de sa notoriété ! Si c'est avec elle qu'il doit se consoler de la perte de ses mille francs par mois, il n'est pas au bout de ses peines.

Ce serait peut-être le moment de lui commander la glorification de la République et l'éreintement de l'Empire. Vu les circonstances, il y a gros à parier que ce nouveau travail serait terminé plus rapidement que l'autre. En convertissant les injures en éloges et *vice versâ*, le tour serait fait en un clin d'œil. Pauvre muscade !

—

Le Valaque Ganesco est burlesque dans l'expansion de son dévouement ; pas plus de talent que de dignité. Si j'étais chargé de l'estimer à sa juste valeur, en prenant pour base les douze mille francs du sieur Silvestre, j'appointerais le fondateur du *Parlement* à raison de douze cents francs par an.

—

Un monsieur qui ne s'endormait pas dans l'exercice de ses fonctions, c'est le Collet-Meygret. Il tripotait, tripotait tant et plus. — Vous faites une affaire ? J'en suis ! Sinon gare à vous ! Vos lettres seront décachetées et je trouverai bien moyen de dégraisser vos roues et de les faire crier si vous ne me graissez la patte.

C'était un Morny de bas étage, l'égoutier du système ; seulement, il ne nettoyait pas le grand collecteur impérial, au contraire.

—

Un nom qui mérite de passer à la postérité, c'est celui de M. Saintomer. Ce bas fonctionnaire présidait au *décachetage des lettres* Il dirigeait le *cabinet noir*, nié avec tant d'aplomb par les gens du régime déchu.

On prétend même que ce misérable osait porter une main sacrilège jusque sur les billets doux de son maitre. Horreur !

Voyez-vous les *cher cœur*, les *louloutte*s, les *bichettes* du « cher seigneur » livrés en pâture à un Saintomer ! La pauvre Mme de Castiglione n'arrivait qu'après lui. Vrai, c'est à se dégoûter de se vendre à un empereur.

Louis Leroy.

Le Gérant, ALTAROCHE.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

COMPAGNIE D'ASSURANCES GÉNÉRALES

FONDEE EN 1819

LA PLUS ANCIENNE DE TOUTES LES COMPAGNIES FRANÇAISES D'ASSURANCES

SUR LA VIE

Fonds de garantie : 80 MILLIONS réalisés.—A Paris, rue de Richelieu, n° 87

Directeur : M. P. DE HERCÉ

IMMEUBLES DE LA COMPAGNIE :

1° **Hôtels de la Compagnie**, rue de Richelieu, 85, 87 et 89.
2° **Hôtel**, rue de Richelieu, 79, et rue Ménars, 1.
3° **Hôtel de l'Ancien Cercle** (ancien hôtel Mercy), boulevard Montmartre, 16.
4° **Hôtel du Jardin Turc**, boulevard du Temple.
5° **Propriété**, boulevard Richard-Lenoir (ancien quai Valmy), 77, 79 et 81.
6° **Sept cents hectares de la forêt de Montmorency** (près Paris).
7° **Fermes de Moislains**, près Péronne (300 hect.)
8° **Ferme d'Œrmingen**, près Saverne (300 hect.)
9° **Domaines du Puch et de Cazeaux**, près Bordeaux (3,000 hectares).
10° **Propriété** rue d'Amboise, 2, et rue de Richelieu, 95, 97 (passage des Princes) et 99.

Assurances de Capitaux, payables après décès, permettant au père de famille de laisser un capital à ses héritiers.
Assurances mixtes, profitant aux ayant-droit de l'assuré s'il meurt, ou à lui-même s'il vit à une époque déterminée.
Ces deux combinaisons jouissent d'une participation de 50 0/0 dans les bénéfices.
Assurances de Capitaux différés, servant à constituer une dot pour les enfans ou à l'exonération du service militaire.
Rentes viagères immédiates ou différées, sur une ou plusieurs têtes.
La Compagnie a des représentants dans tous les chefs-lieux d'arrondissement, où le rentier peut toucher ses arrérages sur la production de son contrat, sans certificat de vie. Elle fournit des renseignements et envoie gratuitement des prospectus à toutes les personnes qui en font la demande.

PRESERVATIF
CONTRE LES BOMBES
SACS A TERRE
S'adresser, 68, rue des Boulets.

INJECTION CADET
AU KINO. 3 fr. le flacon. Boulev. Denain, 7, Paris.

CHABLE médecin spécial, 36, *Rue Vivienne*, envoie avec son ordonnance le traitement nécessaire à la guérison des maladies contagieuses des deux sexes, dartres, virus. (Notice gratis).

MALADES ET BLESSÉS
Soulagemens procurés par les **LITS** et **FAUTEUILS** mécanique. — DUPONT et VILLARD, successeurs de Gellé, 18, rue Serpente. — Vente et location.

SIROP DUREL
AU GOUDRON FERRUGINEUX

La combinaison du GOUDRON et du FER, rendue soluble et assimilable, donne à cette préparation le premier rang parmi les ferrugineux. Le *sirop Durel* empêche la constipation et est digéré sans fatigue par l'estomac.
Il est employé avec succès dans toutes les affections où le sang est appauvri, telles que *anémie, chlorose, pâles couleurs, écoulemens muqueux, catarrhes utérins, cachexies tuberculeuses et syphilitiques*, etc., etc.
La dose est, pour les adultes, de deux à trois cuillerées à café par jour dans un demi-verre d'eau un peu avant les repas.
Pour les enfans, de une cuillerée à café dans un peu d'eau en deux fois.

LE FLACON : 3 FRANCS
DEPOT GÉNERAL A PARIS
7. BOULEVARD DENAIN, 7.

TRENTE-NEUVIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 cent. JEUDI 13 OCTOBRE 1870

ABONNEMENS

PARIS

Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

ABONNEMENS

DÉPARTEMENS

Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —

L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, W. C.
London.

69

DEPARTMENT OF STATE AUG 3 1871

LE CHARIVARI

IL EST BIEN ENTENDU QUE LE CHARIVARI, **dès que le siège sera terminé,** REPRENDRA SON ANCIEN FORMAT, AUQUEL IL N'A RENONCÉ MOMENTANÉMENT QUE POUR CAS DE FORCE MAJEURE.

BULLETIN POLITIQUE

Le Journal officiel contient plusieurs actes intéressans :

1° Les délais accordés pour les effets de commerce sont encore une fois prorogés.

Mesure indispensable.

2° M. Edmond Adam est nommé préfet de police.

M. Edmond Adam porte un nom justement estimé dans le parti républicain. Il saura (car il est probable qu'il sera le dernier préfet de police) réhabiliter *in extremis* une fonction déshonorée par le Piétrisme.

Son prédécesseur, M. de Kératry, reçoit une mission diplomatique qui, nous croyons pouvoir le garantir, est en même temps une œuvre périlleuse. Son énergie saura être à la hauteur de sa tâche.

En troisième lieu, une intéressante lettre de M. Jules Ferry.

M. Ferry s'est rendu à Belleville où il a passé en revue les bataillons de la garde nationale, aux cris de *Vive la République!*

« Combien je regrette, dit-il dans sa lettre, que mes collègues du Gouvernement, que la population parisienne tout entière, n'aient pu assister à une manifestation dans laquelle ont éclaté avec un élan, un ensemble, une cordialité que je n'oublierai de ma vie, les véritables sentimens de la garde nationale de Belleville ! »

A la bonne heure!

L'union se fait, l'union est faite!

Messieurs les Prussiens, on ne vous tirera pas les marrons du feu.

M. François-Victor Hugo, dans un article du *Rappel*, donne un détail qui nous semble plus qu'étrange.

Il y a quelques jours à peine on lui écrivait de Constantinople que les ambassades impériales, obstinément maintenues à l'étranger par la politique indulgente de l'Hôtel-de-Ville, correspondaient encore avec le prisonnier de Wilhelmshohe, et faisaient de la France régénérée la risée de l'Europe.

Que notre vaillant confrère nous permette de le lui faire observer, le fait fût il vrai, il n'y aurait pas de quoi faire de la France régénérée la risée de personne.

Il y a des traitres à châtier et à châtier immédiatement. Quant à la république, elle n'a rien à craindre de ces communications-là.

Que peuvent-elles apprendre à l'homme de Sedan?

Que son nom est abhorré et que jamais il ne remettra le pied sur le sol français.

Pas autre chose.

A ce compte-là, c'est à ses dépens et non aux nôtres que l'Europe peut rire.

Nous ajouterons que les hommes en place sont trop prudens en général pour se compromettre au profit des pouvoirs tombés sans aucune chance de se relever jamais.

Le huitième fascicule des *Papiers des Tuileries* atteste à quel degré d'aveuglement en était arrivé le gouvernement déchu.

Le général Ducrot ne cessait notamment de lui dire la vérité avec une loyale franchise. Bonaparte savait ce que faisait et ce que voulait la Prusse.

Et c'est après de tels avertissemens qu'il nous jette dans la guerre actuelle avec 200,000 hommes !

En vérité, on se demande si l'ineptie peut aller jusque là et si elle ne doit pas prendre le nom de trahison.

Le même fascicule nous révèle, par la plume d'un préfet, quel mot d'ordre l'autorité donnait à ses agens. On y lit en effet : « Et notre ministre qui nous recommande d'être aimables tout plein, de manger beaucoup, de boire davantage, d'embrasser les filles, de courtiser les femmes, de frapper sur le ventre des maris, et de faire la bouche en cœur à tout le monde. »

Donc le gouvernement ci-devant impérial voulait jouer avec nous la scène que Don Juan jouait avec ce bon M. Dimanche.

Sourires et roueries perdus. Il a fallu régler son compte tout de même.

Pierre Véron.

Nous trouvons au *Journal officiel* la note suivante :

« Plusieurs journaux se sont faits les échos des récriminations de M. Cail, relativement à une commande de canons qui lui avait été donnée et qui a dû lui être retirée.

» Il importe que le public sache dans quelles conditions ces faits se sont produits.

» Le ministre des travaux publics ne pouvant accepter que des travaux de cette importance fussent exécutés sans contrôle ni garantie, avait demandé que les canons fabriqués par la maison Cail fussent soumis à l'épreuve règlementaire, ce qui fut refusé.

» Voulant tenir compte de ce que la maison Cail entreprenait pour la première fois cette fabrication, dont elle n'avait, en conséquence, pas la pratique habituelle, le ministre proposa alors de supporter la moitié des pertes, et même, en dernier lieu, les deux tiers pour les pièces qui viendraient à éclater, laissant, en outre, les débris de ces pièces au fabricant. Cette seconde offre ayant été repoussée comme la première, il n'y avait plus, en présence de prétentions inacceptables, qu'à rompre toutes négociations, ce qui a été fait.

» Il est profondément regrettable d'avoir à constater que la maison Cail n'ait pas compris, dans les circonstances où nous nous trouvons, que son devoir était de ne pas se laisser guider par un désir de lucre, mais de prêter un concours patriotique au gouvernement, qui lui avait fait, d'ailleurs, des conditions de prix exceptionnellement favorables.

» L'activité des commandes n'a heureusement pas eu à souffrir de cet incident, ainsi que le prouve un rapport détaillé qui va paraître au *Journal officiel*, et qui énumèrera tout ce qui a été fait pour assurer, dans un très bref délai, à Paris et à ses défenseurs le plus formidable armement. »

M. Cail en prend vraiment trop à son aise. Il aurait dû tout simplement dire :

— Je veux bien fabriquer des canons, mais à condition que ces canons crèveront tous à la première détonation. Pour chacun des canons crevés on me donnera une prime de cent mille francs.

C'eût été plus net... et aussi parfaitement insoutenable que ses autres prétentions.

Paul Girard.

Une affiche posée sur les murs nous apprend que les Vésuviennes, d'illustre mémoire, sont à la veille de ressusciter.

Elle s'appellent en 1870 *les Amazones de Paris* ou de *la Seine*, je ne sais plus au juste.

Les *Amazones de Paris* sont animées, nul n'en doute, des meilleures intentions ; mais, comme le dit *le Journal des Débats*, quand on n'est pas sublime en pareil cas on est ridicule.

Et le sublime est à la portée de si peu de monde !

Correspondance

Nous recevons la lettre suivante :

Citoyen rédacteur,

Le *Journal des Débats* reproduit dans son numéro d'hier une lettre extraite de *la Patrie en Danger;* cette lettre formule en termes vigoureux une éloquente protestation contre certain bataillon de la garde nationale sédentaire qui insultait aux malheurs de nos concitoyens par l'embonpoint anti-patriotique, je dirai même *anti-révolutionnaire* de ses membres.

Les signataires de cette lettre ont *bien mérité de la patrie* !

Le but de cette communication n'est pas seulement de donner mon adhésion pleine et entière à la plainte de ces citoyens maigres (je suis moi-même maigre), mais de proposer une mesure *pratique* qui tendrait à amoindrir la fâcheuse influence, cette *inégale* répartition de l'embonpoint, qui permettait même d'en tirer un parti utile pour la patrie.

1° Les gens assez peu sensibles aux malheurs qui nous frappent pour conserver un embonpoint intempestif, auront à *se tenir chez eux* à la disposition de l'autorité militaire ; au besoin ils seront gardés à vue. En effet, par l'impudeur avec laquelle ils étalent aux yeux de tous leur exubérance corporelle, ils affligent les vrais amis de la patrie et de l'égalité.

2° Quand l'heure du danger sera arrivée, quand la garde nationale devra soutenir le choc de l'ennemi, on mettra les hommes gras en avant, *au premier rang!* On pourra ainsi tirer un excellent parti de la *masse* de ces citoyens indignes, dont chacun absorbe pour lui seul la nourriture de toute une famille.

En vertu même de leur *volume*, ces hommes sont admirablement faits pour arrêter les balles ennemies ; en les employant ainsi on leur aura fourni l'occasion de racheter leur faute, et ils auront rendu un double service : d'une part en sauvant les pères des vrais patriotes placés derrière eux, et auxquels ils auront fourni un *rempart mobile ;* d'autre part en succombant promp-

Pourquoi le ballon-poste ne prend-il pas de lettres chargées pour le camp Prussien ?

tement, de manière à supprimer des bouches non-seulement inutiles, mais dangereuses par leur voracité.

Salut et égalité,

UN CITOYEN MAIGRE.

CHRONIQUE DU JOUR

Un poste d'honneur va être donné à la garde nationale ; elle sera appelée concurremment avec la mobile à faire le service des forts. Selon les uns, chaque bataillon séjournerait *huit jours*, cinq jours seulement selon les autres.

Quoi qu'il en soit, le moment parait approcher où la garde nationale de Paris va être appelée au service *actif-actif*. Nous avons pleine confiance dans son patriotisme, dans son courage, et dans son dévouement à la république. La besogne qu'elle fera, nous nous en portons garant, sera de la bonne besogne.

—

Un de nos lecteurs nous écrit pour se plaindre du bruit que font encore les cloches des différentes églises de Paris. « N'avons-nous pas assez, nous dit-il, du tambour et du clairon. Et puis, ces sonneries ne pourraient-elles servir, entre les mains de malintentionnés, de signaux à l'ennemi ? »

La défiance ne nous déplait pas, même à forte dose, et voilà pourquoi nous n'avons pas hésité à transcrire ici les scrupules de notre correspondant.

—

Entendu sur la place de l'hôtel de l'Hôtel-de-Ville samedi dernier.

— Sais-tu ce que c'est, toi, que *la Commune?*

— Dame!... c'est bien simple ! c'est les *communistes*, parbleu!

—

Le conseil municipal de Neuilly vient de décider que la rue du Marché où demeurait ce pauvre Victor Noir et où son cadavre fut rapporté prendra le nom de rue *Victoir Noir*.

« On ne peut, dit le *Réveil*, que se féliciter de cet acte. Non-seulement ce changement perpétuera le souvenir d'une des plus jeunes victimes des Bonaparte, mais il rappellera en quel lieu la population indignée fut maintenue dans le calme par d'éloquentes paroles et trompa l'espoir de Piétri et de ceux qui avaient préparé et qui attendaient le massacre. »

—

En France la myopie entraîne, quand elle est suffisamment prononcée, l'exemption du service militaire. Elle ne constitue pas en Prusse un cas de réforme.

L'*Avenir national* demande qu'on prenne tous les myopes et démontre très-clairement que ce sera leur rendre service que de les incorporer.

La vie en plein air, l'espace, les horizons reposent l'œil. La myopie du conscrit diminue, tout au moins devient stationnaire, ce qui est une guérison relative. Et d'ailleurs, une sentinelle ne peut-elle faire un excellent service avec une paire de lunettes? Nul ne contestera que plus d'un chasseur émérite vise admirablement avec son lorgnon dans l'œil.

—

Le roi Guillaume et son fils sont entrés dans la franc-maçonnerie en promettant aux Allemands la liberté. Si Guillaume a pu rentrer en Prusse après les évènemens de 1848, il l'a dû aux francs-maçons de Wilsen qui l'envoyèrent à la Constituante prussienne. En ce temps, il se disait libéral et se présentait comme une transition entre la république et la monarchie...

Les francs-maçons de France, pour le punir d'avoir menti à sa parole, viennent de lancer l'excommunication contre lui et contre son fils.

Gabriel Guillemot.

Le Gérant, ALTAROCHE.

Les dragées FORTIN au baume de copahu guérissent rapidement et sûrement les maladies contagieuses; elles ont de plus cet avantage sur les capsules de ne jamais fatiguer l'estomac, car l'enveloppe sucrée qui les recouvre, tout en masquant l'odeur du copahu et en le conservant inaltérable, est d'une solubilité complète et, par conséquent, d'une digestion facile. Dépôts à Paris, pharmacie LEJEUNE, 38, rue Keller ; pharmacie CHOPARD, 8, rue des Lombards.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

PRESERVATIF
CONTRE LES BOMBES
SACS A TERRE
S'adresser, 68, rue des Boulets.

PENDANT LA GUERRE
Bières de Vienne (Autriche), et bières-bock façon Strasbourg chez **HUTT FILS**, 205, Faubourg-Saint-Martin, entrepositaire de la brasserie de la *Patrie*, à Strasbourg.

A TOUS LES COMBATTANS
CARTOUCHE-PANSEMENT
POUR SE PANSER SEUL ET INSTANTANEMENT
aussitôt blessé, et arrêter ou diminuer *l'hémorrhagie*, *l'inflammation* et la *douleur*, les trois causes de décès des champs de bataille.
1 fr. 50, A LA PHARMACIE NORMALE, RUE DROUOT, 15. — PARIS.

TARIF DE LA PUBLICITÉ DU CHARIVARI

	ANNONCES.	RÉCLAMES.	FAITS-DIVERS
La ligne	1 50	4 »	5 »
La même insertion répétée 6 fois dans un mois, la ligne	1 »	3 »	4 »
La même insertion répétée 10 fois dans un mois, —	» 75	2 »	2 50
Annonces commerciales de 100 lignes et au-dessus, —	» 75	» »	» »
Librairie : Une annonce de 100 lignes et au-dessus, —	» 60	» »	» »

N. B. Les *annonces* sont comptées au caractère de 7 points typographiques, les réclames et les faits divers en points.

Ce tarif n'est pas applicable aux insertions relatives aux émissions et formations de sociétés appels de fonds, annonces financières en général, pour lesquelles on traite de gré à gré.

ADOLPHE EWIG, *fermier exclusif*, rue Taitbout, 30.

TRENTE-NEUVIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 cent. VENDREDI 14 OCTOBRE 1870

ABONNEMENS

PARIS

Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

ABONNEMENS

DÉPARTEMENS

Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —

L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, w. c.
London.

LE CHARIVARI

La vente au numéro du CHARIVARI a lieu maintenant chez M. STRAUSS, 7, rue du Croissant.

BULLETIN POLITIQUE

Le gouvernement de la défense nationale a dès le premier jour compris la nécessité de se mettre le plus souvent possible en communication avec le public.

Ce qu'il a fait déjà en plusieurs circonstances, il est résolu à le faire encore à propos des armemens, et nous aurons bientôt un rapport qui nous permettra de mesurer ce qui a été exécuté dans l'espace d'un mois.

On oublie trop volontiers en France, et nombre de gens ne se souviennent plus sans doute de la situation dans laquelle l'empire nous avait laissés.

Cette situation, il importe que le gouvernement la remette en mémoire.

Pour cela il faut qu'il constate par des chiffres que M. de Palikao nous trompait sans vergogne quand il ne cessait de nous répéter que tout était pour le mieux dans le meilleur des armemens.

La vérité est que chaque pièce de canon avait à peine quelques coups à tirer. Aujourd'hui c'est par centaines que ces coups-là se comptent.

Mais n'anticipons pas; la lumière va se faire.

Un autre point sur lequel il convient d'insister, c'est la question des sorties.

C'est une louable chose que l'ardeur et le bon vouloir, mais encore faut-il qu'ils soient mis au service du raisonnement.

Le plus dangereux des travers dans lesquels tombent en ce moment quelques citoyens, c'est la monomanie stratégique.

Il y a comme cela de par le monde quelques centaines de généraux en chambre qui, si on les écoutait, nous pousseraient tout simplement à retomber dans les fautes qui ont perdu les armées de l'empire.

Si nous avions en effet l'imprudence et la folie de risquer des sorties partielles avant que la garde nationale soit suffisamment exercée, avant surtout que nos mouvemens de l'intérieur puissent être combinés avec les mouvemens de la province, nous irions au devant d'une catastrophe ou tout au moins d'une perte d'autant plus cruelle qu'elle serait inutile.

Le moment venu, au contraire, on pourra agir par masses. L'ennemi, pris entre deux feux, sera placé dans une situation désastreuse et la victoire arrivera d'elle-même.

Mais pour cela il faut que les grands capitaines de trottoirs cessent d'improviser chaque jour un plan nouveau..

La première des vertus militaires dans un siège, c'est la patience.

Le soldat français a prouvé dans maintes circonstances qu'il avait toutes les autres; il faut maintenant qu'il montre qu'il possède aussi celle-là.

M. l'archevêque de Paris, l'homme des capitulations de conscience, est, à ce qu'il paraît aussi, l'homme des capitulations d'estomac.

Il vient de nous autoriser à consommer, même les jours maigres, de la graisse et de l'huile de cheval.

Jamais peut-être démonstration plus catégorique n'avait été faite de la puérilité grotesque de ces commandemens ridicules qui font fraterniser l'Evangile et la *Cuisinière bourgeoise.*

La gravité des circonstances environnantes fait mieux ressortir encore l'inanité dérisoire de ces pratiques surannées.

M. l'archevêque est décidément inappréciable.

De la même plume, il traite des accommodemens culinaires et des accommodemens que, d'après le proverbe, le ciel veut bien nous permettre.

Souplesse merveilleuse, condescendance charmante!

L'empire était le plus fort, vive l'empire! La République triomphe, vive la République! Vous ne voulez plus faire maigre?... faites gras.

Un de ces quatre matins, s'il le faut, M. l'archevêque, en séance publique à Notre-Dame, fera comme le moine Gorenflot d'Alexandre Dumas et baptisera carpes tous les rosbifs qu'on présentera à sa bénédiction.

L'instruction pastorale pousse le zèle jusqu'à décrire les procédés à l'aide desquels l'huile de cheval se fabrique.

Il paraît qu'elle se filtre avec du papier *Joseph*.

M. l'archevêque, qui est un homme habile, a probablement voulu placer ses ragoûts sous la protection de la sainte Vierge.

Pierre Véron.

LA VILLE AU CAMP

Une chose bien consolante est la facilité avec laquelle nos gardes nationaux se font à la vie militaire, que le siége leur impose avec ses nécessités les plus dures.

Que les mobiles aient su acquérir rapidement cette bonne allure de soldats qu'on leur voit aujourd'hui, cela n'étonne qu'à demi : c'est un privilége de leur âge et de l'indépendance naturelle à l'adolescence. Mais que des pères de famille, commerçans, rentiers, avocats, artistes, etc., façonnés à la vie régulière et commode du ménage, aient pu se plier si vite aux exigences multiples et minutieuses d'un service exceptionnellement rigoureux, ce sera toujours pour nous un sujet de surprise et même d'admiration.

Et cela se voit de mieux en mieux dans nos rues et sur nos remparts. Remarquez comme les bataillons civiques marchent carrément et en bon ordre. Tout y est, la capote enroulée et le bidon qui complètent l'illusion d'un régiment de vieux grognards en marche.

Et c'est bien mieux encore sur les fortifications. Toutes les habitudes de la vie aisée de nos intérieurs et ces mille petites manies, plus impérieuses même que les habitudes, viennent s'effacer devant la vie rustique, brutale, difficile et uniforme du bivouac. A la guerre comme à la guerre, dit le proverbe. Nos citoyens aujourd'hui mangent, dorment et vivent en véritables guerriers.

Tel gourmet qui aurait fait chez Bréb nt une scène pour une assiette mal chauffée, mange gaîment sous le pouce le morceau de jambon froid apporté dans la boite de ferblanc, ou avale sans grimace, pour se réchauffer l'estomac, la soupe médiocrement beurrée de la cantine.

Tel sybarite qui aurait grondé madame ou la bonne pour une couverture mal bordée, se couche en riant, en plein air, sur la terre humide, et dort sans rêver à l'empereur... à moins qu'il n'ait le cauchemar.

Les premiers soleils de 1870 ont éclairé une population efféminée et ramollie ; les dernières brumes de 1870 couvriront une population virile et régénérée. Cette crise redoutable sera probablement glorieuse, mais elle sera certainement salutaire ; nous en sortirons retrempés pour quatre générations.

Paul Girard.

Une des ci devant célébrités du demi-monde, Mme Barucci, vient de mourir laissant, dit-on, vingt-cinq mille livres de rentes.

Il fut un temps où les chroniques auraient versé en l'honneur de la défunte de véritables torrens d'encre.

On s'est borné à une simple constatation de décès.

Décidément les mœurs sont en progrès.

Le Rappel annonce qu'un négociant de la rue de la Verrerie demande instamment au garde-des-sceaux l'autorisation de changer son nom de *Badinguet*.

C'est un homme de goût.

La septième livraison des *Papiers de la famille impériale* établit que si ces *gens-là* n'avaient pas le cœur français, leur orthographe ne l'était pas davantage.

Il fallait cette petite note ridicule pour démolir complètement l'idole.

Si quelque chose peut ajouter à l'amertume de nos cuisans remords, c'est assurément d'être obligés de nous dire que nous avons laissé piller et livrer la France par des cancres qui écrivaient : *Je joui*, — *couchés de soleil*, — 50 *mettres*, — *azîles*, — etc., etc.

Ormoire et *collidor* manquent à la collection, mais le dépouillement n'est pas encore terminé.

On s'explique maintenant l'aversion du couple impérial pour le principe de l'instruction gratuite et obligatoire. Que pouvaient attendre les lettres d'un empereur qui écrivait comme un ébéniste et d'une impératrice qui orthographiait comme une figurante des Bouffes?

C'est Montesquieu qui me fournit ce mot d'actualité :

« On se trompe, dit-il, si l'on croit qu'un peuple en révolution est disposé à être conquis ; il est prêt, au contraire, à conquérir les autres. »

Léon Bienvenu.

CHRONIQUE DU JOUR

Savez-vous quelles sont les victimes les plus désolées de cette triste guerre, les souffre-douleurs les plus cruellement éprouvés de l'investissement et du siége de Paris? Ce sont de pauvres êtres de qui nul encore n'a parlé, et leurs gémissemens se perdraient solitaires dans les bois dévastés et les masures en décombres, s'ils n'étaient trop prudens pour gémir en pure perte.

Ce sont les chats.

Oui, le chat, cet animal si dorlotté quand il est en puissance de maître et surtout de maîtresse — et qui sait d'ailleurs se procurer si bien lui-même ses aises quand personne ne songe à les lui donner — le chat est le premier martyr de l'invasion prussienne. Bismark n'aura ni l'Alsace ni la Lorraine, mais il est certain qu'il arrivera à déposséder de tous ses chats la banlieue de Paris.

Heureux s'il savait se contenter de ce triomphe, hélas! bien acquis et désormais incontestable ; mais l'ambition perd l'homme.

Elle perd aussi les chats.

—

Il est facile de comprendre que cette immense population des villages suburbains a rentré dans les remparts ses chiens en même temps que ses meubles. Oublierait-on le chien, il ne s'oublie pas lui-même et suit en tapinois la charrette du déménagement. Le chien, d'ailleurs, est l'aide-de-camp intime de son maître ; il est attaché pour ainsi dire à sa personne : c'est comme une annexe du vêtement. On ne laisse pas plus en arrière son chien que son paletot ou son chapeau.

Mais pour le chat c'est autre chose. Le plus souvent il n'est pas là quand on déménage à la hâte : il faut d'ailleurs le faire prisonnier pour le déplacer et l'emmener en captif... Puis comment le garder sur le dur parquet de l'exil? Il est indocile à la voix du maître fugitif et mal vu des concierges hospitaliers.

Autre considération : le chat est habitué à se suffire à

LE GÉNÉRAL VINOY.

lui-même, et il est certain qu'il a tous les élémens d'instinct et d'organisation utiles pour atteindre ce but. « Il se sauvera bien tout seul, » dit la famille émigrante, et cet espoir étouffe le dernier remords.

—

Donc Moumout est délaissé à la grâce de Dieu, tandis qu'Azor suit, la queue basse, le chemin de l'exil.

Voilà donc le chat livré à lui-même dans le foyer désert. Les deux premiers jours cela marche encore : il a quelques provisions secrètes et la chasse est abondante; le chat est même heureux d'avoir acquis un degré d'indépendance de plus.

Mais, hélas! le temps s'écoule, les provisions s'épuisent, la batt ie devient stérile. l'ennemi s'avance, la poudre éclate, le fer et le plomb sifflent, les murs s'écroulent, les arbres brûlent, et les pauvres chats, pourchassés d'asile en asile, se massent affolés par la peur, desséchés par la faim dans l'espace compris entre les avant-postes prussiens et les grand'gardes prussiennes. C'est là qu'aux heures nocturnes où joue la lumière électrique on voit flamboyer cent mille yeux.

Que voulez-vous que deviennent les chats dans ce traquenard ? Des gibelottes.

Les deux armées s'entendent sur ce point. Le chat qui échappe à la marmite du uhland tombe fatalement dans la casserole du moblot.

Heureux encore ceux à qui ce sort est réservé, car ils peuvent chanter :

Mourir pour la patrie!..., etc.

C'est triste à dire, mais dans quelques jours le chat de la banlieue aura vécu, et novembre en verra tout au plus deux ou trois, réservés par la Providence pour raconter aux importés futurs les horribles détails de cette crise désastreuse.

—

Mais je m'aperçois que les chats ont mangé tout l'espace réservé à cette chronique. C'est la seule chose que les malheureux puissent manger aujourd'hui.

Il me reste juste assez de place pour enregistrer le mot d'un de nos restaurateurs célèbres par l'excellence de ses menus. Il faisait partie, l'autre jour, d'une députation demandant que les attaques extérieures fussent multipliées. Comme on s'en etonnait, il répondit : « C'est à cause de la rareté de la viande. Puisque les entrées manquent, il faut les remplacer par des sorties. »

E. Villiers.

Primes entièrement nouvelles

POUR 1870

Tous les ans *le Charivari* offre à ses abonnés une série de primes soigneusement choisies et variées.

Pour l'année 1870, nous sommes heureux d'en avoir pu réunir une collection qui surpasse encore en attrait les séries précédentes.

Nous appelons donc toute l'attention de nos lecteurs sur la nomenclature suivante :

1° PRIMES GRATUITES

JOURNAUX

Tout abonné d'UN AN — dont l'abonnement aura été fait *en une seule fois* et *sans intermédiaire* — aura droit de recevoir *franco* et pendant une année

LE PETIT JOURNAL POUR RIRE

PARAISSANT TOUTES LES SEMAINES

huit pages de texte et de dessins comiques, 52 numéros par an

Dans chaque numéro une caricature de Grévin.

Ceux qui le préfèreront pourront recevoir, comme précédemment,

LA TOILETTE DE PARIS

JOURNAL DE MODES

Paraissant deux fois par mois, avec une Gravure de modes coloriée dans chaque numéro, donnant par conséquent 24 livraisons par an, avec autant de planches; Nouvelles ou Romans dans le texte. — Quatre de ces numéros contiennent, en outre, de nombreux patrons.

LIVRES ET ALBUMS

Les abonnés d'UN AN qui aimeront mieux une prime de librairie pourront choisir un ouvrage ci-dessous :

1° **Histoire de Paris**, par M. TH. LAVALLÉE, superbe volume grand in-8° illustré de 107 vues;

2° **Gulliver**, édition magnifique avec 400 dessins de GRANVILLE;

3° **Voyages dans l'Inde du prince Soltykoff**, grand in-8°, 38 belles planches à deux teintes;

4° **Paul et Virginie**, beau volume in-8° illustré par BERTALL;

5° **La Chine ouverte**, ouvrage du plus haut intérêt, 250 dessins variés;

6° Un de ces quatre albums comiques : **M. Cryptogame, le Docteur Faustus**, par Topfer; **la Chicane et l'Amour**, **Aimez-vous rire?** par Damourette, Talin, Quillenbois, etc., etc.

N. B. — Les primes ci-dessus, sauf le **Petit Journal pour rire** et la **Toilette de Paris**, qui seront expédiés *franco*, comme il a été dit, devront toutes être retirées directement dans nos bureaux, sans quoi l'Abonné devra joindre à sa demande la somme de **1** fr. **50** c. pour frais de port.

2° GRANDE PRIME EXCEPTIONNELLE

Le Charivari, désirant en outre faire un splendide cadeau à tous ses abonnés indistinctement, même à ceux de TROIS MOIS, leur offre à des conditions incroyables de bon marché **cette grande Prime exceptionnelle :**

L'HISTOIRE DES DEUX RESTAURATIONS

par **A. DE VAULABELLE**

huit volumes in-8°,

sera adressée également *franco* contre l'envoi de

25 francs

Pris dans nos bureaux, ce dernier ouvrage sera donné pour

20 FRANCS

Nota. — Les abonnés d'un an qui auront pris une des primes gratuites pourront, en sus, contre l'envoi des sommes ci-dessus indiquées, recevoir ces deux primes exceptionnelles.

PENDANT LA GUERRE

Bières de Vienne (Autriche), et bières-bock façon Strasbourg chez **HUTT FILS**, 205, Faubourg-Saint-Martin, entrepositaire de la brasserie de la *Patrie*, à Strasbourg.

Médaille de la Société des Sciences industrielles de Paris.

PLUS DE CHEVEUX BLANCS

MÉLANOGÈNE

Teinture par excellence

De DICQUEMARE Aîné de Rouen

Pour teindre **à la minute, en toutes nuances**, les cheveux et la barbe, sans danger pour la peau et sans aucune **odeur.**—Cette teinture est **supérieure à toutes celles employées jusqu'à ce jour.**

Fabrique à Rouen, place de l'Hôtel-de-Ville, 47.

Dépôt à Paris, rue d'Enghien, 24.

Détail, boulevard Poissonnière, 12.

PRIX : 6, 12 et 15 francs.

PRESERVATIF

CONTRE LES BOMBES

SACS A TERRE

S'adresser, 68, rue des Boulets.

MALADIES DE LA PEAU *Eczémas, Psoriasis, Dartres*, etc., guéries sûrement par les *Granules* et le *Sirop d'hydrocotyle* de J. LÉPINE, Pharmacie, 56, rue d'Anjou-Saint-Honoré, Paris.

PIUS COPAHU Sirop au *citrate de fer*, pour bien guérir affections urétrales, relâchements, pertes, CHABLE, 36, *r. Vivienne*. Consultations.

INJECTION CADET

AU KINO. 3 fr. le flacon. Boulev. Denain, 7, Paris.

Le Gérant : ALTAROCHE,

Paris. — Imp. J. Voisvenel, r. Chauchat, 14.

TRENTE-NEUVIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 c. SAMEDI 12 NOVEMBRE 1870

ABONNEMENS

PARIS

Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

ABONNEMENS

DÉPARTEMENS

Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —

L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, W. C.
London.

LE CHARIVARI

BULLETIN POLITIQUE

Les fabricans de solutions continuent leurs brillans exercices.

On se démène dans le vide, on se bat les flancs sur place.

Celui de tous les projets qui semblerait évidemment le plus logique et le plus sensé serait un plébiscite nouveau. Mais lorsqu'on entre dans les détails, les difficultés de tout genre surgissent équivalant presque à des impossibilités.

Que ferait-on voter par Paris? La paix ou la continuation de la guerre. Mais d'abord la capitale a-t-elle le droit de trancher cette question-là à elle seule? Et pour la trancher, encore faudrait-il avoir des élémens sur quoi baser sa réponse.

Supposons le vote plébiscitaire admis, vous allez au scrutin. Et comme vous n'êtes pas de tempérament sanguinaire, vous vous disposez à voter la paix.

Mais quelle paix? Vous n'en savez absolument rien. Vous marchez à tâtons dans les ténèbres. Vous dites : *oui*, J'ACCEPTE, en ignorant ce qu'on vous proposera.

Car la Prusse, ne l'oublions pas, a soin de se renfermer dans un mutisme qui réserve l'avenir.

Et si demain, Paris ayant voté la paix, il lui plait de se targuer de ce blanc-seing pour nous imposer les conditions les plus blessantes, que ferez-vous?

Vous humilierez-vous sans réserves, vous livrerez-vous à merci? Alors, c'est la fin de la France, et vous vous suicidez comme nation.

Essaierez-vous de vous regimber au contraire? Il ne sera plus temps. Tous les courages seront détendus, toutes les forces seront désorganisées.

Jugez-en par l'échantillon que Paris vous donne depuis une dizaine de jours. Voyez comme la simple annonce d'un armistice a énervé la résistance. Que serait-ce si un vote définitif sur la paix était venu amollir toutes les volontés?

Pour ces raisons et pour plusieurs autres qu'il serait trop long de développer ici, un plébiscite préalable me parait être le plus impuissant ou le plus dangereux des expédiens.

D'autres ont imaginé un procédé différent. Une Constituante des états-généraux, une délégation! Le nom varie, mais au fond la chose ne varie pas.

Ce qu'on voudrait, c'est une assemblée se réunissant en province sans armistice, en dehors de l'action parisienne, sans le concours des représentans de Paris.

Cette combinaison, élucubrée par la réaction, rappelle le *ruere ad servitutem* de Tacite.

C'est volontairement courir au devant d'un joug nouveau, c'est frapper traitreusement dans le dos la République. Un journal ne va-t-il pas jusqu'à demander que notre sort soit ainsi décidé sans appel par les conseils généraux, ces produits hybrides de la candidature officielle!

Pourquoi ne pas tout de suite conseiller tout simplement de rappeler ce bon sénat conservateur et de lui remettre entre les mains nos destinées? Ce serait plus franc et plus simple.

Il y a du reste des coïncidences malheureuses.

Le jour même où *les Débats* publiaient un article de M. Renan dans le sens pacifique de la réaction paraissait un fascicule des papiers des Tuileries dans lequel le même M. Renan était chaudement recommandé par le prince Napoléon à la faveur impériale.

Ironie des rapprochemens!...

Quoi qu'il en soit, il est un point qui doit, croyons-nous, suffire à éclairer les amis de la république, c'est que tous les dénouemens par nous énumérés sont acclamés et réclamés par les organes des monarchies multicolores.

Que Paris y prenne garde! C'est un avertissement. On doit la vérité aux puissances. Or, Paris est et se-

rait surtout, s'il le voulait, une puissance presque irrésistible. Nous ne chercherons donc pas à le flatter.

Sans vouloir lui adresser des reproches excessifs, nous constatons avec tristesse que la grande ville s'est montrée trop nerveuse, et paraît passer trop vite des enthousiasmes irréfléchis aux découragemens plus irréfléchis encore.

Rappelez-vous ces bataillons se rendant en chantant à la statue de Strasbourg encombrée de couronnes. Il semblait qu'il y eût là, à côté des regrets, une espérance. Il semblait que Paris, par cela même, jurait d'imiter jusqu'au bout la résistance héroïque de la cité alsacienne, qui, elle, n'a pas demandé au voisin ce qu'il en pensait quand il s'est agi de se défendre.

Encore une fois, les prêcheurs d'armistice à tout prix vont contre le but même qu'ils se proposent, et nous avons la conviction que le seul moyen de hâter la fin de la guerre, c'est de montrer à l'ennemi qu'on est résolu à tous les sacrifices plutôt que de se rendre.

L'honneur est donc d'accord avec l'intérêt. Voilà ce que la Presse ne devrait pas se lasser de répéter aux parisiens. Une paix honteuse, c'est un bon à égorger pour cent mille hommes au moins d'ici à deux ans.

Une résistance désespérée, au contraire, c'est Paris s'immortalisant et se sauvant à la fois. C'est peut-être aussi le seul moyen d'assurer une médiation de l'Europe.

Car il est bien difficile de ne pas tendre la main à ceux qu'on admire.

Pierre Véron.

Calino est électeur, à ce qu'il parait.

L'autre jour, lors du dépouillement du vote pour les maires, on a, dans une section, trouvé à trois reprises un bulletin portant ce nom : *Châteaudun*.

Calino et ses amis avaient pris, sur une affiche posée dans l'arrondissement, le nom de la brave petite cité en faveur de laquelle on ouvrait une souscription, pour le nom d'un candidat municipal.

Nous parlions hier du peu de chances que la versatilité d'opinions de M. Edmond About laisse, dans les circonstances présentes, à ses prétentions académiques. L'article regrettable qu'il a eu le malheur de signer dans le *Soir*, lui enlève jusqu'à la dernière de celles qui pouvaient lui rester encore.

M. Edmond About déclare nettement que nous sommes bel et bien vaincus sans appel, que songer à se défendre serait folie, et qu'il ne s'agit plus pour nous que de payer galamment et en beaux joueurs la partie que nous avons perdue sur le tapis-vert de la guerre, etc., etc.

Le Soir, dont la tenue a été des plus honorables dans les premiers jours de la résistance parisienne, nous avait accoutumés à un tout autre langage. En *Soir* patriote qu'il était alors, il disait : « Veillons toute la nuit. » Comment en est-il arrivé à dire : « C'est le moment d'aller nous coucher. »

M. Edmond About fait profession de scepticisme, et dès lors on ne saurait attendre de lui des preuves de solide conviction. Mais le sceptique subit plus facilement qu'un autre les humiliations nationales : il ne les provoque pas.

Nul n'est tenu d'avoir de l'héroïsme ; mais il y a une certaine pudeur qui commande de cacher les défaillances.

Il y a des gens qui n'ayant pu vaincre ne peuvent se résoudre qu'à mourir. Ceux-là sont les grands caractères, la noble pâte humaine dont sont faits les martyrs. On n'a droit à reprocher à personne de ne point appartenir à cette phalange d'élite ; mais heureusement on voit peu d'hommes qui, exagérant l'idée contraire, prêchent le *sauve-qui-peut* et font appel à la sage prudence des lâcheurs.

Quand les hommes d'Etat arrivent à cette terrible conviction qu'il faut céder à la force, ils baissent la tête et subissent, le cœur navré, la nécessité douloureuse ; on n'en a jamais vu afficher la résignation gaillarde et délurée et passer, le front haut, la lèvre souriante et la badine à la main sous les fourches caudines.

Combien est différent le langage que tient Louis Blanc dans la remarquable lettre publiée par *le Siècle*. Voilà la vraie éloquence de la situation, sans forfanterie et sans faiblesse.

Louis Blanc s'adresse à un peuple libre ; Edmond About s'adresse à un peuple conquis.

Paul Girard.

La rage des journaux *bien informés* ne connait pas de bornes.

Ainsi, *la Liberté* annonce que deux employés du gaz, d'origine allemande, expulsés de Paris, y ont laissé leurs femmes qui vont les visiter dans les campemens où ils sont comme soldats prussiens.

Ces deux malheureux n'avaient pas caché à leurs épouses la lassitude où ils sont de la guerre et leur désir de rentrer dans Paris si l'on pouvait leur procurer des déguisemens.

Eh bien ! si, comme il est vrai, l'état-major de Guillaume lit les journaux français, il ne sera pas difficile à M. de Bismark de mettre les mains sur ces deux pauvres diables qui auront alors un mauvais quart d'heure à passer.

Est-ce là le but qu'a voulu atteindre *la Liberté*, et croit-elle que toutes les armes soient de bonne guerre? Ou plutôt cette histoire est-elle de pure invention, et alors ce canard n'est qu'une attention délicate de *la Liberté* pour ses lecteurs, au prix où est la volaille.

Emile Daclin.

CHRONIQUE DU JOUR

Les dernières élections municipales nous ont montré qu'au milieu des graves préoccupations où nous sommes, certaines gens conservaient encore cette même soif de réclame qui les tenait si fort dans *les temps pacifiques et prospères*. Ces certaines gens-là sont incomparables et se feraient de la réclame — on peut le dire — à la bouche d'un canon.

C'est ainsi que nous avons vu reparaitre avec ébahissement ces mêmes types de candidats que nous avons salués si souvent d'une plaisanterie du temps de l'empire :

Le monsieur, par exemple, qui se défend par la voie des journaux d'une candidature que les électeurs, prétend-il, veulent lui imposer, et que des *scrupules politi-*

Les pièces de Krupp ne circulant pas plus facilement que celles du pape.

ques lui défendent d'accepter. Vous courez à la signature... c'est un *Barbanchu* quelconque qui profite de l'occasion pour jeter son nom parfaitement inconnu à la publicité.

Ecoutez cet autre maintenant.

— Ah ! celui-là, il est modeste. Il n'a aucun titre à la candidature *qu'on lui offre ;* il sait très bien que si *on a songé à lui, c'est à cause de son père...* de son père que... de son père qui... Suivent vingt lignes d'éloges d'un père dont le nom retentit pour la première fois à l'oreille de nos contemporains, C'est la réclame *au père.* La mère y est aussi mêlée quelque peu, et quelque peu aussi les cousins que le monsieur a pu avoir.

Petits esprits qui songent dans le désastre où nous sommes à attirer sur leur chétive personnalité un regard !..... Que nous font tes scrupules politiques, bonhomme ? bonhomme, que nous importe feu monsieur ton papa ?...

—

On lisait l'autre jour dans le *Journal officiel*, que « la police doit *reprendre* sous la République le rôle honorable d'instrument défensif d'ordre public, le seul qui lui convienne dans un pays libre. »

Le Journal Officiel a rarement parlé mieux. Il y aurait pourtant à reprendre au mot *reprendre*, car le rôle honorable d'instrument défensif d'ordre public, la police l'a-t-elle jamais eu ?...

—

M. Faye, de l'Institut, trouve que les projectiles lancés par l'artillerie moderne ne roulent pas assez vite dans leur trajectoire aérienne ; il propose de leur donner *des ailes.*

« *Des ailes ! des ailes* ! » a dit Michelet. Mais songeait-il alors à l'application qu'en devait faire M. Faye ? Il est permis d'en douter.

—

Ce qu'aucun Français ne lira sans un soupir :

« La dette des Etats-Unis a diminué pendant le mois d'octobre de plus de 9 millions de dollars. »

—

J'ai tenu entre les mains une carte d'invitation à dîner, sur papier glacé, comme pour les invitations de soirées du dernier hiver. Au bas, à la place où d'ordinaire on lit le nota cliché : *on dansera au piano*, était écrit en magnifique et resplendissantes italiques ces mots alléchans : *Il y aura du fromage au dessert.*

—

M. Penguilly L'Haridon vient de mourir. Comme peintre il s'était fait une belle réputation dans l'artillerie où il avait atteint le grade de colonel, et réciproquement. Les peintres le goûtaient fort comme colonel.

—

Un journal a annoncé, d'après M. Thiers, que Mgr Dupanloup avait offert un grand dîner à l'état-major prussien.

L'Univers protestera-t-il ? je l'ignore. En tous cas, sa protestation n'aurait pas grande valeur, car, pour me servir d'un tour de raisonnement familier à la béale feuille, si Mgr Dupanloup n'a pas offert ledit dîner, rien ne nous prouve qu'il ne songe pas à l'offrir et qu'il ne l'offrira pas d'ici à quelques jours.

—

Savez-vous à quoi sert pour l'instant le nouvel Opéra ?

A la manutention. On y fabrique du pain ou tout au moins on l'y emmagasine. C'est une heureuse association du *panem et circenses* des Romains.

Quand la première partition y sera représentée, on pourra dire que le bâtiment est déjà fait *aux fours.*

Gabriel Guillemot.

Le Gérant, ALTAROCHE.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

PRIMES DU *CHARIVARI*

Tout abonné d'UN AN — dont l'abonnement aura été fait *en une seule fois* et *sans intermédiaire* — aura droit de recevoir *franco* et pendant une année

LE PETIT JOURNAL POUR RIRE

PARAISSANT TOUTES LES SEMAINES

huit pages de texte et de dessins comiques, 52 numéros par an.

Dans chaque numéro une caricature de Grévin.

Ceux qui le préfèreront pourront recevoir, comme précédemment,

LA TOILETTE DE PARIS

JOURNAL DE MODES

Paraissant deux fois par mois, avec une Gravure de modes coloriée dans chaque numéro, donnant par conséquent 24 livraisons par an, avec autant de planches ; Nouvelles ou Romans dans le texte. — Quatre de ces numéros contiennent, en outre, de nombreux patrons.

LIVRES ET ALBUMS

Les abonnés d'UN AN qui aimeront mieux une prime de librairie pourront choisir un ouvrage ci-dessous : 1° **Histoire de Paris**, par M. TH. LAVALLÉE, superbe volume grand in-8° illustré de 107 vues ; 2° **Gulliver**, édition magnifique avec 400 dessins de GRANVILLE ; 3° **Voyages dans l'Inde du prince Soltykoff**, grand in-8°, 38 belles planches à deux teintes ; 4° **Paul et Virginie**, beau volume in-8° illustré par BERTALL ; 5° **La Chine ouverte**, ouvrage du plus haut interêt, 250 dessins variés ; 6° Un de ces quatre albums comiques : **M. Cryptogame**, **le Docteur Faustus**, par Topfer ; **la Chicane et l'Amour**, **Aimez-vous rire ?** par Damourette, Tatin, Quillenbois, etc., etc.

N. B. — Les primes ci-dessus, sauf le **Petit Journal pour rire** et la **Toilette de Paris**, qui seront expédiés *franco*, comme il a été dit, devront toutes être retirées directement dans nos bureaux, sans quoi l'Abonné devra joindre à sa demande la somme de **1 fr. 50 c.** pour frais de port.

GRANDE PRIME EXCEPTIONNELLE

Le Charivari, désirant en outre faire un splendide cadeau à tous ses abonnés indistinctement, même à ceux de TROIS MOIS, leur offre à des conditions incroyables de bon marché **cette grande Prime exceptionnelle :**

L'HISTOIRE DES DEUX RESTAURATIONS

par A. DE VAULABELLE

huit volumes in-8°,

sera adressée également *franco* contre l'envoi de

25 FRANCS

Pris dans nos bureaux, ce dernier ouvrage sera donné pour

20 FRANCS

Nota. — Les abonnés d'un an qui auront pris une des primes gratuites pourront, en sus, contre l'envoi des sommes ci-dessus indiquées, recevoir ces deux primes exceptionnelles.

TRENTE-NEUVIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 c. DIMANCHE 13 NOVEMBRE 1870

ABONNEMENS

PARIS

Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 23.

ABONNEMENS

DÉPARTEMENS

Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —

L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, W. C.
London.

LE CHARIVARI

BULLETIN POLITIQUE

C'est un véritable acharnement, c'est une frénésie; on croirait assister à la lamentable scène de la déroute si admirablement décrite par Victor Hugo dans l'*Expiation*, quand on parcourt les colonnes de certains journaux.

Armistice, paix à tout prix, n'importe par quels moyens, retour de la monarchie, voilà les vœux touchans auxquels on se heurte à chaque pas.

La Patrie est en tête de cette étrange croisade.

C'est elle qui hier, démasquant trop tôt ses batteries, demandait tout simplement, comme nous l'avons constaté déjà, à ce qu'on fît décider notre sort par les conseils généraux de feu l'empire.

La proposition sentait son Sedan de si loin, que les *armisticissimes* les plus enragés ont compris qu'ils ne pouvaient pas adhérer publiquement à cette manifestation du plus imprudent bonapartisme.

Aujourd'hui *la Patrie* n'en poursuit pas moins sa campagne.

Triste campagne!

L'article dans lequel ce journal entreprend de foudroyer M. Jules Favre au bénéfice probablement d'une régence future est navrant à lire.

Il déclare tout d'abord que la portion la plus éclairée de la population parisienne et même ces classes d'ordinaire irréfléchies commencent à entrevoir la vraie situation où le coup de tête de Paris, au 4 septembre, a placé notre pays.

Après un tel début il n'y aurait pas besoin d'aller plus loin, car ce travestissement d'évènemens auxquels nous touchons encore trahit un parti pris dont la conscience se révolte.

Ainsi, de par *la Patrie*, c'est le coup de tête de Paris du 4 septembre qui nous a conduits où nous sommes. Sans ce coup de tête le *Sédantaire* était le plus grand des généraux connus, Le Bœuf le plus admirable des organisateurs et Reichsoffen la plus grande des victoires, la capitulation qui livrait à l'ennemi cent cinquante mille hommes armés la page la plus glorieuse de notre histoire. Sans le 4 septembre, en un mot, c'est-à-dire si l'on avait conservé Palikao, qui nous trompait effrontément, et ce bon Rouher conseillant une étrangère devenue l'arbitre des destinées de la France, tout était sauvé, tout était pour le mieux dans le plus immortel des empires!

Ces prémisses, encore une fois, dispenseraient de passer outre.

Poursuivons cependant, car l'article réserve d'autres surprises.

Si l'on vous demandait dans quel but, au milieu des circonstances où nous nous trouvons, un écrivain peut bien prendre la plume, vous supposeriez tout, excepté d'admettre que ce soit pour placer dans la bouche de M. de Bismark son propre panégyrique.

Telle est pourtant la besogne à laquelle se livre l'article de *la Patrie*.

Dans un plaidoyer en trois colonnes elle prête à notre plus cruel ennemi les ressources de sa petite éloquence. Elle le fait tour à tour badin, mordant, insultant pour la France.

Et c'est le canon prussien qui, en tuant les nôtres, ponctue les phrases que *la Patrie* met dans la bouche de notre féroce vainqueur.

Ne croyez pas que nous exagérions.

Dans la harangue dont ce journal fait si libéralement cadeau au chancelier, toutes nos douleurs sont gouaillées, tout ce qui déchire le cœur de la nation est tourné en ridicule.

On y plaisante, par exemple, avec un patriotique bon goût, sur l'indivisibilité de la France, *qui commence au rond point de Courbevoie et expire au pont de Charenton.*

J'imagine que les journaux de Berlin doivent se ren-

contrer avec *la Patrie* pour éditer ces genres de quolibets-là.

Les journaux de Berlin doivent aussi rédiger des choses analogues à ce joli fragment :

« Je suis las, à la fin, de servir d'objectif, moi, mon pays et mon roi, à son inexorable éloquence. Pour mon compte je veux bien être conciliant. Je ne puis l'être au même degré pour l'Allemagne, dont j'ai peine à contenir les passions anti-françaises que M. Jules Favre m'accuse d'exciter. Je ne puis l'être surtout pour mon souverain. Guillaume Ier est un prince honnête, juste et ami de la paix. Ce n'est pas l'avis des Parisiens et ce n'est pas non plus le vôtre. Vous souffrirez que ce soit le mien. C'est assez que le roi de Prusse ait reçu les provocations toutes gratuites d'un Gramont et d'un Ollivier. Il a au moins le droit d'exiger que le gouvernement de la République française, s'il veut négocier un armistice, ne mette pas le comble à tant d'outrages par d'intempestives récriminations. »

De quoi vous plaignez-vous, martyrs de Strasbourg, paysans pillés, femmes violées, vieillards tués ? *la Patrie*, elle, est satisfaite. Cela suffit. Elle trouve que la Prusse nous a traités peut-être avec trop de mansuétude.

Demain sans doute elle demandera qu'on élève une statue sur une de nos places à Guillaume le magnanime.

En somme, des articles comme ceux de *la Patrie* rendent sans le vouloir un grand service à la défense nationale. En parlant prussien aux Parisiens, ils les obligent à penser en français.

L'armistice ne pouvait être plus sûrement mis à l'index de l'opinion publique. Il suffira au bon sens national, pour le repousser, de voir qu'il est patronné par les journaux qui fabriquent à M. de Bismark de l'éloquence toute faite.

Pierre Véron.

LA LANGUE DU PATRIOTISME

Il fallait bien que la dignité nationale se réveillât. Le mouvement commence, espérons qu'il ne s'arrêtera pas.

Deux journaux aujourd'hui répondent aux conseilleurs de capitulations honteuses.

D'abord *le Siècle* :

« Il faut, dit notre vaillant confrère Louis Jourdan, que le patriotisme de Paris soit blindé d'acier pour résister à cette énervante et lâche propagande. Nous espérons bien qu'il ne se laissera point entamer, et que le découragement soufflé sur tant de points à la fois ne pénètrera pas dans les âmes.

» Plusieurs des journaux qui se sont voués à cette œuvre déplorable nous demandent quelles objections sérieuses nous pouvons faire à des propositions d'armistice ou de paix.

» Une seule les résume toutes :

» L'honneur. »

A la bonne heure !

Dans *le Rappel* M. Edouard Lockroy, avec sa verve ordinaire, réagit, lui aussi, contre la démoralisation semée à dessein :

« Oui, la paix, certes ! s'écrie-t-il, nous la voudrions éternelle. La guerre est une maladie, un accès de fièvre. Elle ne doit point durer longtemps. C'est à la paix qu'il faut tendre. Mais, dans les circonstances actuelles, croit-on que ce soit un bon moyen de l'obtenir que d'avoir l'air de la demander, de la souhaiter, de l'attendre ? Plus nous nous montrerons faibles, plus intraitable se montrera notre ennemi. Il se réjouit de nos défaillances, et son courage s'accroît de notre hésitation.

» Paris resterait seul comme une île, au milieu du territoire envahi, et notre dernier espoir serait perdu, que nous devrions nous défendre encore. Non plus pour le salut, mais pour l'honneur. Quand nous aurons brûlé notre dernière cartouche, quand nous aurons mangé notre dernier morceau de pain, il sera temps de convoquer les notables. »

L'élan est donné. Il sera suivi, et la France n'aura pas cette suprême douleur de voir sa capitale, qui s'est barricadée jusqu'aux dents, réduite à démolir de ses propres mains ces inutiles défenses dont elle n'aurait pas eu le courage de se servir.

Paul Girard.

PROPOS DE SIEGE

Croiriez-vous qu'il y a encore des foyers bonapartistes qui songent très sérieusement à nous ramener le pauvre petit qui a ramassé sa balle?

On voit bien que tous les fous ne sont pas à Charenton ; mais il n'y a rien là qui doive nous inquiéter.

En fait de restauration, nous ne pouvons la comprendre que dans le sens allemand, et si nous avons quelque chose à restaurer, ce sont nos estomacs.

⁂

Il parait que le mulet, que l'on se met à manger depuis quelque temps, est un aliment délectable.

Puisse la chair de cet animal nous donner de l'entêtement dans la résistance !

On mange aussi les ânes.

Nos provisions sont donc inépuisables.

⁂

La *Samaritaine* et autres établissemens balnéaires font peu d'affaires en ce moment, car on ne prend plus que des bains de siège — sans sortir de chez soi.

⁂

On assure que les Prussiens ont envoyé au musée de Berlin la statue de Jeanne Darc, de la princesse Marie d'Orléans, qui se trouvait à Versailles.

Peut-être ont ils craint que la seule image de l'héroïque pucelle suffît à les chasser de la ville de Louis XIV comme son illustre modèle avait chassé les Anglais d'Orléans.

⁂

Il neigeait. On était vaincu par sa conquête.

Il neige encore aujourd'hui. Puissent ces blancs flocons être l'indice d'une prochaine retraite « de France », et dussent les Prussiens

Laisser derrière eux brûler Paris fumant ;

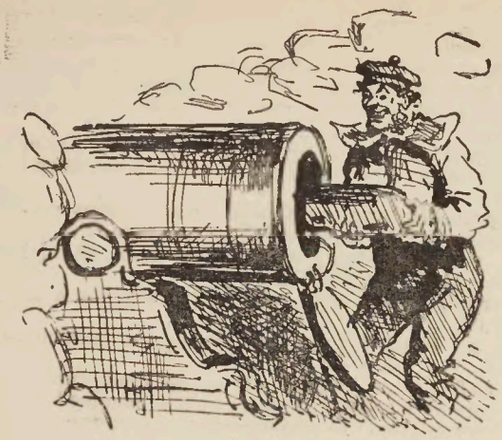
Que cette neige soit enfin

Pour leur immense armée un immense linceul !

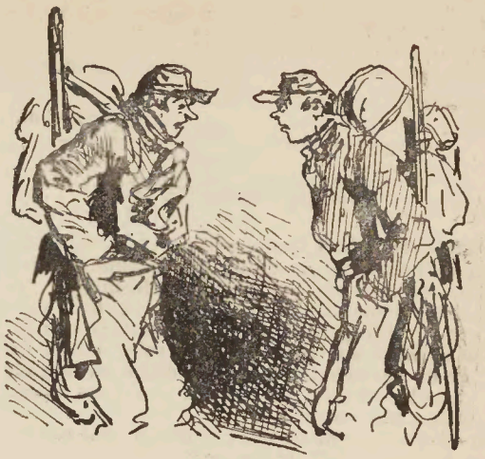
⁂

Je sais bien que nous n'avons plus de temps à per-

CROQUIS PAR CHAM.



— Joséphine ! t'as pas à craindre la disette, t'auras toujours de quoi te garnir l'estomac !



— Fait pas chaud !
— Qué chance qu'on nous envoie au feu !

— Avec un lapin ?
— Ils ont plus de valeur aujourd'hui que les chiens !

— François, je vous avais dit de dégraisser ma redingote !
— Monsieur, je m'en garderai bien. Allez voir au marché ce qu'elle vaut la graisse aujourd'hui !

— Pitou, je vous mets au pain sec ?
— Je m'en fiche pas mal ! avec ça que vous pourriez me payer du beurre à c't'heure !

— Comment, tu pleures parce que j't'envoie à l'école ?
— Oui, maman, maintenant on mange les ânes !

dre aux bagatelles de la porte, mais enfin n'est-ce pas un scandale de voir au haut de la colonne Vendôme et dominant Paris le grotesque bonhomme de bronze enveloppé de la toge césarienne?

Ne l'aurait-on pas même jugé digne de faire un canon passable?

Emile Daclin.

CHRONIQUE DU JOUR

La Patrie reprochait l'autre soir au Gouvernement de la défense nationale de se montrer trop hautain, trop cassant, trop fanfaron vis-à-vis de M. de Bismark.

« Nous ne demandons point au Gouvernement de ne pas rester superbe jusque dans la défaite; nous le supplions seulement, s'il tient à notre salut plutôt qu'à sa gloire, de ne pas affecter dans la défaite un langage qui, même dans la victoire, paraîtrait à des gens modérés et sages un peu trop superbe. »

Voilà où l'aveuglement de l'opposition peut conduire les gens. Si *la Patrie* était un journal plaisantin, on pourrait croire que *la Patrie* plaisante; mais non, *la Patrie* ne plaisante pas, et c'est très sérieusement qu'elle trouve de la jactance dans le discours de M. Jules Favre.

La Patrie devrait bien nous dire jusqu'à quel point il conviendrait au gouvernement français de s'incliner devant M. de Bismark, quel angle de l'échine avec la verticale aurait l'heur de la satisfaire.

Jamais la presse parisienne ne fut plus en proie aux potins de toutes sortes; c'est une conséquence forcée de notre isolement. Il faut donner des nouvelles à tout prix, et les nouvelles étant pour le quart d'heure aussi rares que le beefsteak, on est réduit à les inventer. Chacun s'ingénie donc chaque matin à inventer quelque chose, dont le voisin prendra aussitôt le contre-pied pour avoir l'air autrement ou mieux informé. C'est ainsi que chaque matin Orléans est pris ici et repris là; l'armistice à la veille d'être conclu si on en croit celui-ci, est, si l'on en croit celui-là, complétement abandonné. Ainsi de suite. Il en résulte pour le Parisien assoiffé de nouvelles un énervement qui vient augmenter encore les calamités du temps présent.

Mais quoi! Allez donc prier *l'Electeur libre*, par exemple, d'abuser un peu moins des nouvelles à sensation!...

—

En revanche, tenez, voici quelques révélations anodines et qui laissent le cerveau parfaitement calme :

« Le général Fleury a reçu la permission de rejoindre Napoléon III à Wilhelmshohe.

» L'ex-impératrice aussi; mais la permission a été refusée à l'ex-prince.

» *On* se demande ce qu'est devenu le maréchal Lebœuf. »

Qui *on*? Quel est ce *on*?... Comment, quelqu'un songerait encore au maréchal Lebœuf, qu'il se nomme! qu'il se montre cet original! ce phénomène!... ou ce farceur!

—

Il paraît que la guerre est loin d'arrêter l'émigration allemande du côté du Nouveau-Monde. Les journaux américains constatent depuis trois mois une progression croissante dans les arrivages.

Ce n'est donc pas encore le bonheur du peuple allemand que l'œuvre de M. de Bismark, aux yeux de ce peuple lui-même, aurait pour objectif.

Nous nous en doutions un peu.

Gabriel Guillemot.

Le Gérant, ALTAROCHE.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

NI FROID NI AIR par les portes et croisées *JACCOUX*, 20, r. Richer.

MALADES ET BLESSÉS
Soulagemens procurés par les **LITS** et **FAUTEUILS** mécanique — DUPONT et VILLARD, successeurs de Gellé, 18, rue Serpente — Vente et location.

Médaille de la Société des Sciences industrielles de Paris.
PLUS DE CHEVEUX BLANCS
MÉLANOGÈNE
Teinture par excellence
De DICQUEMARE Aîné de Rouen

Pour teindre **à la minute, en toutes nuances**, les cheveux et la barbe, sans danger pour la peau et sans aucune **odeur**.—Cette teinture est **supérieure à toutes celles employées jusqu'à ce jour.**
Fabrique à Rouen, place de l'Hôtel-de-Ville, 47.
Dépôt à Paris, rue d'Enghien, 24.
Détail, boulevard Poissonnière, 12.
PRIX : 6, 12 et 15 francs.

PAPIER WLINSI Contre les Rhumes. Rhumatismes, Douleurs. 1 fr. 50 la boîte, dans toutes les pharmacies.

INJECTION TANNIN FOURQUET guérit en 3 jrs maladies contagieuses. 3 fr le fl. Ph. Fourquet, 29, r. des Lombards. A la Barbe d'or. Exp.

CHABLE médecin spécial, 36, *Rue Vivienne*, envoie avec son ordonnance le traitement nécessaire à la guérison des maladies contagieuses des deux sexes, dartres, virus. (Notice gratis).

MALADIES DE LA PEAU *Eczémas, Psoriasis, Dartres*, etc., guéries sûrement par les *Granules* et le *Sirop d'hydrocotyle* de J. LÉPINE, Pharmacie, 56, rue d'Anjou-Saint-Honoré, Paris.

EAU DES CARMES
BOYER
LEUR SEUL SUCCESSEUR
14, rue Taranne, 14

LITS & FAUTEUILS MÉCANIQUES
POUR MALADES OU BLESSÉS

Vente et location.

Transport de malades

Maison Gellé, DUPONT et VILLARD, successrs
18, RUE SERPENTE. — PARIS.

INJECTION CADET
AU KINO. 3 fr. le flacon. Boulev. Denain, 7, Paris.

DERNIÈRE PERFECTION DE L'ARME A FEU!
FUSIL SCHNEIDER
COMMISSION EXPORTATION

CARTOUCHE A PERCUSSION au centre.

L'inflammation de cette arme est centrale sans déperdition de gaz ni raté. Ce système est le seul auquel le canon peut se rapprocher à volonté contre la bascule pour compenser l'usure qui se produit dans toutes les armes en général. Il est le seul qui indique quand l'arme est chargée. La cartouche se retire d'elle-même du canon en ouvrant l'arme. Chez l'inventeur, 14, rue Sainte-Anne, Paris.

TRENTE-NEUVIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 c. LNNDI 14 NOVEMBRE 1870

85

ABONNEMENS

PARIS

Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

ABONNEMENS

DÉPARTEMENS

Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an.. ..... 80 —

L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, W. C.
London.

LE CHARIVARI

LA SEMAINE DE LA BOURSE

Du boulevard des Italiens.
Dimanche 13 novembre 1870.

Monsieur le rédacteur,

Vendredi, lassé du rôle néfaste qu'il joue depuis un temps immémorial dans le calendrier, a fini par donner sa démission. Dimanche viserait-il par hasard à le remplacer?

Avez-vous remarqué, depuis quelque temps, comme toutes les mauvaises nouvelles nous arrivent ce jour là?

C'est un dimanche que nous avons appris la reddition définitive de Strasbourg.

La nouvelle de la capitulation de Bazaine nous est également parvenue un dimanche.

Il y a aujourd'hui quinze jours qu'a eu lieu l'évacuation du Bourget.

C'est dimanche dernier que *le Journal officiel* contenait l'annonce de l'avortement des négociations de l'armistice.

Voyez pourtant ce que c'est que la puissance de l'habitude. La lecture du *Journal officiel* à peine terminée, je m'habille et je cours au passage de l'Opéra.

Hélas! le temps n'est plus où toute nouvelle importante était sûre, dimanche ou fête, d'amener la foule des spéculateurs dans ce passage.

L'asphalte du boulevart est désert, la double galerie serait vide, sans une queue de gardes nationaux attendant devant la boutique du pâtissier le moment d'acheter leur part de cette manne des bastions que Rollet distribue sous la forme de pâtés froids.

D'un spéculateur pas l'ombre!

Je suis rentré chez moi en me promettant bien de faire un nœud à mon mouchoir pour me rappeler que nous étions en état de blocus, et en remettant au lendemain la chûte de la rente.

Lundi donc en entrant à la bourse, je demande:

— A combien la rente?

— A 52 50

— C'est-à-dire deux francs plus bas que samedi. Voilà qui nous présage une jolie fin de bour e.

Eh bien! je me trompais dans mes tristes prévisions. Ce début n'a pas trop découragé les acheteurs, et au dernier coup de cloche la bourse était déjà meilleure.

La confiance de nos spéculateurs (remarquez bien ce pluriel) n'a fait que grandir les jours suivans en même temps que les cours de la rente et des autres valeurs n'ont pas cessé de se raffermir.

Nous avons même vu autour de la corbeille quelque chose qui ressemblait vaguement à la foule et à l'empressement des anciens jours. Pas mal d'opérations ont été faites sur le marché à terme, d'où il faut conclure que quelques spéculateurs reviennent.

Or parmi ces spéculateurs les uns croient à la reprise des négociations entre Paris et Versailles: il est impossible de les faire démordre de cette croyance par la force ou par la persuasion. Ce sont les boule-dogues de l'armistice.

Les autres ne croient pas plus à l'armistice qu'à autre chose, mais même, sans recourir aux somnambules ou aux esprits frappeurs, ils ont un pressentiment intérieur, une vision extra-lucide de la prochaine cessation des hostilités. Ce sont les voyans de la paix.

Déclarations officielles,

Circulaire de Jules Favre,

Mobilisation de la garde nationale,

rien n'ébranle leur conviction pacifique, et comme je n'ai nullement l'envie d'exposer mon fond de culotte à la dent des boule-dogues, ni de discuter les visions des disciples de Swedenborg, je laisse les spéculateurs tranquilles sans m'inquiéter le moins du monde de décider si la bourse se fait illusion ou s'il y a une apparence de vérité au fond de ses espérances. Je me borne à constater la fermeté du marché que je

ne crains pas de qualifier de remarquable, puisque la rente a fermé hier à 54 50.

Mais c'est la rente italienne qu'on recherche principalement. La voilà plus haut qu'avant la guerre, à 55 50. L'Italie en effet, en suivant la politique actuelle, ne court aucun danger de voir péricliter ses finances.

J'ai hâte de terminer cette lettre qui porte en tête le mot fatal : *Dimanche !* Cependant au moment où je la signe aucune nouvelle néfaste ne m'est parvenue. Il est vrai que les communications sont complètement interrompues entre le gouvernement de Paris et la délégation de Tours. Voilà pourquoi nous ne sommes point encore fixés sur l'emprunt-Laurier ni sur bien d'autres choses.

Sur l'armistice, par exemple, nous voilà définitivement fixés par *le Journal officiel*. Le gouvernement n'a plus entendu parler d'armistice depuis la rupture des négociations, mais la note du *Journal officiel* ne défend pas de supposer que les puissances agissent encore sur la Prusse. Cette nouvelle n'est donc pas trop mauvaise pour une nouvelle du dimanche.

Il est enfin arrivé un pigeon qui ne nous apprend pas grand chose d'intéressant ; il était temps, car messieurs les pigeons étaient en train de perdre leur vieille réputation de voyageurs intrépides. On les avait un peu négligés depuis les chemins de fer, et il est possible qu'ils nous en gardent rancune, car nous ne supposons pas que la neige et le vent puissent les retenir au coin de leur feu. Un pigeon qui consulterait le baromètre avant de se mettre en route ne serait qu'un simple étourneau.

Agréez, etc.

CASTORINE.

Pour copie conforme :

Zabban.

Réflexion d'un citoyen qui vient de lire les argumentations pacifico-réac de M. About :

— Tiens ! tiens !... Je ne savais pas qu'il y eût des cours de prussien à l'Ecole normale.

Nouvelle donnée par *le Paris Journal* :

Le fameux article de M. About aurait été tiré à part, à Versailles, par ordre de M. de Bismark, à 20,000 exemplaires, et ces 20,000 exemplaires auraient été distribués à l'armée d'occupation.

A quand la croix de l'Aigle-Rouge ?

Un journal assure que l'article de *la Patrie* qui faisait bafouer la France par Bismark était de M. J.-J. Weiss.

Cet article mettant dans la bouche du chancelier prussien les plus cruels outrages à l'adresse de M. Ollivier, sous la présidence de qui M. Weiss reçut jadis les titres de secrétaire général et de conseiller d'Etat, nous refusons de croire à cette assertion évidemment calomnieuse.

Paul Girard.

LE CAS DE M. RENAN

Paris s'est vivement ému du grand malheur qui vient de frapper un écrivain que de brillantes facultés semblaient ne pas destiner à une si cruelle infortune.

Nous voulons parler de l'accès de démence dont a été subitement atteint M. Ernest Renan et qui s'est manifesté dans un article qu'a cru devoir publier, on ne sait pourquoi, *le Journal des Débats*.

On sait que la folie de M. Renan consiste à soutenir que le seul remède à la situation actuelle est la convocation de l'*assemblée des notables ! ! !*

Ce serait bien comique si ce n'était pas si triste. Inutile de dire qu'on s'est hâté de prodiguer au malade les soins réclamés par son état. Les meilleurs aliénistes sont rangés autour de son alcôve.

Sous leurs premiers efforts le mal a empiré.

Le malade, dans un nouvel accès, a dit qu'il fallait convoquer les fameux ducs et pairs de Saint-Simon.

Puis, arrivé au paroxisme, il a soutenu qu'il est urgent de convoquer les chevaliers de la Table-Ronde.

Mais les médecins ont tenu bon, et, grâce à des remèdes énergiques, un mieux sensible s'est manifesté. M. Renan ne demande plus que la convocation des Etats généraux.

On espère que huit ou dix jours de soins assidus l'amèneront à se contenter, comme tout le monde, d'une Constituante.

Il y a cependant un danger : c'est que la médication n'agisse sur M. Renan en un sens inverse ; plusieurs médecins redoutent, en ce cas, de l'entendre réclamer la convocation de la Commune.

Nous tiendrons nos lecteurs au courant de ce cas si digne d'intérêt. Aujourd'hui nous terminerons en constatant que, cette fois, l'église n'a pas fait sonner les cloches.

Paul Girard.

CHRONIQUE DU JOUR

Je regrette d'avoir à constater que l'influence du bouillon Duval, qui, jusqu'à présent, avait été assez bénigne, commence à produire des résultats déplorables sur l'esprit des provinciaux. On ne se figure pas à quel point cette influence a dû être pernicieuse au point de vue de la levée en masse. Je n'hésite pas à croire que le bouillon Duval soit pour beaucoup dans l'indifférence de la province, relativement au siège de Paris.

Paris (qu'on y songe !) est la seule ville qui ait des bouillon Duval. Les bouillons Duval ont, dès longtemps, excité une basse envie dans toute la France. La Rochefoucauld a dit : « Dans le malheur qui arrive à nos amis il y a toujours quelque chose qui nous fait plaisir. » Au fond de l'âme de chaque provincial il y a certainement cette pensée : « Après tout, pourquoi avaient-ils des bouillons Duval ? »

Le bouillon Duval et les billets de spectacles, c'est à peu près tout ce que la province connaît de Paris. Ces deux choses constituent à ses yeux notre supériorité. Pour moi, je les lui abandonnerais volontiers. Mais quoi ? elle ne les a pas. Ah ! ce que nous avons amassé de haine en donnant des dîners à trente sous, on ne l'aurait jamais su sans l'invasion des Prussiens.

Le moment n'est pas encore au vaudeville. Et cependant quel joyeux vaudeville à faire sous ce titre : *Prudhomme assiégé*.

Au premier acte, on verrait Prudhomme avec sa femme et ses enfans occuper l'appartement qu'un ami lui a confié,

MODES PARISIENNES.

En prévision du bombardement.

et se hâter, par patriotisme, de signaler au gouvernement l'absence de ce même ami.

Puis il y aurait Prudhomme garde national essayant de tous les corps, content d'aucun : Prudhomme faisant queue à la boucherie; Prudhomme mangeant du cheval et faisant à sa famille des discours bien sentis sur ces coursiers, compagnons d'Hippolyte.

Il y aurait les manifestations de Prudhomme, puis les mésaventures de mademoiselle Prudhomme comme vivandière. Enfin, au dernier acte on verrait toute la famille Prudhomme s'échapper en ballon.

Mais je réfléchis que je suis bien sot de vous donner mon idée.

—

Une bien jolie chose.

Je lis dans un journal :

« A partir du 1. courant, les cafés seront entièrement privés de gaz. En compensation ils seront autorisés à rester ouverts comme autrefois. »

Cela fait vaguement penser à l'histoire de ce prisonnier qu'on avait tenu un an enchaîné; à la fin de l'année on lui coupa les jambes et on lui dit :

« Maintenant allez vous promener. »

Un des faits les plus amusans qui se soient passés en province (il s'en passe encore d'amusans), c'est le concile, tenu par Bourbaki, Cambriels et Garibaldi, à cette fin de savoir si les opinions religieuses des deux premiers leur permettent de combattre à côté du dernier.

— Pardon, monsieur, aimez-vous les petits pois?

— Avec beaucoup de sucre.

— Du moment où vous mettez beaucoup de sucre dans les petits pois, vous comprendrez, monsieur, que je ne puis marcher à l'ennemi en votre compagnie.

— C'est trop juste.

—

La pape est plus pratique. Il ne s'inquiète que de son affaire. Dans sa dernière bulle (de savon) on trouve cette phrase :

« Devant une invasion impie, sacrilège, etc. »

Vous croyez peut-être qu'il s'agit de l'invasion de la France par la Prusse. Point, il s'agit de l'occupation de Rome. Détruire la France et la civilisation, cela ne vaut pas la peine d'en parler ; mais prendre au rat un morceau de son fromage, quelle abomination !

—

Eh bien, nous disait l'autre jour une bonne femme, vous me direz ce que vous voudrez, je ne suis qu'une mendiante, mais si j'ai un morceau de pain, je ne veux pas le partager.

— Et qui est-ce qui vous demande la moitié de votre morceau de pain, ma bonne dame ?

— Qui? ceux qui veulent la commune.

— La Commune?

— Sans doute, pour mettre tout en commun.

—

Mot épique de la même bonne dame :

— Voilà, lui disais-je, une année terrible, vous vous en souviendrez.

— Si je m'en souviendrai? Oui, je m'en souviendrai. D'ailleurs *je m'en souviens d'avance.*

Entendu, non inventé.

Henry Maret.

Le Gérant. ALTAROCHE.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

PRIMES DU *CHARIVARI*

Tout abonné d'UN AN — dont l'abonnement aura été fait *en une seule fois* et *sans intermédiaire* — aura droit de recevoir *franco* et pendant une année

LE PETIT JOURNAL POUR RIRE

PARAISSANT TOUTES LES SEMAINES

huit pages de texte et de dessins comiques, 52 numéros par an.

Dans chaque numéro une caricature de Grévin.

Ceux qui le préfèreront pourront recevoir, comme précédemment,

LA TOILETTE DE PARIS

JOURNAL DE MODES

Paraissant deux fois par mois, avec une Gravure de modes coloriée dans chaque numéro, donnant par conséquent 24 livraisons par an, avec autant de planches; Nouvelles ou Romans dans le texte. — Quatre de ces numéros contiennent, en outre, de nombreux patrons.

LIVRES ET ALBUMS

Les abonnés d'UN AN qui aimeront mieux une prime de librairie pourront choisir un ouvrage ci-dessous : 1° **Histoire de Paris**, par M. TH. LAVALLÉE, superbe volume grand in-8° illustré de 107 vues; 2° **Gulliver**, édition magnifique avec 400 dessins de GRANVILLE; 3° **Voyages dans l'Inde du prince Soltykoff**, grand in-8°, 38 belles planches à deux teintes; 4° **Paul et Virginie**, beau volume in-8° illustré par BERTALL; 5° **La Chine ouverte**, ouvrage du plus haut interêt. 250 dessins variés; 6° Un de ces quatre albums comiques : **M. Cryptogame, le Docteur Faustus**, par Topfer; **la Chicane et l'Amour**, **Aimez-vous rire?** par Damourette, Tarin, Quillenbois, etc., etc.

N. B. — Les primes ci-dessus, sauf le **Petit Journal pour rire** et la **Toilette de Paris**, qui seront expédiés *franco*, comme il a été dit, devront toutes être retirées directement dans nos bureaux, sans quoi l'Abonné devra joindre a sa demande la somme de **1** fr. **50** c. pour frais de port.

GRANDE PRIME EXCEPTIONNELLE

Le Charivari, désirant en outre faire un splendide cadeau à tous ses abonnés indistinctement, même à ceux de TROIS MOIS, leur offre à des conditions incroyables de bon marché **cette grande Prime exceptionnelle :**

L'HISTOIRE DES DEUX RESTAURATIONS

par A. DE VAULABELLE

huit volumes in-8°,

sera adressée également *franco* contre l'envoi de

25 FRANCS

Pris dans nos bureaux, ce dernier ouvrage sera donné pour

20 FRANCS

Nota. — Les abonnés d'un an qui auront pris une des primes gratuites pourront, en sus, contre l'envoi des sommes ci-dessus indiquées, recevoir ces deux primes exceptionnelles.

TRENTE-NEUVIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 c. MARDI 15 NOVEMBRE 1870

ABONNEMENS

PARIS

Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

ABONNEMENS

DÉPARTEMENS

Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —

L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, w. c.
London.

LE CHARIVARI

BULLETIN POLITIQUE

L'ardeur des bâcleurs d'armistices et des improvisateurs d'assemblées nationales commence quelque peu à se ralentir.

Les objections surgissant en foule, l'opinion publique a honte, non pas d'elle-même, mais de ceux qui ont cherché à l'entrainer par surprise vers des humiliations qui auraient été la mort définitive de la France.

Du projet de *la Patrie* où M. Weiss vient continuer la série des fours si brillamment inaugurée dans *la Presse* et achève de démontrer que chez lui l'écrivain n'a pas plus de consistance dans les idées que l'homme politique de suite dans les actes, du projet de *la Patrie*, dis-je, il ne faut même plus parler.

Consulter ces conseils généraux où siègent les suppôts du régime odieux qui a ruiné le pays, était une de ces conceptions folâtres dont le père Gagne jaloux a dû revendiquer tout bas l'archi-ridicule.

A supposer même que les conseils généraux ne fussent pas indignes, n'est-il pas évident que nommés pour toute autre chose, ils n'ont aucunement mission pour décider ce point spécial de la paix ou de la guerre?

En admettant une délibération, encore faudrait-il une réunion de mandataires choisis expressément dans ce but et sous le coup des évènemens qui en bouleversant la France ont bouleversé les opinions.

Oser prétendre que des gens élus n'importe pourquoi il y a six mois sont en état de représenter en quoi que ce soit la France aujourd'hui! La monstruosité est tellement évidente, que c'est perdre son temps que de discuter.

Quant à une assemblée telle que la rêvent les *Débats*, elle serait, elle aussi, un pur gâchis.

L'Evangile selon Saint-Renan nous mènerait tout droit à la plus belle cacophonie du monde.

Comment, dix-sept départemens sont occupés, c'est-à-dire dans l'impuissance absolue de manifester leur volonté libre; les autres plus ou moins menacés, plus ou moins entravés dans leurs communications ne peuvent s'éclairer; enfin la capitale du pays étant bloquée ne peut échanger ses impressions avec la province ni se concerter sur les grands intérêts de la cause commune.

Et c'est dans de semblables conditions qu'on voudrait faire voter la France à tâtons pour ainsi dire, c'est-à-dire la livrer impuissante et liée aux intrigues et aux manœuvres de tous ceux qui auraient intérêt à l'égarer!

Nous voulons croire que les journaux qui ont cédé à un véritable accès de délire pacifique n'ont pas compris la portée de ce qu'ils faisaient. C'est leur seule excuse.

Sans armistice, toute élection est non-seulement dérisoire, mais funeste et mortelle.

Ce qui est plus grave, c'est que, soit qu'ils prissent leurs désirs pour des réalités, soit qu'ils cherchassent à forcer la main au gouvernement en le compromettant, plusieurs journaux prennent sur eux d'annoncer un fait absolument faux: à savoir que le gouvernement aurait décidé de convoquer une assemblée sans armistice.

Non! le gouvernement n'a pu commettre une pareille faute.

Non! il ne l'a pas commise et il ne la commettra pas. Il trahirait sa mission en cédant à la pression intéressée de toutes les réactions coalisées contre la république.

Lisez la proclamation du général Trochu.

Elle affirme clairement la volonté et la nécessité d'une résistance à outrance en dehors de toute espèce de négociations. Il ne serait pas digne de la France, dit elle, et le monde ne comprendrait pas que la population et l'armée de Paris, après s'être si énergique-

ment préparées à tous les sacrifices, ne sussent pas aller plus loin, c'est-à-dire souffrir et combattre jusqu'à ce qu'elles ne puissent plus ni souffrir ni combattre. Ainsi serrons nos rangs autour de la République et élevons nos cœurs.

Et à ce propos, nous terminerons par une réflexion que devraient bien se faire les pacifiques de bonne foi, par ce que j'appellerai les pacifiques à arrière-pensées.

Voulez-vous la paix, c'est convenu, c'est entendu, mais au moins sachez donc la conquérir ! Comprenez donc que les Prussiens sont encouragés à la lutte par vos lamentations découragées.

Si vous montrez à l'ennemi que vous jetez, comme on dit vulgairement, le manche après la cognée, si vous prêchez sur tous les tons la défaillance, M. de Bismark se dira certainement :

—Je serais, ma foi, bien sot d'accorder un armistice à ces gens-là. Leurs propres écrivains travaillent si bien à les démoraliser qu'un de ces matins les portes des Tuileries s'ouvriront toutes seules devant nous.

C'est là seulement que nous signerons une paix à merci.

Que si, au contraire, la presse parisienne comprend son devoir en se faisant l'interprète d'une population prête à tous les sacrifices, l'ennemi sera forcé de nous estimer et de nous redouter en même temps.

Plus que jamais elle est de mise la devise antique : « Si vous voulez la paix, préparez-vous à la guerre. »

J'entends une paix qui ne soit pas, comme d'aucuns sont décidés à l'accepter, le pur et simple acte de décès de la patrie.

Pierre Véron.

LES DEUX PENCHANS

La population parisienne, notamment la garde nationale, me rappelle l'auditeur au conseil d'Etat de *Bataille de Dames*, de Scribe et Legouvé.

Ce personnage, on s'en souvient, était fils d'une mère très-courageuse et d'un père très timide ; de là deux côtés saillans dans sa nature : d'une part, une audace extraordinaire dans le danger supposé, tempéré par une prudence non moins grande qui lui fait trop considérer les périls auxquels il va s'exposer.

Mis dans une situation fort délicate, il hésite d'abord ; mais bientôt le côté maternel l'emporte, et il risque bravement sa vie pour sauver son honneur.

Eh bien ! le peuple français, le Parisien surtout, est ainsi fait. Fils de la révolution, il aime les grandes choses et se passionne volontiers pour les entreprises hardies, mais aussi fils du régime débonnaire de la monarchie de juillet et de l'Empire qui l'a énervé, il redevient trop volontiers bon père, bon époux, bon garde national si l'on veut, mais à la condition de ne pas trop perdre de vue les pantoufles et le coin de son feu.

Il est brave le peuple de Paris, il l'a maintes fois prouvé, mais il a surtout à un haut degré le sentiment de l'honneur et du patriotisme. Il ne faut que mettre en jeu cet instinct si noble : qu'il soit bien persuadé, dans les circonstances actuelles, que toute issue autre que celle-ci : combattre, est impossible ou déshonorante. Que le Gouvernement, par ses actes et par les mesures qu'il va prendre le convainque de cette nécessité : que le salut et surtout l'honneur est à ce prix, et vous ne l'entendrez plus parler de paix ou d'armistice, et calme, résolu, préparé à tout, vous le verrez attendre avec confiance et sérénité le moment où l'on pourra lui dire :

— L'heure est venue, marche.

Il succombera peut-être, mais l'honneur sera sauf.

Paul Girard.

PROPOS DE SIEGE

Voilà que l'on se met à manger les rats.

Ceux de l'Opéra sont-ils du nombre?

On sait que de tout temps les Parisiens les ont trouvés... à croquer.

***

Le Siècle fait une remarque fort judicieuse, à savoir que nous ne devons interpréter que très favorablement l'absence des nouvelles de la province.

En effet, s'il y avait de quoi nous chagriner, messieurs les Prussiens n'auraient pas manqué de nous le faire savoir. Or, nous ne savons rien absolument ; — donc, c'est que là-bas tout va bien.

Décidément la vieille sagesse des nations a parfois du bon :

« Pas de nouvelles, bonnes nouvelles. »

***

L'administration des postes vient de nous donner le moyen de recevoir des nouvelles des êtres aimés que nous avons en province. Elle met à notre disposition des cartes que nous envoyons à ceux-ci, et qu'ils nous renvoient ensuite avec les réponses à nos questions.

Bien, mais ce qui serait mieux, c'est que nos correspondans de province pussent se procurer là bas ces cartes. Car nous sommes tellement limités pour le poids des lettres que nous avons à expédier, qu'il est bien inutile de surcharger encore nos missives d'une carte qui doit nous revenir en effigie.

Puissent nos pigeons voyageurs ne jamais perdre la carte dans leur course aérienne, et qu'Eole leur soit propice.

***

Un inventeur — on les compte par milliers — vient d'imaginer une canne-fusil qui lance des rayons électriques sur l'ennemi.

Je n'en vois pas bien l'utilité : Est-ce que ce monsieur voudrait électriser les Prussiens, par hasard ?

Non. Ce n'est que pour les éclairer, afin de les atteindre plus sûrement pendant la nuit.

On pourra ainsi prouver à M. de Bismark que, malgré l'investissement, Paris ne cesse pas de lancer la lumière sur le monde.

***

— Qui vive ?

— ..trouille ?

— Avance au ralliement.

(Le caporal s'avançant après un instant de silence.)

— Nous ne nous serions jamais doutés tout de même que nous naviguerions un jour sur ce vaisseau là.

— Allons, bon! voilà que j'ai encore oublié le mot comme hier! J'avais pourtant fait un nœud à mon mouchoir.

Emile Daclin.

CHRONIQUE DU JOUR

Il s'est trouvé des journaux pour dire que M. Sencier, ancien préfet du Rhône, arrêté le 4 septembre, aurait été jugé par un comité de salut de public et GUILLOTINÉ !...

C'est vainement que d'autres assurent qu'on aurait vu ledit Sencier en Suisse. Dans la légende de l'avenir, Sencier demeurera victime de la démagogie, et qui sait? Peut-être aura-t-il sa complainte!

—

Le prince royal de Prusse n'a pas été seulement nommé maréchal par son papa, il a reçu du roi de Wurtemberg la croix de l'ordre du mérite militaire.

— Et maintenant, disent les soldats prussiens, nous pouvons mourir!...

—

Comme on devait s'y attendre, l'impôt sur les absens a fait pousser les hauts cris aux imposés. Ils ont tous une excuse: Raison de santé ou autre. La plus fréquente est celle-ci: « Je vais tous les ans passer mes vacances en province; je n'ai fait cette année que ce que je fais tous les ans. »

Ces gens-là ne semblent pas se douter qu'il se passe actuellement à Paris quelque chose qui ne se passe pas tous les ans.

Mais, d'ailleurs, il est une réponse bien simple à faire à tous les réclamans, c'est que cette taxe n'est pas une *punition infligée* pour l'acte de la fuite, acte que le gouvernement lui-même a conseillé à ceux qui jugeaient leur présence inutile à la défense; c'est un impôt de guerre que l'on fait payer à ceux qui peuvent le payer. Or, tout individu qui a pu quitter Paris et transporter ses pénates en province ou à l'étranger, montre par cela même qu'il a des ressources pécuniaires abondantes, suffisantes en tout cas pour venir en aide au trésor public obéré. La taxe n'est pas déjà si exorbitante.

A la place du gouvernement, j'aurais doublé la contribution de tous ceux qui se sont permis de réclamer.

—

M. Pierre Clément vient de mourir. C'était un historien d'une certaine valeur. Sa *Vie de Colbert* était très estimée ainsi que ses *Etudes sur le gouvernement de Louis XIV*. Mais, au milieu des préoccupations du jour, que peuvent peser, je vous le demande, les productions même les plus estimées d'un écrivain, fût-il plus qu'un écrivain *estimable?*

—

On nous affirme que nombre de personnes qui ont des ambulances et peu ou pas de blessés, se font délivrer par les municipalités de la viande de bœuf ou de mouton et la vendent sous-main aux bouchers, aux pâtissiers et aux charcutiers.

La délation dans ce cas serait vertu civique.

—

La question de l'enrôlement des séminaristes, prêtres, pasteurs, rabbins, religieux de tous les ordres et de toutes les dénominations revient sur l'eau à propos du décret de mobilisation de la garde nationale.

Nous y pousserons, pour notre part, de toutes nos forces. Les pères de famille doivent-ils seuls se sacrifier pendant que tant de célibataires, gaillards vigoureux et bien nourris s'abriteraient derrière leur caractère prétendu sacré.

—

Une des choses les plus étonnantes de ces derniers temps, c'est qu'un article de M. Edmond About ait pu faire sensation.

M. Edmond About!... Cela semblait-il assez loin de nous depuis deux mois!

Gabriel Guillemot.

Le Gérant. ALTAROCHE.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

MALADES ET BLESSES
Soulagemens procurés par les **LITS** et **FAUTEUILS** mécanique — DUPONT et VILLARD, successeurs de Gellé, 18, rue Serpente — Vente et location.

Médaille de la Société des Sciences industrielles de Paris.
PLUS DE CHEVEUX BLANCS
MÉLANOGÈNE
Teinture par excellence
De DICQUEMARE Aîné de Rouen

Pour teindre **à la minute, en toutes nuances**, les cheveux et la barbe, sans danger pour la peau et sans aucune **odeur**.—Cette teinture est **supérieure à toutes celles employées jusqu'à ce jour.**
Fabrique à Rouen, place de l'Hôtel-de-Ville, 47.
Dépôt à Paris, rue d'Enghien, 24.
Détail, boulevard Poissonnière, 12.
PRIX : 6, 12 et 15 francs.

INJECTION CADET
AU KINO. 3 fr. le flacon. Boulev. Denain, 7, Paris

ESSENCE DE **SALSEPAREILLE** le meilleur dépuratif du sang, humeurs, dartres, virus, etc. Ph. Fourquet. 29, r. des Lombards. A la Barbe d'or. 3 f. le fl., 15 f. les 6 fl. Exp.

LITS & FAUTEUILS MÉCANIQUES
POUR MALADES OU BLESSÉS
Vente et location.

Transport de malades
Maison Gellé, DUPONT et VILLARD, successrs
18, RUE SERPENTE. — PARIS.

DRAGÉES FORTIN AU COPAHU SANS SAVEUR ET SANS ODEUR
Elles guérissent rapidement les maladies contag. les plus rebelles sans jamais fatiguer l'estomac. Prix du flac., 4 f. Paris, pharmes **Lejeune**, 38, r. Keller; **Chopard**, 8, rue des Lombards.

PLUS DE COPAHU
Sirop au *extrait de fer*, pour bien guérir affections urétrales, relâchements, pertes, CHABLE, 36, *r. Vivienne*. Consultations.

DERNIÈRE PERFECTION DE L'ARME A FEU!
FUSIL SCHNEIDER
COMMISSION EXPORTATION

CARTOUCHE A PERCUSSION au centre.

L'inflammation de cette arme est centrale sans déperdition de gaz ni raté. Ce système est le seul auquel le canon peut se rapprocher à volonté contre la bascule pour compenser l'usure qui se produit dans toutes les armes en général. Il est le seul qui indique quand l'arme est chargée. La cartouche se retire d'elle-même du canon en ouvrant l'arme. Chez l'inventeur, 14, rue Sainte-Anne, Paris.

TRENTE-NEUVIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 c. MERCREDI 16 NOVEMBRE 1870

ABONNEMENS

PARIS

Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

ABONNEMENS

DÉPARTEMENS

Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —

L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, W. C.
London.

LE CHARIVARI

BULLETIN POLITIQUE

La victoire d'Orléans (c'est désolant) gêne ces messieurs de la paix à tout prix.

L'évènement venant démontrer là que leur projet de livrer la France pieds et poings liés à la Prusse est une véritable trahison, ils voudraient bien atténuer les effets de l'heureuse nouvelle.

Je ne sais rien de plus odieux que les restrictions et insinuations balbutiées par *le Journal des Débats*.

On sent que l'infortuné se désole tout bas de notre victoire et voudrait semer dans l'opinion publique la défiance qui amène la défaillance avec elle.

Le journal de M. Bertin serait bien heureux, ô mais là bien heureux, *si ces bonnes nouvelles étaient confirmées*.

Comme vous le voyez, on espère encore rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois que ces chers Prussiens démentiront leur défaite, et il parait qu'entre leur affirmation et celle du gouvernement de la défense le choix des *Débats* sera vite fait.

Tant de patriotisme confond. Mais que voulez-vous? *les Débats désirent la paix!*

Des victoires nationales, c'est inopportun en ce moment. Cela prolongera la lutte et empêchera une bonne petite capitulation qui aurait permis aux actions de chemins de fer de remonter et aux gourmets de déguster les truffes et les huîtres de la saison nouvelle.

Si nous nous mettons à vaincre, il faudra peut-être se battre deux ou trois mois encore pour purger le sol des Prussiens. Cela, au moment où *les Débats* espéraient que leurs généreux efforts allaient amener la population à un découragement propice qui permettrait de bâcler la paix tendrement souhaitée.

Aussi *les Débats ne peuvent-ils s'empêcher de remarquer* (*sic*), que depuis plusieurs jours on représentait Orléans comme évacué par les Allemands.

Ils vont même plus loin.

Sans oser prononcer le mot, ils donnent à entendre que tout cela pourrait bien être un joli mensonge de M. Gambetta.

Ces choses-là ne se réfutent pas, elles se racontent et la punition est suffisante.

On dit que M. de Bismark a fait tirer à vingt mille exemplaires le dernier article de M. About. Pour être juste il ne peut se dispenser de faire afficher dans toutes les casernes de la bonne ville de Versailles les réflexions *des Débats* auxquelles nous faisons allusion.

Quoi qu'il en soit, voilà les fauteurs d'Assemblée nationale en désarroi.

L'Avenir répondant à l'un d'eux assène sur cette invention puérile un coup de raisonnement dont il ne se relèvera pas.

L'Avenir n'a pas de peine à démontrer qu'une Assemblée sans armistice c'est l'équivalent d'un armistice sans ravitaillement:

« Ni nos généraux, ni nos soldats, dit-il, ni la population ne voudront prendre la responsabilité et s'exposer aux conséquences de faits de guerre sérieux, du moment où une assemblée délibèrera et où le résultat d'opérations militaires pourrait, en cas de succès comme en cas de revers, contrecarrer les résolutions de cette assemblée, et faire, par exemple, que le jour où cette assemblée aurait obtenu de la Prusse des conditions de paix relativement avantageuses, un échec subi par nous mettrait ces conditions à néant. Quel général, nous le demandons, voudra s'exposer à une telle éventualité! »

C'est irréfutable, mais *l'Avenir* est bien bon de croire que ceux à qui il parle ne savent pas toutes ces choses.

Voyez plutôt les sophismes derrière lesquels *la France* essaie de se retrancher.

Simple observation, dit-elle. Et en effet, *la France* abuse de la simplicité dans cette affaire. De quoi accuse-t-elle les soi-disant libéraux? De méconnaitre la

souveraineté du suffrage universel en refusant de faire nommer en ce moment une représentation nationale.

Est-il possible de croire à la naïveté des lecteurs au point d'espérer qu'ils avaleront et digèreront des raisonnemens de cette force-là.

Ne saute-t-il pas aux yeux de l'être le plus candide que c'est parce que nous avons le respect du suffrage universel que nous le voulons libre et que nous ne regarderions jamais comme l'expression de la volonté de la nation un vote qui aurait été couché en joue par six cent mille fusils prussiens?

Dans de telles conditions, toute élection serait un leurre, une escorbarderie.

Voilà pourquoi nous la repoussons.

Le Constitutionnel, lui, a imaginé un autre expédient. Il ne veut plus que les électeurs donnent leurs voix, il veut qu'ils donnent de la voix. En d'autres termes il propose qu'à la prochaine revue la garde nationale se mette à vociférer pour ou contre l'Assemblée nationale.

Il y a évidemment là une réminiscence de ces charmantes revues de Satory où le champagne donnait aux poumons des ardeurs bonapartistes. Mais cet heureux temps n'est plus et les circonstances sont trop graves pour que les procédés comiques patronnés par *le Constitutionnel* soient de mise.

Ils auraient, sans parler des autres, ce léger inconvénient, de permettre à chacun de s'attribuer la majorité des hurlemens.

Ceux-ci criant en effet: pas d'Assemblée nationale, et ceux-là: vive l'Assemblée nationale, on n'entendrait absolument que les mots: *Assemblée nationale*, noyés dans un tumultueux ensemble de clameurs confuses.

Le seul résultat que pourrait amener cette bataille des larynx serait un commencement de guerre civile si jamais on pouvait la prendre au sérieux.

Simple observation finale:

Si du temps où le *Constitutionnel* était bonapartiste la garde nationale s'était permis de crier: A bas l'empereur! quand le grand homme de Sedan passait, on même simplement: Vive telle ou telle mesure politique, nous aurions voulu savoir ce que ce bon journal aurait dit alors du système qu'il préconise aujourd'hui dans le simple espoir de créer quelques embarras à la République.

Pierre Véron.

LA CONSPIRATION RÉACTIONNAIRE

Elle se démasque — et à temps, Dieu merci — l'honnête conspiration réactionnaire, tramée par les courtisans de tous les régimes et servie par tous les journaux vendus hier et qui voudraient être achetés le plus tôt possible.

Voyez leur jeu. Ils le croient adroit, il n'est que cynique.

Dans les premiers jours de l'investissement, ayant à compter avec l'élan patriotique, alors dans toute sa verdeur, ils exagéraient non l'idée, mais les moyens de la résistance: le mot *guerre à outrance* était trop faible pour eux, ils réclamaient les barricades par centaines, les canons par milliers. Leurs bras se faisaient télégraphes et leurs voix se faisaient trompettes.

Ils espéraient, en surexcitant l'opinion publique, la faire dévoyer et nous jeter dans ces excès qui rendent la réaction inévitable.

Leur calcul a été déjoué; les excès ont été évités et la défense est restée ferme et résolue.

Alors ils changent de tactique. Comptant trouver Paris moins vigoureux, à raison, — soit de la longue attente qui porte sur les nerfs, — soit des tracas inséparables du rationnement, ils lancent les mots d'armistice et de paix; ils caressent et entretiennent les défaillances; ils désarment les cœurs pour arriver à désarmer les bras.

Et voyez le contre-sens!

Quand ils criaient *guerre sans trêve!* la défense était difficile, mal outillée et sans armée compacte et aguerrie. Aujourd'hui, au contraire, on a fondu des canons et construit les barricades qu'ils demandaient. Les remparts sont encombrés d'hommes et hérissés de pièces. L'armée s'est faite et a fourni ses preuves... Voilà le moment qu'ils choisissent pour crier: « Sauve qui peut! »

N'est-il pas évident que Paris se rendant aujourd'hui la France serait à jamais déshonorée?

Eh! c'est précisément ce qu'ils désirent. L'avilissement est le fumier sur lequel poussent les monarchies. Ils veulent la France déshonorée, parce qu'ils la veulent monarchique.

Mais la conspiration est démasquée: l'âne travesti en lion a laissé percer trop tôt le bout d'oreille.

Paul Girard.

Il se vend beaucoup de rats dans les halles de Paris.

Il ne faut tirer de cette circonstance aucune induction fâcheuse touchant notre stock alimentaire. On serait porté à le faire, car il est historiquement vrai que le rat est souvent devenu l'extrême ressource des assiégés atteints par la famine.

Tel n'est point le cas. Paris est, dieu merci, encore bien approvisionné; c'est tout bonnement aujourd'hui affaire de curiosité friande.

Oui, le rat d'égout, avec certains assaisonnemens, — que je ne saurais vous dire, mais qui ne sont heureusement pas le secret des dieux, — est un morceau de premier choix et sa consommation survivra au siège, et il faut s'applaudir de la tendance que donne cette nouvelle provision à nos garde-manger avides.

Deux vifs désirs sont manifestes dans les rangs inférieurs de l'armée allemande.

Le premier est de revoir le plus promptement possible leur pays et leur famille quittés depuis si longtemps.

Le second serait de voir Paris, ne fût-ce qu'un seul jour, — non Paris vaincu et dévasté par l'assaut, mais Paris hospitalier, Paris dans sa vie bruyante des jours ordinaires, qui équivaut à une vie de fête pour les placides Germains.

On obtiendrait d'immenses désertions de soldats si on pouvait les inviter à une journée de réjouissances publiques à la barrière du Trône et sur l'esplanade des Invalides. On assure même que bien des officiers accourraient si la Société des gens de lettres trouvait le moyen de leur envoyer des coupons pour ses lectures des *Châtimens*.

PAGE D'HISTOIRE.

CHRONIQUE DU JOUR

Nous disons donc que « les préparatifs ont été complétés dans la plupart des villes allemandes pour les feux de joie, les illuminations, les feux d'artifice et la sonnerie des cloches, en vue de célébrer l'entrée de l'armée allemande à Paris. »

Trop tôt la chandelle romaine et le lampion ! Bon pour la sonnerie des cloches, qui n'exige d'autre préparation que celle de se pendre aux cordes pour mettre en branle le battant; mais les verres de couleur, de nature assez fragile, ne se mettent généralement en place que le matin pour le soir ; autrement il en manquerait trop à l'appel.

Quant aux feux d'artifice, ils sont déjà posés, il y a gros à parier que plus d'une pièce ratera pour cause d'humidité le jour... indéterminé où la mèche de l'artificier fera appel à leur splendeur.

Quel malheur si la *statue allégorique de l'unité de l'Allemagne* ne s'allumait qu'imparfaitement ! Les esprits taquins pourraient y voir un mauvais présage. Aussi croyons-nous qu'il en est des pétards comme de la soupe à la bière, il faut qu'ils soient servis chaud.

—

Etes-vous comme moi, agacé au possible par toutes ces alternatives de paix et de guerre dont on nous rebat les oreilles depuis quelques?

C'est le régime le plus débilitant que je connaisse.

Exemple :

Je prends un citoyen énergique, parfaitement résolu à faire son devoir et à s'ensevelir sous les ruines d'un immeuble plutôt que d'en tirer le cordon aux Prussiens.

Partant de là, il graisse son fusil avec soin, met ses cartouches au sec et va religieusement à l'exercice soir et matin.

De temps en temps il jette un regard mouillé sur ses bibelots, et se demande, avec une hésitation bien naturelle, sous laquelle de ses potiches il désire plus particulièrement être enseveli.

Quand son choix est fait et que l'idée de succomber avec gloire est tout à fait entrée dans sa cervelle, on vient lui dire un matin : « Vous savez?... on ne se bat plus ; l'armistice est signé.

— Ah! bah?

— C'est la paix, la paix certaine. La bourse a monté de cinq francs.

—

Mon citoyen alors se laisse aller tout doucement à la confiance ; ses nerfs se détendent, il se remet à épousseter ses bibelots, à se rattacher à la vie enfin, et quand il passe place de la Concorde il jette un regard moins héroïque sur la statue de la ville de Strasbourg.

Deux jours après autre antienne ; la girouette a tourné. Les pourparlers sont rompus. Bismark veut nous affamer; il ne s'agit plus aujourd'hui que de passer sur le ventre à l'armée prussienne.

Voilà donc mon homme forcé de remonter sur son cheval de bataille et de se remettre à faire son deuil de ses potiches. Il lui faut s'entraîner de nouveau, opération qui ne réussit ordinairement qu'en s'y reprenant deux ou trois fois.

Mais après cela, si vous venez encore le troubler dans ses rêves guerriers par d'autres racontars pacifiques, l'impatience le gagne, il envoie au diable les billets de garde de son sergent-major et pense vaguement à se faire incorporer dans les vétérans.

Aussi, pour l'amour de Dieu ! tâchons de savoir au juste si nous nous battons ou si nous ne nous battons pas.

Autrement la confusion se mettrait dans les âmes, et l'on serait exposé à voir des citoyens se jeter dans les bras des Prussiens pour leur donner le baiser de paix, quand il ne s'agirait au contraire que de leur passer sa baïonnette au travers du corps.

Louis Leroy.

Le Gérant, ALTAROCHE.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

PRIMES DU *CHARIVARI*

Tout abonné d'UN AN — dont l'abonnement aura été fait *en une seule fois et sans intermédiaire* — aura droit de recevoir *franco* et pendant une année

LE PETIT JOURNAL POUR RIRE

PARAISSANT TOUTES LES SEMAINES

huit pages de texte et de dessins comiques, 52 numéros par an.

Dans chaque numéro une caricature de Grévin.

Ceux qui le préfèreront pourront recevoir, comme précédemment,

LA TOILETTE DE PARIS

JOURNAL DE MODES

Paraissant deux fois par mois, avec une Gravure de modes coloriée dans chaque numéro, donnant par conséquent 24 livraisons par an, avec autant de planches; Nouvelles ou Romans dans le texte. — Quatre de ces numéros contiennent, en outre, de nombreux patrons.

LIVRES ET ALBUMS

Les abonnés d'UN AN qui aimeront mieux une prime de librairie pourront choisir un ouvrage ci-dessous : 1° **Histoire de Paris**, par M. TH. LAVALLÉE, superbe volume grand in-8° illustré de 107 vues; 2° **Gulliver**, édition magnifique avec 400 dessins de GRANVILLE ; 3° **Voyages dans l'Inde du prince Soltykoff**, grand in-8°, 38 belles planches à deux teintes ; 4° **Paul et Virginie**, beau volume in-8° illustré par BERTALL ; 5° **La Chine ouverte**, ouvrage du plus haut intérêt, 250 dessins variés; 6° Un de ces quatre albums comiques : **M. Cryptogame**, **le Docteur Faustus**, par Topfer; **la Chicane et l'Amour**, **Aimez-vous rire?** par Damourette, Talin, Quillenbois, etc., etc.

N. B. — Les primes ci-dessus, sauf le **Petit Journal pour rire** et la **Toilette de Paris**, qui seront expédiés *franco*, comme il a été dit, devront toutes être retirées directement dans nos bureaux, sans quoi l'Abonné devra joindre à sa demande la somme de **1 fr. 50 c.** pour frais de port.

GRANDE PRIME EXCEPTIONNELLE

Le Charivari, désirant en outre faire un splendide cadeau à tous ses abonnés indistinctement, même à ceux de TROIS MOIS, leur offre à des conditions incroyables de bon marché **cette grande Prime exceptionnelle :**

L'HISTOIRE DES DEUX RESTAURATIONS

par A. DE VAULABELLE

huit volumes in-8°,

sera adressée également *franco* contre l'envoi de

25 FRANCS

Pris dans nos bureaux, ce dernier ouvrage sera donné pour

20 FRANCS

Nota. — Les abonnés d'un an qui auront pris une des primes gratuites pourront, en sus, contre l'envoi des sommes ci-dessus indiquées, recevoir ces deux primes exceptionnelles.

TRENTE-NEUVIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 c. JEUDI 17 NOVEMBRE 1870

ABONNEMENS
PARIS
Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —
Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

ABONNEMENS
DÉPARTEMENS
Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an.. ..... 80 —
L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité.
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, W. C.
London.

LE CHARIVARI

BULLETIN POLITIQUE

Le maréchal Bazaine est-il un traitre? Le maréchal Bazaine a-t-il livré Metz alors qu'il pouvait résister encore? Le maréchal Bazaine continue-t-il à conspirer avec Bonaparte en vue d'une [illegible]

Avant de se prononcer, il convient d'attendre qu'on ait sous les yeux toutes les pièces de ce procès sinistre.

Toutefois la vérité oblige à constater dès à présent que la conduite de Bazaine n'a malheureusement pas été assez nette dans toute cette affaire pour qu'une enquête ne soit pas nécessaire.

Comme la femme de César, un général en chef ne devrait pas pouvoir être soupçonné, et par malheur ici le soupçon a une large place.

Nous trouvons, en effet, dans les journaux anglais des détails qui, rapprochés les uns des autres, sont faits pour produire une bien douloureuse impression. Des vivres et des approvisionnemens ont été trouvés par l'ennemi dans Metz, pour une garnison qui aurait occupé la ville jusqu'en mars; une partie des officiers et des habitans aurait cherché à empêcher la reddition de la ville et aurait été repoussée par la force, etc., etc.

Si l'histoire confirme ces rumeurs déshonorantes, le nom de Bazaine sera à jamais flétri; si, au contraire, ce ne sont là que des calomnies, une réparation sera due au général diffamé.

Mais, dès à-présent, il faut bien avouer qu'un fait qui parait certain dépose cruellement contre lui.

Bazaine, après avoir capitulé, se serait rendu auprès de l'homme de Sedan.

Certes, l'infortune a droit à des égards et nous estimons que ceux-là s'honorent qui après avoir été au temps de leur puissance les courtisans des princes, restent les compagnons de leur exil. Mais, c'est à condition, bien entendu, que ces princes-là n'auront perdu qu'eux-mêmes par leurs fautes, à condition qu'ils n'auront pas livré leur pays à l'ennemi, à condition que leurs malheurs politiques n'auront pas entrainé la ruine de la patrie.

Or, c'était précisément ici le cas.

Bonaparte, avant de tomber, s'est fait une horrible lit de cadavres, et, pour sauver sa vie à Sedan, il a pour ainsi dire vendu son armée. Après un tel acte, tout commerce est infâme, tout homme de cœur doit détourner la tête avec horreur.

Que le maréchal Le Bœuf, dont on avait à tort calomnié la santé, continue à être gros et gras et s'en aille loger son embonpoint guilleret à la même enseigne que l'hôte de Wilhelmshohe, c'est logique; mais nous n'avions pas fait au maréchal Bazaine l'injure de le mettre sur le même plan qu'un Le Bœuf.

S'il s'y met, c'est tant pis pour lui.

D'autant plus tant pis que, d'après les rumeurs recueillies par plusieurs journaux, l'ex-empereur est redevenu le conspirateur de Boulogne et de Strasbourg.

Il aurait dit là-bas à un général prussien, en parlant de la République :

— Nous avons désormais le même ennemi.

Il rêve sans doute une nouvelle victoire du boulevard Montmartre, ce vaincu honteux! Des femmes, des vieillards, des enfans, c'est si facile à mettre en déroute!

Nous ne lui conseillons pas pourtant d'y venir, eût-il son ami Le Bœuf pour généralissime de la guerre civile.

Son nom maudit ne rentrera plus dans l'histoire.

C'en est fait. La débâcle s'accentue, et les chefs de la campagne en l'honneur d'une Assemblée élue avec le concours du canon prussien sont eux-mêmes forcés de battre en retraite.

Les Débats ont éteint leurs feux, contraints malgré eux d'obéir à la révolte de la conscience publique. Quant à M. Edmond About, il exécute une volte-face complète.

Le *meâ culpâ* ne laisse rien à désirer.

Il s'est trompé!

« Ce n'est jamais impunément, dit M. About, que l'on conseille la résignation à un peuple fier. »

La phrase est doublement injuste et inopportune.

A un peuple fier, en effet, on ne doit conseiller la résignation que lorsqu'il a épuisé toutes ses ressources, car autrement on insulte à sa fierté même.

Dans tous les cas, et c'est là ce qui a soulevé contre M. About un *tolle* général, quand on est contraint par les circonstances de donner de ces douloureux conseils, on ne le doit pas faire sur ce ton dégagé et facétieux qui détonait si lugubrement au milieu du deuil général.

L'article de M. About aurait pu s'intituler *Les funérailles de la France.*

C'était bien le moins qu'à ces funérailles-là il n'exécutât pas en guise de marche funèbre un quadrille d'Offenbach.

Un décret du gouvernement de la défense supprime la mairie de Paris et la remplace par une délégation spéciale.

M. Etienne Arago emporte les sympathies de ceux qui ont été en relations avec lui.

Comme dit *l'Officiel*, il rendra de nouveaux services dans un nouveau poste où, il faut l'espérer pour lui, il continuera à mériter les injures de *l'Univers.*

Pierre Véron.

Ces inventeurs!

On ne saura jamais ce dont cette race est capable. Un mille projets qui sont chaque jour adressés aux divers membres du gouvernement pour leur suggérer des moyens de défense figurait hier un plan signé par un des principaux marchands de clyso-pompes de Paris et destiné à submerger les Prussiens en coupant la Seine à un certain endroit.

Mais attendez la fin.

La lettre d'envoi de l'homme aux irrigateurs débutait ainsi :

« *M'occupant depuis longtemps des graves problèmes de l'hydraulique.* »

!!!

On annonce que l'ex-impératrice n'a pas jugé à propos de prolonger son séjour à Wilhelmshohe.

On dit même qu'elle ne lui a pas encore pardonné.

Et la France donc !

C'est à Jersey que, d'après des renseignemens qui paraissent exacts, serait mort M. Baroche.

A Jersey ! L'exileur allant finir où tant d'éxilés de l'empire ont souffert !

Le Français annonce que les princes d'Orléans, après être revenus en France, auraient, sur le conseil d'un de leurs amis, repris le chemin de l'Angleterre pour ne point ajouter aux complications de l'heure présente.

Ajoutons qu'il faudrait avoir l'ambition bien enracinée pour souhaiter le pouvoir dans un pareil moment.

UNE DEVISE

Le bataillon de mobiles du Puy-de-Dôme, qui vient encore de se distinguer, a inscrit sur son drapeau deux mots de la vieille langue des Arvernes qui s'est fondue dans le patois local : *Latchen pas !*

Ce qui se traduit littéralement, mais non moralement, par : « *Nous ne lâchons pas !* »

C'est la devise d'Aubière, forte bourgade de la banlieue de Clermont-Ferrand. Les habitans de ce beau village qui s'étend sous le plateau de Gergovia, sont les vrais descendans des compagnons de Vercingétorix. C'est une race à part pour l'esprit d'indépendance traditionnelle, l'énergie et la solidité.

Il n'y a que des paysans dans la commune d'Aubière qui compte bien cinq mille habitans, mais des paysans aisés et relativement instruits. Ils votent tous avec l'opposition sous le régime monarchique : la république seule a le droit de leur demander des *oui.*

Infatigables vignerons, ils ont l'horreur native des fiscalités de barrières : ils ont demandé le libre échange avant Frédéric Bastiat et la suppression des octrois avant Glais-Bizoin.

Ils n'ont jamais toléré les humiliantes visites des employés du fisc, dits *rats de caves*, dans leurs celliers. Ils en ont eu raison, — par le fusil dans les temps agités, — par la résistance inerte et les forts cadenas dans les jours paisibles. Faites bien le siège de mille caves, enfoncez deux mille portes pour percevoir trois cents francs.

[illegible] régime de Louis Philippe, l'administration voulut venir à bout de cette rebellion immuable et passive. Le préfet, le juge d'instruction et le procureur du roi envahirent Aubière à la tête d'un bataillon. Les habitans firent le tout prisonnier ; ils enfermèrent les soldats dans les caves, où ils les grisèrent (la geôle était déjà connue des captifs qui durent ne pas trop résister), et les magistrats à la mairie, où ils les gardèrent à vue autour d'une table bien servie.

En désespoir de cause, on substitua à l'exercice un abonnement que les Aubiérois paient de mauvaise grâce, mais régulièrement, car ce sont avant tout des esprits pratiques et bien ordonnés.

Si la nature avait taillé tous nos paysans sur le patron de ceux d'Aubière, la France serait depuis longtemps un grand pays et les Etats-Unis d'Europe compteraient déjà plus d'une étoile.

Telle est la fière et virile population dont ses frères d'Auvergne ont adopté l'énergique devise. *Lachten pas!* Ils sont, ma foi, bien capables de la maintenir.

Le salut est assuré si cette devise est celle de Paris et de la France.

E. Villers.

CHRONIQUE DU JOUR

A propos du décret récent sur la mobilisation de la garde nationale, nous recevons d'un correspondant paradoxal les quelques observations suivantes que chacun jugera selon son tempérament :

« ... En présence de l'œuvre de dépopulation qui s'ac-

LES NOUVEAUX GARDIENS DE PARIS

— Quand je pense que me voilà il y a six mois.

complit en France depuis plus de trois mois, quels sont les citoyens dont l'utilité dans l'avenir est la moins incontestable? Ceux évidemment capables de procréer et ayant la volonté de procréer.

» Or, le Français marié a la mauvaise habitude, après le deuxième enfant, de n'en plus vouloir d'autres. Donc le père de famille de deux enfans et au-dessus peut être considéré, au point de vue de la besogne utile, comme un homme fini. Dès lors pourquoi la loi aurait-elle pour lui des tendresses et des exemptions particulières?

» L'homme à conserver, à préserver le plus possible, c'est le célibataire. Il n'a pas d'enfans, mais il peut en avoir, tout porte à croire qu'il en aura... »

—

Derrière la Porte-Saint-Denis, à toute heure du jour, on peut voir quantité d'omnibus de tapissières, de véhicules de toutes sortes en partance pour Saint-Denis.

« Allons! allons! les voyageurs pour St-Denis! »

C'est une partie de plaisir. St-Denis, songez donc! c'est le bout du monde! La tentation vous prend. On part. On franchit la ligne des fortifications. On arrive aux portes mêmes de la petite ville....

Halte là! avez-vous un permis? on n'entre pas dans St-Denis sans un permis spécial!...

— Pourquoi ne m'avez-vous pas dit cela? demandez-vous au patachon.

Le patachon sourit d'un air niais. Il vous a amené. Il vous remènera, tout bénéfice pour lui.

Lecteurs, vous voilà prévenus. Ne vous y laissez pas prendre.

—

La déclaration des bêtes à cornes a donné dans Paris des résultats inespérés. Une affluence, parait-il, dont on n'a pas idée!... Parbleu!...

—

Un vieux patriote vient de mourir : François Rittiez, ancien rédacteur en chef du *Censeur de Lyon*. Il est mort fidèle aux convictions républicaines de toute sa vie; nous lui devons un salut fraternel.

François Rittiez a publié de nombreux travaux historiques d'une réelle valeur : une histoire de la *Restauration*, une histoire de *Louis-Philippe*, une histoire du *Gouvernement provisoire de 48*. une histoire de l'*Hôtel de Ville de Paris;* mais timide, modeste, il ne sut pas *lancer* ses ouvrages et n'eut jamais la popularité.

Son histoire du *Gouvernement provisoire de 48* est certainement la meilleure qui ait été écrite sur ce sujet difficile et délicat.

—

On nous écrit de Corbeil cette chose incroyable :

« Les femmes et les enfans des hommes de la landwehr sont venus grossir la nuée de nos ennemis et trônent superbes derrière les comptoirs de nos compatriotes. »

Ainsi ce n'est plus simplement l'invasion, c'est la prise de possession. Ils s'installent. Ils ont assez de leur froide Allemagne. Ils viennent chez nous faire ripaille, banqueter, boire et manger tout leur soûl. La patrie pour eux c'est l'endroit où l'on mange.

Jamais la théorie de Proudhon sur la guerre ne reçut consécration plus éclatante. Selon Proudhon, la cause première de toute guerre, c'est le paupérisme, l'état général de pénurie et de gêne, la difficulté de vivre, le manque du nécessaire chez le pauvre, l'insuffisance des ressources chez le riche, l'augmentation des dettes, le découvert du budget dans l'Etat, en un mot *la faim*.

Les Allemands ne cherchent même pas à dissimuler leurs dents longues.

Gabriel Guillemot.

Le Gérant. ALTAROCHE.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

PRIMES DU *CHARIVARI*

Tout abonné d'UN AN — dont l'abonnement aura été fait *en une seule fois* et *sans intermédiaire* — aura droit de recevoir *franco* et pendant une année

LE PETIT JOURNAL POUR RIRE

PARAISSANT TOUTES LES SEMAINES

huit pages de texte et de dessins comiques, 52 numéros par an.

Dans chaque numéro une caricature de Grévin.

Ceux qui le préfèreront pourront recevoir, comme précédemment,

LA TOILETTE DE PARIS

JOURNAL DE MODES

Paraissant deux fois par mois, avec une Gravure de modes coloriée dans chaque numéro, donnant par conséquent 24 livraisons par an, avec autant de planches; Nouvelles ou Romans dans le texte. — Quatre de ces numéros contiennent, en outre, de nombreux patrons.

LIVRES ET ALBUMS

Les abonnés d'UN AN qui aimeront mieux une prime de librairie pourront choisir un ouvrage ci-dessous : 1° **Histoire de Paris**, par M. TH. LAVALLÉE, superbe volume grand in-8° illustré de 107 vues; 2° **Gulliver**, édition magnifique avec 400 dessins de GRANVILLE; 3° **Voyages dans l'Inde du prince Soltykoff**, grand in-8°, 38 belles planches à deux teintes; 4° **Paul et Virginie**, beau volume in-8° illustré par BERTALL; 5° **La Chine ouverte**, ouvrage du plus haut interêt, 250 dessins variés; 6° Un de ces quatre albums comiques : **M. Cryptogame, le Docteur Faustus**, par Topfer; **La Chicane et l'Amour**, **Aimez-vous rire?** par Damourette, Talin, Quillenbois, etc., etc.

N. B. — Les primes ci-dessus, sauf le **Petit Journal pour rire** et la **Toilette de Paris**, qui seront expédiés *franco*, comme il a été dit, devront toutes être retirées directement dans nos bureaux, sans quoi l'Abonné devra joindre à sa demande la somme de **1** fr. **50** c. pour frais de port.

GRANDE PRIME EXCEPTIONNELLE

Le Charivari, désirant en outre faire un splendide cadeau à tous ses abonnés indistinctement, même à ceux de TROIS MOIS, leur offre à des conditions incroyables de bon marché **cette grande Prime exceptionnelle :**

L'HISTOIRE DES DEUX RESTAURATIONS

par A. DE VAULABELLE

huit volumes in-8°,

sera adressée également *franco* contre l'envoi de

25 FRANCS

Pris dans nos bureaux, ce dernier ouvrage sera donné pour

20 FRANCS

Nota. — Les abonnés d'un an qui auront pris une des primes gratuites pourront, en sus, contre l'envoi des sommes ci-dessus indiquées, recevoir ces deux primes exceptionnelles.

TRENTE-NEUVIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 c. VENDREDI 18 NOVEMBRE 1870

ABONNEMENS

PARIS

Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

ABONNEMENS

DÉPARTEMENS

Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —

L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, W. C.
London.

LE CHARIVARI

BULLETIN POLITIQUE

Le Journal officiel publie un long article qui résume toutes les nouvelles apportées en France par les journaux anglais.

De l'ensemble de ces renseignemens il résulte un fait sur lequel on ne saurait trop insister. C'est qu'au moment où des journaux pusillanimes entreprenaient de la montrer tremblante, découragée et allant au devant d'une paix à tout prix, la France, résolue à se défendre à outrance, dédaignait les conseils de ceux qui voulaient lui faire signer sa propre abdication.

Depuis lors, la victoire d'Orléans est venue affirmer que les patriotiques aspirations du pays commençaient à se traduire par d'heureux faits de guerre.

Dans un tel état de choses, les forces du pays doivent être concentrées autour de la défense.

C'est ce que comprennent tous les journaux qui abandonnent la polémique relative à la convocation d'une assemblée. Un seul fait exception : *le Journal des Débats.*

M. Eugène Dufeuille, qui tient depuis quelque temps les grands premiers rôles rue des Prêtres, prétend que *les dynastiques de la République* ne veulent pas convoquer la nation dans ses comices, parce qu'ils craignent que le résultat de cette convocation soit le renversement de la forme actuelle de gouvernement.

Cette simple calomnie n'a guère besoin de réfutation puisqu'on a d'avance répondu cinquante fois aux redites du trop verbeux Eugène.

Convoquer une Assemblée sans armistice serait plus qu'une faute.

Comment! c'est au lendemain de la candidature officielle que vous voudriez bâcler des élections d'une pareille importance!

Ne comprenez-vous donc pas que le paysan, abruti par la dictature du préfet et du garde-champêtre, a besoin d'être éclairé avant de marcher à un scrutin nouveau, et que demander un mois pour permettre à la lumière de se faire, c'est rester encore au-dessous des nécessités d'une saine politique?

Un mois pour extirper les préjugés enracinés par l'Empire, tous les mensonges semés par le bonapartisme!

Encore faudrait-il que durant ce mois la province pût être en communication avec Paris à qui vous voudrez bien, je suppose, accorder quelque influence intellectuelle sur le reste de la France, avec Paris, dont les courageuses revendications ont devancé la justice des évènemens et opposé aux triomphateurs du coup d'Etat un *nescio vos* qui n'a jamais fléchi.

Non! nous ne voulons pas qu'on pipe le scrutin, qu'on biseaute le vote, qu'on pratique sur la France le tour de la paix forcée; nous ne voulons pas que, sous prétexte de rendre hommage au suffrage universel, on escamote encore une fois les voix. Nous ne voulons pas que dix-sept départemens envahis par l'ennemi soient privés de dire leur avis sur les destinées de la patrie commune. Nous n'estimons pas :

> ..... le masque autant que la personne
> Et la fausse monnaie à l'égard de la bonne.

M. Eugène Dufeuille, (dans quel but?) conseille au pays de lâcher la proie pour l'ombre. Il voudrait le berner avec une apparence d'assemblée. Nous repoussons, nous, cette ombre de Chambre représentant une ombre de volonté populaire.

Il ne suffit pas de dire :

– Je bavarde, donc je suis.

Tout cela c'est de la politique à double fond, mais les secrets des prestidigitateurs de la réaction sont éventés aujourd'hui.

Quant à la question militaire que M. Eugène Dufeuille en homme universel traite avec une égale désinvolture, elle suffirait à elle seule, à défaut des autres

raisons de principes, à rendre funeste et inopportune la convocation d'une assemblée sans armistice.

« On nous parle des intérêts de la défense, dit M. Dufeuille. Si le général Trochu préparait pour demain ou après-demain un coup décisif, nous serions les premiers à ne pas donner à l'élection d'une Assemblée ces heures précieuses. Mais si ce coup décisif doit encore se faire attendre, n'est-ce pas faire du temps qui nous sépare de cette bataille la plus sage et le meilleur emploi que de le consacrer à la nomination d'une Assemblée nationale ? »

C'est admirable de candeur, et Calino signerait des deux mains.

Il faut comme cela que le général Trochu fasse part de ses projets non seulement à M. Dufeuille, mais encore à l'ennemi, de façon à ce que les Prussiens se disent :

— On va voter, nous pouvons être tranquilles. On ne nous attaquera pas de quinze jours !

Et si eux se mettent à nous bombarder pendant ces quinze jours, qu'en penseront le profond M. Dufeuille et le non moins profond *Journal des Débats?* Faudra-t-il nous laisser faire sans riposter pour ne pas troubler les couches de sa chère Assemblée ?

Toute cette logomachie est pitoyable. Le code formule un certain délit qui s'appelle : tromperie sur la qualité de la chose vendue.

N'est-ce pas un délit aussi que la tromperie sur la qualité de la chose conseillée.

Ce délit là, dans les circonstances actuelles, est bien près de devenir un crime.

Pierre Véron.

LE CAS DE M. GOT

Depuis deux jours on retrouve partout comme une circulaire une lettre de M. Got accompagnée d'un petit *en-tête* qu'on prendrait pour un *communiqué*, tant il se reproduit avec une scrupuleuse uniformité, *en-tête* déclarant que chez M. Got, déjà nommé, le caractère est à la hauteur de l'esprit.

Nous prisons fort le talent de cet artiste et nous sommes convaincu qu'il est aussi spirituel que magnanime. Mais, franchement, nous aurions préféré que toutes ces qualités-là ne vinssent pas s'affirmer si bruyamment devant le public.

Quand on est indépendant, il n'est pas besoin de le crier par dessus les toits, et en admettant que M. Got motivât par une lettre son refus de réciter des fragmens des *Châtimens*, il aurait dû, pour que cette lettre n'eût pas l'air de tourner à la réclame, recommander qu'elle ne fût pas livrée à la publicité.

Si maintenant nous passons à l'examen des faits en eux-mêmes, M. Got nous parait avoir faussé singulièrement la note.

Est-ce que par hasard, parce qu'on leur imposait le titre ridicule de *comédiens ordinaires de l'empereur*, les artistes de la Comédie-Française cessaient d'être des citoyens pour devenir des vassaux ?

Est ce que ce n'est pas à la France seule qu'ils appartiennent ? Est-ce que ce n'est pas la France seule qui les subventionne de nos deniers ?

Il nous est impossible de comprendre où M. Got prend de la *fanfaronnade* dans le fait de réciter des chefs-d'œuvre qui sont à la fois un des plus grands monumens de la langue française et un des actes les plus légitimes de justice nationale.

Nous ignorons comment l'opposition de M. Got se traduisait la veille, mais ce que nous affirmons c'est que le lendemain il n'aurait pu que s'honorer en se faisant l'interprète du plus illustre de nos poètes. Dans tous les cas, il n'avait pas besoin de sonner une pareille fanfare pour annoncer son abstention.

S'il considère qu'il a accompli un devoir en agissant comme il l'a fait, il aurait dû se rappeler qu'on ne doit jamais se vanter des devoirs accomplis.

Paul Girard.

Donc, nous avons la *question des Châtimens.*

Notre collaborateur Paul Girard, dans un article qu'on vient de lire, traite un côté de cette question.

Qu'il nous permette d'ajouter un détail authentique en ce qui concerne Mlle Favart.

Mlle Favart, qui ne se targuait pas comme M. Got d'être une *opposante de la veille* et qui avait reçu de l'impératrice des témoignages personnels de sympathie, avait, elle, des raisons particulières pour décliner l'honneur de réciter certaines pièces.

C'est ce qu'elle a fait. On lui avait proposé de dire *le Manteau impérial*. Elle a prié Victor Hugo lui-même de la relever de cette tâche. Le maitre a compris ces scrupules de délicatesse, et il a été convenu que Mlle Favart réciterait *Stella*, dont les strophes admirables n'ont rien à voir dans les polémiques personnelles et sont seulement une haute et pure inspiration de liberté.

Si la conduite pleine de dignité de Mlle Favart a été ensuite l'objet d'injustes attaques, c'est qu'elle n'a pas, comme M. Got, cru devoir inviter la publicité à battre aux champs en l'honneur d'une résolution qui lui semblait toute naturelle et pour laquelle elle ne voulait aucune félicitation.

M. Dagron, le meilleur applicateur sinon l'inventeur de la photographie microscopique, est parvenu à faire tenir *le Journal officiel* tout entier sur une aile de mouche. Cette magnifique invention va nous permettre de recevoir dix mille dépêches à la fois dans un tuyau de plume fixé sous la queue d'un pigeon.

Eh bien, il y a une machine plus puissante encore : c'est celle qui a réduit le patriotisme de nos chevaliers de la défaillance nationale.

Il ne faut pas trop s'étonner que les consciences vénales soient seules ardentes à nous persuader d'acheter chèrement la paix en nous humiliant.

Il y a pour cela deux raisons :

La première est que le déshonneur ne compte pas pour elles : c'est une monnaie qui n'a pas de valeur. Se procurer une bonne part en s'avilissant, c'est conclure un excellent marché.

La seconde est qu'habituées à trafiquer de tout, elles ne sont pas fâchées de travailler dans l'article armistice. Une paix qui se vend leur est naturellement sympathique.

A qui le tour maintenant ?

CHRONIQUE DU JOUR

Au milieu du déluge de caricatures dont notre rédacteur en chef signalait il y a quelques jours la révoltante imbécillité, on est heureux de signaler, par hasard, un dessin propre et spirituel.

Le *Bloeus de Paris*, de Félix Régamey, est un charmant succès. L'idée de faire enlever l'artillerie en acier des Prussiens par des ballons armés de forts aimans est une trouvaille.

Quant à la complainte qui accompagne cette aimable folie, elle est composée de vers dont la raison ferait grincer des dents un pensionnaire de Charenton et dont la rime rendrait de Banville jaloux. Que l'on en juge par ce faible échantillon :

C'est par la voie azurée
Qu'on en expédie des tas
Et même aux hommes d'Etat
Cette route est assurée.
Déjà l'plus ingambe est à
Tours : c'est monsieur Gambetta.,.

Cela vaut mieux, convenons-en, que les ordures qui se débitent en plein boulevart et qui arriveraient, si c'était possible, à faire prendre en grippe la liberté.

—

Il parait que le recouvrement de l'impôt sur les absens éprouve de sérieuses difficultés, et que le gouvernement se voit presque forcé d'y renoncer.

Tant mieux. Je vous avoue que j'aime mieux ça.

Si cette taxe de vingt francs par mois était réellement établie à titre d'impôt, c'était vraiment trop bon marché; car il n'est pas de *franc fileur* qui n'ait économisé quinze fois cette somme sur ses frais d'entretien et de nourriture depuis son départ.

Si l'on avait l'intention de considérer cette taxe comme une pénalité appliquée à la désertion, oh! alors... ça devenait tout à fait derisoire, et il y a mieux que cela à faire.

Laissons donc les fuyards tranquilles. On règlera à leur retour.

—

Ce que nous avons prédit vingt fois depuis le commencement du siège arrive. Déjà des petites émeutes viennent de se produire aux Halles à propos des prétentions exorbitantes de certains accapareurs de harengs-saurs qui s'imaginent que les bleus ont été inventés uniquement pour faire la fortune des marchands de comestibles.

Certainement ces manifestations qui en arrivent à se traduire brutalement sont contraires au droit des gens; mais, en somme, ventre affamé... On sait le reste.

Il n'est jamais trop tard pour bien faire ni pour éviter aux autres de mal faire.

Allons, messieurs de la défense, un peu moins de scrupules. Quelques bonnes réquisitions, un bon petit rationnement et tout est sauvé.

Faire avec ordre et méthode ce que le peuple finirait par faire avec violence et injustice, ne serait-ce pas là de la bonne politique?

—

On annonce que Marguerite Bellanger, la colombe à son « *doux seigneur*, » vient de mourir de la petite-vérole.

Je crois qu'en annonçant cette nouvelle les journaux l'ont atténuée.

—

Les Prussiens, eux aussi, subissent ce redoutable fléau, Trente mille hommes de leur armée de Paris sont, dit-on, atteints de la variole.

Si tout s'en mêle: le froid, la neige, la pluie et..... la grêle....

Léon Bienvenu.

Le Gérant, ALTAROCHE.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

PRIMES DU *CHARIVARI*

Tout abonné d'UN AN — dont l'abonnement aura été fait *en une seule fois* et *sans intermédiaire* — aura droit de recevoir *franco* et pendant une année

LE PETIT JOURNAL POUR RIRE

PARAISSANT TOUTES LES SEMAINES

huit pages de texte et de dessins comiques, 52 numéros par an.

Dans chaque numéro une caricature de Grévin.

Ceux qui le préfèreront pourront recevoir, comme précédemment,

LA TOILETTE DE PARIS

JOURNAL DE MODES

Paraissant deux fois par mois, avec une Gravure de modes coloriée dans chaque numéro, donnant par conséquent 24 livraisons par an, avec autant de planches; Nouvelles ou Romans dans le texte. — Quatre de ces numéros contiennent, en outre, de nombreux patrons.

LIVRES ET ALBUMS

Les abonnés d'UN AN qui aimeront mieux une prime de librairie pourront choisir un ouvrage ci-dessous : 1° **Histoire de Paris**, par M. TH. LAVALLÉE, superbe volume grand in-8° illustré de 107 vues; 2° **Gulliver**, édition magnifique avec 400 dessins de GRANVILLE; 3° **Voyages dans l'Inde du prince Soltykoff**, grand in-8°, 38 belles planches à deux teintes; 4° **Paul et Virginie**, beau volume in-8° illustré par BERTALL; 5° **La Chine ouverte**, ouvrage du plus haut interêt, 250 dessins variés; 6° Un de ces quatre albums comiques : **M. Cryptogame**, **le Docteur Faustus**, par Topfer; **la Chicane et l'Amour**, **Aimez-vous rire?** par Damourette, Talin, Quillenbois, etc., etc.

N. B. — Les primes ci-dessus, sauf le **Petit Journal pour rire** et la **Toilette de Paris**, qui seront expédiés *franco*, comme il a été dit, devront toutes être retirées directement dans nos bureaux, sans quoi l'Abonné devra joindre à sa demande la somme de **1 fr. 50 c.** pour frais de port.

GRANDE PRIME EXCEPTIONNELLE

Le Charivari, désirant en outre faire un splendide cadeau à tous ses abonnés indistinctement, même à ceux de TROIS MOIS, leur offre à des conditions incroyables de bon marché **cette grande Prime exceptionnelle :**

L'HISTOIRE DES DEUX RESTAURATIONS

par A. DE VAULABELLE

huit volumes in-8°,

sera adressée également *franco* contre l'envoi de

25 FRANCS

Pris dans nos bureaux, ce dernier ouvrage sera donné pour

20 FRANCS

Nota. — Les abonnés d'un an qui auront pris une des primes gratuites pourront, en sus, contre l'envoi des sommes ci-dessus indiquées, recevoir ces deux primes exceptionnelles.

TRENTE-NEUVIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 c. SAMEDI 19 NOVEMBRE 1870

ABONNEMENS

PARIS

Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

ABONNEMENS

DÉPARTEMENS

Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —

L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, W. C.
London.

LE CHARIVARI

BULLETIN POLITIQUE

Les dernières dépêches reçues par le gouvernement et résumées dans le *Journal officiel*, nous apprennent que les sympathies pour la France vont croissant chez les puissances européennes.

M. Thiers prépare un *memorandum* pour chauffer cette bienveillance, et il y a dans l'air des giboulées de protocoles.

Nous le disons franchement, la bienveillance de l'Europe nous fait l'effet de devoir arriver en définitive comme la moutarde après dîner.

Des *memorandums!* Il est bien question de cela. Les voyez-vous d'ici ces bons diplomates, tranquillement à leur aise, les pieds sur les chenêts, qui prennent leur temps pour tailler leurs plumes puériles et honnêtes tout comme si nous nous trouvions au milieu des circonstances les plus normales du monde!

Tire-nous d'abord du danger,
Tu feras après ta harangue!

Commencez par agir énergiquement, formulez un *tu n'iras pas plus loin*, devant lequel la Prusse soit forcée de s'incliner, et vous vous livrerez ensuite à toutes vos fioritures de beau langage.

Mais ces gens qui, après trois mois, ne sont pas encore arrivés à se créer une opinion assez nette pour savoir ce qu'ils doivent faire, sans plus ample délibération; ces nations qui ne sont pas encore arrivées à comprendre qu'elles marchent à leur propre perte en favorisant la nôtre, et qui ne s'apercevront du péril que quand elles seront elles-mêmes dans la gueule du loup, ces souverains qui, comme on dit vulgairement, tournent autour du pot, compromettant par leurs hésitations la vie même de leurs peuples, cela m'inspire une médiocre admiration et ne change en rien la piteuse impression que l'attitude de l'Europe laissera dans l'histoire.

A la place du *Journal officiel* je me serais, pour ces motifs, dispensé de rendre compte de ces avant-deux diplomatiques.

La parole est à la défense. Agissons avec la certitude de n'être secourus par personne. Si quelqu'un arrive qu'on n'attendait pas, ce sera tant mieux, mais au moins nous ne nous préparerons aucune désillusion.

Plusieurs journaux travaillent avec ardeur à démontrer que le maréchal qui commandait à Metz est un héros sans peur comme sans reproches.

Ce qui frappe tout d'abord, c'est que les feuilles qui cherchent à établir avec le plus de zèle le dogme des immaculées conceptions de Bazaine, sont précisément toutes celles qui faisaient naguère profession du bonapartisme le plus effréné.

Dans de telles conjonctures, la qualité seule de ces défenseurs serait déjà une présomption contre le maréchal. Et malheureusement pour lui il n'y a pas que celle-là.

Nous ne voulons cependant pas prononcer le mot de trahison avant d'être sûr de notre fait.

Mais ce qui est avéré c'est que des charges graves pèsent dès aujourd'hui sur l'inculpé.

La première de ces charges, nous le répétons, c'est son voyage à Wilhelmshohe. Après Sedan, l'homme qui est là-bas ne doit inspirer à un vrai soldat que des sentimens d'horreur.

Ce n'est pas tout.

Dans sa proclamation, Bazaine compare sa capitulation avec celle des vaillans généraux qui autrefois sortirent des places assiégées avec tous les honneurs de la guerre et en conservant leurs armes. Cette assimilation était faite pour tromper l'armée. Même écrasé dans une suprême bataille, Bazaine ne pouvait pas subir des conditions plus rigoureuses que celles qui (ô douleur!) *de Metz seulement envoient en Allemagne* CENT-SOIXANTE-TREIZE MILLE HOMMES!

On ne fera croire à personne que s'il avait été résolu aux plus extrêmes sacrifices, comme c'était son devoir, Bazaine ne serait pas parvenu à percer une trouée. S'il n'y a pas eu trahison, il y a eu du moins faiblesse ou impéritie.

Pourquoi aussi cette recommandation monstrueuse de rendre toutes les armes en parfait état aux Prussiens. Touchante attention ! Précaution amicale !

Cela aurait pu les contrarier, ces pauvres Prussiens, si l'on avait détérioré notre matériel. Heureusement M. Bazaine veillait sur leurs intérêts.

Nous nous arrêtons, car nous ne voulons pas qu'un simple exposé des faits devienne un réquisitoire.

Une dernière observation pourtant.

Un journal plaidant les circonstances atténuantes en faveur du prévenu, met en avant ce singulier argument, que s'il était resté fidèle au nouvel ordre de choses, il aurait été président de la République.

Ce journal se trompe étrangement. M. Bazaine devait fort bien savoir, lui, que la République n'aurait jamais été assez sotte pour confier ses destinées à l'homme qui déjà au Mexique avait rêvé une couronne impériale.

Pierre Véron.

ENCORE M. GOT!

Ls cas de M. Got se corse.

Nous étions restés hier au dessous de la vérité.

Nous avions supposé, en effet, que si la lettre écrite par cet artiste était arrivée à la publicité, c'était par le fait d'une indiscrétion sur laquelle il avait tout simplement fermé les yeux. Les choses se sont passées autrement, hélas !

M. Valois, à qui la lettre était adressée, nous apprend que c'est M. Got lui-même qui l'a divulguée sans même en demander l'autorisation au destinataire.

Pour le coup, c'est plus grave. Donc, c'est M. Got qui a éprouvé le besoin de faire tirer à un nombre considérable d'exemplaires les certificats d'admiration qu'il se décernait à lui-même pour son indépendance, son haut goût et sa grandeur d'âme, en y ajoutant comme repoussoir habile des épithètes blessantes à l'endroit de ses camarades.

Il suffit, croyons-nous, d'exposer le fait pour que l'opinion publique l'apprécie avec toute la sévérité qu'il mérite.

Si Hippocrate, repoussant les présens d'Artaxercès, avait fait faire lui-même son portrait dans cette attitude pour l'envoyer à tous ses concitoyens, Hippocrate ne jouirait pas, tant s'en faut, de la renommée que lui a faite l'histoire.

M. Got avait un droit :

Refuser de réciter des pièces des *Châtimens* qui n'ont pas eu à souffrir de son abstention, car les artistes qui ont accepté cette tâche s'en sont, croyons-nous, beaucoup mieux tirés que ne l'aurait fait M. Got, fort mal placé, à notre avis, daus les grands premiers-rôles sérieux.

Mais en même temps que M. Got avait un droit, M. Got avait un devoir : c'était de ne pas faire tapage autour de sa résolution, et de ne pas avoir l'air de souffler sa note dans la trompette de la réclame.

Car, enfin, voyez la conséquence :

En apprenant que c'est M. Got qui a livré sa lettre à la publicité, il y a des gens qui vont se demander si du même coup ce n'est pas M. Got aussi qui a porté aux journaux la petite note partout stéréotypée où il est dit que son caractère est à la hauteur de son talent.

Paul Girard.

PROPOS DE SIEGE

La guerre donne aujourd'hui de cruels démentis à la géométrie.

Le chemin le plus court d'un point à un autre n'est plus la ligne droite, puisque les nouvelles de province les plus récentes nous arrivent par les journaux anglais ou américains, et que par conséquent, pour les dépêches, le chemin le plus court de Lyon à Paris est de passer par New-York ou Londres.

⁂

Bazaine est-il un traître ou un héros? *Sub judice lis est.*

D'un côté, il paraitrait que la place était encore largement approvisionnée de vivres et de munitions; d'autre part, s'il a voulu trahir, pourquoi avoir attendu six semaines après celui qui fut son maitre, et pourquoi avoir fait cinq ou six tentatives de sorties désespérées qui sont d'héroïques faits d'armes?

Attendons avant de savoir si décidément Bazaine n'était qu'un maréchal de l'empire — ou un général de la république française.

⁂

Après les chevaux les mulets, après les mulets les ânes, puis les chats et les rats dont les débris se retrouvent dans les estomacs. Toute la zoologie y passera.

Voilà qu'on se met à manger les chiens.

Le chien est l'ami de l'homme; c'est pour cela que l'homme l'aime tant.

C'est égal, nous pouvons dire que nous menons une vie de chien.

⁂

Les Prussiens se sont emparés de Dijon.

Mais au moins, bien que ville ouverte, la vieille cité bourguignonne a-t-elle vaillamment fait ce que lui commandaient son patriotisme et ses traditions.

Elle a été violée, elle ne s'est pas livrée.

Les Prussiens se sont aussi rendus maitres de Gray... ou de force.

⁂

Le ministère du commerce vient de réquisitionner les bêtes à cornes existant dans Paris.

C'est la revanche des célibataires atteints par la loi du 8 sur l'appel à l'activité.

Emile Daclin.

CHRONIQUE DU JOUR

Un monsieur Boinvilliers reprend la fameuse thèse qui consiste à déclarer Paris coupable de lèse-nation chronique et à lui enlever le siège du gouvernement.

Paris ne va pas à M. Boinvilliers.

« Depuis plus d'un demi siècle, dit-il, Paris règne en

Jobard ! viser un Breton à la tête !

souverain sur la France, lui impose ses volontés, ses caprices. Il est grand temps de le découronner. »

Paris imposant ses volontés à la France est un des aphorismes les plus bouffons qu'on puisse émettre après les vingt années sinistres que nous venons de traverser.

Est-ce Paris qui a imposé M. Bonaparte à la province, ou la province qui a imposé M. Bonaparte à Paris?

Vous parlez de la République de Février, mais trois mois après la province, consultée librement, n'a-t-elle pas détruit l'œuvre des barricades, ne nous a-t-elle pas imposé les Falloux monstrueux et les Montalembert difformes? La rue de Poitiers, qui gouverna deux ans Paris et la France, ne nous venait-elle pas en droite ligne de la province?

Dans l'histoire de nos révolutions, nous voyons une fois, en effet, Paris en lutte contre la province, Paris voulant dominer par la Commune, la province représentée par la Convention; mais dans cette lutte qui l'emporta? la Convention, c'est-à-dire la province.

Oh! oh! Boinvilliers, si l'un des deux élémens a quelques plaintes à faire contre l'autre, c'est bien certainement Paris. Eh bien, Paris ne se plaint pas. Il voit, l'une après l'autre, ses plus saintes aspirations étouffées, piétinées, bafouées, et il patiente. Quand la besogne de progrès qu'il a faite est détruite, il se remet à l'ouvrage courageusement, patiemment, cherchant à répandre le plus de lumière possible...

Laissez donc Paris faire son œuvre, monsieur Boinvilliers!

—

Une dépêche de Cassel, en date du 28 octobre, nous apprend que l'ex-empereur a fait une promenade ce jour-là. Nous n'avons pas souvent des nouvelles de l'extérieur, mais quand nous en avons vous voyez qu'elles ne manquent pas d'intérêt.

—

La rue du Dix-Décembre a changé de nom. C'est bien. La pudeur publique l'exigeait. Mais pourquoi le nom nouveau : *rue du Quatre-Septembre*, au lieu d'être gravé sur la pierre, selon l'usage, a-t-il été simplement imprimé sur toile ou sur carton, de sorte que le vent s'en mêlant l'inscription flotte et laisse voir sous elle la vieille inscription bonapartiste fixée solidement au mur?

L'employé chargé de la besogne a-t-il si peu de confiance dans la durée de la République?

—

O puissance du journalisme! On est tout simplement M. Arthur Picard... eh bien! on prend une plume, on la trempe dans l'encre et l'on peut écraser Mazzini de son dédain.

Oui, vous avez bien lu... M. Arthur Picard a l'autre jour écrasé Mazzini de son dédain.

—

Ne croit-on pas rêver en lisant les chiffres authentiques qui suivent :

« Les prisonniers français en Allemagne sont au nombre de 323,000 soldats, 10,000 officiers, 140 généraux, 3 maréchaux! »

Le désastre est si grand qu'il est stupéfiant! Et l'on excuse presque les portiers qui croient encore, — il y en a — que c'est une ruse de l'ex-empereur, un moyen détourné d'envahir l'Allemagne et de se rapprocher de Berlin sans coup férir!

—

Calino a un chat qu'il adore. Les chats sont beaucoup recherchés pour le quart d'heure. Les voisins de Calino ont déjà maintes fois dressé leurs batteries contre le pauvre matou.

Fureur de Calino qui a juré de se venger.

Que fait-il? Il empoisonne son chat.

— De sorte, dit-il en se frottant les mains, que celui qui y goûtera est sûr de son affaire.

Gabriel Guillemot.

Plusieurs journaux ont publié le prospectus de l'*Association internationale du Travail.*

Cette association, fondée par les seules forces de l'initiative privée, dans le but de donner de l'ouvrage aux femmes et de leur assurer un salaire suffisamment rémunérateur, est déjà en pleine voie d'exécution. Elle fournit du travail à près de quinze cents ouvrières. Pour assurer à son œuvre la durée et toute l'extension qu'elle comporte, l'Association fait appel à la générosité sous toutes les formes : dons en argent ou en nature, souscriptions, cotisations.

A partir d'aujourd'hui une souscription à cinquante centimes est ouverte.

Dimanche 20 novembre, un concert est donné par M. Pasdeloup, du Cirque-National, au bénéfice de cette œuvre.

Le Gérant, ALTAROCHE.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

PRIMES DU *CHARIVARI*

Tout abonné d'UN AN — dont l'abonnement aura été fait *en une seule fois* et *sans intermédiaire* — aura droit de recevoir *franco* et pendant une année

LE PETIT JOURNAL POUR RIRE

PARAISSANT TOUTES LES SEMAINES

huit pages de texte et de dessins comiques, 52 numéros par an.

Dans chaque numéro une caricature de Grévin.

Ceux qui le préfèreront pourront recevoir, comme précédemment,

LA TOILETTE DE PARIS

JOURNAL DE MODES

Paraissant deux fois par mois, avec une Gravure de modes coloriée dans chaque numéro, donnant par conséquent 24 livraisons par an, avec autant de planches; Nouvelles ou Romans dans le texte. — Quatre de ces numéros contiennent, en outre, de nombreux patrons.

LIVRES ET ALBUMS

Les abonnés d'UN AN qui aimeront mieux une prime de librairie pourront choisir un ouvrage ci-dessous : 1° **Histoire de Paris**, par M. TH. LAVALLÉE, superbe volume grand in-8° illustré de 107 vues; 2° **Gulliver**, édition magnifique avec 400 dessins de GRANVILLE; 3° **Voyages dans l'Inde du prince Soltykoff**, grand in-8°, 38 belles planches à deux teintes; 4° **Paul et Virginie**, beau volume in-8° illustré par BERTALL; 5° **La Chine ouverte**, ouvrage du plus haut interêt, 250 dessins variés; 6° Un de ces quatre albums comiques : **M. Cryptogame, le Docteur Faustus**, par Topfer; **la Chicane et l'Amour**, **Aimez-vous rire?** par Damourette, Taiin, Quillenbois, etc., etc.

N. B. — Les primes ci-dessus, sauf le **Petit Journal pour rire** et la **Toilette de Paris**, qui seront expédiés *franco*, comme il a été dit, devront toutes être retirées directement dans nos bureaux, sans quoi l'Abonné devra joindre à sa demande la somme de **1** fr. **50** c. pour frais de port.

GRANDE PRIME EXCEPTIONNELLE

Le Charivari, désirant en outre faire un splendide cadeau à tous ses abonnés indistinctement, même à ceux de TROIS MOIS, leur offre à des conditions incroyables de bon marché **cette grande Prime exceptionnelle :**

L'HISTOIRE DES DEUX RESTAURATIONS

par A. DE VAULABELLE

huit volumes in-8°,

sera adressée également *franco* contre l'envoi de

25 FRANCS

Pris dans nos bureaux, ce dernier ouvrage sera donné pour

20 FRANCS

Nota. — Les abonnés d'un an qui auront pris une des primes gratuites pourront, en sus, contre l'envoi des sommes ci-dessus indiquées, recevoir ces deux primes exceptionnelles.

TRENTE-NEUVIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 c. DIMANCHE 20 NOVEMBRE 1870

ABONNEMENS

PARIS

Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

ABONNEMENS

DÉPARTEMENS

Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —

L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité.
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, W. C.
London.

LE CHARIVARI

BULLETIN POLITIQUE

Les dépêches se suivent et se ressemblent en ce sens qu'elles témoignent d'une situation qui va toujours s'améliorant.

Les bruits qui avaient couru d'une reprise d'Orléans par les Prussiens tombent devant les assurances reçues de Tours. Il en est de même des canards sinistres qui s'efforçaient de nous représenter la France en proie à l'anarchie la plus complète et se déchirant de ses propres mains.

Toutes ces nouvelles, évidemment propagées par les avant-postes prussiens pour essayer d'égarer l'opinion publique et pousser au découragement, ne seront plus désormais, nous l'espérons, accueillies avec autant de facilité par quelques journaux qui sans le vouloir font ainsi les affaires de l'ennemi.

Ce qui, en revanche, semble se confirmer, ce sont les tentatives faites à Londres et à Wilhelmshohe pour refaire au second empire une virginité.

M. Boyer, général, dont la notoriété n'avait pas jusqu'ici beaucoup remué le monde et qui parait s'être fait l'agent d'une intrigue bonapartiste, confirme cette intrigue en cherchant à la démentir.

La lettre qu'il a écrite de Bruxelles est un chef-d'œuvre d'amphigouris et d'obscurités. Qu'allait faire à Londres M. Boyer? Prendre le mot d'ordre de S. M. Napoléon IV? Annoncer la visite prochaine de Bazaine à l'homme de Sedan? Se concerter avec les Piétri et les Rouher sur les moyens de nous infliger un autre 2 décembre?

Encore une fois, qu'allait faire à Londres M. Boyer? Si son but était avouable, il l'aurait avoué.

Quant à parler au nom de l'armée du Rhin, c'est une prétention qui n'a pas besoin d'être réfutée. Les nouvelles venues de Metz attestent que Bazaine était loin d'être en communion d'idées avec ses soldats.

Si M. Boyer, qui porte le nom prédestiné de Napoléon, croit avoir dégagé sa responsabilité par l'épitre confuse où il parle pour ne rien dire, il se trompe singulièrement. Il y aura des conseils de guerre pour tout le monde, et là il faudra bien justifier les promenades au long cours sur lesquelles on essaie de jeter le voile du secret d'Etat.

A propos de Londres, le bruit a couru et court encore que la reine Victoria (préparée peut-être par M. Boyer, jouant le rôle d'*introducteur de prétendans*) aurait reçu le jeune Louis de Saarbrück en qualité de prince régnant.

On avait déjà ouï dire que les facultés mentales de S. M. britannique avaient été gravement troublées par la douleur que lui avait causée la mort du prince Albert. Si elle a réellement commis l'acte qu'on lui impute, voilà ce bruit bien tristement confirmé.

Depuis quatre ou cinq ans, du reste, la reine Victoria semble prendre à tâche de contrecarrer sur tous les points l'opinion anglaise. C'est, du reste, affaire entre elle et ses sujets. Quant à nous autres Français, cette réception ne peut que nous édifier davantage. Le futur héritier de la dynastie *sedantaire* se présente à nous donnant une main à l'Angleterre, notre plus cruelle ennemie du passé, l'autre main à la Prusse, notre plus cruelle ennemie du présent.

Nous sommes prévenus. Il nous informe ainsi d'avance que son intention serait de travailler de toutes ses forces à mériter le nom d'*Invasion IV*.

A l'intérieur, comme le dit *le Siècle*, ce serait un coup d'Etat certain, et la première mesure que devrait prendre le système restauré serait de glisser dans un des fusils du boulevard Montmartre la balle ramassée à Saarbrück.

Inepte complot qui excite la pitié, parce que nous sommes dans un moment où rien ne parvient à exciter le rire.

Plus de nouvelles de l'Assemblée nationale. Récompense honnête à qui retrouvera ce beau projet perdu.

Les derniers défenseurs de cette combinaison si prussienne ont éteint leurs feux aujourd'hui.

Avortement complet. Il y a donc encore en France un bon sens national.

La réintégration d'Edgard Quinet dans sa chaire du Collège de France est un acte de haute justice.

Le coup d'Etat avait livré la France aux médiocrités. Il importe que les grandes voix jadis écoutées se fassent entendre de nouveau et nous refassent une nation par l'enseignement.

Pierre Véron.

Avez-vous deux cent mille francs à vous ?

Si oui, vous devriez confier cette bagatelle à un inventeur dont j'ai oublié le nom et qui se charge, à l'aide d'un ballon dirigeable, d'anéantir les Prussiens à volonté. Pour arriver à ce résultat, l'inventeur demande, par voie d'affiches, qu'on lui livre deux cent mille francs à la place du Carrousel.

Et l'on aura la cruauté de ne pas l'écouter !

Elle est bien en colère, *la Patrie!*

Elle est bien en co lère parce que le gouvernement, dans une de ses dépêches, s'est permis de dire, en parlant de la délégation de Tours : *Nos amis.*

— *Nos amis!* quelle étrange façon de s'exprimer, s'écrie *la Patrie*, avec indignation.

La Patrie aimait mieux, sans doute, le temps où des grotesques sans vergogne s'administraient le titre ridicule d'Excellences. En ce temps-là, en effet, nos gouvernans n'auraient pas pu s'appeler mutuellement *nos amis*, car chacun d'eux passait sa vie à dénigrer et à trahir le voisin.

La Patrie doit le savoir mieux que personne, aujourd'hui surtout qu'elle a, dit-on, dans sa rédaction M. Weiss, qui traite avec une violence certes peu amicale les ministres dont il était jadis le collaborateur.

L'installation à Tours d'une succursale de la cour de cassation a été accueillie défavorablement par l'opinion publique.

Les hommes qui la composent sont les fuyards parisiens qui ont abandonné leurs devoirs pour transporter en province leurs séniles pusillanimités.

Que peut-on attendre de cette collection de cacochymes? Il serait temps de montrer que cour de cassation ne veut pas dire cour de gens cassés.

Correspondance

On nous adresse la lettre suivante :

A monsieur le rédacteur en chef du CHARIVARI.

Monsieur,

Le Gouvernement de la défense nationale néglige naturellement, au milieu de ses préoccupations si absorbantes, bien des redressemens à opérer. C'est à la Presse qu'il appartient de les rappeler à son attention.

Le Charivari l'a fait utilement en lui demandant, en septembre, l'abrogation du fameux article 75. J'espère qu'il voudra bien aujourd'hui me prêter sa publicité pour réclamer une mesure de sérieuse, sinon de haute importance.

Le Code qui nous régit a toujours porté, depuis le premier empire, le titre de *Code civil*, ce qui est son intitulé naturel, à côté du Code de commerce, du Code de procédure et du Code pénal. Mu par cet esprit de personnalité absorbante qui n'est malheureusement pas le plus gros défaut des Bonaparte, l'homme de Boulogne, en arrivant au pouvoir, s'empressa de décréter que le Code civil s'appellerait désormais Code Napoléon.

Et ce décret fait loi aujourd'hui ; si bien que les tribunaux sont forcés, sous la république, de se conformer à cette usurpation en sous-ordre.

Usurpation est bien le mot : Napoléon Ier s'est approprié de vive force, comme tout le reste, ce Code qui n'est nullement son ouvrage, comme il a essayé de le faire croire. Le grand spoliateur a tout simplement démarqué le linge de la République.

C'est la Constituante et la Convention qui ont seules créé tous les élémens du code civil. Cambacérès les avait réunis et classés, et son travail avait à peu près conservé l'esprit de haute philosophie et de démocratie bien comprise dont s'étaient inspirées les deux illustres Assemblées. Le conspirateur du dix-huit brumaire n'est intervenu que pour déranger la noble tendance de cette œuvre magistrale, en bouleverser l'ensemble et en injecter toutes les parties d'une impure essence de despotisme et de méticulosité autoritaire.

De ce code il n'y a donc que l'abaissement qui appartienne au propre à Napoléon. L'honneur de ses grands principes remonte aux assemblées républicaines, et le mérite de la dernière classification doit être attribuée à MM. Portalis, Tronchet, Bigot de Préameneu et Malleville.

Quant à ces aperçus lumineux qu'on disait avoir été apportés par Bonaparte dans les conférences, l'histoire rectifiée en a fait bonne justice. En réalité, cet homme, quoique doué d'une intelligence vaste et féconde, s'est montré, dans ces discussions, législateur fort médiocre. Le code civil ne lui doit que ses défauts.

Il y a donc lieu, pour le gouvernement de la République, de mettre à néant l'empiètement commis par Napoléon III, et d'ôter à César ce qui n'appartient pas à César.

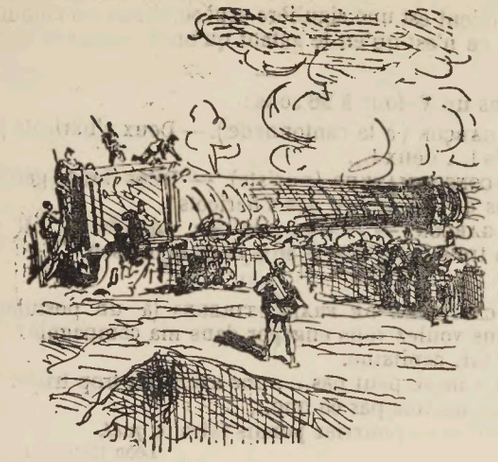
Agréez, etc.

UN MAGISTRAT.

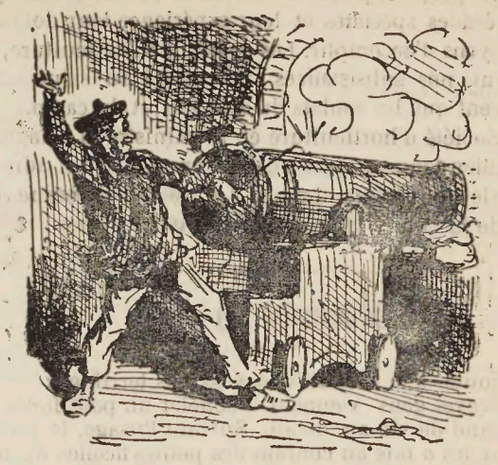
Nous avons vu des feuilles de choux semés depuis l'investissement et déjà comestibles. Ce miracle est dû aux cultures forcées que Pierre Joigneaux a organisées sous les murs de Paris et qu'ont pratiquées avec le zèle le plus louable les maraichers des faubourgs et de la banlieue, sous l'habile direction de M. Laizier.

Après discussion devant la Société d'horticulture, il a été décidé que les semis de janvier seraient avancés de six semaines et se feraient maintenant. MM. Lazier

CROQUIS PAR CHAM.



La colonne Vendôme n'ayant aujourd'hui sa place qu'au rempart.



— Puisqu'ils veulent passer l'hiver ici, c'est moi qui me charge de leur faire du feu.

CHANGEMENT DE DOMICILE.
Un peu raide la transition !

— Tu fais pas le coup ?
— Et non ! ces nouveaux gardiens de Paris ont l'air si bon ! je craindrais de leur faire de la peine !

— Quel malheur ! depuis qu'il mange du rat, il devient d'une avarice !...

LE RETOUR DU MARCHÉ.

et Joigneaux répondent de la réussite. On peut s'en rapporter à eux.

Honneur à ces citoyens dévoués dont l'énergique persévérance s'applique à une tâche difficile, mais que leurs études spéciales et leur expérience leur donnent les moyens d'accomplir. Les soldats de l'agriculture, en assurant nos subsistances, travaillent au salut aussi utilement que les soldats du rempart et du camp.

La Société d'horticulture et le ministre M. Magnin, qui a bien tenu sa place à cette séance, leur ont adressé de chaleureux remercîmens. La presse parisienne, organe de la cité, y joindra unaniment les siens.

CHRONIQUE DU JOUR

A ajouter à la collection des enfans terribles :

De braves gens viennent d'acheter un petit fonds de marchand de vin au détail. Suivant l'usage, le prédécesseur les a mis au courant des petites ficelles du métier.

Hier, leur petit garçon, un bambin de dix ans, regardait son père mesurer un litre de vin pour un client qui attendait.

— Papa ! crie tout-à-coup le moutard, fais donc de la mousse..., tu sais bien..., comme on t'a dit.

—

Un brave moblot expliquait hier que dans son village les paysans qui n'étaient pas assez riches pour tuer un cochon n'en tuaient que la moitié d'un.

—

A la cantine.

On en était à la salade.

— C'est de la mâche, dit l'un.

— C'est de la raiponce, dit un autre.

— Ne vous battez pas, messieurs, interrompit un tierse vous avez tous deux raison : mâche, c'est une réponse aussi.

—

Le client est une sigulière espèce, disait un commerçant ; ce n'est qu'en le gâtant qu'on le conserve.

—

Dans un Véfour à 26 sous :

LE GARÇON (à la cantonnade). — Deux z'haricots panachés !... deux !..

UN CONSOMMATEUR (puriste). — Dites donc, garçon, depuis quand dit-on des z'haricots ?

LE GARÇON. — Je n'en sais rien, monsieur... Il n'y a que trois jours que je suis dans la maison.

—

UN CAPITAINE DE FRANCS-TIREURS (à un postulant). — Vous voulez vous engager dans ma compagnie ?

— Oui, capitaine.

— Ça ne se peut pas,.. vous avez l'air trop triste.

— Je ne vois pas ce que...

— Vous ne pourriez jamais faire le *guet*.

Léon Bienvenu.

La République peut-elle s'établir en France ? La forme monarchique a-t-elle irrévocablement perdu ces élémens de stabilité qui pouvaient seuls la justifier devant la raison ? Telles sont les questions étudiées et développées par M. Ad. Guéroult dans une brochure qui vient de paraître sous le titre de : *la République en France* (1). Nous avons à peine besoin de dire que l'éminent écrivain se prononce en faveur de la forme républicaine, à condition, bien entendu que, conformément à son principe, à son essence, la république soit la forme politique la plus favorable de *toutes* au développement et au maintien de *toutes* les libertés.

(1) Paris, chez Dentu. Prix : 50 centimes.

Le Gérant, ALTAROCHE.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

PRIMES DU *CHARIVARI*

Tout abonné d'UN AN — dont l'abonnement aura été fait *en une seule fois* et *sans intermédiaire* — aura droit de recevoir *franco* et pendant une année

LE PETIT JOURNAL POUR RIRE

PARAISSANT TOUTES LES SEMAINES

huit pages de texte et de dessins comiques, 52 numéros par an.

Dans chaque numéro une caricature de Grévin.

Ceux qui le préfèreront pourront recevoir, comme précédemment,

LA TOILETTE DE PARIS

JOURNAL DE MODES

Paraissant deux fois par mois, avec une Grævure de modes coloriée dans chaque numéro, donnant par conséquent 24 livraisons par an, avec autant de planches; Nouvelles ou Romans dans le texte. — Quatre de ces numéros contiennent, en outre, de nombreux patrons.

LIVRES ET ALBUMS

Les abonnés d'UN AN qui aimeront mieux une prime de librairie pourront choisir un ouvrage ci-dessous : 1° **Histoire de Paris**, par M. TH. LAVALLÉE, superbe volume grand in-8° illustré de 107 vues; 2° **Gulliver**, édition magnifique avec 400 dessins de GRANVILLE ; 3° **Voyages dans l'Inde du prince Soltykoff**, grand in-8°, 38 belles planches à deux teintes ; 4° **Paul et Virginie**, beau volume in-8° illustré par BERTALL ; 5° **La Chine ouverte**, ouvrage du plus haut intérêt, 250 dessins variés; 6° Un de ces quatre albums comiques : **M. Cryptogame**, **le Docteur Faustus**, par Topfer; **la Chicane et l'Amour**, **Aimez-vous rire ?** par Damourette, Taiin, Quillenbois, etc., etc.

N. B. — Les primes ci-dessus, sauf le **Petit Journal pour rire** et la **Toilette de Paris**, qui seront expédiés *franco*, comme il a été dit, devront toutes être retirées directement dans nos bureaux, sans quoi l'Abonné devra joindre à sa demande la somme de **1 fr. 50 c.** pour frais de port.

GRANDE PRIME EXCEPTIONNELLE

Le Charivari, désirant en outre faire un splendide cadeau à tous ses abonnés indistinctement, même à ceux de TROIS MOIS, leur offre à des conditions incroyables de bon marché **cette grande Prime exceptionnelle :**

L'HISTOIRE DES DEUX RESTAURATIONS

par A. DE VAULABELLE

huit volumes in-8°,,

sera adressée également *franco* contre l'envoi de

25 FRANCS

Pris dans nos bureaux, ce dernier ouvrage sera donné pour

20 FRANCS

Nota. — Les abonnés d'un an qui auront pris une des primes gratuites pourront, en sus, contre l'envoi des sommes ci-dessus indiquées, recevoir ces deux primes exceptionnelles.

TRENTE-NEUVIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 c. LUNDI 21 NOVEMBRE 1870

ABONNEMENS
PARIS
Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —
Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

ABONNEMENS
DÉPARTEMENS
Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an.. ..... 80 —
L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité.
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, w. c.
London.

LE CHARIVARI

LA SEMAINE DE LA BOURSE

Du boulevard des Italiens.
Dimanche 20 novembre 1870.

Monsieur le rédacteur,

La bourse, qui est fort patriote, voulait saluer par une forte hausse la nouvelle de notro rentrée dans Orléans, mais bientôt elle s'est ravisée, et elle s'est contentée d'un léger mouvement qui de 53 90, cours de la veille, a porté la rente à 54 25 au début de la séance de mardi.

C'est alors que la spéculation a décidé de ne pas continuer le mouvement en avant.

Voici son raisonnement: il n'y a plus à parler d'armistice ni de paix; le canon seul va prendre la parole: serrons les rangs et en avant!

La bourse est en général d'avis qu'il n'y a pas lieu à cesser la lutte, cependant la baisse de cette semaine n'est pas très-forte, car en définitive la rente est restée hier à 53 70, et encore eût-elle été moins accentuée sans les incidens suivans:

L'avertissement du ministre des finances aux souscripteurs de l'emprunt.

L'emprunt contracté à Londres par M. Laurier, ministre des finances, de la délégation de Tours.

Voici les lettres que je reçois à propos de l'avertissement de M. Ernest Picard:

Mon cher Castorine,

M. Ernest Picard m'a autorisé par un décret à ne pas payer mes effets à l'échéance, en défendant à tous les huissiers de me faire un protêt.

Il m'a permis par un autre décret de ne pas payer mon terme à mon propriétaire.

Je lui ai su un gré infini de ces mesures justifiées par les circonstances, et qui prouvent que M. le ministre des finances comprend que, malgré la meilleure volonté du monde, je ne puis payer ni mes billets, ni mon loyer.

Les circonstances n'ont pas changé; je suis toujours dans la même pénurie, et cependant M. Picard m'invite à avoir à faire mon versement dans le délai voulu, sous peine de déchéance.

Il faut avoir de la logique, et je crois que le ministre des finances en est dépourvu en cette circonstance.

Votre dévoué client.

UN SOUSCRIPTEUR.

Mon cher Castorine,

N'opérant depuis plusieurs mois aucune rentrée et ne touchant aucun loyer en vertu d'un décret signé Picard, comment le spirituel ministre des finances veut-il que je verse au Trésor ma part de souscription à l'emprunt?

M. Picard m'annonce avec raideur que, faute de m'exécuter pour le second versement, il mettra la main sur mon cinquième déjà versé au moment de ma souscription. N'est-ce pas que le facétieux ministre des finances a voulu rire?

Tout à vous.

UN SOUSCRIPTEUR.

J'ignore si M. Picard a voulu rire, quoique ce ne soit pas le moment, mais son avertissement a produit une très mauvaise impression à la bourse. A quoi bon ce ton comminatoire contre des gens en retard faute d'argent et non de patriotisme? Ne serait-il pas monstrueux de dépouiller les malheureux souscripteurs d'un emprunt qui perd 6 à 7 0|0, surtout après l'émission à Londres, par la délégation de Tours, d'un autre emprunt qui ferait, s'il faut en croire les on dit, 1 à 1|2 0|0 de prime au stock-exchange.

Notre ami le philosophe, qui se pique de tout savoir, affirme que cet emprunt est de 250 millions sous forme d'obligations de 500 francs, et qu'il a été émis à 425 portant un intérêt de 25 francs par an, remboursable au pair en quinze ans.

Quoique nous croyons cet emprunt illégal, parce que la délégation de Tours n'avait pas le droit de le contracter en l'absence des Chambres, nous devons reconnaitre qu'un emprunt remboursable en quelques années n'engage pas le crédit de l'Etat comme si on l'avait fait en rentes consolidées, et, si le philosophe dit vrai, il ne faudrait pas trop se récrier contre la délégation de Tours d'une opération qui, eu égard aux circonstances actuelles, ne serait pas trop onéreuse pour le trésor, car ce serait un emprunt à 6 fr. 60 c. Malheureusement j'ai tout lieu de croire, d'après d'autres informations, que l'obligation de 500 francs serait en 6 0/0 et non en 5. Le prix de l'émission aurait été fixé à 420 francs rapportant 30 francs d'intérêts par an et remboursable à 500 francs en trente ans.

L'opération ne serait pas brillante pour le trésor, quoi qu'en dise mon ami Henri Cernuschi.

Toutes les raisons de l'éminent économiste ne m'empêcheront pas de croire que la France même en ce moment aurait pu emprunter à de meilleures conditions. La rente perpétuelle rapportant au cours actuel près de 6 0/0, vaut autant, me dira-t on, que des obligations remboursables qui en rapportent 7 35, car les obligations émises à Londres à 420 rapportent cet intérêt en calculant seulement l'intérêt et la prime de remboursement que nous connaissons, et sans tenir compte des bonifications des délais pour les versemens que nous ne connaissons pas; je crois que la marge en faveur des obligations est beaucoup trop large, et que par conséquent le trésor a mal emprunté. Notez qu'on ne peut parler que du prix de la souscription publique ouverte à Londres. On ne dit pas quelle commission l'Etat a accordée aux contractans de l'emprunt.

Et vous parlez de sévir contre les déplorables souscripteurs d'un emprunt en 3 0/0 à 60 fr. 60 centimes? Allons donc! monsieur Picard, vous n'y songez pas!

Il est vrai que M. Picard continue, dit-il, à ignorer complètement la conclusion d'un emprunt à Londres. S'il en est ainsi, il faut convenir que le ministre des finances de Tours, M. Laurier, traite bien cavalièrement son délégué de Paris.

Agréez, etc.

CASTORINE.

Pour copie conforme :

Zabban.

La plaisanterie, assurément fort peu opportune à laquelle *la Patrie* s'est livrée en proposant de remettre le soin de régler les destinées de la République aux mains des conseils généraux de l'ex-empire, a été accueillie par toute la presse comme elle méritait de l'être.

Ceux qui ne se sont pas indignés ont haussé les épaules.

La Patrie n'en poursuit pas moins sa triste campagne sans s'apercevoir que, par cette insistance même, elle démontre combien ont eu raison les journaux qui ont dénoncé là une manœuvre de restauration bonapartiste.

Mais laissons pour le moment la question politique de côté, et admettons que les conseils généraux nés du gouvernement du 2 décembre soient, par hypothèse, relevés de l'indignité originelle qui pèse sur eux.

En auraient-ils davantage mission pour résoudre la grande question qui, seule, serait à l'ordre du jour?

N'est-il pas évident que, pour trancher ce problème tout spécial de la paix ou de la guerre, il faut une délégation spéciale donnée par les électeurs sous le coup même des évènemens qui ont bouleversé de fond en comble les conditions d'existence de notre pays!

Donc, les conseils généraux doivent être écartés, tout d'abord parce que la porte en était gardée par la corruption préfectorale et que le petit nombre des indépendans qui ont forcé cette porte n'est que l'exception qui prouve la règle.

Ils doivent être écartés encore, parce que des mandataires investis d'un mandat *immédiat*, *topique* et *précis* pourraient seuls, dans l'éventualité d'une assemblée quelconque, se dire sans être démentis les exécuteurs de la volonté populaire en matière d'honneur national.

Les détails arrivent.

Il parait que M. Got, le puritain, est toujours, contrairement à ce que faisait supposer sa lettre, allé à Compiègne où il a pris sa part des soupers comme les autres.

Faut-il donc dans le fameux « *me soulevaient le cœur* » voir des réminiscences d'indigestion?

Quelle désillusion cruelle!

On a pu déjà remarquer la fière allure des nouveaux bataillons de marche de la garde nationale. On dirait de vieux grognards, et c'est bien de ce pas là qu'on marche à la victoire.

Que la destinée leur donne à tous le courage, la persévérance et surtout la discipline qui seule fait valoir ces deux grandes qualités du guerrier. Ils ont à vaincre non-seulement les Prussiens, mais le principe dangereux et ruineux des armées permanentes.

L'opinion publique applaudit à l'excellente réparation que vient de faire le gouvernement en rappelant M. Edgar Quinet à sa chaire de langues et de littératures de l'Europe méridionale au Collège de France.

Vous verrez quels applaudissemens accueilleront l'éminent professeur lorsqu'il reprendra le cours dont il avait été exproprié pour cause d'utilité impériale.

CHRONIQUE DU JOUR

Je viens d'avoir un exemple bien remarquable de la manie d'imitation des Français, manie si heureusement caractérisée par le saut des moutons de Panurge.

C'était à la porte d'Auteuil, il avait fait beau dans la journée et les parisiens curieux s'étaient précipités en foule à la rencontre des Prussiens. Revenus, chargés de lauriers et de fleurs des champs, ils encombraient la station d'omnibus. J'étais de ces parisiens.

Une tapissière se présente; le conducteur, voyant notre nombre, crie ses places à un prix fabuleux; tout le monde l'envoie promener. Cependant deux de mes amis et moi nous montons. Immédiatement les plus forcenés nous suivent; voilà la tapissière pleine.

Ici surgit un nouvel incident : le conducteur (les triomphateurs ne savent jamais s'arrêter à temps, et, comme les

LA PAIX A TOUT PRIX

— Ça ne mord pas !

joueurs, perdent tout sur un coup de dé), le conducteur exige l'introduction inexplicable de deux personnes en supplément. On crie ; mais on accepte.

— Après tout, nous y sommes, dit l'un, restons-y.

A ce moment, quelques gouttes commencent à tomber.

— Ce ne sera rien, dit l'autre; pour moi, je ne me dérange pas.

— Ni nous.

— Ni nous.

— Ah ça ! nous ne partirons jamais! s'écrie un de mes amis s'adressant au conducteur qui, je crois, médite de nouvelles introductions illégitimes. O roche Tarpéienne voisine du Capitole ! Mon ami avise un fiacre, descend : nous le suivons. A peine en voiture nous tournons la tête.

La tapissière était vide, vide comme le crâne d'un sénateur. Tous les voyageurs, sans exception, étaient descendus après nous, et quelques-uns des plus féroces étaient occupés à se boxer avec le conducteur.

Croyez-moi, cher lecteur, cette tapissière est un symbole. Etonnez-vous à présent si ce peuple peut un jour être si formidable, et, le lendemain, si suppliant. Cela dépend du premier qui va. « En parlant d'un Français, écrivait Napoléon (le vrai), ne dites jamais : il est brave ou il est lâche; dites : tel jour, à telle heure, il a été brave ou il a été lâche. »

—

Parmi les papiers trouvés aux Tuileries il en est qu'on ne publie pas, parce qu'ils n'ont aucune importance, mais qui sont excessivement drôles. Entre autres, on tombe sur des lettres à Duvernois, véritablement épiques.

Les instituteurs brillent; l'un demande qu'on lui remplace son mulet, parce qu'ayant été obligé de s'occuper de l'élection de son député, il n'a pu soigner ledit mulet, et que le pauvre animal est mort; l'autre, écrivant à Sa Grandeur M. Duvernois, signe cette phrase inouïe :

« O Monsieur Duvernois, s'il vous plaisait de daigner m'envoyer votre *respectable photographie*, combien je serais heureux de la suspendre dans mon humble logement, etc., etc. »

Un curé écrit :

« Monsieur Duvernois, votre nom vénéré sera désormais mêlé au culte du bon Dieu et de sa sainte Mère, etc., etc.»

Le bon Dieu, sa Mère, et Duvernois... Drôle de religion.

—

Sous ce titre : *les Crimes de la République*, M. Prat entreprend la publication d'une série de brochures à bon marché, destinées à faire connaître au peuple les principaux travaux de la Convention. On ne saurait trop louer la pensée qui inspire ce travail. On a trop souvent répété aux multitudes que les républicains n'étaient que des buveurs de sang; on ne pourra trop leur redire aujourd'hui que les hommes de quatre-vingt-treize sont les bienfaiteurs de l'humanité.

M. Prat fait plus que de le dire, il le prouve. Il nous donne aujourd'hui les décrets relatifs à l'assistance. Ces décrets, trop peu connus et jamais appliqués, font entrer dans la pratique les plus purs préceptes de la morale évangélique. Il est facile de se rendre compte des progrès que nous avons faits en voyant que, dans ce temps, les enfans naturels devaient être adoptés par la nation, tandis qu'aujourd'hui les filles-mères n'ont plus d'autre ressource contre la misère que la honte, contre la honte que l'infanticide.

« *Ab uno disce omnes.* »

—

Voici un mot tellement affreux, que je ne le donne qu'en demandant grâce et parce qu'il fait du brouillard :

« Pourquoi, demandait quelqu'un depuis l'invasion, a-t-on enlevé les chaises des Champs-Elysées ?

— Dame ! répondit un homme que je ne veux pas nommer, on a pensé que Paris n'en avait plus besoin, puisqu'il se trouve lui-même en état de siége.

Henry Maret.

La vente au numéro du CHARIVARI a lieu maintenant chez M. STRAUSS, 7, rue du Croissant.

Le Gérant, ALTAROCHE.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

PRIMES DU *CHARIVARI*

Tout abonné d'UN AN — dont l'abonnement aura été fait *en une seule fois* et *sans intermédiaire* — aura droit de recevoir *franco* et pendant une année

LE PETIT JOURNAL POUR RIRE

PARAISSANT TOUTES LES SEMAINES

huit pages de texte et de dessins comiques, 52 numéros par an.

Dans chaque numéro une caricature de Grévin.

Ceux qui le préfèreront pourront recevoir, comme précédemment,

LA TOILETTE DE PARIS

JOURNAL DE MODES

Paraissant deux fois par mois, avec une Gravure de modes coloriée dans chaque numéro, donnant par conséquent 24 livraisons par an, avec autant de planches; Nouvelles ou Romans dans le texte. — Quatre de ces numéros contiennent, en outre, de nombreux patrons.

LIVRES ET ALBUMS

Les abonnés d'UN AN qui aimeront mieux une prime de librairie pourront choisir un ouvrage ci-dessous : 1° **Histoire de Paris**, par M. TH. LAVALLÉE, superbe volume grand in-8° illustré de 107 vues; 2° **Gulliver**, édition magnifique avec 400 dessins de GRANVILLE ; 3° **Voyages dans l'Inde du prince Soltykoff**, grand in-8°, 38 belles planches à deux teintes ; 4° **Paul et Virginie**, beau volume in-8° illustré par BERTALL ; 5° **La Chine ouverte**, ouvrage du plus haut intérêt, 250 dessins variés; 6° Un de ces quatre albums comiques : **M. Cryptogame**, **le Docteur Faustus**, par Topfer; **la Chicane et l'Amour**, **Aimez-vous rire ?** par Damourette, Talin, Quillenbois, etc., etc.

N. B. — Les primes ci-dessus, sauf le **Petit Journal pour rire** et la **Toilette de Paris**, qui seront expédiés *franco*, comme il a été dit, devront toutes être retirées directement dans nos bureaux, sans quoi l'Abonné devra joindre à sa demande la somme de **1** fr. **50** c. pour frais de port.

GRANDE PRIME EXCEPTIONNELLE

Le Charivari, désirant en outre faire un splendide cadeau à tous ses abonnés indistinctement, même à ceux de TROIS MOIS, leur offre à des conditions incroyables de bon marché **cette grande Prime exceptionnelle :**

L'HISTOIRE DES DEUX RESTAURATIONS

par A. DE VAULABELLE

huit volumes in-8°,

sera adressée également *franco* contre l'envoi de

25 FRANCS

Pris dans nos bureaux, ce dernier ouvrage sera donné pour

20 FRANCS

Nota. — Les abonnés d'un an qui auront pris une des primes gratuites pourront, en sus, contre l'envoi des sommes ci-dessus indiquées, recevoir ces deux primes exceptionnelles.

TRENTE-NEUVIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 c. MARDI 22 NOVEMBRE 1870

ABONNEMENS

PARIS

Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

ABONNEMENS

DÉPARTEMENS

Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —

L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité.
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, W. C.
London.

LE CHARIVARI

BULLETIN POLITIQUE

Le jour où il apprit la proclamation de la république à Paris, Bonaparte dit à un général prussien :

— Aujourd'hui nous n'avons plus qu'un seul et même ennemi.

Les nouvelles apportées par les derniers journaux anglais attestent que cette parole devait servir de point de départ à tout un programme politique.

L'homme qui ne fut jamais qu'un conspirateur sur le trône recommence à comploter. La preuve en est fournie par la présence à Wilhelmshohe de tous les suppôts du régime déchu.

Ce n'est point par hasard qu'ils se sont trouvés rassemblés les Fleury, les Piétri, les Le Bœuf, etc.

Evidemment on essaie là bas de renouer les mailles brisées du filet dans lequel on prit la France au 2 décembre ; évidemment on se dispose à traiter de nouveau, le cas échéant, les Français comme on les a traités en 1851 ; évidemment on compte sur quelque victoire du boulevard Montmartre pour compenser les défaites dont la nomenclature serait trop longue, hélas!

L'ennemi c'est nous. On nous avertit. Malheur à Paris, qui a l'infamie de préférer la liberté à la tyrannie!

Eh bien! quelque ton que prenne la menace, nous prévenons charitablement les gens de là-bas qu'ils ne feront peur à personne. Ils pourront peut-être réussir à grouper autour des débris de leur trône ensanglanté quelques ambitions sans vergogne comme sans bon sens, mais à d'indignes chefs l'armée refuserait désormais d'obéir, s'il s'agissait de mettre une fois de plus le sabre sur la gorge de la nation.

L'armée! Elle est plus honteuse que nous encore du rôle que l'empire lui a fait jouer. Elle sait que les humiliations qu'elle a subies sont dues à l'impéritie criminelle des favoris d'antichambre, dignes serviteurs d'un tel maître.

Si les désastres dont nous venons d'être témoins ne nous furent pas infligés en Italie, ce ne fut certes pas la faute du commandement, car la campagne entière, suivant une pittoresque expression, ne fut d'un bout à l'autre qu'une *déroute en avant*,

L'honneur militaire s'indigne à tous les souvenirs d'un odieux passé, tout comme notre honneur civique se soulève en pensant aux dix-huit années de servitude et d'opprobre qu'il nous a fallu traverser.

Bien imprudente est donc cette première déclaration de guerre du conspirateur de Sedan.

Mais il parait que le bonhomme ne s'en est pas tenu là. *Le Journal officiel de Seine-et-Oise* nous apporte d'autres nouvelles de Bonaparte, qui aurait dit au général Boyer :

« Lorsque je fus sur le point de partir pour l'armée, j'avais formé le projet de passer par Paris. Mais le préfet de police m'avisa que l'enthousiasme du peuple était tellement surexcité qu'on détellerait mes chevaux, qu'on s'écraserait dans la foule, et qu'on pouvait s'attendre à des accidens regrettables. Je me vis donc obligé de renoncer à mon projet de passer par Paris. Et maintenant ce même peuple suit avec le même enthousiasme le drapeau de quelques héros de la rue. Nous verrons s'il feront mieux que moi. »

Jamais le mensonge n'a pris une forme plus grotesque, et l'on se demande si véritablement le ramollissement n'est pas la seule explication de toute la conduite tenue par l'homme de Sedan.

Quant à l'insinuation qui termine la conversation ci-dessus relatée, elle se réfute d'elle-même.

Quand bien même la République devrait être vaincue par les Prussiens, elle resterait au-dessus de toute comparaison avec l'odieux régime qui l'a précédée.

Il aurait fallu commencer par lui restituer les trois

cent cinquante mille hommes que l'ineptie impériale a livrés à l'ennemi.

Le France était agonisante, empoisonnée par les hommes de Décembre. La République a été appelée, elle essaie la cure, mais, quoi qu'il arrive, l'histoire ne saurait établir aucune analogie entre elle, qui joue le rôle de médecin, et l'empire, qui a joué le rôle de meurtrier.

Pierre Véron.

Simple remarque : Le gouvernement de la défense nationale est l'objet des plus vives injures de la part du *Moniteur de Versailles*, qui, au contraire, traite avec égards tous ceux qui, de près ou de loin, ont touché au gouvernement de l'Empire.

Ce rapprochement suffira à montrer à la France quels sont ceux qui ont droit à son estime.

LES COLLABORATEURS DE M. DE BISMARK

Le numéro du journal prussien de Seine-et-Oise, reproduit par *l'Officiel*, nous montre que la politique de M. de Bismark n'a pas changé.

Toujours même hypocrisie.

M. de Bismark entreprenant de prouver que Paris pouvait accepter un armistice sans ravitaillement, dépasse vraiment les bornes.

Toute la presse a montré qu'une suspension d'armes consentie dans de telles conditions équivalait à livrer la France à merci, puisque, nos vivres épuisés, les Prussiens restaient toujours libres de rompre les négociations.

Mais le point sur lequel nous voulons insister est celui-ci :

M. de Bismark fait tous ses efforts dans son *Moniteur* pour pousser à la convocation d'une Assemblée nationale.

Nous voulons espérer que les quelques journaux (*rari nantes*) qui s'obstinent à polémiquer dans ce sens feront enfin leur *meâ culpâ* et renonceront, maintenant qu'ils sont prévenus, à travailler pour le compte de l'ennemi. Le véritable nom que mériterait une Assemblée nommée conformément aux vœux des Prussiens et sous la pression de leurs baïonnettes, serait celui d'*Assemblée anti-nationale*.

Paul Girard.

Bonne est la pensée qui fait reprendre à M. Philarète Chasles son titre de professeur de langues et de littératures d'origine germanique.

De ce que les Germains sont aujourd'hui nos ennemis, il ne s'ensuit pas que leur langue ait cessé d'être une sœur illustre de la nôtre. Battons leurs soldats, mais honorons leurs chefs-d'œuvre écrits et leurs chefs-d'œuvre notés. Nous n'abdiquons pas notre droit à Leibnitz et à Gœthe, à Mozart et à Beethoven.

Le Prudhomme de Cham seul est fâché de ce que son fils remporte un prix d'allemand.

La petite vérole décime, dit-on, l'armée prussienne.

Fléau contre fléau.

Dieu qui protège la France voudrait-il la guerre par le système homœopathique?

La guerre actuelle, guerre cruelle par la persistance pour ses sujets autant que pour nous, a fini de dépopulariser le roi de Bavière. Il parait devoir y perdre son trône.

Il serait curieux que le siège de Paris lui coûtât le sien à Munich.

PROPOS DE SIEGE

Les journaux américains annoncent qu'un meeting monstre vient d'avoir lieu aux Etats-Unis en faveur de la France.

Quand donc la France elle-même comprendra-t-elle assez la liberté pour qu'une réunion de cent mille citoyens ne soit plus une menace pour l'ordre public?

Hier, circulait un bruit absurde prétendant que l'homme de Sedan serait venu à Versailles et aurait été vu dans la voiture du roi de Prusse.

Si l'homme en question est venu à Versailles, ce n'est pas dans la voiture du roi qu'il a dû se placer, mais derrière.

⁂

Au surplus, il est trop douillettement traité à Wilhelmshœhe pour être tenté d'échanger les douceurs de l'exil contre la vie des camps, et il suffit que nos boulets puissent atteindre l'armée prussienne pour être bien sûr que le doux seigneur ne s'y montrera pas.

⁂

Le bruit court que M. Got vient de demander au gouvernement l'autorisation de lancer un ballon pourvu de cent mille exemplaires de sa lettre à M. Valois.

La demande a été accordée, à la condition que le ballon, au lieu d'être gonflé avec du gaz, le serait avec la vanité de M. Got.

⁂

Les sceptiques ne respectent rien.

— Décidément, disait quelqu'un, les pigeons nous rendent les plus grands services ; je les aimais bien, je vais maintenant les adorer.

— Moi aussi, ajouta le sceptique... aux petits pois.

⁂

Malgré le siège, il se lance encore, d'ici de là, quelques timides affaires financières, ayant généralement pour but les assurances sur la vie ou contre le bombardement.

L'une d'elles vient de lancer un prospectus où l'on remarque cette singulière coquille :

SOCIÉTÉ... *autorisée par dérision ministérielle du...*

Est-ce bien une coquille?

Emile Daclin.

Entre les deux portes de sorties, la France n'hésitant pas un seul instant.

CHRONIQUE DU JOUR

Remarquez ceci : quand vous parlez de conspirations bonapartistes et d'une tentative possible de retour de cette bande méprisable, on rit.

— Allons donc! y pensez-vous? La France ne le supporterait pas! Plutôt que de revoir chose pareille, j'aimerais mieux, etc., etc.

Dans leur indignation, beaucoup sont sincères, mais chez beaucoup aussi elle est factice et chez quelques uns même elle n'est qu'une façon de détourner l'attention publique de ce point. Ne vous y fiez pas. Il est trop certain que cette clique s'agite dans l'ombre et conspiraille.

Voyez! les journalistes flétris reparaissent et ouvertement font l'éloge de l'homme vil qui les payait! et les promeneurs du boulevard qui s'emportent si facilement contre les journaux républicains à nuance accentuée, laissent dire ces drôles sans s'émouvoir.

Sentinelles de la République, prenez garde à vous!

—

On parlait de la trahison de Bazaine. Quelques-uns cherchaient à insinuer qu'après tout les preuves n'étaient pas concluantes.

X..., présent à la discussion, dit ce simple mot :

— Quand j'entends accuser un fonctionnaire de l'empire d'une infamie quelconque, sans demander d'explications plus amples, sans m'inquiéter des preuves, tout d'abord, *à priori*, je commence par déclarer que c'est vraisemblable... J'examine plus tard.

—

La commission des Tuileries prépare un travail sérieux sur la gestion financière et les faux frais de l'empire. Nous allons en apprendre de belles; mais nous sommes tellement préparés aux énormités, que très-vraisemblablement ces révélations nous trouveront encore froids.

—

A l'occasion du 70e anniversaire du roi Guillaume, M. de Moltke a été fait... *comte*.

Comment? *comte*, tout simplement!... Mais Persigny, mais Morny, pour des exploits moins grands avaient été faits *ducs*.

Ah! roi Guillaume, voilà qui est bien mesquin pour un futur empereur d'Allemagne!

—

Nous signalons avec plaisir un meeting qui a eu lieu à Londres contre la Prusse vers la fin du mois dernier. Un des orateurs, M. Oliver, y a prononcé ces paroles mémorables :

« Nous déclarons à M. Gladstone, qui représente si mal à cette heure le peuple anglais dans ce vaste morceau d'architecture (*montrant les chambres du Parlement*), que s'il ne reconnaît point aujourd'hui *la république française*, il sera forcé de reconnaître demain la *république anglaise*. »

—

Un misérable avait été arrêté chez un marchand de vin, payant sa consommation avec une pièce de cent sous fausse.

Il comparaît devant la 6e chambre correctionnelle.

— Votre profession? lui demande le président.

— Essayeur.

Mouvement de surprise dans l'auditoire.

— Expliquez-vous.

— Ben oui, ben oui... *essayeur*. M. Dumas, que vous avez relevé de ses fonctions, l'était bien. Je suis *essayeur*, *j'essaie* de faire passer de la monnaie fausse.

Gabriel Guillemot.

IL EST BIEN ENTENDU QUE LE CHARIVARI, **dès que le siége sera terminé**, REPRENDRA SON ANCIEN FORMAT, AUQUEL IL N'A RENONCÉ MOMENTANÉMENT QUE POUR CAS DE FORCE MAJEURE.

Le Gérant. ALTAROCHE.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

PRIMES DU *CHARIVARI*

Tout abonné d'UN AN — dont l'abonnement aura été fait *en une seule fois* et *sans intermédiaire* — aura droit de recevoir *franco* et pendant une année

LE PETIT JOURNAL POUR RIRE

PARAISSANT TOUTES LES SEMAINES

huit pages de texte et de dessins comiques, 52 numéros par an.

Dans chaque numéro une caricature de Grévin.

Ceux qui le préfèreront pourront recevoir, comme précédemment,

LA TOILETTE DE PARIS

JOURNAL DE MODES

Paraissant deux fois par mois, avec une Gravure de modes coloriée dans chaque numéro, donnant par conséquent 24 livraisons par an, avec autant de planches; Nouvelles ou Romans dans le texte. — Quatre de ces numéros contiennent, en outre, de nombreux patrons.

LIVRES ET ALBUMS

Les abonnés d'UN AN qui aimeront mieux une prime de librairie pourront choisir un ouvrage ci-dessous : 1° **Histoire de Paris**, par M. TH. LAVALLÉE, superbe volume grand in-8° illustré de 107 vues; 2° **Gulliver**, édition magnifique avec 400 dessins de GRANVILLE; 3° **Voyages dans l'Inde du prince Soltykoff**, grand in-8°, 38 belles planches à deux teintes; 4° **Paul et Virginie**, beau volume in-8° illustré par BERTALL; 5° **La Chine ouverte**, ouvrage du plus haut intérêt, 250 dessins variés; 6° Un de ces quatre albums comiques : **M. Cryptogame**, **le Docteur Faustus**, par Topfer; **la Chicane et l'Amour**, **Aimez-vous rire?** par Damourette, Talin, Quillenbois, etc., etc.

N. B. — Les primes ci-dessus, sauf le **Petit Journal pour rire** et la **Toilette de Paris**, qui seront expédiés *franco*, comme il a été dit, devront toutes être retirées directement dans nos bureaux, sans quoi l'Abonné devra joindre à sa demande la somme de **1** fr. **50** c. pour frais de port.

GRANDE PRIME EXCEPTIONNELLE

Le Charivari, désirant en outre faire un splendide cadeau à tous ses abonnés indistinctement, même à ceux de TROIS MOIS, leur offre à des conditions incroyables de bon marché **cette grande Prime exceptionnelle** :

L'HISTOIRE DES DEUX RESTAURATIONS

par A. DE VAULABELLE

huit volumes in-8°,

sera adressée également *franco* contre l'envoi de

25 FRANCS

Pris dans nos bureaux, ce dernier ouvrage sera donné pour

20 FRANCS

Nota. — Les abonnés d'un an qui auront pris une des primes gratuites pourront, en sus, contre l'envoi des sommes ci-dessus indiquées, recevoir ces deux primes exceptionnelles.

TRENTE-NEUVIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 c. MERCREDI 25 NOVEMBRE 1870

ABONNEMENS

PARIS

Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

ABONNEMENS

DÉPARTEMENS

Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —

L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Formage exclusif de la Publicité
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, W. C.
London.

LE CHARIVARI

BULLETIN POLITIQUE

M. Jules Favre n'a pas eu de peine à réfuter la circulaire mensongère de M. de Bismark. Comme il le dit et comme la presse l'avait déjà démontré, l'armistice sans ravitaillement c'était la paix à merci.

Nous estimons que le gouvernement a bien fait de profiter de la circonstance qui lui était offerte pour expliquer loyalement sa pensée sur le fait de la convocation d'une assemblée.

« Je laisse à la conscience publique, dit M. Jules Favre, le soin de juger de quel côté ont été les obstacles, et si le gouvernement doit être dénoncé au blâme de l'Europe pour n'avoir pas voulu placer les députés de la France sous le canon d'un fort livré à l'armée prussienne. Une convocation sans armistice nous aurait, il est vrai, épargné cette humiliation, mais elle nous en aurait encore réservé de cruelles. Les élections auraient été livrées au caprice de l'ennemi, aux hasards de la guerre, à des impossibilités matérielles énervant notre action militaire et ruinant à l'avance l'autorité morale des mandataires du pays. »

M. Jules Favre aurait pu ajouter que les Prussiens se chargent de démontrer eux-mêmes à la France les dangers d'une assemblée sans armistice.

Cette assemblée, en effet, ils l'appellent de tous leurs vœux. Ils voudraient nous la faire accepter de gré ou de force.

C'est donc qu'ils la savent contraire aux intérêts français. Il n'en faut pas davantage pour nous la faire repousser.

La circulaire de M. Jules Favre contient un passage particulièrement important. C'est celui dans lequel il semble faire implicitement appel à une nouvelle intervention de l'Europe en disant :

« A cette heure suprême, le gouvernement s'en remettrait volontiers au jugement de ceux dont la voix bienveillante n'a point été écoutée. Ce n'est pas d'eux que lui viendrait un conseil de défaillance. »

Nous croyons qu'ici l'expression a un peu trahi la pensée de M. le ministre des affaires étrangères.

L'Europe n'a point à nous *juger*.

C'est nous au contraire qui sommes en droit de la condamner, et de la condamner avec une sévérité trop justifiée, hélas ! Sa conduite a été à la fois lâche et inepte. Les cabinets tremblans devant le croquemitaine prussien n'ont pas eu l'intelligence de se dire :

— *Hodiè tibi, cras mihi.*

Que pouvons-nous en espérer aujourd'hui ? Rien à notre avis.

Quelles nouvelles nous apportent, en effet, les journaux étrangers reçus à Paris ?

Ici c'est le czar qui bombarde de ses brevets le prince de Prusse métamorphosé en maréchal russe.

De cet autre côté, c'est ce bon M. Gladstone qui, dans le banquet annuel du lord-maire, prononce un discours dans lequel il daigne nous honorer d'une humiliante bienveillance, en déclarant « qu'il espère une paix honorable, qui ne blesserait pas trop les sentimens de cette nation chevaleresque. »

Excellent ministre ! Il ne veut pas qu'on nous blesse trop, mais il veut bien qu'on nous blesse assez. C'est lui peut-être qui se réserve de nous doser la honte, de nous rationner le déshonneur.

Comment, après de tels témoignages, se faire illusion sur le rôle des puissances ?

N'invoquons pas leur jugement, mais agissons de façon à forcer quand même leur admiration et à leur imposer le respect. Sauvons la France par la France.

A propos de l'armistice, *le Constitutionnel* rappelle qu'à Duppel la Prusse viola toutes les conditions qu'elle avait souscrites, et brava effrontément ce brave petit Danemark.

Il est bien évident qu'elle aurait procédé de la même manière avec nous, et que nous aurions joué un jeu de dupes.

Sachons donc, de toutes façons, regarder en face les éventualités d'une défense à outrance.

La France ne combat pas seulement pour la France. Elle porte en main le drapeau de la liberté. Elle représente un principe, et les principes ne meurent pas.

Pierre Véron.

Depuis que M. Weiss y a fait son entrée, retour de *la Presse*, *la Patrie* est devenue le journal le plus gai de France.

Ce qu'il y a de plus fâcheux c'est que c'est toujours aux dépens de nos douleurs nationales qu'elle s'égaie.

Hier encore, c'est le sourire aux lèvres et en gouillant doucement qu'elle groupait tous les vers d'*Esther* dont on peut faire application à nos désastres.

Il y a, sans nul doute, mérite à M. Weiss de prendre aussi gaîment son parti de sa propre chute, mais ce n'est pas une raison pour en faire autant de la chute de la France.

On raconte que certains propriétaires de chevaux ont l'imprudence de les nourrir avec du pain.

Ce procédé semble relever directement des conseils de guerre.

On ne peut qu'applaudir à la mesure qui met les pommes de terre en réquisition.

Des spéculations honteuses avaient fait hausser d'une façon ridicule ce précieux légume.

Nous avons à combattre aussi à l'intérieur les Prussiens de l'alimentation.

Il se passe en ce moment des choses tout à fait étranges.

M. le ministre de l'instruction publique avait décidé qu'une représentation gratuite serait offerte au peuple de Paris dans la salle de l'Opéra, représentation dans laquelle devaient être lus des fragmens des *Châtimens*.

Il ne semblait pas que la chose pût souffrir la moindre difficulté.

Mais il parait que M. Perrin, directeur démissionnaire, trouve que le peuple est malpropre et salirait la salle ci-devant impériale, sans compter dix autres objections de même valeur faites soi-disant au nom des artistes réunis en association.

Nous espérons que M. Jules Simon répondra comme il convient aux objections de M. Perrin et que la représentation aura lieu quand même.

Au temps du bon plaisir, si Bonaparte avait demandé à l'Opéra une représentation gratuite, n'importe dans quelles conditions, il est probable que la direction se serait empressée de répondre *Amen!*

A bientôt de nouveaux détails.

L'aventure de M. Got est destinée à avoir autant de suites au prochain numéro qu'un feuilleton de Ponson du Terrail.

Si cela continue, on en fera une édition illustrée.

Le dernier chapitre de ce roman comique est celui-ci : Dans sa mémorable lettre par lui portée au *Journal des Débats*, M. Got ne parle que de son *indépendance!*

Or, dans l'original de cette même lettre adressée à M. Valois il parlait de son *républicanisme*.

Comment ce mot a-t-il pu se perdre dans le trajet de la maison de M. Got à la rue des Prêtres?

Si l'on collait une affiche ainsi conçue :

RÉPUBLICANISME PERDU.

RÉCOMPENSE HONNÊTE

à qui le rapportera au domicile de M. Got, artiste dramatique, ou aux bureaux du *Journal des Débats*.

LES ÉPINGLES DE CHAUVIN

Au début de la guerre Chauvin s'était muni d'épingles à drapeaux français et prussiens pour piquer toutes les situations des armées belligérantes.

Il va sans dire que son premier mouvement avait été d'acheter six douzaines d'épingles françaises et une douzaine seulement d'épingles prussiennes.

— C'est déjà trop, disait-il ; ces gaillards-là n'auront pas même le temps d'occuper quoi que ce soit.

Il n'avait pas rien moins fallu que ce sentiment chevaleresque qui anime les forts et qui se manifesta si étrangement à Fontenoy, pour décider Chauvin à faire son emplette par portions égales. Peut-être même la pensée que l'ennemi, partout pourchassé, en se disséminant sur beaucoup de points à la fois, userait pas mal d'épingles, ne fut-elle pas étrangère à cette détermination de haute impartialité.

Et quand Chauvin, dans les premiers jours de la campagne, piquait avec enthousiasme les stations de nos sept corps d'armées, partagés chacun en deux ou trois divisions, il était fier du nombre des épingles tricolores employées. Le malheureux ne se doutait pas que tant d'épingles étaient un signe de faiblesse et qu'avec deux ou trois épingles seulement, bien placées, le succès aurait remplacé les revers.

Depuis lors la pelote dut décompter. Chaque jour faisait disparaitre une épingle française, et le moment arriva où il n'y en eut plus que cinq ; deux bloquées à Strasbourg et à Metz, une à Paris, une à Chalons, une à Sedan.

Celle de Chalons disparut.

Puis celle de Sedan.

Et tour à tour l'épingle de Strasbourg et celle de Metz.

Il n'y en avait plus qu'une à Paris.

Si Chauvin se fût appelé About, il aurait fait hommage de cette dernière épingle au roi de Prusse. Mais Chauvin, pour avoir ses petits travers, n'est pas moins un bon et ferme patriote. Il laissa sés épingles reposer en attendant des trous meilleurs, et se dit : « Piquera bien qui piquera le dernier. »

Et bien lui en prit.

Chacun a entendu parler d'une certaine armée de la Loire : — Vite une épingle ;

D'une armée du Nord, une seconde épingle ;

D'une armée de Normandie, une troisième ;

D'une armée bretonne, une quatrième ;

D'une autre qui se forme dans le Midi, une cinquième.

Le supplice de Tantale..... eau comprise.

— Sans parler des corps détachés qui courent le pays par douzaines, et dont l'existence se révèle chaque jour par le récit de coups de mains heureux. — Encore des épingles! toujours des épingles.

Chauvin a eu raison de ne pas désespérer. Sa pelote finira par y passer toute entière.

Chauvin est insupportable de crânerie vantarde avant la bataille ; mais il est beau de courage opiniâtre après la défaite. Les fanfarons de gloire valent cent fois mieux que les fanfarons de défaillance.

Paul Girard.

CHRONIQUE DU JOUR

Eh bien, colonel von Holstein, où en sommes-nous de notre pari avec M. de Girardin? Vous deviez défiler, musique en tête, mèche allumée, devant son hôtel le 15 septembre. Plus de deux mois se sont écoulés, et vous en êtes encore à frapper à la porte.

Après cela il est possible qu'on vous ait mal compris : il s'agit peut-être du 15 septembre 1871 ? Seulement il fallait le dire.

—

Je suis heureux pour ma part de voir le peuple anglais protester dans ses meetings contre la barbarie prussienne. Cela repose un peu des articles du *Saturday Review* qui paraissait si heureux à l'idée du bombardement de Paris.

Cette feuille est l'organe des piétistes, les compères du roi Guillaume. Pour eux l'incendie de la Bibliothèque nationale et du Louvre serait un véritable feu de joie.

Qu'ils prennent garde! Le vent pourrait en porter les étincelles jusque chez eux.

—

Le commandant Georges Bibesco, prisonnier de guerre, ayant refusé de se soumettre à la capitulation de Sedan, possède à Paris un hôtel nouvellement construit et qu'il n'a pas encore habité. Ses amis, connaissant ses sentimens humanitaires, ont établi une ambulance dans cette demeure splendide. Vingt blessés y sont soignés aux frais du brave commandant.

Cette façon de *pendre la crémaillère* en vaut bien une autre, n'est-il pas vrai?

—

Il y a des gens qui glosent sur tout. Les mensonges du feu gouvernement les révoltaient à bon droit ; mais aujourd'hui que le général Trochu leur dit la vérité vraie et fait appel à leur énergie en ne leur cachant rien de la gravité de la situation, ils se lamentent et pleurnichent en disant qu'on veut les démonter.

Pauvres petits! Voyons, calmez-vous ; vous serez débloqués la semaine prochaine, na !

—

La réponse par *oui* ou par *non* aux demandes que nous pouvons adresser à nos chers exilés de Paris ne me satisfait que médiocrement. A leur place est-ce que, même malade, gravement atteint, vous auriez le courage de répondre *non* à cette demande : « Votre santé est-elle bonne? »

Par cette raison les *oui* me sont suspects ; aussi, ne pouvant être renseigné complètement, je préfère m'abstenir. Il vaut mieux ne rien savoir que d'être mal instruit.

—

Les stupides cabrioles des Clodoches ont recommencé. Le Cirque de l'ex-empereur a exhumé ces sauteurs insensés qui ont jeté un si grand lustre sur la fin du dernier règne.

Le moment est mal choisi pour de pareilles exhibitions. Quand Paris souffre et combat on devrait laisser sous la remise ces cascadeurs grossiers. Par ce temps de mort violente les bonds grotesques de ces messieurs sont écœurans.

—

Une cantinière du 15e bataillon causait au bastion 72, avec un tambour de ma compagnie, de l'entrée des Italiens à Rome,

— Il n'y a donc plus de pape alors? disait-elle.

— Si, toujours; seulement il ne commande plus le poste : dégommé!

— Tiens, tiens!... il est redevenu bourgeois.

Louis Leroy.

Le Gérant, ALTAROCHE.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14

PRIMES DU *CHARIVARI*

Tout abonné d'UN AN — dont l'abonnement aura été fait *en une seule fois* et *sans intermédiaire* — aura droit de recevoir *franco* et pendant une année

LE PETIT JOURNAL POUR RIRE

PARAISSANT TOUTES LES SEMAINES

huit pages de texte et de dessins comiques, 52 numéros par an.

Dans chaque numéro une caricature de Grévin.

Ceux qui le préfèreront pourront recevoir, comme précédemment,

LA TOILETTE DE PARIS

JOURNAL DE MODES

Paraissant deux fois par mois, avec une Gravure de modes coloriée dans chaque numéro, donnant par conséquent 24 livraisons par an, avec autant de planches; Nouvelles ou Romans dans le texte. — Quatre de ces numéros contiennent, en outre, de nombreux patrons.

LIVRES ET ALBUMS

Les abonnés d'UN AN qui aimeront mieux une prime de librairie pourront choisir un ouvrage ci-dessous : 1° **Histoire de Paris**, par M. TH. LAVALLÉE, superbe volume grand in-8° illustré de 107 vues; 2° **Gulliver**, édition magnifique avec 400 dessins de GRANVILLE ; 3° **Voyages dans l'Inde du prince Soltykoff**, grand in-8°, 38 belles planches à deux teintes ; 4° **Paul et Virginie**, beau volume in-8° illustré par BERTALL ; 5° **La Chine ouverte**, ouvrage du plus haut intérêt, 250 dessins variés; 6° Un de ces quatre albums comiques : **M. Cryptogame**, **le Docteur Faustus**, par Topfer; **la Chicane et l'Amour**, **Aimez-vous rire?** par Damourette, Tabin, Quillenbois, etc., etc.

N. B. — Les primes ci-dessus, sauf le **Petit Journal pour rire** et la **Toilette de Paris**, qui seront expédiés *franco*, comme il a été dit, devront toutes être retirées directement dans nos bureaux, sans quoi l'Abonné devra joindre à sa demande la somme de **1 fr. 50 c.** pour frais de port.

GRANDE PRIME EXCEPTIONNELLE

Le Charivari, désirant en outre faire un splendide cadeau à tous ses abonnés indistinctement, même à ceux de TROIS MOIS, leur offre à des conditions incroyables de bon marché **cette grande Prime exceptionnelle :**

L'HISTOIRE DES DEUX RESTAURATIONS

par A. DE VAULABELLE

huit volumes in-8°,

sera adressée également *franco* contre l'envoi de

25 FRANCS

Pris dans nos bureaux, ce dernier ouvrage sera donné pour

20 FRANCS

Nota. — Les abonnés d'un an qui auront pris une des primes gratuites pourront, en sus, contre l'envoi des sommes ci-dessus indiquées, recevoir ces deux primes exceptionnelles.

TRENTE-NEUVIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 c. JEUDI 24 NOVEMBRE 1870

ABONNEMENS

PARIS

Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

ABONNEMENS

DÉPARTEMENS

Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —

L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité.
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, W. C.
London.

LE CHARIVARI

BULLETIN POLITIQUE

La circulaire de M. Jules Favre a, comme il fallait s'y attendre, soulevé des polémiques sur toute la ligne des journaux.

La plupart sont forcés de rendre hommage au langage loyal et élevé du ministre des affaires étrangères. Quelques-uns ergotent.

Parmi ceux-là, *le Constitutionnel* et *les Débats*.

Le Constitutionnel s'évertue à prouver que l'action des neutres a été nulle. Dans quel but cette démonstration? Est-ce pour faire croire que c'est le gouvernement français qui a de nouveau sollicité un armistice?

Le Constitutionnel en ce cas n'a pas eu la main heureuse, car au moment même où il échafaudait péniblement ses argumens mal dégrossis, lord Grandville, dans un discours rendu public, s'est chargé de démolir d'un mot l'édifice du *Constitutionnel*. Lord Grandville constate, en effet, que le gouvernement français a formellement refusé de prendre l'initiative d'un armistice et que c'est alors que l'Angleterre a commencé à s'entremettre.

Mais laissons là ces arguties sans intérêt et arrivons au *Journal des Débats*.

Il approuve la circulaire dont le fond lui paraît sage et juste, ne s'apercevant pas que ce fond dit tout juste le contraire de la thèse soutenue par les *Débats* depuis trois semaines.

M. Jules Favre déclare formellement qu'une Assemblée sans armistice serait funeste à la France. Les *Débats*, eux, n'ont cessé de réclamer à cor et à cris cette assemblée-là.

Aujourd'hui encore, avec un décousu d'idées qui paraît être son plus bel apanage, après avoir admiré la circulaire de M. Favre, il fait une violente sortie contre *le Siècle*, qui n'a pas cessé de soutenir les doctrines mêmes dont cette circulaire s'inspire.

« Les politiques du *Siècle*, s'écrie le pseudonyme P. David, si l'on peut leur donner ce nom, avouent naïvement qu'ils ont peur de consulter la France en ce moment, parce qu'elle pourrait bien ne pas encore prouver un amour suffisant pour la République comme ils l'entendent et qu'elle pourrait avoir assez mauvais goût pour ne pas se rallier à leurs idées ou pour repousser leurs candidats. Alors, que signifiaient jadis les protestations du *Siècle* contre les candidatures officielles? Pourquoi prétendait-il que la pression des préfets était la seule cause qui s'opposait à son triomphe? »

Nous demandions sous l'empire, nous autres libéraux, le gouvernement du pays par le pays, nous continuerons à le demander aussi énergiquement sous la république, et nous prenons acte de ce fait, qu'aujourd'hui *le Siècle* et ses tristes amis mettent le suffrage universel en suspicion, tout comme le faisaient naguère les préfets de l'empire. »

Autant de mots, autant d'erreurs, autant de maladresses, autant d'injustices.

Les politiques des *Débats*, si l'on peut leur donner ce nom, ont un libéralisme qui sent la rue de Poitiers, cette rue de Poitiers néfaste dont les sottises ont fait le triomphe de la candidature bonapartiste au 10 décembre.

Toutes les malices cousues de fil blanc de cette coterie qui renaît de ses cendres ne prévaudront pas contre la vérité et n'égareront pas l'opinion. Sachez que vous trompez la France lorsque vous insinuez que les républicains ont peur de la consulter parce qu'elle pourrait bien ne pas prouver encore un amour suffisant pour la République. Les républicains ont demandé de tout temps un suffrage universel *libre et éclairé*. C'est parce qu'il ne peut être dans ce moment ni l'un ni l'autre qu'ils s'opposent à un vote frelaté.

Libre! Osez donc prétendre que lorsque dix-sept départemens sont aux mains de la Prusse, lorsque les

communications sont presque interrompues entre la province et Paris, entre les membres et le cœur, osez donc prétendre qu'on voterait librement !

Eclairé ! Comment la lumière aurait-elle pu se faire au milieu de nos désastres et de nos confusions ? Les paysans, que la pression des préfets avait façonnés au joug, ont-ils pu redresser l'échine ?

Les agens du bonapartisme ne sont-ils pas encore en place presque partout ? A-t-on eu le temps de penser à faire l'éducation politique de la nation quand il fallait songer d'abord à fabriquer des cartouches ?

Tout ce que la perfidie la plus odieuse a pu inventer a été mis en œuvre dans les campagnes. On leur a raconté que ce pauvre Bonaparte avait été trompé et livré aux Prussiens par les démocrates, on leur a dit cent autres inepties de ce genre.

La plupart de ceux qui pourraient, avec autorité, s'en aller réfuter ces bourdes monstrueuses sont enfermés dans Paris ou donnent en province tout leur temps à la défense.

Avouez tout simplement, innocent *Journal des Débats*, que vous voudriez exploiter les malheurs de la patrie au bénéfice d'une restauration monarchique.

Eh bien, nous ne sommes pas exigeans ; nous ne vous demandons que vingt-cinq jours de libre propagande pour faire rentrer sous terre vos projets et vos machinations. Mais si ces vingt-cinq jours nous sont refusés, si vous voulez que la France vote les menottes aux mains, le bandeau sur les yeux, le bâillon sur la bouche, entre deux haies de canons prussiens, c'est vous qui faites injure au suffrage universel, c'est vous qui le mettez en suspicion, puisque vous confessez que, pour qu'il réponde à vos désirs, il faut qu'il soit égaré par l'ignorance et couché en joue par l'ennemi.

Pierre Véron.

Le Daily-News a publié dans un vieux numéro introduit récemment à Paris un ordre du jour du maréchal Bazaine.

Si cet ordre du jour est authentique, la trahison est là, évidente, odieuse, criminelle.

Si M. Bazaine n'est pas coupable, il est de son devoir de se présenter sans retard et de demander lui-même à passer devant un conseil de guerre. Qui ne dit mot consent.

S'il s'abstient, c'est qu'il passe condamnation.

Les représentations théâtrales vont cesser à la fin du mois par la suppression absolue du gaz. Nous ne le regrettons pas.

On finissait par abuser des prétextes patriotiques pour nous infliger une série de récitations et de conférences sans saveur ni odeur.

Après avoir débuté par les *Châtimens*, cet admirable chef-d'œuvre, on avait glissé peu à peu jusqu'à des vaudevilles de troisième ordre ou des vers de quatrième catégorie. Un peu plus et l'on allait organiser des bals à la Closerie ou au Salon-de-Mars, et l'on aurait exécuté des *tulipes orageuses* au nom de la charité.

L'heure de l'action décisive approche et il est bon que la population se recueille.

On chantera et dansera le lendemain de la victoire.

L'ex-agent de police Guérin, le dénonciateur de Blois, vient de passer en police correctionnelle pour des actes de violence commis chez une fille publique, sa digne partenaire.

Voilà de quels misérables l'ex-empire se servait pour fabriquer des complots et usiner des plébiscites.

Aux ouvriers on peut juger l'œuvre.

Allons, tant mieux !

Un journal nous annonce que la santé de Bonaparte se raffermit.

Ce n'est pas comme la santé de l'empire, alors.

LA CARICATURE ET M. VEUILLOT

L'Univers vient d'ajouter un mensonge à sa collection. Il devrait pourtant commencer à ne plus y avoir de place.

M. Veuillot qui n'a jamais pardonné à la caricature, sans doute parce que pour lui le destin a fait de la caricature une seconde nature, M. Veuillot prend texte des vilenies et des inepties qui salissent certains étalages, pour dénoncer et diffamer *les caricaturistes démocratiques*.

Cette tactique est odieuse autant qu'impuissante, et personne ne s'y trompera.

Tout le monde sait que les démocrates qui ont l'honneur de tenir un crayon d'artiste sont indignés par les ordures que la plume de *l'Univers* se plaît à fouiller. Tout le monde sait qu'il n'y a rien de commun entre la satire politique dessinée et ces immondices, entre la démocratie et ces besognes d'agens provocateurs.

Is fecit cui prodest. Il serait trop commode de faire exécuter par quelques malheureux des barbouillages écœurans et de venir dire ensuite :

— C'est la faute des démocrates.

L'Univers perd ses attaques d'épilepsie à vouloir entreprendre de pareilles démonstrations. La question est trop claire pour qu'on puisse y pêcher en eau trouble au bénéfice de la réaction.

Il y a des lois de droit commun contre l'obscénité. Qu'on les applique, mais qu'en les appliquant l'on sépare ce qui ne doit pas être confondu dans un rapprochement ignoble et injuste.

La liberté de la caricature ne peut pas être victime de la stupidité ou de l'infamie de quelques-uns, pas plus qu'il ne serait juste d'invoquer contre la liberté de la presse les éructations quotidiennes de M. Veuillot lui-même.

Paul Girard.

CHRONIQUE DU JOUR

Vous avez la circulaire Bismark ?... Les mensonges dont elle fourmille ne nous touche guère. Mais êtes-vous comme moi ? Les quelques railleries qu'elles contiennent me rendent fou de colère. Le drôle nous raille. Il essaie d'être piquant, spirituel, mordant .. Spirituel, un Allemand !

— Nous gaspillons, prétend-il, notre poudre inutilement.

Ce que certains journaux appelleraient une élection libre.

Ah! nous montrerons que nous en avons assez de poudre pour te vaincre.

Maintenant, en lisant avec quelque attention ce numéro du *Moniteur de Seine-et-Oise*, ne vous semble-t-il pas que ces fanfaronnade du comte diplomate pourraient bien cacher autre chose qu'une confiance absolue dans l'issue définitive de la lutte?

Ce numéro me parait avoir été *fabriqué* tout exprès pour être mis sous les yeux des Parisiens. Remarquez ce groupement de nouvelles :

La nomination du prince royal de Prusse au grade de feld-maréchal dans *l'armée russe*. — Parisiens, n'attendez rien de la Russie.

Et ces extraits de la Correspondance provinciale de Berlin, du *Times*, voire de la *France?* — Parisiens, ne prolongez pas une résistance inutile.

Et ces détails déjà vieux de plusieurs mois sur de prétendus troubles à Perpignan, à Marseille! — Parisiens, la république c'est l'anarchie...

M. de Bismark est tellement habitué à se servir de fil blanc pour raccommoder les accrocs de son uniforme de cuirassier, qu'il croit pouvoir se servir du même fil pour recoudre ses malices.

A d'autres! Chez nous ça ne prend pas...

—

Tenez, voici quelques lignes que je lisais hier dans un journal de 1792, *la Chronique*; elles sont signées Anacharsis Cloots. Je les transcris comme curiosité. Ne s'appliquent-elles pas mot pour mot à la situation présente?

« Oui, il importe au peuple français de conserver la ville de Paris. C'est là où toute la France doit se sauver ou se perdre. Il est écrit dans le livre des destinées que le département de Paris doit être le tombeau des tyrans ou des Français. Hommes de la Loire, de la Dordogne, de la Gironde, accourez! Le quartier général de la nation est à Paris, et ceux qui vous conseilleront de rétrograder sont des ignorans ou des fourbes. Paris est la ville des Français; la conquête du chef-lieu désorganiserait complètement le corps politique.

« Parisiens! on peut dire Français de Paris, vous marcherez glorieusement contre le scélérat de Brunswick. Nous triompherons comme l'Amérique, où nous périrons comme Sagonte. Point de milieu entre la victoire nationale et la conflagration de la France. »

N'est-ce pas merveilleux d'actualité?

—

L'autre jour un amateur de tableaux de nos amis furetant chez un marchand de bric-à-brac, avisa dans un coin une adorable tête de Prudhon.

— Combien cela?

Le marchand fait son prix. Notre ami se récrie, marchande. L'écart était trop considérable, l'accord semblait impossible.

— Je vous paierai en or, dit notre ami pour allécher le vendeur.

Signe de tête négatif.

— Je vous paierai en viande! exclama notre ami, qui grillait d'envie d'emporter le Prudhon.

Nouveau refus.

— Je vous paierai en fromage!

L'œil du marchand s'illumina.

— En fromage... C'est à vous.

Et l'on finit par s'entendre.

Gabriel Guillemot.

MM. A. CHAIX ET Ce, rue Bergère, 20, nous prient d'annoncer qu'ils reçoivent tous Jeux de *Loto*, *Dames*, *Echecs*, *Cartes*, *Dominos*, etc., neufs ou défraichis, pour être distribués dans les Ambulances par les soins de la SOCIÉTÉ DE SECOURS AUX BLESSÉS.

En dehors des *Livres* qui sont déjà donnés sous le patronage de la SOCIÉTÉ DE SECOURS, ce sont des *Jeux* que l'on réclame le plus vivement pour les Blessés.

La vente au numéro du CHARIVARI a lieu maintenant chez M. STRAUSS, 7, rue du Croissant.

Le Gérant, ALTAROCHE.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14

PRIMES DU *CHARIVARI*

Tout abonné d'UN AN — dont l'abonnement aura été fait *en une seule fois* et *sans intermédiaire* — aura droit de recevoir *franco* et pendant une année

LE PETIT JOURNAL POUR RIRE

PARAISSANT TOUTES LES SEMAINES

huit pages de texte et de dessins comiques, 52 numéros par an.

Dans chaque numéro une caricature de Grévin.

Ceux qui le préfèreront pourront recevoir, comme précédemment,

LA TOILETTE DE PARIS

JOURNAL DE MODES

Paraissant deux fois par mois, avec une Gravure de modes coloriée dans chaque numéro, donnant par conséquent 24 livraisons par an, avec autant de planches; Nouvelles ou Romans dans le texte. — Quatre de ces numéros contiennent, en outre, de nombreux patrons.

LIVRES ET ALBUMS

Les abonnés d'UN AN qui aimeront mieux une prime de librairie pourront choisir un ouvrage ci-dessous : 1° **Histoire de Paris**, par M. TH. LAVALLÉE, superbe volume grand in-8° illustré de 107 vues; 2° **Gulliver**, édition magnifique avec 400 dessins de GRANVILLE; 3° **Voyages dans l'Inde du prince Soltykoff**, grand in-8°, 38 belles planches à deux teintes; 4° **Paul et Virginie**, beau volume in-8° illustré par BERTALL; 5° **La Chine ouverte**, ouvrage du plus haut intérêt, 250 dessins variés; 6° Un de ces quatre albums comiques : **M. Cryptogame, le Docteur Faustus**, par Topfer; **la Chicane et l'Amour, Aimez-vous rire?** par Damourette, Talin, Quillenbois, etc., etc.

N. B. — Les primes ci-dessus, sauf le **Petit Journal pour rire** et la **Toilette de Paris**, qui seront expédiés *franco*, comme il a été dit, devront toutes être retirées directement dans nos bureaux, sans quoi l'Abonné devra joindre à sa demande la somme de **1 fr. 50 c.** pour frais de port.

GRANDE PRIME EXCEPTIONNELLE

Le Charivari, désirant en outre faire un splendide cadeau à tous ses abonnés indistinctement, même à ceux de TROIS MOIS, leur offre à des conditions incroyables de bon marché **cette grande Prime exceptionnelle :**

L'HISTOIRE DES DEUX RESTAURATIONS

par A. DE VAULABELLE

huit volumes in-8°,

sera adressée également *franco* contre l'envoi de

25 FRANCS

Pris dans nos bureaux, ce dernier ouvrage sera donné pour

20 FRANCS

Nota. — Les abonnés d'un an qui auront pris une des primes gratuites pourront, en sus, contre l'envoi des sommes ci-dessus indiquées, recevoir ces deux primes exceptionnelles.

TRENTE-NEUVIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 c. VENDREDI 25 NOVEMBRE 1870

ABONNEMENS

PARIS

Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration.
Rue Rossini, 20.

ABONNEMENS

DÉPARTEMENS

Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —

L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, W. C.
London.

LE CHARIVARI

BULLETIN POLITIQUE

Les nouvelles de la province continuent à être bonnes. Elles vont même s'améliorant à chaque communication.

Ordre parfait au dedans, développement croissant des forces militaires, tels sont les deux points principaux du télégramme de Gambetta.

Outre les deux cent mille hommes qui sont en ligne sur la Loire, et dont le point culminant est Orléans, nous aurons, au 1er décembre, une nouvelle armée parfaitement organisée et munie de tout, qui comptera cent mille hommes, sans compter près de deux cent mille mobilisés prêts à marcher au feu à la même époque, mais tout à fait en seconde ligne.

La victoire d'Orléans a excité en France les mêmes sentimens patriotiques qu'à Paris.

Quant à l'attitude des puissances, elle nous devient de plus en plus sympathique d'après les nouvelles officielles; mais nous sommes, nous, de plus en plus indifférens à cette sympathie-là. L'Europe nous a trop découragés sur son compte pour que nous puissions rien espérer d'elle. Cependant, il convient de constater un incident qui a bien sa petite importance.

La nomination du prince de Prusse au grade de maréchal russe ne serait qu'un simple mensonge inventé par *l'Officiel de Seine-et-Oise*.

Si M. de Bismark a besoin de recourir à de pareils moyens, c'est évidemment parce qu'il sent nécessaire de pallier ses inquiétudes.

La dépêche officielle nous renseigne également sur un point intéressant et nous apprend qu'à de rares exceptions près on ne parle plus d'élections ni d'armistice.

Tant mieux pour le patriotisme de la province. Il se montre en cela plus intelligent que le patriotisme de certains journaux de Paris, et notamment du *Journal des Débats*.

Mauvaise foi! mauvaise foi! mauvaise foi!

Ainsi peut se résumer la polémique de la feuille de M. Bertin.

M. Dufeuille, le grand exécuteur des hautes œuvres de la maison, persiste à ne vouloir tenir compte d'aucune des objections qui lui ont été posées.

Allons, un peu de franchise, dit *le Journal des Débats*. C'est à lui qu'il faut adresser ce conseil.

Oui ou non, les Prussiens sont-ils en France? Oui ou non, leur présence peut-elle fausser le résultat du vote? Oui ou non, les électeurs des campagnes ont ils été hébêtés par la candidature officielle? Oui ou non, a-t-il été possible de les éclairer de façon à ce qu'ils sachent désormais ce qu'ils font?

Hors de ces questions précises et topiques, toutes les gentillesses des *Débats* ne prévaudront pas contre la vérité. Cette vérité la voici: Demander une assemblée nationale sans armistice, c'est conseiller à la France de se trahir elle-même.

Un autre journal semble chercher un biais et propose de nommer une *assemblée de la défense nationale*.

Outre que l'étiquette ne change en rien le contenu du sac, ce journal n'a pas pris garde à une chose, c'est qu'il se fait ainsi le champion du mandat impératif.

L'Officiel, à propos de journaux, publie un arrêté du gouverneur de Paris qui prohibe de nouveau, sous peine de poursuites rigoureuses, toute espèce de révélations relatives non-seulement aux mouvements des troupes, mais encore aux mesures militaires ou aux travaux de fortifications.

Partisan décidé de la liberté absolue de la presse, nous estimons cependant que dans les circonstances actuelles cette liberté a naturellement pour limites les intérêts du salut commun. Sur ce terrain, toute faute

devient aisément un crime, et celui-là est sans excuse qui, pour servir à ses lecteurs la primeur d'une nouvelle ou faire hausser son tirage, ne craint pas de se livrer à des révélations dont les Prussiens peuvent profiter.

La presse française a de grands devoirs à remplir. Il aura suffi qu'on les lui rappelle pour qu'elle ne les oublie plus, et certainement d'ici à la fin du siège aucun journaliste ne donnera l'occasion d'appliquer les lois invoquées.

Les dépêches publiées par le dernier fascicule des *Papiers des Tuileries*, nous montre, hélas ! à quel degré d'incurie étaient tombés ceux qui nous ont précipités dans l'abominable guerre actuelle.

Désarroi, tohu-bohu, confusion, ahurissement.

Rien n'est prêt. Il semble qu'on ait organisé le désordre à plaisir.

Que dire du malheureux qui écrit des dépêches de ce genre :

— Avez-vous des nouvelles de l'armée ?

Et c'est lui qui la commandait encore en chef ! Plus loin, c'est le général Michel qui télégraphie :

« Suis arrivé à Belfort ; pas trouvé ma brigade ; pas trouvé général de division. Que dois-je faire ? Sais pas où sont mes régimens. »

Et ainsi de suite.

Pendant ce temps-là le prince impérial envoyait à sa mère, dans la dernière quinzaine du mois d'août, c'est-à-dire à l'heure de nos désastres, une dépêche disant :

— « *Tout va de mieux en mieux.* »

Quelle perspicacité précoce chez un enfant si jeune ! Quel bon sens politique et militaire !... Et comme évidemment, en lui donnant ces qualités exceptionnelles, la Providence a voulu le prédestiner à gouverner la France !

Pierre Véron.

La Vérité annonce qu'elle est le seul journal à dix centimes paraissant sur quatre pages, format *double colombier*.

Double colombier ! Est-ce pour donner à entendre au public qu'elle est la première à recevoir des nouvelles des pigeons ?

Il paraît que l'aigle du Jardin des Plantes est en train de mourir d'une maladie noire.

La pauvre bête ne peut se consoler d'avoir servi de raison sociale à ce que vous savez.

On nous assure que les difficultés faites d'abord par M. Perrin à l'occasion d'une représentation gratuite à l'Opéra ont été levées.

Dont acte.

La Cloche demande qu'on célèbre l'anniversaire du 2 décembre.

La façon de le fêter par un procédé vraiment anti-bonapartiste, ce serait de battre les Prussiens ce jour-là.

N'est-ce pas sur les défaites de la patrie que comptent les conspirateurs de Wilhelmshohe ?

X..., qui avait goûté pour la première fois du caniche, se plaignait hier de fréquens hoquets attestant une digestion difficile. Calino présent fit cette réflexion : « C'est peut-être un chien qui rapportait. »

Cham propose à Pagnerre pour un de ses almanachs le quatrain suivant :

Dans un mois, j'en ai l'assurance,
Nos mauvais destins finiront.
Les jours augmenteront en France
Et les Prussiens diminueront.

Un artilleur de l'école Tillancourt disait hier : « Ne craignez pas l'artillerie des Prussiens ; leurs canons Kroup iront dans les fossés de Paris. »

LE QUATUOR

Le premier, leur chef à tous, s'appelait Bonaparte,
Le second s'appelait Le Bœuf,
Le troisième s'appelait Frossard,
Le quatrième s'appelait de Failly.

Le premier s'est fait battre partout.

Le second nous a fait battre partout.

Le troisième professait un cours de défaites à l'usage de l'héritier présomptif.

Le quatrième a fait de son nom le synonyme de déroute.

Le premier a déclaré qu'il reviendrait victorieux ou succomberait à la tête de ses troupes.

On nous a affirmé pendant longtemps que le second s'était rendu justice en se brûlant la cervelle.

On nous a conté que le troisième et le quatrième s'étaient fait tuer pour ne pas survivre à leurs désastres.

La vérité est que tous les quatre, frais, guillerets et bien portans, dégustent les plats sucrés des vingt-cinq cuisiniers de la reine de Prusse.

Décidément ils avaient raison de se poser en champions du parti conservateur.

Ils se sont conservés !

Paul Girard.

CHRONIQUE DU JOUR

Nos plaintes réitérées ont été entendues : les pommes de terre sont mises en réquisition et des bouttquiers avides ne pourront plus les vendre au poids de l'or.

C'est peut-être un peu tard pour réquisitionner et taxer une denrée que d'attendre qu'il n'y en ait plus ou presque plus ; mais enfin l'intention est bonne, et maintenant que l'impulsion paraît donnée elle pourra s'appliquer à d'autres alimens dont le stock est encore considérable.

Déjà des troubles se sont produits dans divers marchés. Il faut en éviter le retour et ne pas oublier le proverbe travesti par je ne sais quel homme d'esprit :

« *La faim justifie les moyens.* »

—

Se refusant avec énergie à une opération mortelle.

Je ne saurais dire assez combien certains journaux sont irritans avec leurs indiscrétions au sujet de la guerre. Ils devraient pourtant bien comprendre que les Prussiens en savent toujours beaucoup trop de nos affaires et renoncer à vendre la France tous les matins pour vendre trente-deux numéros de plus que leur confrère.

Il existe surtout une variété de ces farceurs qui mérite une mention spéciale.

Ceux-là sous la rubrique : *Conseils au gouvernement*, lui indiquent tout haut tel point stratégique dont la défense est négligée, tel endroit faible de nos remparts, telle insuffisance dans l'un de nos corps d'armée, etc., etc.

Ces « *conseils au gouvernement* » sont sans doute dictés par un louable patriotisme, mais ils sont en même temps d'une incurie révoltante.

De semblables conseils se donnent dans le tuyau de l'oreille et non à voix haute devant un ennemi qui peut nécessairement être le premier à en profiter.

Que penseriez-vous du témoin d'un duel qui, pendant que son client est en train de ferrailler, lui dirait de façon à être entendu par son adversaire :

— Ernest... méfie-toi... tu sais qu'à cause de la paralysie de ton pouce tu ne peux jamais parer le dégagement en tierce.

—

Les sourds-muets offrent de former un bataillon.

On serait tenté d'accepter, rien qu'à cause du fameux dicton : *Taper comme un sourd.*

—

Les journaux ont annoncé que les ambulances de Paris contenaient en ce moment 10,202 mobiles malades et que sur ce nombre 1,249 étaient atteints de blessures complètement étrangères au dieu Mars.

Un statisticien timide et rougissant, ayant ce fait à consigner dans un travail commandé par le ministère, l'a libellé ainsi :

— Sur 10,202 mobiles blessés, 8,953 ont été atteints dans des attaques de jour et de nuit, les 1,249 autres ont attrapé ça à la brune.

—

Au général Clément Thomas et un peu aussi à l'amiral de Quillot, qui commande le cinquième secteur.

Pourquoi certains bataillons de la garde nationale (le 19e entre autres) ne monte-t-il de garde aux remparts que tous les quinze jours, pendant que d'autres (le 113e entre autres) y est envoyé tous les quatre jours?

La garde nationale est pleine de bon vouloir; mais les citoyens des bataillons de nouvelle formation, dits *bataillons maigres*, ont autant besoin de repos que ceux des bataillons anciens, dits *bataillons gras*, et il serait équitable de répartir également les charges du service, sous peine d'écœurer ceux qui sont victimes de cette vicieuse organisation

—

Une coquille relevée cette semaine :

« A Villejuif un jeune tambour du dix-neuvième a reçu une balle prussienne dans sa CUISSE. »

Bien-aimée du jeune tambour, si ces lignes vous sont tombées sous les yeux, séchez vos pleurs et lisez : *dans sa caisse.*

—

Un souvenir de Sedan.

« N'ayant pu trouver la mort A LA TÊTE de mes soldats — disait le Nôtre au Leur — je m'en remets à la discrétion du roi. »

Comment ne pas se souvenir à ce propos de cette vieille *pensée d'emballeur* qui paraît avoir été taillée sur mesure pour l'homme de Sedan :

« *Si j'étais général, j'aimerais mieux être blessé* A LA TÊTE *de mes soldats qu'à la mienne.* »

Léon Bienvenu.

Le Gérant, ALTAROCHE.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

CHEMIN DE FER DU NORD.

RÉTABLISSEMENT DU SERVICE DES TRAINS DE VOYAGEURS ENTRE PARIS ET SAINT-DENIS.

Depuis le mardi 22 novembre, le service des voyageurs est rétabli entre Paris et Saint-Denis, et vice-versâ.

Les départs ont lieu d'heure en heure dans le même sens, savoir :

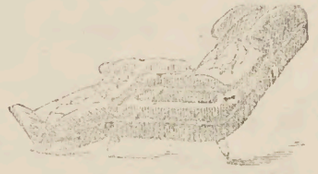
De Paris pour Saint-Denis, de 6 h. 55 du matin à 3 h. 55 du soir ;

De Saint-Denis pour Paris, de 8 h. 10 du matin à 5 h. du soir.

LITS & FAUTEUILS MÉCANIQUES

POUR MALADES OU BLESSÉS

Vente et location.



Transport de malades

Maison Gellé, DUPONT et VILLARD, successrs
18, RUE SERPENTE. — PARIS.

EAU DES CARMES
BOYER
LEUR SEUL SUCCESSEUR
14, rue Taranne, 14

DRAGÉES FORTIN AU COPAHU SANS SAVEUR ET SANS ODEUR
Elles guérissent rapidement les maladies contag. les plus rebelles sans jamais fatiguer l'estomac. Prix du flac., 4 f. Paris, pharmcs **Lejeune**, 38, r. Keller ; **Chopard**, 8, rue des Lombards.

PAPIER WLINSI Contre les Rhumes. Rhumatismes, Douleurs.
1 fr. 50 la boîte, dans toutes les pharmacies.

NI FROID NI AIR par les portes et croisées *JACCOUX*, 20, r. Richer.

MALADIES DE LA PEAU *Eczémas Psoriasis, Dartres*, etc., guéries sûrement par les *Granules* et le *Sirop d'hydrocotyle* de J. LÉPINE, Pharmacie, 56, rue d'Anjou-Saint-Honoré, Paris.

MALADES ET BLESSES
Soulagemens procurés par les LITS et FAUTEUILS mécanique — DUPONT et VILLARD, successeurs de Gellé, 18, rue Serpente — Vente et location.

INJECTION TANNIN FOURQUET guérit en 3 jrs maladies contagieuses. 3 fr le fl. Ph. Fourquet, 29, r. des Lombards. A la Barbe d'or. Exp.

Médaille de la Société des Sciences industrielles de Paris.

PLUS DE CHEVEUX BLANCS
MÉLANOGÈNE
Teinture par excellence
De DICQUEMARE Aîné de Rouen

Pour teindre **à la minute, en toutes nuances**, les cheveux et la barbe, sans danger pour la peau et sans aucune **odeur**.—Cette teinture est **supérieure à toutes celles employées jusqu'à ce jour.**

Fabrique à Rouen, place de l'Hôtel-de-Ville, 47.
Dépôt à Paris, rue d'Enghien, 24.
Détail, boulevard Poissonnière, 12.
PRIX : 6, 12 et 15 francs.

CHABLE médecin spécial, 36, *Rue Vivienne*, envoie avec son ordonnance le traitement nécessaire à la guérison des maladies contagieuses des deux sexes, goutte, virus. (Notice gratis).

INJECTION CADET
AU KINO. 3 fr. le flacon. Boulev. Denain, 7, Paris.

TRENTE-NEUVIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 c. SAMEDI 26 NOVEMBRE 1870

ABONNEMENS

PARIS

Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

ABONNEMENS

DÉPARTEMENS

Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —

L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, W. C.
London.

LE CHARIVARI

BULLETIN POLITIQUE

Intimidons, intimidons! il en restera toujours quelque chose.

Telle est la devise adoptée par M. de Bismark. Jadis il la pratiquait sur les francs-tireurs, et dans l'espoir de décourager ceux qui se dévouaient à la défense nationale, il menaçait de faire fusiller quiconque n'appartiendrait pas à l'armée régulière.

Aujourd'hui il cherche à employer le même procédé terrorisant à l'endroit des aérostiers.

Dans une lettre adressée à M. Washburn, il profite de l'occasion pour l'informer que plusieurs ballons expédiés dernièrement de Paris sont tombés entre des mains prussiennes, et que les personnes qui les montaient seront jugées par les lois de la guerre.

« Je vous prie, ajoute-t-il, de vouloir bien porter ce fait à la connaissance du gouvernement français, en ajoutant que toutes les personnes qui prendront cette voie pour franchir nos lignes sans autorisation, ou pour entretenir des correspondances au préjudice de nos troupes s'exposeront, si elles tombent en notre pouvoir, au même traitement qui leur est tout aussi applicable qu'à ceux qui feraient des tentatives semblables par voie ordinaire. »

La Rochefoucauld a dit que l'hypocrisie est le plus bel hommage que le vice pût rendre à la vertu. Je ne sais si c'est pour rendre hommage à la justice d'une façon originale que M. de Bismark invoque sans cesse les lois de la guerre que sans cesse il viole.

Ici la question de légalité n'est pas même soutenable, et *le Standard* n'a pas de peine à démontrer que briser un blocus par eau ou par air, c'est évidemment la même chose. Mais à quoi bon entreprendre des démonstrations juridiques? M. de Bismark se moque bien des textes et des droits! Encore une fois, ce qu'il a voulu, c'est intimider.

Chaque fois qu'au dessus de sa tête il voit passer un de ces aérostats qui narguent son impuissante colère, M. de Bismark grince des dents et montre le poing au ciel.

Ne pouvant mettre l'embargo matériellement sur les ballons, il essaie de l'y mettre moralement. Il n'y réussira pas.

Le dévouement de ceux qui se consacrent à cette tâche périlleuse ne fera que croître avec le danger.

Ce dévouement, il est aujourd'hui à l'ordre du jour dans le pays tout entier. La garde nationale parisienne vient d'étrenner par un succès son service de guerre.

Le fait en soi n'est pas d'une grande importance, mais il en prend une énorme par l'influence qu'il peut exercer sur les dispositions de la milice citoyenne.

Tous les bataillons tiendront à honneur d'imiter l'exemple du 72e.

La république est en train d'organiser d'un bout de la France à l'autre l'émulation de la victoire, comme l'empire avait organisé l'émulation de la défaite.

C'est timidement qu'un ou deux journaux cherchent encore à balbutier en l'honneur d'une assemblée nationale un hosannah qui a le ton d'un *De profundis*.

Le Journal des Débats lui-même éteint son feu. Comprenant qu'il n'avait rien de bon à dire, il se tait; mais *le Siècle* lui assène le coup de grâce,

Les *Débats* avaient voulu établir une distinction entre les républicains et les libéraux *tout court*.

Le Siècle n'a pas de peine à montrer que ce libéralisme tout court et trop court a été le cruel ennemi de la liberté et a applaudi à la politique abominable de M. Guizot, dont les *Débats* étaient l'adorateur forcené.

Libéralisme tout court! Voilà qui est bientôt dit et qui est fort commode en vérité. C'est un masque à tout visage. On se réserve, on observe, quitte à se ranger plus tard du côté du plus fort. Avec le libéralisme tout

court, on était hier l'Ollivier du second empire, on sera demain le fauteur d'une réaction quelconque en faveur d'un prétendant non moins quelconque.

Il s'agit aujourd'hui de prendre parti pour ou contre la démocratie. Les libéraux tout court s'appellent de leur vrai nom les politiques de Panurge. Ils sautent là où un chef victorieux a sauté.

Ce pavillon-là a couvert trop de marchandises avariées pour que la France ne le répudie pas.

Le Temps fait remarquer avec juste raison que toute la fin de la campagne conduite par Bonaparte et ses accolytes a été dominée par une seule préoccupation : sauver la dynastie! C'est pour cela qu'on a envoyé Mac-Mahon se faire écharper à Sedan; c'est pour cela qu'on a livré la dernière armée de la France.

Il est un homme qui aura plus tard de terribles comptes à rendre. Cet homme, c'est M. de Palikao.

Il a berné la nation, berné l'armée, berné le Corps législatif. Mac-Mahon hésitait, comprenant la faute immense qu'on voulait lui faire commettre. Palikao insiste.

« Si vous abandonnez Bazaine, mande le ministre de la guerre le 27 août, *la révolution est dans Paris.* »

Nouvelles récriminations de Mac-Mahon.

Alors Palikao ajoute cette imposture à tant d'autres : Il télégraphie :

Paris se gardera. Les fortifications sont terminées.

« Ceci, fait remarquer *le Temps* à la date du 27, quand il n'y avait pas un obus dans les forts, pas un canon sur les remparts!

» On ne mentait pas seulement au Corps législatif, on mentait au malheureux général qui devait lire cette dépêche. »

Espérons qu'il y aura un jour des conseils de guerre pour juger tout ce monde-là.

Pierre Véron.

PROPOS DE SIEGE

Plus habiles que les alchimistes du moyen âge, les Auvergnats de nos jours me semblent avoir résolu un problème vainement cherché jusqu'ici.

Grâce tout simplement à l'augmentation de leurs tarifs, ils ont trouvé le moyen de changer le charbon, non pas en diamant, mais en or, ce qui est déjà bien joli.

⁂

Dans *le Figaro* de mardi, M. Jules Richard écrit cette phrase :

« La société des gens de lettres ne s'est jamais piquée de délicatesse, et bien que j'aie l'honneur d'en faire partie... »

Comment trouvez-vous ce fait de regarder comme un honneur de faire partie d'une société sans délicatesse?

⁂

Que de désastres nous aurons à réparer lorsque la guerre sera terminée et que nous aurons balayé l'ennemi!

Toute une jeune génération est fauchée dans sa fleur ou voit son avenir perdu.

Comptez : Plus d'école des Arts et Métiers de Châlons-sur-Marne; plus d'école d'artillerie de Metz; plus d'école de médecine militaire de Strasbourg; plus d'école de Saint-Cyr; plus d'école forestière à Nancy.

O coup d'Etat! comme tu fais cruellement expier à la France la honte de t'avoir subi!

⁂

L'usine Cail a maintenant un double emploi : elle moud de la farine et fond des canons.

Bravo! et voilà qui convient à un peuple mâle; ce n'est plus de la nourriture et des plaisirs, c'est le pain et le bronze : les monarchies et la république.

Emile Daclin.

REGRETS

Quand on songe que le gaz va nous être ravi pour je ne sais combien de temps,

Que l'huile d'éclairage se cache,

Que la bougie se fait rare et augmente de prix chaque jour,

Que le suif à chandelle se débite chez les bouchers comme graisse à fricot, — comme si nous étions de simples cosaques!

On se prend à regretter que la Seine ne produise point, comme en fournissent les côtes de la Colombie, des poissons qui font office de chandelles ou de bougies.

Depuis longues années déjà les naturels de la Colombie ne s'éclairent qu'au moyen de l'espèce d'anguille en question. Quand ils l'ont pêchée, ils la font sécher, puis ils lui passent au travers du corps, de cap en queue, une tige de moelle de sureau ou une ficelle de coton en guise de mèche, fichent l'animal dans un chandelier et y mettent le feu.

Ce poisson brûle consciencieusement jusqu'à complète consomption, tant il est gras; sa flamme est un peu jaune, mais elle équivaut à celle de plusieurs bougies; et il ne coûte là bas que la peine de le pêcher et de l'empaler.

Quel malheur que l'industrie française n'ait pas cherché à tirer parti d'un animal de si bonne composition!

Mais à quoi donc servaient les sociétés de pisciculture qui ont englouti tant de millions sans profit pour le public! Et les sociétés d'acclimatation tant protégées sous l'empire!

Longue serait la liste des produits exotiques que nous aurions pu et dû nous approprier, si nous avions eu aux ministères du commerce et de l'instruction publique des hommes de progrès et d'initiative.

Rien que pour ce poisson-chandelle, si la Société d'acclimatation avait voulu s'en donner la peine pendant que la mode était aux aquariums, tout le monde aurait pu avoir chez soi sa provision d'éclairage presque gratis, et maintenant nous pourrions braver le manque de gaz, la pénurie d'huile à brûler, la raréfaction des bougies.

Heureusement il nous reste encore le pétrole.

J. Denizet.

LE BLOCUS AUTOUR DE PARIS.

— On ne passe pas !

CHRONIQUE DU JOUR

Il a été question depuis quelques jours, dans la presse parisienne, de la découverte toute récente d'un nouvel engin destructeur d'une puissance formidable, telle que la destruction, l'anéantissement de l'armée assiégeante toute entière serait l'affaire de quelques heures à peine.

La chose est exacte. Les expériences faites ont donné des résultats stupéfians. Mais quoi ? la France doit-elle demander son salut à des moyens sauvages qui la feraient mettre, selon un cliché bien connu, au ban de la civilisation !

Pour ma part j'estime que nous ne sommes pas réduits à cette extrémité, et j'ai la confiance que nous vaincrons avec les armes admises et civilisées.

Toutefois, quand je lis certains rapports qui nous arrivent trop fréquemment touchant les faits et gestes de l'armée ennemie, je me demande si notre scrupule a bien sa raison d'être.

—

Dans la liste des combattans sous Paris mis à l'ordre du jour par le général Trochu, on a remarqué le fils Baroche, avec cette mention : *probablement* à la tête de son bataillon. Le fait est qu'on ne sait pas comment le fils Baroche a été tué. Ce *probablement*-là diminue un peu la légende qui commençait à avoir cours.

—

Vraiment, il ne nous manquait plus que cela ! Pauvre France !... La Turquie et la Grèce ne viennent-elles pas de conclure une alliance offensive et défensive *contre les empiètemens des puissances occidentales !*

Puissance occidentale, c'est évidemment la France, la France que la Turquie et la Grèce voient déjà couchée par terre !

Il y a aussi l'Italie qui paraît se déclarer contre nous. L'Italie de Victor-Emmanuel s'entend, car de l'Italie nous avons avec Garibaldi la bonne part ; mais Victor-Emmanuel nous menace. On parle de cent mille hommes qu'il serait prêt à jeter dans le Var. Cent mille soldats de Victor-Emmanuel ? Quatre gardiens de la paix sans moustaches suffiront à les contenir. Je m'étonne que nous n'ayons pas vu se déclarer contre nous le Portugal.

—

Nous lisons dans un extrait de journal prussien que *l'archevêque* Dupanloup a défendu aux églises d'Orléans de sonner les cloches.

Voilà une excellente décision que l'archevêque Darboy devrait bien prendre à Paris, où il semble, Dieu me pardonne, que les cloches n'ont jamais tant carillonné. Ceux qui habitent dans le voisinage d'une église paroissiale me comprendront.

Et puis, je l'ai déjà dit, j'y reviens : les cloches peuvent servir de moyen de communication avec l'ennemi.

—

Dialogue aux avant-postes :

— Dites donc, sargent, c'est-y vrai que les Prussiens y nous mijotent pour le bouquet des canons Krupp, qu'y parait que c'est un tremblement de tous les diables et qu'y ne doit pas rester un homme debout.

— Imbécile ! comme si tu ne savais pas subséquemment que le *Krupp* y n'atteint que les enfans.

Gabriel Guillemot.

IL EST BIEN ENTENDU QUE LE CHARIVARI, **dès que le siège sera terminé,** REPRENDRA SON ANCIEN FORMAT, AUQUEL IL N'A RENONCÉ MOMENTANÉMENT QUE POUR CAS DE FORCE MAJEURE.

La vente au numéro du CHARIVARI a lieu maintenant chez M. STRAUSS, 7, rue du Croissant.

Le Gérant, ALTAROCHE.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14

PRIMES DU *CHARIVARI*

Tout abonné d'UN AN — dont l'abonnement aura été fait *en une seule fois* et *sans intermédiaire* — aura droit de recevoir *franco* et pendant une année

LE PETIT JOURNAL POUR RIRE

PARAISSANT TOUTES LES SEMAINES

huit pages de texte et de dessins comiques, 52 numéros par an.

Dans chaque numéro une caricature de Grévin.

Ceux qui le préfèreront pourront recevoir, comme précédemment,

LA TOILETTE DE PARIS

JOURNAL DE MODES

Paraissant deux fois par mois, avec une Gravure de modes coloriée dans chaque numéro, donnant par conséquent 24 livraisons par an, avec autant de planches ; Nouvelles ou Romans dans le texte. — Quatre de ces numéros contiennent, en outre, de nombreux patrons.

LIVRES ET ALBUMS

Les abonnés d'UN AN qui aimeront mieux une prime de librairie pourront choisir un ouvrage ci-dessous : 1° **Histoire de Paris**, par M. TH. LAVALLÉE, superbe volume grand in-8° illustré de 107 vues ; 2° **Gulliver**, édition magnifique avec 400 dessins de GRANVILLE ; 3° **Voyages dans l'Inde du prince Soltykoff**, grand in-8°, 38 belles planches à deux teintes ; 4° **Paul et Virginie**, beau volume in-8° illustré par BERTALL ; 5° **La Chine ouverte**, ouvrage du plus haut interêt, 250 dessins variés ; 6° Un de ces quatre albums comiques : **M. Cryptogame, le Docteur Faustus**, par Topfer ; **la Chicane et l'Amour**, **Aimez-vous rire ?** par Damourette, Tabin, Quillenbois, etc., etc.

N. B. — Les primes ci-dessus, sauf le **Petit Journal pour rire** et la **Toilette de Paris**, qui seront expédiés *franco*, comme il a été dit, devront toutes être retirées directement dans nos bureaux, sans quoi l'Abonné devra joindre à sa demande la somme de **1 fr. 50 c.** pour frais de port.

GRANDE PRIME EXCEPTIONNELLE

Le Charivari, désirant en outre faire un splendide cadeau à tous ses abonnés indistinctement, même à ceux de TROIS MOIS, leur offre à des conditions incroyables de bon marché **cette grande Prime exceptionnelle :**

L'HISTOIRE DES DEUX RESTAURATIONS

par A. DE VAULABELLE

huit volumes in-8°,

sera adressée également *franco* contre l'envoi de

25 FRANCS

Pris dans nos bureaux, ce dernier ouvrage sera donné pour

20 FRANCS

Nota. — Les abonnés d'un an qui auront pris une des primes gratuites pourront, en sus, contre l'envoi des sommes ci-dessus indiquées, recevoir ces deux primes exceptionnelles.

TRENTE-NEUVIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 c. DIMANCHE 27 NOVEMBRE 1870

137

ABONNEMENS

PARIS

Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration.
Rue Rossini, 20.

ABONNEMENS

DÉPARTEMENS

Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an.. ..... 80 —

L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité.
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, W. C.
London.

DEPARTMENT OF STATE AUG 3 1971

LE CHARIVARI

MM. les souscripteurs dont l'abonnement expire le 30 novembre sont priés de le renouveler sans retard s'ils ne veulent pas éprouver d'interruption dans l'envoi du journal.

BULLETIN POLITIQUE

Les portes de Paris ne s'ouvriront plus que pour laisser passer des troupes.

Nous applaudissons énergiquement à cette mesure qui, à notre sens, aurait dû être depuis longtemps adoptée. On a fait vraiment la partie trop belle à l'espionnage, et tandis que les Prussiens interceptaient toute communication avec nous, nous avions la bonhomie de laisser aller à eux ces rôdeurs de sac et de corde qui sont aussitôt prêts, pour quelques francs, à livrer leur patrie qu'à assassiner leurs concitoyens.

L'heure des luttes décisives approche. Plus que jamais il était indispensable de protéger la défense de Paris contre la trahison de quelques gredins.

C'est chose faite.

A la bonne heure.

Les dépêches publiques manquent.

Mais les dépêches privées sont de nature à présenter la situation sous le jour le plus rassurant. Presque partout on retrouve les mêmes formules : *La province marche — confiance — courage.*

Le Siècle, d'autre part, emprunte aux journaux anglais des télégrammes qui, bien qu'anciens, offrent un vif intérêt. Ils montrent que M. Gambetta déploie une activité et une énergie vraiment remarquables au point de vue de la défense, et que si la France est sauvée il y aura certainement contribué pour sa bonne part.

Qu'on jette maintenant un coup d'œil en arrière. Qu'on se rappelle quelle était la situation il y a six semaines, et l'on se rendra compte de la transformation profonde et heureuse qui s'est accomplie.

Notre éminent historien Henri Martin écrit à ce propos une lettre qui débute ainsi :

« Qui nous eût dit, il y a quelques mois, quand la France semblait s'abimer en plein bas-empire, que nous allions reproduire les scènes de 92 et retrouver le souffle de ces temps héroïques! »

Avec les dévouemens de 92, espérons que nous allons retrouver aussi les victoires de 92.

Demandons-nous surtout, et ce sera pour nous un grand encouragement, demandons-nous si, accablés par des désastres aussi foudroyans que les nôtres, l'Allemagne envahie comme l'est la France dans ce moment, les Prussiens auraient déployé la même énergie et ne se seraient pas laissés aller depuis longtemps au plus complet découragement.

Si l'on peut, comme nous le croyons, répondre oui à la première de ces questions et non à la seconde, nous en devons tirer un grand encouragement pour faire notre devoir.

Ecce iterum Crispinus : le Journal des Débats, sans rien répondre aux objections, ressasse pour la vingtième fois ses mêmes objurgations creuses au sujet d'une Assemblée nationale.

Cela tourne à la monomanie.

Sans doute, s'imaginant donner plus de poids à ses paroles, *le Journal des Débats* cite ensuite un article signé Cochin.

Voilà les libéraux qui demandent à consulter le suffrage universel entre deux canons prussiens et à faire voter la France dans la giberne d'un uhlan.

Le nom de M. Cochin est à lui seul une démonstration. Remercions *le Journal des Débats* d'avoir eu la maladresse de nous l'offrir.

Nous avions raison de déclarer hier à M. de Bismark

qu'il avait tort de compter sur l'intimidation pour entraver la défense.

Le Siècle fournit aujourd'hui ce détail intéressant :

M. de Bismark en sera quitte pour avoir commis un acte odieux de plus, cela en pure perte. Les citoyens courageux qui risquaient déjà leur vie une fois en s'exposant aux chances de la navigation aérienne et aux balles des Prussiens la risqueront une fois de plus. Et voilà tout.

Un chiffre répondra aux menaces de M. de Bismark avec une grande éloquence.

Depuis le jour où il a fait savoir que les aérostatiers seraient déférés aux conseils de guerre allemands, cent soixante-douze volontaires sont venus se faire inscrire spontanément pour partir en ballon.

Que pense M. le chancelier de la réplique ?

Un journal raconte qu'on fait paraitre à Londres un *Moniteur officiel* du bonapartisme.

Cela rappelle ce pauvre François II, qui jadis à Rome passait des revues en chambre composées de ses trois chambellans.

Pierre Véron.

L'AFFAIRE BAZAINE

Le maréchal Bazaine a adressé au journal *le Nord* une lettre dans laquelle il entreprend de réfuter la terrible accusation portée contre lui.

Il faut le dire, la réfutation est plus que molle.

« *La vérité prévaudra un jour*, » dit M. Bazaine.

Franchement nous ne comprenons pas que quand on est placé sous le coup d'imputations aussi graves on puisse se contenter de dire avec un air dégagé : La vérité prévaudra un jour !

Pourquoi un jour ? Pourquoi pas tout de suite ? M. Bazaine avait entre les mains une plume dont il pouvait se servir aussi longuement qu'il le voudrait, car il a maintenant des loisirs.

S'il s'était senti sûr de lui, comment aurait il résisté au besoin d'une justification immédiate ? N'aurait-il pas, pour ainsi dire malgré lui, été entrainé à donner des explications nettes, précises, convaincantes sur tous les points qui, pour sa réputation, menacent d'être des points noirs ? Cette simple phrase : « La vérité prévaudra un jour, » nous semble déposer plus cruellement contre M. Bazaine que de longs réquisitoires.

Ce serait la première fois qu'on aurait vu un général français remettre volontairement au lendemain le soin de laver son honneur.

Paul Girard.

Le correspondant du *Standard* dit que le maréchal Canrobert et l'ex-empereur ont pleuré en échangeant des baisers.

Si ces larmes tardives étaient motivées par les réminiscences du boulevard Montmartre, ce serait du repentir bien placé.

M. de Bismark a la prétention de considérer comme espion quiconque passe au dessus des lignes prussiennes en ballon ou autrement. Comme application il a déjà fait traduire devant les conseils de guerre tous les voyageurs en aérostats tombés entre ses mains.

Les ambassadeurs étrangers la trouvent raide, mais M. de Bismark la trouve naturelle.

Il est question de créer des conseils de guerre spéciaux pour les nuages et les étoiles filantes.

M. de Bismark regrette bien de n'avoir pu pincer l'aurore boréale qui s'est permis de l'espionner deux jours de suite.

Qu'il prenne garde, en appliquant à tort et à travers sa jurisprudence en l'air, de se faire une affaire avec la foudre.

L'élan est général en France, et les corps d'armée se forment dans les départemens pour serrer une rude ceinture d'investissement autour des investisseurs de Paris.

Il en sera de cette mémorable et douloureuse campagne comme de la souricière : Rien n'est facile comme d'y entrer, mais on n'en sort pas.

On vient d'inventer un nouveau système d'obus dont l'avantage est de se fractionner en cinquante éclats au lieu de vingt-huit environ qui étaient la moyenne des anciens.

C'est un moyen de rationner les Prussiens comme nous rationnons nos ménagères : les morceaux sont plus petits, mais il y en a pour tout le monde.

La loi militaire vient de saisir un grand nombre de jeunes gens qui s'étaient refusés comme aides dans les ambulances.

Calino est des mobiles, et il exhalait hier son mécontentement en termes amers : « Comprenez-vous, disait-il, que la République se mette, elle aussi, à donner la chasse aux *libres panseurs ?* »

CHRONIQUE DU JOUR

A l'heure qu'il est, le Parisien n'a plus qu'une distraction, qu'un plaisir, qu'un besoin : entendre le canon des forts tonner à l'horizon. Le jour, la nuit, peu lui importe, pourvu que son tympan soit déchiré. Il s'est fait à cette sublime horreur de la canonnade, si bien que quand par hasard nos marins se taisent quelques heures il s'inquiète, il s'émeut. Le sourd grondement lui fait défaut. Quand le canon ne tonne pas il est tout triste, abattu. Le canon est devenu nécessaire à sa gaieté, à sa bonne humeur, à sa santé.

Je suis sûr que, le siège fini, le bruit du canon lui manquera. Et il est fort capable, savez-vous bien, de faire la conduite au Prussien le plus loin possible, pour ne se sevrer que le plus tard possible de sa nouvelle passion.

—

Les deux jeunes ours du prince Couza, détenus au Jardin-des-Plantes, ont subi la commune destinée des créatures bonnes à manger, à savoir : le dernier supplice à l'abattoir, suivi de l'expulsion à l'état d'une boucherie plus ou moins municipale.

CROQUIS PAR CHAM.

— C'est le code militaire ! Vous avez le droit d'avoir froid par tout le corps, excepté aux yeux.

— Avec un éclaireur Franchetti ?
— Mon ami, le gaz va peut-être manquer.

Après l'oiseau qui nous a perdu l'oiseau qui nous sauve.

Jupiter lui-même n'en voulant plus.

— Dites donc, m'sieu, on dit que vous faites des galettes! où donc que vous prenez maintenant le beurre?

— Voyons, Mme Chiffonnet, ne pleurez pas, nous reverrons peut-être un jour du beurre, les puissances s'en occupent.

Quels mortels privilégiés ont mordu à ce morceau de roi? quelles cartes particulières donnèrent accès à ces beefsteaks d'extra? On le saura, bien sûr. Une bonne aubaine semblable compte dans l'histoire d'un siège... et les chançards bavarderont.

Et dans cinquante, soixante, soixante-dix ans, nos gazettes feront les honneurs d'une mention nécrologique à M. X..., mort la veille, « lequel était le dernier survivant des Parisiens qui mangèrent de l'ours du prince Couza lors du siège de 1870. »

Et dans les familles le souvenir s'en perpétuera de génération en génération.

—

Il est vrai que, grâce à une invention nouvelle de M. Eugène Pelouze, le fils de l'autre, lesdits beefsteaks auraient pu se perpétuer tout aussi bien que leur souvenir.

M. Eugène Pelouze ne vient-il pas de découvrir un procédé de *conservation indéfinie de la viande*. Un gigot sortant des mains de M. Pelouze peut attendre la broche cinq, six mille ans, et même davantage.

Le côté pratique d'une pareille découverte m'échappe absolument. Que vous semblerait, dites, d'un garçon venant vous offrir au restaurant un roastbeef du temps de Sésostris?

Pouah! il me semblerait que je mange de la momie!...

—

Les autorités militaires ont *commencé* à fusiller les paysans qui donnent des renseignemens à l'ennemi.

Les autorités militaires *commencent* à appliquer la loi de la guerre, et la guerre dure depuis trois mois!

Et le Reichstadt allemand vient d'être convoqué à Strasbourg, où M. de Bismark se propose d'ouvrir la session en personne!

Espérons que quelques jours de retard apportés à la convocation épargneront cette humiliation dernière à l'héroïque cité et à la France!

—

Au Mont-Valérien, un aumônier est en train de catéchiser des mobiles.

— Quel est le pain des forts? demande-t-il à l'un d'eux.

— Eh! pardienne! fit le moblot avec un gros rire, le pain des *forts*, c'est le biscuit!

Gabriel Guillemot.

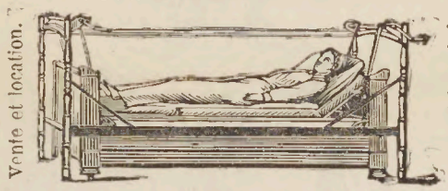
IL EST BIEN ENTENDU QUE LE CHARIVARI, **dès que le siège sera terminé,** REPRENDRA SON ANCIEN FORMAT, AUQUEL IL N'A RENONCÉ MOMENTANÉMENT QUE POUR CAS DE FORCE MAJEURE.

La vente au numéro du CHARIVARI a lieu maintenant chez M. STRAUSS, 7, rue du Croissant.

Le Gérant, ALTAROCHE.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

LITS & FAUTEUILS MÉCANIQUES
POUR MALADES OU BLESSÉS



Vente et location. Transport de malades

Maison Gellé, DUPONT et VILLARD, successrs
18, RUE SERPENTE. — PARIS.

MALADES ET BLESSES
Soulagemens procurés par les LITS et FAUTEUILS mécanique — DUPONT et VILLARD, successeurs de Gellé, 18, rue Serpente — Vente et location.

NI FROID NI AIR par les portes et croisées *JACCOUX*, 20, r. Richer.

MALADIES DE LA PEAU *Eczémas Psoriasis, Dartres*, etc., guéries sûrement par les *Granules* et le *Sirop d'hydrocotyle* de J. LÉPINE, Pharmacie, 56, rue d'Anjou-Saint-Honoré, Paris.

INJECTION TANNIN FOURQUET guérit en 3 jrs maladies contagieuses. 3 fr le fl. Ph. Fourquet, 29, r. des Lombards. A la Barbe d'or. Exp.

COMPAGNIE D'ASSURANCES GÉNÉRALES
FONDÉE EN 1819
LA PLUS ANCIENNE DE TOUTES LES COMPAGNIES FRANÇAISES D'ASSURANCES
SUR LA VIE
Fonds de garantie : 80 MILLIONS réalisés.—A Paris, rue de Richelieu, n° 87

Directeur : M. P. DE HERCÉ

IMMEUBLES DE LA COMPAGNIE :

1° **Hôtels de la Compagnie**, rue de Richelieu, 85, 87 et 89.
2° **Hôtel**, rue de Richelieu, 79, et rue Ménars, 1.
3° **Hôtel de l'Ancien Cercle** (ancien hôtel Mercy), boulevard Montmartre, 16.
4° **Hôtel du Jardin Turc**, boulevard du Temple.
5° **Propriété**, boulevard Richard-Lenoir (ancien quai Valmy), 77, 79 et 81.
6° **Sept cents hectares de la forêt de Montmorency** (près Paris).
7° **Fermes de Moislains**, près Péronne (300 hect.)
8° **Ferme d'Œrmingen**, près Saverne (300 hect.)
9° **Domaines du Puch et de Cazeaux**, près Bordeaux (3,000 hectares).
10° **Propriété** rue d'Amboise, 2, et rue de Richelieu, 95, 97 (passage des Princes) et 99.

Assurances de Capitaux, payables après décès, permettant au père de famille de laisser un capital à ses héritiers.
Assurances mixtes, profitant aux ayant-droit de l'assuré s'il meurt, ou à lui-même s'il vit à une époque déterminée.
Ces deux combinaisons jouissent d'une participation de 50 0/0 dans les bénéfices.
Assurances de Capitaux différés, servant à constituer une dot pour les enfans ou à l'exonération du service militaire.
Rentes viagères immédiates ou différées, sur une ou plusieurs têtes.
La Compagnie a des représentants dans tous les chefs-lieux d'arrondissement, où le rentier peut toucher ses arrérages sur la production de son contrat, sans certificat de vie. Elle fournit des renseignements et envoie gratuitement des prospectus à toutes les personnes qui en font la demande.

TRENTE-NEUVIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 c. LUNDI 28 NOVEMBRE 1870

141

ABONNEMENS

PARIS

Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

ABONNEMENS

DÉPARTEMENS

Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an.. ..... 80 —

L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité.
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, W. C.
London.

DEPARTMENT OF STATE AUG 3 1871

LE CHARIVARI

LA SEMAINE DE LA BOURSE

Du boulevard des Italiens.
Dimanche 27 novembre 1870.

Monsieur le rédacteur,

On fabrique des pâtés avec des os,
Du bœuf avec du cheval et du cheval avec du mulet,
Du chevreuil avec de l'âne,
Du lait sans vache,
Du boudin sans porc.

Mais ce qu'on n'est point parvenu à faire jusqu'ici, c'est un bulletin de bourse sans bourse.

Voilà pourtant le tour de force que je me suis imposé dans l'intérêt des lecteurs du *Charivari*.

La bourse, me direz-vous, est donc fermée?

Pas le moins du monde; la bourse a même fourni son contingent aux bataillons de marche de la garde nationale, et nous ne sommes occupés qu'à faire nos adieux aux braves combattans.

Les uns, comme l'ancien agent de change Rougemont, ont voulu prendre du service actif, quoiqu'il eût le droit par son âge de rester aussi sédentaire qu'il aurait voulu.

Les autres comme Millet, agent de change, Clapisson, Feret et le caporal Weil de chez Dreyfus, Edmond Lévi, Brandeis, secrétaire de Rothschild, Rau, coulissier, etc., se conforment aux prescriptions de la loi. Je ne parle pas des boursiers qui, comme Champeaux, Georges Paré et autres, font partie depuis longtemps des éclaireurs Franchetti.

Poignées de main cordiales, chauds embrassemens, rien n'a manqué à la fête du départ. Ce sera bien autre chose encore à la fête du retour.

La bourse existe donc comme camp; comme marché financier on n'en peut guère parler. Un petit pas en arrière au début de la semaine, un petit pas en avant sur les bonnes dépêches de Tours, une immobilité complète depuis lors, voilà le bulletin exact de nos opérations hebdomadaires.

Samedi dernier la rente était à 53 70; elle a fermé hier à 53 25.

La différence n'est pas bien notable dans les circonstances où nous sommes et dans une si grande rareté de transactions.

Pas d'assemblée, pas d'armistice ni de paix, guerre à outrance, tout le monde est convenu à la bourse qu'il n'y a pas d'autre tactique à suivre. Si dans cette situation il est beau de ne pas vendre, il est naturel aussi de ne pas oser acheter.

De là une immobilité relative et sans importance dans les cours, car il importe peu que la rente soit à 53 fr. ou à 53 50.

Comme opinion l'effet est le même.

Quels que soient les cours, la bourse se moque de la diplomatie, et elle a pleine confiance dans l'élan national.

Vous allez être bien surpris, mon cher rédacteur en chef, car je vais vous offrir quelque chose d'aussi rare que le fromage, c'est-à-dire des nouvelles de la bourse de Londres.

J'ai sous les yeux une cote du stock-exchange, en date du 10 novembre.

Cette cote confirme ce que je vous avais dit sur l'emprunt de Tours.

Il est à 6 0/0.

Il est émis à 84 francs sous forme d'obligations.

L'obligation est remboursable en trente ans.

Je n'ajouterai rien aux réflexions que cette affaire m'a suggérées la semaine dernière, mais j'aurais bien voulu connaitre celles du ministre des finances à Paris.

Tout le monde en me parlant de l'emprunt de M. Laurier, ajoute: Qu'en pense M. Picard?

M. Picard se tait.

Un de mes amis affirme que le silence de M. Picard est la leçon de M. Laurier.

Remarquons, quoi qu'il en soit, en finissant que la prime de 1 1/2 0/0 accordée d'abord à l'emprunt de Tours n'a pu se soutenir, et qu'elle a disparu en partie de la cote de la bourse de Londres.

Craindrait-on à Londres que cet emprunt ne fût frappé de nullité par la future Assemblée nationale? Je serais fort tenté de le croire, car sans cela comment un emprunt contracté à des conditions si favorables pour le souscripteur ne ferait-il pas 5 et 6 0/0 de prime?

Sur ce, agréez, etc.

CASTORINE.

Pour copie conforme :

Zabban.

Veut-on un échantillon des avis que des conseillers anonymes adressent au gouvernement?

Voici (*orthographe textuelle*) :

Aux gouvernement de la défansse nassionalle.

Messieurs se sons des hondis mè vrè ou fosse elles ne peuve pas nous fere de malle

Des nouvelles de Versailles.

Les prussiens trouve le tam lom q'uonne vapas les trouvè. il dise nous a vons semer des torpilles toule tour dè ver sailles et el nous ser virons à rien..... oncroi nous coupelarè trete me on'se tronpe nous veilons et nous par tirons avans ..... alor je croi q'uil ny a q'ua marcher aux nor et il qui te ron versailles.

Tout a vous Messieurs R.

On est véritablement écœuré en lisant le fascicule qui contient les dépêches relatives à la misérable campagne de 1870. On croit rêver en voyant les destinées d'une grande nation confiées à la volonté imbécile d'une nullité servie par des crétiniseurs.

Vit-on jamais plus d'incurie, plus d'impéritie, plus d'imprévoyance! Cette marche en avant a déjà l'air d'une débandade.

Le général cherche ses troupes; les troupes cherchent leurs vivres et leurs munitions...

Et tous ne trouvent que des Prussiens.

Le Malbrouck impérial, en allant en guerre, est, comme Cabochard, l'ami de Bilboquet : il manque de tout... Le reste est pour le roi de Prusse.

Et c'est comme un fait exprès. Rien n'est à sa place. Le corps d'armée qui a besoin de souliers reçoit des bonnets de coton, celui qui a besoin de pain reçoit des boulets, celui qui a besoin de poudre reçoit du biscuit.

Jamais restauration de l'ordre n'aboutit à un désordre plus complet et plus irréparable.

On dit que tout ce bas impérialisme est en train de conspirer. Laissons-le faire : il ne conspirera jamais contre nous aussi bien qu'il a conspiré contre lui-même.

CHRONIQUE DU JOUR

—

As-tu vu Bismark
Sur la route de Châtillon,
Avecque son casque,
Qui montait la garde avec un bâton?

Telle est la chanson populaire que fredonnent, au moment où j'écris, tous les gamins parisiens. Puisqu'il paraît avéré que le chancelier prussien reçoit, chaque jour, vers les midi, une heure, un exemplaire de tous nos journaux, y compris *le Charivari*, je me fais un véritable plaisir de lui communiquer cet échantillon de notre poème, et j'espère qu'il lui sera agréable.

Je ne prétends pas que ce refrain soit précisément à la hauteur du *Manteau impérial*, de Victor Hugo. La rime n'en est pas riche, et il est à craindre que l'auteur n'ait jamais eu une idée bien nette de ce que nous appelons le style; tel qu'il est cependant, ce refrain me charme. Je ne suis pas de ceux qu'épouvante la gaieté. Je me souviens que le peuple qui a chassé Marlborough a gagné la bataille de Denain, et je ne m'étonerais pas que là où la *Marseillaise* profanée par l'empire a échoué l'on vît réussir la chanson improvisée du gamin de Paris.

Donc, chantons Bismark, son casque et son bâton. Il y a une chose qui tue plus sûrement que le boulet, c'est le ridicule. M. de Bismark peut conquérir le monde, il ne sera pour la postérité que le Bismark de la chanson. Les nourrices le chanteront, comme Marlborough, pour endormir les bébés. *Sic transit gloria mundi.*

—

Parmi les dépêches du dernier fascicule, il en est deux qu'on n'a pas assez remarquées.

Dans l'une, l'empereur déchu écrit à Frossard :

—Je ne sais pas si je dois vous nommer commandant du génie ou général d'armée.

Et Frossard répond à Bonaparte :

— Sire, cela m'est bien égal; je ferai ce qu'il plaira à Votre Majesté.

Ainsi voilà d'un côté un commandant en chef qui ne se rend pas bien compte si tel homme est propre à conduire des divisions ou à faire la cuisine, et voilà d'un autre côté cet homme qui ne voit pas davantage à quoi il peut être bon.

Ombres d'Annibal et de César, que pensez-vous de ces gens-là?

—

Un emploi excellent à l'heure qu'il est est celui de facteur dans l'administration des télégraphes. Lorsque l'un d'eux se présente au domicile d'un citoyen ou d'une citoyenne, et qu'il tire une dépêche de son sac, ce ne sont qu'embrassades et festins. On l'entoure, on le choie, les filles de la maison lui tirent la barbe, on le fait déjeuner; pour un rien, on lui mettrait les pieds à l'eau. En tous cas, on le comble de présens; j'en connais qui reçoivent jusqu'à cinquante francs de pourboire. Les moins favorisés reviennent avec une simple pièce d'or. Comme dans les drames de Shakspeare, le message enrichit le messager.

C'est à ce point qu'il y a quelques jours l'un d'eux chargé de trois dépêches en rapporta une au bureau. Et comme on le grondait sur sa négligence :

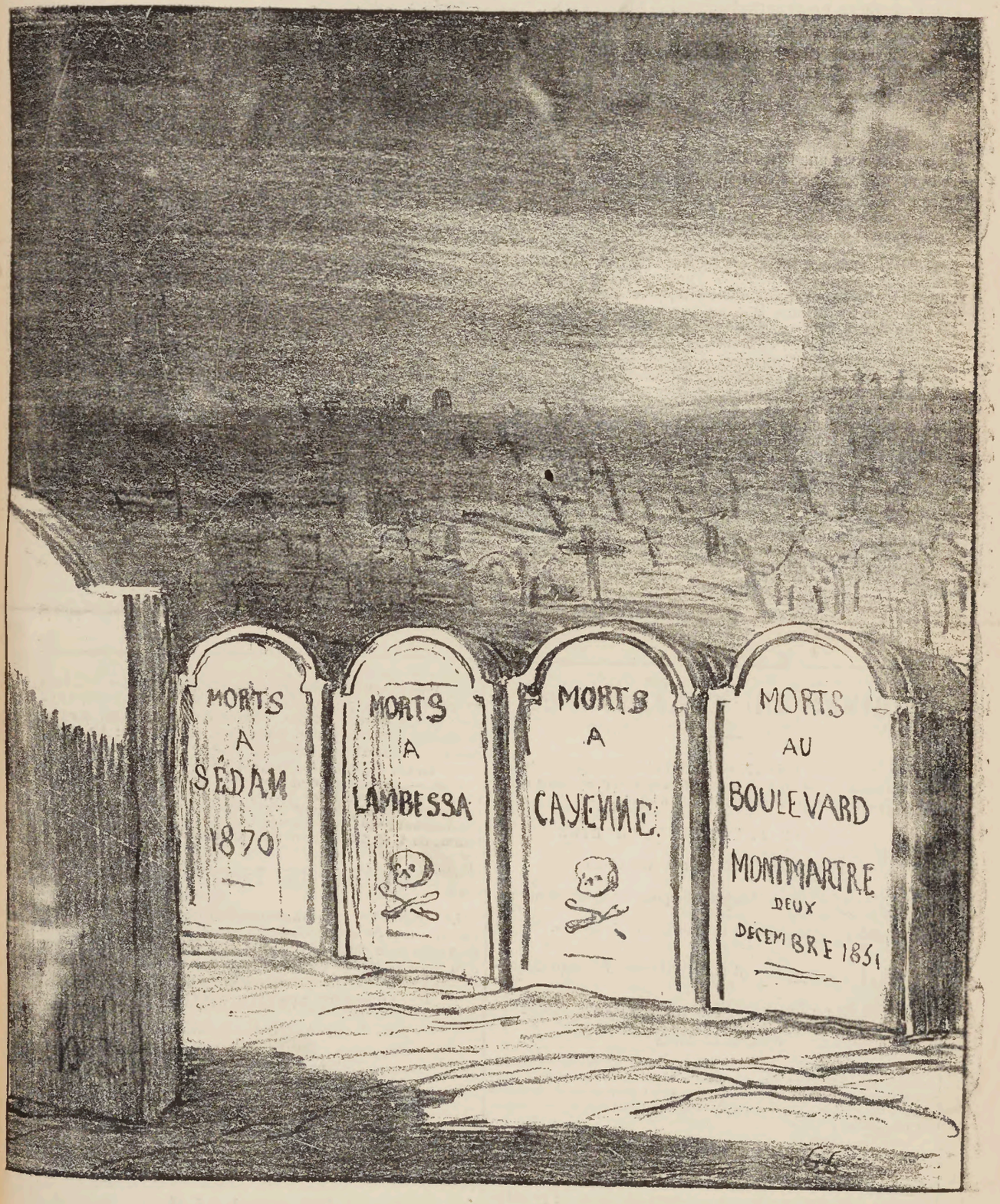
— C'est, répondit-il, par délicatesse. Dans un moment où tout le monde souffre, on ne saurait faire plus de deux repas par jour.

—

Vous n'êtes pas sans avoir vu passer un certain nombre de gardes nationaux à lunettes. Le hasard fait qu'ils sont presque tous officiers... Hasard qui fait d'ailleurs l'éloge des myopes.

Un de ces myopes, plus myope que Sarcey, plus myope que Paul Foucher, mais simple garde national montait dernièrement la garde sur le rempart quand il se laissa choir dans le fossé.

Heureusement il est tout rond, et tomba je ne sais sur quoi, mais se tassa. Il en fut quitte pour quelques écorchures. Le mal est qu'on ne s'aperçut pas de sa disparition. Ce ne fut qu'une bonne heure après, quand on vint le relever de faction, qu'on vit avec un grand étonnement l'absence du factionnaire. Les hommes s'allaient retirer, croyant à un miracle (celui de la Salette a enrichi des gens



SQUARE NAPOLEON.

pour moins que cela), quand une voix plaintive se fit entendre. Quelqu'un au fond du trou criait de ne point l'abandonner. On le hissa avec des cordes.

Le lendemain, mon myope arrêtait un arbre. On lui avait recommandé de prendre garde aux maraudeurs. Avec une *furia francese* véritablement remarquable, il se précipita la baïonnette en avant sur cet arbre qui, interpellé, ne répondait point. Ses efforts furent d'ailleurs infructueux, l'arbre ayant obstinément refusé de le suivre au poste.

Vous direz tout ce que vous voudrez, ces faits font l'éloge des myopes.

Henry Maret.

Nous recevons une lettre d'un garde national du 19e bataillon, protestant contre une allégation de la dernière Chronique de notre collaborateur L. Bienvenu.

« Dans le *Charivari* du 25 novembre, dit notre correspondant, j'ai lu avec stupéfaction que le 19e bataillon, un des *bataillons gras*, ne monte de garde aux remparts que tous les quinze jours, tandis que d'autres, comme le 113e, en leur qualité de *bataillons maigres*, y sont envoyés tous les quatre jours. Depuis le commencement du siége, le 19e bataillon a constamment fait le service des remparts deux fois par semaine, et je sais nombre de bataillons, de ceux qu'on appelle *maigres*, qui n'ont été et ne sont encore appelés à le faire que tous les dix ou douze jours. La raison de cette différence est précisément que le 19e, qu'on qualifie de *bataillon gras*, est au contraire *très maigre*, car il ne compte pas mille hommes, tandis que les bataillons dits *maigres* en comptent au moins quinze cents, et comme on prend une centaine d'hommes pour garder un bastion, il en résulte que nos gardes aux remparts sont nécessairement plus fréquentes par le fait même de l'infériorité de notre effectif. Cette inégale répartition des charges du service a encore une autre cause. Le sixième arrondissement, auquel appartient le 19e bataillon, ne compte que neuf bataillons, tandis que certains arrondissemens en comptent plus de vingt. »

Dont acte...

La Compagnie des chemins de fer de l'Ouest se dispose à reprendre, dans les premiers jours de la semaine prochaine, jusqu'aux stations où la prudence permettra de s'avancer, l'exploitation de ses lignes de Paris à Argenteuil, Saint-Germain et Versailles.

Dès aujourd'hui des trains nombreux ont commencé à transporter, dans ces trois directions, les ouvriers et le matériel nécessaires à la réparation des voies et à la mise en état des bâtimens.

L'ouverture du service public sera prochainement annoncée par des affiches.

GUIDON DE JOUR ET DE NUIT.

Une des grandes difficultés de la situation, c'est celle de préciser le tir de jour et d'assurer le tir de nuit.

La difficulté est levée. Au moyen du guidon Le Mée, on a obtenu le résultat de neuf balles sur dix à une distance de trois cents et quatre cents mètres le jour et la nuit, on est sûr de tuer un homme, pourvu qu'on puisse l'apercevoir à l'œil nu.

L'instrument simple et commode s'adopte sur tout fusil possible. Pour obtenir ce résultat, il suffit de porter son arme chez M. Charrière, rue de l'École-de-Médecine, 6.

IL EST BIEN ENTENDU QUE LE CHARIVARI, **dès que le siége sera terminé**, REPRENDRA SON ANCIEN FORMAT, AUQUEL IL N'A RENONCÉ MOMENTANÉMENT QUE POUR CAS DE FORCE MAJEURE.

La vente au numéro du CHARIVARI a lieu maintenant chez M. STRAUSS, 7, rue du Croissant.

Le Gérant, ALTAROCHE.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

PRIMES DU *CHARIVARI*

Tout abonné d'UN AN — dont l'abonnement aura été fait *en une seule fois* et *sans intermédiaire* — aura droit de recevoir *franco* et pendant une année

LE PETIT JOURNAL POUR RIRE

PARAISSANT TOUTES LES SEMAINES

huit pages de texte et de dessins comiques, 52 numéros par an.

Dans chaque numéro une caricature de Grévin.

Ceux qui le préfèreront pourront recevoir, comme précédemment,

LA TOILETTE DE PARIS

JOURNAL DE MODES

Paraissant deux fois par mois, avec une Gravure de modes coloriée dans chaque numéro, donnant par conséquent 24 livraisons par an, avec autant de planches; Nouvelles ou Romans dans le texte. — Quatre de ces numéros contiennent, en outre, de nombreux patrons.

LIVRES ET ALBUMS

Les abonnés d'UN AN qui aimeront mieux une prime de librairie pourront choisir un ouvrage ci-dessous : 1° **Histoire de Paris**, par M. TH. LAVALLÉE, superbe volume grand in-8° illustré de 107 vues; 2° **Gulliver**, édition magnifique avec 400 dessins de GRANVILLE; 3° **Voyages dans l'Inde du prince Soltykoff**, grand in-8°, 38 belles planches à deux teintes; 4° **Paul et Virginie**, beau volume in-8° illustré par BERTALL; 5° **La Chine ouverte**, ouvrage du plus haut interêt, 250 dessins variés; 6° Un de ces quatre albums comiques : **M. Cryptogame**, **le Docteur Faustus**, par Topfer; **la Chicane et l'Amour**, **Aimez-vous rire?** par Damourette, Talin, Quillenbois, etc., etc.

N. B. — Les primes ci-dessus, sauf le **Petit Journal pour rire** et la **Toilette de Paris**, qui seront expédiés *franco*, comme il a été dit, devront toutes être retirées directement dans nos bureaux, sans quoi l'Abonné devra joindre à sa demande la somme de **1** fr. **50** c. pour frais de port.

GRANDE PRIME EXCEPTIONNELLE

Le Charivari, désirant en outre faire un splendide cadeau à tous ses abonnés indistinctement, même à ceux de TROIS MOIS, leur offre à des conditions incroyables de bon marché **cette grande Prime exceptionnelle :**

L'HISTOIRE DES DEUX RESTAURATIONS

par A. DE VAULABELLE

huit volumes in-8°,

sera adressée également *franco* contre l'envoi de

25 FRANCS

Pris dans nos bureaux, ce dernier ouvrage sera donné pour

20 FRANCS

Nota. — Les abonnés d'un an qui auront pris une des primes gratuites pourront, en sus, contre l'envoi des sommes ci-dessus indiquées, recevoir ces deux primes exceptionnelles.

TRENTE-NEUVIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 c. MARDI 29 NOVEMBRE 1870

145

ABONNEMENS

PARIS

Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

ABONNEMENS

DÉPARTEMENS

Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —

L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité.
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, W. C.
London.

LIBRARY RECEIVED AUG 3 1871 DEPARTMENT OF STATE

LE CHARIVARI

BULLETIN POLITIQUE

La Russie a-t-elle dénoncé le traité de 1856? Plusieurs journaux l'affirment, en ajoutant que M. Odo-Russell serait venu à Versailles protester au nom de l'Angleterre contre cette dénonciation.

Voilà donc l'expiation qui commence pour la perfide Albion.

En 1854, quand elle se tourna vers la France pour la supplier de l'aider à arrêter l'ambition russe, la France répondit à cet appel avec une générosité plus chevaleresque peut-être que politique.

La campagne de Crimée fut résolue, et l'on dit au paletot noisette de Mentschikoff :

— Tu n'iras pas plus loin !

Le paletot se changea en veste.

L'Angleterre, qui avait un intérêt bien autrement direct que nous dans la question d'Orient, ne s'est pas souvenue des services rendus, et lorsque sont survenus les événemens actuels nous l'avons trouvée à la tête de nos ennemis, car sa neutralité était à vrai dire une neutralité armée contre nous.

Ce n'était pas seulement de sa part de l'ingratitude, c'était de l'inintelligence. On le lui a dit alors. Les évènemens le lui démontrent aujourd'hui.

Que peut aller faire à Versailles M. Odo-Russell? Mendier une intervention de la Prusse en Orient? Allons donc! Est-ce que la Prusse intervient pour les intérêts des autres? Il n'y a que la France qui ait toujours été assez naïve pour jouer ce rôle de Don Quichotte au bénéfice de tous ceux qui venaient solliciter son appui.

La Prusse, qui échange des décorations et des bâtons de maréchal avec la Russie (histoire d'entetrenir l'amitié), la Prusse se gardera bien de bouger. Elle renverra M. Odo-Russel Gros-Jean comme devant.

Et c'est ainsi que la Grande-Bretagne, devenue petite, sera punie de son honteux égoïsme.

Tombée au rôle de puissance de troisième ordre, incapable de prendre part aux grandes luttes, elle qui n'a pas trente mille hommes à mettre sur pied, sourdement ébranlée par l'esprit révolutionnaire, elle court à sa perte.

Pour la première fois on a crié publiquement : « A bas la reine !... » ce qui naguère encore pour un bon Anglais aurait semblé un blasphème équivalant à : « A bas Dieu ! »

C'est le premier signal de la débâcle.

Il y a longtemps qu'on l'a dit : l'Angleterre aura son 93.

La prédiction ne tardera peut-être pas à s'accomplir.

Nous avons dit combien peu sincère nous paraissait l'accent de la lettre de M. Bazaine, ajournant indéfiniment une justification dont il aurait dû être si impatient.

La Gazette de France publie une pièce qui atteste à quel point nos défiances étaient fondées.

C'est une lettre d'un officier qui déclare formellement que Metz a été livré par la coterie bonapartiste.

Cet officier s'écrie avec un élan de sincérité qui n'admet guère de doute :

« Ap' tout, je préfère être ici prisonnier de guerre. Nous devions d'abord (nous l'avons su depuis) sortir de Metz, neutralisés, pour rétablir l'ordre en France et ramener une régence, le seul gouvernement, disait-on, avec qui l'ennemi voulût traiter !... Quelle odieuse comédie ! et comment peut-on être assez aveugle pour croire une restauration napoléonienne possible, je ne dis pas en France, mais dans l'armée même !... Oh! non, assez d'infamies comme cela ; plus de hontes ! »

Oui ou non ! monsieur Bazaine, avez-vous trempé dans ce complot odieux?

Le Journal des Débats, comprenant que la plume de M. Dufeuille est insuffisante, a appelé M. Renan à la rescousse.

Mauvaise intervention.

M. Renan ne donne pas une seule raison. Il s'embrouille au contraire dans des subtilités lamentables. Il entreprend de nous prouver qu'il ne faut pas une Assemblée constituante mais une assemblée nationale s'occupant exclusivement de la question de paix ou de guerre.

A qui ferez-vous croire que les hommes se dédoublent, et que vos élus laisseront avant d'entrer leur personnalité politique à la porte, comme on laisse sa canne au vestiaire?

Quant au titre d'*Assemblée nationale*, croyez-vous qu'il ne soit pas à lui seul la condamnation de votre projet?

Nationale! une Assemblée nommée sous le canon prussien!

M. Renan veut bien nous apprendre qu'il n'a aucune prétention à l'infaillibilité. C'est trop de modestie vraiment.

Il veut bien nous concéder aussi que le parti démocratique est un parti « *dont il ne faut pas songer à se passer.* »

Quelle bonté! Vous nous comblez, monsieur Renan! Vous daignez reconnaitre l'existence légale d'un parti qui compte dans son sein les Victor Hugo, les Louis Blanc, les Quinet, etc., etc.

Cette grandeur d'âme nous touche profondément.

Il est vrai que si vous ne lui permettiez pas d'exister, le parti démocratique se passerait de votre permission.

Ce qui, par exemple, n'existe pas politiquement parlant, c'est le parti des incohérens, de ceux qui se disant patriotes veulent faire fabriquer les bulletins de vote de la France par M. de Bismark, de ceux qui se disant libéraux tournent le dos à la liberté pour tendre la main aux restaurations.

A bon entendeur salut!

Pierre Véron.

De même que la honte des derniers jours de l'empire a dépassé les plus sanglantes prévisions des rimes vengeresses de Victor Hugo, de même le décousu et l'insanité de la dernière campagne impériale ont dépassé les facéties les plus chargées du *Prince Caniche* de M. Laboulaye, qui depuis... mais alors...

Le général Boum de *la Grande Duchesse*, avec ses cascades militaires, eût été un guerrier sérieux à côté des metteurs en œuvre de l'expédition de 1870, tels que nous les montrent les nombreuses dépêches qui viennent d'être publiées. — Le panache se change en bonnet d'âne.

A cette burlesque mise en scène il ne manque que la musique d'Offenbach. Tout y est... à l'exception du *roi barbu* qui s'avance... ICI BU ne s'avance jamais.

Et c'est cet inepte état-major de la cour impériale dont quelques ambitions non encore assouvies voudraient faire redorer le clinquant souillé! Allons donc! Une restauration pareille ferait peur même au galoubet gamin du chantre de *Barbe-Bleue*. Hervé seul suffirait à tant d'extravagances et en ferait un magnifique pendant à *Chilpéric*.

A propos de pendant, il en existe un à l'enseigne du *Charcutier modiste*. C'est cet écriteau collé à la porte de la boutique d'un tripier. « La triperie est fermée « provisoirement; mais l'école de danse tient tous les jours. »

Les avocats sont tellement absorbés par l'accomplissement des devoirs civiques, qu'il est fort difficile, à l'appel d'une cause, de voir réunis les deux défenseurs qui doivent la plaider. Le rempart fait tort à la barre, et le sac militaire a remplacé le sac aux dossiers.

En attendant, la justice ne se rend pas. Voilà encore une chose que M. Edmond About ne comprendra jamais!

VERSIFLAGES

Il y a un an juste à pareil jour, — le 29 novembre 1869, — s'ouvrait la dernière session législative de l'empire. L'incident qui marqua la séance d'ouverture se trouve noté en deux mots dans les lignes du journal servant d'épigraphe à la pièce de vers que nous donnons aujourd'hui à titre de souvenir anniversaire. Ecrite le soir même de la séance par notre collaborateur, elle devait être publiée le lendemain dans *la Réforme*, mais le gérant s'y opposa.

MANÉ, TECEL, PHARÈS.

> Le discours terminé, M. Duvergier, ministre de la justice, a nommé successivement tous les députés appelés à prêter serment. Quand le ministre est arrivé au nom de M. Rochefort, il y a eu d'abord un murmure confus suivi de rires que la présence seule de l'Empereur a empêchés de se traduire en démonstrations plus accentuées.
>
> Le souverain s'étant pris à sourire, l'Assemblée, agitant ses chapeaux et ses mouchoirs, s'est livrée à une explosion ardente de nouveaux cris de : Vive l'Empereur!
>
> (*La Patrie*, journal du soir.)

Ils ont ri! — L'empereur Napoléon, très grave
D'ordinaire, et songeur morne, comme un burgrave,
Entendant prononcer ce simple nom, a ri.
L'enfant impérial, de bonne heure aguerri,
Connaissant tout le prix d'un sourire équivoque
Que l'un traduit : j'enrage? et l'autre : je m'en moque!
A ri comme le père, et la cour en gaîté
Partagea, sans savoir pourquoi, l'hilarité
Dont le maitre donnait le signal sans réplique.
Comme on voit des claqueurs à la figure oblique,
A la mine douteuse, au regard en dessous,
Gens dont l'enthousiasme est coté trente sous,
Dociles au bâton du chef qui se remarque,
Payer en longs bravos leur vile contremarque.
Et les plus enroués criaient avec fureur :
« Vive l'Impératrice et vive l'Empereur! »
— Voir *la Patrie* ou toute autre feuille publique.

Or, ce nom-là voulait leur dire : République!
Ce nom-là qu'ils trouvaient si drôle, ces bouffons,
Criait :
« C'est moi qui juge et c'est moi qui confonds.
Je suis le peuple, et veux savoir ce qui se passe.
L'heure vient où je vais vous parler face à face.
Vous avez un peu trop de comptes en retard;
Moi, qui vous adoptai, vous m'avez fait bâtard,
Et vous escamotez dans un fourbe partage
Mon droit sacré d'aînesse et ma part d'héritage.
Je me suis tu longtemps, mais j'étouffe à la fin.
Vous avez bu, j'ai soif. Vous digérez, j'ai faim.
Le visage aviné de vos valets s'empourpre.
Il vous fallait du sang pour vous faire une pourpre,

Maintenant j'adore les gens grêlés, ils me rappellent le gruyère !

Vous me l'avez tiré des veines. Vous avez,
De vos mains, écrasé mes fils sous vos pavés;
Et j'ai, pendant vingt ans, tremblant, les chairs meurtries,
Afin de réchauffer mes veines appauvries
Attendu vainement un retour de soleil.
Vous m'avez cru dormant d'un éternel sommeil ;
Mais je secoue enfin ma torpeur engourdie,
Et, comme un déguisé, la cervelle alourdie,
Les yeux fixes, les pas presque incertains encor,
Comme un avare ayant le spectacle de l'or,
Je vois la liberté pendant vingt ans voilée.
Surgir à l'horizon de ma nuit étoilée,
Et du rayonnement de ses reflets divins
Faire pâlir l'éclat de vos fantômes vains.
Et je reprends ma place au soleil, — chose juste.
La liberté n'est pas comme un chétif arbuste
Que, pour déraciner, un coup de vent suffit.
Tu sais ce qu'en un jour ta seule main défit,
Toi, prince, et que de lois tu violas, superbe...
Et voilà cependant que ce peuple, brin d'herbe
Broyé sous ton talon, — du moins tu le pensas —
Sort de terre, arrosé du sang que tu versas.
C'est dommage, ton règne était si plein de joie !
Tu vas me demander sans doute qui m'envoie,
Quelle mouche me pique et quelle charge j'ai,
Et si je ne viens pas te donner ton congé.
Ton Louvre était si beau, tes vieilles Tuileries
Par tes doux soins étaient si fraîchement fleuries !
Ton dais impérial était si neuf encor !...
— Voyons, combien veux-tu ? parle, veux-tu de l'or ?
Veux-tu des millions authentiques ? des femmes ?
Des chasses ? des soupers ? des spectacles infâmes ?
Des danses ? des valets flattant ta majesté ?...
— Satan, va-t'en de là, je veux la liberté ! »

Nul n'entendit sans doute en la profonde salle,
Lorsque ce nom, jeté d'une boule vassale,
Avec les autres vint défiler par hasard,
Ce qu'il disait à tes oreilles, ô César !
Quand on ne comprend pas ces choses-là, l'on raille...
Ainsi, comme autrefois, lorsque sur la muraille,
Pendant qu'on banquetait, parut la main de Dieu
Dictant l'arrêt du roi stupide en mots de feu,
Nul ne comprit, on ne vit pas le doigt écrire...

Et le roi Balthazar, ivre, éclata de rire.

29 novembre 1869.

Léon Guillet.

CHRONIQUE DU JOUR

Nous l'avons en dormant, madame, échappé belle !

Une régence de Bazaine a frôlé notre pauvre pays; rien que cela ! Vingt-quatre heures au moins, cette épée glorieuse fut suspendue sur nos têtes ! Bazaine-régent; Bazaine-Serrano; du coup nous devenions Espagnols !

Le rang suprême fut toujours, paraît-il, le rêve de Bazaine. On compte qu'au Mexique déjà il avait un instant jeté son dévolu sur le trône de Maximilien. L'affaire avorta. Mais pour un ambitieux un échec n'est jamais irréparable. N'ayant pu avoir le Mexique, il songea à la France. Excusez du peu ! Comme on disait du temps de Rossini.

Heureusement aux premières ouvertures, l'impératrice s'écria toute rouge, dans un accès de colère de tragédies montées :

— Et moi donc !

Traduisez : — Qu'est-ce que je deviendrais là-dedans ?

Ce mot coupa court aux négociations, et la France fut sauvée de Bazaine.

Nous devons un fier cierge à la ci-devant souveraine.

—

A propos de cierge, vpici un détail assez curieux :

On se souvient peut-être que le jour du départ pour l'armée de l'homme de Sedan et de son rejeton, l'ex-impératrice fit suspendre dans une chapelle de Notre-Dame-des-Victoires une lampe en or destinée à appeler sur les siens la protection du dieu des armées.

La lampe est toujours suspendue à la voûte et elle continue à jeter sa petite flamme vacillante et inoffensive.

—

Les ballons de la défense nationale agacent M. de Bismark Cette façon non prévue par lui de rompre le blocus l'irrite, l'exaspère. Quelques-uns de ces ballons sont tombés entre ses mains, et voilà que les voyageurs intrépides et inoffensifs sont menacés par l'ogre-diplomate des conseils de guerre et de tout ce qui s'ensuit.

Les usages de la guerre autorisent-ils M. de Bismarck à user de cette rigueur ? Evidemment non; et M. de Bismarck est si peu convaincu de son droit en cette occurrence qu'il prend la peine d'écrire au gouvernement français pour l'aviser du fait et chercher à le justifier. M. de Bismark n'espère pas convaincre personne, mais il espère nous intimider.

Eh bien ! à l'intimidation répondons par l'intimidation. Il nous menace de ses juges de Berlin, menaçons-le de nos fusées asphyxiantes et foudroyantes.

—

Henri Heine connaissait bien ses compatriotes quand il disait d'eux :

« La nature les avait faits bêtes, la science les a rendus méchans.

—

L'anecdote suivante que je trouve dans *les Révolutions*, de Camille, ne pourrait-elle s'appliquer mot pour mot à tel journaliste de robe courte que sa notoriété nous dispense de nommer ?

Camille parle de l'abbé Royou, journaliste dévot, sans foi ni loi, et raconte qu'un jour l'archevêque ayant mandé près de lui notre athlète et lui ayant témoigné qu'il l'aimait pour son zèle contre les philosophes, ajouta en manière de reproche :

— Mais, monsieur l'abbé, on dit que vous n'avez point de mœurs !

— A quoi l'autre répondit :

— Il est vrai, monseigneur; mais j'ai beaucoup de religion.

—

Depuis dimanche, les portes de Paris sont fermées pour tout le monde. Il y a longtemps que cette excellente mesure eut dû être prise. C'est grâce à cette facilité de franchir le mur d'enceinte que les Prussiens étaient si bien renseignés sur toutes nos choses intérieures. Entre maraudeurs et Prussiens l'entente s'établissait de jour en jour plus complète. On faisait des échanges. Les Bavarois donnaient du beurre, dont ils ont en abondance pour du pain frais dont ils paraissent manquer. L'autre soir, du côté de Bondy, des soldats des avant-postes prussiens ont offert quatre livres de beurre pour vingt-cinq sous. Les maraudeurs auxquels ils s'adressaient n'ont pu réunir, — ils étaient sept, — les vingt-cinq sous nécessaires au marché. Mais comme on a dû bavarder dans cette rencontre !

Allons ! allons ! les mesures de rigueur pour tous ces drôles !...

—

La Cloche contenait l'autre jour un document assez piquant : une liste des écrivains, musiciens, artistes de tout genre, *présentables* aux Tuileries.

La liste a été dressée par les soins de M. Walewski sur la demande de l'ex-impératrice. Du talent de chacun il est à peine question. Les renseignemens sur lesquels on insiste sont ceux-ci : Riche ou pauvre ; distingué (!) ou pas distingué ; existence régulière ou irrégulière : homme du monde ou pas homme du monde; vieux ou jeune. Les vieux sont impitoyablement biffés.

A l'article Victorien Sardou, on lit : « Caractère bizarre, Existence très irrégulière. Mari d'une marchande de modes.»

Vous dire s'il fut éliminé celui-là...

Et Louis Bouilhet : « Très pauvre. » Arrière ! arrière !...

En revanche Paul de Musset : « distingué. » A mis haut la main.

—

Aux avant-postes, histoire de se récréer :

— Dites donc, sergent, quelle est selon vous la qualité la plus indispensable à un éclaireur ?

— Dame ! c'est apparemment de savoir lire entre les lignes !...

Gabriel Guillemot.

Le Gérant, ALTAROCHE.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

TRENTE-NEUVIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 c. MERCREDI 30 NOVEMBRE 1870

ABONNEMENS

PARIS

Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

ABONNEMENS

DÉPARTEMENS

Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —

L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, W. C.
London.

DEPARTMENT OF STATE RECEIVED AUG 31 1871

LE CHARIVARI

BULLETIN POLITIQUE

Au moment où nous écrivons, nos destinées se jouent sur un immense champ de bataille.

La plume tremble, le cœur bat. Quelle douloureuse attente! quelle angoisse patriotique!

Ce qui réconforte, c'est que, quoi qu'il arrive, le sort de nos armées n'est placé ni entre les mains d'un de Failly, ni dans celle d'un Le Bœuf.

Quel mâle et fier langage que celui du général Ducrot!

Le grand souffle des héros de l'antiquité semble avoir passé par là:

« Courage donc et confiance! songez que, dans cette lutte suprême, nous combattrons pour notre honneur, pour notre chère et malheureuse patrie et, si ce mobile n'est pas suffisant pour enflammer vos cœurs, pensez à vos champs dévastés, à vos familles ruinées, à vos sœurs, à vos femmes, à vos mères désolées!

» Puisse cette pensée vous faire partager la soif de vengeance, la sourde rage qui m'animent, et vous inspirer le mépris du danger.

» Pour moi, j'y suis bien résolu, j'en fais le serment devant vous, devant la nation tout entière : je ne rentrerai dans Paris que mort ou victorieux; vous pourrez me voir tomber, mais vous ne me verrez pas reculer. Alors, ne vous arrêtez pas, mais vengez-moi. »

Le général Ducrot tiendra cette promesse.

Mais, quelle que puisse être l'issue de cette lutte terrible, Paris doit savoir être prêt à toutes les éventualités.

Comme le dit éloquemment M. Charles Hugo dans *le Rappel*, la défaite ne serait pas définitive.

C'est là qu'est notre force. Paris aurait alors à se dire :

Recommençons. Être imprenable, c'est être invincible. A une condition : c'est que nous serons d'autant plus unis que nous serons plus éprouvés. Pas de discorde. Pas de division. Pas de découragement. Oubli et ajournement de tout ce qui n'est pas la défense irréductible et l'offensive acharnée; fraternité, union, embrassement de toutes les volontés dans une même espérance et dans un même effort. Aucun ébranlement de ce qui constitue aujourd'hui l'unité de la défense parisienne et nationale. Après la défaite, la discorde serait une défaillance et la guerre civile une désertion.

Les journaux sont à peu près unanimes à apprécier comme nous l'avons fait nous-même la conduite du maréchal Bazaine.

Ces banalités vagues, ces formules évasives ne disent à personne rien qui vaille. La fameuse reculade de la fin est surtout réprouvée avec une juste sévérité.

C'est en effet entendre trop singulièrement le souci de son honneur que de dire :

« Je suis accusé d'une infamie. Je me réhabiliterai plus tard. »

Ajoutons que nous avons vu hier une lettre personnelle écrite par un officier de Metz. Cette lettre dit formellement :

« *Nous avons été trahis par Bazaine. Nous en avons des preuves écrites.* »

Et voilà l'homme dont on voudrait faire, avec quelques aventuriers de la plume ou de la politique, le Monk d'une restauration bonapartiste!

Cette restauration, les évènemens de Metz la rendent plus impossible encore. C'est un *post-scriptum* de honte ajouté à une histoire honteuse.

Le Journal des Débats lui-même, qu'on n'accusera pas de républicanisme exagéré, fait à ce propos la déclaration suivante :

L'empire, comme on l'a dit ici même, est, depuis la conduite de son chef à Sedan, à tout jamais défait. Napoléon et les siens peuvent songer à leur retour en France, mais ils ne l'oseront pas, et l'oseraient-ils, la

France ne le supporterait pas. De toutes les conséquences de notre guerre avec l'Allemagne, celle-ci nous parait la plus claire et la plus sûre.

Nous l'avons payée assez cher.

Entre tous les devoirs imposés à la presse par la situation présente, un des plus impérieux nous parait être d'éviter les excitations contre les personnes.

Un mot jeté au hasard peut avoir les plus terribles conséquences.

Quelques feuilles ont imprudemment désigné certains marchands comme coupables d'accaparement, cela sans preuves.

Au nom du ciel, songeons avant de l'écrire que ce mot seul peut être un verdict de mort et qu'il est criminel de déchainer la population affolée par les privations. Ce serait une honte pour le journalisme tout entier d'avoir à se reprocher une de ces morts funestes qui signalent parfois la fin des sièges.

Assez de sang versé, mon dieu !

Pierre Véron.

La représentation populaire des *Châtimens* a obtenu un immense succès.

La vaste salle de l'Opéra envahie jusqu'aux combles offrait le spectacle le plus pittoresque.

Toutes les mains applaudissaient, tous les cœurs battaient à l'unisson. C'était bien véritablement la nation qui venait assister à l'exécution du criminel de Décembre.

Laissez passer la justice de la poésie !

Marie Favart a été admirable dans *Stella* qu'elle a dû répéter deux fois. Coquelin est toujours la verve endiablée. Lafontaine, Mlle Periga, excellens. Mais il faudrait nommer tout le monde, car chacun a récolté sa juste part de bravos, y compris l'orchestre de l'Opéra qui a enlevé avec un brio merveilleux les ouvertures de *la Muette* et de *Zampa*, y compris aussi Massy qui a dit *la Marseillaise* avec sa belle voix et son inspiration d'artiste.

Tous les regards se dirigeaient par instans vers la loge ci-devant impériale, dans laquelle on avait placé des blessés.

Les victimes à la place du bourreau.

P. V.

BOUTADES D'UN GARDE NATIONAL

AUX REMPARTS.

Il parait que l'armée allemande commence à être démoralisée.

Cela se comprend lorsque l'on songe qu'elle est conduite par Bismark dont on connait l'absence complète de morale.

Veuillot est un dévot complet,
Il sait à fond les Ecritures
Et dit souvent son chapelet,
Mais c'est un chapelet d'injures.

Avant d'écrire ses articles pleins de fiel, il paraît que, pour se mettre en train, le rédacteur en chef de *l'Univers* communie coup sur coup deux ou trois fois; voilà comment il se prépare aux *hosties-lités*.

L'histrion couronné qui s'est livré à Sedan ne pouvait terminer autrement ses exercices ; quand on a commencé par avaler des sabres on doit finir par rendre une épée.

Si l'on s'en rapportait à certaine gazette
Des fous voudraient revoir l'ex-empereur-scapin.
Quoi ! restaurer l'empire en ce temps de disette ?
Et du pain !...

« O Corse aux cheveux plats ! » Un ïambe qu'on renomme
Peint ainsi Bonaparte en ses vers pleins d'éclats,
Chez l'empereur premier les cheveux étaient plats,
Mais chez son neveu — c'est tout l'homme.

Napoléon-le-Petit a quitté la France en emportant dans ses coffres l'argent du pays.

Après avoir cherché à imiter son oncle, il a voulu faire Charlemagne.

Hippolyte Briollet.

ÉQUIVALENS

Voici une théorie des *équivalens* pour la réfection du corps humain, qui a été établie par des médecins-chimistes d'Angleterre.

Dans l'impossibilité où nous sommes de l'expérimenter, de la mettre en pratique, vu la rareté et le prix exorbitamment élevé de certaines denrées, nous aurions pu en remettre la publication à d'autres temps ; mais comme nous sommes encore abondamment pourvus de la plupart des substances mises en cause, et qu'il s'agit tout simplement de produire avec celles-ci l'effet que produiraient celles-là, nous l'enregistrons :

Equivalens pour la réfection du corps humain.

10 bouteilles de Bass'ale, à 1 fr. la bouteille,
4 kilog. 885 grammes de choux,
» — 803 — de pain,
» — 576 — de riz,
» — 522 — de sucre,
» — 485 — de fromage,
» — 476 — de gruau,
» — 290 — de beurre,
» — 235 — de graisse de bœuf.

Nous n'en garantissons pas les effets,

J. Denizet.

CHRONIQUE DU JOUR

Tout le monde connaît ce trait barbare du grand Frédéric qui traine dans tous les anas et que la peinture a souvent reproduit. Le roi surprenant un jeune officier écrivant dans sa tente à la lueur d'une bougie, après le couvre-feu.

— A qui écrivez-vous à cette heure malgré mes ordres ?

— A ma mère, sire.

— Eh bien, apprenez-lui que vous serez fusillé demain.

Cette raide cruauté d'un grand roi prussien peut laisser pressentir ce dont est capable un petit roi du même pays.

L'idéal de certains journaux.

En effet, l'histoire de M. de Raynal ne laisse rien à désirer au point de vue du caporalisme le plus féroce. Pour avoir écrit de Versailles à sa famille qu'il se portait bien, il a été arrêté, transporté en Allemagne où il sera jugé par un conseil de guerre comme inculpé d'avoir « fait parvenir des renseignemens à l'*ennemi.* »

Si ce n'était pas odieux, ce serait à pâmer de rire.

—

Le même sort est réservé aux aéronautes qui ont le malheur de tomber entre les mains des Prussiens.

— Ah! vous avez voulu porter des nouvelles de Paris à la France, mes gaillards! Crime abominable qui vous rend passibles des peines les plus sévères. Cela vous apprendra à passer au dessus de nos lignes en nous faisant la nique.

—

Mais à ce compte-là nous tous qui écrivons à nos femmes, à nos filles, à nos mères réfugiées en province, nous sommes évidemment complices du forfait; et si, par impossible, M. de Bismarck entrait en vainqueur à Paris, il serait tout à fait dans son droit en traînant devant ses tribunaux militaires les quinze cent mille Parisiens qui ont donné de leurs nouvelles à leurs parens. Quelle besogne pour ses juges à casque!

—

Cela donne bien à réfléchir sur les conséquences fâcheuses qui peuvent résulter des actes, en apparence inoffensifs, que nous commettons tous les jours.

Il est évident qu'en montant ma garde aux remparts, je désoblige formellement le grand chancelier et que j'ai mérité la mort.

Même il ne m'est pas prouvé qu'en me nourrissant du mieux que je puis, je ne suis pas très coupable envers la Prusse; car enfin, en agissant ainsi, je retarde indéfiniment pour ma part la reddition de Paris.

— Accusé, que faisiez-vous pendant le siège à l'heure des repas?

— Mon président, je tâchais de rendre mon déjeuner et mon dîner aussi copieux que possible.

— Vous aviez l'audace de manger à votre faim, malgré votre position d'assiégé?

— Hélas! oui, mon président.

— Quel toupet!.. Mais, malheureux, vous ne pensiez donc pas à nos soldats qui se morfondaient à vos portes pendant que vous vous gorgiez de gibelottes de chats et de salmis de rats aux champignons?

— Si, mon président, j'y pensais, mais c'était toujours pour les maudire du fond de l'âme.

— C'est bien, la cause est entendue. Accusé, vous êtes condamné au pain et à l'eau et à la réclusion perpétuelle dans une de nos plus jolies places fortes. Remerciez le ciel d'en être quitte à si bon compte.

—

En voici un dans la peau duquel je ne voudrais pas être si jamais le grand chancelier vient fumer sa pipe sur nos boulevards? M. Albert Delpit, en écrivant *l'Invasion*, s'est évidemment mis dans les plus vilains draps du monde.

Ses vers chaleureux, que lisent des milliers de lecteurs, sont autant d'attentats contre la Prusse.

Faites, ô mon dieu, que je ne partage pas le sort de ce jeune homme pour avoir applaudi à son succès!

Louis Leroy.

Le Gérant, ALTAROCHE.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

LITS & FAUTEUILS MÉCANIQUES
POUR MALADES OU BLESSÉS

Vente et location.

Transport de malades

Maison Gellé, DUPONT et VILLARD, successrs
18, RUE SERPENTE. — PARIS.

MALADES ET BLESSES
Soulagemens procurés par les LITS et FAUTEUILS mécanique. — DUPONT et VILLARD, successeurs de Gellé, 18, rue Serpente — Vente et location.

EAU DES CARMES
BOYER
LEUR SEUL SUCCESSEUR
14, rue Taranne, 14

CHABLE médecin spécial, 36, *Rue Vivienne*, envoie avec son ordonnance le traitement nécessaire à la guérison des maladies contagieuses des deux sexes, dartres, virus. (Notice gratis).

NI FROID NI AIR par les portes et croisées JACCOUX, 20, r. Richer.

ESSENCE DE SALSEPAREILLE le meilleur dépuratif du sang, humeurs, dartres, virus, etc. Ph. Fourquet, 29, r. des Lombards. A la Barbe d'or. 3 f. le fl., 15 f. les 6 fl. Exp.

INJECTION TANNIN FOURQUET guérit en 3 jrs maladies contagieuses. 3 fr le fl. Ph. Fourquet, 29, r. des Lombards. A la Barbe d'or. Exp.

Médaille de la Société des Sciences industrielles de Paris.
PLUS DE CHEVEUX BLANCS
MÉLANOGÈNE
Teinture par excellence
De DICQUEMARE Aîné de Rouen

Pour teindre **à la minute, en toutes nuances**, les cheveux et la barbe, sans danger pour la peau et sans aucune **odeur.**—Cette teinture est **supérieure à toutes celles employées jusqu'à ce jour.**
Fabrique à Rouen, place de l'Hôtel-de-Ville, 47.
Dépôt à Paris, rue d'Enghien, 24.
Détail, boulevard Poissonnière, 12.
PRIX : 6, 12 et 15 francs.

INJECTION ADET
AU KINO. 3 fr. le flacon. Boulev. Denain, 7. Paris.

DERNIÈRE PERFECTION DE L'ARME A FEU!
FUSIL SCHNEIDER
COMMISSION EXPORTATION

CARTOUCHE A PERCUSSION au centre.

L'inflammation de cette arme est centrale sans déperdition de gaz ni raté. Ce système est le seul auquel le canon peut se rapprocher à volonté contre la bascule pour compenser l'usure qui se produit dans toutes les armes en général. Il est le seul qui indique quand l'arme est chargée. La cartouche se retire d'elle-même du canon en ouvrant l'arme. Chez l'inventeur, 14, rue Sainte-Anne, Paris.

TRENTE-NEUVIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 c. JEUDI 1er DÉCEMBRE 1870

ABONNEMENS

PARIS

Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

ABONNEMENS

DÉPARTEMENS

Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —

L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, W. C.
London.

LE CHARIVARI

BULLETIN POLITIQUE

Le Journal officiel publie ce matin en tête de ses colonnes le décret suivant :

« Le gouvernement de la défense nationale,

» Considérant que dans la situation actuelle tout récit relatif aux faits, de quelque nature qu'il soit, peut, à l'insu des auteurs de ce récit et même contre leur volonté, compromettre les intérêts de la défense,

DÉCRÈTE :

» Tout compte rendu ou tout récit d'opérations militaires, de mouvemens de troupes, d'actes de guerre, autres que ceux publiés par l'autorité militaire, sont interdits jusqu'à nouvel ordre.

» Tout journal qui contreviendra à cette interdiction sera suspendu. »

Quand le gouvernement de la défense nationale demande aux journaux de cesser pour quelques jours l'appréciation ou le récit de faits militaires, le patriotisme doit applaudir et obéir. Il ne s'agit pas ici de la liberté de la presse, ce principe sacré, Il s'agit d'une situation transitoire d'où peut dépendre le salut de la France.

Les Prussiens, ainsi que nous en avons eu la preuve trop fréquente, lisent les journaux par dessus notre épaule.

Comme le disent les considérans du décret, un article parfois bien intentionné peut par une maladresse ou une indiscrétion non préméditées être aussi dangereux qu'un article écrit de parti pris.

De pareilles mesures ne se discutent même pas. Elles se sentent.

La presse française doit tenir à honneur de prouver que pas un journaliste n'entend se soustraire aux devoirs civiques que les circonstances lui imposent.

Le moment n'est plus de se livrer à la course aux nouvelles et de se disputer l'acheteur ou l'abonné. Tout pour le pays.

Quant au gouvernement, par cela même qu'il fait taire toutes les autres voix, il s'impose l'obligation de parler et plus souvent et avec une franchise entière.

On comprend qu'au milieu des angoisses et des émotions de l'action la discussion doive forcément se ralentir et que la polémique ne soit guère de mise.

Nous apprenons seulement que l'émotion en Angleterre est immense à l'occasion de la circulaire russe, qui prépare évidemment une agression contre la Turquie.

Qui ne se sentirait l'envie de dire à cette bonne Albion :

Vous chantiez, j'en suis fort aise ;
Eh bien, dansez maintenant.

Le Times est particulièrement grotesque et amusant dans ses élucubrations furibondes.

« Si le projet de la Russie est de détruire l'empire ottoman et d'absorber à son profit les Principautés danubiennes et les Détroits, il n'y a aucun doute que toute l'Europe ne doive, pour sa propre défense, se liguer contre la Russie. Les sympathies dynastiques et les obligations mutuelles ne seraient d'aucune valeur dans ce cas.

» Quelle que soit la puissance qui pourrait être avec la Russie au commencement, cette puissance devrait se tourner contre elle à la fin.

» La Russie en possession des Détroits, c'est une question vitale pour nous tous. Le cabinet de Saint-Petersbourg doit bien considérer les conséquences de ses actes. »

Ah ! monsieur le *Times*, vous y voilà donc ! Le châtiment s'est fait moins longtemps attendre que nous ne l'aurions cru.

Il faut, dites-vous, que toute l'Europe se ligue. Il y a donc encore une Europe? Vous vous imaginez cela, monsieur le *Times?* Vous oubliez que cette Europe, grâce à votre aplatissement et à celui de vos amis, n'est plus qu'une expression géographique et a été remplacée par la Prusse universelle.

On vous avait prévenu pourtant.

A l'heure où vous assistiez en dansant à l'agonie de la France nous vous rappelions que c'était votre alliée d'hier, peut être aussi votre alliée de demain que vous laissiez massacrer. Avions-nous tort?

Vous-même, vous êtes obligé d'écrire aujourd'hui ces lignes :

« Quand même la France serait cent fois plus annihilée que la Russie ne s'imagine peut-être qu'elle l'est, il y aurait encore assez de force en Europe pour mettre un frein à l'ambition de la Russie, quel que soit le terrain de la contestation sur les rives du Danube ou sur les eaux de la mer Noire. Il ne se passera pas beaucoup de temps avant que l'on sache les projets réels de la Russie et les alliés sur lesquels elle croit pouvoir compter pour les soutenir. »

Quand même la France serait cent fois plus annihilée!...

Quel aveu écrasant pour vous!

C'est vers ceux dont vous avez vu l'égorgement d'un œil sec que vous voilà tourné, tendant éperdûment les mains.

Pauvre France! ils sont forcés de te rendre hommage même dans tes désastres! Ils sont forcés de confesser que, toi disparue, c'est la civilisation s'écroulant sous l'effort de la barbarie, c'est la force brutale écrasant partout la liberté des races.

Monsieur le *Times*, c'est le lendemain de Sedan qu'il fallait penser à tout cela.

En admettant que vous eussiez été comme tout le monde écœuré par la politique de celui que les *Débats* appellent spirituellement ce matin Napoléon dernier, votre devoir était, au lendemain de la proclamation de la République, d'appuyer le fier et sincère langage de M. Jules Favre et de forcer l'arrogant vainqueur à s'arrêter.

Non! dans ce moment encore vous avez dit : Que la France soit annihilée!

Tenez, je vais vous dire l'effet que vous me faites, monsieur *le Times*.

Un bourgeois passe le soir dans une rue déserte où l'on assassine.

Tremblant pour sa propre peau, il regarde faire le coup et daigne même donner au meurtrier quelques encouragemens.

Mais pendant ce temps-là arrive un complice de celui-ci qui tombe sur le bourgeois en lui disant :

— A ton tour, mon gaillard, voyons ce que tu as dans tes poches.

Et c'est le bourgeois, alors, qui interpellant l'assassiné de toute à l'heure s'écrie :

— Je t'en prie, viens à mon secours!

Si l'assassiné est tout-à-fait mort il ne répond pas, par impossibilité. S'il est parvenu à se relever il ne répond pas, par dégoût.

Pierre Véron.

LES JEUX DU HASARD

Depuis quelque temps le Destin traite les hommes avec une bien dure ironie.

Paulin Lymairac, qui avait rêvé toute sa vie une préfecture, est, un beau matin, nommé préfet. Il part tout fier pour son chef-lieu, et meurt en essayant son frac brodé.

Darimon, qui voulait être quelque chose et qui, pour arriver plus vite, avait chaussé une culotte de sept lieues, était parvenu à gober un consulat. Un mois après il avait disparu de la scène sans que depuis on ait entendu parler de lui. Quelques-uns ont prétendu qu'il avait été enlevé par une femme à barbe désireuse de l'exhiber à ses côtés comme un nain phénomène ; mais les personnes les mieux informées supposent qu'il s'est tout simplement perdu dans un carré de choux qu'on l'a envoyé planter.

Prévot-Paradol avait convoité une ambassade avec tant d'ardeur qu'il l'avait payée de la pureté de son caractère et de sa considération personnelle. A peine y était-il installé qu'il s'est ôté lui-même cette vie qu'il avait si malheureusement ternie.

Emile Ollivier, qui avait ambitionné pendant cinq ans un portefeuille, force un jour la porte du ministère, y reste tout juste assez de temps pour y montrer son *cœur léger*, et il se dérobe tout à coup par le plus effroyable et le plus humiliant plongeon qui ait jamais abîmé une créature humaine.

Le petit Malakoff a la chance de trouver un trèfle à quatre feuilles et on s'empresse de l'envoyer au jeune prince empereur, car le trèfle à quatre feuilles porte toujours bonheur, au dire des portières et des impératrices.

V'lan ! quelques jours après l'empire s'écroule, et le prince impérial redevient le petit Louis tout court, qui courrait grand risque d'avoir des fonds à ses braies, si ses parens n'avaient eu soin d'en mettre prudemment dans leurs poches.

Voici ce que j'en veux conclure :

On annonce que MM. de Bismark et de Moltke viennent de recevoir de je ne sais où je ne sais quel grand-croix ou quel grand-cordon. Etant donnés les exemples ci-dessus, cette bonne fortune ne semblerait-elle pas prédire une catastrophe prochaine qui ferait du premier un cordonnier en vieux et de l'autre un tailleur à façon.

Paul Girard.

CHRONIQUE DU JOUR

Au sujet de la prétention sauvage de M. de Bismark de ne pas reconnaître à nos francs-tireurs la qualité de militaires officiels, M. Jules Bastide a écrit une lettre à laquelle nous nous associons pleinement.

« Le gouvernement, dit-il, ne doit pas céder sur ce point à M. de Bismark. Donner une commission aux francs-tireurs après la mise en demeure du cuirassier blanc, ce serait reconnaître que la réclamation dudit cuirassier est juste, et qu'il a le droit de faire fusiller — ainsi qu'il l'a fait, hélas! — le paysan qui défend son foyer.

Nous laissons à la diplomatie sa théorie plus qu'étrange

Le danger de manger de la souris est qu'ensuite votre chat ne coure après.

sur le droit des gens; par exemple, s'il persiste dans ses mesures de rigueur, en avant les représailles. Ça nous répugnera un peu d'abord, mais on s'y fera, et l'histoire saura bien stigmatiser le vrai coupable.

—

Lundi, à cette matinée superbe de l'Opéra, quand Coquelin rappelé et sollicité de bisser son morceau a reparu, un spectateur aussi étranger aux convenances qu'au sentiment du beau a demandé *la lettre d'un mobile breton*.

Il faut vous dire, peut-être l'ignorez-vous, que *la lettre d'un mobile breton* est une machinette assez fade et très réactionnaire au fond du jeune F. Coppée.

A cette demande saugrenue et déplacée, la salle entière a eu un mouvement superbe d'indignation. Un long frémissement a couru comme si une profanation eût été commise. La foule a de ces délicatesses là.

Et dame! je vous prie de croire que l'intempestive demande n'a pas été réitérée.

—

Avant-hier je rencontre un de mes amis assez au courant d'ordinaire des mouvemens de troupes, opérations militaires en préparation, et généralement de tout ce qui nous occupe pour le quart d'heure.

— Eh bien, lui dis-je, quelles nouvelles?

Son visage s'épanouit. Il ouvrit ses larges narines comme pour aspirer fortement un fumet idéal, et se contenta de me répondre ces mots renouvelés de l'ogre :

— Ça sent la viande fraiche!

—

Un joli mot d'un de nos confrères francs-fileurs.

C'était au début de l'investissement, notre homme se décide à quitter Paris. — Comment, lui disait-on, vous qui avez écrit des articles ruisselans d'héroïsme, poussant à la guerre à outrance, vous partez, vous quittez le champ de bataille... prenez garde, on dira que vous avez eu peur.

— La preuve que je n'ai pas peur, répondit-il, c'est que j'ai laissé à Paris ma femme et mes enfans!

Dans la bouche d'un Romain le mot pourrait être épique. Par malheur, notre confrère n'est pas un Romain.

—

Il se trouve que l'épicier Potin n'est pas mort! Potin proteste. Il ne veut pas être enterré vivant; il a raison. D'autant plus qu'en ce moment il n'a pas besoin de réclame, hélas! pour attirer le chaland.

Il n'a pas été arrêté, et il n'a pas le moindre jambon dans ses caves. Voilà pourtant comme quelques journaux écrivent l'histoire en temps de siège.

Oh! c'est égal, je regrette les dix-sept cent quatorze jambons!

Gabriel Guillemot.

IL EST BIEN ENTENDU QUE LE CHARIVARI, **dès que le siège sera terminé,** REPRENDRA SON ANCIEN FORMAT, AUQUEL IL N'A RENONCÉ MOMENTANÉMENT QUE POUR CAS DE FORCE MAJEURE.

La vente au numéro du CHARIVARI a lieu maintenant chez M. STRAUSS, 7, rue du Croissant.

Le Gérant, ALTAROCHE.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

PRIMES DU *CHARIVARI*

Tout abonné d'UN AN — dont l'abonnement aura été fait *en une seule fois* et *sans intermédiaire* — aura droit de recevoir *franco* et pendant une année

LE PETIT JOURNAL POUR RIRE

PARAISSANT TOUTES LES SEMAINES

huit pages de texte et de dessins comiques, 52 numéros par an.

Dans chaque numéro une caricature de Grévin.

Ceux qui le préfèreront pourront recevoir, comme précédemment,

LA TOILETTE DE PARIS

JOURNAL DE MODES

Paraissant deux fois par mois, avec une Gravure de modes coloriée dans chaque numéro, donnant par conséquent 24 livraisons par an, avec autant de planches; Nouvelles ou Romans dans le texte. — Quatre de ces numéros contiennent, en outre, de nombreux patrons.

LIVRES ET ALBUMS

Les abonnés d'UN AN qui aimeront mieux une prime de librairie pourront choisir un ouvrage ci-dessous : 1° **Histoire de Paris**, par M. TH. LAVALLÉE, superbe volume grand in-8° illustré de 107 vues; 2° **Gulliver**, édition magnifique avec 400 dessins de GRANVILLE; 3° **Voyages dans l'Inde du prince Soltykoff**, grand in-8°, 33 belles planches à deux teintes; 4° **Paul et Virginie**, beau volume in-8° illustré par BERTALL; 5° **La Chine ouverte**, ouvrage du plus haut interêt, 250 dessins variés; 6° Un de ces quatre albums comiques : **M. Cryptogame, le Docteur Faustus**, par Topfer; **la Chicane et l'Amour, Aimez-vous rire?** par Bertrand, Tarin, Quillenbois, etc., etc.

N. B. — Les primes ci-dessus, sauf le **Petit Journal pour rire** et la **Toilette de Paris**, qui seront expédiés *francs*, comme il a été dit, devront toutes être retirées directement dans nos bureaux, sans quoi l'Abonné devra joindre à sa demande la somme de **1 fr. 50 c.** pour frais de port.

GRANDE PRIME EXCEPTIONNELLE

Le Charivari, désirant en outre faire un splendide cadeau à tous ses abonnés indistinctement, même à ceux de TROIS MOIS, leur offre à des conditions inconnues de bon marché **cette grande Prime exceptionnelle** :

L'HISTOIRE DES DEUX RESTAURATIONS

par A. DE VAULABELLE

huit volumes in-8°,

sera adressée également *franco* contre l'envoi de

25 FRANCS

Pris dans nos bureaux, ce dernier ouvrage sera donné pour

20 FRANCS

Nota. — Les abonnés d'un an qui auront pris une des primes gratuites pourront, en sus, contre l'envoi des sommes ci-dessus indiquées, recevoir ces deux primes exceptionnelles.

RENTE-NEUVIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 c. VENDREDI 2 DÉCEMBRE 1870

157

ABONNEMENS

PARIS

Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 2 bis.

ABONNEMENS

DÉPARTEMENS

Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —

L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, W. C.
London.

DEPARTMENT OF STATE AUG 3 1871

LE CHARIVARI

BULLETIN POLITIQUE

La parole est encore au canon dont la terrible voix ne cesse de gronder.

La première journée dont il nous a été donné de suivre toutes les péripéties a fait le plus grand honneur à la valeur de nos troupes.

Comme le constate le rapport du général Trochu, si l'on avait dit il y a un mois qu'une armée se formerait à Paris, capable de passer une rivière difficile en face de l'ennemi et de pousser devant elle l'armée prussienne retranchée sur des hauteurs, personne n'en aurait rien cru.

Nous ignorons ce que les destinées nous réservent, mais, quoi qu'il arrive, nous avons vengé l'honneur de nos armes, et, si nous devions essuyer des échecs, ce ne serait plus sans avoir prouvé à l'ennemi que la valeur de la France reste digne d'elle-même.

Ainsi que le dit *le Siècle*, le bruit de la bataille de Paris fera d'écho en écho tressaillir la France, et redoublera l'énergie de ses préparatifs; elle descendra de ses montagnes et de ses plateaux, elle traversera ses plaines, elle passera ses fleuves et ses rivières, et, dans sa vieille capitale délivrée, elle célèbrera une seconde fête de la fédération, plus glorieuse encore que la première.

Repoussés cette fois, nous recommencerions. Paris pris, la province resterait à conquérir pied à pied. La province conquise, il faudrait l'occuper à demeure, sans quoi les soulèvemens suivraient immédiatement le départ des envahisseurs. Ce sont trois millions d'hommes qu'il faudrait à M. de Bismark pour mener à fin son œuvre de conquête impie.

Les trouvera-t-il?

Et, sachez-le bien, monsieur le chancelier, ce n'est encore qu'une guerre qui commence.

Une guerre enropéenne, dont les reviremens vous surprendront étrangement. La question d'Orient, imprudemment déchirée, va changer la face des choses.

L'Angleterre, cette ouvrière en manœuvres, va soulever contre la Russie et indirectement contre la Prusse, qui est l'alliée du czar, tout ce qu'elle pourra soulever. Encore une fois, la guerre ne fait que commencer.

Rendons hommage au patriotisme de la presse.

Presque toute entière elle a reconnu l'opportunité du décret qui impose silence aux divulgations particulières.

Elle saura respecter le *veto* après l'avoir approuvé.

Les grenouilles ont trouvé un roi!

L'Espagne vient de se donner un roi à la majorité: 190 voix au duc d'Aoste, 8 à Espartero, 2 au prince Alphonse, 27 au duc de Montpensier, 1 à la duchesse de Montpensier, 63 à la République, 19 bulletins blancs. Le président des cortès proclame le résultat du scrutin, et voilà une royauté bâclée.

Allons, tant mieux! C'est encore au profit de la République une démonstration par l'absurde,

Peut-on rien imaginer en effet de plus grotesque que ces cortès qui depuis deux ans s'en allaient mendiant un maître dans tous les pays!

Un moment le maître faillit être portugais,
Puis anglais,
Puis autrichien,
Puis prussien,
Puis chinois, hottentot, mohican.
Il est italien en fin de compte.

Comédie pitoyable! Se déclarer soi-même indigne de la liberté!

Pauvre Espagne! voilà ce que quelques meneurs osent déclarer en ton nom, à la face du monde qui te plaint!

A propos de la question d'Orient, *le Rappel* évoque un curieux souvent :

C'est à notre ex-empereur que la Prusse a dû son admission au congrès qui a fait le traité de mars 1856. La Prusse, étant restée complètement neutre devant la guerre de Crimée, n'aurait pas siégé au congrès de Paris si l'ex-empereur ne l'avait pas demandé expressément. Le cabinet anglais dut céder, et c'est ainsi que la Prusse trouva l'occasion de se ménager les bonnes grâces de la Russie.

On peut donc dire que cet empereur a préparé l'alliance prusso-russe en 1856, comme il a été plus tard l'auteur de l'alliance prusso-italienne de 1866. En 1870, il aura fait l'unité de l'Allemagne. Décidément, la France n'aura jamais eu d'empereur plus prussien.

La Prusse paie sa dette d'ailleurs à celui qui lui a livré nos armées et nos canons. Les vingt-cinq cuisiniers de Wilhemshohe sont un remercîment.

La Gazette de Cologne annonce que les Prussiens ont passé par le château de M. Rouher, à Cerçay.

C'est bien le moins.

Pierre Véron.

Après *les Châtimens*, *Napoléon le Petit*.

Cette belle œuvre du maitre ne recevra pas du public français un accueil moins sympathique. Il y a là des pages impérissables.

Victor Hugo avait raison quand il apostrophait le césar de carton en lui disant :

Oui, je tiens le fer rouge et sens ta chair crier.

Si Napoléon le Petit est Napoléon le dernier, le poète pourra se dire qu'il a travaillé pour sa bonne part à mettre au bas de l'histoire des Bonaparte le mot : FIN.

P, V.

Il est un corps spécial qui, dans les rangs de la défense, offre un spectacle touchant et sublime.

C'est le corps franc des *Amis de la France*.

Il se compose d'étrangers qu'un long séjour a mêlés à notre vie, ou que d'ardentes sympathies ont liés à notre cause.

Paris, aux jours de sa splendeur, leur a libéralement offert ses distractions et ses plaisirs; ils demandent à Paris, à l'heure des désastres, une part de ses souffrances et de ses périls.

Ils tiennent à bonneur de payer généreusement une dette non exigible, lorsque tant d'autres refusent de payer leurs dettes échues et criardes.

Cela console du spectacle attristant que donnent, à la même minute, les puissances européennes, si froides dans leur neutralité, ou si molles dans leurs douteuses sympathies.

Ces nobles *Amis de la France* sont les vrais représentans de leurs nations respectives. Les gouvernemens n'en sont que les exploitans.

Les uns affirment solennellement la solidarité fraternelle des peuples, les autres maintiennent honteusement la tradition de divisions et d'intérêts hostiles.

La France a versé beaucoup de son sang pour l'affranchissement de toutes les nations opprimées qui ont voulu être libres; n'est-il pas juste que les nations libérées mettent à leur tour un peu de leur sang dans l'œuvre humanitaire du salut de la France?

On se rappelle l'histoire de l'apprenti botaniste qui soutenait que le mûrier est originaire de Jéricho, parce que l'histoire biblique constate que, certain jour, les *mûres* de cette cité tomberont.

Voici l'exact pendant de cette bourde.

Interrogé récemment sur la date à laquelle remonte l'établissement des monts-de-piété, un élève a répondu résolument :

— Au règne des Pharaons.

— Et pourquoi? fait le professeur abasourdi.

— L'histoire Sainte ne dit-elle pas que Joseph a laissé aux mains de la Putiphar son manteau pour gage... de sa chasteté?

CHRONIQUE DU JOUR

On s'est ému outre mesure, à mon avis, de la nomination, apocryphe peut-être, du prince royal de Prusse, par l'empereur Alexandre, à la dignité de feld-maréchal des armées russes.

Que nous importent ces petites fêtes de famille ?

Nous n'y devons voir qu'une preuve de plus de l'association des rois contre les peuples.

Quant à la France en particulier, moins que toute autre nation, elle doit s'occuper de cette rhubarbe et de ce séné monarchiques.

Elle serait surtout coupable de s'arrêter un seul instant à la pensée que telle ou telle politesse de roi à prince peut influer désavantageusement sur une alliance dont elle aurait pu avoir la faiblesse de caresser l'espoir.

En dépit des allées et venues de diplomates finassiers, il serait insensé de croire une minute que la République française, l'effroi de tous les trônes d'Europe, trouvera jamais un appui sincère chez un gouvernement monarchique.

Le jour où croyant trouver cet appui elle l'accepterait serait un jour fatal pour elle, car ce serait un leurre, un faux baiser dont elle mourrait.

Ne demandez pas à qui ne peut vivre que de l'obscurité d'aider à déchirer les ténèbres.

—

Dans ma dernière chronique, j'avais signalé, entre autres bataillons de la garde nationale favorisés d'un service très doux, le *neuvième* bataillon; le compositeur a mis par erreur : *dix-neuvième*. De là, la réclamation d'un garde de ce dernier bataillon.

La vérité est que dans le 9e bataillon on n'a monté que deux gardes aux remparts dans le courant de novembre, tandis que d'autres bataillons en ont monté six.

J'ai reçu cette semaine plusieurs lettres qui appuient fortement ma réclamation.

Nous espérons qu'une meilleure répartition du service sera faite à l'avenir.

D'autant plus que, par suite du départ des compagnies de guerre, ce service va devenir plus pénible. Personne ne s'en plaint d'ailleurs, à la condition toutefois qu'il soit équitablement distribué.

—

La Cloche a eu la bonne fortune de se procurer la liste

— Je me suis mis dans les volontaires !
— Animal ! tu n'as pas 35 ans ! on va dire que nous ne sommes pas mariés !

des gens de lettres et artistes susceptibles d'être invités aux Tuileries. Les annotations de M. Walewski valent un poème :

Théodore Barrière y est signalé comme *venant de la bohême*, Arsène Houssaye comme *excentrique*, Paul de Saint-Victor comme *médiocrement élevé*, Belot comme homme de *peu de tenue*, d'Ennery comme jouissant *d'une situation très contestée, invitation délicate à faire*, etc., etc.

Vraiment, c'est à mourir de rire !.. Ces gens-là étaient dégoûtés !... Comme des bourgeois de la rue du Marais, ils ne voulaient ouvrir leurs salons qu'à bon escient et ne donner à leur fils que l'exemple de toutes les vertus.

On demande les notes de M. Walewski sur les habitans de la maison : Nieuwerkerke, Haussmann, St-Arnaud, et autres de tous genres et de tous sexes.

—

On avait fait courir le bruit de l'arrestation et du suicide de l'épicier Potin.

C'en était un.

—

Bismark veut fusiller les aéronautes qui passent par dessus les lignes prussiennes.

Et lui qui passe par dessus tous les principes, que lui fera-t-on ?

—

J'ai la douleur de ne point partager l'avis du *Rappel* qui jette les hauts cris parce que le cousin de l'assommeur Pietri est colonel dans l'armée.

Ce n'est pas au *Rappel* que nous aurions jamais cru être forcés de rappeler que personne n'est responsable du nom qu'il porte.

A *Piétri neveu* il suffit de répondre : *Baroche fils.*

—

Quand on pense que pour manger le cheval moins dur il faut le faire cuire assez.. c'est à en nommer Hamburger commandant de la garde nationale.

Léon Bienvenu.

IL EST BIEN ENTENDU QUE LE CHARIVARI, **dès que le siège sera terminé,** REPRENDRA SON ANCIEN FORMAT, AUQUEL IL N'A RENONCÉ MOMENTANÉMENT QUE POUR CAS DE FORCE MAJEURE.

La vente au numéro du CHARIVARI a lieu maintenant chez M. STRAUSS, 7, rue du Croissant.

Le Gérant, ALTAROCHE.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

PRIMES DU *CHARIVARI*

Tout abonné d'UN AN — dont l'abonnement aura été fait *en une seule fois et sans intermédiaire* — aura droit de recevoir *franco* et pendant une année

LE PETIT JOURNAL POUR RIRE

PARAISSANT TOUTES LES SEMAINES

huit pages de texte et de dessins comiques, 52 numéros par an.

Dans chaque numéro une caricature de Grévin.

Ceux qui le préfèreront pourront recevoir, comme précédemment,

LA TOILETTE DE PARIS

JOURNAL DE MODES

Paraissant deux fois par mois, avec une Gravure de modes coloriée dans chaque numéro, donnant par conséquent 24 livraisons par an, avec autant de planches; Nouvelles ou Romans dans le texte. — Quatre de ces numéros contiennent, en outre, de nombreux patrons.

LIVRES ET ALBUMS

Les abonnés d'UN AN qui aimeront mieux une prime de librairie pourront choisir un ouvrage ci-dessous : 1° **Histoire de Paris**, par M. TH. LAVALLÉE, superbe volume grand in-8° illustré de 107 vues; 2° **Gulliver**, édition magnifique avec 400 dessins de GRANVILLE; 3° **Voyages dans l'Inde du prince Soltykoff**, grand in-8°, 38 belles planches à deux teintes; 4° **Paul et Virginie**, beau volume in-8° illustré par BERTALL; 5° **La Chine ouverte**, ouvrage du plus haut interêt, 250 dessins variés; 6° Un de ces quatre albums comiques : **M. Cryptogame**, **le Docteur Faustus**, par Topfer; **la Chicane et l'Amour**, **Aimez-vous rire ?** par Damourette, Tatin, Quillenbois, etc., etc.

N. B. — Les primes ci-dessus, sauf le **Petit Journal pour rire** et la **Toilette de Paris**, qui seront expédiés *franco*, comme il a été dit, devront toutes être retirées directement dans nos bureaux, sans quoi l'Abonné devra joindre à sa demande la somme de **1** fr. **50** c. pour frais de port.

GRANDE PRIME EXCEPTIONNELLE

Le Charivari, désirant en outre faire un splendide cadeau à tous ses abonnés indistinctement, même à ceux de TROIS MOIS, leur offre à des conditions incroyables de bon marché **cette grande Prime exceptionnelle :**

L'HISTOIRE DES DEUX RESTAURATIONS

par A. DE VAULABELLE

huit volumes in-8°,

sera adressée également *franco* contre l'envoi de

25 FRANCS

Pris dans nos bureaux, ce dernier ouvrage sera donné pour

20 FRANCS

Nota. — Les abonnés d'un an qui auront pris une des primes gratuites pourront, en sus, contre l'envoi des sommes ci-dessus indiquées, recevoir ces deux primes exceptionnelles.

TRENTE-NEUVIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 c. SAMEDI 3 DÉCEMBRE 1870

ABONNEMENS

PARIS

Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

ABONNEMENS

DÉPARTEMENS

Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —

L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité.
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, W. C.
London.

LE CHARIVARI

BULLETIN POLITIQUE

Le *memorandum* de M. Thiers atteste combien M. de Bismark a montré de mauvaise foi dans les négociations relatives à l'armistice.

Il est inutile d'insister sur l'évidence. Toutefois, nous sommes heureux de constater que, contrairement au précédent empire, la France républicaine n'a jamais menti diplomatiquement.

M. de Bismark, détail odieux, avait osé renouveler à M. Thiers la demande faite précédemment d'un ou deux forts occupés pendant l'armistice. Il n'y avait pas d'autre réponse à cette arrogance que celle que fait en ce moment même notre brave armée.

On pourra écraser Paris, on ne l'humiliera pas.

Deux documens d'une importance capitale sont apportés par le *Times*.

L'un de ces documens est une conversation entre Bazaine et un correspondant de journal étranger; le second est un dialogue entre le même correspondant et le général Changarnier.

Pour ce qui est de Bazaine, son langage a été tout simplement odieux. Funeste coïncidence, il a parlé presque dans les mêmes termes que ceux employés par M. de Bismark à Ferrières.

Pour lui, nous sommes *la canaille, messieurs du pavé*, et jamais il ne mettra sa noble épée au service d'un autre que le non moins noble bonhomme de Sedan.

M. Bazaine se vendant lui-même ajoute que quand même les vivres n'auraient pas été raréfiés, il se serait rendu en haine *des abominables évènemens du 4 septembre*.

Bazaine, descendant du rang de soldat de la France à celui de mameluck de l'ex-empire, a signé lui-même son propre abaissement.

Il ne veut pas de la République, dit-il, mais la République veut encore moins de lui. Livré à un conseil de guerre dont il n'osera probablement pas affronter le jugement, le nouveau Dumourier sera stigmatisé par l'histoire qui racontera que la canaille aura fait des armées là où l'empire les avait détruites, et que *messieurs du pavé* ont eu à leur tête des hommes comme les Trochu et les Ducrot qui, eux-là, ne faisaient pas leur partie de billard pendant que leurs troupes combattaient.

A Bazaine condamné par lui-même ajoutons Bazaine condamné par le général Changarnier.

D'après Changarnier, Bazaine était incapable, ahuri et ne pensant qu'à lui au lieu de penser à l'ennemi. Bazaine escomptait la paix, pensant que Paris ne résisterait pas et espérait être le Monk d'une restauration.

Citons les propres paroles de Changarnier d'après *le Daily Telegraph :*

« Il y a eu cinquante-huit jours pendant lesquels Bazaine aurait pu prendre la campagne et sauver la France. Quel immense malheur ! (Ici le général, profondément ému, fut obligé de s'arrêter.)

» Considérez les sorties de Bazaine, reprit-il : jamais il n'a fait un effort sérieux peur s'échapper de Metz, jamais. Chaque sortie n'a été qu'une prétendue sortie. Il a tout fait pour l'apparence, et pas autre chose. Il y avait dans Metz, outre Bazaine, quatre hauts officiers qui étaient tous pour l'inaction.

» J'ai vu toutes les manœuvres militaires; elles étaient toutes des moqueries. Bazaine et ses amis n'agissaient pas en soldats. Ils cherchaiect à ménager leurs intérêts pour l'avenir.

» Laissez-moi encore vous dire, a continué le général, que Bazaine n'était pas à la bataille du 18 août, qu'il était loin du champ de bataille, tout comme le roi Guillaume, lequel cependant ne s'est pas gêné pour

affirmer sa présence dans une dépêche vantarde adressée par lui à la reine sa femme.

» Moi j'y étais et j'ai dormi sous l'arbre historique maintenant appelé *l'Arbre des morts*. Dans la bataille du 18 août, trois cent mille Prussiens ont combattu contre cent cinquante mille Français. Bazaine n'était pas là, mais il était en sûreté à Metz. »

Il n'y a rien à ajouter à ce verdict effroyable, écrasant, irrémissible.

Lorsque Gambetta flétrissait celui qui a livré Metz, le machinateur d'intrigues obscures, il y eut un moment de stupeur. On ne pouvait croire à une si horrible défection. Les évènemens parlent aujourd'hui.

Il faut qu'un arrêt public raye le nom de Bazaine des cadres de l'armée française.

Pierre Véron.

Nous voudrions bien savoir qui fait en ce moment distribuer dans les rues et aussi aux soldats dans leurs campemens une prière imprimée, précédée de la notice que voici :

« Cette prière a été trouvée, en 1505, sous le sépulcre de Jésus-Christ, et envoyée par le pape à l'empereur Charles quand il partit à l'armée pour combattre les ennemis envoyés à Saint-Michel en France.

» Celui qui lit cette prière, qui l'entendra lire ou la portera sur lui ne mourra pas subitement, ne se noiera pas, ne se brûlera pas ; aucun venin ne pourra l'empoisonner, il ne tombera pas entre les mains de ses ennemis et ne sera pas vaincu dans les batailles.

» Quand une personne se trouve en enfantement, qu'elle entendra lire ou lira cette prière, ou la portera sur elle, elle sera promptement délivrée ; elle restera tendre mère, et quand l'enfant sera né il faudra poser cette prière sur son côté droit et il sera préservé d'un grand nombre d'accidens.

» Celui qui portera cette prière sur lui sera préservé du mal d'épilepsie, et lorsque dans les rues vous verrez une personne attaquée de ce mal, posez cette prière sur son côté droit, et elle se relèvera joyeusement.

» Celui qui écrit cette prière pour lui ou pour d'autres, je le bénirai, dit le Seigneur, et celui qui s'en moquera et la méprisera fera pénitence. Lorsque cette prière est déposée dans une maison, elle est préservée de la foudre et du tonnerre, et celui qui journellement lira cette prière sera prévenu trois jours avant sa mort, par un signe divin, de l'heure de son trépas. »

Ceux qui trouvent que le moment est propice aux mystifications ont le cœur singulièrement placé.

M. Thiers, dans le document que tous les journaux ont reproduit, rend ainsi justice au second empire :

« J'ai à mon tour répondu au comte de Bismarck que nous le comprenions ainsi, ajoutant toutefois que le gouvernement qui venait de précipiter la France dans les abîmes d'une guerre décidée avec folie et conduite avec absurdité avait pour toujours terminé à Sedan sa fatale existence et ne resterait dans la nation française que comme un souvenir honteux et pénible. »

Celui-là est-il aussi une canaille et un monsieur du pavé, illustre Bazaine ?

SURSUM CORDA!

Il y a quelques mois à peine, quand nous lisions cette prodigieuse histoire que nos pères ont faite de 1789 à 1794, nous étions saisis d'admiration et nous inclinions humblement la vulgarité monotone de notre existence publique devant ces souvenirs grandioses et majestueux.

Nous étions loin de nous douter que le Destin nous réservait, à bien courte échéance, un de ces rôles sublimes, tels que tous les siècles n'en voient pas et que nous étions désignés, nous aussi, pour faire une histoire qui ne le cèderait pas à celle dont la tradition nous écrasait.

Est-elle assez terrible, assez émouvante de péripéties, assez vertigineuse de hauteur et de profondeur? L'œil qui vient de mesurer avec effroi l'abîme se relève avec espoir vers les sommets lumineux où point l'aurore de la délivrance. Près de la mort, près de la victoire, — prêts à la mort, prêts à la victoire, — voilà notre situation depuis septembre, situation si bizarrement inouïe que, si nous pouvions dormir, nous croirions toujours rêver.

Parce que deux despotes se sont provoqués en un ridicule duel, les vieilles races se heurtent. L'Europe aujourd'hui haletante en viendra demain aux prises, et déjà aux frémissemens du monde on sent que la civilisation est en jeu.

Et c'est à nous, pauvres enfans habitués à la vie insouciante, qu'incombe tout à coup cette immense tâche; c'est aux générations amollies qui avaient subi le second empire qu'échoit sans transition le dépôt de ces formidables destinées. Pygmées, nous avons à jouer le rôle des géans.

Eh bien, nous l'avons bravement acceptée, cette mission glorieuse ; nous avons résolument juré de la remplir jusqu'au bout de nos forces, et quand les timides nous demandent : « Pourrez-vous vaincre ? » nous répondrons comme l'ancien : « Nous pourrons mourir! »

Et déjà nos caractères se sont élevés à la hauteur de notre tâche. Nous sommes aujourd'hui des hommes, et, Dieu aidant, nous serons demain des héros.

Paul Girard.

CHRONIQUE DU JOUR

Ça, c'est trop bête!... Comment, vieille Albion, ma mie, tu n'avais pas vu où la guerre actuelle nous conduisait? Mais cette question d'Orient, qui surgit brusquement, le plus borné de nos garçons de bureau avait prévu son réveil. Au milieu de l'eau trouble où nous sommes, n'était-il pas naturel que les pêcheurs-forbans jetassent leurs filets?...

— Eh bien ! tu n'as rien vu, rien compris ; tu as laissé faire. Ta haine séculaire contre la France est si grosse, si forte, si épaisse qu'elle t'a fermé les yeux sur ton propre intérêt. Ah! si ça ne touchait que toi, vieille égoïste, quelle joie nous éprouverions de ton désarroi et de ta stupeur devant la note de Gortschakoff! Quelle volupté de se sentir menacée à ton tour ! Car de toutes les puissances européennes tu as été la plus indigne dans la guerre actuelle. Tu ne nous as pas seulement abandonnés, lâchés, tu nous as raillés, bafoués! Tu as applaudi à nos désastres!... Nous, tes alliés, qui, un jour, à Inkermann...

Allons! marchands, voilà qui menace directement vos intérêts de comptoir et de boutique... voyons *la tête que vous allez faire !*

Mon pare - balle, le voilà !

—

Je n'ai pu lire ce qui suit sans un frisson d'horreur que tous nos lecteurs partageront, j'en suis sûr :

« Les journaux religieux de Tours se plaignent vivement des mesures arbitraires de Garibaldi *contre les écoles et les autorités ecclésiastiques.* »

Voyez-vous ce mécréant, ce parpaillot, ce vandale !. ... mais quoi ! il fallait un peu s'y attendre !... Cet homme a-t-il jamais rien eu de sacré?

—

En revanche, un joli trait nous est signalé de la part d'un industriel de la petite ville de Soissons, occupée, comme on le sait, par l'ennemi.

Comme réquisition avait été faite chez lui de cent cinquante vêtemens d'hiver pour les Prussiens vainqueurs, le courageux citoyen a osé livrer au commandant de place cent cinquante *cercueils !*

—

Une nouvelle qui ne peut manquer de vous laisser froids, comme elle m'a laissé froid moi-même :

« M. Otto-Russell et M. le capitaine Perceval-Babbins sont arrivés à Sedan. »

D'abord on ne dit plus : *Sont arrivés à Sedan.*

On dit : *Se sont rendus à Sedan.*

—

Les Espagnols, chose bizarre, viennent, sans y être contraints par quoi que ce soit, de se donner un roi.

Le duc d'Aoste est l'élu. Je n'ose dire *l'heureux élu.*

Dix-neuf voix de majorité. C'est maigre !

Acceptez-vous une couronne dans de telles conditions ? non pas !... Dix-neuf voix ! .. Ce n'est plus être roi *par la grâce de Dieu*, c'est être roi *à la grâce de Dieu !*

Dix-neuf voix !... une misère, une aumône !... il est vrai que la mendicité est loin d'être interdite dans la vieille Castille !

Dix-neuf voix !... et cela lui suffit !... en voilà un qui sera coulant sur le chapitre de la liste civile !... Espagnols, vous pouvez serrer les cordons de votre bourse ; le nouveau sire sera toujours trop satisfait de ce que vous voudrez bien lui octroyer....

—

Je ne sais quel jour, hier, aujourd'hui, demain, M. F. Sarcey a dû, doit commenter, expliquer quelques pages de la *Légende des siècles*, de Victor Hugo.

La chose est formelle. Des affiches collées sur tous les murs annoncent la bonne nouvelle. Les vers d'Hugo avaient grand besoin de cette sauce-là. Cette *légende des siècles* !... Si obscure !... Un labyrinthe Sarcey s'offre à nous comme cicérone. Il nous mâche la chose ; il nous éclaire, il nous guide !...

Sarcey nous dit : voilà ce que c'est !

Mais comment voulez-vous que Sarcey ne soit pas adoré du bourgeois?

—

Aux avant-postes de mobiles :

— Dites donc, sergent, comment diable appelez-vous ce général prussien qui se flattait d'anéantir à la première rencontre l'armée de la Loire?... Général van... van... van...

— Eh parbleu ! c'est le général *Van* « la peau de l'ours avant de l'avoir couché par terre. »

Il faut tout dire : le sergent de moblots en question a fait six mois de *Tintamarre.*

Gabriel Guillemot.

Le Gérant, ALTAROCHE.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

PRIMES DU *CHARIVARI*

Tout abonné d'UN AN — dont l'abonnement aura été fait *en une seule fois* et *sans intermédiaire* — aura droit de recevoir *franco* et pendant une année

LE PETIT JOURNAL POUR RIRE

PARAISSANT TOUTES LES SEMAINES

huit pages de texte et de dessins comiques, 52 numéros par an.

Dans chaque numéro une caricature de Grévin.

Ceux qui le préfèreront pourront recevoir, comme précédemment,

LA TOILETTE DE PARIS

JOURNAL DE MODES

Paraissant deux fois par mois, avec une Gravure de modes coloriée dans chaque numéro, donnant par conséquent 24 livraisons par an, avec autant de planches; Nouvelles ou Romans dans le texte. — Quatre de ces numéros contiennent, en outre, de nombreux patrons.

LIVRES ET ALBUMS

Les abonnés d'UN AN qui aimeront mieux une prime de librairie pourront choisir un ouvrage ci-dessous : 1° **Histoire de Paris**, par M. TH. LAVALLÉE, superbe volume grand in-8° illustré de 107 vues; 2° **Gulliver**, édition magnifique avec 400 dessins de GRANVILLE ; 3° **Voyages dans l'Inde du prince Soltykoff**, grand in-8°, 38 belles planches à deux teintes ; 4° **Paul et Virginie**, beau volume in-8° illustré par BERTALL ; 5° **La Chine ouverte**, ouvrage du plus haut interêt, 250 dessins variés; 6° Un de ces quatre albums comiques : **M. Cryptogame**, **le Docteur Faustus**, par Topfer; **la Chicane et l'Amour**, **Aimez-vous rire?** par Damourette, Talin, Quillenbois, etc., etc.

N. B. — Les primes ci-dessus, sauf le **Petit Journal pour rire** et la **Toilette de Paris**, qui seront expédiés *franco*, comme il a été dit, devront toutes être retirées directement dans nos bureaux, sans quoi l'Abonné devra joindre à sa demande la somme de **1** fr. **50** c. pour frais de port.

GRANDE PRIME EXCEPTIONNELLE

Le Charivari, désirant en outre faire un splendide cadeau à tous ses abonnés indistinctement, même à ceux de TROIS MOIS, leur offre à des conditions incroyables de bon marché **cette grande Prime exceptionnelle :**

L'HISTOIRE DES DEUX RESTAURATIONS

par A. DE VAULABELLE

huit volumes in-8°,

sera adressée également *franco* contre l'envoi de

25 FRANCS

Pris dans nos bureaux, ce dernier ouvrage sera donné pour

20 FRANCS

Nota. — Les abonnés d'un an qui auront pris une des primes gratuites pourront, en sus, contre l'envoi des sommes ci-dessus indiquées, recevoir ces deux primes exceptionnelles.

TRENTE-NEUVIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 c. DIMANCHE 4 DÉCEMBRE 1870

165

ABONNEMENS

PARIS

Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

ABONNEMENS

DÉPARTEMENS

Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —

L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Permage exclusif de la Publicité
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, w. c.
London.

LE CHARIVARI

BULLETIN POLITIQUE

M. de Bismark disait naguère en parlant de Paris :

— C'est une maison de fous habitée par des singes.

Les fous commencent à lui prouver qu'ils ont toute leur raison, et les singes commencent à donner la chasse aux renards.

Chose remarquable, il n'y a qu'une seule et même pensée à l'annonce de notre nouvelle victoire : c'est que le honteux souvenir du 2 décembre était lavé.

Cette unanimité d'impressions atteste une fois de plus que la France, quoi qu'il arrive, est résolue à ne plus subir le joug du bonapartisme.

C'est là l'ennemi commun contre lequel le paysan lui-même éprouve aujourd'hui une colère égale à son aveuglement d'autrefois.

Il s'était dit, le paysan :

— Qu'importe la politique ! je ne connais qu'une chose, moi : faire pousser mon blé et mes légumes et les vendre le plus cher possible. L'empire me promet de l'argent, beaucoup d'argent, vive l'empire !

L'évènement a prouvé au paysan qu'on s'était moqué de lui. Il lui a prouvé que les intérêts sont solidaires des devoirs, que liberté et prospérité se tiennent, et que tout despotisme aboutit à la ruine du pays et des particuliers.

La leçon a été trop terrible pour ne pas être définitive. M. Bazaine est peut-être le seul Français à l'heure actuelle qui rêve une restauration de la dynastie du trèfle à quatre feuilles.

Nous parlions hier de la conversation que l'ex-maréchal de France avait eue avec un correspondant d'un journal américain.

M. Bazaine y qualifie le 4 septembre de *jour d'éternelle ignominie*. Il se trompe de date. L'éternelle ignominie remonte à Décembre 1851.

L'éternelle ignominie, ce sera pour la France d'avoir subi l'homme de Boulogne, l'éternelle ignominie ce sera d'avoir fait l'expédition du Mexique dont Bazaine fut le collaborateur plus ou moins fidèle ; l'éternelle ignominie c'est la capitulation de Sedan.

Le 4 septembre, au contraire, est le jour qui a inauguré la résurrection de la patrie ; c'est le jour où ceux qui s'humiliaient ont appris à redresser la tête, où ceux qui étaient des esclaves ont appris à redevenir des citoyens, où ceux qui prenaient l'habitude de la défaite ont juré de mourir ou de refaire un pacte avec la victoire.

Si M. Bazaine trouve tout cela ignominieux, tant mieux pour la République, qui ne veut pas plus de lui qu'il ne veut d'elle. Chacun sera ainsi à sa place : Lui là bas conspirant avec Bonaparte, tandis qu'ici soldats et citoyens verseront leur sang pour la patrie et la liberté.

Les nouvelles de l'Angleterre continuent à nous montrer Albion en proie à une crise nerveuse.

Cette chère amie ! la voilà donc forcée de se souvenir de nous, la voilà donc forcée de se rappeler qu'il y eut jadis une nation qui la sauva à Inkermann, et que cette nation s'appelle la France.

Et voilà que *le Daily-Telegraph*, un de ceux qui nous bafouaient jadis, en est réduit à écrire ce qui suit :

« Le cas de la France, il faut l'avouer, semble désespéré ; mais, d'une part, celui de la Prusse n'est en aucune façon exempt de danger. Ses armées, il est vrai, peuvent être déclarées invincibles sur le champ de bataille, mais celles de son antagoniste augmentent tous les jours en nombre et en force, et lui prennent peu à peu sa tactique.

» Personne ne sait ce que peut durer le siége de Paris et quelles sont les chances d'une rencontre sur une grande échelle entre les armées de Trochu et les forces

assiégeantes. Ce que nous pouvons à coup sûr supposer, c'est que la capitale ne capitulera pas sans avoir fait quelque tentative désespérée pour percer les lignes ennemies. En même temps la France entière est pleine d'ardeur, et même la chute de la capitale n'amènerait pas le comte de Bismark beaucoup plus près de l'accomplissement de ses désirs. »

Ce n'est pas tout, furieux de ce que Bismark a joué son compère Granville comme un niais, indigné de ce qu'au moment où l'Angleterre comblait de prévenances la Russie, celle-ci négociait traîtreusement une alliance secrète avec Berlin, le *Daily-Telegraph* ajoute :

L'apparition d'un ennemi frais sur le champ de bataille serait médiocrement du goût de la Prusse, et en face d'un tel danger l'Alsace et la Lorraine auraient probablement des charmes moins séduisans aux yeux de leurs amans d'outre-Rhin.

Nous le disions hier et nous le répétons aujourd'hui, c'est une guerre européenne qui commence, et l'Europe s'est conduite à notre égard de telle façon que nous ne pourrons que gagner aux cataclysmes qui la frapperont.

Regardons donc tranquillement s'allumer cet immense incendie. De ce feu-là il est impossible que nous ne tirions pas quelques marrons.

Pierre Véron.

Echos de la Bataille.

L'héroïsme déployé par le général Ducrot est à la fois admirable et alarmant.

Plusieurs fois ses officiers d'ordonnance, malgré tout le respect que leur imposait la discipline, ont dû arrêter son cheval par la bride.

Vendredi, comme il passait près d'un bataillon de guerre de la garde nationale, un ancien militaire criait de même à Trochu qui venait de s'exposer avec une bravoure voisine de la témérité :

— Général ! je vous en supplie ; n'oubliez pas que si vous recevez une balle c'est nous qui en mourrons.

⁂

Les prisonniers saxons amenés en grand nombre au fort de Nogent faisaient tous preuve d'une insouciance panachée de gaîté.

Je demandai à l'un d'eux qui parlait français s'il serait content de la paix.

Pour réponse il me tendit la main.

Pas mal pour un Allemand.

⁂

Constatons en passant que les Germains sont gens de tradition. Tous se servent encore de la grande pipe de porcelaine rendue célèbre par les images.

L'un d'eux, sur cette pipe, avait fait peindre un cœur surmonté d'un nom de femme, celui de sa fiancée, sans doute.

⁂

Ce qui est moins idyllique c'est le procédé canaille employé par certains de ces coquins-là.

Quand nous les abordons ils se mettent à pousser des cris en tenant leurs fusils par le canon. On croit qu'ils mettent la crosse en l'air ; on approche et ils vous canardent.

Quand on leur reproche cette félonie ils répondent :

— Nous levions la crosse, mais c'était pour vous assommer.

Trop de casuistique à la clé.

⁂

L'artillerie auxiliaire de la garde nationale a commencé son service dans les forts.

A Nogent, pendant la bataille du 2, elle a rendu de véritables services.

⁂

Le calembour se fourre partout.

Au plus fort de la mitraillade, un moblot se penche vers son voisin :

— Dis donc, je crois tout de même que les Prussiens ne doivent pas se trouver *trop bien à Cœuilly*...

Et de rire à travers les balles.

ARGUS.

Correspondance

A M. le rédacteur en chef du CHARIVARI.

Monsieur,

Permettez-moi d'exprimer dans votre journal hospitalier les doléances d'une classe intéressante de la société, celle des demoiselles à marier.

Depuis quinze jours le nombre des mariages avait considérablement augmenté dans Paris. Il y avait foule et la queue menaçait de s'établir aux municipalités aussi bien qu'aux boucheries.

Cette hausse à la bourse de l'hymen était due au dernier appel militaire, qui établit une catégorie au bénéfice des hommes mariés. Beaucoup de célibataires se hâtaient d'abjurer pour ne pas être incorporés immédiatement dans les régimens de marche.

Or, voici que la Prusse est venue jeter des pierres dans les eaux paisibles où voguait notre nacelle. *Le Siècle*, entre autres, en vilain mal appris, ne s'est-il pas avisé d'écrire en toutes lettres que les épouseurs faisaient un faux calcul et qu'ils en seraient pour leurs frais de corbeille, le bénéfice de la loi ne s'appliquant qu'aux mariages contractés antérieurement à l'appel.

Le Siècle avait bien besoin de révéler cela !

Les filles à marier qui avaient trouvé providentiellement un débouché ne sont-elles pas en droit de chercher querelle aux journalistes ? Et n'ai-je pas raison de me plaindre, moi personnellement, qui avais à point rencontré un futur juste à mi-chemin entre l'ambulance et la caserne ?

Vous me direz que des hommes qui font de pareils calculs ne sont pas des maris bien regrettables... — D'accord, mais ce sont des maris. Et ce n'est pas au moment où le bœuf est remplacé par le cheval qu'il faut se montrer trop difficile sur le choix des approvisionnemens.

Agréez, etc.

UNE DEMOISELLE A MARIER.

CHRONIQUE DU JOUR

Des trois proclamations affichées dans Paris le jour où commença la grande bataille qui doit nous débloquer

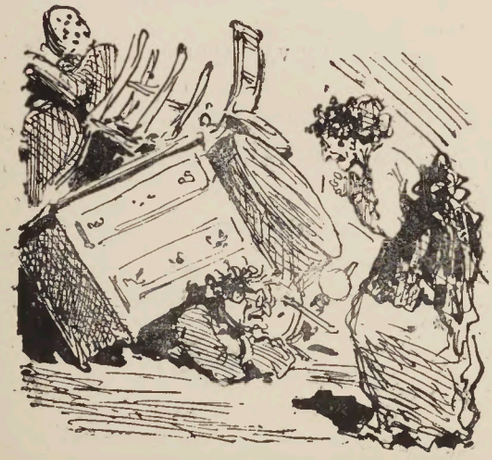
CROQUIS PAR CHAM.

SIÈGE DE PARIS.
Commissaire des vivres.

Les cuisinières descendant dans les égoûts pour faire leur marché.

— Veux tu te sauver ! c'est maintenant le tour aux maitres !

— Imbécile ! avant de me le faire manger vous ne pouviez pas vous informer si on l'avait tué avec de la mort aux rats !



— Madame Prudhomme ! je m'exerce à m'ensevelirsous les ruines de mon foyer !

Les circonstances amenant une fusion entre deux belligérans.

c'est celle du général Ducrot la plus remarquable ; la résolution, l'énergie, la haine des Prussiens et l'amour du pays y éclatent en paroles de feu et qui produisirent une émotion considérable dans le quartier populeux où j'habite.

Pourtant un individu n'en fut pas satisfait ; au milieu d'un groupe de citoyens sympathiques à la proclamation, il osa s'écrier :

— Tout ça, ce ne sont que de belles paroles pour nous attraper !

A ces mots qui nous firent hausser les épaules un ouvrier indigné riposta :

— Qu'est-ce qu'il te faut donc, espèce d'oiseau de mauvais augure ?.. Des faits, vas-tu dire; eh bien, en voilà !

Et joignant le geste à la parole il dépêche un coup de pied dans le derrière du sceptique qui, sans demander son reste, s'enfuit aux applaudissemens de la foule.

Cette tant soit peu vive riposte dont nous n'approuvons pas la forme nous a néanmoins satisfait, car elle nous a prouvé, ce dont nous ne doutions pas, qu'on ne parle jamais en vain lorsqu'on s'adresse aux sentimens patriotiques des masses, et qu'il n'y a qu'une minorité infime qui soit refractaire au langage du cœur et de la raison.

—

Voilà des vérités qu'il est impardonnable de méconnaître.

Nous fréquentons les ateliers des faubourgs; les ouvriers dignes de ce nom, nous ne parlons pas des *sublimes*, comprennent que le langage de la haine nuit à leur cause et sert par ses violences et ses insanités les ennemis de la liberté.

—

Est-il rien de plus grotesque que de voir les injures d'un Veuillot visant l'auteur des *Châtimens* ! L'autre jour il le comparait à Baroche en une tirade de plusieurs colonnes, — colonnes Rambuteau, s'il en fut.

Contre Victor Hugo, plein de ressentiment,
Le grêlé Louis Veuillot écrit force grimoire :
On l'y voit furieux et de rage écumant ;
Il faut bien qu'il écume étant une écumoire.

—

L'Opéra a eu l'honneur de donner asile aux vers de notre grand poète Plusieurs pièces des *Châtimens* y ont été déclamées et applaudies comme si elles eussent été dites à la Porte-Saint-Martin. Oui, sur cette scène où les cantates du 15 août chantaient la gloire de Napoléon III on lit maintenant des vers qui le flagellent. Là où autrefois on cassait du sucre aujourd'hui on en brûle.

—

Ce livre des *Châtimens*, je le sais par cœur. Peut-être le quatrain qui suit n'en est-il qu'une pâle réminiscence :

Le malheureux pouvoir qui vient de s'écrouler
Vers l'argent du pays tournait ses yeux obliques,
Et c'était tous les jours dans les caisses publiques
Que l'aigle impérial se plaisait à voler.

—

Une remarque :

Les journaux qui étaient autrefois alarmistes sont aujourd'hui à l'armis...tice.

—

Mot de la fin :

La race de pigeons qui porte nos lettres est celle qui se reproduit beaucoup. Les mathématiciens constatent ce fait en parlant de la multiplication des facteurs.

Hippolyte Briollet.

Le Gérant, ALTAROCHE.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

PRIMES DU *CHARIVARI*

Tout abonné d'UN AN — dont l'abonnement aura été fait *en une seule fois et sans intermédiaire* — aura droit de recevoir *franco* et pendant une année

LE PETIT JOURNAL POUR RIRE

PARAISSANT TOUTES LES SEMAINES

huit pages de texte et de dessins comiques, 52 numéros par an.

Dans chaque numéro une caricature de Grévin.

Ceux qui le préfèreront pourront recevoir, comme précédemment,

LA TOILETTE DE PARIS

JOURNAL DE MODES

Paraissant deux fois par mois, avec une Gravure de modes coloriée dans chaque numéro, donnant par conséquent 24 livraisons par an, avec autant de planches; Nouvelles ou Romans dans le texte. — Quatre de ces numéros contiennent, en outre, de nombreux patrons.

LIVRES ET ALBUMS

Les abonnés d'UN AN qui aimeront mieux une prime de librairie pourront choisir un ouvrage ci-dessous : 1° **Histoire de Paris**, par M. TH. LAVALLÉE, superbe volume grand in-8° illustré de 107 vues; 2° **Gulliver**, édition magnifique avec 400 dessins de GRANVILLE ; 3° **Voyages dans l'Inde du prince Soltykoff**, grand in-8°. 38 belles planches à deux teintes ; 4° **Paul et Virginie**, beau volume in-8° illustré par BERTALL ; 5° **La Chine ouverte**, ouvrage du plus haut interêt. 250 dessins variés; 6° Un de ces quatre albums comiques : **M. Cryptogame, le Docteur Faustus**, par Topfer; **la Chicane et l'Amour, Aimez-vous rire ?** par Damourette, Tain, Quillenbois, etc., etc.

N. B. — Les primes ci-dessus, sauf le **Petit Journal pour rire** et la **Toilette de Paris**, qui seront expédiés *franco*, comme il a été dit, devront toutes être retirées directement dans nos bureaux, sans quoi l'Abonné devra joindre à sa demande la somme de **1** fr. **50** c. pour frais de port.

GRANDE PRIME EXCEPTIONNELLE

Le Charivari, desirant en outre faire un splendide cadeau à tous ses abonnés indistinctement, même à ceux de TROIS MOIS, leur offre à des conditions incroyables de bon marché **cette grande Prime exceptionnelle :**

L'HISTOIRE DES DEUX RESTAURATIONS

par A. DE VAULABELLE

huit volumes in-8°,

sera adressée également *franco* contre l'envoi de

25 FRANCS

Pris dans nos bureaux, ce dernier ouvrage sera donné pour

20 FRANCS

Nota. — Les abonnés d'un an qui auront pris une des primes gratuites pourront, en sus, contre l'envoi des sommes ci-dessus indiquées, recevoir ces deux primes exceptionnelles.

TRENTE-NEUVIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 c. LUNDI 5 DÉCEMBRE 1870

ABONNEMENS
PARIS
Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —
Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 29.

ABONNEMENS
DÉPARTEMENS
Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —
L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité.
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, W. C.
London.

LE CHARIVARI

LA SEMAINE DE LA BOURSE

Du boulevard des Italiens.
Dimanche 4 décembre 1870.

Monsieur le rédacteur,

Un immense spectre s'est dressé tout-à-coup devant nos yeux cette semaine : il portait sur son front ces mots en caractères flamboyans :

QUESTION D'ORIENT !

J'ai cru que la bourse allait frissonner de terreur et d'effroi ; pas du tout ; elle a salué le spectre comme une ancienne connaissance à qui l'on dit : bonjour, ma vieille, et elle a tourné ses regards fiévreux du côté du plateau d'Avron.

La bourse, qui l'eut cru ? n'a point baissé en voyant le spectre agitant la circulaire du prince Gortschakoff ; elle a même monté le jour de son apparition. Il n'en a pas été de même du *money-market* de Londres ; quelle épouvante et quelle déroute !

Les fonds étrangers ont surtout été bousculés par la redoutable apparition. L'emprunt de Tours a figuré un moment sur la cote du *money-market* à 4 0[0 de perte. Il paraît que les esprits se sont un peu calmés depuis ; la circulaire de lord Granville semble avoir conjuré et dissipé le spectre de la grande question d'Orient. La reculade s'est arrêtée.

Que l'Angleterre se tire de là comme elle pourra, cela ne nous regarde pas. Puisque sa nouvelle devise est que *chacun se débrouille*, laissons-la se débrouiller.

Quant à nous, la seule question à résoudre c'est la question prussienne ; il n'y en a pas d'autres pour nous, aussi les esprits n'étaient-ils pas aux affaires cette semaine ; il n'y a eu à la bourse que quelques opérations forcées par la liquidation des affaires engagées dans le mois de novembre. Cette liquidation s'est effectuée dans de bonnes conditions. Le report sur la rente n'a pas dépassé 25 centimes, et le cours de compensation a été fixé à 53 75, c'est-à-dire un franc plus haut que le cours de la liquidation précédente.

La Bourse, sans être ni à la hausse ni à la baisse, se contente d'avoir confiance. Le marché montre beaucoup de fermeté. Que lui demander de plus ?

La rente est restée hier à 54 fr. ; c'est une belle et patriotique tenue.

Les terribles émotions auxquelles tous les cœurs sont en proie m'empêchent de continuer. En voilà assez pour aujourd'hui : laissons parler le canon de la France.

Agréez, et

CASTORINE.

Pour pie conforme :

Zabban.

Depuis que la période des opérations militaires est ouverte, le service de la poste est absolument interrompu entre Paris, la banlieue et les forts. Les militaires ne peuvent recevoir aucune lettre venant de l'intérieur de Paris.

Bonne précaution.

Ne pas oublier que les Prussiens ont fait de l'espionnage une vertu civique.

L'étrange impudent que cet homme !

Il écrit des lettres aux gens comme si ses autographes avaient cours encore.

Et dans ces lettres on lit de ces choses :

« Je vous remercie de vos bons sentimens pour moi. Ce qui se passe en France est très triste, car l'invasion

n'est pas le plus grand des maux que mon pauvre pays ait à souffrir. L'anarchie fait encore plus de désastres que le fusil à aiguille. »

L'anarchie !... Une anarchie qui est en train de sauver la France qu'il a ruinée !

Voyons ! inutile de jouer le spectre rouge.

Les 2 décembre ne se refont pas après les Sedan.

Une lettre d'Amiens, datée du 14 novembre et citée par *le Soir*, parle d'une victoire remportée par notre flotte. Hambourg serait en feu, et cinq mille Français qui s'y trouvaient prisonniers reviendraient en France.

C'est l'avant-garde.

Le *boulevard Haussmann* s'appelle maintenant *boulevard Victor Hugo*.

Un grand homme après un homme grand.

Une dépêche de Wilhelmshohe annonce que le prisonnier aux vingt-cinq cuisiniers *a bon appétit et se porte à merveille*.

Dame ! les médecins ordonnent les bains de sang.

PROFILS DU JOUR

LE COMMANDANT FRANCHETTI

Le brave cœur ! la belle tête !

On dirait un de ces mâles portraits d'hommes de guerre du moyen âge tels que les ont peints certains maitres italiens.

La chevelure d'un noir de corbeau, le teint d'une mate pâleur.

L'œil noir, profond, doux et terrible tour à tour. Les dents d'un héros de roman sous une fière moustache.

Je le vois encore dans son uniforme à noirs brandebourgs, avec son large pantalon à la hussarde et sa ceinture de cachemire.

Sur la poitrine la croix qu'il venait de conquérir à côté de la médaille d'Italie.

Hélas ! hélas ! aujourd'hui c'est sur le lit d'ambulance qu'il gît douloureusement étendu : un éclat d'obus lui a fracassé la cuisse.

Je ne sais si quelque sombre pressentiment l'obsédait, mais il y avait uu nuage de mélancolie la dernière fois que je le rencontrai.

Mais il était de ceux qui ne cèdent pas à ces impressions fugitives.

Bientôt le rire reparut.

N'avait-il pas cent fois déjà défié la mort ?

La mort aujourd'hui encore reculera devant lui.

Il guérira.

Il guérira pour crier la délivrance de la patrie et la défaite de l'envahisseur.

Fabrice.

CHRONIQUE DU JOUR

Voici un des mille petits faits qui se passent chaque jour dans une des nombreuses mairies de Paris :

Deux femmes se présentent et demandent un chef de bureau. On les conduit devant un chef de bureau.

— Que désirez-vous ?

— Monsieur, dit l'une, je prends la parole au nom de madame qui est une femme du monde. Moi, monsieur, je suis également une femme du monde. Il nous a semblé, à madame et à moi, que la République avait besoin d'être aidée par les femmes du monde. Figurez-vous, monsieur, que née en 1842 ..

— Madame, dit le chef de bureau, j'ai des affaires et je vous serai obligé d'être brève. Encore une fois, que désirez-vous? Est-ce un bon de pain?

— Monsieur, j'ai déjà écrit à monsieur le maire, et ce qui se passe est une abomination. Voilà madame qui est une femme du monde (salut de l'amie), et qui peut le certifier comme moi qui suis également une femme du monde... et quand on ne répond pas aux lettres, c'est qu'on n'a pas envie d'y répondre: et si nous avions su que la République montrait si peu d'égards pour les femmes du monde...

Après un quart d'heure, durant lequel le chef de bureau donne quelques signatures, ce dernier interrompt de nouveau la brave dame et lui demande ce qu'elle veut dire.

Celle-ci se lève d'un air pincé, et prend congé en disant :

— C'est bien, monsieur, c'est bien, cela suffit, je n'ai l'habitude d'importuner personne. J'avais pensé que des femmes du monde pouvaient être plus utiles que d'autres ; mais du moment où je me suis trompée je n'ai plus un mot à ajouter.

Et les deux femmes du monde se retirèrent pour laisser place à d'autres visiteuses d'un acabit semblable.

—

En attendant que nos victoires fassent sortir les fromages des caves qui les recèlent, les bouquins, plus généreux, mais moins nourrissans, abandonnent les arrière-boutiques, où ils poussaient dans l'obscurité la plus profonde, et s'étalent sur nos trottoirs étonnés.

Quel rapport il peut y avoir entre la défense de Paris et les vieux livres à onze sous, c'est un mystère que je n'essaierai même pas d'approfondir. Le siège, qui fait augmenter le prix du beurre, diminue celui des volumes. Les dieux ont leurs secrets.

Expliquons seulement, pour les personnes qui n'en sauraient rien, l'étymologie du mot *rossignols*, appliqué à ces bouquins.

On les appelle *rossignols* parce qu'autrefois (je parle du temps où on avait des bibliothèques) on plaçait généralement sur les plus hauts rayons les livres qu'on ne lisait pas. Or, le rossignol, à tort ou à raison, a la réputation de se percher sur les plus hautes branches.

— Soldats ! il fait très froid ; mais, si l'on est content de vous, on donnera un paletot fourré..... au maréchal Fritz.

Sur la plus haute branche
Le rossignol chantait...

Le respect pour les monarques est quelque chose de bien amusant dans un livre couronné par l'académie, qui ne l'a pas lu et qui s'appelle : *Histoire de Henri IV*, bien qu'il serait mieux nommé : Panégyrique de Henri IV ; car l'auteur, M. Lorison, ne peut pas conter que le Bourbon a toussé, sans s'extasier *subito ;* je trouve cette phrase au sujet de la condamnation de Biron :

« Le roi apporta à la sentence tous les adoucissemens compatibles avec l'intérêt public. Il permit à Biron de faire son testament en faveur d'un bâtard... »

Cette phrase rappelle à s'y méprendre cette vieille plaisanterie orientale :

« Le sultan, dans sa justice, condamna l'homme à mort; mais, dans sa clémence, il fit grâce à sa femme et à ses enfans. »

—

Dernièrement un homme se présente à l'état-major de la garde nationale :

— Messieurs, dit-il, je viens me faire réformer.

— Mais, mon ami, vous n'avez pas l'air malade. Craindriez-vous le danger ?

— Au contraire. Tel que vous me voyez, je suis *tout cœur*. Par conséquent je me trouve dans un cas bien différent des autres, et ne saurais aller à la bataille, toute blessure étant chez moi mortelle.

Henry Maret.

Les cours normaux, *publics* et *gratuits*, fondés par la *Société pour l'instruction élémentaire*, et destinés aux dames et aux jeunes personnes, rouvriront le 5 décembre prochain rue Hautefeuille, 1 bis. On s'inscrit tous les jours, de midi à cinq heures.

La séance publique de réouverture aura lieu dimanche 4 décembre, à une heure, salle Gerson, rue Gerson, 1, sous la présidence de M. Leblond, procureur général de la République, président de la Société.

IL EST BIEN ENTENDU QUE LE CHARIVARI, **dès que le siège sera terminé,** REPRENDRA SON ANCIEN FORMAT, AUQUEL IL N'A RENONCÉ MOMENTANÉMENT QUE POUR CAS DE FORCE MAJEURE.

Le Gérant, ALTAROCHE.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

PRIMES DU *CHARIVARI*

Tout abonné d'UN AN — dont l'abonnement aura été fait *en une seule fois* et *sans intermédiaire* — aura droit de recevoir *franco* et pendant une année

LE PETIT JOURNAL POUR RIRE

PARAISSANT TOUTES LES SEMAINES

huit pages de texte et de dessins comiques, 52 numéros par an.

Dans chaque numéro une caricature de Grévin.

Ceux qui le préfèreront pourront recevoir, comme précédemment,

LA TOILETTE DE PARIS

JOURNAL DE MODES

Paraissant deux fois par mois, avec une Gravure de modes coloriée dans chaque numéro, donnant par conséquent 24 livraisons par an, avec autant de planches; Nouvelles ou Romans dans le texte. — Quatre de ces numéros contiennent, en outre, de nombreux patrons.

LIVRES ET ALBUMS

Les abonnés d'UN AN qui aimeront mieux une prime de librairie pourront choisir un ouvrage ci-dessous : 1° **Histoire de Paris**, par M. TH. LAVALLÉE, superbe volume grand in-8° illustré de 107 vues; 2° **Gulliver**, édition magnifique avec 400 dessins de GRANVILLE ; 3° **Voyages dans l'Inde du prince Soltykoff**, grand in-8°, 38 belles planches à deux teintes ; 4° **Paul et Virginie**, beau volume in-8° illustré par BERTALL ; 5° **La Chine ouverte**, ouvrage du plus haut intérêt, 250 dessins variés; 6° Un de ces quatre albums comiques : **M. Cryptogame, le Docteur Faustus**, par Topfer; **la Chicane et l'Amour, Aimez-vous rire ?** par Damourette, Talin, Quillenbois, etc., etc.

N. B. — Les primes ci-dessus, sauf le **Petit Journal pour rire** et la **Toilette de Paris**, qui seront expédiés *franco*, comme il a été dit, devront toutes être retirées directement dans nos bureaux, sans quoi l'Abonné devra joindre à sa demande la somme de **1** fr. **50** c. pour frais de port.

GRANDE PRIME EXCEPTIONNELLE

Le Charivari, désirant en outre faire un splendide cadeau à tous ses abonnés indistinctement, même à ceux de TROIS MOIS, leur offre à des conditions incroyables de bon marché **cette grande Prime exceptionnelle :**

L'HISTOIRE DES DEUX RESTAURATIONS

par A. DE VAULABELLE

huit volumes in-8°,

sera adressée également *franco* contre l'envoi de

25 FRANCS

Pris dans nos bureaux, ce dernier ouvrage sera donné pour

20 FRANCS

Nota. — Les abonnés d'un an qui auront pris une des primes gratuites pourront, en sus, contre l'envoi des sommes ci-dessus ndiquées recevra ces deux primes exceptionnelles.

TRENTE-NEUVIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 c. MARDI 6 DÉCEMBRE 1870

LIBRARY RECEIVED AUG 1871 DEPARTMENT

ABONNEMENS

PARIS

Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

—

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

—

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 29.

—

ABONNEMENS

DÉPARTEMENS

Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —

L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

—

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité.
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

—

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, W. C.
London.

—

LE CHARIVARI

BULLETIN POLITIQUE

Les opérations militaires ont dû subir un temps d'arrêt, et on doit féliciter nos généraux de ce qu'ils n'ont pas, s'obstinant par un vain amour-propre, compromis la suite de la campagne entamée.

Il était évident que du moment où un retard de vingt-quatre heures avait empêché la surprise qu'on préméditait, les choses changeaient de face. On a donc accepté la bataille pour prouver à la Prusse que l'armée dont elle se raillait est une terrible réalité.

Quant à la trouée, on la fera sur le point et à l'heure qu'on jugera propices.

Sachons attendre. L'attente, d'ailleurs, n'est plus aussi cruelle qu'autrefois, puisqu'elle a pour compagne l'espérance.

Les journaux seuls auront quelque peine à traverser la période intermédiaire qui nous sépare des combats décisifs. On n'a guère l'esprit à la polémique dans de semblables momens et les articles chôment sur toute la ligne.

La lettre de M. Guizot, arrivée par *le Times*, fournit seule un aliment un peu substantiel au journalisme rationné.

Cette lettre traite d'un sujet qui a toutefois perdu son actualité. Qui pense à l'armistice en ce moment?

Les Prussiens seuls, peut-être, qui regrettent, mais un peu tard, leurs arrogantes prétentions, et s'aperçoivent qu'on pourrait apporter cette variante au vers de Boileau :

Qui ne sut se borner ne saura jamais vaincre.

On raconte à ce propos qu'à Versailles nos ennemis vivent depuis une quinzaine de jours dans des transes perpétuelles.

Le préfet de Seine-et-Oise, dont je me dispense d'écrire le nom tudesque, passe son temps à faire et défaire ses malles. Il emballera, il n'emballera pas! Cet excellent fonctionnaire joue au naturel la scène du *Maître de chapelle*.

S'il entend fermer trop fort une porte, il se lève en sursaut, ôte son bonnet de coton et se murmure tout effaré :

Ce sont les Français, je gage,
Qui profitent de la nuit
Pour commencer leur tapage.....

Espérons que, réveillé une bonne fois pour toutes, M. le préfet Chose retournera en Allemagne méditer sur les vicissitudes de la vie humaine.

Ce qui n'empêche pas les correspondans allemands d'envoyer à leurs journaux des dépêches mensongères du genre de celle-ci publiée par le *Mercure de Souabe*:

« Les jours de Paris sont comptés. Trochu, qui voulait tenter sur un point une grande sortie, s'est heurté contre la résistance la plus forte des gardes mobiles. Les caisses sont vides ; chaque jour occasionne les plus fortes dépenses. La grande majorité des membres de notre état-major est d'accord que Paris pourra tenir tout au plus jusqu'aux premiers jours de décembre. »

Les premiers jours de décembre sont venus. Où trouverait-on un Parisien qui ait envie de se rendre?

La trahison de Bazaine devient tellement évidente que les plus modérés sont forcés de tourner le dos à l'homme qui a livré Metz.

Voici à ce propos l'opinion de M. Guizot, dans la lettre dont nous parlions plus haut :

« Je suis forcé de reconnaître que tout semble indiquer que des motifs d'intérêt ont suscité des intrigues bonapartistes. De telles intrigues ne serviront à rien,

car les motifs en sont ignobles. Je suis bien vieux pour être surpris de pareilles transactions ; mais elles m'attristent tellement, que j'hésite à y croire. »

Plusieurs journaux annoncent que le prince Napoléon vient de mettre en vente sa terre de Prangins.

Que voulez-vous? Ils ne sont plus là les petits millions de la France pour payer les maisons de ville et les maisons de campagne de ces messieurs. On redevient Gros-Jean comme devant.

Liquidation après faillite... devant l'ennemi.

C'est ce que les formules impériales appellent l'anarchie.

Toujours aussi exquis un jour que l'autre, ce charmant *Univers !*

Aujourd'hui, à propos d'un acte de la délégation de Tours, le journal de M. Veuillot dit :

« Cet acte prouve que M. Gambetta ne voit que d'un œil et que cet œil n'est pas le bon. »

M. Veuillot n'a même pas conscience du dégoût que soulèvent de pareils procédés de polémique. Et notez que c'est le même homme qui fulmine contre la caricature et voudrait faire proclamer l'Inviolabilité du suave visage que vous lui connaissez.

Lorsqu'on se permet par la plume ou par le crayon de faire allusion à la difformité de ses traits, il écume.

Qu'il commence donc par ne pas se permettre des plaisanteries écœurantes du genre de celles que nous venons de citer. Qu'il s'abstienne, sinon par convenance au moins par précaution.

Pierre Véron.

PROFILS DU JOUR

L'AMIRAL POTHUAU.

Si vous sortez de Paris par la porte d'Italie pour vous diriger vers Villejuif, et que vous voyez venir à vous un officier supérieur à casquette galonnée d'or, chevauchant sur un paisible cheval blanc qui rappelle la monture de La Fayette, vous pouvez, sans crainte de vous tromper, dire :

— Voici venir l'amiral Pothuau.

L'amiral Pothuau est un des hommes de guerre les plus charmans par leur courtoisie qu'il nous ait jamais été donné de rencontrer.

Quel contraste avec les traineurs de sabre et les généraux Boum ! Quel contraste avec ce Le Bœuf toujours hérissé, grinçant, tonnant, qui jouait jadis devant le Corps législatif la parade du militarisme.

L'amiral Pothuau tourne autour de la cinquantaine.

Un visage scrupuleusement rasé qui, sous son uniforme, lui donnerait l'aspect d'un membre de l'Institut. La bouche est mince, le menton est habituellement, pendant que l'amiral parle, caressé par sa main droite qui en parcourt sans relâche les sinuosités. Le nez s'effile, l'œil est petit mais luisant, le teint animé.

L'apparence du corps est plutôt débile que solide, ce qui n'empêche pas l'amiral de résister à toutes les fatigues. Mais c'est surtout quand il cause qu'on apprend à apprécier la valeur de l'homme.

Placez-le sur n'importe quel terrain, et vous serez frappé de la justesse de ses vues aussi bien que de l'étendue de ses connaissances.

En politique, c'est un esprit indépendant et libéral qui stigmatise comme il convient les crimes de l'Empire.

L'amiral, par la façon merveilleuse dont est agencé le fort de Bicêtre qu'il commande, a prouvé qu'il est un organisateur de premier ordre.

On a peine à se séparer de lui quand une fois la causerie s'est engagée. On écoute en subissant le charme de cette simplicité doublée d'énergie, cette bonhomie derrière laquelle se cache, en se laissant deviner, une indomptable résolution.

En le voyant chétif d'aspect et inébranlable de cœur, on se prend à retourner un mot connu :

L'amiral Pothuau, c'est une tige de fer peinte en roseau.

Fabrice.

Un de nos amis, de qui le neveu vient d'être décoré pour action d'éclat sur le champ de bataille, avait réuni hier ses amis pour arroser la croix nouvelle de quelques verres de punch. Dans un toast bien senti notre ami a énuméré toutes les satisfactions que les oncles peuvent tirer de leurs neveux, et il a aussi effleuré en passant tous les désagrémens que les neveux peuvent causer à leurs oncles. Mais il ne s'est pas trop appesanti sur ce sujet, car s'il avait raconté *in extenso* les torts que vous savez envers un oncle bien connu, il aurait couru risque, comme dit Bilboquet, de révolter la société :

Du fond d'l'enfer, sa demeure dernière,
Cet oncle-là n'doit pas être content.

Il paraît que l'homme de Sedan, au milieu des cuisiniers et des ripailles de Wilhelmshohe, n'édifie pas précisément ses hôtes par l'exquise convenance de son attitude.

Un d'eux disait :

— Cet homme-là ne sait pas vivre.

A quoi un autre répondait par cette calinotade :

— On lui pardonnerait de ne pas savoir vivre s'il avait su mourir.

CHRONIQUE DU JOUR

Voici qui est vraiment très-crâne et bien français : un ballon est parti vendredi matin emportant avec l'aéronaute un... astronome.

— Où va cet astronome? — en Afrique, — que va faire en Afrique cet astronome? — Il va observer une éclipse de soleil.

Je le répète, dans les circonstances où nous sommes, ce souci de la science est vraiment très-beau, et M. le ministre de l'instruction publique pour ce fait mérite une mention spéciale.

M. Dubois-Reymond, le recteur berlinois que vous savez, nous reprochera peut-être encore notre ignorance du grec, mais du moins ne pourra-t-il nous accuser d'indifférence à l'endroit de l'astronomie.

—

Aussi bien, l'astronomie... Paris n'en a jamais tant fait

Le diner du pauvre prisonnier.

qu'à cette heure. Depuis huit jours, toutes les hauteurs, toutes les buttes, tous les mamelons *intrà muros* sont transformés en observatoires, où des milliers de citoyens attentifs, émus se portent malgré la froidure, pour suivre, la lunette à la main, les trajectoires des obus qui, pareils à des aérolithes, sillonnent l'air à l'horizon.

Ce qu'ils y voient, c'est l'étoile de la France qui se lève — *stella*, comme dit le poète.

Ce qu'ils y verront avant peu, c'est l'éclipse de cet astre de contrebande, véritable lune de ferblanc, qui a nom **M.** de Bismark.

—

« La ville de Saint-Cloud, écrivait un journal l'autre soir, est *veuve de Prussiens*. »

« Veuve *consolable*, » aurait-il pu ajouter.

Et qui ne pourrait, d'ailleurs, imiter le sacrifice des veuves du Malabar, la flamme ayant déjà fait — malheureusement — son œuvre de destruction.

—

Ces bons Prussiens s'amusent, en vérité, comme des étudians en goguette. Voici une fabrique de Brême qui vient d'offrir à M. de Bismark un drapeau destiné à être placé sur le palais des Tuileries... en même temps que la ville votait une prime pour le soldat prussien qui le plantera...

Et voici encore les orfèvres de je ne sais quelle ville — au nom hérissé de consonnes — qui ont envoyé à M. de Bismark la plume qui doit signer le démembrement de la France. Elle est en or, s'il vous plait, et enrichie de 72 gros brillans. — Pourquoi 72?...

—

Depuis qu'ils sont chez nous, qu'ils respirent notre air, boivent notre champagne et exportent notre brie, ces gaillards-là se croient obligés de faire de l'esprit.

Ah! pour le coup, M. Dubois-Reymond, voilà qui vous est interdit de par toutes les lois de la nature. Contentez-vous d'enfermer le plus de grec possible dans vos têtes carrées.

—

On s'est demandé souvent quel lien mystérieux unissait si fort la reine Victoria et le roi Guillaume...

Il parait qu'ils font partie de la même société de tempérance.

—

En apprenant que l'armée de la Loire venait d'occuper Montargis, notre sergent de mobiles — six mois de campagne au *Tintamarre* — s'est écrié :

— Montargis! position bien choisie pour un *coup de chien!*

—

Il est question — et à juste raison, ma foi! — d'utiliser pour l'alimentation publique les chevaux tombés sur le champ de bataille. On n'en a pas compté moins de douze cents, parait-il, dans les deux premiers jours de combat de l'autre semaine.

Quand il trouve un grain de plomb dans l'aile d'un perdreau, il n'est sorte d'exclamations et de plaisanteries auxquelles le bourgeois farceur ne se livre... Que dira-t-il désormais quand il trouvera un boulet ou un éclat d'obus dans son gigot?

Gabriel Guillemot.

Le Gérant, ALTAROCHE.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

PRIMES DU *CHARIVARI*

Tout abonné d'UN AN — dont l'abonnement aura été fait *en une seule fois et sans intermédiaire* — aura droit de recevoir *franco* et pendant une année

LE PETIT JOURNAL POUR RIRE

PARAISSANT TOUTES LES SEMAINES

huit pages de texte et de dessins comiques, 52 numéros par an.

Dans chaque numéro une caricature de Grévin.

Ceux qui le préfèreront pourront recevoir, comme précédemment,

LA TOILETTE DE PARIS

JOURNAL DE MODES

Paraissant deux fois par mois, avec une Gravure de modes coloriée dans chaque numéro, donnant par conséquent 24 livraisons par an, avec autant de planches; Nouvelles ou Romans dans le texte. — Quatre de ces numéros contiennent, en outre, de nombreux patrons.

LIVRES ET ALBUMS

Les abonnés d'UN AN qui aimeront mieux une prime de librairie pourront choisir un ouvrage ci-dessous : 1° **Histoire de Paris**, par M. TH. LAVALLÉE, superbe volume grand in-8° illustré de 107 vues; 2° **Gulliver**, édition magnifique avec 400 dessins de GRANVILLE; 3° **Voyages dans l'Inde du prince Soltykoff**, grand in-8°, 38 belles planches à deux teintes; 4° **Paul et Virginie**, beau volume in-8° illustré par BERTALL; 5° **La Chine ouverte**, ouvrage du plus haut interêt, 250 dessins variés; 6° Un de ces quatre albums comiques : **M. Cryptogame**, **le Docteur Faustus**, par Topfer; **la Chicane et l'Amour**, **Aimez-vous rire?** par Damourette, Talin, Quillenbois, etc., etc.

N. B. — Les primes ci-dessus, sauf le **Petit Journal pour rire** et la **Toilette de Paris**, qui seront expédiés *franco*, comme il a été dit, devront toutes être retirées directement dans nos bureaux, sans quoi l'Abonné devra joindre à sa demande la somme de **1** fr. **50** c. pour frais de port.

GRANDE PRIME EXCEPTIONNELLE

Le Charivari, désirant en outre faire un splendide cadeau à tous ses abonnés indistinctement, même à ceux de TROIS MOIS, leur offre à des conditions incroyables de bon marché **cette grande Prime exceptionnelle :**

L'HISTOIRE DES DEUX RESTAURATIONS

par A. DE VAULABELLE

huit volumes in-8°,

sera adressée également *franco* contre l'envoi de

25 FRANCS

Pris dans nos bureaux, ce dernier ouvrage sera donné pour

20 FRANCS

Nota. — Les abonnés d'un an qui auront pris une des primes gratuites pourront, en sus, contre l'envoi des sommes ci-dessus indiquées recevra ces deux primes exceptionnelles.

TRENTE-NEUVIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 c. MERCREDI 7 DÉCEMBRE 187

177

ABONNEMENS

PARIS

Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

ABONNEMENS

DÉPARTEMENS

Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —

L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité.
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, W. C.
London.

LIBRARY RECEIVED AUG 3 1871 DEPARTMENT OF STATE

LE CHARIVARI

BULLETIN POLITIQUE

La grande action engagée pendant deux jours a fait passer presque inaperçu le discours par lequelle Parlement du Nord a été ouvert au nom du roi de Prusse.

S. M. Guillaume, écrivant sous la dictée de Bismark, déclare « que l'Allemagne veut absolument établir ou rétablir une frontière qui la protège contre la politique de conquête suivie depuis plusieurs siècles par les souverains de France; qu'il faut que la France restitue les cessions de territoire que la guerre avait arrachées à l'Allemagne, et que les Allemands du Sud soient garantis contre la menace perpétuelle des invasions françaises.

En même temps, le discours confesse que la paix entre les deux grandes nations voisines, sur la durée solide de laquelle elles comptaient il n'y a pas six mois, sera mise en péril par les impressions que cette guerre laissera en France, dès que la France, par le renouvellement de ses propres forces ou par des alliances avec d'autres puissances, se sentira en état de recommencer le combat.

Il faut être singulièrement aveuglé par les sophismes de la logique prussienne pour ne pas comprendre ce qu'il y a de contradictoire et d'impolitique dans cette double déclaration.

Que dit en effet le roi de Prusse? D'une part qu'il prendra l'Alsace et la Lorraine comme garantie que la France ne pourra plus troubler la paix.

D'autre part, il reconnait que plus on humiliera la France, plus il est certain qu'elle cherchera à prendre une revanche sanglante.

Et voilà de quelles raisons se paient les hobereaux que le suzerain prussien berne à plaisir.

Oui, il dit vrai, le roi Guillaume! Une paix humiliante, ce serait la guerre à outrance avant un an, la guerre sans merci, la guerre de race à race.

Cette guerre-là, est-ce nous qui la voulons? Non. c'est le bismarkisme qui travaille à nous l'imposer.

O peuple allemand, laisseras-tu faire de toi le complice inconscient de tous ces crimes de lèse-humanité, ne seras-tu pas assez courageux pour secouer le joug de la tyrannie et pour tendre la main à la France au nom des Etats-unis d'Europe?

Le mouvement de retraite opéré par le général Ducrot à la suite de ses brillans succès a fourni aux pessimistes l'occasion de faire une petite campagne de dénigrement.

Ceux qui ont la responsabilité d'une des tentatives les plus audacieuses dont l'histoire militaire fasse mention, ceux-là ont bien droit, ce me semble, de manœuvrer avec prudence et de ne rien livrer à la précipitation.

C'est ce que *le Siècle* fait ressortir avec beaucoup de justesse.

Voudrait-on que le général Trochu et le général Ducrot, pour nous donner le plaisir de nous rassurer heure par heure, missent l'ennemi au courant de leurs combinaisons et de leurs projets?

Vous avez fait vingt ans de crédit à l'empire qui nous menait aux abîmes, et quand la république, quand d'honnêtes gens nous demandent un peu de patience pour nous mener au salut, nous le leur refuserions!

Sachons attendre. Nous n'attendrons d'ailleurs pas longtemps. L'action est engagée de façon à ce que les entr'actes ne soient que de courte durée. A bientôt le second acte qui, nous l'espérons, réussira encore plus brillamment que le premier.

Veut-on un échantillon de la façon dont les Prussiens entendent la liberté de la presse, voici ce qu'ils

affichent sur les murailles de notre pauvre France :

« Il est interdit aux rédactions de journaux qui paraissent dans les provinces occupées faisant partie de ce gouvernement général de publier aucune critique ou protestation contre les mesures des autorités allemandes.

» Ces rédactions sont tenues d'insérer les communiqués des autorités allemandes textuellement et dans la prochaine feuille du journal. »

Il n'y a rien d'étonnant, après cela, à ce que Guillaume et Bonaparte fassent bon ménage. L'empire traitait les journaux à la prussienne, la Prusse les traite à l'impériale.

A propos de l'empire, l'homme de Wilhemshohe a dicté une brochure à un officier d'état-major pour nous apprendre les causes du désastre de Sedan.

Comme si nous ne les connaissions pas ces causes-là !

Dilapidation des finances, prévarications des fonctionnaires chargés de l'armement, décadence de la nation déshonorée par vingt ans de servitude, ineptie absolue de son chef, voilà ce qui nous a conduits où nous sommes.

Aujourd'hui que l'empire est mort, nous n'avons nul besoin qu'on vienne nous faire sous le nez l'autopsie de ce cadavre putréfié.

Qu'on l'enterre avec beaucoup de chlorure de chaux, et qu'il n'en soit plus question !

Pierre Véron.

ENCORE *L'UNIVERS*

L'Univers, ce matin, publie un article odieux. Comme cela ne change rien à ses habitudes, nous n'aurions pas pris la peine de le relever s'il ne s'agissait d'une élucubration particulièrement répulsive.

Savez-vous quel thème M. Veuillot choisit pour semer la haine, la calomnie et l'injure ? L'appel fait en faveur de nos pauvres blessés.

N'ayant pas même la pudeur de comprendre que les haines de sacristie devraient faire trève en un pareil moment, *l'Univers* cherche à pousser à la guerre civile et conseille aux riches de rester sourds à la voix de la fraternité. Par la même occasion, il prétend que le gouvernement de la défense n'exerce qu'un pouvoir volé, alors que lui, Veuillot, à l'heure où il tressaillait devant le blanquisme, a très probablement voté *oui* en faveur de ceux qu'il insulte aujourd'hui.

L'ultramontanisme sera toujours le même. Servile avec ceux qu'il redoute, grossier avec ceux qu'il croit intimider.

En 1848, les cléricaux se mettaient à plat-ventre devant la république, parce qu'ils en avaient peur, ils l'injurient aujourd'hui, sans doute parce qu'ils espèrent que la Prusse les en délivrera prochainement.

Allons ! monsieur de Bismark, encore un article à faire imprimer et afficher dans toutes vos casernes.

Paul Girard.

ESPIONNAGE ET MENSONGE

Les deux jambes sur lesquelles marche la gloire prussienne ont pour nom — l'un l'espionnage — l'autre le mensonge.

Chez tous les belligérans, l'espion avait été admis jusqu'à présent comme un mal nécessaire, mais il était dissimulé comme une honte et traité avec le mépris qu'il mérite.

Chez les Prussiens, au contraire, l'espionnage est devenu une institution. L'espion est une sorte de fonctionnaire, revêtu d'un caractère officiel. Il est bien porté et marche avec le régiment, comme chez nous la musique. Les colonnes prussiennes n'ont pas de tambours, elles les remplacent par des espions.

Quant au mensonge, il foisonne aussi. Sur le champ de bataille du 2 décembre, on en a relevé presque autant de preuves qu'on a relevé de cadavres.

Tous les prisonniers qui sont des recrues nouvellement débarquées racontent qu'au départ on leur a dit qu'avant leur arrivée Paris aurait capitulé, et que tout leur service se bornerait à monter des factions de parade au pied de nos monumens. Pour un rien on leur aurait promis des tables succulentes et des lits à rideaux de lampas, aux frais de la princesse, — peut-être même la princesse avec.

Tous les journaux allemands publient à l'envi que Paris a mangé jusqu'à son dernier rat, et que l'Académie des sciences étudie, comme ressource suprême, la possibilité de faire du bouillon nutritif avec les pavés des rues, ce qui détruirait infailliblement toutes les barricades. A les en croire, une partie de la population égorge l'autre, et du fond de leurs tranchées les Prussiens, dans le silence des nuits, entendent des voix plaintives qui leur crient : « Au secours ! »

Sans compter toutes les hableries de détail dont l'audace nous stupéfie, nous qui voyons si bien qu'il y a *blanc* où ils disent *noir*, et *bleu* où ils écrivent *rouge*.

E. Villers.

CHRONIQUE DU JOUR

Soit sentiment de justice, soit esprit de contradiction, je ne me hâte jamais de jeter la pierre à ceux que l'opinion publique croit devoir lapider. On a toujours le temps de crier haro contre un accusé ; en se pressant trop on court le risque d'atteindre un innocent.

Cependant si l'extrait du *New-York-Herald*, publié par *le Siècle*, dit la vérité, je déclare en mon âme et conscience que la conduite de Bazaine est singulièrement louche.

D'abord que signifie ce mutisme pour se « défendre contre les calomnies ? » C'est un moyen qui aurait peu de succès en justice. Le silence de l'accusé est rarement pris par les juges pour une preuve de non culpabilité.

—

Ensuite prétendre que la manière de voir de Gambetta sur la reddition de Metz n'est d'aucun poids parce que « ce jeune homme n'a jamais senti la poudre, » cela me semble d'un haut comique.

Faut-il absolument, pour discuter un fait de guerre, s'accouder sur un baril de poudre en fumant sa pipe ?

L'allopathie aérienne.

Comment s'y prendrait M. Thiers alors pour écrire le récit d'une bataille, lui qui ne fume pas et surtout dans des conditions aussi malsaines?

—

Mais l'endroit où M. le maréchal montre tout-à-fait le bout de l'oreille, c'est en qualifiant le 4 septembre de « jour d'éternelle ignominie. »

Ah! Excellence, pourquoi prendre aux honnêtes gens les termes dont ils se sont servis pour flétrir l'abominable lâcheté de Sedan!

—

Quelque chose d'assez coquet aussi — toujours d'après le même journal — c'est ce que Bismark prête à M. Burnside sur Paris et les Parisiens : « Une maison de fous habitée par des singes. »

Va pour fous!... Mais fous dangereux, n'est-ce pas? Et quant à l'expression de « singes » elle est aussi juste, car depuis quelques jours nous faisons de terribles grimaces aux Prussiens!

—

De son côté le bon apôtre de Wilhemshohe a écrit une lettre bien touchante à un capitaine anglais de sa connaissance. « Ce qui se passe en France, dit-il, est très triste (voyez-vous ça!), car l'invasion n'est pas le plus grand des maux que mon pauvre pays ait à souffrir. (L'effronté!) L'anarchie fait encore plus de désastres que le fusil à aiguille. »

Après celle-là il faut tirer l'échelle. Vrai, c'est à croire que ce Lagingeole politique va encore avoir l'aplomb de nous dire : Prenez mon ours.

—

Finissons plus sérieusement en racontant une visite de Cham à l'Hôtel-de-Ville peu de temps après la révolution... la dernière.

Il s'approche d'un huissier et lui demande de son air le plus courtois à être introduit dans le cabinet de M. Blanche.

— Quel M. Blanche? réplique l'homme à la chaine; nous n'avons pas ça ici.

— Comment!... le secrétaire général de la préfecture de la Seine?

L'huissier pâlit devant l'audace de cette phrase.

— Mais, monsieur, il n'est plus en place depuis le 4.

— Ah! très bien!... Veuillez alors m'annoncer à M. Haussmann.

De blanc qu'il était le fonctionnaire devint cramoisi.

— Mais, monsieur, M. Haussmann y est encore moins que M. Blanche... si c'est possible.

— Il fallait donc me le dire! s'écrie Cham en fronçant le sourcil; je vous aurais demandé tout simplement de m'introduire chez mon ami Rochefort.

Louis Leroy.

La vente au numéro du CHARIVARI a lieu maintenant chez M. STRAUSS, 7, rue du Croissant.

Le Gérant, ALTAROCHE.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

PRIMES DU *CHARIVARI*

Tout abonné d'UN AN — dont l'abonnement aura été fait *en une seule fois* et *sans intermédiaire* — aura droit de recevoir *franco* et pendant une année

LE PETIT JOURNAL POUR RIRE

PARAISSANT TOUTES LES SEMAINES

huit pages de texte et de dessins comiques, 52 numéros par an.

Dans chaque numéro une caricature de Grévin.

Ceux qui le préfèreront pourront recevoir, comme précédemment,

LA TOILETTE DE PARIS

JOURNAL DE MODES

Paraissant deux fois par mois, avec une Gravure de modes coloriée dans chaque numéro, donnant par conséquent 24 livraisons par an, avec autant de planches; Nouvelles ou Romans dans le texte. — Quatre de ces numéros contiennent, en outre, de nombreux patrons.

LIVRES ET ALBUMS

Les abonnés d'UN AN qui aimeront mieux une prime de librairie pourront choisir un ouvrage ci-dessous : 1° **Histoire de Paris**, par M. TH. LAVALLÉE, superbe volume grand in-8° illustré de 107 vues; 2° **Gulliver**, édition magnifique avec 400 dessins de GRANVILLE; 3° **Voyages dans l'Inde du prince Soltykoff**, grand in-8°, 38 belles planches à deux teintes; 4° **Paul et Virginie**, beau volume in-8° illustré par BERTALL; 5° **La Chine ouverte**, ouvrage du plus haut intérêt, 250 dessins variés; 6° Un de ces quatre albums comiques : **M. Cryptogame, le Docteur Faustus**, par Topfer; **la Chicane et l'Amour, Aimez-vous rire?** par Damourette, Talin, Quillenbois, etc., etc.

N. B. — Les primes ci-dessus, sauf le **Petit Journal pour rire** et la **Toilette de Paris**, qui seront expédiés *franco*, comme il a été dit, devront toutes être retirées directement dans nos bureaux, sans quoi l'Abonné devra joindre à sa demande la somme de **1** fr. **50** c. pour frais de port.

GRANDE PRIME EXCEPTIONNELLE

Le Charivari, désirant en outre faire un splendide cadeau à tous ses abonnés indistinctement, même à ceux de TROIS MOIS, leur offre à des conditions incroyables de bon marché **cette grande Prime exceptionnelle :**

L'HISTOIRE DES DEUX RESTAURATIONS

par A. DE VAULABELLE

huit volumes in-8°,

sera adressée également *franco* contre l'envoi de

25 FRANCS

Pris dans nos bureaux, ce dernier ouvrage sera donné pour

20 FRANCS

Nota. — Les abonnés d'un an qui auront pris une des primes gratuites pourront, en sus, contre l'envoi des sommes ci-dessus indiquées recevra ces deux primes exceptionnelles.

TRENTE-NEUVIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 c. JEUDI 8 DÉCEMBRE 1870

181

ABONNEMENS

PARIS

Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

LIBRARY RECEIVED AUG 3

ABONNEMENS

DÉPARTEMENS

Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an.. ..... 80 —

L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, w. c.
London.

LE CHARIVARI

BULLETIN POLITIQUE

La population parisienne a prouvé par son attitude, en apprenant la nouvelle de la reprise d'Orléans, que son courage saura [illegible] épreuves.

La démarche de M. de Moltke a d'ailleurs un caractère tellement anormal, que l'opinion ne pouvait manquer de se tenir en garde et de flairer ce piège avec défiance.

Examinons en effet.

Si c'est par fanfaronnade et pour insulter à notre résistance désespérée que M. de Moltke a cru devoir agir ainsi, il a violé les plus vulgaires convenances, il a outragé toutes les lois de la délicatesse.

Si c'est par compassion, nous n'avons que faire de ses prévenances lugubres. Paris qui s'était levé pour combattre à l'heure même où il savait que personne ne viendrait à son aide, Paris ne saurait puiser dans une pareille nouvelle d'autre désir que le désir de la vengeance.

Si enfin M. de Moltke a machiné une ruse malhonnête, s'il a cherché à nous faire illusion sur l'importance de la victoire prussienne pour nous pousser à la capitulation, il s'est montré indigne de sa réputation militaire en recourant à un si honteux subterfuge.

Quant à nous, notre rôle est tout tracé.

D'après un récit que fait *le Rappel* de la séance dans laquelle le gouvernement a délibéré sur la lettre de M. de Moltke, le général Trochu a éloquemment terminé par un appel très ému et une déclaration très fière, qui ont produit une impression profonde.

— J'aime à présent la République, aurait-il dit, la France me l'a fait aimer. J'ai vu, j'ai senti sa force et sa grandeur. Elle a fait sortir de terre des armées. Je vous parle en son nom, qui m'est désormais aussi cher qu'à aucun de vous. Soyons dignes d'elle. Combattons pour elle jusqu'à la fin, jusqu'à la victoire.

La belle parole : « Un seul mot résume nos devoirs : Combattre ! » serait une phrase du discours de M. Trochu.

Ce fier langage trouvera un écho dans tous les cœurs. Paris combat pour lui-même, pour ses foyers, pour sa grandeur, pour la France. Cette double responsabilité il l'a acceptée sans forfanterie, il en supportera jusqu'au bout le poids sans défaillance.

Que si, par impossible, Paris succombait les armes à la main, il tomberait pour son propre compte sans que sa chute entraînât pour sa patrie aucune solidarité.

C'est là ce que les Prussiens ne semblent pas comprendre. Ils paraissent s'imaginer que, Paris rendu, toute lutte serait terminée. Ce qu'ils prennent pour une fin ne serait qu'un commencement. Il leur faudrait pied à pied conquérir chaque département. Encore cela ne suffirait-il pas. Après l'avoir conquis, il faudrait l'occuper, sans quoi partout les soulèvemens suivraient leur départ.

Pour cette besogne, il leur faut trois millions d'hommes, sans préjudice des vengeances que préparera l'avenir.

M. de Bismark voue l'Europe à cinquante années de carnage, peut-être.

L'histoire dira si en agissant ainsi il n'a pas aussi bien desservi la cause de son pays que la cause de l'humanité.

Constatons-le avec joie, l'attitude de la presse en face du coup nouveau qui nous frappe a été admirable de patriotisme. Un seul journal a essayé de profiter de la circonstance pour pousser en avant le pion d'une assemblée nationale.

C'était bien choisir son moment que de demander

un vote à l'heure où l'on apprend que l'invasion prussienne rend la liberté de ce vote encore plus dérisoire que jamais.

L'ordre du jour du général Clément Thomas, inséré au *Journal officiel*, fait de tristes révélations sur le compte des tirailleurs de Belleville.

Ce bataillon qui a fui devant l'ennemi sera désarmé.

Cette exception de lâcheté prouve heureusement la règle générale qui est pour la garde nationale : intrépidité et dévouement.

Pierre Véron.

Le Rappel reproduit la note suivante comme ayant été trouvée dans les papiers de Sainte-Beuve :

« Ce passage sur Voltaire a piqué au vif les ennemis ordinaires du grand homme, et a provoqué M. Louis Veuillot à écrire tout un *premier-Paris* de *l'Univers* sur mes articles. C'est l'éternel honneur de Voltaire qu'on ne puisse le louer sans amener aussitôt les représailles de pareils adversaires.

» Quant à M. Veuillot, j'ai trop de fois éprouvé l'ignominie de sa veine, de son absence complète de souci de la vérité à mon égard, pour lui répondre autrement que par cette mention. On ne réfute pas un écrivain aussi voué, à l'avance, au mépris de l'avenir. »

Eh bien! et celui du présent, donc!

Les obsèques du commandant Franchetti ont eu lieu n'était pas là un deuil de commande, et une douleur sincère était peinte sur tous les visages.

Honneur à celui qui riche, jeune, époux d'une charmante femme, père de gracieux enfans, comblé en un mot de tous les dons de la vie, est allé intrépidement au devant de la mort.

Le pays qui inspire de tels dévouemens n'est point un pays dont l'invasion puisse venir à bout.

Aux obsèques de Franchetti, chacun avait dans sa pensée ces vers de la *Marseillaise :*

Nous aurons le sublime orgueil
De les venger ou de les suivre.

P. V.

Un mot caractéristique d'un prisonnier saxon.

C'était au moment où un détachement entrait à la prison de la Roquette.

Tous les soldats s'avançaient le sourire aux lèvres.

— Ils ont l'air content, dit un homme du peuple.

— Tiens, parbleu! fit le Saxon, *nous sommes acquittés!*

N'est-ce pas que c'est pittoresque?

L'ONCLE ET LE NEVEU

Le Journal des Débats s'égaie avec raison aux dépens de l'inepte brochure dans laquelle l'ex-empereur cherche à expliquer le plan de campagne grotesque qu'il avait versé dans le sein de son confident Le Bœuf.

On a peine à concevoir qu'un homme éprouve le besoin de se décerner à lui-même un pareil certificat de bêtise, certificat qui fait d'ailleurs double emploi avec les évènemens.

Mais il est une remarque plus importante qu'il convient de faire.

Quand Napoléon Ier, terrassé par les évènemens, fut obligé de partir en exil, il sut conserver sur le rocher de Sainte-Hélène une attitude patriotique.

Quand il parlait de cette France *qu'il avait tant aimée*, c'était pour rendre hommage à sa vaillance, à son intelligence, à sa grandeur.

Napoléon le petit, au contraire, non content d'avoir ruiné notre malheureux pays, ne cherche qu'à le déshonorer par ses diffamations.

Il entreprend de démontrer lui-même à l'ennemi que nous sommes désorganisés, dégénérés, démoralisés.

Cette différence entre le langage de l'oncle et celui du neveu ajoute un dernier trait à la dissemblance qui les sépare.

Comment s'en étonner, du reste?

Napoléon dernier ne pouvait être Français de cœur, puisqu'il n'était pas Français de naissance.

Produit hybride de je ne sais quel croisement interlope, il a prétendu un moment nous imposer une dynastie panachée de Hollandais et d'Espagnole.

Aujourd'hui qu'il sent que c'en est bien fini, il se venge en nous insultant.

[illegible] ses injures nous font voir la honte de sa trop longue présence.

Paul Girard.

CHRONIQUE DU JOUR

MM. les Prussiens, par la voie de leurs journaux ou des journaux de leurs amis, essaient d'expliquer à l'Europe et à la France pourquoi ils n'ont pas encore procédé au bombardement de Paris.

La diversité de leurs explications prouve suffisamment leur embarras.

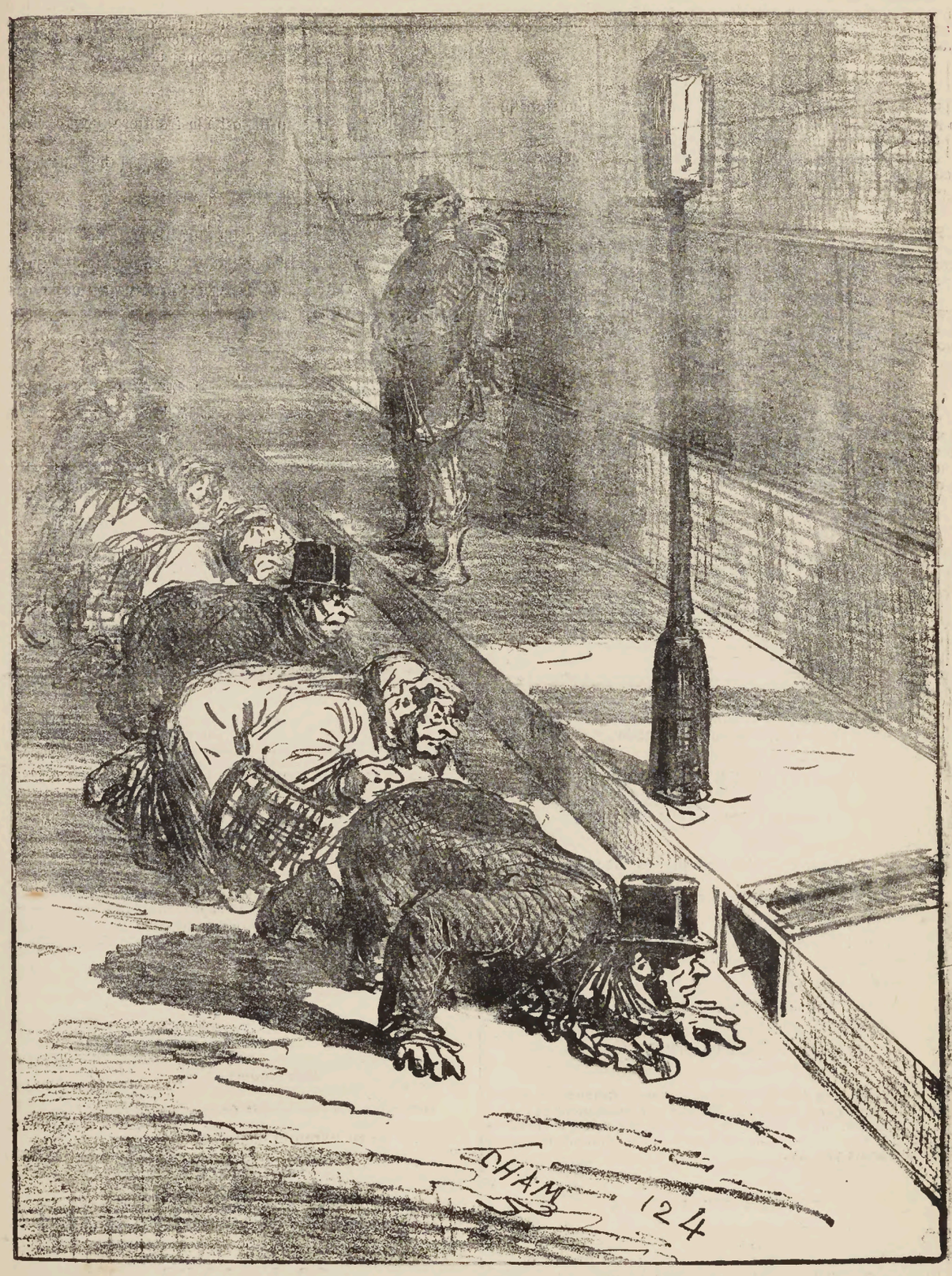
A entendre celui-ci, on n'a pas bombardé par humanité. On ne bombardera qu'au dernier moment. Il répugnerait au roi chrétien Guillaume de jeter l'incendie dans la plus belle ville de l'univers, et l'on attendrait que la faim eût achevé son œuvre destructive.

A entendre celui-là, on compterait sur les dissensions intérieures, qui d'elles-mêmes ouvriront les portes.

— A quoi bon, s'écrie cet autre, faire les frais d'un bombardement, gaspiller des munitions qui coûtent cher? Les Parisiens s'ennuient de ne plus entendre Offenbach ni Thérésa. Ils se livreront d'eux-mêmes.

La vérité, voulez-vous que je vous la dise? Elle est bien simple : ils n'ont pas bombardé parce qu'ils n'ont aucun moyen de procéder au bombardement. Ils n'ont pas bombardé et ils ne bombarderont pas. Un colonel de leur armée offrait de parier je ne sais quelle somme qu'il défilerait le 15 septembre dernier sur nos boulevards à la tête de son régiment victorieux. Je consens à payer la même somme au même colonel si le 15 décembre présent mois un seul Krupp a craché un seul boulet sur un seul de ces boulevards.

Dans un poste de gardes nationaux aux avancées, on discutait la question de savoir quelle punition la France



La queue pour la viande de rats.

devait infliger aux Allemands pour leur acharnement à la guerre et pour leur conduite sauvage dans cette guerre.

Chacun disait son mot.

— Pour moi, fit à son tour un vieux patriote de mes amis, Je voudrais qu'on les privât de la République pendant cinquante ans encore.

—

Savez vous, s'il faut en croire *le Rappel*, ce que signifie « Bourbaki » en langue algérienne?

Bourbaki signifie : *conducteur de bœufs*,

Quel nom prédestiné et de bon augure! et comme nos ménagères vont crier :

Vive Bourbaki!

—

On a beaucoup parlé de la morgue prussienne depuis trois mois, et les exemples à l'appui n'ont certes pas manqué, mais à mon sens rien n'égale celui-ci :

Depuis quelques jours on a pu lire dans les débris de gazettes prussiennes qui nous arrivent que les Prussiens dans *telle* rencontre avec les Français avaient enlevé les positions *à la baïonnette*...

A *la baïonnette!*... allons donc!

—

Ce qui me fait croire que le blocus est à la veille d'être forcé, c'est le fait suivant : que les cours du Collège de France ont été affichés officiellement sur tous les murs, et que, de notoriété publique, beaucoup de ces messieurs ont pris depuis longtemps la poudre d'escampette.

Ils vont donc rentrer?

—

Une vieille anecdote tout à fait de circonstance dans le temps héroïque où nous sommes :

Un pauvre vinaigrier d'Angers, nommé Gaudin, n'ayant à offrir à la patrie que son enfant, le lui avait offert, et le jeune homme servait à l'armée du Nord (1793) Saisi d'un irrésistible désir de revoir son vieux père, il quitte son bataillon sans congé et vient frapper à la porte de la maison paternelle.

— Qui est là?

— Votre fils.

— Vous mentez! mon fils est à la frontière, devant l'ennemi. Je n'ouvre pas!

Gabriel Guillemot.

IL EST BIEN ENTENDU QUE LE CHARIVARI, **dès que le siège sera terminé,** REPRENDRA SON ANCIEN FORMAT, AUQUEL IL N'A RENONCÉ MOMENTANÉMENT QUE POUR CAS DE FORCE MAJEURE.

La vente au numéro du CHARIVARI a lieu maintenant chez M. STRAUSS, 7, rue du Croissant.

Le Gérant, ALTAROCHE.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

PRIMES DU *CHARIVARI*

Tout abonné d'UN AN — dont l'abonnement aura été fait *en une seule fois et sans intermédiaire* — aura droit de recevoir *franco* et pendant une année

LE PETIT JOURNAL POUR RIRE

PARAISSANT TOUTES LES SEMAINES

huit pages de texte et de dessins comiques, 52 numéros par an.

Dans chaque numéro une caricature de Grévin.

Ceux qui le préfèreront pourront recevoir, comme précédemment,

LA TOILETTE DE PARIS

JOURNAL DE MODES

Paraissant deux fois par mois, avec une Gravure de modes coloriée dans chaque numéro, donnant par conséquent 24 livraisons par an, avec autant de planches; Nouvelles ou Romans dans le texte. — Quatre de ces numéros contiennent, en outre, de nombreux patrons.

LIVRES ET ALBUMS

Les abonnés d'UN AN qui aimeront mieux une prime de librairie pourront choisir un ouvrage ci-dessous : 1° **Histoire de Paris**, par M. TH. LAVALLÉE, superbe volume grand in-8° illustré de 107 vues; 2° **Gulliver**, édition magnifique avec 400 dessins de GRANVILLE; 3° **Voyages dans l'Inde du prince Soltykoff**, grand in-8°, 38 belles planches à deux teintes; 4° **Paul et Virginie**, beau volume in-8° illustré par BERTALL; 5° **La Chine ouverte**, ouvrage du plus haut interêt, 250 dessins variés; 6° Un de ces quatre albums comiques : **M. Cryptogame**, **le Docteur Faustus**, par Topfer; **la Chicane et l'Amour**, **Aimez-vous rire?** par Damourette, Talin, Quillenbois, etc., etc.

N. B. — Les primes ci-dessus, sauf le **Petit Journal pour rire** et la **Toilette de Paris**, qui seront expédiés *franco*, comme il a été dit, devront toutes être retirées directement dans nos bureaux, sans quoi l'Abonné devra joindre à sa demande la somme de **1** fr. **50** c. pour frais de port.

GRANDE PRIME EXCEPTIONNELLE

Le Charivari, désirant en outre faire un splendide cadeau à tous ses abonnés indistinctement, même à ceux de TROIS MOIS, leur offre à des conditions incroyables de bon marché **cette grande Prime exceptionnelle :**

L'HISTOIRE DES DEUX RESTAURATIONS

par A. DE VAULABELLE

huit volumes in-8°,

sera adressée également *franco* contre l'envoi de

25 FRANCS

Pris dans nos bureaux; ce dernier ouvrage sera donné pour

20 FRANCS

Nota. — Les abonnés d'un an qui auront pris une des primes gratuites pourront, en sus, contre l'envoi des sommes ci-dessus indiquées recevra ces deux primes exceptionnelles.

TRENTE-NEUVIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 c. VENDREDI 9 DÉCEMBRE 1870

ABONNEMENS

PARIS

Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

—

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

—

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

—

ABONNEMENS

DÉPARTEMENS

Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —

L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

—

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité.
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

—

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, W. C.
London.

—

185

DÉPARTEMENT AUG 3 1871

LE CHARIVARI

BULLETIN POLITIQUE

A mesure que les renseignemens du dehors nous arrivent, il devient plus évident que l'alternative posée en ce moment est une guerre européenne à bref délai, ou la réunion immédiate d'un congrès.

Dans un discours prononcé par M. de Beust, qu'on avait interpellé sur la question d'Orient, après avoir employé la phraséologie vague dont se servent tous les gouvernemens et avoir déclaré qu'il ferait *tous les efforts possibles pour sauvegarder*, etc., etc., le chancelier autrichien ajoute : « Que dans des circonstances semblables il n'est pas bon de trop parler de la guerre, car elle pourrait venir sans qu'on la demande, *mais qu'il n'est pas bon de trop parler de la paix, parce qu'elle pourrait bien rebrousser chemin sur le pas de la porte.* »

Un pareil aveu échappant à un homme dont la réserve s'est hélas! trop affirmée depuis trois mois, a une importance tout à fait décisive.

Nous courons à une conflagration universelle, et nous y courons par la faute de ceux qui n'ont pas su jeter à temps leur *veto* dans la balance.

Supposons en effet que, contrairement à ce qui s'est produit, l'Angleterre et l'Autriche aient dès nos premiers revers risqué une intervention énergique et définitive, tout changeait de face, et peut-être la paix du monde pouvait-elle être assurée.

La Prusse, en effet, en voyant se lever devant elle l'Angleterre, l'Autriche, l'Italie et l'Espagne, aurait hésité, et la force aurait fait peur à celle qui méconnaît le droit.

En louvoyant, au contraire, on a donné le temps à l'intrigue prusso-russe de se manigancer. Les deux compères ont joué l'Europe et maintenant il faut absolument prendre les armes.

Comme cependant l'Angleterre et l'Autriche ont prouvé qu'elles n'avaient guère de goût pour la bataille, il est probable qu'elles vont ajouter aux fautes commises une faute nouvelle. Cette faute, ce sera la convocation d'un congrès. Que peuvent-ils attendre, les gens de Londres et les gens de Vienne, que peuvent-ils attendre de cet expédient diplomatique?

Dans leur congrès, le représentant de la Russie et le représentant de la Prusse arriveront tout éperonnés et tout bottés comme Louis XIV au Parlement. C'est la cravache à la main qu'ils prendront la parole.

De deux choses l'une alors :

Ou bien vous vous résoudrez à avaler le calice jusqu'à la lie, et dans ce cas-là il vaut mieux vous exécuter tout de suite, car plus vous tarderez plus votre honte sera grande.

Ou bien vous vous révolterez en présence des insolentes exigences du duo germano-moscovite. Et dans ce cas aussi vous auriez tout intérêt à prendre un parti sans recourir à la formalité ridicule d'un congrès.

De toute façon le congrès en question sera un avortement. Ne serait-il pas plus simple de s'en passer? L'heure est trop sérieuse pour se livrer à ces jeux ridicules de bavardage international.

Quant à la France, congrès ou non, la situation que lui a faite l'abandon de tous est telle qu'elle ne peut que gagner à de nouvelles complications. Si elle doit succomber, elle ne succombera pas seule.

Mais voici une solution tout à fait imprévue qui surgit.

Un bourgeois de Leipsick, de sa profession marchand de couleurs, adresse à la France une proclamation pour l'inviter à se laisser réunir à l'Allemagne sous le sceptre de Charlemagne-Guillaume.

Ce politique jovial, à qui nous offrons d'avance une place de collaborateur au *Charivari* (car sa verve comique nous paraît du bon crû), ce politique jovial formule ainsi sa petite proposition : Je conseille à l'aris-

tocratie française de mettre en balance s'il ne serait pas plus pratique d'offrir au roi Guillaume la couronne de France et de le proclamer empereur de France et d'Allemagne. L'avantage serait aux deux peuples.

La France et l'Allemagne n'auraient pas besoin de moitié de l'armée entretenue jusqu'à ce jour et, au lieu de dépenses inutiles, elles pourraient en consacrer l'épargne à des écoles. L'instruction et l'agriculture seraient favorisées.

Vous ne pouvez pas dire, messieurs, que le roi Guillaume Ier de Prusse ne soit un gouvernement de talent.

Laissons-nous dévorer par le paternel Guillaume. Comme Ugolin, il est tout prêt à nous manger, nous ses enfans, pour nous conserver un père.

Pourtant elle n'est point aussi bête qu'elle en a l'air, la proposition du négociant en vessies.

Au lieu de Guillaume mettez la république, et tout ce qu'il dit devient vrai. Les deux peuples que la tyrannie a lancés l'un contre l'autre apprendront aussitôt à s'estimer, et de leur concorde naîtront autant de biens que leurs discordes ont déchaîné de maux.

Pierre Véron.

On annonce que la duchesse d'Aoste, la nouvelle reine d'Espagne, vient d'accoucher d'un petit prince.

Encore un qu'il faudra ajouter prochainement à la kyrielle des héritiers présomptifs auxquels les peuples ont donné leurs huit jours.

Encore un exilé en herbe!

Il faudrait que certaines feuilles d'un optimisme systématique finissent par comprendre qu'elles jouent un jeu funeste.

Pourquoi tous les matins annoncer que M. de Bismark et le roi de Prusse sont en fuite et ont cherché un refuge à Reims ou à Nancy?

Ce sont là des mystifications indignes d'une population aussi virile que la population de Paris.

PROSÉLYTISME ET LITERIE

Décidément tous les fanatismes se ressemblent.

Tandis que le catholicisme prétend, dans *l'Univers*, que nous serons victorieux des Prussiens si nous célébrons bien gentiment aujourd'hui l'anniversaire de l'Immaculée Conception, le protestantisme de son côté fait des siennes.

Où diable la propagande va-t-elle se nicher?

Dans certaines ambulances protestantes, on a confectionné les matelas donnés aux malades avec de la toile sur laquelle sont imprimés des versets de la Bible!

Pas de commentaire.

E. Villiers.

UNE BONNE HISTOIRE

L'archevêque de Posen vient de se rendre à Versailles auprès de Guillaume pour lui remettre une adresse en faveur du pouvoir temporel du pape.

Bien entendu, cette adresse se met à plat ventre devant la force brutale, et demande *au roi magnanime* de tirer quelques coups de fusil de plus en l'honneur du bon pasteur.

Il ne manquait plus au Vatican que cette honte, de venir mendier la protection prussienne au cœur même de cette France dont le sang fut si sottement versé pour le pouvoir pontifical.

Qui sait? Pie IX ambitionne peut-être de faire son entrée à Paris côte à côte avec Bismark.

Paul Girard.

Le siège, entre autres résultats mémorables, aura révélé le solide attachement que Paris possédait, sans qu'on s'en doutât, pour le fromage.

Nous tous nous savions que nous tenions ce produit en haute estime; mais nous aurions traité de hableur celui qui nous aurait prédit que l'absence de fromage constituerait pour nous une privation de second ordre pour ce moins, que le gruyère proscrit tiendrait une place éminente dans nos rêves, et que nous soupirerions à la pensée du roquefort absent comme un priseur de qui la tabatière est vide au mirage de l'once de tabac qu'il n'aura qu'après son arrivée à la ville prochaine.

Hier, une vente partielle de fromages a été annoncée dans quelques arrondissemens. C'est à ce propos que s'est manifestée dans tout son éclat la popularité dont cet aliment jouit dans notre capitale.

Jamais queue de représentation gratuite ne fut aussi formidable que celle qui s'est établie à la porte de chacun des épiciers désignés. On en a vu qui longeaient deux ou trois rues entières, et tous les trottoirs de Paris eussent été encombrés si l'on avait annoncé que les quantités à distribuer suffiraient à peine pour satisfaire les rangs des premiers arrivés.

Le triomphe que vient d'obtenir le fromage en cette occasion solennelle ne peut être comparé qu'à celui des *Châtimens*.

N'importe! Paris n'affirme cette privation que pour constater en même temps avec quelle ardeur il la supporte. La leçon du renard valait un fromage; mais un fromage ne vaut pas une faiblesse de Paris.

CHRONIQUE DU JOUR

Le rapport du brave commandant de Brancia, chef du 72e bataillon, commence par ces mots :

« Amiral, en conformité des ordres que vous m'avez *fait l'honneur* de me transmettre, **etc., etc.** »

A quand — maintenant que nous voilà en République — la mise au panier de ces formules d'une autre époque et qui ont le malheur de rappeler la phrase célèbre du chimiste à souple échine :

— Sire... Ces deux gaz vont avoir l'honneur de se combiner devant Votre Majesté.

—

Les deux dernières livraisons des papiers de la famille Boum sont assurément les plus accablantes pour ce régime auquel nous devons les bons mexicains et Marguerite Bellanger.

D'autre part, leur publication ne pouvait tomber avec plus d'opportunité pour ranimer notre courage et notre espoir s'ils avaient besoin de l'être.

Ces centaines de dépêches éplorées des chefs de corps réclamant du pain pour nourrir leurs hommes, du drap pour les habiller, des fusils pour les armer, etc., etc., démontrent jusqu'à l'évidence que nos revers ne peuvent

— Quand je pense que j'avais toujours entendu dire que les étrangers aimaient à passer l'hiver à Paris !

être attribués qu'à l'imbécillité des cœurs légers et des bourses lourdes qui nous gouvernaient.

L'un télégraphiait à Paris :

« Vous m'envoyez six mille mobiles, et je n'ai pour les armer que onze sabres de cavalerie. »

L'autre :

« Pour tout renfort vous m'expédiez quinze cents tuniques et je n'ai pas de soldats à mettre dedans.

Un troisième s'étonnait de ne trouver dans les arsenaux que des boulets de 12 pour charger les chassepots de ses hommes.

Un quatrième se plaignait de n'avoir dans son corps de cavalerie qu'un cheval pour quinze hommes.

Enfin, s'il n'est point encore prouvé que cet agréable gâchis fût un effet de l'art, c'était, on ne peut le nier, un beau désordre.

—

Ces gens-là avaient aussi des mots à eux pour peindre leurs terreurs :

Ici c'est Boum III qui s'écrie par le télégraphe : que faire de ces garnemens de mobiles !...

Là c'est le préfet de Valence qui dit au ministre :

« Je pousse aux francs-tireurs parce que la garde nationale pourrait être plus tard un gros danger.

Tout le programme impérial n'était-il pas là dedans ?

Armer la nation, c'était leur spectre de Banco.

Ils ne comptaient que sur la soldatesque; réponse : Metz, Sedan, Châtillon.

Le 4 septembre en a appelé à la nation armée, réponse : Orléans, Villiers-sur-Marne, sans compter le courant.

—

Depuis quelque temps les journaux s'occupent beaucoup du feu grégeois, et conseillent au gouvernement de la défense nationale de mettre de côté tout scrupule et de faire des environs de Paris un vaste bol de punch avec toute l'armée prussienne dedans en guise de ronds de citrons.

J'appuie de tout mon cœur, parce que je suis on ne peut plus convaincu que les soi-disant lois et convenances de la guerre *c'est de la farce* toute pure.

S'il était possible d'utiliser le célèbre *bouton du mandarin* pour anéantir en une demi-seconde le millier de sacs à choucroute de Bismark, lequel d'entre nous hésiterait ? Et pourtant il n'est pas dans la convention de Genève.

Mais de même que je suis d'avis que tout est bon pour se débarrasser d'un bandit qui veut vous étrangler, je crois que ce qui est mauvais, c'est de le prévenir de ce qu'on va lui faire.

Et je conclus en trouvant bien coupables ceux de mes confrères qui s'étendent depuis deux mois sur un engin dont nos ennemis ne devraient même pas, à l'heure qu'il est, soupçonner l'existence.

Si on ne les surprend pas, où sera le plaisir ?

—

Historique :

Dans une des compagnies de la garde nationale on venait d'épuiser pour les compagnies de marche la catégorie des célibataires, il manquait encore dix hommes; dix hommes mariés étaient donc menacés d'être pris.

Quatre caporaux se dévouent — je crois bien qu'ils faisaient partie des dix menacés. Mais n'importe ! Ils se dévouent, disais-je, font une battue dans le quartier et *cueillent* en une journée quarante et un célibataires au dessous de trente-cinq ans qui s'étaient privés avec un noble ensemble du plaisir de se faire incorporer dans la garde nationale.

Ils ont prétendu, dit-on, qu'ils ignoraient que Paris fût assiégé.

Ce fait est parlant, quelques chiffres suffiront à le commenter :

250 bataillons à 6 compagnies font 1,500 compagnies, lesquelles, à raison de 40 réfractaires l'une, donneraient 60,000 hommes.

60,000 hommes qui se recachaient... comme la violette; mais le poète l'a dit :

« La violette se cache, il faut l'aller chercher.

—

Aux remparts :

— Mon capitaine..., nous sommes dix-huit dans ce poste et il n'y a de place que pour dix hommes ?

— On ne peut pas tout faire à la fois, que diable !... Vous êtes bien pressés.

— Oui, mon capitaine... bien pressés.

Léon Bienvenu.

Le Gérant, ALTAROCHE.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

PRIMES DU *CHARIVARI*

Tout abonné d'UN AN — dont l'abonnement aura été fait *en une seule fois* et *sans intermédiaire* — aura droit de recevoir *franco* et pendant une année

LE PETIT JOURNAL POUR RIRE

PARAISSANT TOUTES LES SEMAINES

huit pages de texte et de dessins comiques, 52 numéros par an.

Dans chaque numéro une caricature de Grévin.

Ceux qui le préfèreront pourront recevoir, comme précédemment,

LA TOILETTE DE PARIS

JOURNAL DE MODES

Paraissant deux fois par mois, avec une Gravure de modes coloriée dans chaque numéro, donnant par conséquent 24 livraisons par an, avec autant de planches; Nouvelles ou Romans dans le texte. — Quatre de ces numéros contiennent, en outre, de nombreux patrons.

LIVRES ET ALBUMS

Les abonnés d'UN AN qui aimeront mieux une prime de librairie pourront choisir un ouvrage ci-dessous : 1° **Histoire de Paris**, par M. TH. LAVALLÉE, superbe volume grand in-8° illustré de 107 vues; 2° **Gulliver**, édition magnifique avec 400 dessins de GRANVILLE; 3° **Voyages dans l'Inde du prince Soltykoff**, grand in-8°, 38 belles planches à deux teintes; 4° **Paul et Virginie**, beau volume in-8° illustré par BERTALL; 5° **La Chine ouverte**, ouvrage du plus haut intérêt, 250 dessins variés; 6° Un de ces quatre albums comiques : **M. Cryptogame**, **le Docteur Faustus**, par Topfer; **la Chicane et l'Amour**, **Aimez-vous rire ?** par Damourette, Talin, Quillenbois, etc., etc.

N. B. — Les primes ci-dessus, sauf le **Petit Journal pour rire** et la **Toilette de Paris**, qui seront expédiés *franco*, comme il a été dit, devront toutes être retirées directement dans nos bureaux, sans quoi l'Abonné devra joindre à sa demande la somme de **1** fr. **50** c. pour frais de port.

GRANDE PRIME EXCEPTIONNELLE

Le Charivari, désirant en outre faire un splendide cadeau à tous ses abonnés indistinctement, même à ceux de TROIS MOIS, leur offre à des conditions incroyables de bon marché **cette grande Prime exceptionnelle :**

L'HISTOIRE DES DEUX RESTAURATIONS

par A. DE VAULABELLE

huit volumes in-8°,

sera adressée également *franco* contre l'envoi de

25 FRANCS

Pris dans nos bureaux, ce dernier ouvrage sera donné pour

20 FRANCS

Nota. — Les abonnés d'un an qui auront pris une des primes gratuites pourront, en sus, contre l'envoi des sommes ci-dessus indiquées recevra ces deux primes exceptionnelles.

TRENTE-NEUVIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 c. SAMEDI 10 DÉCEMBRE 1870

ABONNEMENS

PARIS

Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —

Les abonnemens partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

ABONNEMENS

DÉPARTEMENS

Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —

L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, W. C.
London.

LE CHARIVARI

BULLETIN POLITIQUE

En attendant que les opérations militaires retardées par la neige aient repris leur cours, les journaux discutent les vieilles questions.

Dans *le Siècle*, c'est l'aventure prusso-russe qui est sur le tapis.

Les deux compères pourraient bien donner une seconde édition de ce qui se passa entre la Prusse et l'Autriche coalisées contre le Danemark. Pour le moment tout semble aller à souhait. On a signé un traité occulte. On se prépare à l'exécuter.

Ce n'est jamais quand deux complices préméditent un attentat à main armée que la discorde se met entre eux. C'est lorsque le coup est fait.

Le Siècle n'a pas de peine à démontrer que dans l'alliance prusso-russe il y a une dupe, s'il n'y en a pas deux.

Jamais il n'y eut d'intérêts plus opposés et plus dissemblables que ceux de l'Allemagne et de la Russie.

Trois germes de division et de division prochaine apparaissent à présent.

D'abord la suprématie dans la Baltique ne peut manquer de mettre aux prises les deux rivaux. Ensuite la question des Principautés danubiennes.

Aujourd'hni c'est un prince prussien qui gouverne la Roumanie, mais la Prusse a tort de se figurer que la Russie tolèrera longtemps sur le bas Danube un Etat prussien, elle se trompe du tout au tout. Quiconque connaît les principautés sait de quelle force y sont les intrigues russes. Jamais la Russie ne tolèrera une rivale ni à Iassy, ni à Bucharest, ni même à Belgrade.

En voilà déjà plus qu'il n'en faudrait pour que ces deux Gaspards se prissent aux cheveux. Mais ajoutez les rancunes de l'Angleterre pour assaisonner le tout et le tableau sera complet.

L'Angleterre (elle ne nous l'a que trop bien prouvé pendant le premier empire) excelle à jouer ce rôle d'attiseuse de feu. Habile à exploiter les moindres prétextes, on la verra prochainement faire son œuvre souterraine et déchainer les convoitises.

D'ailleurs, comme le dit *le Siècle*, il n'y aurait même pas besoin d'elle à la rigueur, et la besogne se ferait toute seule.

L'Allemagne est de sa nature jalouse, envahissante, âpre au gain. Le jour où la Russie marcherait effectivement sur Constantinople, il y aurait une explosion terrible du sentiment germanique. Jamais non plus la Russie ne pardonnerait à la Prusse de devenir l'empire d'Allemagne.

De quelque côté qu'on regarde, par conséquent, les semailles de guerre sont faites, la moisson ne tardera pas à lever.

Soyons chevaleresques, mais ne le soyons pas trop.

Le général Trochu, dans sa lettre relative à l'échange des officiers prussiens, lettre d'une grande allure incontestablement, déclare que ces officiers ne pourront porter à l'armée prussienne qu'un avis, c'est que l'état moral de Paris, soutenu par l'esprit de dévouement et de sacrifice, n'a jamais été plus solide, et que tous nous nous préparons au combat.

La chose est vraie, mais ne pourraient-ils pas en même temps commettre quelques indiscrétions relatives aux derniers mouvemens de troupes récemment opérées. Les Prussiens ne nous traitent pas avec assez d'égards pour que nous fassions montre à leur endroit d'une magnanimité intempestive.

Tout ce qu'on peut nous demander, c'est de concilier ce que nous devons à l'humanité et ce que nous devons à la défense nationale.

Divers journaux reproduisent un document dont on ne peut ni confirmer ni infirmer quant à présent l'authenticité.

Ce document est un manifeste du comte de Cham-

bord, qui paraît croire que le moment est propice pour sortir de l'inaction dans laquelle il a vécu jusqu'ici.

Le manifeste du dernier représentant de la maison de Bourbon n'est qu'un assemblage de lieux communs attestant qu'il n'a rien appris ni rien oublié, et à ce compte le pastiche, si pastiche il y a, est parfaitement réussi.

D'après le comte de Chambord, la France pourra encore relever la tête si, instruite par l'expérience et fatiguée par tant d'efforts inutiles, elle consent à suivre le chemin que lui a tracé la Providence.

On ne saurait dire plus naïvement : Hors de moi pas de salut, car il est bien entendu que le chemin tracé par la Providence, auquel Henri V fait allusion, aboutit directement au carrefour du *Prenez mon ours*.

M. de Chambord ajoute :

« L'étranger sera chassé et notre territoire conservé, si nous concentrons sur une seule opinion tous nos efforts, toute notre force et tous nos sacrifices.

» N'oubliez pas que c'est en recourant à ces anciennes traditions de foi et d'honneur que la grande nation, réveillée pour un moment, recouvrera son pouvoir et sa gloire.

» Les institutions républicaines peuvent correspondre aux nouvelles aspirations du moment sans que pour cela la république puisse jamais s'établir dans notre vieux pays monarchique. »

Autant de mots autant d'inexactitudes ou de non sens.

M. le comte de Chambord a tort de faire appel à tous nos souvenirs en évoquant les vieilles traditions, car ces souvenirs nous apprennent que par deux fois la dynastie qu'il représente est rentrée en France en faisant cortège à l'invasion.

Si c'est à ces traditions là qu'il a voulu faire allusion, il aurait mieux fait de les laisser sommeiller.

Quant à la République, elle arrache au représentant du droit divin un aveu involontaire. Il confesse qu'elle *peut correspondre aux aspirations du moment*. Jamais le parti du : *rien appris*, *rien oublié*, ne s'était laissé aller à une pareille confidence.

M. de Chambord ajoute, il est vrai, que jamais la République ne pourra s'établir dans notre vieux pays monarchique. Il se trompe ; car ce sont les monarques eux-mêmes qui se chargent de l'implanter peu à peu dans le sol. Nous venons de faire la cruelle expérience de ce que peut semer de désastres l'ineptie d'un souverain. Cette expérience, pourquoi la recommencerait-on avec M. de Chambord ?

D'autres généraux d'antichambre, d'autres confesseurs, d'autres laquais galonnés envahiraient les Tuileries à sa suite, mais ce serait ou jamais le cas d'appliquer la légende de Gavarni :

— Tant plus cela changerait, tant plus ce serait la même chose.

Que du moins l'effroyable leçon que nous avons reçue nous profite.

Nous avons été dupés et ruinés par trop d'intendans infidèles pour ne pas comprendre que le moment est venu de gérer nos affaires nous-mêmes.

Que M. le comte de Chambord continue donc à rester un *sire* platonique, c'est ce que peuvent lui souhaiter de plus heureux ses amis les plus dévoués. S'il remontait sur le trône, ce ne serait que pour en tomber à bref délai, et nous ne voyons pas en quoi il serait bien avancé si par dessus le marché il se donnait le plaisir d'écraser la France dans sa chute.

Pierre Véron.

BIJOU PERDU

L'établissement de quelques boucheries canines (boucheries cyniques, comme disent quelques-uns) vient de donner un nouvel essor à l'industrie des voleurs de chiens. Ce maraudage se pratique aujourd'hui sur une vaste échelle, et les amis des amis de l'homme feront bien de veiller avec soin sur Azor et sur Mirza.

Ce qui vient d'arriver à Cham doit servir d'exemple aux propriétaires de chiens. Puissent, du reste, les aventures de ce genre avoir toutes le même dénoûment !

Hier Bijou avait disparu, à peine perdu de l'œil pendant une demi-minute, et Cham, bouleversé, se livrait à la recherche éplorée que vous pouvez imaginer.

Il entre chez l'imprimeur voisin, commande et fait afficher immédiatement un placard promettant CENT FRANCS de récompense à qui rapportera l'animal disparu.

Et, ce soin pieux accompli, la recherche continue sans désemparer.

Au coin d'une rue Cham avise un voyou qui, portant sur l'épaule un sac d'où semblaient sortir quelques gémissemens, débattait avec une cuisinière un trafic clandestin. Cham, illuminé d'un pressentiment, se mêle à la conversation et parvient à se convaincre qu'il est en présence d'un revendeur de chiens offrant la marchandise et trouvant quelque peine à la placer.

Cham se pose en amateur, et bientôt il a la bonne chance de trouver au fond du sac le pauvre Bijou, qui avait eu lui-même la chance non moins heureuse de n'avoir été qu'un peu étranglé avant d'y entrer.

Notre ami dissimula son émotion, et il entama froidement le marché... Que dis-je ! il médit de Bijou et le ravale ! Horrible !!!

— Ça, dit-il, un belle bête ! Vous voulez rire... Ça pèse trois livres tout au plus et ça n'a pas vingt onces de bonne viande.

Bref, Cham achète Bijou pour dix francs, comme fourniture de garde-manger.

Le marché consommé, Cham rentre en possession de son favori, suit le voyou jusqu'en vue d'une de ses affiches, et lui fait lire qu'il aurait pu recevoir cent francs pour la restitution de Bijou, au lieu de dix francs que lui a procurés sa vente.

Première expiation.

La seconde a été préparée par un signe qu'a fait Cham à deux gardes nationaux qui, sur sa dénonciation, ont arrêté le voleur de chiens. Les dix francs iront à la souscription pour les blessés.

Telle est la véridique histoire du nouveau *Bijou perdu*. Elle ne donnera pas lieu à un second chef-d'œuvre pour l'Opéra-Comique, mais elle peut fournir une bonne historiette à une nouvelle *Morale en action*.

E. Villers.

Un paysage en 1870.

CHRONIQUE DU JOUR

Comme nous avions eu *le Mémorial de Sainte-Hélène*, nous aurons donc *le Mémorial de Wilhelmshœhe* (si le compositeur oublie quelques consonnes, pardonnez-lui) Napoléon III falsifie l'histoire comme la falsifiait Napoléon Ier. Quand un de ces gaillards tombe, vous comprenez bien qu'il n'en veut point avoir le démenti, et *que ce n'est pas sa faute.*

Comment, lui, l'omnipotent, il aurait conçu, rêvé des monstruosités, et les monstruosités n'auraient pas abouti, n'auraient pas réussi! *Il y a quelque chose là dessous!* une trahison quelconque! C'est la faute à Grouchy! C'est la faute aux idéologues!...

Aux idéologues surtout! Ces idéologues, quelle engeance! Figurez-vous, mesdames et messieurs, qu'ils étaient une quinzaine — quelquefois dix-sept — sur 283 qui hasardaient de temps à autre quelques observations, objections, remontrances, touchant le budget de la guerre. Et quand on allait au vote ils étaient jusqu'à 15 — quelquefois 17 — qui refusaient les subsides. Les 268 ou les 266 autres votaient d'ensemble, haut la main, accordaient tout, n'importe... Si les munitions ont manqué, c'est la faute aux 17!

Sur le champ de bataille, l'oncle surpassait un peu le neveu; mais pour la façon d'écrire l'histoire ils se valent.

A la vérité, l'histoire hausse les épaules et passe.

—

Ecoutons Arthur Loth, prophète de *l'Univers :*

« S'il entre dans le plan du général Trochu de livrer bataille demain (Loth prophétisait mercredi soir) le jour sera propice. C'est demain, 8 décembre, la fête de l'Immaculée-Conception de la sainte Vierge, jour de prières pour les catholiques, jour de grâces pour la France.

» La dévotion particulière de la France pour la mère de Dieu est un de ses titres de salut, et quand l'heure de l'intervention divine viendra, elle lui sera plus utile pour les délivrer du prussien hérétique que les armées de guerre les plus redoutables... »

Quel courage ne faut-il pas avoir pour plaisanter de la sorte en un pareil moment!...

—

Je trouve dans l'*Orateur du peuple*, de Fréron, fils du Fréron qu'immortalisa Voltaire, une page que Veuillot — le Fréron de nos jours — devrait bien méditer chaque fois qu'il s'apprête à injurier le grand homme.

Fréron fils, en 1791, à l'occasion des honneurs rendus par la ville de Paris aux cendres de Voltaire, écrivait ceci :

« Je suis peut être le seul de toute la France à qui il fût permis de n'être point voltairien; mais la liberté de mon pays m'est si précieuse, si sacrée; je suis tellement épris de la tolérance, de la philanthropie, que je ne vois plus dans le philosophe de Ferney l'écrivain irascible qui vomit l'injure et la calomnie, mais le grand homme et le bienfaiteur de l'humanité. Divine influence de la liberté qui éteint les haines, nous rend indifférens pour les outrages qui ne nous sont que personnels, nous dégage des petites passions qui agitent les peuples esclaves et n'éveille notre sensibilité que pour les choses utiles à la patrie! »

Oui, mais rancune de prêtre et de clérical est plus tenace.

—

Dans un cercle où se trouvait un de nos plus renommés feuilletonistes, on discutait la question de la réouverture des théâtres.

Le plus grand nombre la jugeait intempestive, inopportune.

— Je m'en voudrais à la mort, fit quelqu'un, dans les circonstances pénibles où nous sommes et au milieu du deuil de tant de familles, de goûter un seul instant de plaisir, de jouissance égoïste.

— C'est bien mon avis fit le feuilletoniste (dont la modestie est moins discutable que le talent), c'est absolument mon avis; aussi, depuis l'investissement de Paris, *me suis-je empressé de ne jamais relire mes articles!*

Gabriel Guillemot.

Le Gérant, ALTAROCHE.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

PRIMES DU *CHARIVARI*

Tout abonné d'UN AN — dont l'abonnement aura été fait *en une seule fois* et *sans intermédiaire* — aura droit de recevoir *franco* et pendant une année

LE PETIT JOURNAL POUR RIRE

PARAISSANT TOUTES LES SEMAINES

huit pages de texte et de dessins comiques, 52 numéros par an.

Dans chaque numéro une caricature de Grévin.

Ceux qui le préfèreront pourront recevoir, comme précédemment,

LA TOILETTE DE PARIS

JOURNAL DE MODES

Paraissant deux fois par mois, avec une Gravure de modes coloriée dans chaque numéro, donnant par conséquent 24 livraisons par an, avec autant de planches; Nouvelles ou Romans dans le texte. — Quatre de ces numéros contiennent, en outre, de nombreux patrons.

LIVRES ET ALBUMS

Les abonnés d'UN AN qui aimeront mieux une prime de librairie pourront choisir un ouvrage ci-dessous : 1° **Histoire de Paris**, par M. TH. LAVALLÉE, superbe volume grand in-8° illustré de 107 vues; 2° **Gulliver**, édition magnifique avec 400 dessins de GRANVILLE; 3° **Voyages dans l'Inde du prince Soltykoff**, grand in-8°, 38 belles planches à deux teintes; 4° **Paul et Virginie**, beau volume in-8° illustré par BERTALL; 5° **La Chine ouverte**, ouvrage du plus haut intérêt, 250 dessins variés; 6° Un de ces quatre albums comiques : **M. Cryptogame**, **le Docteur Faustus**, par Topfer; **la Chicane et l'Amour**, **Aimez-vous rire?** par Damourette, Talin, Quillenbois, etc., etc.

N. B. — Les primes ci-dessus, sauf le **Petit Journal pour rire** et la **Toilette de Paris**, qui seront expédiés *franco*, comme il a été dit, devront toutes être retirées directement dans nos bureaux, sans quoi l'Abonné devra joindre à sa demande la somme de **1** fr. **50** c. pour frais de port.

GRANDE PRIME EXCEPTIONNELLE

Le Charivari, désirant en outre faire un splendide cadeau à tous ses abonnés indistinctement, même à ceux de TROIS MOIS, leur offre à des conditions incroyables de bon marché **cette grande Prime exceptionnelle :**

L'HISTOIRE DES DEUX RESTAURATIONS

par A. DE VAULABELLE

huit volumes in-8°,

sera adressée également *franco* contre l'envoi de

25 FRANCS

Pris dans nos bureaux, ce dernier ouvrage sera donné pour

20 FRANCS

Nota. — Les abonnés d'un an qui auront pris une des primes gratuites pourront, en tous, contre l'envoi des sommes ci-dessus indiquées recevra ces deux primes exceptionnelles.

TRENTE-NEUVIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 c. DIMANCHE 11 DÉCEMBRE 1870

ABONNEMENS

PARIS

Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

—

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

—

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

—

ABONNEMENS

DÉPARTEMENS

Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —

L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

—

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

—

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, W. C.
London.

—

LE CHARIVARI

BULLETIN POLITIQUE

Est-ce un congrès, est-ce une conférence?

Plusieurs journaux épiloguent sur ce puéril sujet, se lançant dans des dissertations à perte de vue. En conscience, quel intérêt peut avoir le nom, quand la chose n'en a pas?

Un congrès ou une conférence, ainsi que nous le démontrions hier, aboutirait à un avortement certain. A quoi bon déranger ces vieux gratteurs de papier, ces diplomates cacochymes qui depuis vingt ans n'ont su ni rien prévoir ni rien empêcher?

Quand la Russie étend la main sur Constantinople, elle donne, au détriment de l'Angleterre, une nouvelle édition du fameux *coup du commandeur*.

Comment s'imaginer que lorsqu'elle sent sa proie à portée elle aura la bonhomie de s'arrêter devant les harangues de deux ou trois messieurs à frac brodé?

Mon pauvre John Bull, c'est tant pis pour tes balles de coton, tes harengs saurs et tes cachemires de l'Inde; tant pis pour ton égoïsme qui, les pieds sur les chenets, nous regardait massacrer en dodelinant la tête.

Il faut ou te décider à ne plus être rien ou retrousser tes manches pour te mêler à la lutte. Constantinople pris aujourd'hui, Anvers et la Hollande seront pris demain. Alors l'Angleterre tombe au rang de puissance de quatrième ordre; alors surtout (car je te sais, ô John Bull! plus sensible aux questions d'intérêt qu'aux questions d'amour-propre), alors plus de gros bénéfices, plus de navires sillonnant les mers, plus de millions, plus de rosbifs saignans, plus de grogs bien chauds, plus de chevaux de course.

Tous les congrès du monde n'y feront rien si la poudre ne parle pas.

Une correspondance de *l'Indépendance belge*, vieille de quinze jours, donnait comme probable une alliance entre l'Angleterre, la Turquie, l'Autriche, l'Espagne, l'Italie, la Belgique et la Hollande.

Quelque étrange que soit cet amalgame, il n'en produirait pas moins une armée de douze cent mille hommes qui pourraient donner du fil à retordre aux deux croquemitaines européens.

Quant aux protocoles et aux memorandums, ils ont fait leur temps. Ceux qui en ce moment auraient le piteux courage de s'asseoir autour d'un tapis vert se voueraient à un ridicule dont l'histoire se tiendrait les côtes à travers les âges.

Le Journal des Débats, qu'on n'accusera pas de tendresse pour la République, constate ce matin que « nous avons montré à l'Europe un spectacle étonnant et inattendu, celui d'une nation qui, même sans avoir pu se consulter par l'entremise de ses représentans régulièrement élus, parvient, par un effort de volonté et de sagesse, à se reconstituer, à se modérer, à s'unir et à se diriger au milieu des circonstances les plus propres à briser même l'organisation sociale la plus solide. »

On ne saurait rendre à la République un hommage plus complet. Elle seule pouvait donner un pareil lendemain aux effroyables crimes de la monarchie.

Aussi *la Gazette de France* est-elle obligée de reconnaître avec M. de Chambord que la France, pour le moment, aspire à la République. Elle ajoute, il est vrai, que la France est monarchique jusque dans la moelle de ses os. Si elle a voulu dire que la monarchie est la maladie de la moelle épinière des nations, nous ne voyons rien à contester dans cette consultation politico-médicale. Mais ce n'est pas une raison pour ne pas essayer de sauver la malade.

Qu'a été la monarchie depuis Henri IV? Elle a été l'imbécillité avec Louis XIII, la vanité folle avec Louis XIV, qui nous a conduits à deux doigts de notre perte, le vice ignoble avec Louis XV, l'impuissante nullité avec Louis XVI, la tyrannie couronnée par l'invasion

avec Napoléon Ier, la réaction aboutissant à la révolution avec Louis XVIII et Charles X, l'émeute permanente avec Louis-Philippe, la dilapidation, le crime, la ruine et l'infamie avec Napoléon III.

Franchement, si après de tels états de services la France ne donne pas son compte à la monarchie, c'est que, comme la femme de Sganarelle, elle tiendrait à être battue, vilipendée et pillée.

Nous avons de nos concitoyens une estime assez haute pour supposer qu'ils ne feront jamais publiquement un pareil aveu.

On lit dans plusieurs comptes-rendus des obsèques du général Renault, que M. l'archevêque de Paris, après l'absoute, a prononcé le discours suivant :

« En passant tout à l'heure auprès du corps de mon cher et regretté collègue le général Renault, trois sentimens m'ont été inspirés :

» En voyant ceux qui disparaissent. . . . .

» 2° . . . . . .

Primo ! secundo ! Nous voudrions bien savoir ce que l'ombre de Bossuet et de Massillon peut penser de cette éloquence marquée en chiffres connus.

Il appartenait à M. Darboy d'inventer l'art de numéroter ses émotions.

Pierre Véron.

UNE JOLIE REPLIQUE.

L'autre jour les bataillons de marche du 3e arrondissement amenaient à l'Hôtel-de-Ville trois canons qu'ils offraient à la République.

— Ce sont, dit le maire, M. Bonvalet, trois nouveaux-nés que nous présentons au gouvernement de la défense nationale.

M. Dréo, secrétaire du gouvernement, demanda alors la parole :

— On vient de nous parler de nouveaux-nés, a-t-il dit. Or le vœu le plus cher que forment tous les parens pour les nouveaux-nés, c'est de les entendre parler le plus tôt possible.

Ce vœu-là nous aussi nous le formons ardemment, et nous espérons que leur voix sera bientôt connue et redoutée de l'ennemi.

Le défilé a commencé ensuite aux cris mille fois répétés de *vive la République !*

Paul Girard.

Un procédé certain pour faire sensation.

Vous entrez dans un café, et après vous être assis, vous demandez à haute voix :

— Garçon ! *l'Indicateur des chemins de fer !*

Immédiatement tous les consommateurs s'arrêtent et vous regardent avec curiosité.

PIGEONS ET VAUTOURS

Les Chinois font usage d'un bien ingénieux moyen pour préserver leurs pigeons des serres des oiseaux de proie. Ils leur attachent un petit sifflet très léger sous les plumes de la queue. La rapidité du vol des pigeons force l'air de traverser le sifflet qui rend alors un son aigu et prolongé.

Vous voyez d'ici le nez que fait l'aigle, l'épervier ou le vautour qui, de loin, a aperçu un pigeon et s'élance pour le croquer : au bruit insolite du sifflet, il s'arrête étonné; puis, effrayé, il s'en retourne à tire-d'ailes, persuadé qu'il a failli avoir affaire à un oiseau extraordinaire et armé peut-être.

Si notre directeur des postes voulait tenter quelques essais de ce genre, peut être arriverait-il à préserver nos messagers ailés de la griffe des oiseaux de proie prussiens, qui assurément ne sont point plus braves que leurs confrères de la Chine.

J. Denizet.

CHRONIQUE DU JOUR

Encore une jolie chose dans *l'Univers !* Un docteur, — c'est un docteur, notez le point, — y écrit ce qui suit :

« Je comprends de moins en moins le gouvernement qui a déjà laissé faire tant de mal et qui n'a pas eu la grandeur d'âme de demander des prières publiques en ces jours calamiteux, un pélérinage à Sainte-Geneviève... »

Un médecin croyant aux vertus des pèlerinages et des prières publiques !... Vrai ! je pensais que les Facultés n'en faisaient plus de ceux-là.

Voyons ! voyons ! docteur..., encore y faut-il quelques flacons d'eau de la Salette ?

—

On aurait tort d'ailleurs de croire que dans notre Paris investi il n'y a point place pour une douce gaieté. Ecoutez plutôt :

Le comité d'artillerie a tenu à constater que dans les derniers combats livrés sur la Marne les résultats décisifs obtenus par l'artillerie ont été dus exclusivement *aux pièces fabriquées d'après l'ancien système.*

Cette réclamation est un pur chef-d'œuvre.

Dont acte, excellent comité, dont acte !

—

Et cette correspondance de Berlin, ne vaut-elle point son pesant de beurre ?

« La Bavière a la prétention de conduire elle-même ses affaires extérieures, de voir maintenue son autonomie militaire et son *veto* sur les questions d'alliance... Le comte de Bismark a posé les alternatives suivantes : ou les ministres de la Bavière renonceront aux prétentions actuelles, ou la Bavière se regardera comme exclue de la nouvelle confédération. »

Tu l'entends, ma pauvre Bavière ! *Exclue de la nouvelle confédération* !... Et ce sera bien fait, na !...

—

Quelqu'un se présente l'autre jour aux bureaux du *Constitutionnel* et demande M. Cucheval, vous savez ?... le même dont on a dit qu'il *cumulait* jadis,.. — Cucheval ! fit un des plus vieux et des plus graves rédacteurs de la maison, il y a longtemps que nous ne l'avons pas vu..., il doit avoir été mis en réquisition.

—

Ce n'est pas d'aujourd'hui que la chair de l'âne est déclarée excellente. Xénophon raconte dans sa *Retraite des*

CROQUIS PAR CHAM.

C'EST BIEN FAIT !

- Shocking perfidie ! au moment où moi trinquer avec vo !

DES PETITS SERVICES QUI N'ENTRETIENNENT PAS TOUTES LES AMITIÉS.

Bismark aidant Mentschikoff à remettre son paletot noisette.

S'étant fait une fête d'assister sans danger à la bataille de Paris.

— On lâcherait donc ses vieux amis ?

Entre les deux son cœur commence à balancer ?

Le roi de Bavière préférant accompagner son armée sur le piano que sur la Marne.

dix mille que les soldats de Cyrus, dès le début même de la campagne, s'en régalaient volontiers.

« Cette chair, dit Xénophon, qui rappelle celle du cerf, est vraiment délicate. »

Xénophon et les soldats de Cyrus ne l'appréciaient pas plus que nous.

—

« Il est à remarquer, dit Camille Desmoulins, que les Grecs et les Romains qui firent de si grandes choses, n'avaient point de troupes réglées. Les troupes réglées perdirent sous les empereurs tout ce qu'avaient conquis les gardes nationales sous les consuls. »

Mably soutient de son côté que c'est la distinction de l'armée d'avec les gardes nationales qui lorsqu'elle commença à s'introduire perdit la Grèce et la république romaine...

Grâce à l'héroïque attitude de la garde nationale parisienne devant l'ennemi, ces distinctions dangereuses et si profondément entretenues par l'empire sont désormais effacées. Le système des *armées nationales* composées de l'universalité des citoyens en état de porter les armes a gain de cause désormais.

—

Que dites-vous de ce portrait de Tibère par Tacite !

« Tibère avait l'habitude de garder les mêmes hommes au pouvoir et de les laisser la plupart jusqu'à la fin de leur vie dans les mêmes commandemens militaires, dans les mêmes administrations.

» On varie sur les motifs de cette conduite ; les uns disent que Tibère maintenait irrévocablement son premier choix pour s'épargner l'ennui de choisir de nouveau ; d'autres, qu'ombrageux de toutes choses il craignait de multiplier ses faveurs ; d'autres encore que si son esprit était consommé dans la ruse, sa volonté était indécise. »

Ne voilà-t-il pas trait pour trait un croquis de l'homme de Wilhelmshohe ?

—

Et à ce propos je copie dans un journal contemporain du procès de Boulogne devant la cour des pairs cet autre portrait pris sur le vif de celui qu'on appelait alors le *prince Louis* :

« Le prince est petit de taille, chétif d'aspect ; rien dans sa personne qui appelle la sympathie. Le front est bas et étroit, l'œil est petit, incolore et vague ; le nez fort, la moustache épaisse ; il n'a de beau que *ses dents.* »

A quel jeu de mots terrible, à trente ans de distance, le hasard s'est-il amusé là !

Gabriel Guillemot.

IL EST BIEN ENTENDU QUE LE CHARIVARI, **dès que le siège sera terminé,** REPRENDRA SON ANCIEN FORMAT, AUQUEL IL N'A RENONCÉ MOMENTANÉMENT QUE POUR CAS DE FORCE MAJEURE.

La vente au numéro du CHARIVARI a lieu maintenant chez M. STRAUSS, 7, rue du Croissant.

Le Gérant, ALTAROCHE.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

PRIMES DU *CHARIVARI*

Tout abonné d'UN AN — dont l'abonnement aura été fait *en une seule fois* et *sans intermédiaire* — aura droit de recevoir *franco* et pendant une année

LE PETIT JOURNAL POUR RIRE

PARAISSANT TOUTES LES SEMAINES

huit pages de texte et de dessins comiques, 52 numéros par an.

Dans chaque numéro une caricature de Grévin.

Ceux qui le préfèreront pourront recevoir, comme précédemment,

LA TOILETTE DE PARIS

JOURNAL DE MODES

Paraissant deux fois par mois, avec une Gravure de modes coloriée dans chaque numéro, donnant par conséquent 24 livraisons par an, avec autant de planches ; Nouvelles ou Romans dans le texte. — Quatre de ces numéros contiennent, en outre, de nombreux patrons.

LIVRES ET ALBUMS

Les abonnés d'UN AN qui aimeront mieux une prime de librairie pourront choisir un ouvrage ci-dessous : 1° **Histoire de Paris**, par M. TH. LAVALLÉE, superbe volume grand in-8° illustré de 107 vues ; 2° **Gulliver**, édition magnifique avec 400 dessins de GRANVILLE ; 3° **Voyages dans l'Inde du prince Soltykoff**, grand in-8°, 38 belles planches à deux teintes ; 4° **Paul et Virginie**, beau volume in-8° illustré par BERTALL ; 5° **La Chine ouverte**, ouvrage du plus haut interêt, 250 dessins variés ; 6° Un de ces quatre albums comiques : **M. Cryptogame**, **le Docteur Faustus**, par Topfer ; **la Chicane et l'Amour**, **Aimez-vous rire ?** par Damourette, Talin, Quillenbois, etc., etc.

N. B. — Les primes ci-dessus, sauf le **Petit Journal pour rire** et la **Toilette de Paris**, qui seront expédiés *franco*, comme il a été dit, devront toutes être retirées directement dans nos bureaux, sans quoi l'Abonné devra joindre à sa demande la somme de **1** fr. **50** c. pour frais de port.

GRANDE PRIME EXCEPTIONNELLE

Le Charivari, désirant en outre faire un splendide cadeau à tous ses abonnés indistinctement, même à ceux de TROIS MOIS, leur offre à des conditions incroyables de bon marché **cette grande Prime exceptionnelle :**

L'HISTOIRE DES DEUX RESTAURATIONS

par A. DE VAULABELLE

huit volumes in-8°,

sera adressée également *franco* contre l'envoi de

25 FRANCS

Pris dans nos bureaux, ce dernier ouvrage sera donné pour

20 FRANCS

Nota. — Les abonnés d'un an qui auront pris une des primes gratuites pourront, en sus, contre l'envoi des sommes ci-dessus indiquées recevra ces deux primes exceptionnelles.

TRENTE-NEUVIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 c. LUNDI 12 DÉCEMBRE 1870

ABONNEMENS

PARIS

Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

ABONNEMENS

DÉPARTEMENS

Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —

L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, W. C.
London.

LE CHARIVARI

LA SEMAINE DE LA BOURSE

Du boulevard des Italiens.
Dimanche 11 décembre 1870.

Monsieur le rédacteur,

J'ai confié au dernier ballon une lettre à l'adresse suivante :

A Son Excellence le comte de Moltke, chef d'état-major général de l'armée prussienne,
A VERSAILLES.

Voici le contenu de cette lettre :

Monsieur le comte,

Vous ne serez peut-être pas fâché de savoir quel effet a produit sur la bourse la nouvelle de la défaite de l'armée de la Loire et de la reprise d'Orléans par vos troupes.

La Bourse me charge de vous remercier de l'aimable empressement avec lequel vous avez bien voulu lui faire connaitre ces deux évènemens dont elle ne s'est nullement exagéré les conséquences.

Si vous persistez dans cette bonne pensée de nous envoyer de temps en temps quelqnes nouvelles sur la situation militaire, veuillez y mettre la précision qui vous caractérise en général et qu'on ne trouve pas malheureusement dans votre dernière lettre.

La bourse, en la lisant, ne s'est pas plus découragée que la population de Paris. Votre missive a produit à peine une baisse insignifiante.

En attendant, monsieur le comte, les prochaines nouvelles qu'il vous plaira de nous faire parvenir, j'ai l'honneur d'être, de Votre Excellence,

Le très humble, mais très peu dévoué serviteur.

CASTORINE.

Cette lettre était à peine terminée qu'on me fait lire les dépêches transmises au gouvernement par les facétieux pigeons de Ferrières.

Nous voudrions croire que M. de Moltke n'est pour rien dans cette grotesque ruse de guerre, mais il est malheureusement pour lui bien difficile d'admettre qu'un état-major aussi discipliné que l'état-major de l'armée prussienne se permette un stratagème quelconque sans le consentement de son chef.

En tout cas, les dépêches d'hier, si elles ont eu la prétention de nous intimider, n'ont obtenu au lieu d'un succès de terreur qu'un succès de fou-rire. Messieurs les Prussiens veulent mettre un peu de gaieté dans la situation.

Grand merci !

Permettez-moi maintenant, monsieur le rédacteur, de vous présenter quelques vieilles connaissances dans la personne de nos seigneurs les fonds espagnols.

Il y avait déjà quelque temps qu'on ne les voyait plus à la bourse ; ils y ont reparu avec un certain succès depuis l'élection du duc d'Aoste au trône des Espagnes.

Ce n'est pas que les fonds espagnols soient plus monarchiques que républicains, mais ils aiment, comme tous les fonds, la tranquillité en même temps que la liberté, et ils pensent que l'avènement du duc d'Aoste est de nature à assurer l'une et l'autre à leur pays.

Comme c'est aussi la pensée des spéculateurs, les fonds espagnols ont été assez recherchés cette semaine.

La rente italienne a été mieux tenue que la semaine dernière. Les spéculateurs qui en avaient vendu sur la question d'Orient se rassurent en songeant que la conférence de Constantinople écartera tous les nuages qui semblaient s'accumuler du côté du Bosphore.

Figurez-vous, monsieur le rédacteur, que dans la crise où nous sommes il y a des gens qui m'abordent pour me demander si je ne répondrai pas à la lettre publiée par Cernuschi, dans *le Siècle*, sur l'emprunt de Tours.

Messieurs, ne voyez-vous donc pas que je suis

de l'avis de l'éminent économiste jusqu'à la dernière ligne de sa lettre exclusivement : oui, le souscripteur à l'emprunt de Tours fait un placement à 7 1/2 pour trente ans, mais il n'est pas exact que cet emprunt « évalué en 3 0/0 ressorte non pas à 42 mais à 60. »

M. Cernuschi base son affirmation sur ce que le 3 0/0 consolidé est remboursable à 100 francs. D'abord la rente française consolidée n'est pas remboursable. Il faudrait que la rente fût cotée au-dessus de 100 fr. à la bourse pour que le gouvernement nous offrît le remboursement à ce prix.

Le porteur n'aurait alors aucun avantage au remboursement. Quand l'amortissement fonctionne et qu'on y consacre une somme pour amortir des rentes, cela se pratique au cours moyen des jours où l'on achète par l'entremise des agens de change.

Mais il s'agit bien de l'emprunt de Tours ; battons les Prussiens, voilà l'essentiel pour le moment ; la bourse y compte et tient à merveille ses cours, voyez plutôt ceux de clôture d'hier : 53 65 le 3 0/0 et l'emprunt à 54 70.

Agréez, etc.

CASTORINE.

Pour copie conforme :

Zabban.

PROPOS DE SIEGE

« La nouvelle reine d'Espagne, duchesse d'Aoste, vient d'accoucher d'un prince, » annonçaient l'autre jour les journaux bien informés.

O merveille ! La lionne accouche de lionceaux, la chienne produit de petits caniches, la poule fait éclore des poussins, la bourgeoise, l'ouvrière, la paysanne, mettent au monde de petits enfans, mais la duchesse d'Aoste accouche... d'un prince.

Ni fille ni garçon : prince. Il naît prince. Fœtus, dans le ventre — auguste — de sa mère, il était déjà prince en espérance. Les — augustes — entrailles maternelles s'entr'ouvrirent, et, sans crier gare, il jaillit prince, c'est-à-dire sans doute issu d'une race à part qui est au-dessus de l'espèce humaine, grandira en s'habituant à penser qu'il est pétri d'autre limon que vous et moi, que les peuples sont chair à canon, les hommes matière à impôt et les femmes créées pour l'amusement des souverains.

Et si quelqu'un veut lui faire des observations, il pourra répondre :

— Que voulez-vous ? ce n'est pas ma faute, je suis né prince.

⁂

On lit dans les *Petites-Affiches :*

« Un ancien militaire, muni de toutes les pièces, désire remplacer, etc., s'adresser... »

Est-ce que par hasard on pourrait ensore, trois mois après le 4 septembre, pour de l'argent, se dispenser de remplir son devoir et de marcher à l'ennemi ?

Ce fait est excessivement grave et me parait digne d'appeler la plus sérieuse attention du gouvernement.

⁂

Paris-Journal cite avec orgueil le 116e bataillon de la garde nationale, non, comme on pourrait le croire, parce qu'il s'est vaillamment conduit à la prise de la Gare-aux-Bœufs ou que ses compagnies de guerre sont presque exclusivement composées de volontaires, mais bien parce qu'il compte dans ses rangs M. du Lac, M. de Biencourt, M. de Suzainnecourt, etc., tous gens, comme on le voit, *appartenant à la meilleure société.*

Paris-Journal oublie quelques autres des gentilshommes qni composent le 116e, entre autres son commandant : M. Langlois de la Gare-aux-Bœufs ; M. Du Randeau, artiste bien connu ; M. de Veria, peintre ; M. Lefebvre de la Femme-Couchée ; M. Carjat de la rue Notre-Dame-de-Lorette ; — et même le signataire de ces lignes : M. d'—Aclin-du-*Charivari.*

Nous aimons à croire que cet oubli de notre gracieux confrère est involontaire.

Emile Daclin.

LES CONSEILS GÉNÉRAUX

Le Mercure de Souabe reproduisant une correspondance du quartier général de Versailles, dit qu'il est de nouveau question d'un armistice que Paris, cette fois, accepterait *sans ravitaillement.* Cet armistice serait de dix jours pendant lesquels le gouvernement convoquerait une Constituante *ou les conseils généraux,* etc.

Si nous enregistrons ce potin, ce n'est pas pour en signaler l'insigne fausseté. Tout ce qui sort du Versailles prussien est marqué au même coin.

C'est pour constater que la République a laissé substituer en France les conseils-généraux de l'empire, entachés du vice radical des candidatures officielles.

Certes, il n'y a pas lieu de les remplacer, et ce n'est pas nous qui demanderions la convocation des collèges ; à l'heure où nous sommes, il n'y a place que pour le combat, et le canon seul a droit de vote.

Mais il eût été logique, ce nous semble, de dissoudre les conseils-généraux, en attendant le moment propice d'en appeler d'autres, en même temps qu'on a dissous le Corps législatif en attendant la convocation d'une Constituante.

C'eût été logique, disons-nous : ajoutons que c'eût été prudent.

Nous possédons une école réactionnaire qui comprend assez étrangement la situation pour s'imaginer que les conseils généraux de l'empire existent encore actuellement et légalement. N'avons-nous pas vu naguère encore *la Patrie* demander qu'on les convoquât d'urgence pour leur remettre les destinées du pays.

C'était le jour même où M. de Bismark demandait qu'on lui remît le Mont-Valérien en échange d'un armistice. Ces deux propositions faisaient la paire.

Il faut donc enlever aux conseils généraux de l'empire leur existence de fait, afin que nul désormais ne soit tenté de tenir compte de cette entité de pure ou plutôt d'impure convention.

La mesure aurait toujours du bon, ne fît-elle qu'amener la cessation des articles de *la Patrie.*

Paul Girard.

CHRONIQUE DU JOUR

Dernièrement un monsieur bien mis se présente chez un autre monsieur très influent quj l'avait invité à dîner.

– Décidément on ne peut pas leur faire avaler le canard pour du pigeon.

Signe particulier : le premier monsieur portait un riche manteau à collet de fourrures.

Il entre et est reçu dans l'antichambre par une sorte de souillon dont le tablier avait trempé dans toutes les immondices de la cuisine contemporaine. Le souillon se met en devoir de débarrasser l'invité de son manteau.

— Prenez garde, s'écrie celui-ci. Vous êtes horriblement dégoûtante, ma chère. Ne frottez pas mon col sur votre tablier, sacrebleu.

Après avoir surveillé le placement de son manteau, notre homme pénètre dans le cabinet de son hôte, et commence ainsi l'entretien :

— Vous avez, cher monsieur, une servante d'une malpropreté repoussante...

L'hôte dissimule, et change de conversation.

A table, l'invité voit avec étonnement la souillon, débarrassée de son tablier, s'asseoir à sa droite.

C'était la maîtresse de la maison, la femme du monsieur influent.

—

Un des mille inconvéniens du siège consiste en effet en ceci, que beaucoup de familles ont été obligées de se priver de leurs bonnes, ce qui amène de fâcheux quiproquos. La bonne commence à devenir un être de raison, quelque chose qui pourrait être, mais qui n'est plus sérieusement, à peu près comme le fromage et le bœuf. Si le siège se prolonge encore une cinquantaine d'années, comme il paraît probable puisque nous ne nous rendrons jamais et que les Prussiens ne voudront jamais s'en aller, nos petits-neveux, en s'entretenant de nous avec admiration ne manqueront pas de dire

« Du temps où l'on avait des bonnes et du fromage.

Quant au bœuf, ils le citeront peut-être, mais sans y croire; ce sera l'animal fabuleux qui remplacera l'hippogriffe; et l'on écrira des contes très-amusans, où il y aura un prince qui mangera du bœuf à son dîner.

—

Telle est la première moralité que je tire de mon anecdote. La seconde est à l'adresse de M. de Bismark.

Qu'il apprenne par ce fait (et puisse-t-il en mourir de honte !) que dans Paris, la ville bloquée, on s'invite encore à dîner.

—

Il paraît d'ailleurs que M. de Bismark, dans sa clémence, aurait voulu imiter Henri IV et ravitailler Paris. Il aurait, dans un accès de sympathie, envoyé un parlementaire qui aurait tenu au Mont-Valérien un pain de quatre livres au bout d'une fourche. Pour toute réponse, un mobile aurait pris la casquette du parlementaire et la lui aurait rejetée remplie de petits pois au lard.

Le parlementaire se serait jeté sur le régal avec avidité. Il en aurait même emporté une partie dans un numéro du *Journal officiel de Seine-et-Oise*, malgré les recommandations du mobile, qui craignait que la prose prussienne ne fît tourner les petits pois.

Nous ne donnons d'ailleurs cette nouvelle que sous toutes réserves.

—

J'ai assisté hier à une série d'expériences du feu grégeois. Ces expériences avaient lieu dans une immense usine de la rue de Vaugirard.

Je dois à la vérité de constater que le premier résultat a été de faire instantanément tomber sur le derrière tous les curieux qui entouraient l'opérateur, ce qui ne les a pas empêchés, une fois relevés, d'applaudir comme s'ils avaient vu quelque chose.

La question est donc toute entière en ceci :

Obtiendra-t-on le même résultat sur l'armée prussienne qui sera de face ?

—

On a découvert (un peu trop tard, comme l'entrée des carabiniers dans les *Brigands*) le moyen de conserver indéfiniment la viande, en la comprimant.

Comme je disais cela à X... :

« La République, fit-il gravement, ne saurait admettre aucun système de compression. »

Henry Maret.

Le Gérant. ALTAROCHE.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

PRIMES DU *CHARIVARI*

Tout abonné d'UN AN — dont l'abonnement aura été fait *en une seule fois* et *sans intermédiaire* — aura droit de recevoir *franco* et pendant une année

LE PETIT JOURNAL POUR RIRE

PARAISSANT TOUTES LES SEMAINES

huit pages de texte et de dessins comiques, 52 numéros par an.

Dans chaque numéro une caricature de Grévin.

Ceux qui le préfèreront pourront recevoir, comme précédemment,

LA TOILETTE DE PARIS

JOURNAL DE MODES

Paraissant deux fois par mois, avec une Gravure de modes coloriée dans chaque numéro, donnant par conséquent 24 livraisons par an, avec autant de planches; Nouvelles ou Romans dans le texte. — Quatre de ces numéros contiennent, en outre, de nombreux patrons.

LIVRES ET ALBUMS

Les abonnés d'UN AN qui aimeront mieux une prime de librairie pourront choisir un ouvrage ci-dessous : 1° **Histoire de Paris**, par M. TH. LAVALLÉE, superbe volume grand in-8° illustré de 107 vues; 2° **Gulliver**, édition magnifique avec 400 dessins de GRANVILLE; 3° **Voyages dans l'Inde du prince Soltykoff**, grand in-8°, 38 belles planches à deux teintes; 4° **Paul et Virginie**, beau volume in-8° illustré par BERTALL; 5° **La Chine ouverte**, ouvrage du plus haut intérêt, 250 dessins variés; 6° Un de ces quatre albums comiques : **M. Cryptogame, le Docteur Faustus**, par Topfer; **la Chicane et l'Amour, Aimez-vous rire ?** par Damourette, Talin, Quillenbois, etc., etc.

N. B. — Les primes ci-dessus, sauf le **Petit Journal pour rire** et la **Toilette de Paris**, qui seront expédiés *franco*, comme il a été dit, devront toutes être retirées directement dans nos bureaux, sans quoi l'Abonné devra joindre à sa demande la somme de **1** fr. **50** c. pour frais de port.

GRANDE PRIME EXCEPTIONNELLE

Le Charivari, désirant en outre faire un splendide cadeau à tous ses abonnés indistinctement, même à ceux de TROIS MOIS, leur offre à des conditions incroyables de bon marché **cette grande Prime exceptionnelle :**

L'HISTOIRE DES DEUX RESTAURATIONS

par A. DE VAULABELLE

huit volumes in-8°,

sera adressée également *franco* contre l'envoi de

25 FRANCS

Pris dans nos bureaux, ce dernier ouvrage sera donné pour

20 FRANCS

Nota. — Les abonnés d'un an qui auront pris une des primes gratuites pourront, en sus, contre l'envoi des sommes ci-dessus indiquées recevra ces deux primes exceptionnelles.

TRENTE-NEUVIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 c. MARDI 13 DÉCEMBRE 1870

ABONNEMENS

PARIS

Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

ABONNEMENS

DÉPARTEMENS

Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —

L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, W. C.
London.

LE CHARIVARI

BULLETIN POLITIQUE

Supposez que vous vous appeliez de Moltke. Vous avez adressé au général Trochu la lettre que chacun sait et il vous a répondu de la façon que personne n'ignore.

Naturellement vous vous sentez médiocrement flatté du degré de confiance qu'on vous accorde, et vous demandez comment vous pourriez bien vous y prendre pour démontrer à votre adversaire que vous avez dit la vérité, toute la vérité, rien que la vérité.

Sur ces entrefaites une occasion imprévue se présente. Quatre officiers prisonniers sont rendus à la Prusse.

Toujours si vous vous appeliez de Moltke, vous auriez, n'est-ce pas, sauté avec avidité sur ce prétexte pour remporter une victoire morale. Dans ce but vous auriez choisi avec soin quatre officiers ayant été témoins de tous les désastres énumérés dans les communications envoyées à Paris.

Ces officiers auraient été ainsi des preuves vivantes irréfutables, décisives. Et du coup M. de Molke triomphait sur toute la ligne.

Au lieu de cela que s'est-il passé? Tout juste le contraire. Les officiers français qu'on nous renvoie n'ont rien vu, rien su du fameux désastre, de telle sorte que plus que jamais M. de Molke passe pour en avoir imposé.

Il est superflu de signaler ce qu'il y a d'inouï et de significatif à la fois dans tout ceci.

Le bon sens public a prononcé.

Il s'est pourtant trouvé un journal qui a profité de cette singulière occasion pour nous parler de capitulation.

Ce journal c'est *la Patrie*, la même *Patrie* qui voulait confier le soin de régler nos destins aux conseils généraux de l'ex-empire.

Refoulée avec une force irrésistible par l'indignation générale, *la Patrie* avait un moment paru renoncer à ses tentatives clandestines de restauration bonapartiste, aujourd'hui elle essaie de sonder de nouveau le terrain et de tirer parti de nos désastres imaginaires au bénéfice de sa politique anti nationale.

Pour ce journal toutes les monstruosités sont acceptables.

Pour lui « il n'est pas improbable, dans le cas que nous supposons, que les paysans de la Touraine, du Maine et de la Normandie, ayant vu fuir les débris de nos armées, ne cachent pas assez aux Prussiens leur violent désir de voir se terminer tant de carnages inutiles, surtout s'ils ne sont pas maltraités par l'armée allemande, et c'est cette impatience d'une guerre sans issue que les Prussiens peuvent prendre pour un accueil relativement favorable fait à leurs troupes. »

Un pareil langage révoltera la presse tout entière. *Le Constitutionnel* dès aujourd'hui tance ainsi son ancienne alliée :

« Seule *la Patrie* détonne dans l'ensemble. *La Patrie* a des précédens qui l'obligent. Coupable déjà de certaines politesses à l'endroit de M. de Bismark, elle ne saurait d'emblée lui donner tort, et elle plaide en sa faveur les circonstances atténuantes. »

Quant aux feuilles libérales, elles ne peuvent que remercier le journal dont M. Weiss est, dit-on, la nymphe Egérie. En pactisant ainsi avec les Prussiens, en fabricant des articles que *le Moniteur de Seine-et-Oise* s'empressera de reproduire, l'organe des Bonaparte démontre une fois de plus l'impossibilité du retour d'une dynastie qui, après avoir ramené l'ennemi en France, serait toute prête à lui faire les honneurs des Tuileries.

Tandis que *la Patrie* souriait aux gracieusetés des

Prussiens, nous trichant au jeu de *pigeon vole*, une autre feuille essayait d'exploiter une panique ridicule dont Paris a été victime un moment.

Le Journal officiel déclare aujourd'hui, pour couper court à ce mouvement insensé, que jamais le pain ne sera rationné.

Ce rationnement, en effet, ne pourrait être qu'absolument injuste.

Le pauvre qui n'a que du pain à manger serait évidemment frustré si on ne lui donnait de ce pain qu'une quantité égale à la ration du riche qui, lui, peut y joindre tous les accessoires qu'il a dans son buffet.

Le devoir de la presse est de prémunir de toutes ses forces la population contre ces terreurs alimentaires qui se reproduisent dans tous les siéges, et que M. de Bismark doit chercher à fomenter en secret.

La Patrie, que décidément on retrouve partout où il y a un coup de main à donner au roi Guillaume, cherche, à propos des subsistances comme à propos des pigeons, à semer le découragement. Elle va jusqu'à imputer au gouvernement certaines assertions de certains journaux exagérant nos ressources.

Est-ce à dire que *la Patrie* regrette qu'on n'ait pas poursuivi ces journaux-là comme au bon temps de Delesvaux? Exagérations pour exagérations, on nous permettra jusqu'à nouvel ordre de préférer celles qui encouragent la population dans la voie de la résistance à celles qui la poussent, comme dans *la Patrie*, à dire aux envahisseurs :

-- Donnez-vous la peine d'entrer.

Pierre Véron.

ÉCHOS.

D'après *la Vérité*, on parlait hier dans les cercles ordinairement bien informés d'un prochain voyage de M. Thiers à Paris.

— Nous ne savons pas, dit ce journal, quelle importance il convient d'attribuer à cette nouvelle, que nous serions heureux de voir se confirmer.

Franchement si le nouveau voyage de M. Thiers ne doit pas plus servir que les précédens, l'importance n'est pas grande.

Etienne Arago n'a pas accepté la place de commissaire des monnaies.

Voilà un désintéressement qui surprendra singulièrement certains fonctionnaires de l'ancien empire.

Ceux-là ne s'en allaient jamais quand c'était la monnaie qui les appelait.

Le Rappel raconte que Victor Hugo a reçu la lettre suivante — non affranchie :

« A bas Victor Hugo !
» Vive l'empereur !
» C'est bon. Va te faire tuer, vieil orgueilleux !

» SIMPLES. »

Le correspondant bonapartiste aurait dû commencer par garder son *va te faire tuer* pour son maître.

Le 92e bataillon de la garde nationale vient d'offrir un canon à la défense.

La pièce a été présentée hier au gouvernement avec un attelage de huit magnifiques chevaux.

Le Figaro publiait hier un résumé de la situation actuelle des membres de l'ex-sénat.

Drôle d'idée d'écrire un *Traité des fossiles* dans le moment où nous sommes.

Argus.

LES NOUVELLES A SENSATION

La fabrication des nouvelles optimistes dites à sensation est toujours en pleine activité. Elle varie même ses produits, et continue de prouver un excès d'imagination capable de faire la fortune d'un romancier et le discrédit de vingt journalistes.

La dernière invention n'est pas la moins bouffonne.

Elle annonce qu'un paysan revêtu d'un habillement en caoutchouc a pu traverser la Seine à la nage, est entré à Paris, et a raconté dans je ne sais quelle halle ou factage, que Bourbaki..., etc..., l'armée de la Loire, etc..., Kératry..., etc...

Qui diable espère-t-on tromper avec de pareils récits ?

Ce paysan se couvrant de caoutchouc n'est-il pas un proche parent du personnage d'Hervé, dans le *Drame* en 1779, qui prenait un costume Louis XIII pour ne pas se faire remarquer ?

Et puis voyez-vous ce paysan qui, après avoir franchi les lignes prussiennes et gagné Paris à la nage et à force de caoutchouc, pour y porter d'inappréciables renseignemens, va raconter la chose à la Halle, au lieu d'aller au triple galop d'un fiacre confier la révélation au général Trochu.

Et remarquez bien que c'est la toquade caractéristique des nombreux nouvellistes par qui certains journaux font de temps à autre franchir les lignes ennemies. Ces intrépides citoyens exposent mille fois leur vie pour apporter un secret précieux, et au lieu d'aller le révéler à l'état-major, là où sa connaissance est vraiment utile, ils vont en toute hâte cancaner chez le marchand de vin du coin ou chez la portière du journal.

Comme, par un fait exprès inexplicable, ces messagers de renseignemens militaires affluent dans les bureaux de quelques feuilles, et l'on n'en voit pas un seul chez le gouverneur de Paris.

Il est temps d'en finir avec ces balivernes !

Si on les invente pour vendre quelques numéros de plus, c'est ignoble.

Si l'on est soi-même dupe de ces grossières billevesées, c'est idiot.

Paul Girard.

CHRONIQUE DU JOUR

Maintes fois, depuis le commencement de la guerre, les journaux ont publié des extraits de lettres trouvées dans la poche de soldats allemands tombés sur le champ de bataille.

Les premiers jours, cela pouvait piquer la curiosité du lecteur qui avidement cherchait dans ces pages écrites pour l'intimité la pensée secrète, individuelle du combattant. Mais le dépouillement de ces tristes correspondances

— Plus de viande ! allons donc !

en a bientôt démontré l'absence d'intérêt, et je m'étonne qu'on s'y laisse prendre encore.

Les lettres disent toujours la même chose et ne disent jamais rien. Elles ne trahissent guère qu'une seule préoccupation, celle de la conservation personnelle. Chacun, au milieu de ces désastres, n'a qu'un objectif, soi. Pas une pensée noble, généreuse ou même s'élevant de terre à terre. C'est petit et mesquin. Ces pauvres diables ne pensent qu'à la saucisse qu'ils ont mangée ou à la saucisse qu'ils mangeront ; aux cigares qu'ils ont reçus ou aux cigares qu'ils recevront.

« Bien des choses à Gretchen, » oh ! sans doute, la fiancée n'est jamais oubliée ! mais qu'elle n'oublie pas, elle, d'envoyer des chaussettes plus chaudes ! « mes bons parens, il me tarde bien de vous revoir... » mais c'est pour manger de la choucroute !

Ah ! il faut plaindre l'Europe, si cette race est jamais chargée de lui distribuer la lumière !...

—

Ce n'est pas pour faire ici du chauvinisme déplacé, mais les lettres de nos troupes françaises ont une toute autre allure.

On y parle au moins de la bataille, de la France, quelquefois de la république. On y *blague* la mort qu'on a vue de près, et le *rata* qu'on n'a vu que de loin. Il s'en dégage toujours un parfum de bonne humeur, de vaillance, d'abnégation personnelle qui réjouit, et si dans une lettre de mobile publiée par *l'Univers* on lit des choses dans ce goût-là :

« Vive Dieu ! vivent monseigneur Saint-Denis, madame sainte Geneviève, vive la France de saint Louis, sergent du Christ ! »

Eh bien ! on peut se persuader que ces lignes de pure démence sont une invention du journaliste pieux. En tout cas, elles ne sont dans le nombre qu'une piquante exception.

—

Selon l'habitude des prétendans incorrigibles, *Henri* a profité de l'eau trouble où nous sommes plongés pour jeter son filet. Ces gens-là choisissent toujours bien leur moment pour lancer leur manifeste.

Cela n'empêche pas leurs quelques partisans de crier bien fort contre les révolutionnaires qui, disent-ils, n'ont pas honte de chercher à semer la désunion en face des russiens.

Le comte de Chambord fait-il autre chose en ce moment ! Le voilà qui écrit au peuple français, — de la frontière française, s'il vous plaît, — pour lui répéter une fois de plus qu'il ne croit pas la république possible chez nous.

Dites-nous donc cela sans rire, monseigneur Josse !

—

Le trône et l'autel, cela se touche, comme on disait il y a quelques années de Galimard et de Raphaël.

Je trouve dans un journal du temps l'anecdote charmante qui suit sur la façon dont se fabriquaient les évêques sous l'ancien regime, à la veille de la révolution. Je transcris :

« Vous savez combien il en coûta à l'évêque de Nantes pour teindre sa soutane en violet ? Il lorgnait chez la Polignac, lorsqu'on y apprit la nouvelle de la mort de son prédécesseur.

— Je gage, dit-il, cent mille livres que cet évêché ne sera pas encore pour moi.

Il faut être juste ; il était difficile de marchander l'imposition des mains avec plus d'esprit.

On ne fit pas semblant de l'entendre, mais il répéta si souvent la gageure, que la dame à qui il mettait le marché à la main lui demanda si c'était tout de bon qu'il pariait une si forte somme.

A bon entendeur demi-mot. L'abbé offrit de consigner. Comme il était gentilhomme on le dispensa de faire son billet et le Saint-Esprit fut acheté sur parole.

Trois jours après, le petit prestolet fut salué du nom de grandeur et la Polignac lui mit au doigt l'anneau pastoral.

Gabriel Guillemot.

Le Gérant. ALTAROCHE.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

PRIMES DU *CHARIVARI*

Tout abonné d'UN AN — dont l'abonnement aura été fait *en une seule fois* et *sans intermédiaire* — aura droit de recevoir *franco* et pendant une année

LE PETIT JOURNAL POUR RIRE

PARAISSANT TOUTES LES SEMAINES

huit pages de texte et de dessins comiques, 52 numéros par an.

Dans chaque numéro une caricature de Grévin.

Ceux qui le préfèreront pourront recevoir, comme précédemment,

LA TOILETTE DE PARIS

JOURNAL DE MODES

Paraissant deux fois par mois, avec une Gravure de modes coloriée dans chaque numéro, donnant par conséquent 24 livraisons par an, avec autant de planches ; Nouvelles ou Romans dans le texte. — Quatre de ces numéros contiennent, en outre, de nombreux patrons.

LIVRES ET ALBUMS

Les abonnés d'UN AN qui aimeront mieux une prime de librairie pourront choisir un ouvrage ci-dessous : 1° **Histoire de Paris**, par M. TH. LAVALLÉE, superbe volume grand in-8° illustré de 107 vues ; 2° **Gulliver**, édition magnifique avec 400 dessins de GRANVILLE ; 3° **Voyages dans l'Inde du prince Soltykoff**, grand in-8°, 38 belles planches à deux teintes ; 4° **Paul et Virginie**, beau volume in-8° illustré par BERTALL ; 5° **La Chine ouverte**, ouvrage du plus haut interêt. 250 dessins variés ; 6° Un de ces quatre albums comiques : **M. Cryptogame**, **le Docteur Faustus**, par Topfer ; **la Chicane et l'Amour**, **Aimez-vous rire ?** par Damourette, Talin, Quillenbois, etc., etc.

N. B. — Les primes ci-dessus, sauf le **Petit Journal pour rire** et la **Toilette de Paris**, qui seront expédiés *franco*, comme il a été dit, devront toutes être retirées directement dans nos bureaux, sans quoi l'Abonné devra joindre à sa demande la somme de **1** fr. **50** c. pour frais de port.

GRANDE PRIME EXCEPTIONNELLE

Le Charivari, désirant en outre faire un splendide cadeau à tous ses abonnés indistinctement, même à ceux de TROIS MOIS, leur offre à des conditions incroyables de bon marché **cette grande Prime exceptionnelle :**

L'HISTOIRE DES DEUX RESTAURATIONS

par A. DE VAULABELLE

huit volumes in-8°,

sera adressée également *franco* contre l'envoi de

25 FRANCS

Pris dans nos bureaux, ce dernier ouvrage sera donné pour

20 FRANCS

Nota. — Les abonnés d'un an qui auront pris une des primes gratuites pourront, en sus, contre l'envoi des sommes ci-dessus indiquées recevra ces deux primes exceptionnelles.

TRENTE-NEUVIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 c. MERCREDI 14 DÉCEMBRE 1870

ABONNEMENS

PARIS

Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

ABONNEMENS

DÉPARTEMENS

Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —

L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité.
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, W. C.
London.

LE CHARIVARI

BULLETIN POLITIQUE

Il faut y revenir, puisque, malgré l'avis que le gouvernement a fait afficher, une partie de la population persiste dans des frayeurs absolument absurdes.

Ce matin encore les boutiques de boulangers ont été prises d'assaut et l'on a vu des gens emporter trois et quatre fois ce qui était nécessaire à leur consommation du jour.

Nous voulons croire que ceux qui procèdent ainsi ne se rendent pas compte de la gravité de l'action qu'ils commettent. C'est un véritable crime, et un crime sans profit.

Quand vous aurez, en effet, accumulé dans votre armoire des pains qui, en durcissant et en moisissant deviendront inaptes à la consommation, serez-vous plus avancés? Et pendant ce temps-là vous aurez condamné à d'effroyables privations des femmes, des enfans, des vieillards qui, incapables d'aller faire le coup de poing à la porte des boutiques, seront rentrés chez eux le cœur serré et l'estomac vide.

Le premier des devoirs, dans les circonstances douloureuses comme celles que nous traversons, c'est la solidarité.

Prendre en matière de pain du superflu lorsque d'autres n'ont pas le nécessaire, c'est un vol à bourse armée.

La population parisienne ne peut pas méconnaitre cette vérité, et après s'être montrée si digne, si résolue, si patriotique pendant toute la durée du siége, elle tiendra à honneur de ne pas diminuer la véritable gloire qui l'attend par une panique qui n'a été que ridicule au début, mais qui finirait par devenir odieuse.

Aux observations qui précèdent nous nous permettrons d'ajouter un conseil.

Pour faire diversion à des préoccupations du genre de celles qui alarment en ce moment les peureux, il faut que le canon se fasse entendre le plus tôt possible.

Dès que la grande voix de bronze commence à tonner, Paris oublie tout : privations, angoisses, ruines, deuils. A l'heure où nous sommes, les journées sont des siècles. Agissons, agissons!

Nous ne nous dissimulons pas les difficultés qui ont retardé les opérations militaires : cadres à former, caprices de la température, modifications de plans.

Mais la dernière bataille est du 2, nous voici au 14. Presque un demi mois!

Il n'y a pas encore impatience, mais il commence à y avoir malaise.

Caveant consules!

La Patrie ne croit pas devoir se reposer sur ses lauriers d'hier. Elle continue à bismarkiser.

Elle seule pouvait écrire une phrase comme celle-ci ;

« La Prusse doit être lasse de nous vaincre. »

Citer en pareil cas, c'est punir.

Il faut avouer, du reste, que certains journaux ont d'étranges moyens de comprendre le salut national.

La Vérité, par exemple, résume ainsi son article de tête :

« Deux choses sont nécessaires. La première, c'est que le gouvernement publie sans retard un état exact des subsistances, et sur ce point nous croyons être d'accord avec la plupart de ses membres. La seconde, c'est que la population parisienne se préoccupe de l'avenir un peu plus qu'elle ne l'a fait jusqu'à ce jour. Endormie par dix-huit années d'empire, elle s'était habituée à compter sur le gouvernement, à se décharger sur lui du soin d'agir et de penser. Déjà, rompant avec le passé, elle agit. Son énergie, son activité sont sa gloire. »

Pour ce qui est de la seconde des recommandations,

ne fait-elle pas l'effet d'une cruelle ironie ? Recommander à la population de penser à l'avenir ! Elle n'y pense que trop, hélas ! Qui de nous en effet n'a pas à se demander avec angoisse quelles douleurs l'attendent et comment se pourront réparer les pertes de chaque jour !

Quant à demander au gouvernement de publier sans retard un état exact des subsistances, *la Vérité* oublie donc qu'en dépit de toutes les précautions, les journaux français sont reçus à Versailles.

Pourquoi ne pas conseiller en même temps d'envoyer à M. de Moltke le chiffre de nos canons, la place qu'ils occupent et aussi du même coup la liste des positions que nous comptons attaquer prochainement ?...

L'un vaudrait l'autre.

A propos de M. de Moltke, *Paris-Journal* publie l'ordre du jour qu'il aurait adressé à ses troupes après les deux batailles du 30 et du 2.

Autant de mots, autant de mensonges. Jugez-en plutôt :

« Soldats,

» Après deux jours de combats acharnés, vous avez repoussé l'effort suprême d'un ennemi réduit au désespoir par la famine et les privations de toute sorte. »

Premier mensonge. Nous n'avons pas été repoussés, mais nous avons repoussé.

Second mensonge. Nous sommes si peu réduits au désespoir que nous renvoyons à M. de Moltke ses lettres en lui riant au nez.

Troisième mensonge :

« L'armée de Paris employée presque tout entière à maintenir l'ordre au milieu d'une population affamée, ne peut tarder d'ouvrir les portes de la capitale. »

L'armée occupée à maintenir l'ordre, quand les gardiens de la paix n'ont même pas besoin d'avoir un couteau dans leur poche !

Quatrième mensonge :

« Les armées de secours, écrasées par vos valeureux frères, ne peuvent opposer qu'une faible résistance. »

Si les armées de secours sont écrasées, elles ne peuvent plus offrir de résistance du tout, et si elles offrent de la résistance, c'est donc qu'elles ne sont pas écrasées.

Cinquième et sixième mensonges :

« Dans quelques jours, les auteurs d'une guerre injuste seront forcés de demander la paix. »

Le gouvernement de la défense est si peu l'auteur de la guerre actuelle que tous ses membres ont été contre elle au Corps législatif.

En outre, quand même nous devrions succomber, le gouvernement demandera si peu la paix qu'il déposera le pouvoir plutôt que d'accéder à une capitulation.

Septième et dernier mensonge :

« Alors, délivrée de toute inquiétude, l'Allemagne jouira du repos que lui assurent ses justes conquêtes. »

La France vaincue et dépouillée, l'Allemagne jouira si mal du repos, qu'il lui faudra d'abord verser le sang à chaque instant pour cette Pologne qui s'appellera l'Alsace et la Lorraine, et qu'ensuite il n'y aura plus une minute de tranquillité pour les conquérans, car ils sentiront l'heure des revanches terribles se préparer dans l'ombre.

M. de Moltke sait tout cela aussi bien que nous. S'il dit le contraire à son armée, c'est donc qu'il sent le besoin de la tromper ?...

Tant mieux pour nous !

Pierre Véron.

ÉCHOS.

M. Sainte-Claire Deville, à la dernière séance de l'Académie des sciences, a fait une intéressante communication.

Quand les Français étaient devant Manheim, pendant les guerres de la révolution, un aérostier ayant failli tomber dans le camp autrichien :

— Monsieur l'ingénieur, dit un officier supérieur, les Autrichiens savent honorer les talens et la bravoure, vous serez traité avec distinction. C'est moi qui vous ai fait voir le premier, pendant la bataille de Fleurus, au prince de Cobourg dont je suis l'aide de camp.

Autres Allemands autres mœurs, n'est-ce pas, monsieur de Bismark ?

⁂

Les Débats donnent un conseil au quartier général ennemi. Dans l'intérêt de l'honneur prussien, ils l'invitent à désavouer les fameuses dépêches grotesques.

N'y comptons pas. Les austères protestans ont adopté la devise jésuitique : « La fin justifie les moyens. »

⁂

Au sujet de ces dépêches, un joli mot de M. Washburn, le ministre américain :

— Hé ! hé ! aurait-il dit, c'est le jeu de *Pigeon est volé*.

⁂

M. Veuillot prédit ce matin que les *Châtimens*, ce chef-d'œuvre, sont destinés à aller sur les quais.

Les livres de M. Veuillot n'y vont pas, on les utilise autrement (section des *Odeurs de Paris*).

⁂

Le pape est furieux, on ne le persécute pas.

Pour jouer au martyr il aurait juré de ne plus sortir du Vatican.

Pauvre victime ! Des millions, un palais, des laquais, des bombances !

Cela fait le pendant du supplice culinaire de Wilhelmshohe.

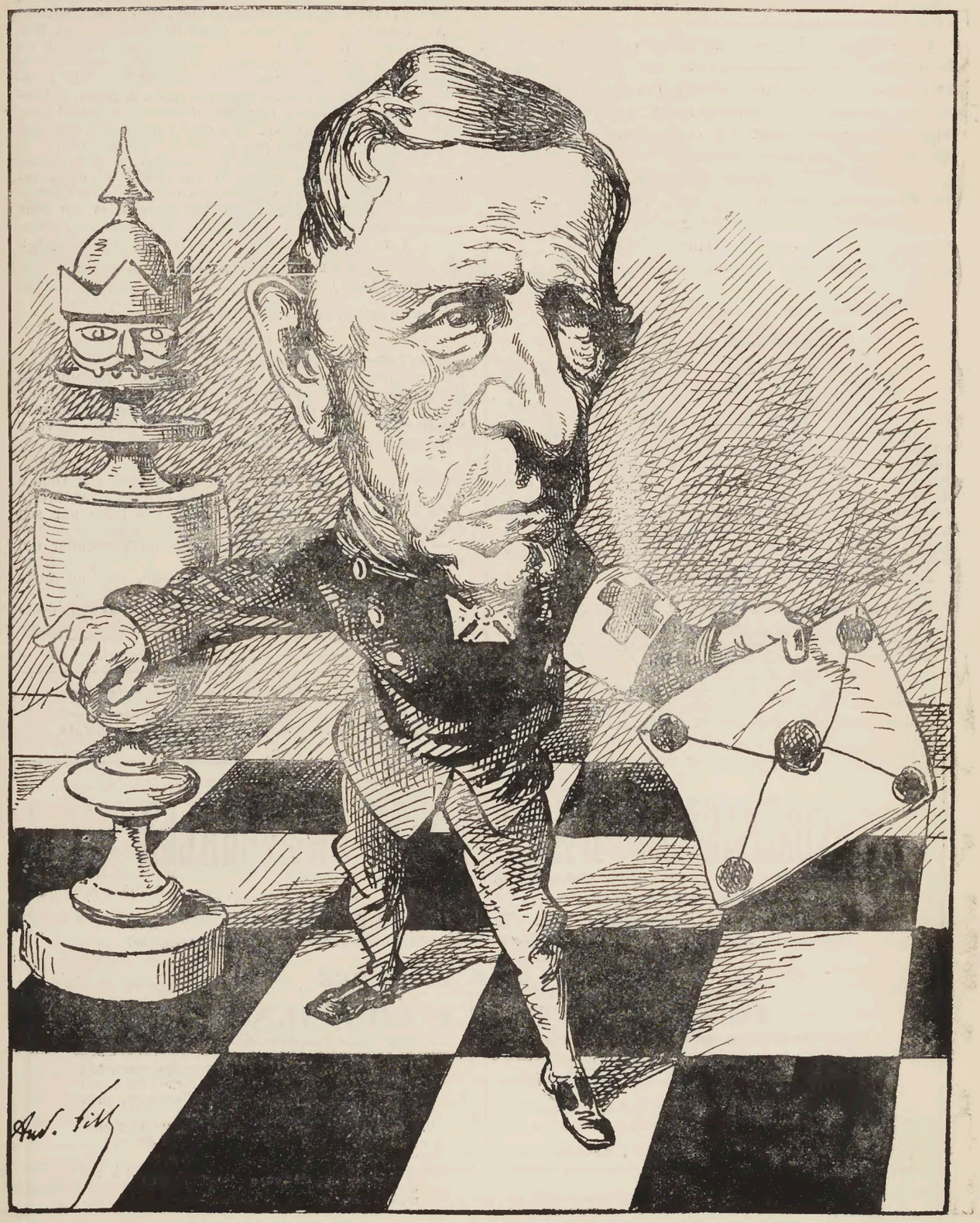
En avant deux !

Argus.

CINQ MINUTES DE CHIRURGIE

A l'époque où florissait l'Inquisition, où le clergé assouvissait ses haines et étendait la *terreur noire* sur une partie du continent au moyen de supplices dont l'atrocité défie toute imagination, il s'est trouvé quelques geôliers, quelques bourreaux au cœur moins dur que leurs maîtres les chefs de la catholicité.

Quand par hasard un des malheureux patiens leur inspirait de la pitié, au moment de le conduire dans la



DE MOLTKE

chambre des supplices, ils lui faisaient avaler un morceau de savon. Grâce à ce médicament, l'horrible torture pouvait être supportée sans trop de douleurs, et l'agonisant rendait son âme à Dieu sans imprécations et sans blasphème.

Je ne sais ce qu'il y a d'exact dans ce récit que j'ai lu maintes fois dans d'anciennes histoires; je ne saurais préciser le rôle que, dans un cas pareil, joue le savon vis-à-vis du système nerveux; j'appelle seulement l'attention de MM. les chirurgiens sur ce fait qu'ils doivent connaître d'ailleurs.

Au moment de pratiquer une opération douloureuse on n'a souvent pas à sa disposition et du chloroforme et des acides ni du protoxide d'azote, mais on peut toujours avoir un morceau de savon à sa portée. Epargner la douleur, c'est préparer et hâter la guérison.

J. Denizet.

CHRONIQUE DU JOUR

Il est bien probable que l'Allemagne nons en voudra des maux que M. de Bismark nous fait endurer; mais il est parfaitemeut certain que la France se souviendra longtemps de l'avide cruauté de son adversaire.

Ah! vous nous haïssiez avant la guerre, et les deux invasions dues au premier Napoléon n'avaient pas suffi pour calmer votre gallophobie. Sous le vain prétexte de venir à Paris pour nous faire des bottes ou pour assister aux bals de la cour, vous inondiez notre ville de mouchards de toutes classes chargés de préparer les voies à vos armées, d'indiquer les routes à suivre, les villes à rançonner, les points faibles à attaquer; et vous supposez peut-être que le même jeu recommencera à la paix?

Erreur, bonnes gens, rien ne va plus!

—

Au milieu de nos désastres une seule chose me console et me calme. Nous avons montré de la prévoyance — une fois n'est pas coutume — en sifflant outrageusement le *Tannhauser*, car nous l'avons bien sifflé, n'est-il pas vrai, cher monsieur Wagner?

D'instinct nous sentions que cette musique barbare devait être pour nous le prélude des plus grands malheurs. Avant de torturer leurs victimes attachées au fatal poteau, les sauvages leur font entendre de ces choses-là!

—

L'histoire des fausses dépêches apportées par de vrais pigeons est bien dans le caractère prussien. Il faut toujours que ces gens-là donnent des entorses à la vérité, altèrent le texte ou l'amplifient d'une façon frauduleuse.

A propos j'ai à me plaindre d'eux personnellement. Mon collaborateur Régnier et moi, nous avons vendu à un Allemand le droit de traduction d'une comédie en quatre actes représentée au Gymnase. Le traducteur, le Dr Forster, en a changé le titre, c'était son droit. A Berlin le *Chemin retrouvé* s'appelle UMKEHR *Umkehr* me sourit peu; mais comme je suppose qu'il doit y avoir du chemin là dedans, je ne chicanerai pas le docteur sur ce point.

Je lui demanderai seulement pourquoi il s'est permis d'allonger la dernière scène de l'ouvrage. Je m'en suis aperçu en comptant les répliques : il y en a une demi-douzaine de plus. Soignez donc vos mots de la fin pour qu'un traducteur vienne les empâter de son esprit germanique. Voici ce qu'il fait dire à un de mes personnages :

FERNAND (*verachtlich*)

Schwachheit!

Et à un autre, pour trait final :

FRAU V. BARSAHNE.

Danf! Ewigen, innigsten Danf!

Je ne suis pas bien sûr d'avoir reproduit exactement la lettre farouche qui termine le mot *Danf;* mais à la place de mon *f*, mettez un *t*, mettez un *k*, mettez ce que vous voudrez, et si la phrase m'en parait plus drôle, je veux être pendu... par mon traducteur!

—

Terminons par une plaisanterie qui ne perdrait rien à être travestie en allemand, tant elle m'a paru funèbre.

Un croque-mort passe en portant une bière sur son épaule :

— Tiens! s'écrie un gavroche, voilà un particulier qui se met dans ses meubles.

— Pas du tout, réplique son camarade, c'est un monsieur qui se retire dans ses terres.

Voyons, cher lecteur, est-ce que ce n'est pas plus drôle que *Schwachheit?*

Louis Leroy.

Le Gérant, ALTAROCHE.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

COMPAGNIE D'ASSURANCES GÉNÉRALES

FONDEE EN 1819

LA PLUS ANCIENNE DE TOUTES LES COMPAGNIES FRANÇAISES D'ASSURANCES

SUR LA VIE

Fonds de garantie : 80 MILLIONS réalisés.—A Paris, rue de Richelieu, n° 87

Directeur : M. P. DE HERCÉ

IMMEUBLES DE LA COMPAGNIE :

1° **Hôtels de la Compagnie**, rue de Richelieu, 85, 87 et 89.
2° **Hôtel**, rue de Richelieu, 79, et rue Ménars, 1.
3° **Hôtel de l'Ancien Cercle** (ancien hôtel Mercy), boulevard Montmartre, 16.
4° **Hôtel du Jardin Turc**, boulevard du Temple.
5° **Propriété**, boulevard Richard-Lenoir (ancien quai Valmy), 77, 79 et 81.
6° **Sept cents hectares de la forêt de Montmorency** (près Paris).
7° **Fermes de Moislains**, près Péronne (300 hect.)
8° **Ferme d'Œrmingen**, près Saverne (300 hect.)
9° **Domaines du Puch et de Cazeaux**, près Bordeaux (3,000 hectares).
10° **Propriété** rue d'Amboise, 2, et rue de Richelieu, 95, 97 (passage des Princes) et 99.

Assurances de Capitaux, payables après décès, permettant au père de famille de laisser un capital à ses héritiers.

Assurances mixtes, profitant aux ayant-droit de l'assuré s'il meurt, ou à lui-même s'il vit à une époque déterminée.

Ces deux combinaisons jouissent d'une participation de 50 0/0 dans les bénéfices.

Assurances de Capitaux différés, servant à constituer une dot pour les enfans ou à l'exonération du service militaire.

Rentes viagères immédiates ou différées, sur une ou plusieurs têtes.

La Compagnie a des représentants dans tous les chefs-lieux d'arrondissement, où le rentier peut toucher ses arrérages sur la production de son contrat, sans certificat de vie. Elle fournit des renseignements et envoie gratuitement des prospectus à toutes les personnes qui en font la demande.

TRENTE-NEUVIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 c. JEUDI 15 DÉCEMBRE 1870

ABONNEMENS

PARIS

Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

ABONNEMENS

DÉPARTEMENS

Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —

L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité.
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, W. C.
London.

LE CHARIVARI

BULLETIN POLITIQUE

Les jours se suivent et se ressemblent malheureusement, en ce sens que sœur Anne, qui attend l'arrivée des pigeons ou des messagers, ne voit absolument rien venir.

A l'intérieur, la panique commonce à se calmer. Il était temps, sans quoi nous aurions infligé en quelques jours un bien triste démenti à un bon sens et à un héroïsme de trois mois.

Le pain ne manquera pas, il ne peut pas manquer si la frayeur aveugle ne pousse pas des troupeaux effarés chez les boulangers.

On ne se figure pas ce que peut l'ahurissement d'une foule en ces matières. Consultez n'importe quel intérieur bourgeois, vous y apprendrez que la bonne croyant bien faire a pendant deux jours acheté douze, seize et vingt livres de pain en une journée, au lieu de deux ou quatre qui étaient nécessaires. Il en est résulté que la consommation la plus large, qui n'est d'ordinaire que de sept milie quintaux par jour, s'est élevée à treize mille quintaux pendant chacune des deux dernières journées.

Encore à ce chiffre-là ne trouvait-on plus une seule livre de pain chez les boulangers passé neuf heures du matin.

Or, treize mille quintaux donnent une moyenne de cinq livres de pain par tête. N'est-ce pas abominable et niais à la fois! Il faut que Paris tienne dorénavant ses nerfs en respect. Les agens de M. de Bismark, qui malgré toutes les surveillances sont encore nombreux ici, ont dû chercher à exploiter ce mouvement.

Au patriotisme de réagir et de ne pas jouer le jeu de la Prusse.

Au milieu de la pénurie de nouvelles, les journaux se battent quelque peu les flancs pour trouver matière à remplir leurs colonnes.

Les uns, comme *l'Univers* et *la Gazette de France*, recourent à la calomnie et à l'injustice.

L'Univers imprime cette phrase odieuse :

« Il est certain que M. Etienne Arago, étant démocrate complet et de vieille date, ne doit pas être d'humeur à lâcher une sinécure bien rétribuée. »

Est-il besoin de répondre à une attaque aussi basse? Dieu merci pour elle la démocratie est au-dessus de ces ineptes mensonges. Elle prouve chaque jour dans notre histoire que son lot est persécution, souffrance et misère.

Les sinécuristes, il faut les chercher dans les rangs du monde clérical où s'engraisse M. Veuillot. On en trouve toute une collection : prélats richement rentés, dont l'inutilité se promène en carrosse ; congrégations pratiquant le codicile à la tire sur les agonisans ; gras chanoines vendant vingt-cinq fois la même messe, pamphlétaires vivant aux dépens du denier que les niais destinent à saint Pierre, etc., etc.

Quant à *la Gazette de France*, elle s'acharne sur M. Gambetta, probablement parce qu'elle sait et sent que la République a en lui un champion qui contre-carre efficacement les petits projets de restauration de Sa Majesté Henri V.

Les faits répondront et répondent déjà.

Comme *le Siècle* le constate, en effet, les quatre officiers français restitués par la Prusse ont tous rendu le plus flatteur témoignage des efforts de M. Gambetta. De leurs répliques il ressort que c'est lui qui prend toutes les initiatives et donne toutes les impulsions ; il en ressort aussi que son autorité a été pleinement acceptée comme ministre de la guerre par l'armée, qui apprécie l'importance des services par lui rendus.

La Gazette de France en sera pour ses frais.

M. Gambetta, à entendre *la Gazette*, ne serait qu'une médiocrité. Nous aimons mieux dans tous les cas les

médiocrités qui travaillent à renvoyer l'étranger que celles qui rentrent en France dans les fourgons de l'ennemi.

Après *la Gazette*, *la Patrie*. Dans un long article (est-il de M. Weiss encore?) ce journal essaie de se disculper des accusations trop fondées qui de toutes parts pleuvent sur lui depuis qu'il prussiannise avec ardeur.

Pas un argument, pas une bonne raison. L'article, qui se noie dans une vague phraséologie, se termine ainsi :

« D'autres ont le goût de servir les partis et de se dévouer à des idoles. Nous ne voulons servir, nous, que le public et l'Etat, la France et la vérité. »

Cette belle déclaration pourrait toucher si les souvenirs d'hier n'étaient si proches.

Hier aussi *la Patrie* affirmait qu'elle servait la France et la vérité en acclamant et apothéosant l'empire. Si ce sont des services de la même valeur qu'elle rend en ce moment à l'une et à l'autre, elle se fait à elle-même un bien piètre compliment.

Pierre Véron.

PROFILS DU JOUR

LE GÉNÉRAL NOEL

Sacrrrr...! Ventrrrr...! Mille millions de tonnerrres!

Quel est ce roulement formidable, quel est cet orage d'imprécations?

C'est le général Noël, commandant le Mont-Valérien, qui s'avance.

Le général Noël, depuis que les Prussiens foulent notre sol, n'est plus un homme, c'est une tempête qui marche.

Du haut de sa forteresse, il est là tout le jour, la lorgnette à la main, explorant tous les points de l'horizon.

— Sacrrrebleu! voilà de ces gredins-là qui passent là-bas! Tirez-moi dessus!

— Mais.....

— Tirez-moi dessus, vous dis-je!

— Pardon, général, ce sont de nos mobiles.

— Alors ne tirez pas, fait le général, qui pour le moment remet sa lorgnette sous son bras et qui recommencera cinq minutes après.

Un corps de fer malgré ses soixante ans; la voix raboteuse comme l'explosion d'une mitrailleuse qu'on décharge.

La figure ouatée d'une barbe grise en broussaille, les traits bizarrement irréguliers, l'un des yeux en saillie, le général Noël ne pourrait pas évidemment servir de modèle pour un Antinoüs.

Il ne réaliserait pas facilement non plus l'idéal de la suavité des formes, sacrrrristi!

Mais sous cette rude écorce habite le cœur le plus loyal et le plus résolu, mais cette main de fer, en maintenant la discipline avec une énergie incomparable a déjà rendu au pays les services les plus signalés.

Un de ces derniers jours, Dorian lui rendait visite, et le général Noël lui demandait la prompte exécution de je ne sais plus quels travaux.

— Avec plaisir, général, fit Dorian en riant, mais à condition que vous vous ferez sauter si jamais l'ennemi...

— Ventrrrbleu! rugit le général Noël.

Et entrainant Dorian malgré lui dans sa cave, il lui montra deux tonneaux de poudre placés à côté de ses tonneaux de vin.

Vous voyez qu'il y avait pensé, morrrbleu!

Et je vous réponds qu'il le ferait comme il le dit, sacrrrbleu!

Fabrice.

Calino a des antipathies stomachiques qui doivent le rendre fort malheureux au temps où nous vivons. Il aimerait mieux mourir de faim, dit-il, que de manger du chat, du rat ou du saindoux.

Hier j'entendis Calino pousser des gémissemens féroces.

— Qu'avez-vous donc? lui dis-je. Vous a-t-on fait dîner avec un de vos trois ennemis?

— Avec les trois à la fois!

— Mais comment a-t-on pu vous tromper trois fois de suite?

— C'est un mauvais tour d'Edmond. Les amis n'en font jamais d'autres. Sous prétexte de lapin il m'a fait servir du chat, et il a eu la cruauté de m'informer que ce chat avait mangé du rat, lequel avait mangé du saindoux. Je n'en réchapperai pas et je vais consulter le médecin.

Le docteur a conseillé à Calino un cataplasme de graine de lin, et Calino a mangé le cataplasme.

Le même Calino, depuis le siége, se livre à une spéculation qu'il croit très lucrative. Il élève des chiens pour s'en faire douze mille francs de rente.

Il a rassemblé tout ce qu'il a pu recueillir de chiens errans et il les nourris dans l'espoir de les vendre, aux jours de la famine, à des prix fabuleux.

Calino donne, en attendant, à ses élèves une éducation soignée. Le moins instruit grogne pour Napoléon et saute pour la République; il en est quelques-uns qui devinent le plus amoureux de la société, et deux commencent à pratiquer assez agréablement la partie de domino.

— Pourquoi, lui demandait-on, tenez-vous à en faire des chiens savans?

— Dame! c'est tout simple. Un chien bien instruit va dans les prix de mille francs. Ne pesât-il que vingt kilos, j'arriverai ainsi à vendre mes chiens au boucher de trente à quarante francs la livre.

Paul disait en partant : « Il faut que je soulève
Tout mon département pour courir au Prussien. »
Vite il quitte Paris et va voir sur la grève
Si le flot se soulève bien.

CHRONIQUE DU JOUR

Paris s'amuse encore des innocentes dépêches apportées par les pigeons voyageurs de samedi.

Le point qui à mon sens indique le mieux la source

BOURSE DE PARIS.

— Quelle valeur voulez-vous ?
— Achetez-moi du beurre !

prussienne de ces dépêches — après la fausse signature, bien entendu — c'est celui-ci : « *Orléans repris par ces diables.* » *Par ces diables!...* Jamais l'idée de nous servir de cette locution pour désigner nos ennemis nous vînt-elle? Nous les appelons volontiers *ces sauvages*, *ces bandits*, jamais *ces diables*. Si locution fut peu française, c'est bien celle-là. *Ces diables!...* cela indiquerait chez nous une crainte, une terreur que ces messieurs ne nous ont jamais inspirée.

Au contraire, quelle locution plus prussienne, plus allemande!... Au début de la guerre, de nos turcos, de nos zouaves ils disaient : *les diables!*

Le diable, d'ailleurs, est chez eux mis à toute sauce. *Le diable*, c'est le fond de la langue. Ils n'ont que *le diable* à la bouche. Ils jurent par *le diable : Der teufel, tarteifle!*

Nous autres, nous ne nous servons jamais du mot *diable* qu'en bonne part : *C'est un bon diable!* Nous n'en sommes pas encore avec les Prussiens à ce degré de familiarité.

—

Le cynisme de ces deux dépêches n'a pas fait rire tout le monde, il a révolté nombre de gens.

— Ce sont là, disait Cham, des moyens de faire la guerre qui écœurent et vous donnent des nausées... Ces deux pigeons devraient être mis aux petits « *pouahs.* »

—

M. de Bismark croit devoir garder par devers lui dorénavant les journaux anglais et américains qui, jusqu'à ce jour, avaient pu parvenir librement à M. Washburn, le ministre américain.

Tiens! tiens! mais alors ces journaux ne pouvaient donc nous apporter que de bonnes nouvelles?

—

Je trouve dans *la vie de Camille*, par Plutarque, ce détail curieux auquel certaines pétitions toutes récentes et justement fondées donnent quelque valeur actuelle :

Les Romains avaient porté une loi qui exemptait les prêtres du service militaire, *hormis toutefois le cas de guerre contre les Gaulois*, les Gaulois, nos ancêtres, étant considérés comme l'ennemi le plus redoutable de Rome.

Eh bien, voyons, les Prussiens ne sont-ils pas les ennemis les plus redoutables que nous ayons encore rencontrés?... Hâtons-nous donc, pour cette considération, d'enfreindre aussi la loi que tous les ecclésiastiques nous opposent.

—

Usons de Plutarque pendant que nous en parlons.

Aussi bien, je recommande ce qui suit aux méditations du trio Guillaume, Bismark et de Moltke, et de tous les officiers généralement quelconques et supérieurs de leur armée :

« On voit, dit Plutarque, combien il est dangereux de s'attirer la haine d'une ville qui sait parler et qui cultive les arts. Minos a toujours été décrié et couvert d'outrages sur les théâtres d'Athènes. Rien ne lui a servi d'avoir été appelé par Hésiode le plus grand des rois et par Homère le familier de Jupiter. Les poètes tragiques ont prévalu, et du haut du logeum et de la scène ils ont fait pleuvoir sur lui l'opprobre. »

—

Gavroche comparait devant la police correctionnelle, sous la prévention d'avoir détourné et employé à son usage un dépôt que sa vieille tante lui avait confié.

— Qu'avez-vous à dire pour votre défense?

— J'ai à dire, mon président, qu'ayant été voir ma tante, je la trouve occupée à manger son caniche, et comme je l'y en faisais reproche, v'là qu'elle me dit : Quand on n'a pas de viande, on mange ce qu'on a. Alors que je l'y dis : une supposition que vous auriez une grenouille et que vous n'auriez pas de viande, vous mangeriez donc la grenouille? — Je crois bien! qu'elle me dit. Alors, dame, comme j'avais pas de viande, *j'ai mangé la grenouille..*

Gabriel Guillemot.

Le Gérant, ALTAROCHE.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

PRIMES DU *CHARIVARI*

Tout abonné d'UN AN — dont l'abonnement aura été fait *en une seule fois* et *sans intermédiaire* — aura droit de recevoir *franco* et pendant une année

LE PETIT JOURNAL POUR RIRE

PARAISSANT TOUTES LES SEMAINES

huit pages de texte et de dessins comiques, 52 numéros par an.

Dans chaque numéro une caricature de Grévin.

Ceux qui le préfèreront pourront recevoir, comme précédemment,

LA TOILETTE DE PARIS

JOURNAL DE MODES

Paraissant deux fois par mois, avec une Gravure de modes coloriée dans chaque numéro, donnant par conséquent 24 livraisons par an, avec autant de planches; Nouvelles ou Romans dans le texte. — Quatre de ces numéros contiennent, en outre, de nombreux patrons.

LIVRES ET ALBUMS

Les abonnés d'UN AN qui aimeront mieux une prime de librairie pourront choisir un ouvrage ci-dessous : 1° **Histoire de Paris**, par M. TH. LAVALLÉE, superbe volume grand in-8° illustré de 107 vues; 2° **Gulliver**, édition magnifique avec 400 dessins de GRANVILLE; 3° **Voyages dans l'Inde du prince Soltykoff**, grand in-8°, 38 belles planches à deux teintes; 4° **Paul et Virginie**, beau volume in-8° illustré par BERTALL; 5° **La Chine ouverte**, ouvrage du plus haut intérêt, 250 dessins variés; 6° Un de ces quatre albums comiques : **M. Cryptogame**, **le Docteur Faustus**, par Topfer; **la Chicane et l'Amour**, **Aimez-vous rire?** par Damourette, Talin, Quillenbois, etc., etc.

N. B. — Les primes ci-dessus, sauf le **Petit Journal pour rire** et la **Toilette de Paris**, qui seront expédiés *franco*, comme il a été dit, devront toutes être retirées directement dans nos bureaux, sans quoi l'Abonné devra joindre à sa demande la somme de **1** fr. **50** c. pour frais de port.

GRANDE PRIME EXCEPTIONNELLE

Le Charivari, désirant en outre faire un splendide cadeau à tous ses abonnés indistinctement, même à ceux de TROIS MOIS, leur offre à des conditions incroyables de bon marché **cette grande Prime exceptionnelle :**

L'HISTOIRE DES DEUX RESTAURATIONS

par A. DE VAULABELLE

huit volumes in-8°,

sera adressée également *franco* contre l'envoi de

25 FRANCS

Pris dans nos bureaux, ce dernier ouvrage sera donné pour

20 FRANCS

Nota. — Les abonnés d'un an qui auront pris une des primes gratuites pourront, en sus, contre l'envoi des sommes ci-dessus indiquées recevra ces deux primes exceptionnelles.

TRENTE-NEUVIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 c. VENDREDI 16 DÉCEMBRE 1870

ABONNEMENS

PARIS

Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini. 20.

ABONNEMENS

DÉPARTEMENS

Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an.. ..... 80 —

L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, W. C.
London.

LE CHARIVARI

BULLETIN POLITIQUE

Rien n'est curieux à suivre comme les évolutions de certains journaux.

Leurs intentions ne changent pas. Ce qu'ils ont toujours voulu et ce qu'ils veulent toujours, c'est la capitulation n'importe à quel prix.

Seulement, comme ils n'osent pas attaquer de front l'opinion publique, ils prennent leur temps pour manœuvrer. Chaque fois qu'un incident se produit, comme par exemple la panique des boulangers, ou bien dès que la suspension momentanée des hostilités prédispose la foule à l'impatience, les voilà qui de nouveau entrent en campagne.

Hier, voyant tous les courages surexcités et craignant quelque mésaventure s'ils étalaient leurs projets de paix à outrance, ils avaient bien soin de se tenir cois. Au besoin même, ils embouchaient la trompette avec les autres et faisaient chorus aux refrains patriotiques.

Mais dès le lendemain, si l'occasion est propice, ils recommenceront à jeter le découragement et à préconiser la défaillance.

On ne saurait trop mettre Paris en garde contre ces ennemis de l'honneur national.

Que nous veulent-ils avec leurs petites machinations? Paris à un devoir à remplir et il le remplira jusqu'au bout. Ce devoir, c'est de résister jusqu'à la plus extrême limite, c'est d'endurer les plus suprêmes privations, c'est de brûler sa dernière amorce.

Que la province agisse ou n'agisse pas, c'est son affaire à elle.

Notre rôle à nous, c'est de lui donner le temps d'agir, de le lui donner aussi largement que possible, de façon à ce que la France ne puisse pas plus tard dire à sa capitale :

— C'est ta faute si j'ai succombé.

Que la population reste donc sourde à la voix de quiconque cherche à la détourner de ce grand et noble but.

Sans doute nous serions heureux de savoir que la province nous tend la main, sans doute nous serions heureux de recevoir des nouvelles de ces départemens avec qui et pour qui nous luttons. Mais le silence qui se fait autour de nous ne doit en rien modifier nos résolutions.

Paris est le champion du pays tout entier. Il a centralisé pendant longtemps tous les plaisirs. il doit être fier aujourd'hui de centraliser toutes les épreuves; et quand bien même, ce qui n'est pas, la résistance fléchirait partout, lui, suprême combattant, devrait encore dire :

Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là!

Le journal *la Vérité* publie sur le séjour de l'ex-empereur à Wilhelmshohe un long article qui fait presque à chaque ligne monter la rougeur au front quand on songe que c'est là l'homme qui est cause que le fer et le feu se promènent en ce moment d'un bout de la France à l'autre.

On y apprend que Bonaparte a voulu assister à une représentation théâtrale à Cassel! On y apprend aussi qu'il se trouve des gens assez vils pour lui adresser des lettres qui contiennent pour la plupart des suppliques, des demandes de secours et des dénonciations émanant de gens qui tiennent à faire la police en amateurs, mais dans un but intéressé.

Chaque soir on fait bombance et il y a dîner de gala.

Les étangs des environs et les forêts giboyeuses fournissent un large contingent à la table du prisonnier, et les détonations du champagne ne manquent jamais d'éclater au dessert. Parfois, le soir, les officiers amènent leurs femmes qui ont reçu l'autorisation de les rejoindre, et on organise des petites représentations

intimes, des raoûts qui rappellent sans doute à Napoléon les soirées d'autrefois.

A minuit, la société se sépare, et les bons habitans du village de Wilhelmshœhe, plongés depuis longtemps dans le sommeil, se réveillent au bruit du fracas que font les voitures qui remmènent les invités.

Et pendant ce temps-là on meurt de faim dans le pays que cet homme a livré !

L'article de *la Vérité* ajoute que la population en Allemagne est excessivement hostile à Napoléon, et le gouvernement prussien a soulevé de grands mécontentemens par les égards qu'il lui prodigue.

Ceci prouve que la conscience publique a chez nos ennemis une pudeur inconnue des cours.

Bonaparte a été un bourreau aussi bien pour l'Allemagne que pour nous. Quand le bon bourgeois de Cassel ou le paysan de Wilhelmshohe passe le long des murs du parc où l'on fait ripaille, il serre les poings avec rage en pensant que la Prusse bourre de truffes l'homme qui a fait tuer le fils par lui pleuré.

Quant à nous autres Français, les banquets de là-bas nous sont un enseignement de plus. M. de Bismark en traitant ainsi l'ex-empereur nous montre qu'il le regarde non comme un prisonnier, mais comme un complice.

Pierre Véron.

LES AGENS DESTRUCTEURS

Nous avons le feu grégeois, dont la plus mince parcelle s'attachant à un homme le brûle sans jamais s'éteindre. S'il en touche d'autres, autant d'hommes carbonisés. Un obus éclatant au milieu d'un régiment le détruit jusqu'à sa dernière giberne.

Nous avons la dynamite, substance dont le plus léger atome, éclatant par la percussion, pulvérise en une seconde les masses les plus compactes. Une cuillière placée à la gueule d'un canon Krupp suffit à le mettre en miettes. Un demi kilo fait sauter le pont ou le tunnel solidement construits.

Nous avons ces formidables engins ; ils ont été éprouvés avec soin et ont épouvanté les examinateurs par leur infernale puissance. Tout cela est su, connu, et l'opinion s'étonne qu'on ne s'en serve pas contre l'envahisseur.

Il y a, dit-on, les lois de la guerre. Nous n'allons pas à l'encontre, et *le Charivari* n'est pas de ceux qui font un crime au gouvernement de ne pas user de ces forces redoutables. Il s'en rapporte parfaitement à lui et demeure persuadé que, s'il le faut, il les emploiera à l'heure propice, et que, s'il s'abstient, c'est qu'il a de bonnes raisons pour cela. Gros-Jean n'en remontrera donc pas à son curé.

Mais n'y aurait-il donc pas moyen d'instruire un tantinet le public à cet égard, soit par une note explicative, soit par des conférences ayant un caractère à peu près officiel ? L'opinion ne demande pas mieux que d'être convaincue ; mais encore faut-il qu'on lui parle.

Il y a en outre un intérêt moral de premier ordre à la solution prompte de cette question.

De deux choses l'une :

Ou le feu grégeois est licite. En ce cas servons-nous du feu grégeois.

Ou l'usage en est impossible. En ce cas, comme Louis XV, la république doit défendre à l'inventeur de révéler sous peine de la vie le secret de cette redoutable résurrection.

Il serait par trop abusif que l'ennemi s'en servît un jour contre nous, quand nous n'aurions pas voulu nous en servir à temps contre l'ennemi.

Paul Girard.

PROPOS DE SIEGE

Le compère Veuillot jette fumée et flamme
A Gill qui fit sa face affreuse — comme elle est. —
Si l'artiste pouvait représenter votre âme
O Louis ! le tableau serait encor plus laid.

⁂

Un mot digne de Gavroche :

— Quand les ivrognes prennent un canon, c'est toujours par la gueule.

⁂

Bismark comptait sur nos tiraillemens, mais comptait sans nos tirailleurs.

⁂

Si nous pouvions parvenir à exécuter une trouée dans l'investissement des Prussiens, leur siège ne serait plus qu'un siège percé.

⁂

On lit à l'étalage de la boutique d'un armurier du boulevard des Italiens :

« Revolvers et pistolets *assortis* pour la garde nationale. »

Pourquoi pas *à sorties ?* cela serait de saison.

⁂

Pendant un temps les parisiens repoussèrent l'hippophagie, maintenant leur dada c'est d'avoir du cheval.

Les Prussiens croient pouvoir nous réduire par la rareté des subsistances : ils pensent que le spectre de la famine nous épouvante. Erreur ! qu'ils nous regardent donc consommer nos repas hétéroclites et ils nous verront des souris aux lèvres.

Hippolyte Briollet.

Il y a des gens qui trouvent moyen de mettre le ridicule partout.

Certes, si quelque chose doit inspirer le recueillement et l'admiration, c'est la mort glorieuse de ces vaillans mobiles qui sont venus à Paris donner leur sang pour la défense commune.

Pourquoi faut-il que *l'Univers* s'avise de toucher à ces deuils pour en faire une question de boutique et pratiquer la réclame au décès ?

A propos des derniers instans d'un brave lieutenant dont le respect et les convictions sont ici hors de cause, il publie une lettre où le grotesque se mêle au prospectus.

Voici le grotesque :

« Le père Faber, dans sa délicieuse légende de *l'Ange qui pleure*, parle des âmes que Dieu appelle à lui pour rafraichir sa gloire. »

Que vous semble de ce rafraichissement ?

— Che réserve ce blat bour mon second service !

Voici maintenant le prospectus :

« *Nous avons les plus grandes raisons de croire* qu'il est réuni, à cette heure, à la blanche armée des martyrs et des saints. C'est là, d'ailleurs, quelque chose nous le dit, qu'est marquée la place de *tous ceux qui sont morts jusqu'à présent entre nos bras :* »

Nous avons les plus grandes raisons de croire est un chef-d'œuvre.

Quant à la façon dont le correspondant de *l'Univers* déclare s'y prendre pour conduire les gens au ciel sur l'air du *Brésilien :*

Voulez-vous, voulez-vous,
Voulez-vous accepter mon bras ?

il ne reste plus qu'à la compléter en faisant distribuer dans les rues des adresses sur lesquelles on lirait :

Fabrique spéciale de saints.
Pas de succursale.

Ceux qui meurent pour la patrie sont heureusement trop grands pour que la prose de *l'Univers* parvienne à les rapetisser.

E. Villiers.

CHRONIQUE DU JOUR

Un traité à faire, ce serait celui *de l'Influence des gastrites impériales sur les destinées des peuples.*

Ce projet m'est suggéré par *le Soir*, qui nous informe que l'Europe pourrait bien ne pas être mise sens dessus dessous, parce que le czar se trouvant en ce moment « *gravement indisposé* » serait plus disposé à prêter l'oreille aux conseils pacifiques.

Dans deux mille ans, on ne sera pas obligé de parodier notre histoire pour la rendre cocasse, comme nous le faisons nous-même pour l'histoire ancienne.

On la lira toute pure, et ce sera suffisant pour en mourir de rire.

Exemple :

« En 1870 le czar eut un instant la velléité de soulever de nouveau la question d'Orient, tentation qui devait mettre l'Europe à feu et à sang. Déjà les notes diplomatiques étaient lancées, déjà la mort avait préparé cinq millions de fosses pour les cinq millions d'hommes qui allaient mourir au nom d'une cause de laquelle ils ne comprenaient pas le premier mot, quand tout à coup, un matin, le czar s'aperçut qu'il ne digérait plus le homard. Il fit venir son ministre des affaires étrangères et lui dit : j'ai l'estomac embarrassé ; m'occuper en ce moment de faire tuer des hommes me fatiguerait peut-être un peu; remettez pour quelque temps la question d'Orient dans le bas du buffet.

—

Il est écrit, je crois, que jusqu'à la fin du siège nous ferons preuve de la même mollesse vis-à-vis des accapareurs.

On a permis que les pommes de terre se vendissent au carat ; voilà maintenant certains marchands de vins qui prétendent augmenter le prix du vin, qui pourtant est ici en abondante quantité, on l'a toujours dit.

Le Charivari l'a déjà dit vingt fois, il le répètera vingt autres s'il le faut. Comment le cours des vivres peut-il augmenter, — sans que la spéculation s'en mêle, — dans une ville où il n'en entre pas ?

Tout le temps du siége notre faute aura été de réquisitionner trop tard.

Quand Paris sera débloqué, on s'apercevra qu'un millier de citoyens marchands de sardines ont fait fortune en trois mois avec nos misères.

Ce sera tout simplement scandaleux.

Heureux encore si nous ne découvrons pas que justement ces haussiers de la honte avaient oublié d'être de la garde nationale.

—

On a pu dire tout ce qu'on a voulu du comte de Chambord ; c'est un excellent citoyen et il vient de nous le prouver.

Il s'est dit :

— Ces pauvres Parisiens sont bloqués sans viande, sans pain, sans beurre, sans gaz et sans distractions ; ils doivent s'ennuyer à mourir. Tout ce que je puis faire pour eux, c'est de les faire rire un peu rire; ça leur fera du bien.

Et il nous a fait passer sa soixante et onzième profession de foi avec offres de services.

N'est-ce pas que c'est d'un bon cœur ?

—

Hamburger est au poste, un garde national lit le journal à haute voix :

Saumur armé marche sur Paris amenant de nombreux troupeaux...

HAMBURGER (d'un air dégoûté). — Toujours de la viande salée !

Léon Bienvenu.

Le Gérant, ALTAROCHE.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

COMPAGNIE PARISIENNE
D'ÉCLAIRAGE ET DE CHAUFFAGE
PAR LE GAZ

Le Conseil d'administration a l'honneur de prévenir MM. les porteurs d'obligations, que le 10e tirage des obligations à amortir en 1870, au nombre de 786, aura lieu publiquement le samedi 24 décembre courant, à dix heures du matin, au siége de la société, rue Condorcet, 6.

LITS & FAUTEUILS MÉCANIQUES
POUR MALADES OU BLESSÉS

Vente et location.

Transport de malades

Maison Gellé, DUPONT et VILLARD, successrs
18, RUE SERPENTE. — PARIS.

INJECTION CADET
AU KINO. 3 fr. le flacon. Boulev. Denain, 7, Paris.

CHEMIN DE FER DU NORD.

Le conseil d'administration prévient MM. les actionnaires que le coupon échéant sur les actions le 1er janvier 1871, a été fixé à 8 fr., représentant le second semestre d'intérêts de l'exercice 1870.

Ce coupon est payable dès à présent, sous déduction de l'escompte au taux de la Banque de France.

NI FROID NI AIR par les portes et croisées JACCOUX, 20, r. Richer.

Médaille de la Société des Sciences industrielles de Paris.
PLUS DE CHEVEUX BLANCS
MÉLANOGÈNE
Teinture par excellence
De DICQUEMARE Aîné de Rouen

Pour teindre **à la minute, en toutes nuances**, les cheveux et la barbe, sans danger pour la peau et sans aucune **odeur.**—Cette teinture est **supérieure à toutes celles employées jusqu'à ce jour.**

Fabrique à Rouen, place de l'Hôtel-de-Ville, 47.
Dépôt à Paris, rue d'Enghien, 24.
Détail, boulevard Poissonnière, 12.
PRIX : 6, 12 et 15 francs.

TRENTE-NEUVIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 c. SAMEDI 17 DÉCEMBRE 1870

ABONNEMENS

PARIS

Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

ABONNEMENS

DÉPARTEMENS

Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —

L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, W. C.
London.

LE CHARIVARI

BULLETIN POLITIQUE

Les nouvelles abondent. Ce sont les sept vaches grasses succédant aux sept vaches maigres.

Tout Paris a lu à l'heure actuelle les détails apportés par les derniers pigeons ou fournis par les journaux allemands. L'impression produite ne peut certes pas être de la joie, mais elle doit moins encore être du découragement.

Tout d'abord cette longue suite de combats atteste que la France, bien loin de se laisser abattre, fait preuve d'une énergie à laquelle l'ennemi est obligé lui-même de rendre hommage.

C'est un journal allemand qui est forcé d'écrire ces lignes que nous devons tous avoir devant les yeux :

« Si l'on veut porter un juste jugement sur l'ennemi et ne pas lui imputer à crime ce qu'on tiendrait dans son propre pays pour de l'héroïsme et du patriotisme, on ne saurait nier que dans la troisième et dernière période, il faut l'espérer, de cette effroyable guerre les Français ont déployé une force, une activité, et, dans certaines circonstances, une faculté de sacrifice que nous aurions difficilement supposées. »

Lorsque Gambetta partit, nous comptions tout au plus 45,000 hommes sur pied.

Aujourd'hui, grâce à l'activité imprimée à toutes les levées, nous sommes en mesure de tenir en échec les hordes qui se sont répandues sur notre malheureux pays.

La garde nationale se mobilise partout, partout comme dans la Côte-d'Or on harcèle l'ennemi sans trêve.

Comparez aussi ce passage d'un journal prussien de Dijon, qui s'indigne de l'hostilité des populations françaises et dit que les étrangers sont partout traités d'infâmes; comparez-le avec les pigeonnades où il était parlé des acclamations qui saluaient les libérateurs.

En somme, et sans rien vouloir exagérer, nous avons une armée intacte de deux cent mille hommes et cinq cents pièces; nous avons des généraux qui comme Faidherbe et Chanzy se révèlent avec un éclat inattendu. Nous avons par dessus tout cette *âme de la France* qui, un moment amollie par l'empire, se réveille en face du péril suprême que court la patrie.

Si l'on se place au point de vue d'un pays qui entamerait une guerre dans des conditions normales, nul doute que la situation ne paraisse bien sombre. Mais si l'on se rappelle où nous en étions au lendemain de Sedan, alors que toute tentative de résistance sérieuse semblait une folie, on sera frappé d'admiration pour les efforts qui ont été faits, là même où ces efforts ont été malheureux.

L'Espagne eut à traverser sous l'empire des épreuves autrement rudes et parut bien autrement près de sa perte. Mais elle ne désespéra pas d'elle-même, elle conserva la foi dans ses destinées et elle se sauva.

Imitons-la, nous nous sauverons aussi.

Inutile d'ajouter que les dépêches d'hier font à Paris un devoir plus impérieux encore de la résistance. Ce n'est pas à l'heure où la France combat que nous pouvons fléchir.

Hier, *la Vérité*, un des journaux qui organisent périodiquement la défaillance, semblent trouver fort étonnant qu'on ne fût pas encore décidé à traiter. Un pareil conseil dans un pareil moment est presque de la trahison.

Sommes-nous donc tombés assez bas pour qu'on nous suppose capables d'une capitulation avant que nous ayons enduré toutes les souffrances, essayé toutes les luttes, bravé toutes les misères! Ils sont bien à plaindre ceux qui trouvent moyen de plaisanter dans de pareilles conjonctures, ils sont bien à plaindre ceux qui viennent murmurer des paroles de découragement

à l'oreille de nos braves soldats qui souffrent pour eux. Ils sont bien à plaindre, car ne pas croire à la patrie en ce moment, nous paraît être la plus difficile des tortures comme le plus cruel des châtimens.

Le journal allemand dont divers fragmens ont été envoyés à la presse nous fournit encore une nouvelle qui confirme ce qu'on savait déjà des menées bonapartistes.

L'ex-impératrice est à Wilhemshohe, en compagnie de M. Palikao.

Que ces débris qui n'ont rien de grand travaillent à se consoler entre eux, c'est leur affaire; mais qu'ils espèrent nous réimposer jamais leur joug, c'est différent.

La légende napoléonienne, comme le faisait remarquer hier *le Siècle* à propos de l'anniversaire du 15 décembre, la légende napoléonienne est démolie à jamais.

Quant à ces généraux d'antichambre ou de guet-apens qui ne savaient faire merveille qu'au boulevard Montmartre, ils peuvent conspirailler à leur aise. Ils ne trouveront plus un soldat pour les suivre.

Enfin, d'après quelques correspondances rédigées sans doute par des faméliques aux gages du bonapartisme, la Prusse persisterait dans son projet de traiter avec l'ex-dynastie.

Nous le voudrions, car ce serait la preuve que la Prusse croit cette dynastie seule capable d'une telle lâcheté, et en la choisissant pour cette besogne elle la déshonorerait encore davantage.

Mais M. de Bismark est un esprit trop pratique pour agir ainsi.

Il sentirait trop bien que la paix signée avec les Bonaparte serait une paix nulle que la France désavouerait en jetant les signataires à la porte dès que les régimens prussiens auraient les talons tournés, et que tout serait à recommencer.

Le napoléonisme n'est même plus bon pour le service de l'ennemi.

Pierre Véron.

GARIBALDI

Ils le raillent, ils font des gorges chaudes, ils l'insultent, les coalisés du goupillon.

Ils disent avec mépris :

— Ce vieux !

Ils parlent de ses rhumatismes avec des épithètes badines.

C'est écœurant et odieux à la fois.

Lui, pendant ce temps-là, est en train de donner son sang pour la France.

S'il est vieux il n'en a que plus de mérite à combattre.

S'il souffre, il n'en est que plus héroïque d'imposer silence à ses souffrances.

En vérité, messieurs les plaisantins de sacristie, je vous conseille de mettre une sourdine à vos quolibets.

Car demain peut-être vous vous exposez à ce que le monde apprenne que Garibaldi a été frappé en plein cœur par une balle ennemie à l'heure même où, par derrière, il était frappé traitreusement par vos injures.

Et ce serait une honte dont vous ne vous releveriez jamais que d'avoir fait coup double avec le Prussien.

P, V.

Toujours cette vieille gaieté française !

Vous avez vu les bataillons de marche habillés de drap vert, de braves et beaux bataillons, ma foi !

Gavroche les a surnommés *les Billards qui marchent*.

Espérons qu'avec ces billards-là c'est l'ennemi qui se blousera.

PROPOS DE SIEGE

Que de bons petits soins ces chers Prussiens ont pour nous ! Ils vont jusqu'à nous couper nos vivres !

M. Louis Veuillot vient de répandre un article venimeux sur les fils Hugo. Il les accuse de ne point être écrivains et de ne savoir que battre le rappel sur une peau d'âne.

Veuillot oublie que c'est souvent sur lui que toute la rédaction du *Rappel* frappe.

Les lauriers se fauchent-ils ?
— Non ; moi je soupçonne
Que c'est à coups de fusils
Que ça se moissonne.

Hippolyte Briollet.

Par suite des réquisitions qui ont obligé la Compagnie à livrer un grand nombre de ses chevaux, depuis quelques jours le nombre des omnibus mis en circulation est considérablement diminué. Sur les lignes les plus fréquentées, les voitures ne se succèdent plus qu'à dix minutes d'intervalle. Sur toutes les autres lignes, le service a été restreint dans la même proportion.

La chose est naturelle, et la Compagnie ne saurait encourir aucun reproche à cet égard. Mais il y a lieu d'accuser la négligence qu'elle a mise à avertir le public des restrictions apportées à son service du soir sur la plupart des lignes. Avant-hier, par exemple, où la circulation a cessé sur beaucoup de points une heure plus tôt que de coutume, les employés n'avaient-ils pas le devoir de prévenir à chaque départ les voyageurs de l'heure exacte du dernier trajet ? Or, ils l'ont oublié, et nous qui avons été témoin et victime de cette négligence, nous la constatons pour qu'elle ne se renouvelle pas à l'avenir.

CHRONIQUE DU JOUR

Décidément l'exil avait fait de nos poètes et de nos penseurs des devins, des prophètes, *vates; les Châtimens* et *Napoléon le Petit* sont un exemple merveilleux de cette puissance de seconde vue qu'à certains momens et sous une certaine impression, les esprits de haut vol, les hommes de génie peuvent acquérir...

Et tenez, à ce propos, que dites-vous de cette page d'Edgar Quinet, que je trouve dans le tome XI de ses œuvres, et qui sert en quelque sorte de conclusion à une étude sur la politique étrangère de la France en général et sur l'expédition romaine en particulier :

— Annexer le Lorraine à le Pafière, puis annexer le Pafière à la Brusse..., che gagne pas grand chose à l'affaire.

« Quand viendra pour l'Occident le jour de la lutte suprême, vous regarderez de tous les côtés de l'horizon et vous appellerez : Italiens, Hongrois, Romains, Piémontais, Lombards, Moldaves, Valaques, Polonais, ô mes frères ! secourez votre frère ! La solidarité nous lie, c'est la meilleure des vertus humanitaires. Dérision ! Chacun d'eux vous montrera en ricanant ses cadavres et les plaies que vous avez faites. *Alors il vous faudra retirer en toute hâte votre couteau sanglant des flancs de l'Italie et vous en couvrir vous-mêmes, car vous serez seuls ce jour-là pour vaincre. Ce sera votre expiation.*

—

Une citation d'un journal allemand, trouvée je ne sais où, nous fait venir l'eau à la bouche.

« M. Emile de Girardin, dit ce journal, paraît avoir renoncé à extirper les Prussiens à la racine. Il vient de rédiger une adresse qui, signée des 37,000 communes de France, doit être envoyée au roi de Prusse pour lui demander de formuler ses conditions de paix... »

Or, ici, voyez la malechance ! Le journal allemand se trouve déchiré !... Interruption fatale ! supplice affreux !... Savoir qu'il court de par la France une adresse de M. de Girardin et ne la point connaître ! Et qui sait si cette adresse de M. de Girardin n'eût point changé les dispositions des parisiens à combattre ! M. de Girardin, peste ! n'est point une mince autorité par le temps qui court !...

Parlons sérieusement : comprend-on que cet homme ose encore élever la voix quelque part ?

—

L'Univers citait avec une certaine joie malicieuse, l'autre soir, quelques lignes de *l'Electeur libre* en polémique avec *le Siècle*.

Ces lignes de *l'Electeur libre*, sur la *calomnie*, ma foi, se terminaient par cette phrase :

« *La France ne veut pas plus de Basile que de Tartufe.* »

Que dites-vous de l'hospitalité donnée par *l'Univers* à ce sage aphorisme ? Et n'admirez-vous pas l'aplomb de la feuille dévote ?

—

Une singulière coïncidence :

On nous assure que M. Vicat (l'insecticide que vous savez) fait partie d'une des batteries de la garde nationale.

Se servira-t-il au moins de sa poudre ?... Eh ! eh ! il est des ennemis contre lesquels elle réussit assez bien.

—

L'autre soir, à la nuit tombante, dans les environs obscurs du Palais-Royal, un pauvre diable demandait l'aumône à demi-caché sous une porte.

— Ayez pitié, disait-il, d'un pauvre malheureux, âgé de plus de 80 ans ! Un monsieur passe, — de ces plaisantins comme il en existait tant autrefois et comme il en reste encore beaucoup. Il entend la requête.

— Plus de 80 ans, s'écrie-t-il, pas tant à plaindre, mon bonhomme !... Je me trouverais fort heureux, moi, d'aller jusque là !...

Gabriel Guillemot.

La charmante collection des almanachs illustrés de la librairie Pagnerre vient, cette année, faire une heureuse diversion aux tristesses de l'état de siège. N'est-ce pas un ami que le véridique et toujours nouveau *Mathieu Laensberg* (double et triple LIÉGEOIS), l'étincelant *Almanach comique*, par MM. Pierre Véron, Leroy, Noriac, Chavette, Henri Monnier, Huart, etc., etc., vient nous ranimer de sa verve gouailleuse.

Le Pour rire, entièrement illustré par Cham, nous fait oublier les sinistres bouffons du roi Guillaume. *L'Astrologique* nous promet d'heureux jours. *Le Charivari*, *le Fumeur* s'emportent aux remparts, tandis que *la Bonne cuisine*, *les Dames et Demoiselles* et *la Mère Gigogne* consolent la famille abandonnée. *Les Célébrités contemporaines* et *l'Illustration* complètent, avec *les Parisiennes*, de Grévin, la série de ces almanachs, les intimes du foyer. En temps de siége on ne peut faire que ces lectures rapides.

Le Gérant, ALTAROCHE.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

PRIMES DU *CHARIVARI*

Tout abonné d'UN AN — dont l'abonnement aura été fait *en une seule fois* et *sans intermédiaire* — aura droit de recevoir *franco* et pendant une année

LE PETIT JOURNAL POUR RIRE

PARAISSANT TOUTES LES SEMAINES

huit pages de texte et de dessins comiques, 52 numéros par an.

Dans chaque numéro une caricature de Grévin.

Ceux qui le préfèreront pourront recevoir, comme précédemment,

LA TOILETTE DE PARIS

JOURNAL DE MODES

Paraissant deux fois par mois, avec une Gravure de modes coloriée dans chaque numéro, donnant par conséquent 24 livraisons par an, avec autant de planches; Nouvelles ou Romans dans le texte. — Quatre de ces numéros contiennent, en outre, de nombreux patrons.

LIVRES ET ALBUMS

Les abonnés d'UN AN qui aimeront mieux une prime de librairie pourront choisir un ouvrage ci-dessous : 1° **Histoire de Paris**, par M. TH. LAVALLÉE, superbe volume grand in-8° illustré de 107 vues; 2° **Gulliver**, édition magnifique avec 400 dessins de GRANVILLE; 3° **Voyages dans l'Inde du prince Soltykoff**, grand in-8°, 38 belles planches à deux teintes; 4° **Paul et Virginie**, beau volume in-8° illustré par BERTALL; 5° **La Chine ouverte**, ouvrage du plus haut intérêt, 250 dessins variés; 6° Un de ces quatre albums comiques : **M. Cryptogame**, **le Docteur Faustus**, par Topfer; **la Chicane et l'Amour**, **Aimez-vous rire ?** par Damourette, Tatin, Quillenbois, etc., etc.

N. B. — Les primes ci-dessus, sauf le **Petit Journal pour rire** et la **Toilette de Paris**, qui seront expédiés *franco*, comme il a été dit, devront toutes être retirées directement dans nos bureaux, sans quoi l'Abonné devra joindre à sa demande la somme de **1** fr. **50** c. pour frais de port.

GRANDE PRIME EXCEPTIONNELLE

Le Charivari, désirant en outre faire un splendide cadeau à tous ses abonnés indistinctement, même à ceux de TROIS MOIS, leur offre à des conditions incroyables de bon marché **cette grande Prime exceptionnelle :**

L'HISTOIRE DES DEUX RESTAURATIONS

par A. DE VAULABELLE

huit volumes in-8°,

sera adressée également *franco* contre l'envoi de

25 FRANCS

Pris dans nos bureaux, ce dernier ouvrage sera donné pour

20 FRANCS

Nota. — Les abonnés d'un an qui auront pris une des primes gratuites pourront, en sus, contre l'envoi des sommes ci-dessus indiquées recevra ces deux primes exceptionnelles.

TRENTE-NEUVIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 c. DIMANCHE 18 DÉCEMBRE 1870

ABONNEMENS

PARIS

Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

ABONNEMENS

DÉPARTEMENS

Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —

L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité.
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, W. C.
London.

LE CHARIVARI

BULLETIN POLITIQUE

L'attitude de la presse française a été une fois encore digne de ce que la France attend de son patriotisme.

En présence des nouvelles reçues par le dernier pigeon, un même mot s'est trouvé au bout de toutes les plumes : *Résistance.*

Seule, *la Vérité* qu'on avait essayé de rappeler au repentir, loin de faire son *meâ culpâ*, s'enfonce plus avant dans la divagation.

Il faudrait citer l'article tout entier pour montrer jusqu'où peut aller l'incohérence.

La Vérité nous donne des solutions de cette force : « Le temps est venu d'ouvrir les yeux, de calculer nos chances, de tenter quelque chose, quoi que ce soit. Voulons-nous lutter, choisissons des généraux capables de vaincre. Voulons-nous, au contraire, nous arrêter au parti opposé, prenons des diplomates qui aient les aptitudes nécessaires pour mener à bonne fin une négociation. »

Comme cela ! Et allez donc !

Choisissez des généraux capables de vaincre. Voilà qui est bientôt dit. Et qui les chosira ? S'agirait-il de mettre le commandement en chef de nos armées aux voix ? Et à quels signes reconnait-on qu'un général est incapable d'être vaincu ? Est-ce aux lignes de sa main, à la forme de son nez ? Ou bien doit-on instituer un baccalauréat ès-victoires, avec questionnaire conforme ?

Même observation quant aux diplomates.

Tout cela est puéril, et l'on en rirait si l'on ne se sentait profondément attristé en songeant que l'ennemi est là à deux pas de nous, lisant et savourant comme plat du jour ces tentatives de découragement anti-national.

Mais attendez ! Il y a plus fort encore dans l'article de *la Vérité.*

« Il n'est pas douteux, dit ce journal, que si nous avions eu des hommes d'Etat à la tête du gouvernement, la paix serait conclue depuis longtemps. »

Par ainsi, pour *la Vérité*, on n'est un homme d'Etat qu'à condition de capituler n'importe à quel prix.

Un homme d'Etat selon sa formule, c'est celui qui aurait dit à la Prusse :

— Tu veux l'Alsace ? Comment donc ! Tu veux la Lorraine ? Avec plaisir ! Un petit morceau de Champagne par-dessus le marché pourrait-il te plaire ? Je vais t'en couper ! J'ajouterai, pour que le menu soit complet, Soissons comme plat sucré et le Mont-Valérien comme dessert. Maintenant embrassons-nous, Folleville.

Tout ce qui précède est déjà suffisamment prodigieux et semble reculer les bornes du fantasque. Mais ce n'est pas fini. *La Vérité* ne nous comble pas de drôleries, elle nous en accable.

Voilà la paix faite ; la paix humiliante, bien dissolvante, bien honteuse.

« Alors, continue *la Vérité*, au lieu de nous armer pour une nouvelle guerre, nous nous serions efforcés, par nos écrits, par nos discours, par nos actes, par toute notre [illegible]que en un mot, de nous faire des alliés de cette bande de pillards et de brigands que l'on appelle le peuple allemand. »

On chantait jadis dans les rues une chanson dont le refrain était :

Viendra-z-un jour où l'bourgeois éclairé
Donn'ra sa fille au forçat libéré.

C'est absolument la politique de *la Vérité.* Le peuple allemand est une *bande de pillards et de brigands*, donc efforçons-nous de conquérir son amitié et de nous en faire des alliés.

Eh bien ! non. Un semblable langage est aussi injuste envers l'Allemagne qu'outrageant envers la France, et *la Vérité* est aussi coupable quand elle insulte celle-là que quand elle cherche à décourager celle-ci.

Le peuple allemand ne doit pas être mis en cause.

Le peuple allemand est en ce moment trompé, ameuté par ses gouvernans, qui ont besoin de le fanatiser aujourd'hui pour mieux l'opprimer demain...

Plus loin, cependant, *la Vérité*, voulant réaliser *le plus fort en plus fort* de Nicollet, ajoute :

« La France n'est plus une nation militaire, Dieu merci ! et les seules victoires qu'il nous sera vraisemblablement permis de remporter dans l'avenir seront des victoires pacifiques, sans autres armes que la persuasion, sans autre palladium que la liberté. »

Henri Monnier racontait jadis l'histoire célèbre du *guillotiné par persuasion.*

La Vérité a décidément la chance de se rencontrer avec tous les classiques !

Ce qui est moins heureux pour elle, c'est que ses assertions vont toutes à l'encontre de la logique et du vrai. C'est hier, sous le régime impérial, que la France était une nation asservie par le militarisme, c'est demain qu'elle sera une nation militaire, ce qui n'est pas la même chose.

Au lieu en effet que le courage soit en quelque sorte une profession réservée à quelques-uns, c'est la nation entière qui tiendra désormais ces armes que le despotisme lui refusait par crainte. C'est le peuple tout entier qui s'exercera et qui constituera pour un prochain avenir les armées de la revanche nationale.

En attendant (car il faut toujours arriver à la conclusion), que nous propose *la Vérité?* La capitulation et le démembrement, c'est-à-dire le suicide.

« De peur de couper un bras ou une jambe, dit-elle, nos chirurgiens laissent chaque jour périr nombre de blessés dans nos ambulances. »

Les docteurs de *la Vérité*, eux, n'hésiteraient pas à tailler et à rogner dans le vif ; seulement, après l'opération, la pauvre France serait mutilée de telle sorte qu'il faudrait leur demander comme au chirurgien de la légende :

— Quel est le morceau qu'il faut remettre dans le lit?

Par bonheur, le pays n'a nulle envie de se faire soigner par ces médecins-là, et c'est justement la cause de leur mécontentement.

Puisse cette cause durer toujours, car le jour où ils seraient satisfaits nous serions perdus.

Pierre Véron.

ENCORE LE NOM DES RUES

On propose de supprimer le nom de la rue Bonaparte. Ce devrait être déjà fait, et la décision est même probablement prise sans avoir encore été exécutée.

De même pour le *quai Napoléon.* On propose de l'intituler *quai Abeilard*, parce que le célèbre professeur y avait son domicile. Le nom et le motif sont tous deux excellens.

On réclame aussi la suppression de la *rue de Berlin* et son remplacement par la rue *Rouget de l'Isle.* Certes le nom de Rouget de l'Isle est digne de figurer à l'angle d'une de nos rues, et nous le verrions avec plaisir baptiser la rue Bonaparte. Mais l'ostracisme dont on frappe la rue de Berlin n'a-t-il pas quelque chose d'un peu puéril?

Si le nom a été donné à la rue pour rappeler l'entrée des armées françaises à Berlin, le biffer à l'heure des revers serait une humilité mal placée. D'ailleurs, à titre d'effacement des vieilles haines nationales, il faudrait opérer beaucoup d'autres radiations, et le moment n'est pas encore venu de ces réparations fraternelles.

Si le nom de rue de Berlin a été donné au point de vue géographique, comme semble l'indiquer le parti pris d'imposer des titres de villes à toutes ces rues de nouvelle création, nous ne voyons guère en quoi les circonstances présentes nous feraient un devoir d'innover. Nous ne verrions nul inconvénient à conserver Berlin, ne fût-ce qu'en l'honneur du démocrate Jacoby, cet ami de la République et de l'indépendance française.

La main sur la conscience, nous sentirions-nous bien humiliés si l'on débaptisait les nombreuses rues de Paris qui émaillent toutes les capitales du monde?

Après tout, si l'on y tient, mettons que nous n'ayons rien dit. Je ne demeure pas rue de Berlin, avec un cent de cartes de visites à utiliser.

Paul Girard.

Les Auvergnats de Paris se cotisent pour un canon qui s'appellera *Vercingétorix.*

C'est un beau nom pour un défenseur de l'indépendance nationale.

Henri Rochefort vient de réunir en un volume les numéros de *la Lanterne* publiés en Belgique.

Il y a mis une préface. C'est un succès assuré d'avance.

« Je viens de relire, dit Rochefort dans la préface dont il accompagne cette réimpression, les épreuves de mon pamphlet ; je le compare aux horreurs que l'empire nous a fait traverser, au dénoûment auquel il nous a conduits, et je ne sais comment m'excuser d'avoir été si doux. »

Ce n'est hélas ! que trop vrai.

Ceux qui prophétisaient ne pouvaient, quelle que fût leur haine ou leur perspicacité, prévoir le degré d'abjection où tomberait le bonapartisme.

La Lanterne n'en restera pas moins comme un des rares monumens de courage politique produit par cette époque de servilité. L'empire, en même temps qu'il envoyait les hommes de cœur à l'étranger, appelait l'étranger en France ; singulière façon d'établir le système des compensations.

On lisait *la Lanterne* avec avidité alors qu'elle était une prédiction ; on la relira avec encore plus de plaisir maintenant qu'elle est une épitaphe.

P. V.

Un jeune auteur dramatique qui jusqu'à présent a inutilement tenté d'aborder la grande scène, s'était engagé dans un corps franc au début de la guerre.

Blessé à l'affaire de Villiers, il est précisément rapporté à l'ambulance du Théâtre-Français.

— Ah ! dit-il à la sociétaire qui vint le visiter, ce n'est pas ainsi que j'espérais être reçu aux Français.

— Bah ! lui répondit-elle, consolez-vous ; au moins vous n'êtes pas blessé dans votre amour-propre.

Emile Daclin.

CROQUIS PAR CHAM.

1871
Fin du pauvre lion britannique.

Le gaz commençant à faire défaut, la lune vient gracieusement se mettre à la disposition de la ville de Paris.

— Il n'y est donc jamais votre bourgeois ?
— Depuis qu'il a mangé de l'ours il ne veut voir personne.

— Votre maitre mange de l'ours ! Ce n'est pas une raison pour qu'il soit grossier.
— Excusez-le, madame, c'est probablement de l'ours mal léché !

RECETTE POUR DES PROVISIONS.
Se laisser guider par un rat, il vous mènera peut-être dans un endroit où il y a du fromage.

RECETTE AUX MÉNAGÈRES.
Le beurre manquant, prendre dans la cartouchière de monsieur pour faire sauter les pommes de terre.

CHRONIQUE DU JOUR

La question du jour est la question des vivres, A l'heure qu'il est, à l'heure des repas, veux-je dire, on mange de tout sur la terre parisienne. On mange de tout signifie qu'on ne mange que des choses dont la nomenclature est en dehors de celle des mets de la *Cuisinière bourgeoise*. Et cela avec une crânerie magnifique.

J'ai un ami qui a digéré du rat et qui a eu l'air de s'être régalé. Un autre a été moins heureux; il fit l'acquisition d'un superbe chat qui lui coûta bien 15 francs et l'apporta à sa femme avec l'ordre de le faire cuire; mais le chat a esquivé l'honneur de sauter dans la casserole, grâce à sa beauté et aux *rons-rons* flatteurs qu'il a su adroitement prodiguer au bébé de la maison, dont il est devenu l'inséparable ami.

Il s'est même passé une scène amusante entre le tout jeune enfant qui n'avait encore jamais vu aucun animal et notre matois matou : L'ingénu moutard en offrant une assiettée de soupe au chat lui apporte une cuillère ; il fut tout surpris de voir le chat manger sans se servir de cet ustensile. Ce n'est pas tout, une fois la soupe avalée, notre bébé alla prendre le journal de son père et le mit devant son convive en lui disant « *à présent lis.* »

Le père rit, caressa le chat, mais se brossa le ventre.

—

Autre histoire de cuisine de siége.

Un monsieur porté sur sa bouche avait défendu formellement à sa femme de jamais lui donner de viande de cheval. Un jour pourtant, où la malheureuse ménagère n'avait rien trouvé autre chose, elle servit un superbe filet d'écurie à son despote, qui tout en trouvant le mets délicieux se douta de la supercherie du cordon bleu.

— Ce n'est pas du bœuf, cela, fit-il, c'est du cheval, n'est-ce pas?

— Non, mon ami, je sais trop que tu tiens à n'en point voir sur la table.

— Qu'est-ce alors? car certainement ce n'est pas du bœuf.

— C'est de la jument.

Les femmes nous feront toujours avaler ce qu'elles veulent.

—

Dimanche dernier, la compagnie dont je fais partie passa la journée et la nuit dans l'intérieur des buttes Chaumont; le temps était superbe, et le givre qui couvrait la terre, les gazons, les rochers, les arbres et les arbrisseaux donnait au paysage un aspect féerique. La nuit survint, tout fut splendide. Il gelait; le ciel était pur et la lune éclairant de sa lumière blanche toute cette incomparable blancheur la rendait plus éclatante encore.

La faction que je fis au milieu d'un tel spectacle me sembla courte et, malgré le froid vif de l'atmosphère, j'étais vraiment ravi et dans l'oubli complet de ma fonction prosaïque de sentinelle. Le silence de la nuit grandissait encore mon extase... Tout à coup je fus ramené à la réalité par le cri de quelques canards sauvages enfouis dans les interstices des rochers de la cascade et je dis, en entendant leurs *can can :*

— Tiens, voilà M. de Molke qui nous envoie des nouvelles!

—

M. Bonnenfant, chirurgien-major du 65e bataillon de la garde nationale, ayant pris l'initiative d'une représentation au profit de l'ambulance dudit bataillon, plusieurs de nos amis ont organisé cette soirée à Ba-ta-Clan avec le concours bienveillant de Mlles Sichel, Lagier, Vannoy, Hubans, Clara Lemonnier, Melcy, etc., et de MM. St-Germain, Paul Deshayes, Darcier, Hamberger, Chéry, Mousseau, Leroy et Haffner; M. Claretie a fait une conférence sur Paris ; aux applaudissemens dont le public a couvert chacune de ces personnalités aimées nous ajoutons ici au nom des organisateurs de cette représentation et en notre nom particulier nos bravos les plus chaleureux et nos remerciemens les plus vifs.

—

Mot de la fin :

— Comment X,.., ce poète hasardeux, sans argent et sans crédit peut-il, dans ces temps difficiles, porter sa misère avec tant de légère insouciance?

— Oh ! bien facilement ; étant un rêveur, il se nourrit de chimères et se loge dans le domaine de l'hypothèse.

Hippolyte Briollet.

Le Gérant. ALTAROCHE.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

PRIMES DU *CHARIVARI*

Tout abonné d'UN AN — dont l'abonnement aura été fait *en une seule fois* et *sans intermédiaire* — aura droit de recevoir *franco* et pendant une année

LE PETIT JOURNAL POUR RIRE

PARAISSANT TOUTES LES SEMAINES

huit pages de texte et de dessins comiques, 52 numéros par an.

Dans chaque numéro une caricature de Grévin.

Ceux qui le préfèreront pourront recevoir, comme précédemment,

LA TOILETTE DE PARIS

JOURNAL DE MODES

Paraissant deux fois par mois, avec une Gravure de modes coloriée dans chaque numéro, donnant par conséquent 24 livraisons par an, avec autant de planches; Nouvelles ou Romans dans le texte. — Quatre de ces numéros contiennent, en outre, de nombreux patrons.

LIVRES ET ALBUMS

Les abonnés d'UN AN qui aimeront mieux une prime de librairie pourront choisir un ouvrage ci-dessous : 1° **Histoire de Paris**, par M. TH. LAVALLÉE, superbe volume grand in-8° illustré de 107 vues; 2° **Gulliver**, édition magnifique avec 400 dessins de GRANVILLE ; 3° **Voyages dans l'Inde du prince Soltykoff**, grand in-8°, 38 belles planches à deux teintes ; 4° **Paul et Virginie**, beau volume in-8° illustré par BERTALL ; 5° **La Chine ouverte**, ouvrage du plus haut interêt, 250 dessins variés; 6° Un de ces quatre albums comiques : **M. Cryptogame**, **le Docteur Faustus**, par Topfer; **la Chicane et l'Amour**, **Aimez-vous rire?** par Damourette, Tain, Quillenbois, etc., etc.

N. B. — Les primes ci-dessus, sauf le **Petit Journal pour rire** et la **Toilette de Paris**, qui seront expédiés *franco*, comme il a été dit, devront toutes être retirées directement dans nos bureaux, sans quoi l'Abonné devra joindre à sa demande la somme de **1** fr. **50** c. pour frais de port.

GRANDE PRIME EXCEPTIONNELLE

Le Charivari, désirant en outre faire un splendide cadeau à tous ses abonnés indistinctement, même à ceux de TROIS MOIS, leur offre à des conditions incroyables de bon marché **cette grande Prime exceptionnelle :**

L'HISTOIRE DES DEUX RESTAURATIONS

par A. DE VAULABELLE

huit volumes in-8°,

sera adressée également *franco* contre l'envoi de

25 FRANCS

Pris dans nos bureaux, ce dernier ouvrage sera donné pour

20 FRANCS

Nota. — Les abonnés d'un an qui auront pris une des primes gratuites pourront, en sus, contre l'envoi des sommes ci-dessus indiquées recevra ces deux primes exceptionnelles.

TRENTE-NEUVIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 c. LUNDI 19 DÉCEMBRE 1870

ABONNEMENS
PARIS
Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —
Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

ABONNEMENS
DÉPARTEMENS
Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —
L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité.
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, W. C.
London.

LE CHARIVARI

LA SEMAINE DE LA BOURSE

Du boulevard des Italiens.
Dimanche 18 décembre 1870.

Monsieur le rédacteur,

Ne me parlez pas de soutenir des sièges pendant l'hiver, surtout quand ces sièges sont doublés de blocus. Le brouillard, la neige, la glace sont autant de blocus surnuméraires qui détendent encore plus la fibre que le blocus en chef, demandez plutôt à nos amis de la bourse de vous faire part de leurs impressions pendant les premiers jours de la semaine qui vient de s'écouler.

Les cœurs restaient les mêmes, mais, pour dire le vrai, quelques nez commençaient à s'allonger. Mes amis m'attendaient tous les jours à l'ouverture de la bourse sous le péristyle et s'écriaient en chœur en me voyant :

— Castorine, mon frère Castorine, ne vois-tu rien venir ?

— Rien que le brouillard qui brouilloie et la pluie qui pluvoie.

Ce refrain devenait monotone, lorsque tout à coup ces mots magiques ont retenti à nos oreilles charmées : Un pigeon ! un pigeon !

Un pigeon est arrivé jeudi en effet, porteur d'une dépêche de Gambetta en date du 11 décembre.

Nous savons à quoi nous en tenir maintenant sur la lettre de M. de Moltke et sur les dépêches que les Prussiens nous ont envoyées à la fin de la semaine dernière. Rien de tout cela n'est de nature à diminuer notre courage, notre patience et notre fermeté. Quelques faits militaires heureux pour l'ennemi ne doivent pas nous empêcher de voir la France qui se lève.

L'opinion publique a pleinement rendu justice à l'attitude patriotique de nos principaux financiers depuis le commencement du siége. Le groupe des francs-juges autrement dit des capucins du crédit foncier qui renferme certains Allemands défroqués qui osent se montrer encore à la bourse, et qui trahissent leur origine par leur pâleur à la moindre nouvelle défavorable à la Prusse, fait seul exception à la règle générale.

Le groupe en question a pour chefs MM. Fremy et Soubeyran. Ces deux messieurs regrettent l'empire ; ils en ont le droit. Ils vivaient dans l'intimité de l'empereur et de l'impératrice. Napoléon avait il besoin d'une somme ronde pour parfaire de suite l'achat de quelque château à une Marguerite Bellanger quelconque, la caisse des francs-juges était là ; Eugénie se trouvait-elle pressée d'acquitter quelques factures supplémentaires de tailleur et de modiste, c'est au même endroit qu'elle allait frapper. Les petits prêts entretiennent l'amitié ; nous concevons donc parfaitement que MM. Frémy et Soubeyran aient conservé un grand attachement pour Napoléon et pour Eugénie.

Mais l'attachement à l'indépendance de son pays doit passer avant les autres ; aussi rien ne saurait excuser l'article anti-français publié dimanche dernier par *la Patrie*, journal qui a MM. Frémy et Soubeyran pour propriétaires.

La loi sur la signature avait son bon côté. L'auteur de cet article qui a soulevé l'indignation générale ne l'aurait peut-être pas fait s'il eût été obligé de le signer, bien que l'écrivain auquel on l'attribue et qui porte un nom allemand ait prouvé avant et après la chute de l'empire qu'il avait plus d'esprit que de cœur.

Maintenant je vous dirai, pour en revenir à la bourse, que l'arrivée des pigeons, qui n'apportaient pourtant rien de bien mauvais, a fait baisser la rente de 50 centimes.

Un coupon semestriel de 75 centimes a été détaché le 16 sur la rente, ce qui l'a ramenée à 52 50, cours de clôture d'hier.

Ce niveau est-il trop haut ou trop bas pour la situation actuelle ? En vérité je n'ose me prononcer, mais en réalité je ne pense pas que soit comme acheteur,

soit comme vendeur, il y ait beaucoup à perdre ou à gagner pendant quelque temps.

Quant à la rente italienne, elle est toujours très-recherchée. La question du coupon de janvier ne préoccupe plus personne. Les détenteurs de cette valeur qui se trouvent à Paris éprouveront peut-être un retard dans le paiement, mais ce ne serait pas un bien grand malheur quand on est sûr d'être payé.

Le mot de la fin m'est fourni par une dépêche de Bourges du 14. Ce mot est le combat de Beaugency, la reprise de La Fère et la ferme attitude de l'armée de la Loire, à laquelle prochainement sans doute l'armée de Paris va donner la réplique.

Agréez, etc.

CASTORINE.

Pour copie conforme :

Zabban.

UNE RUSE PRUSSIENNE

Ils sont spirituels en diable, nos ennemis. Ne se sont-ils pas avisés avant-hier, à L'Hay, d'installer pendant la nuit des charrues sur lesquelles ils avaient établi des tuyaux de poêle, de façon à faire croire à l'existence de nombreuses batteries !

Mais l'ingéniosité exquise de ces messieurs avait compté sans nos lunettes, qui ont du premier coup d'œil deviné le secret de la comédie.

Nos artilleurs de marine ont répondu par un feu nourri dirigé sur l'autre extrémité du village, où un poste ennemi qui s'était placé là sans doute pour jouir des effets de sa ruse a été mitraillé à outrance.

Surprise pour surprise.

CRI DU CŒUR

La Vérité imprime ce matin :

« *La Vérité* a eu la bonne fortune d'intéresser à sa propagande plusieurs étrangers éclairés. »

Plusieurs est trop modeste quand il s'agit des huit cent mille Prussiens qui sont en France. Ces étrangers doivent, en effet, s'intéresser énormément aux articles du genre de ceux que *la Vérité* publie depuis quelque temps à leur bénéfice.

Seulement *éclairés* est de trop.

L'ÉGOISME DYNASTIQUE

Un remarquable rapport de M. Eugène Paz sur l'état de l'instruction gymnastique dans nos écoles, contient une remarque qu'il est bon de reproduire :

« Je signalerai à ce propos, dit le rapporteur, un fait déplorable : la suppression complète des exercices militaires dans les lycées et les colléges depuis le mois d'août 1869.

» Oui, monsieur le ministre, l'école du soldat et le maniement du fusil, qui avaient été prescrits en 1868 par le maréchal Niel pour tous les élèves âgés de plus de seize ans, ont été supprimés depuis quinze mois, par ordre du maréchal Le Bœuf... »

Ainsi, partout et toujours, ce misérable régime sacrifiait l'intérêt national à son propre ou plutôt à son malpropre intérêt personnel.

S'il avait mis à armer les gardes nationales le même soin qu'il a déployé pour neutraliser là où il n'a pu détruire, il aurait rendu la défense facile et l'invasion impossible.

Mais l'intérêt dynastique !

S'il s'était fait justice après nos premiers désastres d'août et s'il eût laissé à la France le soin de son salut, la délivrance était certaine, car la nation aurait déployé à temps les immenses ressources avec lesquelles elles tient aujourd'hui l'ennemi en échec.

Mais l'intérêt dynastique !!!

Si à la dernière heure cet homme fatal avait laissé l'armée de Mac-Mahon couvrir Paris, le siège eût été empêché ou réprimé bien vite.

Mais l'intérêt dynastique !

Vous verrez que nous le retrouverons encore dans la reddition de Metz et dans mille autres petits faits que nous ne nous expliquons pas.

L'égoïsme, même glorieux, est condamnable, disait un contemporain à Louis XIV. Que dire de l'égoïsme abject ?

Paul Girard.

PENSÉES D'UN GARDE NATIONAL

Les puissances étrangères se cantonnent dans le plus profond égoïsme ; aucune d'elles ne vient tendre la perche aux fils de la Gaule.

⁂

Guillaume est un vieux vain qui adore le vin vieux.

⁂

A la tête des troupes, au lieu d'un homme de bonne composition, il faut un homme de bronze.

⁂

Chez les soldats engagés dans une bataille, souvent, malgré la position, le nombre renverse la valeur.

Dans les chiffres c'est différent, la valeur dépend toujours de la position et est toujours exprimée par le nombre.

⁂

J'ignore depuis quand il est mort, disait hier Calino ; mais il y a longtemps que j'entends parler *de feu grégeois.*

⁂

Le Prussien est notre ennemi, il ne sera point notre maître ; je vous le dis en bon français.

⁂

Par le froid qu'il fait, j'ai la chair de poule dans ma guérite ; quel dommage de ne pouvoir en avoir autant dans le pot au feu !

Hippolyte Briollet.

CHRONIQUE DU JOUR

J'habite une maison neuve (et, par ces temps d'humidité je n'en suis pas mieux ; mais il ne s'agit point de mes affaires privées). Cette maison est remplie de pauvres ou soi-disant pauvres, de cultivateurs des environs de Paris ; les chambres qui m'entourent sont de véritables magasins de provisions, pommes de terre, légumes secs, et l'écurie regorge de volailles. Ce ne sont point là ce qu'on peut appeler des provisions de ménage, pour deux raisons : d'abord parce que mes paysans en auraient pour un an ; ensuite parce qu'ils n'y touchent pas. Ils attendent tout

PLUS DE GAZ.

Le beau sexe tenant cependant à se faire voir le soir sur le boulevard.

simplement pour les vendre qu'il n'y en ait plus ailleurs, et qu'ils puissent les faire payer un prix exorbitant.

C'est ce que *le Journal des Débats* appelle le rationnement par la cherté. Certainement, étant données les circonstances actuelles, ce rationnement vaut mieux que pas de rationnement du tout. Si la taxe était intervenue purement et simplement en laissant chacun libre d'acheter ce qu'il voudrait, il n'y aurait déjà plus de vivres dans Paris. Mais cette sorte de rationnement est profondément immorale et inique. Il est de toute nécessité de réunir ces trois choses : réquisitions, taxes, rationnement légal.

O, dès que le gouvernement réquisitionne on ne voit plus rien. Cela s'explique. Les réquisitions produisent peu. Le marchand se garde bien de fourrer ses provisions dans sa cave, il les confie à des amis, qui les cachent sous le titre : provisions de ménage, et l'inviolabilité du domicile intervient.

Il faut absolument (et le gouvernement y sera amené, plaise à Dieu que ce ne soit pas trop tard), il faut absolument en finir avec ce respect de la propriété, qui n'est plus aujourd'hui que le respect de l'exploitation la plus vile et de l'assassinat patenté.

Quant aux légumes secs, mes paysans déclarent qu'ils les gardent pour semer l'année prochaine Ces gens pensent à semer. Eh! mes amis vous semerez avec des graines qu'on vous enverra des Pyrénées.

—

Qui le croirait? La pharmacie subit sa crise. Non-seulement les sirops diminuent, c'est-à-dire augmentent; mais la hausse atteint même les purgatifs. Les vomitifs sont hors de prix; et il faut faire des bassesses pour avoir un cautère sortable.

Les gens habitués à se droguer sont malheureux comme les pierres. Je connais un monsieur pour qui les horreurs du siège ne consistent pas dans la privation de volaille et de beurre frais, mais dans l'impossibilité de se procurer une huile de ricin un peu satisfaisante.

Hier j'ai trouvé ma concierge en pleurs.

— Hélas! monsieur, qu'allons-nous devenir?

— Le pain manquerait-il?

— Non, monsieur, c'est bien pis; je n'ai pu faire prendre médecine à mon chat, c'était son jour.

N'insistons pas sur ces douleurs.

—

Le préfet de police empêche de crier les journaux dans les rues. Voilà qui est bien. Il donne pour raison que ces cris troublent les malades. On a déjà fait remarquer que le clairon et les tambours troublent bien davantage. Reviendrons-nous à la manie de réglementation?

Dans les grandes villes il y a mille bruits gênans. S'il fallait les supprimer tous on n'en finirait pas et l'on obtiendrait le silence du tombeau bien autrement ennuyeux. A Londres. à Bruxelles on crie les journaux, c'est une habitude à prendre. Ceux qui habitent les grandes villes en doivent subir les inconvéniens, roulemens de voitures et autres. D'ailleurs, en quoi les crieurs de journaux sont-ils plus assommans que les crieurs de pois verts?

Mais non, les Français n'ont pas encore perdu l'habitude de dire quand quelque chose les agace : « On devrait empêcher cela. » N'ai-je pas entendu l'autre jour un contrôleur d'omnibus se fâcher contre les gamins qui criaient les nouvelles du jour! Eh! mon ami, crois-tu qu'il soit bien agréable de t'entendre, tout le long du jour, hurler sur la place :

« Place Cadet! Batignolles Clichy et la Halle aux vins! »

O notre maître Rabelais, quand donc saurons-nous lire la devise des moines de son abbaye :

« *Fais ce que vouldras.* »

—

Quelques officiers lisent un journal aux avant-postes.

« Il est impossible de connaître le mobile qui pousse M. de Bismark à continuer le blocus de Paris... »

Ils sont interrompus par Pitou, qui monte la garde.

PITOU. — Ah! le gredin! que je certifie qu'il n'appartient point au cintième bataillon, et que, si je le connaissais, je le fusillerais moi-même!

Henry Maret.

Le Gérant, ALTAROCHE.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

PRIMES DU *CHARIVARI*

Tout abonné d'UN AN — dont l'abonnement aura été fait *en une seule fois* et *sans intermédiaire* — aura droit de recevoir *franco* et pendant une année

LE PETIT JOURNAL POUR RIRE

PARAISSANT TOUTES LES SEMAINES

huit pages de texte et de dessins comiques, 52 numéros par an.

Dans chaque numéro une caricature de Grévin.

Ceux qui le préfèreront pourront recevoir, comme précédemment,

LA TOILETTE DE PARIS

JOURNAL DE MODES

Paraissant deux fois par mois, avec une Gravure de modes coloriée dans chaque numéro, donnant par conséquent 24 livraisons par an, avec autant de planches; Nouvelles ou Romans dans le texte. — Quatre de ces numéros contiennent, en outre, de nombreux patrons.

LIVRES ET ALBUMS

Les abonnés d'UN AN qui aimeront mieux une prime de librairie pourront choisir un ouvrage ci-dessous : 1° **Histoire de Paris**, par M. TH. LAVALLÉE, superbe volume grand in-8° illustré de 107 vues; 2° **Gulliver**, édition magnifique avec 400 dessins de GRANVILLE; 3° **Voyages dans l'Inde du prince Soltykoff**, grand in-8°, 38 belles planches à deux teintes; 4° **Paul et Virginie**, beau volume in-8° illustré par BERTALL; 5° **La Chine ouverte**, ouvrage du plus haut interêt, 250 dessins variés; 6° Un de ces quatre albums comiques : **M. Cryptogame, le Docteur Faustus**, par Topfer; **la Chicane et l'Amour, Aimez-vous rire?** par Daumourette, Tatin, Quillenbois, etc., etc.

N. B. — Les primes ci-dessus, sauf le **Petit Journal pour rire** et la **Toilette de Paris**, qui seront expédiés *franco*, comme il a été dit, devront toutes être retirées directement dans nos bureaux, sans quoi l'Abonné devra joindre à sa demande la somme de **1 fr. 50 c.** pour frais de port.

GRANDE PRIME EXCEPTIONNELLE

Le Charivari, désirant en outre faire un splendide cadeau à tous ses abonnés indistinctement, même à ceux de TROIS MOIS, leur offre à des conditions incroyables de bon marché **cette grande Prime exceptionnelle** :

L'HISTOIRE DES DEUX RESTAURATIONS

par A. DE VAULABELLE

huit volumes in-8°,

sera adressée également *franco* contre l'envoi de

25 FRANCS

Pris dans nos bureaux, ce dernier ouvrage sera donné pour

20 FRANCS

Nota. — Les abonnés d'un an qui auront pris une des primes gratuites pourront, en sus, contre l'envoi des sommes ci-dessus indiquées recevra ces deux primes exceptionnelles.

TRENTE-NEUVIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 c. MARDI 20 DÉCEMBRE 1870

ABONNEMENS

PARIS

Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

—

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

—

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

—

ABONNEMENS

DÉPARTEMENS

Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —

L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

—

ANNONCES
Permage exclusif de la Publicité.
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

—

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, W. C.
London.

—

LE CHARIVARI

BULLETIN POLITIQUE

C'est bien elle, c'est bien la France de 92 qui se lève.

Tandis que les organes des réactions coalisées dirigent contre M Gambetta des attaques aussi injustes que passionnées, celui-ci, groupant autour de lui tous ceux qui, sans acception de parti, veulent sauver le pays, poursuit sans relâche son œuvre patriotique.

Cette œuvre-là est, si nos renseignemens sont exacts, beaucoup plus avancée encore que ne le laissent entrevoir les communications officielles tenues à une réserve que justifie la nécessité de ne pas fournir à nos ennemis des renseignemens sur la marche de nos troupes et sur la conduite des opérations projetées.

Les faits sont là, ils parlent avec une éloquence que ne sauraient avoir les plus pompeuses dissertations.

Lorsque M. Gambetta arriva à Tours vers le milieu d'octobre, la France n'avait au dehors *que* 45,000 *hommes sous les armes.*

Aujourd'hui c'est la nation entière qui va combattre. Nous croyons savoir que douze énormes camps retranchés sont constitués, camps où les recrues qui affluent sans relâche sont formées, exercées, préparées.

Les arsenaux sont remplis incessamment et par la fabrication indigène et par les achats faits à l'étranger.

Enfin (symptôme décisif) le peuple court partout sus à l'ennemi.

Deux exemples le prouveront.

A Montdidier, le général qui commandait avait évacué la ville.

M. Liadières, sous-préfet, la reprend à la tête des gardes nationaux.

De même à Evreux, c'est la milice citoyenne qui met les Prussiens en déroute, alors qu'ils se croyaient sûrs de la victoire.

Il faut le dire, du reste, nos ennemis collaborent efficacement à la grande levée en masse de la nation française.

Ils y collaborent par leurs abominables exactions qui dépassent tout ce que l'imagination aurait pu supposer.

Ainsi que le constate la dépêche de M. Chaudordy, dans toutes les petites villes, dans tous les villages ils apportent des coffres, *y emballent tous les objets de quelque valeur, bijoux, robes, linge, etc., etc., et expédient le tout en Allemagne!*

Ces faits déshonorent la victoire et préparent notre revanche.

— Si Paris tient jusqu'en janvier, aurait dit Gambetta, cette revanche sera formidable...

Paris tiendra.

Ce n'est plus la guerre, c'est l'extermination et le pillage que veulent les hordes de Bismark.

Le plus humble des paysans, en face d'une telle éventualité, combattra jusqu'à la dernière extrémité. La Prusse le force à devenir un héros.

Elle force aussi les généraux à vaincre. D'Aurelle évacue Orléans quand il l'aurait pu défendre. On l'aurait blâmé en des temps ordinaires. On le remplace aujourd'hui. Il le faut ; cela sans méconnaître les réels services qu'il a rendus comme organisateur.

Ce qu'il faut aussi, c'est faire surgir des noms nouveaux.

Celui du général Chanzy sort de pair. Son armée a combattu comme aucune des armées de l'ex-empire n'avait combattu depuis le début de cette sinistre campagne. A côté de lui d'autres hommes inconnus la veille se révèlent.

L'Algérie elle-même nous a donné un général indigène, Abd el-Alh, ancien officier de spahis, qui est [illegible]in, dit-on, de se faire une place d'honneur parmi nos chefs de la résistance.

Tout le monde à la tâche! La véritable guerre ne fait pour ainsi dire que commencer. Paris, dût-il succomber, les envahisseurs se trouveraient en face de la nation debout.

Voilà comment la France répond aux journaux qui parlent de traiter!

Pierre Véron.

VERSIFLAGES

GRETCHEN

L'Allemagne mélancolique,
Pays des amours fabuleux,
Pour la poésie idyllique
Nourrit des Gretchen aux yeux bleus,

Adorables, roses et blondes.
Dieu les a fait tomber du ciel
Bien portantes, aux tailles rondes,
Au sourire artificiel,

A la chevelure dorée,
Comme la gerbe des moissons ;
Du moins notre muse égarée
Les fit telles dans ses chansons.

Nos poètes, galans stupides,
Lurent dans les vers allemands
Qu'elles avaient des airs timides
Et d'ineffables sentimens.

Ils s'éprirent d'amour pour elles,
Pour ces vierges au teint charmant
Et pour ces amantes fidèles
Qui pleuraient si facilement,

Et dont l'âme, triste ou joyeuse,
Vibrait à tout soupir humain
Et frémissait, mélodieuse
Comme une lyre sous la main.

Telle une rougeur qui s'envole,
S'échappait de leurs fronts rosés
La Pudeur, magique auréole...
Nos poètes furent grisés.

Dans leur olympe de chimères
Ils les voyaient douces, prouvant
La sollicitude des mères,
Les naïvetés de l'enfant,

Bonnes, pieuses, empressées,
Ignorantes du ton moqueur,
Inséparables fiancées
Ne reprenant jamais leur cœur.

On allait, découvrant en elles
Cent et cent trésors inédits,
Jusqu'à leur supposer des ailes
Comme aux anges du paradis.

O les rêves et les poètes!
Gretchen est tombée à son rang.
La guerre est une de ses fêtes :
C'est une buveuse de sang.

Il lui faut à cette mignonne
Qui caquette comme un pinson,
Le bruit sourd du canon qui tonne
Pour accompagner sa chanson.

Il lui faut le deuil de vingt villes,
La ruine immense, la faim,
L'espoir des discordes civiles,
L'égorgement d'un peuple enfin.

Elle écrit à celui qu'elle aime :
« Les Français marchent-ils à vous?
» En as-tu fusillé toi-même?
» Tâchez de les massacrer tous... »

Il faut, pour que ses yeux de vierge
S'illuminent d'un reflet d'or,
Que, jaune et raide comme un cierge,
Son « Oskar » tue et tue encor,

Et que cet amant qu'elle adore
Puisse à ses pieds, pour ses essais,
Comme aux sultanes du roi More,
Jeter dix têtes de Français.

L'horrible vautour des batailles,
Rôdant sous les cieux étoilés,
Qui, la nuit, fouille les entrailles
Des cadavres amoncelés,

N'a pas plus de sinistre joie
En flairant le carnage sûr,
Que l'enfant aux cheveux de soie,
A l'air candide, aux yeux d'azur,

Qui raille, enjouée en sa haine,
Les morts à peine ensevelis ;
Et, broyant de la chair humaine
Sous ses dents blanches comme un lys,

Les montre alors toutes rougies
Et crie à son amant : « Tu vois,
» J'ai pris ma part de tes orgies
» J'avais soif de sang français. Bois. »

C'est le baiser que les épouses
Donnent au sabre ensanglanté
Par qui, sur leurs lèvres jalouses
Un reflet de pourpre a monté.

Et c'est le baiser que la blonde
Gretchen garde au Werther du jour
Qui tue énormément de monde
Pour enchanter son cher amour!

Léon Guillet.

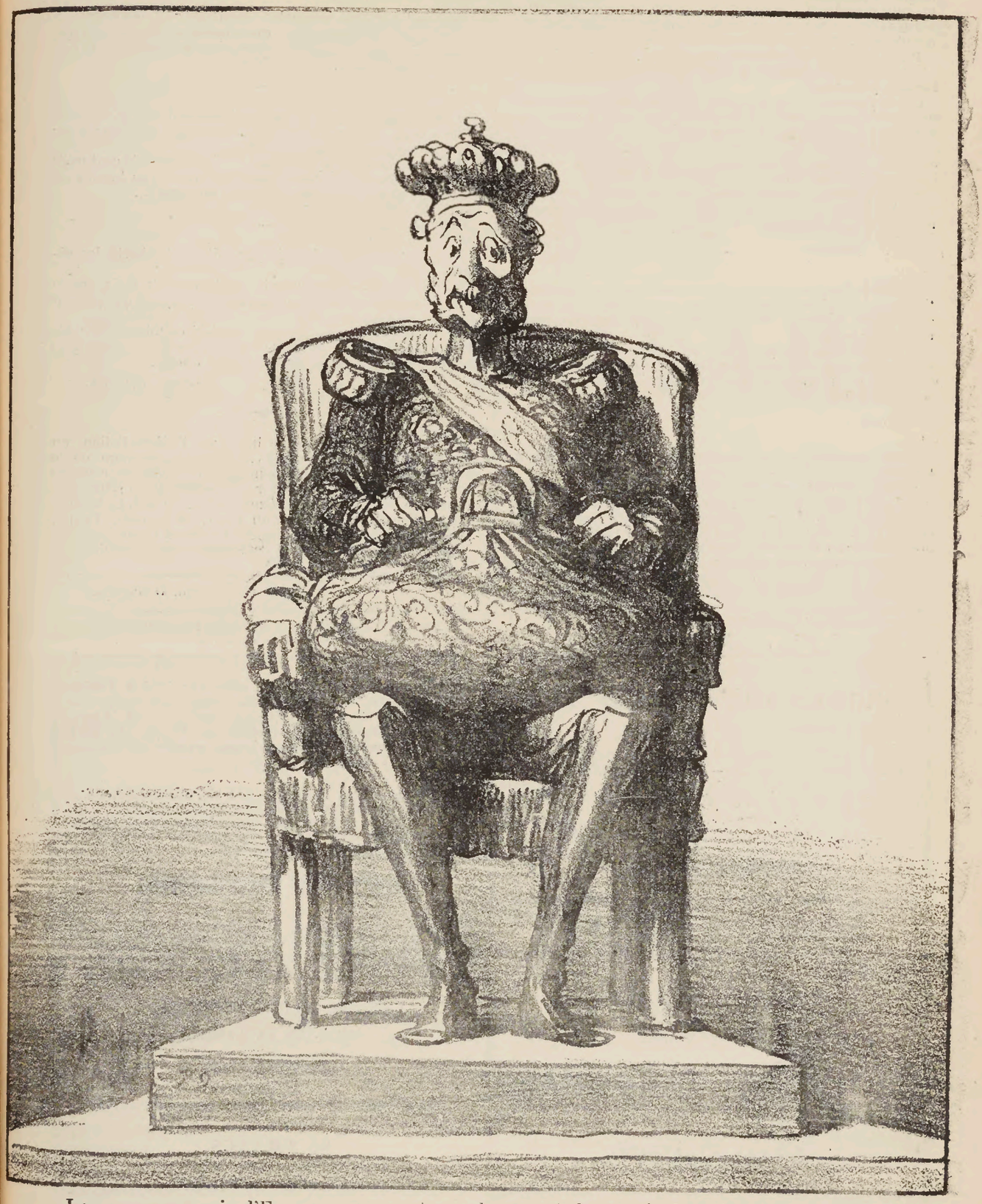
17 décembre 1870.

CHRONIQUE DU JOUR

Lisez-vous dans *le Temps* la correspondance du lieutenant Vuillemot, un officier français tué en 1855 devant Sébastopol? Ce qu'il y a de plus remarquable dans ladite correspondance, c'est l'enthousiasme profond du jeune officier pour Victor Hugo en général et pour *les Châtimens* en particulier. *Les Châtimens* viennent à peine de paraître et déjà il les sait par cœur, et à tout bout de champ quelque réminiscence du livre merveilleux se trouve sous sa plume...

En dehors de cela, fort peu de chose à signaler, — quoi qu'en semble penser celui qui a eu l'idée de mettre cette correspondance au jour; pourtant, dans une lettre datée du camp de Kalos, 1er août 1854, se trouve à signaler une appréciation du général Espinasse qui m'a réjoui le cœur et que je transcris :

« Cette désolation (il s'agit du choléra dans la Dobrutscha) retombe en partie sur le général qui nous a conduits, Espinasse, aide de camp de l'empereur. Avant-hier, pendant que la queue de la colonne retentissait des cris des agonisans et du bruit des pioches faisant les fosses, le gé-



Le nouveau roi d'Espagne prenant prudemment le parti de régner, son sac de voyage à la main.

néral n'a pas daigné se retourner une fois; il n'a pas vu un seul malade. En arrivant au camp, il a dormi. Des plaintes unanimes, des reproches sévères lui sont adressés par l'armée. *C'est un chef incapable, sans cœur.* »

Plus loin, dans la même lettre, l'officier insiste :

« Le général Espinasse devrait être renvoyé comme un homme *sans cœur.* »

Cet Espinasse fut un des plus sanglans proscripteurs de républicains qu'enfanta le régime déchu. Son passage au ministère de l'intérieur fut marqué par un redoublement de rigueurs contre les malheureux patriotes déjà décimés en 1851... Et vous croyez que sa mort à Magenta devant l'ennemi l'a réhabilité à mes yeux?

Allons donc!... homme sans cœur il était — le lieutenant Vuillemot l'avait bien jugé — homme sans cœur il restera devant l'histoire!

—

A propos, au milieu de cet effondrement du bonapartisme, et dans cette dispersion aux quatre coins du globe de la bande habituée des Tuileries, qu'est devenue l'exreine d'Espagne?

Je ne crois pas que son nom ait été prononcé depuis trois mois, et je suis peut-être depuis trois mois le seul Parisien qui ait songé à cette grandeur — et à cette grosseur — déchue.

—

Dans une lettre de la Seine-Inférieure, reproduite par nombre de journaux, on lit ce qui suit :

« Dans l'arrondissement de Dieppe, il y a eu 74 maires ou adjoints destitués, parmi lesquels M. de M... On l'avait remplacé par M. H..., marchand de vin. Le conseil municipal a tant fait que H. n'a pas osé accepter et que le sous-préfet a rétabli M. de M... dans ses fonctions.

Je ne sais pas, mais si j'avais été le gouvernement de la République, j'aurais tenu à maintenir mon marchand de vin, histoire d'apprendre aux conseils municipaux nommés par l'empire qu'il s'était passé à Paris le 4 septembre quelque chose qu'on appelle *une révolution.*

—

Veuillot continue à appeler Garibaldi « *ce malandrin.* » Il est vrai qu'il réserve la qualification d'héroïque pour tout ce qui dans les ambulances porte la robe noire et fait le signe de la croix.

—

L'autre jour, dans un café du boulevard, un de ces mille stratégistes, rivaux improvisés de Jomini, que nous a valus le siége, s'écriait en gesticulant :

— C'est pourtant bien simple!... Ils sont trois cent mille autour de Paris, n'est-ce pas? Eh bien! j'en tuerais dix mille par jour; ce serait l'affaire d'un mois?...

—

Une locution transformée par suite de la cherté des vivres :

Sur le boulevard, un gamin chétif de huit à dix ans se prend de querelle avec un gavroche narquois qui pouvait bien en avoir quinze.

— De quoi! de quoi! s'écrie celui-ci en toisant avec dédain son adversaire, ça veut faire le malin, et c'est gros *comme deux cent cinquante francs de beurre.*

Gabriel Guillemot.

Aujourd'hui mardi, aura lieu au Théâtre-Italien un concert des plus intéressans, sous le patronage de la municipalité du 2e arrondissement, au profit des cantines municipales, avec le concours bienveillant de : Mme de Lagrange, de Mlles Marie Roze et Sanz, de MM. L. Morère, Leroy, Melchissédec, Hermann Léon, Mercuriali, Lallier, Taffanel, Damare, Alary, Francis Thomé et Douce.

Les prix des places seront considérablement réduits.

Le Gérant, ALTAROCHE.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

PRIMES DU *CHARIVARI*

Tout abonné d'UN AN — dont l'abonnement aura été fait *en une seule fois* et *sans intermédiaire* — aura droit de recevoir *franco* et pendant une année

LE PETIT JOURNAL POUR RIRE

PARAISSANT TOUTES LES SEMAINES

huit pages de texte et de dessins comiques, 52 numéros par an.

Dans chaque numéro une caricature de Grévin.

Ceux qui le préfèreront pourront recevoir, comme précédemment,

LA TOILETTE DE PARIS

JOURNAL DE MODES

Paraissant deux fois par mois, avec une Gravure de modes coloriée dans chaque numéro, donnant par conséquent 24 livraisons par an, avec autant de planches; Nouvelles ou Romans dans le texte. — Quatre de ces numéros contiennent, en outre, de nombreux patrons.

LIVRES ET ALBUMS

Les abonnés d'UN AN qui aimeront mieux une prime de librairie pourront choisir un ouvrage ci-dessous : 1° **Histoire de Paris**, par M. TH. LAVALLÉE, superbe volume grand in-8° illustré de 107 vues; 2° **Gulliver**, édition magnifique avec 400 dessins de GRANVILLE; 3° **Voyages dans l'Inde du prince Soltykoff**, grand in-8°, 38 belles planches à deux teintes; 4° **Paul et Virginie**, beau volume in-8° illustré par BERTALL; 5° **La Chine ouverte**, ouvrage du plus haut interêt, 250 dessins variés; 6° Un de ces quatre albums comiques : **M. Cryptogame**, **le Docteur Faustus**, par Topfer; **la Chicane et l'Amour**, **Aimez-vous rire?** par Damourette, Tarin, Quillenbois, etc., etc.

N. B. — Les primes ci-dessus, sauf le **Petit Journal pour rire** et la **Toilette de Paris**, qui seront expédiés *franco*, comme il a été dit, devront toutes être retirées directement dans nos bureaux, sans quoi l'Abonné devra joindre à sa demande la somme de **1** fr. **50** c. pour frais de port.

GRANDE PRIME EXCEPTIONNELLE

Le Charivari, désirant en outre faire un splendide cadeau à tous ses abonnés indistinctement, même à ceux de TROIS MOIS, leur offre à des conditions incroyables de bon marché **cette grande Prime exceptionnelle** :

L'HISTOIRE DES DEUX RESTAURATIONS

par A. DE VAULABELLE

huit volumes in-8°,

sera adressée également *franco* contre l'envoi de

25 FRANCS

Pris dans nos bureaux, ce dernier ouvrage sera donné pour

20 FRANCS

Nota. — Les abonnés d'un an qui auront pris une des primes gratuites pourront, en sus, contre l'envoi des sommes ci-dessus indiquées recevra ces deux primes exceptionnelles.

TRENTE-NEUVIEME ANNEE. Prix du N°: 25 c. MERCREDI 21 DÉCEMBRE 1870

ABONNEMENS

PARIS

Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 28.

ABONNEMENS

DÉPARTEMENS

Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —

L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité
ADOLPHE ENNIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, W. C.
London.

LE CHARIVARI

BULLETIN POLITIQUE

Rien n'est plus significatif à notre sens que la haine dont les feuilles réactionnaires poursuivent Gambetta.

Boileau, jadis, écrivait à Molière :

Si tu ne savais pas tant plaire
Tu ne leur déplairais pas tant.

Il ne s'agit pas de plaire aujourd'hui, il s'agit de sauver la république. Or, comme Gambetta consacre à cette tâche tout ce qu'il a d'énergie et de talent, ceux-là prennent peur et s'indignent qui rêvent de restaurations en Espagne.

A la tête des attaquans figure la bonne vieille *Gazette de France*.

Que voulez-vous ? son roi Henri est sur la frontière en train de se morfondre. Il voudrait bien entrer, mais il n'ose pas, sentant que son heure ne serait vraiment venue que s'il s'agit de capituler avec les Prussiens.

Naturellement, en organisant la résistance à outrance, Gambetta retarde ou même supprime les chances illusoires que croit avoir le prétendant du droit divin. Sus donc à Gambetta.

Mais la vérité est la vérité.

Interrogez n'importe quel militaire de bonne foi, il rendra un énergique et loyal hommage aux capacités et à l'activité déployées par Gambetta. Quant à ceux qui incriminent l'obscurité de ses dépêches, qu'ils s'en prennent aux nécessités gouvernementales qui obligent à en supprimer tout ce qui pourrait renseigner l'ennemi.

Du reste, ce ne sont pas les clabaudages et les commérages de certaines feuilles qui serviront de matériaux à l'histoire.

Gambetta travaille à lui fournir assez de documens pour que la calomnie ne soit pas possible.

Un des spectacles réjouissans de l'heure actuelle, ce sont les évolutions stratégiques du journal *la Patrie*.

Il y a là un général de l'école normale qui vous manœuvre sur le papier de la façon la plus désopilante. Il fait des classes d'art militaire du même ton qu'il ferait traduire une version latine. Un de ces jours il donnera des places aux chefs de nos armées comme jadis à ses élèves composant en thème grec.

Ce qui est moins comique, c'est que les efforts de ce stratégiste en *us* ont invariablement pour but de prouver que la France est perdue. Elle a en effet failli l'être grâce à cet empire dont *la Patrie* était l'ardent soutien.

Mais si le régime que vous défendiez a amené le pays à deux doigts de sa perte, n'entravez pas du moins par une opposition systématique et mesquine l'œuvre de ceux qui travaillent à réparer les bévues commises par votre gouvernement de prédilection.

L'annonce d'un congrès a reparu de divers côtés.

Nous n'avons pas changé d'avis sur cet intermède comique venant se jeter à la traverse du grand drame auquel nous assistons.

Un congrès ne peut être pris au sérieux par personne dans les conjonctures actuelles. S'il plait à l'Angleterre de se laisser duper une fois de plus, c'est son affaire.

Elle n'en est plus à compter les couleuvres. Quant à la France, qu'on l'invite ou qu'on ne l'invite pas à participer à ce vaudeville diplomatique, son rôle est de s'abstenir.

Elle a à donner des coups d'épée autre part que dans l'eau.

Le même sentiment fait que nous désapprouvons absolument la circulaire de M. Chaudordy aux puissances.

Le ton de Jérémie que prend ce diplomate est hors de propos et vraiment puéril.

A quoi donc sert l'expérience ?

Est-ce que vous vous imaginez que vous apprendrez quelque chose à l'Europe en lui racontant que la Prusse se livre à tous les excès?

M. Chaudordy a des étonnemens par trop candides quand il s'écrie :

— Serait-il vrai que nos ennemis veuillent réellement nous détruire?

En être encore à se poser une pareille question quand on a vu ce que nous avons vu, c'est faire de la politique à la Calino.

M. Chaudordy invite ses agens à entretenir des faits qu'il signale les membres du gouvernement auprès duquel chacun d'eux est accrédité.

Que s'imagine-t-il donc que seront ces entretiens?

Berthelier chantait jadis une chansonnette comique intitulée *le Boursier*, où à tout ce qu'on lui apprenait il répondait en fredonnant sur l'air du *Pré aux clercs :*

Désolant, désolant, désolant, désolant!

Telle sera l'attitude des puissances. Elles se montreront désolées... sur une mesure de polka.

Il nous plairait qu'on s'abstînt absolument désormais de quêter des sympathies au nom de la France. Nous n'avons pas besoin d'être plaints par ceux qui n'ont pas su nous secourir... Leurs stériles doléances ne seraient qu'un outrage de plus.

Qu'ils gardent leurs larmes comme ils ont gardé leur sang!

La France entend pleurer et combattre en famille.

Pierre Véron.

A chaque jour sa toquade.

Un moment ce fut l'*espionomanie*. On arrêtait toutes les vieilles femmes qui avaient le malheur d'être un peu barbues, sous le prétexte qu'elles étaient des capitaines d'infanterie prussienne.

Puis ce fut le tour des signaux. On voulut décrocher un soir l'étoile *Sirius* qu'on prenait obstinément pour une lanterne suspecte.

Aujourd'hui nous en sommes à la *pigeonomanie*.

Aussitôt qu'on aperçoit un volatile sur un toit, cinq cents personnes s'attroupent et on court chercher les pompiers.

Un raisonnement bien simple devrait mettre une sourdine à tant de zèle.

Un pigeon voyageur qui aurait eu l'intelligence de faire soixante lieues pour revenir à Paris, ne serait pas assez bête pour ne pas retrouver son colombier.

Laissons donc les toits tranquilles et occupons-nous de ce qui se passe sur terre.

Le Peuple français croit devoir apprendre à la France que M. Rouher se repose à Jersey sur les lauriers de l'empire.

M. Rouher! *Le Peuple français*! Comme si l'on s'occupait plus de l'un que de l'autre!

La note publiée par *le Journal officiel* sur la situation ne nous apprend rien de nouveau; mais, en présence de certaines insinuations qui ne cessent de se renouveler, toujours les mêmes déclarations.

La France résistera quand même Paris serait vaincu, Paris résistera quand même la France succomberait.

C'est ce qu'on peut appeler l'enseignement mutuel de l'héroïsme.

Ce Veuillot a juré d'épuiser le grotesque jusqu'à la lie.

Voilà qu'il menace Victor Hugo de lui faire un procès en police correctionnelle, à l'occasion des vers admirables où le poète a cloué la chouette ultramontaine sur la porte de la sacristie.

Qu'il ose donc!

Veuillot se plaignant qu'on manque de politesse à son endroit! Mais si tous ceux que cet homme a insultés ou diffamés lui faisaient aussi un procès, les six chambres de la police correctionnelle n'y suffiraient pas.

PROFILS DU JOUR

LE LIEUTENANT-COLONEL LANGLOIS.

Un des nouveaux lieutenans-colonels de la garde nationale est M. Langlois, commandant du fameux 116e, un des types les plus curieux que je connaisse.

De taille moyenne, sec, nerveux, la barbe blanche bien qu'il n'ait guère plus que la cinquantaine, Langlois est toujours en mouvement. Il s'agite sans cesse, va, vient, tourne, court, parle, crie, remue tous ensemble les bras et les jambes. On dirait d'un pantin dont une douzaine de ficelles tirent à la fois tous les membres. Avec cela l'air toujours en colère. Il semble donc qu'il soit un de ces hommes dont on dit qu'ils font beaucoup de bruit et peu de besogne et qu'ils s'agitent dans le vide. Eh bien! point.

Langlois s'entend comme pas un à la conduite et à l'administration de son bataillon qui a été l'un des premiers et des plus complètement armés et équipés et qui a fourni le plus de volontaires aux compagnies de guerre. En outre, cet homme qui a l'air d'un énergumène et qui vous dit : « Bonjour, mon ami, » comme s'il allait vous manger, devient, dans le danger, d'un sang-froid et d'un calme étonnans.

A l'affaire de la Gare-aux-Bœufs, quelques-uns de ses hommes durent traverser la voie pour aller porter des fascines de l'autre côté du chemin de fer, les balles pleuvaient autour d'eux et deux ou trois hésitèrent.

— Eh bien! eh bien! mes amis? Quoi, cela vous effraie? Mais ça ne fait pas de mal, voyez plutôt.

Et mon commandant vient tranquillement sur l'un des hommes, lui prend un fagot, et sans même prendre la peine de s'en faire un bouclier du côté d'où venait la mitraille, il va sans se gêner le porter à sa destination, puis revient tranquillement vers ses soldats en leur disant :

— Vous voyez bien, ça ne fait pas de mal.

Le colonel Langlois, ancien lieutenant de vaisseau, philosophe distingué et un des exécuteurs testamentaires de Proudhon avec Chaudey, G. Duchêne et Aug. Rolland, était en 1848 un des plus fougueux orateurs du temps.

— Laissez appuyer moâ sur le bras à vôs!
— Fallait pas me laisser amputer.

Son ardeur et son activité d'aujourd'hui ne sont rien, parait-il, auprès de celles qu'il montrait alors, et son éloquence se ponctuait par la plus énergique des pantomimes.

Un jour il était tellement violent que le président dut le prévenir et l'inviter à reprendre son sang-froid. Et Langlois continuait, écumait, hurlait.

Nouvel emportement et nouvel avertissement du président pour le ramener au calme.

Alors Langlois lance sur le bureau un immense coup de poing qui fait voler le sucre à tous les coins de la salle, envoie la carafe à l'orient et la lampe au ponant, et sans s'apercevoir de rien crie d'une voix à faire crouler l'estrade :

— Mais je suis calme, citoyens ! je suis calme !

Ceux qui s'en souviennent en rient encore.

Emile Daclin.

CHRONIQUE DU JOUR

A la bonne heure ! voilà un bataillon qui marie heureusement la discipline à la boisson : la moitié de ses hommes, s'il faut en croire le commandant supérieur de Vincennes, s'est abominablement piqué le nez ; mais entendons-nous !... Son chef buvait en tête Il commandait la manœuvre de lever le coude en exécutant le mouvement devant ses hommes pour mieux le leur graver dans la mémoire.

Eh bien ! malgré cela on l'a cassé !... Ma parole d'honneur, c'est à dégoûter de se soûler à la tête de son bataillon.

—

Paris boit beaucoup trop en état de siège. La situation n'est pourtant pas folâtre, et néanmoins on boissonne comme si nous assistions aux évènemens les plus heureux de notre histoire. Que sera-ce donc, bon dieu ! le jour où nous serons débloqués ? Il est évident que ce jour-là la Seine coulera du vin, et que nous irons tous y piquer une tête. Seulement on a tort d'anticiper sur la levée du blocus.

—

Des particuliers dont l'indiscipline ne laisse rien à désirer, ce sont les crieurs de journaux. En vain le préfet de police les a priés poliment de mettre une sourdine à leurs exercices vocaux, ils n'en continuent pas moins de nous réveiller en sursaut tous les matins avec leurs cris aigus.

Et pourtant les gardiens de la paix commencent à regarder les gens en coulisse et à laisser pousser leurs moustaches. Ces manifestations énergiques devraient avoir pour résultat la tranquillité des citoyens. Ou bien alors, appelons-les les gardiens du vacarme, et n'en parlons plus.

—

Pendant que j'y suis, si je suggérais une mesure hygiénique au commandant du 7e secteur, sous les ordres duquel j'ai l'honneur de bastionner de temps en temps. Il fait très froid dans nos casemates. Pour peu que le baromètre y descende à six degrés au-dessous de zéro, on ne sent plus ses pieds à partir de dix heures du soir. Dans ces conditions-là la nuit paraît diablement longue. Ne pourrait-on pas y installer un petit poêle au coke ? Le service ne s'en ferait pas plus mal et les hommes s'en trouveraient mieux.

—

Mon amiral, vous devez bien cela à des citoyens qui s'expriment avec la noblesse suivante.

Il s'agit d'un caporal donnant une leçon de civisme à un homme de son escouade peu porté à l'obéissance.

— Vois-tu, Chinard, celui qui ne sait pas s'assouvir aux règles de la discipline et de la nationalité, celui-là ne sera jamais qu'un faignant.

—

A la promenade, Bébé a vu dresser une tente, et ce grand spectacle l'a frappé. Son premier soin en rentrant au logis, c'est de vouloir décrire la chose à sa mère ; mais il s'embrouille visiblement dans ses explications. Impatienté de voir qu'on ne le comprend pas, il s'écrie : C'est pas comme quand tu me fais dire : « Bonjour, ma tante. » C'est pour mettre des soldats dessous.

Louis Leroy.

La vente au numéro du CHARIVARI a lieu maintenant chez M. STRAUSS, 7, rue du Croissant.

Le Gérant, ALTAROCHE.

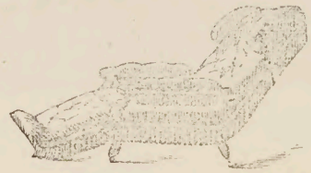
Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

ALLUMETTES de sûreté. Christine Nilsonn, 56, rue de Saint-Pétersbourg

EAU DES CARMES
BOYER
LEUR SEUL SUCCESSEUR
14, rue Taranne, 14

LITS & FAUTEUILS MÉCANIQUES
POUR MALADES OU BLESSÉS

Vente et location.



Transport de malades

Maison Gellé, DUPONT et VILLARD, successrs
18, RUE SERPENTE. — PARIS.

NI FROID NI AIR par les portes et croisées *JACCOUX*, 20, r. Richer.

Médaille de la Société des Sciences industrielles de Paris.
PLUS DE CHEVEUX BLANCS
MÉLANOGÈNE
Teinture par excellence
De DICQUEMARE Aîné de Rouen

Pour teindre **à la minute, en toutes nuances**, les cheveux et la barbe, sans danger pour la peau et sans aucune **odeur.**—Cette teinture est **supérieure à toutes celles employées jusqu'à ce jour.**

Fabrique à Rouen, place de l'Hôtel-de-Ville, 47.
Dépôt à Paris, rue d'Enghien, 24.
Détail, boulevard Poissonnière, 12.
PRIX : 6, 12 et 15 francs.

MALADES ET BLESSES
Soulagemens procurés par les **LITS** et **FAUTEUILS** mécanique — DUPONT et VILLARD, successeurs de Gellé, 18, rue Serpente — Vente et location.

INJECTION CADET
AU KINO. 3 fr. le flacon. Boulev. Denain, 7, Paris.

TRENTE-NEUVIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 c. JEUDI 22 DÉCEMBRE 1870

237

ABONNEMENS

PARIS

Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

—

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

—

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

—

ABONNEMENS

DÉPARTEMENS

Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —

L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

—

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

—

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, W. C.
London.

—

LE CHARIVARI

BULLETIN POLITIQUE

Les commentaires cèdent une fois de plus la place aux faits.

Il faut bien cependant que les généraux *in partibus* continuent à se donner carrière et que les décourageurs poursuivent leur fâcheuse besogne. Heureusement ils n'ont pas plus d'auditeurs les uns que les autres. Ceux qui parlaient d'assemblée nationale ont vu tout le monde leur tourner le dos.

Le Journal des Débats lui-même a renoncé à la partie.

Pour le moment il s'en tient à des articles d'une naïveté rare.

A propos, par exemple, de la circulaire Chaudordy qui enregistre les méfaits de nos ennemis, ce bon journal disait hier :

« Le doute n'est donc plus permis ; tout au moins l'accusation est-elle assez grave pour que le gouvernement prussien se trouve mis en demeure de se justifier devant l'Europe. »

Charmante candeur ! Allons, messieurs les Prussiens, *le Journal des Débats* attend vos petites communications.

La France, elle, n'a rien à attendre. Elle sait trop bien à quoi s'en tenir. Si *le Journal des Débats* a besoin pour s'indigner de la permission de M. de Bismark, tant pis pour lui.

Le premier fascicule du second volume des *Papiers des Tuileries* a la parole.

C'est du propre.

On apprend à y connaître dans l'intimité les fonctionnaires dont l'empire faisait sa gloire.

Voulez-vous par exemple savoir ce qu'un rapport de police disait de M. Haussmann, préfet à Bordeaux ? Lisez :

« ... C'est évidemment un inconvénient ; il s'est marié dans le pays, quelques difficultés lui viennent encore de là. Il a eu, dans le département, des affaires d'argent très fâcheuses, qui ont atteint sa considération... C'est, en somme, une situation mauvaise... »

Le bon policier qui rédigeait cette note avait encore un fond d'honnêteté candide. Il s'était dit évidemment :

— Quand on saura que la considération dudit Haussmann a été atteinte, on va renoncer à ses services et me remercier d'avoir fourni au second empire l'occasion de se débarrasser d'un auxiliaire aussi compromettant.

Naïf agent ! Quel ne dut pas être son étonnement quand il vit que M. Haussmann était plus en faveur après qu'avant la lettre. C'était bien simple pourtant.

— Des affaires d'argent très fâcheuses ! se dit-on sans doute en haut lieu à la lecture du document. Voilà l'homme qu'il nous faut pour gérer les finances de la ville de Paris. Il sera là comme le poisson dans l'eau, il n'aura rien à changer à ses habitudes.

Et M Haussmann dut son redoublement de fortune à ses antécédens fâcheux.

On connaissait déjà l'avancement au choix et l'avancement à l'ancienneté. Il était réservé au second empire de créer l'avancement à la déconsidération.

Le fascicule en question nous en apprend bien d'autres. Il nous montre le fondateur de la Compagnie maritime égyptienne, 8 juillet 1867, « s'obligeant envers M. Clément Duvernois à lui payer cinq millions sur les dix millions dont il est autorisé à disposer pour rémunérer les services et les concours étrangers dont il croit pouvoir user à l'effet de l'obtention de ladite commission.

Ce ne sont plus des pots de vin, ce sont des brocs tout entiers.

Ailleurs un capitaine de gendarmerie est tancé d'importance pour s'être permis de refuser d'être mouchard politique.

Mais la révélation capitale de la livraison est celle qui concerne Narvaez. Nous ne nous doutions pas du rôle que l'Espagne avait joué dans le coup d'Etat. Ce rôle fut considérable.

Narvaez, en 1851, prêta à Bonaparte cinq cent mille francs.

On a trouvé le reçu.

Narvaez devait être remboursé en cinq ans.

Toutefois, comme on comptait déjà sur la France pour payer les dettes du prétendant, on ajoutait : « Si je n'ai pu la lui rembourser plus tôt. »

Il y a dans cette seule ligne tout un monde d'abominations et d'infamies. Le 2 décembre tout entier est contenu là et expliqué.

Déjà à cette époque on se disait à l'Elysée : Empruntons, c'est la France qui remboursera. Le moment venu, quand les recors menaceront la porte, nous mitraillerons les Parisiens et nous pêcherons les billets de banque en sang trouble.

Ainsi dit, ainsi fait.

Le 2 juin 1852, M. Narvaez était remboursé.

Cette comptabilité du meurtre fait un effet encore plus sinistre aujourd'hui que nous savons quelle fin devait avoir ce hideux commencement. C'est par milliards que se chiffre la ruine de notre malheureux pays, c'est par torrens que notre sang a été prodigué.

Tout cela, tout : le boulevard Montmartre, Cayenne, le Mexique, Sedan, parce que M. Bonaparte avait besoin d'argent de poche et signait en 1851 des billets que l'huissier aurait protestés !

La leçon est-elle assez complète, l'humiliation assez profonde ?

Oui ! celui que *le Rappel* appelait hier *Patineur III* nous aura fait acheter assez cher notre délivrance, mais du moins il nous aura délivrés à jamais du despotisme légendaire qui, comme a dit Victor Hugo, *quêtait des liards dans le petit chapeau.*

Pierre Véron.

Nous croyons utile de répéter l'appel adressé au commerce par la société de secours aux victimes de la guerre.

Depuis trois mois, les dames composant la *société de secours aux victimes de la guerre* ont pu, grâce à de nombreuses libéralités, organiser cinq fourneaux économiques, délivrer gratuitement, par chacun de ces fourneaux, *plus de deux mille rations par jour ;* distribuer dans deux salles d'asile un repas aux enfans, installer un atelier de travail occupant six cents femmes qui confectionnent des vêtemens destinés aux nécessiteux, donner enfin, en bons de chauffage, de nourriture, de médicamens, etc., de quoi venir en aide aux plus urgentes misères, le tout représentant une dépense de plus de *trente deux mille francs par mois.*

La société, encouragée par les résultats obtenus, mais sollicitée par des besoins croissans, fait un appel énergique aux commerçans de Paris, en les priant de mettre à sa disposition les objets nécessaires à une vente qu'elle veut organiser au profit de l'œuvre dimanche prochain, jour de Noël, à une heure de l'après-midi et le lendemain.

Les marchandises offertes devront être déposées d'ici à vendredi soir, au ministère de l'instruction publique, rue de Grenelle-Saint-Germain, 110, où la vente aura lieu.

On prie instamment les donateurs d'inscrire leur nom sur chacun des objets envoyés.

L'œuvre de la *Société de secours aux victimes de la guerre* a confiance dans la fraternité et dans le patriotisme des commerçans ; car venir en aide à ceux qui souffrent c'est aider aussi ceux qui combattent.

Au nom de la société :

La présidente, E. JULES SIMON.

Les réquisitions de chevaux donnent lieu à un jeu renouvelé de ce qui se passait autrefois pour les confiscations d'armes après délit de chasse.

Le jugement condamnait toujours le délinquant à déposer son fusil au greffe. Mais vous comprenez que le gaillard se donnait bien garde de remettre son bon Lepage ou son excellent Lefaucheux, surtout quand le procès-verbal ne contenait, ce qui était l'habitude, aucune de cription.

Il achetait à vil prix une patraque hors de service et la portait bien vite au greffier qui n'y regardait pas de si près. Pourvu que ce fût un fusil, la loi était satisfaite et le greffier aussi.

Si bien que le greffe devenait à la longue un véritable arsenal d'armes invalides. Et pas n'était besoin de factionnaires pour garder ces prisonniers. Pas un fusil n'était capable de partir.

Les propriétaires de chevaux réquisitionnés mettent en usage un truc analogue.

Lorsqu'il s'agit de livrer la bête immatriculée, ils se gardent bien de lâcher leur pur sang : ils ont acquis pour cent ou deux cents francs un remplaçant qui peut bien être son égal devant le boucher, mais qui n'obtiendrait du maquignon qu'un regard de mépris.

Bref, au lieu de la postérité d'Alfane et de Bayard, ils livrent une rosse achetée au hasard.

Tout est bien qui se digère bien.

Mais Cadino a eu la maladresse d'abuser du stratagème au lieu d'en user.

Comptant sur la tolérance jusqu'à ses plus extrêmes limites, il a remis, au lieu de son bel alezan, le cheval de bois et de carton de son neveu Guguste.

Inutile de dire que ça n'a pas pris... ou plutôt que ça n'a pas été pris.

CHRONIQUE DU JOUR

Quelques journaux ont paru trouver étrange que Rochefort, dans la préface qu'il a mise en tête de l'édition nouvelle de sa *Lanterne*, ait cru devoir insulter l'empire.

« Que personne, disent-ils, ne songe plus à défendre. »

En vérité, la remarque de ces journaux et la pudeur qu'ils montrent paraîtront bien plus étranges encore. Qu'on ne frappe pas un ennemi loyal étendu par terre, c'est bien ; mais un bandit qui pendant vingt ans nous a tenu la gorge serrée, il ne serait pas permis de crier quand le souffle rentre dans notre poitrine : *Tu n'es qu'un bandit !...*

La chute infâme rachèterait le crime ?... Après avoir mis la France dans l'état où nous la voyons aujourd'hui, il pourrait rentrer dans l'ombre, absous par le silence :

Allons donc ! ni pitié, ni ménagement pour cette engeance !

C'est un devoir pour tous de remuer cette fange, afin

Ce pauvre Henri IV voyant emmener son cheval chez le boucher.

que le souvenir horrible en demeure toujours bien vivant et bien épouvantable à tous. Nous sommes si oublieux en France, qu'avant six mois des gens pourraient fort bien se rencontrer qui diraient de lui : *Le pauvre homme* ! Il ne faut pas, Hugo l'a rimé, qu'on puisse dire de lui autre chose que : *Le gredin !*

Je ne regrette qu'une chose pour ma part, c'est que la pauvreté de notre langue fasse si courte la série des épithètes qui lui sont applicables.

—

Je viens de relire dans Toussenel l'admirable chapitre qu'il consacre aux pigeons. — Le pigeon, dame, c'est la grande actualité du jour !... Quel charme dans ces pages si pleines d'érudition, de finesse d'observation et d'esprit! J'espérais y trouver quelques détails historiques sur le pigeon-voyageur. A mon grand regret, j'ai trouvé ce point écourté. Quelques lignes à peine, les suivantes :

« Nous lisons dans l'histoire des contrées d'Orient, où l'esclavage et la détention perpétuelle sont le lot de la femme depuis la chute, que le pigeon s'est chargé de temps immémorial des messages de tendresse des amoureux captifs et de la correspondance politique de tous les exilés. De l'Orient où il a été inventé, ce mode de communication si rapide a passé en Europe où il est en ce moment plus en vogue que jamais; de sorte que de tout temps et en tout lieu le pigeon a mis son aile au service de l'infortune. »

Toussenel dit encore :

« Le coq gaulois et l'aigle romaine ont sans doute tenu des emplois plus brillans que le pigeon dans la bataille et dans la politique, mais l'importance de leur rôle sanguinaire s'éclipse totalement devant l'éclat des missions qui lui ont été confiées. »

N'est-ce pas très juste ? Et, si le gouvernement de la République, comme l'empire et la monarchie, éprouvait jamais le désir de mettre un oiseau sur la hampe de ses drapeaux, le successeur du coq n'est-il pas tout trouvé?...

—

Le roi de Bavière vient d'écrire au roi de Saxe. Il voudrait faire une surprise au roi de Prusse à l'occasion du jour de l'an.

« Si nous faisions cadeau à cet excellent Guillaume d'une couronne impériale pour ses étrennes? »

Ces roitelets me font l'effet d'écoliers se cotisant pour acheter une pendule à leur maître d'école. Ah ! qu'ils se hâtent ! qu'ils se hâtent ! la couronne impériale pourrait bien passer de mode d'ici quelques jours !...

Maintenant, si j'ai fait mention de cettre lettre du roi de Bavière au roi de Saxe, c'est pour avoir occasion d'en citer le début. Toujours le même, mais si joli !

« Sérénissime et *grandissimement puissant prince*, amicalement cher frère et cousin. »

Grandissimement puissant, le roi de Saxe !... Mais alors Guillaume? Ah ! lui, c'est différent... ils l'appellent *héroïque* !

—

Notre excellent comique du Palais-Royal Hyacinthe n'a vraiment pas de chance. Au moment où la consommation culinaire rend de plus en plus rares les chevaux et par suite les accidens de voiture, voilà qu'il tombe victime du seul accident peut-être de ce genre qu'on ait signalé depuis l'investissement. Contusionné, lui cinquième, à la tête de son bataillon, dans ses fonctions de *triangle !* ..

Gabriel Guillemot.

La vente au numéro du CHARIVARI a lieu maintenant chez M. STRAUSS, 7, rue du Croissant.

Le Gérant, ALTAROCHE.

ALLUMETTES de sûreté. Christine Nilsonn, 56, rue de Saint-Pétersbourg

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

PRIMES DU *CHARIVARI*

Tout abonné d'UN AN — dont l'abonnement aura été fait *en une seule fois* et *sans intermédiaire* — aura droit de recevoir *franco* et pendant une année

LE PETIT JOURNAL POUR RIRE

PARAISSANT TOUTES LES SEMAINES

huit pages de texte et de dessins comiques, 52 numéros par an.

Dans chaque numéro une caricature de Grévin.

Ceux qui le préfèreront pourront recevoir, comme précédemment,

LA TOILETTE DE PARIS

JOURNAL DE MODES

Paraissant deux fois par mois, avec une Gravure de modes coloriée dans chaque numéro, donnant par conséquent 24 livraisons par an, avec autant de planches; Nouvelles ou Romans dans le texte. — Quatre de ces numéros contiennent, en outre, de nombreux patrons.

LIVRES ET ALBUMS

Les abonnés d'UN AN qui aimeront mieux une prime de librairie pourront choisir un ouvrage ci-dessous : 1° **Histoire de Paris**, par M. TH. LAVALLÉE, superbe volume grand in-8° illustré de 107 vues; 2° **Gulliver**, édition magnifique avec 400 dessins de GRANVILLE; 3° **Voyages dans l'Inde du prince Soltykoff**, grand in-8°, 38 belles planches à deux teintes; 4° **Paul et Virginie**, beau volume in-8° illustré par BERTALL; 5° **La Chine ouverte**, ouvrage du plus haut interêt, 250 dessins variés; 6° Un de ces quatre albums comiques : **M. Cryptogame, le Docteur Faustus**, par Topfer; **la Chicane et l'Amour, Aimez-vous rire?** par Damourette, Tatin, Quillenbois, etc., etc.

N. B. — Les primes ci-dessus, sauf le **Petit Journal pour rire** et la **Toilette de Paris**, qui seront expédiés *franco*, comme il a été dit, devront toutes être retirées directement dans nos bureaux, sans quoi l'Abonné devra joindre à sa demande la somme de **1** fr. **50** c. pour frais de port.

GRANDE PRIME EXCEPTIONNELLE

Le Charivari, désirant en outre faire un splendide cadeau à tous ses abonnés indistinctement, même à ceux de TROIS MOIS, leur offre à des conditions incroyables de bon marché **cette grande Prime exceptionnelle :**

L'HISTOIRE DES DEUX RESTAURATIONS

par A. DE VAULABELLE

huit volumes in-8°,

sera adressée également *franco* contre l'envoi de

25 FRANCS

Pris dans nos bureaux, ce dernier ouvrage sera donné pour

20 FRANCS

Nota. — Les abonnés d'un an qui auront pris une des primes gratuites pourront, en sus, contre l'envoi des sommes ci-dessus indiquées recevra ces deux primes exceptionnelles.

TRENTE-NEUVIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 c. VENDREDI 25 DÉCEMBRE 1870

ABONNEMENS

PARIS

Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

ABONNEMENS

DÉPARTEMENS

Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —

L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité.
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, W. C.
London.

LE CHARIVARI

BULLETIN POLITIQUE

Les opérations militaires se poursuivent à l'heure où nous écrivons. Les journaux ne sont guère remplis que de racontars belliqueux.

Seule, l'affaire Delord donne lieu à quelques commentaires.

M. Delord était magistrat, et magistrat de mérite. Il avait avec cela l'audace d'être indépendant. On l'envoie en exil au coup d'Etat.

C'est logique. Tout le napoléonisme est là. Et songez que sept millions de votans avaient consacré un pareil régime!

Qui donc oserait plaider les circonstances atténuantes ?

Ces paysans dont le suffrage de Panurge nous avait valu un si odieux gouvernement, sont en train d'expier trop cruellement leur faute pour que nous ayons le courage de la leur reprocher. Mais ils se la reprochent eux-mêmes assez amèrement pour qu'on soit sûr qu'ils ne recommenceront pas.

A propos de *meâ culpâ*, le journal *le Soir*, qui jadis par la plume de M. Edmond About, nous invitait à payer *puisque nous avons perdu*, le journal *le Soir* est, grâce au ciel, revenu à des sentimens meilleurs.

Quantùm mutatus!

Ses constatations d'aujourd'hui sont aussi pleines de sens que ses défaillances d'autrefois étaient déplorables.

« Les armées ont surgi, dit-il, Chanzy avec 150,000 hommes à l'ouest, Bourbaki à Nevers, Bressolles à Lyon, Garibaldi à Autun, Faidherbe dans le Nord, Trochu à Paris avec trois cent mille combattans, tiennent la campagne. Nous avons eu des victoires. Les armes, les munitions existent en quantités innombrables. L'ordre le plus admirable règne partout. La province, un instant hésitante, a rugi à son tour et marche maintenant, mue par une unique pensée et une volonté unique : *Vaincre*!

» L'ennemi, au contraire, si fier, si sûr de lui-même, si triomphant, si adulé il y a trois semaines, le voilà qui réfléchit, raisonne et s'effraye. Sa grande armée, tenue en échec sur la Loire, peut être d'un moment à l'autre coupée de sa base d'opérations. Les communications et le ravitaillement, au début si faciles, sont devenus plus que pénibles. »

Tout cela est si vrai que le roi de Prusse a éprouvé le besoin, nous assure-t-on, de remonter un peu le moral de ses troupes par une proclamation nouvelle.

Dans cette proclamation, il trahit l'étonnement que lui cause notre résistance imprévue, et est forcé d'avouer que c'est bien la France qui se lève.

C'est votre ouvrage, sire.

Si, fidèle à votre promesse, vous n'aviez fait la guerre qu'à l'homme de Sedan et non pas au peuple français, vous n'en seriez pas à jeter un regard mélancolique en arrière sur la route qui reconduit à Berlin.

Chacun sait que *la Patrie* passe son temps à décourager et à démontrer que nos opérations militaires sont illusoires.

Or, c'est ce même journal qui imprime aujourd'hui cette phrase :

« Qui donc aura foi en nous si nous semblons douter de nous-mêmes ? »

Il ne reste à *la Patrie*, pour être logique, qu'à inviter le général en chambre, qui *doutait si bien*, à aller porter ailleurs ses élucubrations.

On verra bien.

Un détail contenu dans un récit de la capitulation de septembre :

« Les officiers, à Sedan, évitaient avec soin de prononcer le nom de Napoléon. »

Cette pudeur honore notre brave armée, mais quel terrible désaveu donné à ces maréchaux de cour qui en ce moment trinquent et font ripaille à Wilhelmshohe !

Pierre Véron.

UNE CALOMNIE

Plusieurs journaux publient le fait divers suivant :

Ne pas pouvoir faire le *réveillon* cette année est pour quelques raffinés parisiens la cause d'une vraie douleur : aussi ceux de ces messieurs qui ne sont pas obligés de compter ne reculent-ils devant aucun sacrifice pour se procurer de quoi fêter à peu près dignement la date gastronomique du 25 décembre.

Deux cuisseaux de chevreuil ont été, pour cette occasion, vendus aujourd'hui cent francs la pièce. D'où venait ce chevreuil? Avait-il traversé les lignes prussiennes ou bien est-ce un des individus mis en vente par le jardin d'acclimatation ?

Nous aimons à croire que personne ne donnera raison à cet entrefilets odieux.

Qui donc oserait *faire réveillon* quand l'ennemi est à nos portes et que l'on meurt de faim dans les mansardes ? Ce serait un crime.

Certain abbé, correspondant ridicule de *l'Univers*, met aujourd'hui un faux nez pour invsctiver *le Charivari*, selon la formule des *dévots à fiel*, chantés par Boileau.

Ce vieux stock d'injures moisies devait passer, pour s'écouler, par une boutique borgne.

Le contenu est digne du contenant.

Quant aux souhaits de mort que *l'Univers* nous adresse, il en sera pour ses frais.

Le Charivari se porte assez bien pour n'avoir pas besoin, afin de vivre, de fouiller dans les tirelires de saint Pierre ou d'extorquer des legs aux ascendans comme les congréganistes amis de Veuillot n'en ont que trop l'habitude.

BOUTADES

D'UN GARDE NATIONAL AUX REMPARTS.

Par la faim vous voulez nous réduire, imprudens!
Le pain nous manquera, mais non pas le courage;
Alors nous mâcherons avec bien plus de rage
Les cartouches avec nos dents.

⁂

L'ennemi de l'homme à l'œil terne
Publie et sans y rien changer
Les numéros de *la Lanterne*
Qui parurent à l'étranger.
Cette *Lanterne* que la clique
Impériale supprima,
Fut le foyer où s'alluma
Le soleil de la République.

⁂

Des soldats citoyens trop pleins du jus des vignes
Sont rayés de la garde et déclarés indignes.
Très-bien. L'ivrognerie est un hideux fléau :
Croyez ça, puis buvez de l'eau.

⁂

En ce temps de disette on mange des souris.
Seuls les feux de nos forts sont toujours bien nourris.

⁂

Sur le gazon bordant la route
Que la violette embaumait
Une vague odeur de choucroute
Empeste l'air de son fumet.

Les places des taillis sont neltes.
Au lieu d'eux que se trouve-t-il ?
Une forêt de baïonnettes
Hérissant des bois de fusil.

Des fraises d'un rouge superbe
Attiraient l'œil ; — en se baissant
On voit du rouge encor dans l'herbe,
Mais ce sont des taches de sang...

Hippolyte Briollet.

CHRONIQUE DU JOUR

Eugène Paz vient d'adresser au gouvernement un remarquable rapport sur la gymnastique obligatoire. Il y conclut naturellement en faveur d'un système qui doit en peu de temps remplacer le petit crevé de l'empire (sauf vot'respect) par l'homme vigoureux de la république.

Nous savons tous — et quelques-uns de nous le savent même par expérience — ce que la gymnastique peut faire d'un homme engourdi par l'inaction materielle. C'est une complète régénération ; la question ne fait plus de doute pour personne, elle est jugée.

J'ai pourtant été surpris de lire dans un journal — une de ces feuilles aux pâles couleurs qui meurent en ce moment comme meurt le système auquel elles devaient leur existence — un article où Eugène Paz est presque tourné en ridicule pour avoir osé dire de la gymnastique : la sainte gymnastique.

Après une série de plaisanteries plus ou moins réussies sur le trapèze et la barre parallèle, l'auteur conclut que « ce n'est pas la gymnastique qui, à elle seule, a le privilège de fabriquer les hommes de génie. »

L'argument n'est pas très serré. Paz n'a jamais élevé la prétention d'enfanter des génies par le gymnase, quand il est prouvé que le baccalauréat n'en enfante même pas.

Il prétend donner à notre génération la vigueur physique qui lui rendra naturellement la vigueur morale dont elle a tant besoin.

Le temps est passé de ricaner à propos de tout ce qui est viril et doit contribuer à notre *retrempement*.

Ça nous a coûté trop cher.

—

Au début de l'hiver, on a pu lire avec plaisir dans les feuilles publiques que les marchands de bois en gros s'étaient entendus pour que le prix du bois à brûler ne dépassât pas le prix de 60 fr. les mille kilos.

Aujourd'hui les détaillans le vendent à raison de cent francs. Le temps d'écrire ces lignes, et il sera peut-être à cent cinquante.

Toujours le même système : le respect de la liberté communale dans une ville assiégée, c'est-à-dire sur un radeau de la Méduse.

C'est absurde; mais, chose bien plus grave, c'est dangereux.

Naguère combustible de luxe, le bois est devenu aujourd'hui, par suite de la disparition de tous les autres, le seul chauffage de tout Paris.

L'unité allemande.

Il devait conséquement être assimilé aux objets de première nécessité et réquisitionné.

On avisera sans doute quand tout sera dans les caves des gens qui ont le moyen de faire leurs provisions... pour l'hiver prochain.

—

La question du terme revient aussi plus brûlante que jamais.

Se contentera-t-on encore une fois de décider que les gens qui ne peuvent payer un terme en paieront trois à la fois? Nous ne pouvons le croire.

Nous accordons très volontiers que les droits des propriétaires sont aussi respectables que ceux des autres citoyens; mais nous ne pouvons retenir un haussement d'épaules quand nous entendons des *empesés* trancher des questions de salut de public le code à la main et prétendre que l'on n'a pas le droit de porter la main sur des transactions particulières.

Aussi splendide de sagesse et de prévoyance que puisse être un code, même le code Napoléon, il y a quelque chose à notre sens qui vaudra toujours mieux; c'est le gros bon sens.

Et je me plairai toujours à enfermer les avocats dans les deux questions suivantes comme on a enfermé... *l'autre* à Sedan :

1° Toutes les fortunes, tous les revenus, tous les salaires subissent-ils depuis le siège une dépréciation énorme si non totale?

2° Les propriétaires peuvent-ils être exemptés entièrement d'un désastre public?

Et nous concluons comme il y a trois mois:

Réduction de moitié des loyers pendant la durée du siège.

—

La Liberté a publié les noms des artistes lyriques qui ont voulu partager avec nous les dangers du siège.

Nous y remarquons MM. Villaret, Massy, Depassio, Belval, Caron, Bosquin, Monjauze, Leroy.

Nous sommes heureux de signaler ces artistes qui ont fait leur devoir.

Beaucoup de leurs camarades manquent à l'appel.

Si leur voix est juste, leur calcul a été faux; car tout porte à croire que le public leur applique déjà, dans son for intérieur, le mot du cardinal avec une variante:

Ils ne chantent pas, ils paieront.

—

Un journal annonçant que les maires et adjoints du VIIe arrondissement s'abstiennent de toucher leur indemnité mensuelle, ajoute : *Ceci est d'un bon exemple.*

Nous croyons raisonner en bon republicain en disant, nous : *Ceci est d'un mauvais exemple.*

Léon Bienvenu.

IL EST BIEN ENTENDU QUE LE CHARIVARI, **dès que le siège sera terminé,** REPRENDRA SON ANCIEN FORMAT, AUQUEL IL N'A RENONCÉ MOMENTANÉMENT QUE POUR CAS DE FORCE MAJEURE.

La vente au numéro du CHARIVARI a lieu maintenant chez M. STRAUSS, 7, rue du Croissant.

Le Gérant, ALTAROCHE.

ALLUMETTES de sûreté. Christine Nilsonn, 56, rue de Saint-Pétersbourg

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

PRIMES DU *CHARIVARI*

Tout abonné d'UN AN — dont l'abonnement aura été fait *en une seule fois* et *sans intermédiaire* — aura droit de recevoir *franco* et pendant une année

LE PETIT JOURNAL POUR RIRE

PARAISSANT TOUTES LES SEMAINES

huit pages de texte et de dessins comiques, 52 numéros par an.

Dans chaque numéro une caricature de Grévin.

Ceux qui le préfèreront pourront recevoir, comme précédemment,

LA TOILETTE DE PARIS

JOURNAL DE MODES

Paraissant deux fois par mois, avec une Gravure de modes coloriée dans chaque numéro, donnant par conséquent 24 livraisons par an, avec autant de planches; Nouvelles ou Romans dans le texte. — Quatre de ces numéros contiennent, en outre, de nombreux patrons.

LIVRES ET ALBUMS

Les abonnés d'UN AN qui aimeront mieux une prime de librairie pourront choisir un ouvrage ci-dessous : 1° **Histoire de Paris**, par M. TH. LAVALLÉE, superbe volume grand in-8° illustré de 107 vues; 2° **Gulliver**, édition magnifique avec 400 dessins de GRANVILLE; 3° **Voyages dans l'Inde du prince Soltykoff**, grand in-8°, 38 belles planches à deux teintes; 4° **Paul et Virginie**, beau volume in-8° illustré par BERTALL; 5° **La Chine ouverte**, ouvrage du plus haut interêt, 250 dessins variés; 6° Un de ces quatre albums comiques : **M. Cryptogame, le Docteur Faustus**, par Topfer; **la Chicane et l'Amour, Aimez-vous rire?** par Damourette, Talin, Quillenbois, etc., etc.

N. B. — Les primes ci-dessus, sauf le **Petit Journal pour rire** et la **Toilette de Paris**, qui seront expédiés *franco*, comme il a été dit, devront toutes être retirées directement dans nos bureaux, sans quoi l'Abonné devra joindre à sa demande la somme de **1** fr. **50** c. pour frais de port.

GRANDE PRIME EXCEPTIONNELLE

Le Charivari, désirant en outre faire un splendide cadeau à tous ses abonnés indistinctement, même à ceux de TROIS MOIS, leur offre à des conditions incroyables de bon marché **cette grande Prime exceptionnelle :**

L'HISTOIRE DES DEUX RESTAURATIONS

par A. DE VAULABELLE

huit volumes in-8°,

sera adressée également *franco* contre l'envoi de

25 FRANCS

Pris dans nos bureaux, ce dernier ouvrage sera donné pour

20 FRANCS

Nota. — Les abonnés d'un an qui auront pris une des primes gratuites pourront, en sus, contre l'envoi des sommes ci-dessus indiquées recevra ces deux primes exceptionnelles.

TRENTE-NEUVIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 c. SAMEDI 24 DÉCEMBRE 1870

245

ABONNEMENS

PARIS

Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

ABONNEMENS

DÉPARTEMENS

Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —

L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité.
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, W. C.
London.

LE CHARIVARI

BULLETIN POLITIQUE

La Prusse ménage à l'Europe une surprise par jour.

Aujourd'hui on annonce qu'elle aurait dénoncé le traité du Luxembourg. Rien de plus logique, l'ordre et la marche étaient réglés d'avance et l'appétit vient en mangeant.

La Hollande et la Belgique sont deux morceaux friands qui, nous l'avons dit il y a quatre mois, ne pouvaient manquer de tenter M. de Bismark.

L'Angleterre, déjà si éprouvée du côté de l'Orient, va recevoir là un coup de pied en plein tibia.

Tu l'as voulu, Georges Dandin, sois bafoué, mon ami, et dégringole quatre à quatre l'escalier des humiliations.

La Prusse avait besoin de se faire une marine; pour se faire une marine des côtes sont nécessaires, et dame, on prend son bien où on le trouve.

La Hollande sera une admirable école de marins pour Sa Majesté Guillaume.

Tout cela se déduit logiquement, tranquillement, méthodiquement.

Que feront les puissances? Rien, parbleu. Elles regarderont l'ogre manger. Peut-être même brigueront-elles l'honneur de lui verser à boire.

Décidément les diplomates sont des eunuques, mais des eunuques inférieurs qui ouvrent la porte du sérail au lieu de la garder.

Il y a quelques jours, le préfet de police adressait à tous les journaux un avis pour les inviter à ne plus nommer désormais les voyageurs qui partaient en ballon.

D'aucuns en enregistrant la mesure ont paru la gouailler. L'évènement devait trop tôt leur prouver, hélas! combien elle était sage et nécessaire. M. Lucien Morel vient de tomber en Prusse.

Grâce à la malencontreuse publicité faite à son départ, il lui sera presque impossible de dissimuler son identité aux Prussiens qui, sachant qu'il a traversé leurs lignes, sont capables d'user envers lui des dernières rigueurs.

Quelle terrible leçon de discrétion!

Une correspondance adressée au *Temps* annonce que le prince Napoléon est l'âme des intrigues bonapartistes. Alors nous pouvons être tranquilles, ce ne seront jamais des intrigues à main armée.

Pierre Véron.

LA JOURNÉE DU 21

La bise souffle stridente. Le temps est sombre. Le vent emporte d'un autre côté le bruit des détonations, si bien que même en arrivant à l'enceinte aucun bruit ne vient apprendre que cent cinquante mille hommes sont en train de se canonner à quatre kilomètres de là.

On nous ouvre, sur présentation de notre laisser-passer, la porte de Bagnolet soigneusement cadenassée. Nous nous engageons dans ces frais villages jadis si coquets et qui s'appelaient les Lilas ou Romainville. Solitude et silence. Les arbres des jardins sont tombés sous la hache. Les maisons sont lugubres.

Sur une porte, un propriétaire prudent a cru devoir écrire à la craie pour dégoûter les maraudeurs :

« *On est prévenu que l'escalier est démoli.* »

En passant au fort de Romainville, nous rencontrons MM. Pelletan et Emile Durier, puis encore le général Le Flô, accompagné de ses aides-de-camp, le général Guiod et le général Chabaud-Latour.

Tous vont suivre les péripéties de l'action qui s'est

engagée depuis le matin et dont maintenant on perçoit les formidables échos.

A l'heure où nous arrivons, une dépêche a partout propagé le bruit que le Bourget est pris par nous. Mais nous ne tardons pas à constater par nos propres yeux que, s'il a été pris, il n'a pu être gardé.

Sur la gauche, en effet, nous venons d'installer des batteries qui tirent avec fureur sur la suiferie.

La suiferie est une vaste usine hissée sur un remblai qui commande l'entrée du Bourget du côté d'Aubervilliers. Sans exagération aucune, dans l'espace de deux heures, nous avons bien fait pleuvoir là-dedans deux cent-cinquante obus.

De toutes parts les pans de mur s'effondrent, les toitures se lézardent.

Hurrah! les Prussiens ne peuvent plus tenir le Bourget. Ils évacuent, car voici une douzaine de pièces qui sortent par la route de droite au grand galop... On s'était trompé.

Ces batteries ne tardent pas à s'arrêter quand elles se trouvent en arrière de Drancy et, avec une rapidité qu'on est forcé d'admirer quand même, elles entament contre nos réserves un feu terriblement nourri.

C'est le moment le plus saisissant de la journée.

Voici le spectacle qu'on a sous les yeux et qui constitue ce qu'on pourrait appeler la bataille à vol d'oiseau :

Sur la gauche, le Bourget au milieu d'une ceinture de canonnade, le Bourget fumant et incendié sur divers points.

En arrière et en inclinant à droite, les batteries de Pont-Iblon, qui font rage et tirent sur nous avec plus de fracas que de réussite, car elles ne nous atteignent presque pas. Plus à droite encore, les batteries de campagne dont je parlais tout à l'heure et qui dessinent une ligne de feu et de fumée derrière les peupliers maigres.

Au premier plan, Drancy. Les états-majors sont là. Les généraux Trochu et Ducrot y suivent la marche de l'attaque sur le Bourget, et voyant l'heure s'avancer se décident à agir par un mouvement oblique.

C'est alors que les forts de Romainville et de Noisy se mettent à tirer à outrance sur la forêt de Bondy, visant le lieu dit *la Poudrette*. Cette canonnade qui part des crêtes du côté de Paris, achève d'embraser l'horizon.

Tout le champ de bataille n'est plus qu'un seul et même nuage au travers duquel on voit piétiner les chevaux de l'artillerie et de la cavalerie massés au repos devant les maisons de Drancy. On distingue également plus loin des lignes noires qui cheminent. Ce sont nos troupes qu'on porte en avant du côté de la ferme de Groslay. Une batterie de marine qui a été placée par nous dans la nuit au pied d'une petite maison blanche à toit rouge, tourmente cruellement l'ennemi qui riposte mal.

Nous gagnons du terrain dans la direction de Blanc-Mesnil. Par malheur les fonds s'estompent de plus en plus. Notre artillerie ne tire plus guère qu'au jugé. Les forts se sont tus. Le général Ducrot donne l'ordre d'occuper les tranchées creusées par le génie civil et de s'en tenir là pour cette première journée.

Aussitôt les Prussiens, qui en avaient évidemment assez, hissent le pavillon de Genève, et de part et d'autre on commence à relever les blessés.

Voici nos voitures d'ambulance et nos brancardiers, dont le service a été admirablement organisé par M. Jules Ferry, qui est resté tout le jour sur le lieu de l'action.

Rangés sur le chemin qui mène de Romainville à Drancy, ils se mettent en mouvement. La besogne sera difficile et longue, non pas à cause du grand nombre des victimes, car l'affaire n'a pas été meurtrière, en somme, mais en raison de l'éparpillement du combat qui sur ce seul point a embrassé une étendue de cinq à six kilomètres.

De leur côté les Prussiens se hâtent. On voit sur la ligne de Creil aller et venir leurs locomotives qui sont les nôtres, hélas! Après quoi ils semblent acheminer leurs blessés vers un vaste hangar de cent vingt-cinq mètres de long qu'ils ont construit récemment à gauche de la route de Lille et dont la toiture fait sur les bois sombres une tache blanche qui ressemble à un petit lac.

Les feux de bivouac s'allument partout ponctuant de leurs flammes rougeâtres l'immensité de la plaine. Les aides de camp qui galopent à toute vitesse portent au élégraphe le bulletin de la journée. Le général Trochu regagne le fort d'Aubervillers. C'est la nuit qui s'étend sur ce vaste espace si tumultueux tout à l'heure, si paisible maintenant.

En somme, journée d'artillerie exclusivement.

L'infanterie, sauf dans le Bourget, n'a pas eu à donner.

En revanche, du côté d'Avron et du côté de Ville-Evrard, elle a payé de sa personne.

Au moment où les colonnes d'attaque commandées par le général Vinoy se sont mises à traverser la vallée, les Prussiens ont démasqué des batteries qu'on ne soupçonnait pas. Nos colonnes serrées ont reçu des obus qui ont fait du mal. Mais immédiatement les nouvelles pièces de 7 fabriquées par l'industrie privée et servies par l'artillerie auxiliaire leur ont donné la réplique avec tant de bonheur qu'au sixième coup l'artillerie se taisait.

Le général Le Flô, que nous avons retrouvé de ce côté, était émerveillé. Le soir il a chaudement félicité M. Dorian des résultats qu'on doit à son initiative.

La journée du 21 a été, en somme, beaucoup moins ardente que les affaires de Villiers.

C'est à peine si les mitrailleuses aux accens stridens y ont pris deux ou trois fois la parole. Un prologue plutôt qu'un drame.

Nous constatons au retour que ce prologue-là n'en a pas moins passionné la population qui se presse aux barrières en quête de nouvelles.

— Nous leur avons fait les premières sommations, dit un soldat blessé qui passe et qu'on applaudit.

La grande préoccupation de la population parisienne était, surtout, ainsi que le révèlent ses questions, de savoir comment *sa* garde nationale s'était comportée. Paris peut être content sous ce rapport. Ceux qui ont été engagés ont eu pour coup d'essai un coup de maitre à Ville-Evrard.

Voilà qui va encore plus donner à réfléchir au roi de Prusse, dont les soucis (je vous garantis en finissant

LA BUCHE DE NOEL.

ce détail inédit, révélé par un prisonnier), dont les soucis, dis-je, viennent de se traduire par une proclamation adressée à ses troupes pour leur annoncer qu'il faut de nouveau *s'attendre à de sanglans sacrifices*, car, à l'encontre de ce qu'il croyait, la France *se lève pour combattre à outrance*.

Cette proclamation du roi de Prusse affichée à Versailles et partout, est la meilleure conclusion que nous puissions donner à cette lettre, puisqu'elle vient attester que les efforts par nous décrits touchent dans le vif.

Fabrice.

CHRONIQUE DU JOUR

—

Quelques maximes de saint Thomas d'Aquin... pour faire plaisir à Veuillot :

« Il faut qu'un prince égorge les citoyens que leur crédit et leurs richesses rendent redoutables, afin de maintenir son pouvoir...

» Il est très important aussi de se défaire des philosophes, parce qu'ils peuvent par leurs lumières contribuer à éclairer le peuple...

» Il faut appauvrir la nation et l'écraser de subsides...

» Il faut susciter des guerres chez l'étranger et même des dissensions civiles... »

Assez pour aujourd'hui, n'est-ce pas?... Ces jolies choses-là veulent être dégustées à petites doses. Cela n'empêche pas que si saint Thomas d'Aquin vivait de nos jours il distribuerait des bénédictions dans les ambulances.

—

Une citation de Camille Desmoulins... toujours pour faire plaisir à Veuillot :

« On a remarqué que ce qui a été le plus difficile à Charlemagne, ce fut de soumettre les évêques ; ce qui a été le plus difficile à Pierre le Grand, ce fut de soumettre les évêques ; ce qui a été le plus difficile à Constantin le Grand, qui n'en vint pas à bout, ce fut d'accorder entre eux les évêques ; ce qui sera le plus difficile à l'assemblée nationale, ce sera de soumettre les évêques (1). Souvenez-vous seulement de cet oracle de l'Evangile que cette sorte de démons qu'on appelle pharisiens, ou cagotins, ou princes des prêtres, *non ejecitur nisi per jejunium*, vous ne viendrez à bout de la chasser *que par le jeûne*. »

—

L'autre soir — toujours pour faire plaisir à Veuillot — ledit Veuillot annonçait dans sa gazette qu'il répondrait aux *Châtimens* de Hugo un de ces matins *où ses collaborateurs ne seraient pas tous d'avant-poste*.

La phrase pouvait s'interpréter de diverses façons. Eh bien ! l'idée n'est venue à personne de comprendre par là que Veuillot attendait ses collaborateurs pour les envoyer demander réparation par les armes au poète.

—

Une histoire de pape — toujours pour faire plaisir à Veuillot.

Quand Sixte-Quint — un infaillible s'il en fut, eut fait trancher la tête du comte de Pepoli, Sa Sainteté se réjouissait d'une tête de comte entre ses plus privés ; mais ayant su ce qui s'était passé en Angleterre et la décollation de Marie Stuart, il se mit à n'estimer rien au monde, ni en félicité, ni en grandeur, auprès de la reine Elisabeth, et, comme Alexandre pleurnat les conquêtes de Philippe, il disait d'elle :

« O beata femina, chè a gustato il piacer di far saltare una testa coronata. »

« O femme bienheureuse, qui a goûté le plaisir de faire sauter une tête royale. »

Cela n'empêche pas que Sixte-Quint, s'il eût vécu de nos jours, eût envoyé des indulgences aux blessés de nos ambulances.

Ce que Pie IX — pour le dire en passant — n'a pas fait.

Il est vrai qu'il est bien occupé chez lui, ce bon Pie IX!...

—

L'Univers, qui n'a pas moins diminué son format que *le Charivari*, annonce chaque soir en tête de sa première colonne que le prix de vente du numéro est réduit pendant la durée du siège à dix centimes,

Ce qui n'empêche pas que sur l'en-tête on ne lise encore : « *Le numéro, 15 centimes.* »

Toujours l'équivoque, n'est-ce pas, Basile? Tant pis pour qui s'y laisse prendre !

—

Le jésuite Du Perron — peut-être ce souvenir fera-t-il plaisir à Veuillot — dit un jour à Henri III qui le fit chasser à ce sujet de sa présence :

« Sire, j'ai prouvé aujourd'hui qu'il y a un dieu, demain je vous prouverai par raisons aussi bonnes qu'il n'y en a pas. »

—

Enfin — comme je tiens aujourd'hui à faire plaisir à Veuillot jusqu'au bout — je terminerai par cette anecdote sur saint Paul, laquelle prouve toutte l'habileté de ces gens là à battre en retraite quand ils se sont avancés un peu loin.

Donc, saint Paul prêchait la doctrine nouvelle à Corinthe. Or, un jour, à propos de je ne sais quel principe qu'il venait de poser et qui avait excité des chuchottemens et des murmures :

« Mes très chers frères, fit saint Paul se reprenant tout à coup, ce que je viens de vous dire et qui vous paraît un peu fort, n'allez pas croire au moins que je vous le dise comme de la part de Dieu ! Non pas, c'est de mon crû que je parle ainsi : *Quod vobis dico, non dico tanquam Christus, sed tanquam Paulus.*»

O Loyola!... ô Basile !

Gabriel Guillemot.

La vente au numéro du CHARIVARI a lieu maintenant chez M. STRAUSS, 7, rue du Croissant.

IL EST BIEN ENTENDU QUE LE CHARIVARI, **dès que le siège sera terminé,** REPRENDRA SON ANCIEN FORMAT, AUQUEL IL N'A RENONCÉ MOMENTANÉMENT QUE POUR CAS DE FORCE MAJEURE.

Le Gérant, ALTAROCHE.

ALLUMETTES de sûreté. Christine Nilsonn, 56, rue de Saint-Pétersbourg

(1) Elle n'en vint pas à bout. non plus que Napoléon plus tard.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

TRENTE-NEUVIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 c. DIMANCHE 23 DÉCEMBRE 1870

ABONNEMENS

PARIS

Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

ABONNEMENS

DÉPARTEMENS

Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —

L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, W. C.
London.

LE CHARIVARI

BULLETIN POLITIQUE

La Prusse ne néglige aucun moyen de stimuler l'ardeur de ses troupes et sous ce rapport nous devons reconnaître qu'elle nous donne des leçons dont nous devrions profiter.

C'est ainsi que M. de Bismark comprenant qu'il est bon d'agir sur le moral des soldats, leur fait distribuer le numéro gratuit d'un journal tiré spécialement, et dans lequel naturellement on a eu soin de grouper tout ce qu'on a pu trouver de nouvelles propices à la cause allemande.

Eh bien! c'est des nouvelles mêmes qu'on fait déguster par ordre à nos ennemis que jaillit la preuve de la vitalité française.

Parcourez, en effet, tous les extraits et vous verrez ce qu'a fait depuis trois semaines ce malheureux pays que l'empire avait livré sans armes aux envahisseurs.

C'est d'abord le roi de Prusse lui-même qui vient déposer en notre honneur.

Le début de sa proclamation n'est-il pas un hommage involontairement rendu à la résistance nationale quand il dit :

« Nous entrons dans une nouvelle phase de la guerre. Lorsqu'en dernier lieu je me suis adressé à vous, la dernière des armées ennemies, celle qui vous résistait depuis le commencement des opérations militaires, avait été anéantie avec la capitulation de Metz. — Depuis, l'ennemi, par des efforts des plus extraordinaires, nous a opposé des troupes nouvellement formées. Une grande partie des habitans de la France a abandonné ses paisibles travaux, que nous n'avions pas entravés, pour prendre les armes. »

Après le souverain, le simple soldat.

Dans une lettre trouvée sur un artilleur ennemi que lit-on? Cette phrase significative à propos de la bataille de Champigny :

« Quoique nos troupes se soient couvertes de gloire, il règne une profonde douleur en raison des victimes, et l'exaspération des Français est immense. »

Dans un autre journal allemand nous enregistrons cette constatation :

« Les nouvelles armées de la France sont animées d'un beaucoup meilleur esprit et combattent avec plus de vigueur que les armées impériales. »

Dans un autre encore, toujours à propos de l'affaire de la Marne :

« La première brigade n'avait pas de réserve et était entièrement perdue si elle avait cédé, car la route de Villiers-la-Lande fut le prix de la *victoire des Français*. Les Saxons sont unanimes à dire que ni à Sadowa ni à Gravelotte ils n'ont entendu un pareil feu. »

Lisez encore les nouvelles du Havre telles que nous les donnent les journaux prussiens. Vous y verrez que les hommes de soixante-dix ans eux-mêmes prennent les armes.

En présence de semblables faits, le *sursùm corda* est plus que jamais nécessaire.

Quoi qu'il arrive, la France ne succombera pas ridiculement comme le bonapartisme voulait la faire succomber.

Parmi les télégrammes reproduits par les journaux allemands, nous recommandons spécialement celui-ci :

« *Londres*, 15 *décembre*. — Les journaux de ce matin discutent la question du Luxembourg. Il est impossible à l'Angleterre de défendre seule le traité de Londres. Elle doit se borner à protester contre une dénonciation isolée et éventuelle du traité; *le Daily-News* propose de soumettre la question à la conférence. »

Cette confession d'impuissance est déjà un commencement d'expiation; mais l'Angleterre n'est pas au bout. Incontestablement nous entrons dans une phase de transformation européenne.

Quand Napoléon Ier prédisait que dans cinquante

ans l'Europe serait républicaine ou cosaque, il n'avait entrevu que la moitié de la vérité.

Le cosaquisme se sentant trop faible pour manœuvrer seul s'est allié avec le bismarkisme.

Leur but apparait évident, et l'on voit clairement ce qu'ils ont mis au fond du fameux traité secret.

Ils espèrent partager le vieux monde en deux morceaux : l'empire d'Orient d'un côté, l'empire d'Occident de l'autre.

La dénonciation simultanée de tous les traités est le prologue.

Dans ces combinaisons, la France seule pouvait être un empêchement sérieux.

L'Angleterre ne l'a pas compris. Elle a assisté à notre égorgement. Aujourd'hui elle est forcée de reconnaitre qu'elle ne peut rien, absolument rien, et que ce serait folie de vouloir défendre à elle seule tous les traités violés.

On l'avait prévenue. La prophétie se réalise.

Si la France doit être accablée, l'Angleterre mourra du coup que nous aurons reçu.

Si, au contraire, comme nous l'espérons bien, la victoire nous reste, annihilée et forcée de s'humilier devant nous pour se faire pardonner son lâche abandon, l'Angleterre ne tombera pas, mais elle descendra. ce qui sera peut être pis encore.

Elle n'a que trop mérité ce double châtiment.

Vienne par là-dessus un nouveau soulèvement des Indes, et Albion aura râlé sa dernière perfidie.

Pierre Véron.

DEUX MOTS DE RÉPONSE

Paris-Journal publiait hier l'entrefilets suivant :

« Certainement elles sont drôlatiques les caricatures que Cham donne depuis quelques jours au *Charivari* snr la prétendue famine dont nous jouissons : Henri IV, sur le pont Neuf, pleurant son cheval mis en beefsteaks; les Parisiens faisant à la bouche d'un égout dont ils se disputent les rats une queue plus longue que naguère aux *premières* d'Emile Augier et Sardou.

» Nons avons ri, comme tout le monde ; mais ce qui nous gâte ces plaisanteries, c'est que si le service de nos journaux est toujours aussi bien fait aux Prussiens, ils ont dû rire encore plus que nous à la vue de ces fantaisies. »

Les patriotiques appréhensions de *Paris-Journal* sont fort bien intentionnées sans doute, mais elles ont le malheur de tomber à faux.

Notre confrère assure que nous *jouissons* (?) d'une prétendue famine. Prétendue ou non prétendue, c'est là un mot que nous n'avons jamais prononcé. Cham a publié des dessins constatant qu'on mange du cheval et du rat? La belle nouvelle, ma foi!

Si *Paris-Journal* veut prendre la peine... ou le plaisir de relire ses anciens numéros, il y retrouvera de nombreux détails sur les boucheries hippiques et canines.

Le Charivari n'apprend donc rien à personne, pas même aux Prussiens. Estimant que les souffrances sont plus bravement supportées quand elles sont supportées gaiement, il ne voit nul inconvénient à ce que l'ennemi sache que nous nous hâtons de rire quand il voudrait nous forcer à pleurer.

Que si quelque chose peut être agréable aux Prussiens dans la lecture de nos journaux, ce ne sont pas les *drôlatiques caricatures* de Cham, ce sont (*Paris-Journal* sera de notre avis) les articles trop sérieux, hélas! dans lesquels certaines feuilles travaillent à propager le découragement et à désorganiser la résistance en déconsidérant ceux qui ont assumé le lourd fardeau de la défense nationale.

UN SOUS-GÉNÉRAL

S'il fallait en croire *l'Electeur libre*, M. de Girardin viendrait de débuter en province dans un nouvel emploi.

Disant « je suis l'oncle de mon neveu, » comme Bonaparte disait « je suis le neveu de mon oncle, » il se promènerait en province à la suite de M. Detroyat, chargé d'organiser et de commander une armée de deux cent cinquante mille hommes.

M. de Girardin quittant Paris pour cause de myopie et de caducité, ne peut évidemment jouer dans les départemens ce rôle ridicule. Ayant conscience des fautes énormes qu'il a commises, sentant qu'il a travaillé plus que personne à la perte de la France en soutenant l'empire, il aura, nous en sommes sûr, le bon sens de ne pas aggraver son passé par un présent ridicule,

Après avoir conseillé la guerre, il ne pourrait rien faire de plus funeste si ce n'est de vouloir la commander.

Si M. de Girardin, par aventure, se sentait des velléités d'embrasser plus tard la carrière militaire, qu'il attende au moins que la place de gouverneur des Invalides soit vacante.

Paul Girard.

VEUILLOTIANA

On lit dans *l'Univers* d'hier soir la phrase suivante :

« Bénis soient les désastres qui tourneront enfin nos regards vers le ciel. »

Traduction fidèle :

— Périsse la France plutôt que le commerce des messes, les rentes des évêques et les testamens en faveur des congrégations.

Autre traduction non moins fidèle :

Les peuples malheureux sont plus crédules et par conséquent plus faciles à exploiter.

C'est drôle de se dire à soi-même de ces vérités-là.

CHRONIQUE DU JOUR

Nous citions l'autre jour avec un certain orgueil patriotique ce fait, qu'au milieu des graves et sombres préoccupations du moment, alors que toutes les pensées, toutes les forces vives de la nation semblaient devoir se concen-

CROQUIS PAR CHAM.

— Depuis le temps qu'il nous dit avoir les clés de Paris !
— Oui, mais paraît que les Parisiens ont changé la serrure !

— Tarteiffle ! c'est drôle tout de même ! Paraît que c'est le Parisien qui souffre !

Les francs-tireurs se fourrant cette année dans son arbre de Noël.

Ayant une peur atroce qu'on s'aperçoive que son lion est maintenant empaillé !

— C'est au cinquième.
— Cinq étages ! En voilà un régiment de marches !

ÉTRENNES DE 1871.

Les sacs de Boissier remplacés cette année par des sacs de pommes de terre et de charbon.

trer sur un seul point, celui de la défense, la France ne perdait pas de vue les intérêts sacrés de la science, et qu'un astronome, passant par-dessus les lignes d'investissement, était parti pour l'Afrique, afin d'étudier l'éclipse totale du soleil du 22 présent mois.

Or, ce même 22 présent mois, Paris donnait au monde un spectacle non moins touchant et dans le même ordre d'idées : il célébrait la fête anniversaire de Racine.

Oui, en pleine lutte, alors que la brise du Nord apportait à la grande ville le bruit de la canonnade et assombrissait l'atmosphère de nuages de poudre, le Théâtre-Français ouvrait ses portes en l'honneur du doux chantre d'*Esther*.

Il faut que les Prussiens en prennent leur parti ; un peuple capable d'un pareil sangfroid et d'une pareille délicatesse n'est pas un peuple qu'on puisse rayer ainsi de la carte des nations.

—

L'Univers annonçant la mort sur le champ de bataille d'un frère des écoles chrétiennes, croit devoir ajouter le commentaire qui suit :

« Les chers frères avaient reçu assez d'insultes pour obtenir de Dieu que leur illustre congrégation fût décorée de la palme du martyre. »

Il paraît que dans la théologie de *l'Univers*, quand on a reçu *assez d'insultes*, on a droit à la palme. Voilà qui jette un jour inattendu sur le procédé de polémique habituel à M. Veuillot et à ses semblables. C'est par charité chrétienne et pour faire des martyrs que les bons apôtres prodiguent l'injure à tout venant.

—

Et pendant que nous y sommes, signalons vite audit Veuillot l'hérésie d'un de ses collaborateurs l'abbé d'Halst. Ne disait il pas, l'autre jour, cet abbé :

« Le Prussien protestant qui avait donné des marques de ses sentimens religieux, avait droit aux honneurs du culte auquel il appartenait. »

Un Prussien protestant... avoir droit à quoi que ce soit !... Mais voilà qui sent le fagot à plein nez !... Mais c'est presque de la liberté de conscience, cela !

J'espère que cet abbé d'Halst ne fera pas long feu dans la boutique.

—

Je lisais l'autre jour, à l'article des *Décès*, une adresse ainsi conçue : *rue Magnan*.

Est-ce que vraiment il y aurait encore une *rue Magnan ?*

Et à propos de noms de rues, pourquoi n'a-t-on pas rétabli la *rue du 24 février*, que l'homme de décembre fit un soir disparaître ?

—

Un ami de M. Weiss cherchait à expliquer de la façon suivante l'acharnement de l'ex-conseiller d'Etat contre la République :

En se ralliant au gouvernement impérial six mois avant sa chute, M Weiss a fait preuve d'un esprit forte mince et d'une vue fort courte. Si la chute de la monarchie est irrémédiable, si la République dure, M. Weiss disant le mot n'aura été qu'un niais... Voilà pourquoi M. Weiss ne veut pas que la République dure...

Voyons, voyons, cher confrère, il y a sans doute une autre raison, cherchez bien !... La raison tirée des marges du budget, par exemple, qu'en pensez-vous ?

—

Sur le chapitre des messes de minuit, les curés de Paris n'ont pas été d'accord, paraît-il. Le plus grand nombre a décidé qu'on s'abstiendrait, mais quelques-uns ont tenu bon pour la messe.

Simple question : Le contribuable qui paie pour avoir sa messe de minuit peut-il poursuivre en restitution le curé de sa paroisse, qui de son autorité privée la supprime ?...

—

Le mot du général autrichien Wurmser au prince de Condé — à l'occasion de sa *petite* infanterie, vient d'être réédité sur le champ de bataille par un officier bavarois qui certes ne croyait pas faire un plagiat.

Cet officier venait d'être pris par nos mobiles.

— Eh bien ! lui demandait un aide de camp du général Trochu, comment trouvez-vous maintenant nos *petits* mobiles ?

Et l'aide de camp appuyait à dessein sur l'épithète que dans les premiers jours de la guerre nos ennemis jetaient volontiers à la tête de nos jeunes soldats.

— Ils *grandissent* sous le feu, répondit courtoisement le Bavarois.

Gabriel Guillemot.

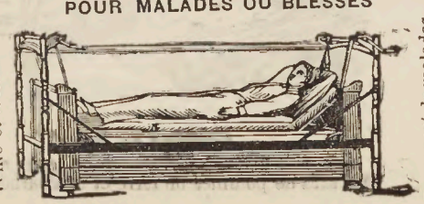
Le Gérant, ALTAROCHE.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

ALLUMETTES de sûreté. Christine Nilsonn, 56, rue de Saint-Pétersbourg
NI FROID NI AIR par les portes et croisées JACCOUX, 20, r. Richer.

EAU DES CARMES
BOYER
LEUR SEUL SUCCESSEUR
14, rue Taranne, 14

LITS & FAUTEUILS MÉCANIQUES
POUR MALADES OU BLESSÉS



Vente et location. Transport de malades

Maison Gellé, DUPONT et VILLARD, successrs
18, RUE SERPENTE. — PARIS.

PAPIER WLINSI Contre les Rhumes. Rhumatismes, Douleurs.
1 fr. 50 la boîte, dans toutes les pharmacies.

Médaille de la Société des Sciences industrielles de Paris.
PLUS DE CHEVEUX BLANCS
MÉLANOGÈNE
Teinture par excellence
De DICQUEMARE Aîné de Rouen

Pour teindre **à la minute, en toutes nuances**, les cheveux et la barbe, sans danger pour la peau et sans aucune **odeur.**—Cette teinture est **supérieure à toutes celles employées jusqu'à ce jour.**
Fabrique à Rouen, place de l'Hôtel-de-Ville, 47.
Dépôt à Paris, rue d'Enghien, 24.
Détail, boulevard Poissonnière, 12.
PRIX : 6, 12 et 15 francs.

INJECTION CADET
AU KINO. 3 fr. le flacon. Boulev. Denain, 7, Paris.

Paris. — Imp. J. Voisvenel, r. Chauchat, 14.

TRENTE-NEUVIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 c. LUNDI 26 DÉCEMBRE 1870

ABONNEMENS
PARIS
Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —
Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

ABONNEMENS
DÉPARTEMENS
Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —
L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, W. C.
London.

LE CHARIVARI

LA SEMAINE DE LA BOURSE

Du boulevard des Italiens.
Dimanche 25 décembre 1870.

Monsieur le rédacteur,

Les membres de la très honorable compagnie des agens de change près la Bourse de Paris se sont réunis lundi dernier suivant l'usage antique et solennel afin de procéder à l'élection du syndic et des membres qui doivent composer la chambre syndicale pendant l'année 1871.

Le nom de M. Moreau, le syndic actuel, est sorti victorieux du scrutin; les membres de la chambre syndicale ont été aussi réélus à une forte majorité.

Tel est l'unique évènement dont la Bourse ait été le théâtre pendant la semaine qui vient de s'écouler.

Vous n'attendez pas que je remplace les péripéties absentes par un discours vif et animé sur l'avenir de la rente et des chemins de fer ou par un exposé politique et philosophique de la situation de la Bourse de Paris et des bourses de l'Europe.

Le peu que l'on puisse savoir de temps en temps sur les bourses européennes n'indique pas qu'elles soient dans la plus brillante des positions; quant à la bourse de Paris, elle ne contient en ce moment que des stratégistes et des tacticiens.

Chacun a son petit plan de trouée qu'il explique à ses amis : trouée à droite, trouée à gauche, trouée en cercle, trouée en équerre, trouée en long, trouée en large, nous avons des trouées pour tous les goûts.

Quelques-uns de nos confrères se sont donné pour spécialité de reprendre le Bourget, d'autres le plateau de Châtillon; ceux-ci s'élancent sur Meudon; ceux-là sur Montretout. Il faut les voir suer à grosses gouttes en traçant des circonvallations, en creusant des fossés, en arrachant des torpilles.

Je me demande comment on fera après la paix pour ramener tous ces généraux à leur simple grade de coulissiers.

Quant à moi, en fait de plan, je m'en tiens à celui du général Trochu, et l'immense majorité de mes collègues de la bourse partage ma confiance. Vous verrez que le général Trochu nous donnera une jolie petite trouée pour nos étrennes.

Les Allemands, en attendant, ne sont pas enchantés de passer les fêtes de Noël devant Paris. Le capitaine Dreyfus, en revenant l'autre jour de conduire l'artillerie de la garde nationale au plateau d'Avron, a rapporté de cette excursion deux lettres trouvées sur un prisonnier saxon.

Voici la traduction de ces deux lettres :

Mon cher Fritz,

Nous t'attendons sans faute dimanche matin au plus tard. Le roi ne peut manquer de t'accorder un congé si tu le lui demandes; voilà six mois que tu travailles pour lui, il faut bien qu'il fasse quelque chose pour toi.

Nous aurons pour notre dîner de Noël une oie engraissée par moi, des saucisses fabriquées de mes propres mains et de la tarte aux pommes que j'ai pétrie. Bière, cidre et eau-de-vie de pomme de terre à discrétion.

On dit que les Français ont de jolies pendules, apportes-en une et d'autres meubles si tu peux pour garnir notre chambre nuptiale, car tu es toujours le fiancé chéri de ta

LITSCHEN.

Choucroutdorf, 15 décembre 1870.

Chère Litschen,

Le roi, au lieu de m'accorder un congé, vient de m'adresser une proclamation pour m'apprendre que, la nation française se levant en masse, il n'est pas encore temps d'aller manger l'oie de ma Litschen.

C'est dur, mais il faut se résigner.

J'ai déjà mis de côté une jolie montre en or et une jolie épingle prises à ton intention dans une maison où nous avons logé. Nous ne traversons pas un pays sans en emporter un souvenir pour nos Litchens.

Envoie quelques cigares, quelques saucisses, et par la même occasion quelques kreutzers à ton

FRITZ.

Mais il ne faut pas que cette correspondance me fasse oublier le but de cette lettre qui est uniquement de vous apprendre qu'on a très peu fait d'affaires cette semaine, ce qui ne vous surprendra pas, et que cependant la rente que nous laissions samedi dernier à 52 50, a clôturé hier à 52 60.

Cette légère amélioration prouve que la bourse sait unir la confiance à la prudence. Je ne vous parle que de la rente, les affaires étaient complètement nulles sur les valeurs industrielles; quant aux chemins de fer français, ils avaient une tendance marquée à la faiblesse.

Agréez, etc.

CASTORINE.

Pour copie conforme :

Zabban.

HIER ET AUJOURD'HUI

« La France n'a plus d'armée, » disait Bismark à Jules Favre.

Après la capitulation de Metz, Frédéric-Charles annonçait à ses soldats « que la puissance militaire de la France avait cessé d'exister. »

Aujourd'hui je défie les deux augures allemands de se regarder sans froncer le sourcil.

Ah ! nous n'avons plus d'armée ! Ah ! notre puissance militaire est morte ! Qu'en dit le roi Guillaume ? Y aurait-il un froid, un malentendu entre lui et Sabaoth? C'est à croire, puisque « le vieux cheval » commence à refuser de sauter les nouveaux obstacles que le pairiotisme français dresse incessamment devant lui.

— Hop ! hop ! lui crie le grand chancelier en lui faisant sentir l'éperon, saute par dessus l'armée de la Loire, franchis l'armée de l'Ouest, écrase celle du Nord, celle de l'Est, écrase-les toutes ! Tu te reposeras après.

— Mais, répond le pieux monarque, plus j'en détruis et plus il en repousse. Je n'aurais jamais cru que ce damné pays contînt tant de soldats ; quand il n'y en a plus il y en a encore.

Et il y en aura toujours, sire ! Tu n'as pas compris que nos revers, que tes succès inespérés n'étaient dus qu'à la profonde incapacité de ton prisonnier. En nous débarrassant de lui, tu as écarté ton atout le plus fort.

A cette heure la France a la bride sur le cou et elle court ventre à terre dans la bonne voie. Livrée à elle-même elle a toujours su trouver le droit chemin.

Quand elle aura touché le but, Majesté, nous verrons de quelle nature seront les transports qui accueilleront le nouvel empereur d'Allemagne à son entrée dans sa bonne ville de Berlin.

Il n'y a pas qu'un appartement à Wilhemshohe, n'est-ce pas, sire ?

Louis Leroy,

LES PRISONNIERS

Tous les prisonniers que font nos soldats s'attendent invariablement à être fusillés.

Les braves se présentent raides et calmes, comme attendant l'arrêt de mort.

Les timides interrogent d'un regard anxieux et tendent les bras comme pour implorer leur grâce.

Les blessés refusent opiniâtrement tout remède : ils croient qu'on va leur servir du poison.

Ce serait ridicule, si ce n'était avant tout triste et pitoyable.

Cette affreuse crainte que les chefs prussiens propagent parmi leurs soldats n'est pas l'indice le moins significatif du caractère sauvage que leur hypocrisie imprime à la guerre.

Ils savent que tout captif trouvera parmi nous égards et bon traitement; ils sont persuadés que la France hésiterait à fusiller un prisonnier, même à titre de représailles.

N'est-ce pas un crime de répéter et de persuader le contraire à leurs troupes ?

Je ne parle pas de ce que le procédé a de désobligeant pour nous. Cette calomnie est à coup sûr un péché véniel, à côté des gros péchés mortels que les Prussiens commettent à notre égard.

Mais cette fausse terreur n'a-t-elle déjà pas coûté la vie à une foule de pauvres diables qui se sont laissé hacher en désespérés, tandis qu'ils attendraient tranquillement aujourd'hui l'heure de revoir leur vieux père ou leur jeune fiancée.

Quand on se fait tuer pour vaincre ou pour ne pas survivre à la défaite, c'est héroïque; mais quand on se laisse sabrer par crainte de la fusillade ou qu'on refuse un remède par peur du poison, c'est le plus idiot des suicides.

BOUTADES

D'UN GARDE NATIONAL AUX REMPARTS.

Le pétrole est installé
Partout dans la ville ;
Où le gaz s'en est allé
Une lampe file.

Dans les pays dominés par un despote, la paix ou la guerre ne tient qu'à un « je veux. »

Pour bien conduire le char d'un Etat, il faut des rênes, mais pas de roi.

Malgré nos revers, j'ai foi en l'étoile de la France, Quoi qu'en disent les pessimistes, ce n'est point là une croyance en l'air.

La liberté est un jeu de piquet, où il n'y a ni roi ni valet, et où chacun a carte blanche.

L'empire acheta souvent
Des hommes vils, triste emplète !
Jamais l'homme qui se vend
Ne vaut le prix qu'on l'achete.

Comment Bismark comprend l'unité allemande.

En ce temps de nourriture chevaline il est coûteux de manger de la volaille.

Nécessiteux n'a pas de l'oie.

Hippolyte Briollet.

CHRONIQUE DU JOUR

Voici un petit fait, qui prouve que la haine des Allemands contre nous s'exerce parfois d'une façon mesquine et ridicule :

Le rideau du théâtre de Dresde est divisé en deux parties. D'un côté, le peintre a représenté les principaux auteurs dramatiques du monde entier; de l'autre, les principaux auteurs comiques.

Parmi les premiers, on a peint Shakspeare, Gœthe, Schiller, Lope de Vega, quelques Italiens, pas un Français.

Du côté de la comédie il a été difficile d'oublier Molière. On l'a donc joint à Shakespeare, à Calderon et à d'autres tout petits. Mais voyez la compensation. Derrière chacun des poètes il y a non seulement des attributs, mais les principaux types créés par lui. Or, tandis que pour Shakespeare on a mis Falstaff, Obéron, Puck, etc., qui a-t-on choisi pour Molière! Tartufe? Point. Alceste? Pas davantage. Don Juan? Moins encore... M. de Pourceaugnac, Scapin et Diafoirus. Les grotesques, oui; les caractères, non.

De deux choses l'une : ou les Allemands n'ont pas compris Molière, ce qui n'est pas en faveur de leur intelligence, ou ils l'ont fait exprès, ée qui n'est pas en faveur de leur caractère. Petitesse ou ignorance, ils ont ce choix.

Quoi qu'il en soit, nous autres Français nous ne les imiterons pas, et ma gré tout le mal qu'ils pourront nous faire nous n'en estimerons pas moins Gœthe et nous n'en applaudirons pas moins Beethoven.

Nous ignorons les vengeances bêtes.

—

Un marchand d'images d'Epinal me disait que de l'autre côté du Rhin son commerce florissait.

« Tout d'abord, me contait-il, les Allemands se montrent gens de goût. Ils trouvent mes images détestables. Les figures jaunes et les mains vertes leur paraissent invraisemblables. Ce qui les séduit, c'est le texte. Complainte ou récit, les Allemands sont très étonnés d'avoir pour deux sous une histoire qui a son commencement, son milieu et sa fin. »

Mon homme avait raison. Il y a en effet dans le cerveau germain une lacune. Je ne crois pas que leur littérature possède une histoire suivie. La logique manque à leurs œuvres, même les plus colossales. Ils ignorent le secret de développer des incidens qui s'enchaînent pour aboutir à un but. Voyez Wilhelm Meister, des détails admirables, point de suite, des parenthèses insensées, des développemens inouis. Voyez Faust, Werther, le seul livre achevé, a, je ne sais combien de temps, attendu son dénouement. Il a fallu la mort d'un des amis de Gœthe pour le procurer.

Quelque chose me dit que ces rêveurs ont des lacunes semblables en politique Et il se pourrait bien que leur campagne de France, si brillamment commencée, se perdît en de telles divagations, qu'elle se terminât par le dénouement inattendu de Werther :

Le suicide.

—

Je viens de visiter les ateliers de la gare de Lyon récemment transformés en fonderie de canons. Les vagons ont été relégués dans des coins, et les travaux de la paix ont fait place aux travaux de la guerre. Partout des machines en activité, partout des feux, partout des marteaux battant l'acier ou le bronze. On y achève en ce moment les dix-huit canons, produit de la souscription du *Siècle*. Ce sont vraiment des joujous luxueux. Ils se chargent par la culasse, grâce à un nouveau système très simple, et, tout en restant élégans, ils atteignent la longueur des canons de 24.

Il faut qu'il y ait quelque chose de belliqueux dans le cœur humain En caressant ces croupes formidables, il me semblait que je les aimais déjà ; j'ai eu quelque chagrin de les quitter. J'ai compris soudain l'attachement étrange du canonnier pour sa pièce et du marin pour son vaisseau. On dirait que cela vit, que cela a une patrie et que cela servirait mal l'étranger.

Plus loin on a utilisé des mobiles, fils de meuniers, qui construisent des moulins. Quelques-uns fonctionnent déjà.

—

J'ai rencontré le dernier bonapartiste.

« J'espère, m'a-t-il dit, que vous ne doutez pas maintenant que Napoléon III ait été méconnu. Tout le mal vient de ce qu'on ne lui a pas laissé le commandement.

— Comment cela?

— Oui, monsieur, son plan était d'attirer l'ennemi à Paris. Or, à la manière dont Paris se défend, vous voyez bien qu'il avait raison, et que Paris seul était capable de lui résister.

Cette façon de comprendre la guerre n'est peut-être pas admirable, mais je conviens qu'elle est originale.

Henry Maret.

Le Gérant, ALTAROCHE.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenet, rue Chauchat, 14.

COMPAGNIE D'ASSURANCES GÉNÉRALES

FONDÉE EN 1819

LA PLUS ANCIENNE DE TOUTES LES COMPAGNIES FRANÇAISES D'ASSURANCES

SUR LA VIE

Fonds de garantie : 80 MILLIONS réalisés.—A Paris, rue de Richelieu, n° 87

Directeur : M. P. DE HERCÉ

IMMEUBLES DE LA COMPAGNIE :

1° **Hôtels de la Compagnie**, rue de Richelieu, 85, 87 et 89.
2° **Hôtel**, rue de Richelieu, 79, et rue Ménars, 1.
3° **Hôtel de l'Ancien Cercle** (ancien hôtel Mercy), boulevard Montmartre, 16.
4° **Hôtel du Jardin Turc**, boulevard du Temple.
5° **Propriété**, boulevard Richard-Lenoir (ancien quai Valmy), 77, 79 et 81.
6° **Sept cents hectares de la forêt de Montmorency** (près Paris).
7° **Fermes de Moislains**, près Péronne (300 hect.)
8° **Ferme d'Œrmingen**, près Saverne (300 hect.)
9° **Domaines du Puch et de Cazeaux**, près Bordeaux (3,000 hectares).
10° **Propriété** rue d'Amboise, 2, et rue de Richelieu, 95, 97 (passage des Princes) et 99.

Assurances de Capitaux, payables après décès, permettant au père de famille de laisser un capital à ses héritiers.

Assurances mixtes, profitant aux ayant-droit de l'assuré s'il meurt, ou à lui-même s'il vit à une époque déterminée.

Ces deux combinaisons jouissent d'une participation de 50 0/0 dans les bénéfices.

Assurances de Capitaux différés, servant à constituer une dot pour les enfans ou à l'exonération du service militaire.

Rentes viagères immédiates ou différées, sur une ou plusieurs têtes.

La Compagnie a des représentants dans tous les chefs-lieux d'arrondissement, où le rentier peut toucher ses arrérages sur la production de son contrat, sans certificat de vie. Elle fournit des renseignements et envoie gratuitement des prospectus à toutes les personnes qui en font la demande.

TRENTE-NEUVIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 c. MARDI 27 DÉCEMBRE 1870

ABONNEMENS

PARIS

Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —

Les abonnemens partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

ABONNEMENS

DÉPARTEMENS

Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —

L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, W. C.
London.

LE CHARIVARI

BULLETIN POLITIQUE

Il ne s'agit pas de se monter la tête et de s'enthousiasmer à froid. Il ne s'agit pas de se livrer à de vaines déclamations et de surexciter le chauvinisme comme l'empire cherchait à le faire.

Il s'agit de regarder la vérité et sans forfanterie comme sans faiblesse d'en tirer des déductions logiques.

C'est encore un journal allemand qui faisant un récit de la grande bataille d'Orléans, s'exprime comme il suit :

« Les rangs des Allemands commencèrent à plier ; aussitôt l'ennemi se précipita furieux, et ne pouvant résister à l'effort de ces masses colossales, nos brigades fortement décimées durent se replier sur les bâtimens et dans le parc, toujours poursuivies par le feu ennemi.

» La situation était des plus périlleuses. Les munitions en même temps commençaient à manquer dans quelques régimens ; les rangs étaient fortement éclaircis ; des bataillons avaient perdu presque la moitié de leur effectif, et l'ennemi s'approchait toujours en masses de plus en plus compactes.

» Encore une demi-heure, et le corps de von der Tann était anéanti et la plus grande partie des canons tombait aux mains de l'ennemi. L'ordre ne se maintenait plus convenablement, les troupes de divers régimens se trouvaient mêlées et le découragement commençait à s'emparer des troupes. »

Après avoir lu ces lignes, qu'on se reporte de quelque temps en arrière à cette capitulation de Sedan que précéda une honteuse débandade. Qui jamais aurait osé prédire alors qu'en six semaines la province, sous l'impulsion républicaine de Gambetta, ferait jaillir de son sol de nouvelles forces capables de lutter contre l'invasion ?

Ces soldats qui ont failli détruire l'armée du prince Charles n'avaient pas deux mois d'exercice et de cohésion, et les troupes qu'ils ont mises à deux doigts de leur perte avaient été préparées par l'Allemagne depuis de longues années.

Ce simple rapprochement dit tout. Il devrait donner à réfléchir au roi Guillaume, en lui faisant comprendre quelle terrible revanche la France saura prendre, quoi qu'il arrive.

En admettant même que nous soyons momentanément écrasés, dès le lendemain toutes les forces vives du pays seraient tournées vers une seule et même pensée : la vengeance. Et quand cette vengeance serait confiée à des soldats qui n'auraient plus des généraux d'antichambre à leur tête, l'Allemagne verrait bien ce que pèseraient ses hordes conquérantes.

Mais à quoi bon raisonner avec l'ivresse ? Nos ennemis sont gris de vanité et d'exaltation. Les petits princes ne s'aperçoivent pas qu'on les fera monter derrière la voiture de Guillaume, comme le montrait hier le dessin de Daumier.

Quant à M. de Bismark, étendant la main sur les proies qu'il convoite, il doit s'être écrié déjà comme Napoléon en 1811 :

L'avenir ! l'avenir ! l'avenir est à moi !

La voix du poète lui a répondu d'avance :

Non ! l'avenir n'est à personne.

Il en est des peuples comme des hommes. Ils ont leurs croissances malsaines qui aboutissent fatalement à la phthisie.

La Prusse, loin de se consolider en s'étendant, aura le sort commun qui, dans l'histoire, a été réservé à toutes les conquêtes anormales.

Voilà pour l'hypothèse la plus désastreuse.

Cette hypothèse-là est loin d'être une réalité. Nos troupes souffrent cruellement sous Paris par cette température glacée qui vient d'interrompre nos opéra-

tions, mais croit-on que l'armée de Frédéric-Charles, qui bat les marais de la Sologne, ne doive pas semer de cadavres sa route à travers les glaces sinistres et les genêts rabougris de cette lugubre contrée? Nos mères et nos femmes ont bien des victimes à pleurer, mais croit-on qu'elles rient, les mères et les femmes de Berlin?

Déjà, à l'heure actuelle, en montrant de distance en distance de grandes fosses à peine refermées, la France peut dire :

— Voilà les étapes de l'invasion!

Même vaincue, sa position serait préférable à celle du vainqueur.

Encore une fois, nous ne nous payons pas ici de vaines phrases et de consolations creuses.

La défaite, ce serait pour nous une unité plus intime retrempée dans une commune indignation. Le succès pour l'Allemagne serait au contraire le commencement de la dislocation par la discorde. A son flanc cette énorme Pologne qui s'appellerait l'Alsace et la Lorraine. A l'intérieur les révoltes des roitelets s'apercevant, mais un peu tard, qu'on les a pris pour dupes, et les sursauts des peuples constatant avec colère que les corps de tant de milliers de morts n'auront servi de fondemens qu'à un édifice de despotisme et de réaction.

Au dehors enfin les complices de la veille se jalousant et finissant par se prendre aux cheveux, comme il arrive toujours après les attentats commis en collaboration, qu'il s'agisse de détrousser les passans ou les nationalités.

Voilà ce que demain réserve à l'Allemagne au cas où aujourd'hui lui donnerait la victoire.

Mais cette victoire-là elle ne la tient pas encore.

La roche Tarpéienne est près du Capitole, et les retraites de Moscou arrivent quand on ne les attend pas.

En combattant jusqu'à la dernière cartouche et jusqu'au dernier morceau de pain, la France commence par se réhabiliter; elle finira par vaincre.

Pierre Véron.

EUX ET NOUS

Nous serons toujours trop bons. En voyant nos prisonniers refuser la nourriture qu'on leur offrait de peur d'être empoisonnés, on s'est empressé de déguster la soupe de ces messieurs pour les rassurer.

Allez donc voir un peu ce qui se passerait en Allemagne en pareille circonstance, si par impossible nos soldats tombaient dans cette absurdité.

— Prisonniers, voici votre pitance : des paquets de couenne au bouillon de mélasse.

— Caporal, ce rata a une mine suspecte.

— Quoi suspecte? Bon nanan au contraire.

— Bon nanan sent très mauvais.

— Il faut peut être que votre cuisine sente bon?

— En France c'est son habitude; aussi vous allez nous faire le plaisir de tâter un peu du nœud d'épée et du bouillon de mélasse; autrement nous croirions que vous voulez nous empoisonner.

— Ah! nous faisons la petite bouche. Très bien. Demain vous n'aurez qu'un paquet de couenne pour trente hommes et pas du tout de mélasse. Grenadiers, remportez le dîner de ces drôles-là. Avant la fin de la semaine la confiance leur sera revenue.

C'est ainsi que procèderaient nos magnanimes vainqueurs; mais chez nous on serait au désespoir qu'une vaine terreur pût troubler la digestion de nos chers prisonniers. Trop heureux si leurs prétentions s'arrêtent là et si le soldat prussien, sur le point d'être amputé, n'exige pas qu'une opération semblable soit d'abord exécutée sur son chirurgien pour savoir au juste si ses petits couteaux coupent bien.

Louis Leroy.

Les journaux cléricaux ne sont pleins que de tirades sur l'héroïsme des frères ignorantins, parce que deux ou trois d'entre eux ont été, en ramassant les blessés, frappés par des balles perdues.

Nous croyions que le christianisme, en recommandant l'humilité, n'avait pas eu pour but d'inventer la réclame.

Ce que les frères font, les infirmiers civils et militaires l'ont fait mille fois avant eux, et quand ils succombent personne ne bat la grosse caisse sur leur cercueil.

Le cléricalisme trouve moyen de rabaisser le dévouement même en le prenant pour une enseigne.

Le ministre d'Etat de Bade ouvrait l'autre jour son parlement de poche.

Son discours, en constatant que le trésor badois est à sec, se livrait à des élégies sur les durs sacrifices que le bismarkisme lui impose.

M. le ministre d'Etat aurait dû tout simplement emprunter à ses croupiers leur langage et dire :

— Rien ne va plus!

A quoi dans le lointain aurait répondu la voix gouailleuse de Guillaume murmurant :

— Ça m'est bien égal, mon jeu est fait!

BOUTADES

D'UN GARDE NATIONAL AUX REMPARTS.

Dialogue chez un restaurateur désapprovisionné :

— Où demeurez-vous à cette heure?

— Je demeure... sur mon appétit.

De dépit de n'avoir plus rien de bon à manger, Monselet se cogne la tête contre les murs. « C'est, dit-il, la seule ressource qui me reste pour me faire des bosses. »

Cet hiver nous n'aurons pas de marrons rôtis; pour mon compte, j'ai une telle envie d'en manger que j'en grille.

Le bois et le charbon étant rares, les marchands de mottes font un fructueux commerce; pour eux plus que jamais, le *tan* c'est de l'argent.

Le fort du Mont-Valérien effraie les Prussiens, mais ils redoutent plus encore le fort de l'hiver.

LA NOSTALGIE

— Elle est bien bonne! ce sont eux maintenant qui crient : A Berlin!

Pour correspondre avec la belle dont on était éloigné, avant l'investissement on envoyait un poulet, aujourd'hui c'est un pigeon.

Hippolyte Briollet.

CHRONIQUE DU JOUR

Ils ont changé de ton. Leurs correspondances officielles et officieuses ne respirent déjà plus cette suffisance d'antan. Ils ne raillent plus, ils ne gouaillent plus. Si la reine Augusta sait lire entre les lignes, elle doit être inquiète. Ils commencent à avouer des pertes sérieuses, des échecs partiels. Ils ont trouvé une résistance et ils le reconnaissent.

Parlant de nos mobiles tant dédaignés par eux jadis :

— Ils se débandent quelquefois, disent-ils, *mais il en reste toujours assez.*

Ce « il en reste toujours assez » est singulièrement significatif.

Bientôt ils diront comme notre soldat démoralisé de 1815 :

— Ah bien !... ils sont trop !...

—

On a beaucoup parlé des ravages exercés par les mobiles dans les environs de Paris, aux avant-postes. Demeures pillées, meubles détruits, boiseries brûlées... Les propriétaires ont naturellement beaucoup crié — peut-être exagéré le dégat. A les entendre, de la part des Prussiens le coup eût été moins rude.

On ne s'explique guère ce sentiment là. Car enfin, que mes meubles soient dirigés sur l'Allemagne par la petite vitesse, ou soient consumés sur place pour réchauffer les membres engourdis de nos pauvres soldats, l'alternative n'est pas indifférente et la deuxième hypothèse me sourirait infiniment plus que la première.

Mais les meubles n'ont pas tous été brûlés. Il va sans dire que les officiers, par exemple, n'usent point de ce procédé sommaire ; au contraire, dans leurs cantonnemens, ils cherchent à se meubler le plus confortablement possible prenant çà et là dans le village occupé les pièces les plus à leur convenance pour en garnir leur logis d'occasion.

C'est ce qui explique la surprise extrême d'un de nos amis, lequel ayant eu le temps d'emporter de sa villa de Champigny tous ses meubles — n'y laissant que les quatre murs — a retrouvé l'autre jour ladite villa parfaitement meublée dans tous ses étages — de meubles à lui inconnus et provenant sans nul doute des habitations voisines. A la disparition définitive de l'ennemi, chaque propriétaire reconnaîtra les siens.

—

Il y a peut-être là le point de départ d'un vaudeville pour plus tard.

On sait qu'une des plus grandes douleurs de Veuillot est d'être laid. C'est son faible à cet homme Ces gens-là ont un faible comme les autres, etant de chair comme les autres.

Et savez-vous comme il se console tout haut de la chose, le ruse compère ?

— En me trouant la figure, dit-il avec une humilité feinte et une feinte bonhomie, Dieu a voulu me faire à l'image du goupillon.

—

Au café de Suède, un de nos confrères racontait la bataille du 21 avec force animation.

— De l'aube frileuse au coucher du soleil, je suis resté sur le champ de bataille, disait-il.

Et il expliquait le mouvement des troupes... Ici l'état-major, ici l'artillerie, là les marins, là la garde nationale. Il se plaisait d'ailleurs à rendre hommage à la valeur de nos troupes. Depuis le commencement de la guerre il n'avait pas vu pareil entrain. C'était superbe !

— Mais enfin, lui demanda quelqu'un, sur quel point du champ de bataille êtes-vous resté de l'aube frileuse au coucher du soleil ?

— Sur les Buttes-Chaumont ! fit-il sans sourciller.

Gabriel Guillemot.

Le Gérant, ALTAROCHE.

ALLUMETTES de sûreté, Christine Nilsonn, 56, rue de Saint-Pétersbourg

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

PRIMES DU *CHARIVARI*

Tout abonné d'UN AN — dont l'abonnement aura été fait *en une seule fois* et *sans intermédiaire* — aura droit de recevoir *franco* et pendant une année

LE PETIT JOURNAL POUR RIRE

PARAISSANT TOUTES LES SEMAINES

huit pages de texte et de dessins comiques, 52 numéros par an.

Dans chaque numéro une caricature de Grévin.

Ceux qui le préfèreront pourront recevoir, comme précédemment,

LA TOILETTE DE PARIS

JOURNAL DE MODES

Paraissant deux fois par mois, avec une Gravure de modes coloriée dans chaque numéro, donnant par conséquent 24 livraisons par an, avec autant de planches ; Nouvelles ou Romans dans le texte. — Quatre de ces numéros contiennent, en outre, de nombreux patrons.

LIVRES ET ALBUMS

Les abonnés d'UN AN qui aimeront mieux une prime de librairie pourront choisir un ouvrage ci-dessous : 1° **Histoire de Paris**, par M. TH. LAVALLÉE, superbe volume grand in-8° illustré de 107 vues ; 2° **Gulliver**, édition magnifique avec 400 dessins de GRANVILLE ; 3° **Voyages dans l'Inde du prince Soltykoff**, grand in-8°, 38 belles planches à deux teintes ; 4° **Paul et Virginie**, beau volume in-8° illustré par BERTALL ; 5° **La Chine ouverte**, ouvrage du plus haut interêt, 250 dessins variés ; 6° Un de ces quatre albums comiques : **M. Cryptogame, le Docteur Faustus**, par Topfer ; **la Chicane et l'Amour, Aimez-vous rire ?** par Damourette, Talin, Quillenbois, etc., etc.

N. B. — Les primes ci-dessus, sauf le **Petit Journal pour rire** et la **Toilette de Paris**, qui seront expédiés *franco*, comme il a été dit, devront toutes être retirées directement dans nos bureaux, sans quoi l'Abonné devra joindre à sa demande la somme de **1** fr. **50** c. pour frais de port.

GRANDE PRIME EXCEPTIONNELLE

Le Charivari, désirant en outre faire un splendide cadeau à tous ses abonnés indistinctement, même à ceux de TROIS MOIS, leur offre à des conditions incroyables de bon marché **cette grande Prime exceptionnelle :**

L'HISTOIRE DES DEUX RESTAURATIONS
par A. DE VAULABELLE

huit volumes in-8°,

sera adressée également *franco* contre l'envoi de

25 FRANCS

Pris dans nos bureaux, ce dernier ouvrage sera donné pour

20 FRANCS

Nota. — Les abonnés d'un an qui auront pris une des primes gratuites pourront, en sus, contre l'envoi des sommes ci-dessus indiquées recevra ces deux primes exceptionnelles.

TRENTE-NEUVIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 c. MERCREDI 28 DÉCEMBRE 1870

ABONNEMENS

PARIS

Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

ABONNEMENS

DÉPARTEMENS

Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —

L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, W. C.
London.

LE CHARIVARI

BULLETIN POLITIQUE

Ah! si les temps étaient moins sérieux! Quel joli poème épique on ferait avec l'odyssée de la députation du reichstag venant d'Allemagne apporter à Guillaume une couronne dans un étui avec un brevet de bachelier ès-despotisme!

Les voyez vous ces vieillards vénérables et enrhumés cheminant entortillés dans leurs douillettes puce?

Où courent-ils si vite, malgré leurs catarrhes et leurs rhumatismes? Tacite l'a dit il y a longtemps.

C'est son *ruere ad servitutem* mis en action.

Je m'imagine qu'il a dû être bien plaisant le discours que le chef de la députation a adressé au nouvel empereur.

La Fontaine en avait fourni le canevas quand il disait :

... Vous nous faites, seigneur,
En nous croquant beaucoup d'honneur.

Triste spectacle que celui d'un peuple qui s'abdique lui-même! triste spectacle que celui de ces petits princes qui viennent s'aplatir devant le vainqueur, ne lui demandant pour prix du sang qu'ils ont fait verser que l'honneur de baiser le bout de sa botte!

Le Siècle publie ce matin un article de M. Henri Martin qui n'est pas seulement une page éloquente, mais encore un acte de grande et intelligente politique.

Cet article s'adresse aux soldats et aux mobiles et a pour but de réagir contre les décourageurs qui

Tourmentent, accroupis, de leur souffle débile

la flamme du patriotisme.

Et ce qu'il y a de remarquable dans l'appel de M. Henri Martin, c'est que le langage qu'il parle ne s'adresse pas à une sentimentalité banale.

« Votre cœur se soulève, n'est-ce pas? Ce n'est point assez, dit-il. Il faut que votre raison soit armée contre ceux dont l'astuce cherche à la surprendre ou la faiblesse à l'amollir.

» Vous ne vous sacrifiez point pour Paris: c'est Paris qui, dans sa conscience [illegible] pour la France. Il défie tous les dangers, accepte toutes les souffrances plutôt que de consentir à ce que la France soit démembrée. »

A ces paroles M. Henri Martin ajoute :

« Mais ce n'est pas l'honneur seul qui répond.

» Les exemples de Sedan et de Metz nous ont appris ce que c'était que de se rendre, dans de telles conjonctures et à de tels ennemis.

» Les masses affamées de nos infortunés prisonniers, entassés comme des troupeaux sur les rives de la Meuse sans abri et sans pain, vous en ont dit assez; et les récits des journaux anglais, qui ne sont pas suspects de partialité pour la France, ces récits qui exposent avec une simplicité terrible l'affreuse misère de nos soldats captifs, languissant et périssant par milliers en Allemagne, ne sauraient vous laisser de doute sur le sort qui attend ceux qui se rendent. »

A la bonne heure! Voilà ce qu'il ne faut pas se lasser de répéter aux troupes, et l'article de M. Henri Martin devrait leur être lu comme on lit aux troupes allemandes les numéros de la *Gazette de Cologne*.

Ce qui fait le caractère particulier de cette guerre d'invasion dans sa seconde période, c'est que chacun y combat pour ses intérêts autant que pour son honneur.

Voyez le paysan! Il est resté indifférent d'abord. Quand il a vu que l'inaction lui serait plus désastreuse encore que le combat, il a pris les armes.

Que le gouvernement profite de l'exemple que lui donne M. Henri Martin! Qu'il se mette en constante communication avec l'armée, qu'il lui fasse comprendre qu'en combattant vaillamment on ne fait pas seulement un acte d'héroïsme, mais un acte de préservation personnelle.

Les Prussiens, en gens pratiques, procèdent ainsi depuis longtemps.

Mais avec cette différence qu'ils mentent, eux, et que nous, nous disons la vérité.

A propos de mensonges, nous ne sommes pas de ceux qui prétendent révquer en doute toutes les communications ennemies.

Evidemment elles ont dit vrai en annonçant hier une défaite dans le Nord.

Mais quelle est l'importance de la défaite?

Dans tous les cas il y a quelque chose de bien mesquin dans cet empressement à insulter à notre malheur. C'est plus maladroit encore, car, au lieu de nous abattre, chacun de ces avertissemens nous surexcite.

Les beaux désespoirs dont parle Corneille ne secourent pas seulement les peuples, ils les sauvent.

Pierre Véron.

LES PRÉFETS DU BAS-EMPIRE

PEINTS PAR UEX-MÊMES.

Les notes secrètes trouvées aux Tuileries sur le personnel des préfets du bas empire, sont un document des plus curieux et des plus instructifs.

Ces appréciations, émanées du ministère de la police, sont en général bien faites. Leur parfaite exactitude à l'égard des sujets que nous connaissons nous est un indice de véracité pour tout le reste.

Et franchement elles ne sont pas flatteuses. C'est à s'étonner que la réaction eût pu réunir tant de nullités au service du coup d'Etat futur.

La grosse révélation à constater, et la presse n'y a pas manqué, étant sans doute le cas de M. Haussmann. Ce peu estimable fonctionnaire était ainsi apprécié, au temps de sa préfecture bordelaise, par la police napoléonienne : « Capable, mais s'est livré à des affaires d'argent qui ont *atteint sérieusement sa considération.* »

Quelque temps après M. Haussmann était préfet de la Seine. César choisissait précisément parmi les candidats le tripoteur le mieux dénoncé pour lui confier un budget équivalant à celui d'un royaume et le maniement exceptionnel de plusieurs centaines de millions en démolitionnemens et bâtisses.

— Eh quoi! s'écrie Joseph Prudhomme : quoique *déconsidéré!*

— Parbleu! répond Jacques Bonhomme... Parce que *déconsidéré.*

On ne prend pas un instrument en or pur pour pêcher en eau trouble.

Le résultat qui nous semble le plus significatif a déduire de cette longue série de portraits à la plume est celui-ci :

L'ensemble de la galerie peut se résumer en deux catégories ainsi décrites :

1° Intelligens, mais non dévoués ;

2° Dévoués, mais inintelligens.

Ça s'explique.

Paul Girard.

Des quêtes sont faites à domicile par la garde civique au nom des mairies, pour obtenir des citoyens aisés le don d'effets neufs ou vieux destinés à soulager, par cet hiver rigoureux, la détresse des citoyens pauvres. Disons en passant que ces quêtes sont abondantes. Jamais la charité personnelle n'a été si active; jamais aussi elle n'a été plus légitimement sollicitée.

Hier un agent de change recevait les quemandeurs, et celui qui portait la parole était précisément un de ses cliens les plus assidus.

L'officier ministériel lui donna pour les indigens de bonnes couvertures en laine.

« Un signe des temps, maitre X..., lui dit le client : Il y a six mois, c'est vous qui me demandiez des couvertures ; c'est moi qui vous en demande aujourd'hui.»

Il y a des loustics parmi les Prussiens.

Hier, à la suite d'un court dialogue entre avant-postes, un gros Bavaroïe a crié en riant aux mobiles :

— A Jaillot, mes envants! à Jaillot!

Si nos ennemis ne nous volaient que cela, dit *le Siècle.*

On sait que notre joyeux comique Hyacinthe a été blessé par un cheval emporté au moment où il remplissait avec distinction ses fonctions de triangle dans la musique d'un bataillon de marche.

Mais ce qu'on ignore, c'est une singulière conséquence de cet accident.

Hyacinthe jusque alors n'avait pu se décider à goûter du cheval. Or, depuis sa blessure il en dévore comme s'il voulait manger tous les chevaux de Paris en dépit du rationnement.

Est-ce sentiment de vengeance?

. . . . . .

Hyacinthe va mieux et tout fait espérer qu'il sera prochainement rendu à son triangle qu'il manie, du reste, en véritable virtuose.

L'atteinte du coursier emporté a produit des contusions graves, mais qui ont cédé aux premiers soins.

— C'est heureux, a dit le malade, qu'il n'y ait pas eu d'inflammation, j'aurais eu nécessairement une fièvre de cheval.

CHRONIQUE DU JOUR

Osez donc nier maintenant la bienfaisante influence de la France sur la politique européenne! Depuis qu'elle ne preside plus aux destinées du monde, c'est à qui, parm

— Chère amie, ce n'est pas naturel que vous veniez comme ça savoir de mes nouvelles.

les souverains, manquera le plus à sa parole, déchirera le mieux les traités, tiendra le moins ses engagemens.

La Russie veut les Principautés danubiennes; elle les obtiendra en passant à travers le traité de 56; la Prusse veut le Luxembourg; vite elle crève le mince papier qu'elle a signé en 66. De son côté, l'Angleterre désirant ne pas rester en arrière quand il s'agit de duplicité, se prépare à faire le saut de carpe en Egypte. Khédive, gare dessous!

La France était le gendarme providentiel qui contenait toutes les convoitises de ces honnêtes porte-couronne. Aujourd'hui qu'on la croit démontée, la bande royale s'en donne à cœur joie.

Un peu de patience, messieurs, le Prussien ne sera pas toujours en rupture de ban, et il faudra bien alors que tout rentre dans l'ordre. En attendant on aura vu ce dont vous êtes capables quand vous n'avez plus peur.

—

Ah! ça, mais si M. Léon Détroyat est général de division de par la volonté d'Emile de Girardin, il est evident que son chef d'état-major ne peut être autre que Charles Joliet.

Si notre confrère a laissé pousser ses moustaches, malheur à la Comédie-Française qui a refusé obstinément sa *Bougie rose!* Je vois le jour où Joliet entrera au comité de lecture à la tête de sa brigade pour imposer sa pièce aux juges iniques qui l'ont si dédaigneusement envoyée à l'ours. Pour chaque boule noire dans l'urne, une balle de plomb dans la tête! Edouard Thiery fusillé; Coquelin fusillé; Bressant... non, celui-là a été prudent; un peu avant le blocus, il s'est dit qu'il aimait mieux qu'une porte fût ouverte que fermée, et il est allé prudemment faire l'école buissonnière au delà des fortifications. — Ami Joliet, si ce déserteur tombe sous ta coupe, flanque-le de faction à tes avant-postes de deux à six heures du matin et donne-lui pour consigne d'avoir à te réciter la *Bougie rose* en descendant de garde, sans se tromper d'un mot. Ce sera raide, mais ce sera juste.

—

Le Charivari se doit à lui-même de présenter les armes à un nouveau décoré, M. Pierre Gavarni, capitaine d'état-major de la garde nationale, qui s'est fait remarquer pour sa belle conduite sous les murs de Paris.

Le fils du dessinateur éminent à qui notre journal a dû jadis la meilleure part de son succès, ajoute encore à l'éclat d'un beau nom. Voilà la vraie noblesse, la seule hérédité possible aujourd'hui.—Colonel Joliet, faites battre un ban.

—

Croiriez-vous maintenant que par le temps qu'il fait il y a encore un factionnaire de la garde nationale à la porte de l'hôtel de l'archevêque de Paris? Dans quel but? je vous le demande.

Voyons, monseigneur, votre concierge est plus que suffisant. Renvoyez ces hommes aux remparts; ils n'y auront pas plus chaud, c'est vrai, mais au moins là ils serviront à quelque chose.

—

Le trait suivant est destiné à faire réfléchir profondément M. de Bismark :

Un de mes amis a pour bonne une espèce de Caleb femelle. Il y a quelques jours elle acheta un fort stock d'oseille qu'elle prépara avec le plus grand soin et dont elle emplit deux grands pots.

— Monsieur me dira des nouvelles de ce pot-là.

— Des deux, Pauline, je l'espère bien.

— Oh! non, monsieur; je garde l'autre pour le retour de madame après le blocus.

Faire des conserves pendant le siège, qu'on ne devra manger qu'à la paix, c'est grand comme le monde! — Colonel Joliet, un autre ban!

Louis Leroy.

La vente au numéro du CHARIVARI a lieu maintenant chez M. STRAUSS, 7, rue du Croissant.

IL EST BIEN ENTENDU QUE LE CHARIVARI, **dès que le siège sera terminé,** REPRENDRA SON ANCIEN FORMAT, AUQUEL IL N'A RENONCÉ MOMENTANÉMENT QUE POUR CAS DE FORCE MAJEURE.

Le Gérant. ALTAROCHE.

ALLUMETTES de sûreté Christine Nilsonn, 56, rue de Saint-Pétersbourg

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

PRIMES DU *CHARIVARI*

Tout abonné d'UN AN — dont l'abonnement aura été fait *en une seule fois* et *sans intermédiaire* — aura droit de recevoir *franco* et pendant une année

LE PETIT JOURNAL POUR RIRE

PARAISSANT TOUTES LES SEMAINES

huit pages de texte et de dessins comiques, 52 numéros par an.

Dans chaque numéro une caricature de Grévin.

Ceux qui le préfèreront pourront recevoir, comme précédemment,

LA TOILETTE DE PARIS

JOURNAL DE MODES

Paraissant deux fois par mois, avec une Gravure de modes coloriée dans chaque numéro, donnant par conséquent 24 livraisons par an, avec autant de planches; Nouvelles ou Romans dans le texte. — Quatre de ces numéros contiennent, en outre, de nombreux patrons.

LIVRES ET ALBUMS

Les abonnés d'UN AN qui aimeront mieux une prime de librairie pourront choisir un ouvrage ci-dessous : 1° **Histoire de Paris**, par M. TH. LAVALLÉE, superbe volume grand in-8° illustré de 107 vues; 2° **Gulliver**, édition magnifique avec 400 dessins de GRANVILLE; 3° **Voyages dans l'Inde du prince Soltykoff**, grand in-8°, 38 belles planches à deux teintes; 4° **Paul et Virginie**, beau volume in-8° illustré par BERTALL; 5° **La Chine ouverte**, ouvrage du plus haut interêt, 250 dessins variés; 6° Un de ces quatre albums comiques : **M. Cryptogame, le Docteur Faustus**, par Topfer; **la Chicane et l'Amour, Aimez-vous rire?** par Damourette, Tatin, Quillenbois, etc., etc.

N. B. — Les primes ci-dessus, sauf le **Petit Journal pour rire** et la **Toilette de Paris**, qui seront expédiés *franco*, comme il a été dit, devront toutes être retirées directement dans nos bureaux, sans quoi l'Abonné devra joindre à sa demande la somme de **1** fr. **50** c. pour frais de port.

GRANDE PRIME EXCEPTIONNELLE

Le Charivari, désirant en outre faire un splendide cadeau à tous ses abonnés indistinctement, même à ceux de TROIS MOIS, leur offre à des conditions incroyables de bon marché **cette grande Prime exceptionnelle :**

L'HISTOIRE DES DEUX RESTAURATIONS

par A. DE VAULABELLE

huit volumes in-8°,

sera adressée également *franco* contre l'envoi de

25 FRANCS

Pris dans nos bureaux, ce dernier ouvrage sera donné pour

20 FRANCS

Nota. — Les abonnés d'un an qui auront pris une des primes gratuites pourront, en sus, contre l'envoi des sommes ci-dessus indiquées recevra ces deux primes exceptionnelles.

TRENTE-NEUVIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 c. JEUDI 29 DÉCEMBRE 1870

ABONNEMENS
PARIS
Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —
Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 29.

ABONNEMENS
DÉPARTEMENS
Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —
L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, W. C.
London.

LE CHARIVARI

BULLETIN POLITIQUE

Les Prussiens s'impatientent. Les Prussiens perdent leur sangfroid.

Il est évident que s'ils ont tant tardé à nous bombarder, c'est qu'ils avaient l'espérance de nous réduire sans recourir à ce moyen extrême. Il est évident aussi que si les affaires de nos ennemis marchaient en province comme ils le désirent, ils ne feraient pas preuve de cette nervosité soudaine.

— Tu te fâches, donc tu as tort, disait un axiome ancien.

Ils se fâchent, donc ils sont mal à leur aise, peut-on dire aujourd'hui.

Quant à la population parisienne, elle accepte cette nouvelle menace comme elle a accepté toutes les autres avec un courage que rien n'ébranle et une persévérance qui ne se dément pas.

Elle ne se berce pas de fausses espérances et ne s'imagine pas, comme certains journaux essaient de le lui faire croire, que les armées de secours sont à sa porte toutes prêtes à entrer; mais elle comprend que si la France était perdue, les Prussiens n'auraient pas tant de hâte d'en finir avec la capitale, sûrs qu'ils seraient de la prendre par la famine.

La campagne commencée contre M. Gambetta par tous les journaux qui ont un prétendant à placer, de quelque nuance que soit le prétendant, cette campagne se poursuit sur toute la ligne.

Ils ne sont pas heureux dans leurs argumentations, les monarchistes coalisés.

Ils en sont réduits à écrire des choses de cette force:

« Si M. Gambetta avait, par son activité, réuni une armée de plus de deux cent mille hommes sur la Loire, — nous lui en accordons le mérite, quoique rien ne prouve que ce mérite doive revenir à lui seul, — il est évident que la responsabilité de l'échec subi par l'armée de la Loire lui incombe en grande partie. »

C'est *la Gazette de France* qui se livrait l'autre jour à ce joli syllogisme.

Cela équivaut à dire:

Un fondeur fabrique un canon. Ce canon de tous points irréprochable, on le met aux mains d'un artilleur malhabile qui ne sait pas le pointer et qui finit par le faire démonter en l'exposant aux coups de l'ennemi. C'est au fondeur qu'il faut s'en prendre.

Des accusations où la mauvaise foi éclate si manifestement honorent ceux qui en sont l'objet.

Nous n'ajouterons qu'un mot, c'est que les feuilles qui injurient Gambetta ou le calomnient font chorus avec les journaux prussiens qui, comme *l'Univers* l'autre jour, vont jusqu'à lui reprocher d'être borgne.

Nous croyons devoir prévenir les journaux français qui font cette besogne fâcheuse, d'une aussi triste coïncidence. S'ils continuent malgré l'avertissement, leurs attaques rehausseront d'autant plus celui qui a l'honneur d'assumer sur sa tête toutes les haines de l'ennemi.

La Patrie a reparu hier.

Partisan absolu de la liberté de la presse, nous estimons que la suspension de trois jours dont elle était frappée a été parfaitement inopportune.

Des raisons de salut public seules peuvent justifier une mesure extraordinaire en présence d'un acte vraiment attentatoire aux intérêts de la défense.

Cet acte avait été commis, trois jours de suspension eussent été un châtiment ridicule: s'il n'a pas été commis, pourquoi une rigueur aussi intempestive que dérisoire?

Cela dit, constatons que *la Patrie* elle-même est forcée de faire l'aveu suivant:

« Le titre d'honneur le plus indiscutable du gouvernement du 4 septembre, c'est la pleine et entière li-

berté dont a joui la presse dans une ville qui est non-seulement en état de siége, mais encore réellement assiégée et bloquée, non-seulement en état de révolution, mais encore réellement bouleversée, à des époques périodiques, par des crises révolutionnaires spéciales. Nous ne jugeons cette liberté ni menacée, ni atteinte, ni effleurée par nos trois jours de suspension.»

M. Weiss, qui paraît être le rédacteur de l'article dont nous venons de citer un fragment, a seulement l'imprudence d'y ajouter cette phrase :

« Celui qui écrit ces lignes a porté, en d'autres temps, des baillons plus durs et plus prolongés, il a subi de plus cruels assassinats de sa parole et de sa pensée. »

Nous sommes heureux de voir le second empire jugé avec cette sévérité légitime.

Il fut, en effet, un long assassinat de la parole et de la pensée.

Mais, puisque *assassinat* il y eut, selon l'expression même de M. Weiss, on s'explique d'autant moins que l'écrivain qui parle ainsi ait pu consentir par une double place dans le gouvernement impérial à devenir, même de loin, le collaborateur de l'assassin en chef.

Pierre Véron.

UNE PÉTITION RÉTROSPECTIVE

Il y a en vérité de sinistres à propos, et le hasard es un impitoyable railleur.

Entre autres curiosités trouvées dans les papiers des Tuileries et qui n'ont pu trouver place dans les fascicules publiés, figure une pétition qui prouve à quel degré de servilisme descendaient les flatteurs du second empire.

Cette pétition émanant d'un M. Martin (de Bordeaux), et datée du 15 décembre 1865, devait être adressée au Sénat, mais son signataire avait auparavant voulu qu'elle fût remise à l'ex-empereur par l'intermédiaire de M. Conti, ce qui fait qu'elle a été retrouvée pour l'édification du public.

Ledit M. Martin s'exprimait en ces termes :

« Au moment où le génie de la France, notre magnanime empereur, nous donne une nouvelle preuve qu'il fait de notre patrie le drapeau de la civilisation en exhumant nos illustrations de leurs tombeaux pour leur décerner la palme de l'immortalité en dotant de leurs noms les rues de la capitale transformée par lui, la France restera-t-elle en arrière de ces grands actes d'équité et de patriotisme ?

» Telle n'est pas son habitude !

» C'est pourquoi, pénétré que nos compatriotes ressentent tous en leur cœur ce que je sens battre dans le mien, je leur propose de retirer à la capitale le mot barbare, inconnu qu'elle porte, pour le remplacer par le nom le plus français ! le plus universel ! le plus immortel !

» Je vous demande que Paris devienne *Napoléon-Ville*.

» Et, s'il en est besoin, j'en appelle au jugement de la France !

» Paris (Lutèce ville des Parisii) : que signifie ce mot et d'où vient-il ?

» A quel souvenir glorieux se rattache-t-il ?

» Le monde entier l'ignore !...

» Tandis que Napoléon-Ville, d'âge en âge, dans des milliers de siècles, toujours, signifiera gloire ! honneur ! splendeur ! grandeur et bonheur de la France ! Progrès et liberté pour tous !

» ET PUIS « PÉNIBLE SOUVENIR », PARIS A ÉTÉ OCCUPÉ UN INSTANT PAR L'ÉTRANGER..... « NAPOLÉON-VILLE » NE LE SERA JAMAIS ! »

Nous voudrions bien savoir ce que le trop lyrique M. Martin pense aujourd'hui et de sa pétition et du génie de Bonaparte, et de l'efficacité du nom de Napoléon comme préservatif des invasions.

La cruauté prussienne s'affirme chaque jour par de nouveaux actes.

Cette semaine des francs-tireurs placés aux avant-postes sur les bords de la Seine ont aperçu deux objets flottant au loin. A l'aide d'un bateau, ils sont parvenus à s'en approcher et ont reconnu qu'ils avaient sous les yeux une preuve de plus de la barbarie impitoyable de nos ennemis.

Les francs-tireurs ont, en effet, successivement retiré de l'eau un cadavre, et l'un de ces appareils connus sous le nom de *scaphandres*, à l'aide desquels les plongeurs peuvent évoluer sous l'eau. Le scaphandre avait été ficelé soigneusement autour de deux morceaux de bois destinés à le faire flotter pour qu'il nous arrivât plus sûrement.

Une inscription qui y était jointe constatait que l'homme qu'il portait avait été pris lorsqu'il cherchait à forcer le blocus en passant dans la Seine, qu'on l'avait fusillé immédiatement et qu'on nous envoyait son corps.

Cette ironique sauvagerie est une pièce de plus à ajouter au dossier.

Châtiera bien qui châtiera le dernier.

CHRONIQUE DU JOUR

Je viens de relire dans *le Nouveau-Paris*, de Mercier, le chapitre si mouvementé, si pittoresque, qui a pour titre : *Grande disette*. Il nous reporte en plein aux jours présens, et je ne sais pas en vérité si notre sort actuel, du moins en ce qui touche cette question des subsistances, n'est pas encore préférable.

C'était pendant l'hiver de 1794, déjà les queues existaient à la porte des bouchers.

« Tandis que les femmes attendaient leur tour en grelottant de froid, des portefaix, formant de leurs larges épaules un rempart impénétrable devant les boutiques, enlevaient les bœufs entiers, et quand le partage du lion était fait, les femmes rangées deux à deux n'avaient point avancé d'un pas et se retiraient par centaines les mains vides. »

Mais au moins, me direz-vous, les Parisiens avaient-ils du bœuf !...

Oui, une livre par décade et par bouche ; mais attendez :

« Au quai de la Vallée on vendait l'agneau quinze francs la livre... On regardait comme une félicité la découverte d'un litron de légumes secs, que plus d'un ménage se vit réduit à manger à l'eau pure. »

A cette désolante pénurie de subsistances se joignait la difficulté plus grande encore d'avoir du pain. « *A deux heures du matin* les queues commençaient...D'autres queues se formaient pour l'huile, le savon, la chandelle... Les ouvriers, l'air morne et les yeux fichés en terre, comptaient en gémissant les heures qu'ils perdaient sans tra-

— En v'là des bonbons pour le jour de l'an!]

vailler... A tous ces malheurs le froid vint encore se joindre... La rivière, subitement enchaînée par les glaces, causa la disette totale de bois, *et l'on n'eut d'autre ressource que celle de couper les bois de Boulogne, Vincennes, Verrières, Saint Cloud, Meudon.* Des sangsues sorties de la fange des cavernes à voleurs profitèrent du malheur public pour se gorger aussi d'or et d'argent. Ils vendirent quatre cents francs la corde de bois, et l'on vit des nécessiteux scier dans les rues leurs bois de lit pour faire cuire leurs alimens et s'empêcher de mourir de froid... Les fontaines étaient gelées, les porteurs d'eau des quartiers éloignés de la rivière, forcés d'aller au loin en puiser, la firent payer douze et même vingt sols la voie. »

Et Paris supporta tout cela! et tant qu'il fut soutenu par la grande idée révolutionnaire il supporta tout cela héroïquement sans se plaindre!... M. de Bismark, avant de compter sur la famine pour nous réduire, aurait bien fait de relire ce chapitre de notre histoire parisienne.

—

Dans un de ses derniers numéros, Veuillot déclare qu'il perd cinq cents francs par jour « à ne pas fermer son atelier. »

De quel atelier parle-t-il?... Sans doute de cette *arrière-boutique* où, selon le poète, « il fait des fausses clefs pour la porte du paradis. »

—

Nous avons appris avec plaisir que les onze religieuses — que ledit Veuillot avait fait mourir de la variole à l'hospice de Bicêtre — n'étaient mortes que dans son imagination. Il était temps que le démenti arrivât, car les *onze* n'auraient pas manqué de devenir bientôt les *onze mille* comme il advint des vierges de Cologne. Les légendes catholiques sont coutumières de ces multiplications là.

A la vérité, le martyr eût été difficile à établir, car il se serait trouvé plus d'un mécréant pour faire remarquer que la vaccination étant un préservatif sûr, la mort desdites religieuses n'était plus le fait de leur dévouement, mais de leur imprudence.

—

Un député allemand, M. Liebknecht, paraît avoir fait preuve d'une grande énergie à la séance du reichstag, où il fut décidé que la couronne impériale ceindrait dorénavant le front chauve du vieux Guillaume.

Après avoir protesté contre cette folie qui semblait avoir frappé tout un peuple, « un patriote allemand, aurait-il dit, doit trembler lorsqu'on lui annonce de nouvelles victoires des troupes allemandes, absolument comme Robespierre tremblait après les victoires républicaines. »

Et comme le président le rappelait à l'ordre :

« Je m'y résigne à votre rappel à l'ordre, a dit M. Liebknecht, car je n'y attache aucune importance. »

Voilà un bel exemple de courage civique — les peuples allemands regretteront plus tard — bientôt — de ne l'avoir ni compris ni soutenu.

—

Lors de l'attaque de la Villa-Evrard, on sait que le prince de Saxe a été sur le point d'être fait prisonnier. Il venait de se mettre à table pour le repas du matin, quand les *moblots* apparaissant l'ont fait déguerpir tout à coup, lui et son état-major.

Inutile de vous dire, n'est-ce pas, qui a achevé le déjeuner...

— A la bonne heure! criait l'un des envahisseurs attablés en faisant circuler les plats, voilà ce qui s'appelle manger dans du *Saxe*.

— Ça, disait un autre, c'est une *improvisation* sur des instrumens *de Sax*.

Gabriel Guillemot.

Le Gérant, ALTAROCHE.

ALLUMETTES de sûreté. Christine Nilsonn, 56, rue de Saint-Pétersbourg

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

COMPAGNIE PARISIENNE

D'ECLAIRAGE ET DE CHAUFFAGE PAR LE GAZ

Liste des 786 Obligations de la Compagnie sorties au 10me tirage (24 Décembre 1870)

Remboursables au taux de 500 fr. au Siége social (Bureau des Titres), 6, rue Condorcet, tous les jours non fériés, de 10 à 2 heures, à dater du 1er janvier 1871.

L'intérêt cesse à partir du jour où l'Obligation est remboursable. — Le remboursement ne peut être effectué que sur les titres au porteur. — Dans le cas où un ou plusieurs coupons seraient indûment payés, le montant en sera réclamé lors du remboursement du titre.

361 à 370	17.921 à 17.930	31.621 à 31.630	45.411 à 45.420	57.431 à 57 440	74.021 à 74.030
2.181 à 2.190	18.321 à 18.330	32.071 à 32.080	45.911 à 45.920	59.381 à 59.390	74.811 à 74.820
4.131 à 4.140	20.131 à 20.140	33.081 à 33.090	45.551 à 46.560	59.761 à 59.770	75.791 à 75.800
5.231 à 5.240	21.081 à 21.090	34.511 à 34.520	47.001 à 47.010	60.321 à 60.330	75.851 à 75.860
7.351 à 7.360	21.561 à 21.570	15.141 à 35.150	47.361 à 47.370	63.461 à 63.480	77.291 à 77.300
10,871 à 10.880	21.771 à 21.780	36.611 à 36.620	48.991 à 49.000	65.401 à 65.410	77.891 à 77.900
11.531 à 11.540	23 171 à 23.180	40.841 à 40.150	49.541 à 49.550	65.801 à 65.810	78.191 à 78.200
13.351 à 13.360	23.591 à 23.600	41.221 à 41.230	50.001 à 50.010	67.171 à 67.180	79.251 à 79.260
13.501 à 13.506	24.761 à 24.770	41.371 à 41.380	50.131 à 50.140	67.911 à 67.920	79.921 à 79.930
15.231 à 14.240	24.871 à 24.880	41.621 à 41.630	50.751 à 50.760	68.001 à 68.010	
16.271 à 16.280	25.981 à 24.990	42.081 à 42.090	53.351 à 53.360	69 861 à 69.770	
16.591 à 16.600	25.991 à 26.000	42.661 à 32.680	53.571 à 53.580	72.061 à 72.070	
17.591 à 17.600	26.201 à 26.210	43.781 à 43.790	53.901 à 53.910	72.551 à 72.560	
17.741 à 17.750	29.021 à 29.030	44.851 à 44.860	54.141 à 54.150	73.531 à 73.540	

TIRAGES ANTÉRIEURS. — Obligations restant à rembourser.

8e TIRAGE	9e TIRAGE		
—	4,611	15,400	56,601
71,760	7,808 à 7.810	29,961	57,541 à 57,542
	10,171	33,214 à 33,215	68,273
	11,610	41,960	70,067 à 70,068
	12,190	49,974 à 49,975	72,732
	12,243	50,176 à 50,177	75,050

TRENTE-NEUVIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 c. VENDREDI 30 DÉCEMBRE 1870

ABONNEMENS

PARIS

Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

ABONNEMENS

DÉPARTEMENS

Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —

L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, W. C.
London.

LE CHARIVARI

BULLETIN POLITIQUE

Une note publiée au *Journal officiel* annonce que l'emploi par l'ennemi de moyens nouveaux et très puissans nous obligera sans doute à modifier notre système de défense.

Ces modifications, puisque modifications il y a, arriveront fort à propos.

Il est impossible de se dissimuler en effet qu'un mouvement d'opinion unanime s'est produit en ces derniers jours, mouvement tendant précisément à demander qu'on *modifiât* les erremens suivis jusqu'à présent.

L'attitude de la presse depuis le commencement du siège a été assez patriotique, assez résignée, assez pleine d'abnégation pour qu'on ne puisse lui reprocher les instances qu'elle formule aujourd'hui en présence d'une situation dont la gravité est incontestable.

Le Temps, qui s'est toujours fait remarquer au premier rang par la mesure de ses appréciations, la justesse de sa polémique, met aujourd'hui nettement les points sur les *i*.

Il envisage l'avenir sans récriminer contre les fautes qui ont pu être commises.

Ce qui ne nous parait pas contestable, dit-il, ce qui certainement ne sera pas contesté, c'est le fait brutal en face duquel nous nous trouvons : une armée renfermée dans Paris et n'en pouvant pas sortir, et d'autre part l'épuisement fatal et inévitable, au bout d'un temps plus ou moins long, de tous les approvisionnemens. Nous laissons de côté, encore une fois, la question de savoir si, avec plus d'audace, plus d'initiative, plus d'habileté, peut-être plus de confiance en soi-même et dans les autres, la trouée ne serait pas faite à l'heure qu'il est, et si l'ennemi aurait pu se retrancher à cinq ou six kilomètres de nos forts. Laissons le passé et ne parlons que du présent et de l'avenir. Or, le présent, c'est l'armée formée dans Paris, n'en pouvant pas sortir, et l'avenir, si on n'avise pas, c'est cette armée prisonnière comme celle de Metz et celle de Sedan.

En parlant ainsi, *le Temps* ne fait pas cause commune avec ces feuilles réactionnaires qui, ôtant leur nez chaque fois que l'occasion leur semble propice, cherchent à semer le découragement pour récolter une restauration quelconque.

A l'heure où nous sommes, c'est dans l'intérêt même de la République qu'il faut mettre la défense en demeure de donner un suprême effort et d'utiliser toutes les forces vives de Paris.

La discipline a été relâchée, il faut lui restituer toute sa vigueur et faire, s'il est nécessaire, de rigoureux exemples.

Que chacun sonde ses reins, et que ceux qui ne se sentiraient pas de taille à supporter un fardeau certainement écrasant, que ceux-là rentrent dans le rang et laissent les autres assumer la responsabilité.

Paris, après plus de trois mois d'une résistance passivement héroïque, ne se regardera pas succomber d'inanition. S'il doit finir, il veut finir les armes à la main.

Nous disions tout à l'heure que la réaction exploite tous les prétextes.

La Patrie, hier, cherchait à exécuter une timide variation sur un vieux thème bonapartiste que jouaient souvent autrefois les clarinettes des aveugles officieux.

C'est la faute de l'opposition! Voilà le thème.

Et *la Patrie* de s'écrier :

« Il y a en France un groupe de journaux qui ont tout fait pour jeter la désorganisation dans l'armée, pour anéantir la discipline, pour enlever à nos troupes ces mêmes qualités militaires qui donnent la victoire à nos ennemis, malgré le courage de nos soldats.

» La leçon que nous infligent les évènemens ne sera perdue ni pour le présent, ni pour l'avenir. »

Qu'il se trouve encore des avocats pour plaider les circonstances atténuantes en faveur de la dynastie de Wilhelmshohe, c'est ce qui révolte la conscience en surprenant le bon sens.

Mais n'importe! précisons les faits.

Si l'armée a été désorganisée, c'est parce qu'elle a été démoralisée tout d'abord.

Quand on commence par griser des soldats à Satory pour en faire des prétoriens, quand on continue en les enivrant de nouveau pour les jeter sur leurs concitoyens au 2 décembre, on commet un crime de lèse-honneur national que l'avenir doit expier tôt ou tard.

Pour parachever notre décadence militaire, le favoritisme d'antichambre s'est mis de la partie, et nous a valu ces généraux *à la façon de de Failly, mon ami*, dont la conduite a été un scandale en même temps qu'un exemple de pusillanimité.

La Patrie ose parler de la garde mobile.

Mais si elle n'a pas été organisée, c'est parce qu'on a eu peur d'elle comme on a eu peur de la nation.

Du jour où elle a chanté *la Marseillaise*, la garde mobile a été condamnée par Son Ineptie Le Bœuf, comme la garde nationale avait été condamnée avant elle pour cause de libéralisme invétéré.

Les ministres de la guerre semblaient n'avoir d'autre mission en se suivant au pouvoir que de se démentir et se démolir successivement. Plus on votait de fonds, plus les dilapidations devenaient effrontées. Ceux qui, comme le général Ducrot, avaient l'audace de pousser un cri d'alarme étaient tenus soigneusement à l'écart. On n'aimait aux Tuileries que ces officiers de complaisance qui portaient leur uniforme comme une livrée.

Voilà ce que les faits répondent à *la Patrie*, cette Calipso de l'Ulysse de Sedan. L'empire est seul responsable de nos désastres et de nos ruines.

Il a décomposé notre armée comme il avait avili notre magistrature.

Un rapport publié par le ministère de la justice montrait hier ce qu'étaient les Devienne et les Troplong.

Nous avions des Troplong et des Devienne militaires aussi.

« En vérité, s'écrient *les Débats* ce matin, on serait presque tenté de remercier les Prussiens de nous avoir débarrassés de tout ce monde-là. »

Nous croyons, nous, que c'est la France qui, pour son honneur, aurait dû s'en débarrasser elle-même, et l'invasion nous fait trop horreur pour que nous puissions même penser à lui avoir une reconnaissance d'aucune sorte.

Mais mieux vaudrait encore remercier, comme *les Débats*, les Prussiens de nous avoir délivrés de la séquelle bonapartiste, que de les remercier de nous la ramener, ce qui paraît être l'idéal secret de *la Patrie*.

Pierre Véron.

Les bouchers exercent à cette heure un métier rude et difficile; mais quelque pénibles que soient leurs travaux d'industriels, ils ne les empêchent pas de remplir consciencieusement leurs devoirs de citoyens.

Les bouchers du neuvième arrondissement, qui sont au nombre de quatre-vingt-seize, viennent de donner un bon exemple. Une cotisation, ouverte entre eux sur l'initiative de MM. Charpentier, Colet, etc., a déjà suffi pour distribuer aux nécessiteux de la circonscription plus de deux mille kilos de pain.

Les bouchers des autres arrondissemens ne tarderont pas à les imiter.

Après quoi les boulangers qui auront fourni le pain généreusement offert par les bouchers, se piqueront d'honneur et souscriront à leur tour pour des bons de viande aux cantines.

Cette louable émulation des citoyens semble croître en raison des besoins de la population pauvre. Elle ne nous manque pas plus que le courage, et tout autant que lui elle aidera à la délivrance.

BOUTADES

D'UN GARDE NATIONAL AUX REMPARTS.

—

Parmi ses phrases malhabiles
Guillaume a dit ces mots sensés :
« On a beau tuer des mobiles,
Il en reste toujours assez. »

— Pour venger la France asservie,
En pleurant ses fils trépassés,
Qu'un seul Français garde la vie
Oui, qu'un seul reste et c'est assez!

***

Je suis sûr que Bismark, plus généreux que Henri IV, trouve que Paris vaut bien deux Metz.

***

La situation triste qui nous est faite
Par messieurs les Prussiens qui nous montrent le poing,
Empêcha que Noël fût un grand jour de fête ;
Mais ce jour eut du bon si l'on songe à ce point
Que *l'Univers* ne parut point.

***

Il y a cette ressemblance entre un pal et la lutte sous Paris que tous les deux sont des sièges meurtriers.

Hippolyte Briollet.

CHRONIQUE DU JOUR

Il circule depuis quelques jours dans le public des projets de sainte croisade anti-prussienne pour après la guerre.

Des négocians, des industriels, des banquiers semblent prêts à jurer sur l'autel de la patrie de n'employer à l'avenir aucun commis, aucun ouvrier prussien dans leurs bureaux, dans leurs ateliers, etc.

Vous voyez ça d'ici : une vraie muraille de la Chine.

Il y en a qui vont jusqu'à faire le serment de ne plus jamais manger de choucroute et de se brouiller à mort avec ceux de leurs amis qui porteraient le nom de Schmidt.

1870. — Si je suis maudite, faut aussi que tu en aies ta part!

Que ce projet enfantin puisse germer dans l'esprit de quelques bourgeois ruinés par la guerre actuelle, cela se comprend aussi facilement que les 7 millions de *oui* du plébiscite; mais ce qui me semble plus triste, c'est qu'il se trouve des journaux pour prôner ce projet.

Projet anti-démocratique dont le point de départ est faux et dont le point d'arrivée serait fatal à la cause de la république.

—

La haine éternisée entre peuples! Quelle mauvaise folie!... et comme les Guillaume de tout le globe en riraient de bon cœur avec leurs Fritz!...

Séparer les peuples, créer des obstacles à leur rapprochement, leur faire accroire que plus le destin les a faits voisins, moins ils doivent communiquer ensemble; mais, insensés que nous sommes, les derniers locataires des derniers trônes branlans ne demandent que cela!...

Et nous nous associerions à cette folie, à cette folie coupable!.. Voulant renverser les rois, nous travaillerions comme des jobards à désunir éternellement les peuples!...

Allons donc!... qu'ils fassent leur jeu; mais, nous, faisons le nôtre.

—

Le nôtre, c'est d'échanger entre peuples le plus de produits, le plus de vagons, le plus de colis, le plus d'idées possibles.

Si les habitans de deux nations voisines pouvaient, par leur commerce, leurs rapports, leurs amitiés s'enchevêtrer, s'amalgamer de telle sorte que la division devînt impossible, voyez-vous d'ici le nez des potentats respectifs de ces deux peuples le jour où, après s'être querellés à propos d'un mot trop vif échangé à table, ils chercheraient en vain à démêler leurs sujets pour les lancer les uns contre les autres!

—

Ne soyons donc pas assez fous pour renoncer à la seule chance de salut qui nous reste : l'union entre asservis, quand nous voyons les rois, plus prudens, pratiquer sur une vaste échelle l'union entre oppresseurs.

Ils fiancent leurs enfans en famille, ils se traitent de frères, ils mêlent leurs sangs.

Ils travaillent à constituer sur l'Europe une immense toile d'araignée monarchique dont nous sommes les mouches.

Si l'un d'eux est prisonnier, il mange à la table du vainqueur. Et vous pensez, mes frères!... s'ils rient de nous au champagne!...

—

Je termine en votant contre la muraille de la Chine du Rhin, dont quelques esprits étroits essaient dès aujourd'hui de jeter les fondations.

—

Mon bottier était Allemand; c'était, je crois, un très brave homme. Si je le rencontre aux avant-postes, je le tue pour l'amour de Guillaume; mais si, après la guerre, il revient à sa boutique de la rue des Martyrs, je lui rends ma pratique et je lui paie ses factures jusqu'aux centimes, jusqu'à ce que je l'aie amené à dire avec moi :

— Etions-nous assez bêtes!... On ne nous y repincera plus.

Léon Bienvenu.

SOCIÉTÉ DE SECOURS AUX VICTIMES DE LA GUERRE.

La vente au profit des victimes de la guerre sera de nouveau ouverte à midi le vendredi 30 et le samedi 31 décembre, dans les salons du ministère de l'instruction publique.

Les misères de la population s'augmentent à chaque heure. Notre dévouement doit croître dans la même mesure. La Société attend avec confiance le généreux concours des commerçans, des industriels, des artistes, qui ont répondu avec tant d'empressement à son premier appel.

Une vente spéciale des objets d'art importans sera faite, *aux enchères*, le samedi à deux heures.

Les dons de toute nature seront reçus avec reconnaissance au ministère, rue de Grenelle-Saint-Germain, 110.

Le Gérant, ALTAROCHE.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

PAPIER WLINSI Contre les Rhumes. Rhumatismes, Douleurs.
1 fr. 50 la boîte, dans toutes les pharmacies.

Médaille de la Société des Sciences industrielles de Paris.
PLUS DE CHEVEUX BLANCS
MÉLANOGÈNE
Teinture par excellence
De DICQUEMARE Aîné de Rouen
Pour teindre **à la minute, en toutes nuances**, les cheveux et la barbe, sans danger pour la peau et sans aucune **odeur**.—Cette teinture est **supérieure à toutes celles employées jusqu'à ce jour.**
Fabrique à Rouen, place de l'Hôtel-de-Ville, 47.
Dépôt à Paris, rue d'Enghien, 24.
Détail, boulevard Poissonnière, 12.
PRIX : 6, 12 et 15 francs.
MELANOGÈNE DE DICQUEMARE

ALLUMETTES de sûreté. Christine Nilsonn, 56, rue de Saint-Pétersbourg

LITS & FAUTEUILS MÉCANIQUES
POUR MALADES OU BLESSÉS
Vente et location.

Transport de malades
Maison Gellé, DUPONT et VILLARD, successrs
18, RUE SERPENTE. — PARIS.

INJECTION CADET
AU KINO. 3 fr. le flacon. Boulev. Denain, 7, Paris.

DERNIÈRE PERFECTION DE L'ARME A FEU!
FUSIL SCHNEIDER
COMMISSION EXPORTATION

CARTOUCHE A PERCUSSION au centre.
L'inflammation de cette arme est centrale sans déperdition de gaz ni raté. Ce système est le seul auquel le canon peut se rapprocher à volonté contre la bascule pour compenser l'usure qui se produit dans toutes les armes en général. Il est le seul qui indique quand l'arme est chargée. La cartouche se retire d'elle-même du canon en ouvrant l'arme. Chez l'inventeur, 14, rue Sainte-Anne, Paris.

TRENTE-NEUVIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 c. SAMEDI 31 DÉCEMBRE 1870

ABONNEMENS

PARIS

Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

ABONNEMENS

DÉPARTEMENS

Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —

L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, W. C.
London.

LE CHARIVARI

BULLETIN POLITIQUE

Un des fléaux du siège aura été la monomanie de fausses bonnes nouvelles dont sont atteints quelques journaux.

Tous les jours on voit éclore dans leurs colonnes quelques récits fantastiques de victoires décisives. Et, non contens de se lancer dans ces fantaisies à outrance, ils placent leurs récits invraisemblables sous le patronage de quelque personnage officiel qui se trouve ainsi, sans le savoir, compromis dans ces manœuvres d'un optimisme exagéré.

Hier c'était l'amiral Saisset qui avait publiquement fait le récit d'une grande bataille gagnée par le général Chanzy.

Cette grande bataille est purement fantastique, comme vingt autres racontars du même genre et de même valeur. Or, nous le disons bien franchement, il y a des momens où les théories de Pangloss deviennent criminelles.

Exalter les esprits en leur parlant de succès imaginaires qui seront démentis le lendemain, c'est préparer volontairement ou involontairement la défaillance finale par une suite de soubresauts funestes.

Donnez à un ressort son maximum de tension pour le détendre ensuite brusquement, et amusez-vous à renouveler vingt ou trente fois de suite cet exercice. Le ressort sera bientôt hors de service.

De même dans l'ordre moral le public a vingt fois passé par ces alternatives déplorables. Vingt fois il a fallu que son patriotisme retombât de cent degrés à zéro, et s'il y a quelque chose d'étonnant, c'est que ce patriotisme-là n'ait pas pris depuis longtemps une pleurésie.

Nous voulons croire que ceux de nos confrères qui se livrent à ces inventions perpétuelles les supposent inoffensives. Mais en vérité il serait grand temps qu'on leur fît sentir qu'ils sont à leur insu de redoutables dissolvans de la défense nationale.

La vérité vraie est que depuis trois semaines on n'a RIEN, RIEN, RIEN reçu des provinces, qu'on ne sait RIEN, RIEN, RIEN de la marche des armées que nous avons au dehors. On peut conjecturer que l'attaque violente de l'ennemi veut masquer quelque mouvement extérieur; on peut faire remarquer que si Chanzy avait été défait les Prussiens nous en auraient informés comme ils l'ont fait pour Faidherbe, mais tout cela ne sont que des hypothèses et nous ne devons tabler que sur des réalités.

Les alarmistes sont des ennemis publics, mais les *optimomanes* les valent bien.

Le vrai courage consiste pour une nation à regarder le présent et l'avenir en face, sans illusion comme sans défaillance.

Le mouvement dont nous parlions hier s'est encore accentué dès qu'on a appris l'évacuation du plateau d'Avron.

La population demande qu'on réponde au bombardement de l'ennemi par une série non interrompue d'attaques partielles, par un harcèlement de tous les instans.

Aux deux pôles extrêmes on cherche naturellement à exploiter la situation : ceux-ci au bénéfice d'une révolution, ceux-là au bénéfice d'une réaction.

La population est aussi éloignée de ceci que de cela.

Comme le dit *le Siècle*, elle se tient à égale distance des lâches qui poussent à la capitulation et des utopistes qui croiraient nous sauver en ressuscitant de vieilles formes révolutionnaires.

Dans la réunion des maires qui a eu lieu jeudi au ministère de l'intérieur, une levée de boucliers tentée en faveur de la Commune est restée sans écho. Paris

sait également bien ce qu'il veut et ce qu'il ne veut pas.

Que faut-il croire? Est-il vrai que le ministère Gladstone ait été renversé et remplacé par un cabinet qui s'intitule lui-même *ministère de guerre?*

Nous doutons fort de ces assertions. Les hommes d'Etat anglais sont beaucoup trop retors pour mettre ainsi en arrivant au pouvoir un écriteau à leur chapeau.

De quelle guerre d'ailleurs seraient-ils les ministres? L'Angleterre s'est mise dans l'impuissance de tirer l'épée. Il est trop tard. Qu'elle s'humilie! Un nouveau cabinet pourrait tout au plus être un ministère des roueries.

Pierre Véron.

LES POST-SCRIPTUM PRUSSIENS

Nos « très hautement honorés » ennemis ont emprunté à la politique des femmes une de ses plus vieilles roueries. Quand ils éprouvent le besoin de nous faire savoir une nouvelle qu'ils jugent inquiétante pour nous, ils commencent d'abord dans leur lettre par réclamer l'échange d'un caporal quelconque, puis ils glissent avec une adresse cousue de fil blanc l'annonce d'une défaite d'une de nos armées de secours.

Par exemple ils réclament le sous-officier Jean Muller pour arriver à nous apprendre incidemment que notre armée du Nord « a été battue par le général Manteuffel. »

Comment! nous avions capturé Jean Muller et Paris n'avait pas illuminé? Voilà une négligence impardonnable!

Prends donc ta volée, ô Jean Muller! et envoie à ta Grętchen la petite fleur bleue du souvenir. Seulement dis à ton général — qui se soucie probablement de toi comme de sa première chemise — que nous ne sommes pas dupes du tendre attachement qu'il a paru te témoigner. Il n'a eu d'autre but que celui de nous inquiéter sur le sort de nos frères de la province.

Sa démarche ressemble à celle que pourrait faire un chef de bandits, — sans compensation, très hautement honoré, Jean Muller, — écrivant au propriétaire d'un immeuble ravagé par lui ces quelques lignes benoites :

« Excellence,

» Est-ce trop espérer de votre obligeance bien connue que de vous prier de vouloir bien remettre au porteur le bout de cigare que j'ai oublié hier sur le marbre de votre cheminée au moment où j'ai aidé mes hommes à forcer le secrétaire.

» Rougissant de mettre en doute un seul instant le désir de m'être agréable, je vous en adresse d'avance mes remerciemens les plus respectueux.

» Avec la plus haute considération, je signe de Votre Excellence le très soumis,

» SCHINNDERHANES. »

» *P. S.* — Je négligeais d'apprendre à Votre Excellence que désirant mettre un terme hier aux lamentations de sa très honorée mère, mes hommes l'ont coupée en petits morceaux qu'il retrouvera proprement rangés dans le coffre au bois. »

Louis Leroy.

UN MOT HISTORIQUE

Il est terrible et authentique. Il a été dit par M. Ollivier à un membre du Corps législatif qui est en ce moment à Paris.

Le député pressait Cœur-Léger après nos premiers désastres :

Eh! bien oui, laissa s'échapper l'homme aux lunettes bleues, nous savions que nous n'étions pas prêts, mais nous comptions sur notre chance.

Est-ce assez hideux?...

Paul Girard.

Vaut-il vraiment la peine de parler du cas de M. Benedetti?

M. Benedetti entreprend de prouver qu'il est un diplomate de premier ordre. C'est flatteur pour les autres, alors.

M. Benedetti veut en outre faire croire que l'homme de Sedan n'a pas été le vrai promoteur de la guerre.

Ceci est un mensonge effronté.

Bonaparte a eu tous les profits de la tyrannie et du despotisme, il convient qu'il en ait aussi toutes les responsabilités.

La France a à lui demander compte en même temps de son asservissement et de sa ruine.

Tous les Benedetti du monde ne changent rien à l'histoire horrible de ce règne qui a du sang à chaque bout.

Toujours farceur l'ami Veuillot.

Comme actualité il sert à ses lecteurs un vieil article resté dans ses cartons et intitulé *le Jour de Noël à Rome.*

Au fait, c'est de circonstance. On mange de l'ours.

CHRONIQUE DU JOUR

Depuis le commencement du siège, chaque fois que tombe au champ d'honneur un vaillant appartenant par sa naissance ou par son passé à la coterie des anciens partis, les journaux de la réaction monarchique ou cléricale font grand bruit tout autour, affectant de laisser dans l'ombre ceux dont la foi politique n'est pas la leur et qui tombent aussi.

Nous sommes les premiers à saluer et à pleurer toutes ces nobles victimes du devoir et du dévouement, à quelque opinion qu'elles appartiennent, mais il nous est impossible de voir dans ces morts héroïques une affaire de parti. On ne meurt pas en ce moment pour une coterie, on meurt pour la France. Et c'est rabaisser ces trépas sublimes que de vouloir les faire servir d'argument à des causes — qui ne sont pas en cause.

Le Bertrand prussien envoyant toujours le pauvre Raton bavarois lui retirer les marrons du feu.

A ce propos nous rappellerons à ces gazettes ragoteuses, en les priant de le bien méditer, un mot bien connu :

Un gentilhomme des Etats du Dauphiné disait pour soutenir la primatie de la noblesse :

« Songez à tout le sang que la noblesse a versé dans les batailles ! »

Un monsieur du Tiers-Etat lui répondit :

« Et le sang du peuple versé en même temps, était-ce de l'eau ? »

—

Mardi matin, quand le premier obus est tombé sur le fort de Nogent, l'état-major était à table et déjeunait. Au bruit que fit l'obus en éclatant, tous les officiers sont sortis verre en main, sont montés sur les glacis, et levant le verre du côté des batteries prussiennes, ont poussé un long cri de *Vive la France ! — Vive la république !*

—

On connait les prétentions de MM. les Prussiens relativement au futur traité de paix qui doit mettre fin à la guerre actuelle.

Il leur faut un bel et bon traité bien solide et bon teint. Ils ne traiteront pas avec la première autorité venue, ouidà ! il leur faut un gouvernement bien régulier, bien légitime, comme on dit, armé de pouvoirs en due forme, issu de la nation bien loyalement consultée et représentant bien ses volontés... Diable! diable! il ne faut pas donner sa signature au hasard.

Or, pour ce qu'ils font des traités—voyez celui relatif au Luxembourg — c'est bien la peine, n'est-ce pas, d'y mettre tant de précautions?

—

La rareté du gaz fait nos rues sombres dès qu'arrive la nuit, et la rareté du pétrole menace de faire nos intérieurs plus sombres encore.

— Voilà! s'écriait hier un ex-vaudevilliste de nos amis : C'est de Prusse aujourd'hui que nous vient la lumière !

—

Un marchand de bonneterie, sur les boulevards, a trouvé un excellent moyen d'attirer les passans et de forcer leur attention devant sa boutique de planches :

— Voyez, messieurs et mesdames, s'écrie-t-il, approchez ! Voici de l'excellent fromage de Gruyère... à 2 fr. 50 le kilo... Excellent fromage!

Vous dire si l'on s'arrête... dame ! l'on se précipite... et comme en somme il fait froid il y en a toujours quelques-uns dans le nombre qui se décident à en acheter des mitaines.

Le procédé n'est pas trop bête, et il est inoffensif après tout.

—

L'autre jour, dans une maison, un petit garçon de cinq ans, gâté par sa mère, venait de faire acte une fois de plus de cet autoritarisme des enfans devant lequel tant de parens ont la mauvaise habitude de s'extasier.

— Fi ! monsieur, dit le père en roulant de gros yeux, que c'est vilain d'être *volontaire !*

— Tiens ! répondit le bambin, pourquoi donc que t'es si fier de mon frère aîné depuis qu'il l'est ?...

—

Une assez bonne histoire et que je puis vous certifier parfaitement authentique :

Bobœuf avait envoyé, il y a quelques jours, quelques flacons de son phénol à Veuillot. Espérait-il désinfecter la rédaction de *l'Univers?* C'est bien possible. Ce Bobœuf a dans son phénol une confiance absolument illimitée.

En tous cas, il attendait en échange de son offrande une réclame de sa feuille dévote, quand l'autre semaine il reçut dudit Veuillot devinez quoi.

Un exemplaire des *Odeurs de Paris* et des *Parfums de Rome*, avec dédicace de l'auteur, et ces mots qui valent un poème : *A odeur. odeur et demie.*

Gabriel Guillemot.

La vente au numéro du CHARIVARI a lieu maintenant chez M. STRAUSS, 7, rue du Croissant.

Le Gérant, ALTAROCHE.

ALLUMETTES de sûreté. Christine Nilsonn, 56, rue de Saint-Pétersbourg

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

PRIMES DU *CHARIVARI*

Tout abonné d'UN AN — dont l'abonnement aura été fait *en une seule fois* et *sans intermédiaire* — aura droit de recevoir *franco* et pendant une année

LE PETIT JOURNAL POUR RIRE

PARAISSANT TOUTES LES SEMAINES

huit pages de texte et de dessins comiques, 52 numéros par an.

Dans chaque numéro une caricature de Grévin.

Ceux qui le préfèreront pourront recevoir, comme précédemment,

LA TOILETTE DE PARIS

JOURNAL DE MODES

Paraissant deux fois par mois, avec une Gravure de modes coloriée dans chaque numéro, donnant par conséquent 24 livraisons par an, avec autant de planches; Nouvelles ou Romans dans le texte. — Quatre de ces numéros contiennent, en outre, de nombreux patrons.

LIVRES ET ALBUMS

Les abonnés d'UN AN qui aimeront mieux une prime de librairie pourront choisir un ouvrage ci-dessous : 1° **Histoire de Paris**, par M. TH. LAVALLÉE, superbe volume grand in-8° illustré de 107 vues; 2° **Gulliver**, édition magnifique avec 400 dessins de GRANVILLE ; 3° **Voyages dans l'Inde du prince Soltykoff**, grand in-8°, 38 belles planches à deux teintes ; 4° **Paul et Virginie**, beau volume in-8° illustré par BERTALL ; 5° **La Chine ouverte**, ouvrage du plus haut intérêt, 250 dessins variés; 6° Un de ces quatre albums comiques : **M. Cryptogame**, **le Docteur Faustus**, par Topfer; **la Chicane et l'Amour**, **Aimez-vous rire ?** par Damourette, Talin, Quillenbois, etc., etc.

N. B. — Les primes ci-dessus, sauf le **Petit Journal pour rire** et la **Toilette de Paris**, qui seront expédiés *franco*, comme il a été dit, devront toutes être retirées directement dans nos bureaux, sans quoi l'Abonné devra joindre à sa demande la somme de **1 fr. 50 c.** pour frais de port.

GRANDE PRIME EXCEPTIONNELLE

Le Charivari, désirant en outre faire un splendide cadeau à tous ses abonnés indistinctement, même à ceux de TROIS MOIS, leur offre à des conditions incroyables de bon marché **cette grande Prime exceptionnelle :**

L'HISTOIRE DES DEUX RESTAURATIONS

par A. DE VAULABELLE

huit volumes in-8°,

sera adressée également *franco* contre l'envoi de

25 FRANCS

Pris dans nos bureaux, ce dernier ouvrage sera donné pour

20 FRANCS

Nota. — Les abonnés d'un an qui auront pris une des primes gratuites pourront, en sus, contre l'envoi des sommes ci-dessus indiquées recevra ces deux primes exceptionnelles.

QUARANTIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 c. DIMANCHE 1er JANVIER 1871

ABONNEMENS

PARIS

Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

ABONNEMENS

DÉPARTEMENS

Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —

L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité.
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, W. C.
London.

LE CHARIVARI

A l'occasion du premier jour de l'an, LE CHARIVARI *ne paraitra pas demain lundi 2 janvier.*

BULLETIN POLITIQUE

La proclamation du général Trochu à la population et à l'armée de Paris était devenue nécessaire en présence du mouvement qui s'était produit dans l'opinion publique.

L'union et la confiance sont indispensables pour mener à bien la tâche commune.

Le public avait cru voir dans la rentrée des troupes aussi bien que dans l'évacuation du plateau d'Avron la preuve qu'on renonçait à toute attaque offensive, et l'idée d'attendre la famine l'arme au bras avait effrayé tout le monde.

La proclamation du général Trochu détruit ces appréhensions :

« L'armée, dit-elle, a subi de grandes épreuves, en effet, et elle avait besoin d'un court repos que l'ennemi lui dispute par le bombardement le plus violent qu'aucune troupe ait jamais éprouvé. Elle se prépare à l'action avec le concours de la garde nationale de Paris, et, tous ensemble, nous ferons notre devoir. »

La reprise de la lutte est donc évidemment prochaine. Il faut qu'une bataille décisive soit livrée.

Pour assurer le succès de cette bataille, on ne saurait trop insister sur les épreuves effroyables qui nous attendent si Paris se rend.

Ces épreuves, *le Siècle* les énumère ainsi aujourd'hui :

« Une ruine complète;
Le démembrement de la France;
Les familles outragées;
Les femmes offensées;
Tous nos sacrifices perdus;
Cinq cent mille hommes prisonniers;
Le travail anéanti;
La fortune de l'Etat et la fortune des particuliers gaspillées par le vainqueur;
La population de Paris à la merci de Guillaume et recevant de lui un nombre limité de bouchées de pain;
Nos musées pillés;
Nos arsenaux saccagés;
Paris humilié devant l'impertinence du vainqueur;
La République perdue pour toujours;
Et, pour tout dire en un mot, l'honneur, ce premier des biens, l'honneur perdu. »

Qu'on ne se lasse pas de le répéter, l'avenir qui nous attendrait serait tellement terrible que chacun doit, au point de vue même de ses intérêts, lui préférer tous les sacrifices du présent, quelque cruels que ces sacrifices puissent être.

Il est dit que *la Patrie* ira sans cesse du Charybde de la maladresse au Scylla de la bévue.

Voici ce qu'elle écrit à propos du gouvernement de la défense :

« En vérité, le rôle serait trop facile s'il consistait à s'emparer de la puissance, à prendre dans ses mains les destinées de la France et à tout abandonner le jour où le fardeau leur semblerait trop lourd. »

La Patrie ne s'aperçoit pas que ce qu'elle vient de faire là en trois lignes c'est l'histoire complète de cet odieux empire sur lequel elle cassait jadis tous ses encensoirs.

C'est lui qui s'empara de la puissance avec l'effraction et l'assassinat pour finir avec l'aplatissement et la désertion de Sedan.

Si *la Patrie* sent le besoin d'expier son officiosité d'autrefois en disant son fait au gouvernement qu'elle

adorait jadis, qu'elle ait au moins soin de bien mettre l'adresse sur ses philippiques.

Il importe que la presse constate l'attitude énergique que la garde nationale a su garder en face du bombardement. L'autorité militaire, qui a paru jusqu'à présent garder une certaine défiance au sujet de la milice citoyenne, doit avoir renoncé enfin à ses préventions.

Entre l'armée et la garde nationale il ne doit pas être fait de dtstinction. Il ne doit y avoir entre elles qu'une émulation de patriotisme et de dévouement.

A propos de dévouement, nous ne terminerons pas ce Bulletin sans appeler de toutes nos forces le concours de la population en faveur d'une œuvre qui mérite toutes ses sympathies.

La *Société internationale de Prévoyance* en faveur des citoyens sous les armes vient de prendre la direction d'un mouvement qui doit aboutir à de féconds résultats.

En présence des rigueurs d'un hiver exceptionnel, la *Société de Prévoyance* a résolu de convier la population parisienne à fournir aux soldats de notre vaillante armée des vêtemens complémentaires qui rendent pour eux ces rigueurs plus supportables.

Une souscription va être ouverte et tous les moyens d'action vont être mis en œuvre pour mener à prompte et bonne fin cette patriotique entreprise.

Tous les journaux sans acception de partis seront unanimes dans leur élan pour soutenir la *Société de prévoyance.*

Plus grand est l'héroïsme que la France exige de ses combattans, plus grand aussi est pour elle le devoir de leur épargner les souffrances inutiles.

Le soldat prussien est chaudement vêtu, enveloppé dans des caleçons, des gilets de tricot, dans des chaussettes de laine. Le nôtre a les pieds nus dans ses souliers, des vêtemens plus ou moins délabrés, une veste mince et la capote.

Cet empire qui prétendait tant faire pour l'armée n'a jamais songé seulement à lui offrir le plus vulgaire confortable.

Le gouvernement du 4 septembre, lui, a eu trop à faire pour pouvoir subvenir à tous les besoins et combler toutes les lacunes laissées par le régime déchu.

Imitons les Américains, et que l'initiative privée supplée à tout.

Chacun pour tous, tous pour chacun.

Paris, nous en sommes certains, va répondre avec une unanimité touchante à l'appel qui lui est fait, et dans huit jours nos soldats auront cessé de greloter. Nous reviendrons dans un prochain numéro sur cette œuvre méritoire, mais dès aujourd'hui les dons en nature ou en argent seront reçus aux bureaux du *Charivari*, pour être transmis à la *Société de Prévoyance*, qui d'avance remercie au nom de la patrie tous ceux qui lui auront apporté leur offrande, si modeste qu'elle soit.

Pierre Véron.

La dix-huitième livraison des *Papiers des Tuileries* contient de piquantes révélations. On y apprend notamment ce que la famille Bonaparte et ses dépendances ont coûté à la France.

Il faut que ces chiffres passent sous les yeux de tous les citoyens français.

RÉCAPITULATION.

Sans tenir compte de quelques centaines de mille francs annuels touchés durant un nombre inconnu d'années, le bilan de la famille Bonaparte s'établit comme suit :

Famille Jérôme Bonaparte.	37,078,364 fr.
Famille Lucien Bonaparte..	12,762,500 »
Famille Murat.	13,577,933 »
Princesse Baciocchi.	6,244,624 »
Mmes B. Centamori et Bartholini . . .	524,375 »
TOTAL GÉNÉRAL. . . .	70,187,796 fr.

C'est donc 70 millions que la famille Bonaparte a, sans autre titre que sa parenté avec le chef de l'Etat, sans utilité appréciable pour la France, prélevés sur la fortune publique.

Belle occasion pour varier le mot de Champfort : La fameuse affaire si l'on avait acheté ces gens-là ce qu'ils valaient pour les revendre ce qu'ils ont coûté.

Vaudeville de cour.

C'est du Caire que l'impératrice écrivait à son cher époux en 1869 :

« L'idée du roi m'a bien amusée, car *il a été d'un galant à te faire dresser les cheveux.* Je ne sais si la présence d'un tiers le gêne pour me faire des confidences politiques ; mais dans tous les cas pas les autres !... Enfin j'ai fait de mon mieux pour lui plaire, et je te ferai bien rire en rentrant et en te racontant mon entrevue. »

Ce prince faisant à une souveraine française des confidences d'un indécent à *faire dresser les cheveux*, donne une assez jolie idée de l'opinion que les cours étrangères avaient de la dynastie impériale.

Troisième révélation.

La dix-huitième livraison prouve que c'est parce qu'il a eu peur de la royauté de Montpensier que Bonaparte a mis des bâtons dans les roues de l'Espagne et l'a poussée, en désespoir de cause, à inventer la candidature de Hohenzollern.

C'est donc bien sur sa tête que doit retomber le sang versé.

CHRONIQUE DU JOUR

Un journal s'est livré au calcul de ce que les Prussiens ont employé de feu au bombardement de nos forts de l'Est.

Il résulte de ces chiffres que près de cinq cent mille kilogrammes ont été déjà envoyés sur nos murailles que jusqu'à présent cela n'endommage guère et sur la terre habituée à un meilleur engrais.

Nous voudrions qu'on établît un autre calcul, celui-là plus facile encore et qui suffirait à faire rougir les na-

CROQUIS PAR CHAM.

— L'espion que j'avais envoyé dans Paris s'assurer de l'état de famine ?
— Général, il est revenu avec une indigestion.

— Tarteifle ! c'est agaçant ! Les cheminées des boulangers et des restaurans fument toujours !

— Il t'a traité de navet !
— C'est un compliment aujourd'hui ; ils sont assez recherchés.

— Oh là la ! que je souffre !
— Parbleu ! tu manges du chien par dessus du chat. Il était évident qu'ils se battraient en se rencontrant.

— Bizarre ! C'est quand on n'a rien qu'on mange de tout !

COMME POUR LES CHATS.

— Quand monsieur voudra un peu de mou pour changer !

tions qui tolèrent cette folie furieuse qu'on appelle la guerre.

Avec ces cinq cent mille kilogrammes de fer qui ont brisé quelques pierres et tué ou blessé une centaine d'hommes, combien aurait-on pu fabriquer de bèches et de charrues?

Dire que le fer, suivant qu'il est bien ou mal employé, peut se changer en or ou se changer en sang!

Dire surtout que les rois ont toujours préféré et préféreront toujours le fer qui détruit au fer qui crée!

Heureusement l'avenir aura ses revanches, car le fer est destiné à durer plus que les rois.

—

Bon accueil sera fait à l'avis de M. Magnin, ministre du commerce, qui annonce la splendide distribution de vivres que la population parisienne recevra le 1er janvier prochain.

Ce sont, ma foi, de bonnes étrennes pour des étrennes de rationnement.

De la viande de bœuf, du beurre, du fromage, des haricots, du café et du chocolat ne sont pas à dédaigner par le temps qui court. On verra à la longueur des queues que le bœuf sera plus recherché que les ananas confits de Chevet ou de Potel, — que les haricots auront plus de partisans que les dragées de Boissier — et que le fromage (Grâces, voilez-vous!) rencontrera plus de vogue même que les illustres bâtons de sucre d'orge du *Chat noir*.

—

Bref le peuple de Paris aura son café le 1er janvier. Comme l'eau-de-vie ne manque pas, espérons que ce sera l'occasion d'un peu de *gloria*.

—

L'étiage, hélas trop bien constaté, qu'avait atteint la bassesse humaine dans les cours monarchiques, a toujours profondément affligé la morale publique... Et pourtant les papiers saisis aux Tuileries ont démontré que cette bassesse était susceptible de trouver encore un niveau plus infime de fange pour s'y vautrer à cœur joie.

Ne parlons pas du pauvre insensé qui demande que Paris perde son nom glorieux pour s'appeler dorénavant Napoléonville. C'est affaire au docteur Blanche, et l'on ne s'est pas fait faute surtout, sous le dernier régime, de séquestrer des cas de folie moins patens et moins avérés.

Mais que penser de cette grande dame — une duchesse, je crois, — qui, sollicitant une place de domesticité de cour pour son époux, joint au mauvais goût du fond le cynisme de la forme. « Mon mari, dit-elle, serait si heureux de *porter votre livrée!* »

Et c'est là ce qu'on est convenu d'appeler la noblesse!

L'euphémisme des furies est encore moins audacieux.

E. Villers.

La vente au numéro du CHARIVARI a lieu maintenant chez M. STRAUSS, 7, rue du Croissant.

IL EST BIEN ENTENDU QUE LE CHARIVARI, **dès que le siège sera terminé,** REPRENDRA SON ANCIEN FORMAT, AUQUEL IL N'A RENONCÉ MOMENTANÉMENT QUE POUR CAS DE FORCE MAJEURE.

Le Gérant, ALTAROCHE.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

THÉATRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN

On commencera à 8 heures précises.

Lundi 2 janvier 1871.

Représentation littéraire, dramatique et musicale

DONNÉE PAR LE

XIIme ARRONDISSEMENT POUR VÊTIR ET CHAUFFER

SES PETITS ENFANS PAUVRES

Avec le concours des théâtres Lyrique, du Vaudeville, de la Porte-Saint-Martin et des Bouffes-Parisiens.

Mmes Borghèse, Marie Laurent, Rousseil, Hébert, Desmonts, Bertrani, Monina-Clément ; MM. Montjauze, Lutz Desrieux, Saint-Germain, Abel, Fauvre, Paul Deshayes, Daubray, Latouche, Andrieux, Desmonts.

PARTIE LITTÉRAIRE

LES CHATIMENTS

DE VICTOR HUGO.

LE MANTEAU IMPÉRIAL
Par Mme Marie Laurent.

LES ASSIÉGÉS
poésie de M. Henry Bornier, dite par Mlle Monina-Clément.

AUX FEMMES
par Mlle Rousseil.

POUR LES PETITS ENFANS
du 12e arrondissement.—Allocution par M. Eugène Muller.

PARTIE DRAMATIE DRAMATIQUE. — 3e et 4e actes de

TARTUFE

Comédie de Molière. — MM. Paul Desheshayes, Daubray, Latouche, Andrieu et Mmes M. Laurent, Rousseille, Desmonts.

LE FEU AU COUVENT

Comédie en un acte de M. T. Barrière. — Jouée par MM. Desrieux, St-Germain, Abel, Fauvre et Mlle Hébert.

PARTIE MUSICALE

CHARLES VI
Duo des cartes. Chanté par Mme Borghèse et M. Lutz.

LA MARSEILLAISE
Chantée par Mme Marie-Laurent.

LE GRAND PÈRE
Chansonnette chantée par M. Desmonts.

RIGOLETTO
1. Quatuor chanté par MM. Montjauze, Lutz, Mmes Borghèse et Bertrani.
2. Couplets: *Comme la plume au vent*, chantés par Montjauze

Grand air du **TROUVÈRE**
Chanté par M. Bertrani.

La Fanfare du 51e bataillon de la Garde nationale prêtera son concours à cette œuvre de Bienfaisance.

QUARANTIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 c. LUNDI 2 ET MARDI 3 JANVIER 1871

ABONNEMENS

PARIS

Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

ABONNEMENS

DÉPARTEMENS

Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —

L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, W. C.
London.

LE CHARIVARI

BULLETIN POLITIQUE

L'admirable lettre de Louis Blanc à Victor Hugo a été saluée par tous les organes de l'opinion comme l'expression la plus patriotique du sentiment national.

Le cœur et la raison sont d'accord dans ce document remarquable. Et puisque l'occasion s'en présente si noblement, comment ne pas rendre hommage à l'attitude si digne et si désintéressée gardée depuis le commencement de la crise actuelle par ces deux grands citoyens qui s'appellent Victor Hugo et Louis Blanc.

L'éclat de leur talent, le prestige de leur nom, les épreuves si courageusement subies par eux pour l'idéal républicain, tout enfin les désignait à des places d'honneur dans la direction des affaires publiques,

Leur absence à l'heure où fut constitué le gouvernement du 4 septembre fut seule cause qu'ils ne figurèrent pas sur la liste qu'ils auraient rehaussée.

Dans de telles conditions, si leur civisme n'avait pas été à la hauteur de leur renommée, ils auraient pu concevoir quelque ressentiment de cet oubli ou tout au moins prétendre à ce qu'il fût réparé.

Loin de là, Victor Hugo aussi bien que Louis Blanc déclarèrent qu'ils ne voulaient nulle part du pouvoir.

Sentant que la concorde et l'union sont le premier gage du succès de la défense, ils s'effacèrent, et tandis que tout le monde pensait à eux ils furent seuls à n'y pas penser. Dix fois les sollicitations des partis vinrent les chercher dans leur honorable retraite; dix fois, cent fois ils résistèrent à tous les appels, ne voulant pas devenir un prétexte à division, et travaillant au contraire à fortifier par leur exemple comme par leurs conseils la résolution de ceux qui estimaient qu'il n'y avait qu'une seule politique pour le moment : sauver la France.

Une semblable conduite, enregistrée par l'histoire, grandira encore ceux qui l'ont tenue.

A la célébrité qu'il doit à son génie Victor Hugo vient d'ajouter un immortel renom comme patriote.

Louis Blanc n'est plus seulement le penseur et l'écrivain admiré, il a montré à la cause publique et à la France un dévouement qui dans l'avenir ne sera pas un de ses moindres titres de gloire.

Heureux le pays qui dans des circonstances aussi lamentables trouve chez ses plus illustres enfans une aussi touchante abnégation.

L'Officiel de ce matin, sans entrer dans des détails et enregistrant plutôt des rumeurs que des faits, nous invite à espérer une délivrance prochaine.

Le gouvernement, dans cette note, affirme de nouveau qu'il résistera à outrance.

« Sans doute, dit-il, nous ne devons pas nous bercer de chimères : nous sommes en face des périls les plus graves qui puissent accabler une nation. Cependant tous nous sentons que notre France républicaine les surmontera. Paris lui a donné l'exemple, et cet exemple est noblement suivi. Paris ne veut pas succomber. Sa population tout entière, d'accord avec les hommes qui ont l'insigne honneur de diriger sa défense, repousse hautement toute capitulation. Paris et le gouvernement veulent combattre, — là est le devoir, — et comme le pays tout entier s'y associe sans réserve, quelle que soit l'épreuve passagère qui lui soit infligée, il ne s'humiliera pas devant l'étranger. »

Ces déclarations ne peuvent être que le prélude d'une action prochaine.

Les prefaces deviennent inutiles; l'heure des prologues est passée; au dénouement!

Pierre Véron.

ÉCHOS.

M. Prudhomme est ahuri. Malgré une gelée intense la Seine charrie à peine.

Quel est donc ce mystère?

Rien de plus simple. Messieurs les Prussiens ont établi au-dessous de Choisy-le-Roi des filets qui arrêtent les glaçons. En amont de cette petite ville la Seine est entièrement gelée et on la passe à pied sec.

Un témoin oculaire nous a donné des détails navrans sur les deux pauvres éléphans livrés à l'alimentation.

Le premier surtout, malgré trois balles explosibles et trois coups de chassepot dans la tête, s'est tordu dans une agonie d'une heure.

Ce siège est sans pitié !

La poésie elle-même a perdu ses droits.

L'autre jour un membre de l'ambulance établie aux Jeune-Aveugles, voulant sauver deux braves bêtes qui y sont attachées, adressait à Mme Magnin une spirituelle supplique en vers dont nous extrayons ces strophes :

Puisqu'on mange tout, jusqu'à l'heure
Où l'on ne mangera plus rien,
Madame, un aveugle qui pleure
Vous implore... non pour son chien.
Chacun, madame, à vous s'adresse ;
Celle qui n'a que deux devoirs !
Votre grâce à nous s'intéresse,
Ayez pitié de nos chevaux.

Au champ du repos, leur présence
Rend hommage aux guerriers .. absens.
Aux maisons de convalescence
Ils transportent les renaissans.
Nos docteurs, d'étape en étape,
Avec eux courant monts et vaux,
Vous disent : au nom d'Esculape,
Madame, épargnez nos chevaux.

Pour terminer cette supplique,
Madame, qui dirais-je encor?
Breton, ma muse sympathique
A chanté votre Côte-d'Or.
Elle chevauchait, en extase,
Par vos plaines et vos côteaux.
Je vous crie : Au nom de Pégase,
Grâce, grâce pour nos chevaux !

Trop tard, hélas ! les chevaux étaient à l'abattoir.

Sont-elles assez mesquines en ce moment les tempêtes dans les encriers !

Il y aurait, dit-on, dissension intestine sous la coupole du palais Mazarin.

Plusieurs membres de l'Institut sont d'avis qu'il faut rayer de la liste de la compagnie les membres correspondans allemands, sauf les savans autrichiens, bien entendu.

Ces messieurs semblent estimer qu'être exclu d'une académie c'est un châtiment.

Cela me ferait l'effet à moi d'être une récompense. Chacun son goût.

A propos de châtimens, on a prétendu que Bonaparte était mort.

Il ne faut pas !

Quelqu'un disait hier traduisant ce sentiment :

— La vie désormais pour lui doit être un bagne, la mort serait une évasion.

Argus.

LE CABARET DU MONDE

La lourdeur proverbiale des Allemands, qui leur rend la digestion d'une idée si pénible, s'est cramponnée de toute sa force à la théorie des races dégénérées et a essayé de prouver par *a* plus *b* que la nation française, en raison de son origine, était destinée à périr ou du moins à s'effacer devant la triomphante Allemagne.

Quant à Paris, c'était le cabaret, le caravansérail des vivieurs, une sorte de mauvais lieu où l'on tenait école de libertinage, d'athéisme et de beaucoup d'autres vilaines choses.

Ne pouvant avilir l'esprit, on se venge en le maltraitant, a dit Beaumarchais.

Nos ennemis, au contraire, ayant perfectionné l'art de tuer son prochain et de se faire des rentes en multipliant les tripots où vont se déplumer tous les pigeons du monde, sont de petits saints. Le dieu de miséricorde sourit à leurs canons Krupp et à leurs tables de roulette.

Hosanna ! ils massacrent mieux que personne en temps de guerre et poussent d'une façon supérieure au suicide en temps de paix. C'est admirable et très religieux.

Eh bien ! que leur en semble aujourd'hui de cette France dégénérée ?

Tragique, livrée par la scélératesse et l'incapacité de ses chefs, ne montre-t-elle pas ce qu'elle a conservé de puissance et de ressort? Où en serions-vous, descendans d'Arminius, si à la place de Bismark et de Moltke vous eussiez eu Failly et Grammont? On frémit rien que d'y penser.

Que dites-vous aussi du « cabaret ? » Ne voilà-t-il pas assez longtemps que vous frappez à sa porte ? Elle tarde bien à s'ouvrir, n'est-ce pas ?

Qui donc pouvait supposer que cette sentine impure renfermait tant de citoyens ! C'est à donner envie aux Berlinois de jeter leurs bonnets par dessus le moulin de Sans Souci.

Mais non, n'essayez pas de nous faire concurrence, vous échoueriez. Pour achalander une *boutique* comme la nôtre, il faut trop de goût, d'esprit, de belle humeur. Contentez-vous de savoir égorger pieusement, de réhabiliter l'espionnage et de repandre à flots la civilisation... si heureusement contenue dans vos obus humanitaires.

Louis Leroy.

Les Auvergnats se rappellent leur origine : *ils ne lâcheront pas.*

Déjà ces descendans des héroïques Arvernes se sont levés en masse à l'appel de la patrie en péril, et ils ont constitué en province la vaillante armée, dite *d'Auvergne*, forte de cent mille hommes.

Tu l'as voulu, John Bull !

De leur côté, ceux qui résident à Paris ont réuni en quelques jours, par voie de souscription, les fonds nécessaires pour offrir à la défense nationale les deux canons : le *Vercingétorix* et l'*Auvergne*. On peut juger par là du vif empressement des souscripteurs, car il s'était agi d'abord de l'offre du seul canon le *Vercingetorix*.

Honneur donc aux Auvergnats de Paris ! Désormais il ne sera plus permis de mettre en doute leur esprit de sacrifice. Ils ont noblement racheté le malheur d'avoir offert à la défense de l'empire deux canons : l'un chargé de périodes et l'autre d'intrigues, — le *Rouher* et le *Morny*.

CHRONIQUE DU JOUR

Il n'est rien d'aussi sinistrement ridicule ou d'aussi ridiculement sinistre, comme il vous plaira, que la tartuferie des protestans du Nord. Le Guillaume qui nous assiège n'a pas inventé ces phrases mélancoliques et doucereuses qui tuent en bénissant et mitraillent en implorant le seigneur. Rien de plus drôle que les discours tenus en 1848 par son frère au peuple de Berlin qu'il faisait égorger dans les entr'actes.

Je lis dans l'un d'eux :

« Je suis le père de mon peuple belliqueux ; il se groupera autour de moi, comme il s'est groupé, il y a trente-cinq ans, autour des drapeaux de mon père, de glorieuse mémoire, qui était aussi le père de son peuple.... etc

Ni hommes, ni femmes, tous Auvergnats ces Hohenzollern !.. Il me semblait en parcourant ces lignes entendre Hyacinthe s'écrier, dans je ne sais plus quel vaudeville :

— Oui, je suis ton père !... Et toi aussi tu es son père ; et lui aussi il est son père .. Nous sommes tous son père à présent !

—

Car, il n'y a pas à dire, ces gens-là ont beau être atroces, ils restent drôles. C'est la vengeance du destin. Si Guillaume ne nous fait pas mourir par l'épée, il nous fera mourir de rire. Nous sommes de toutes façons condamnés. En ce moment il se fait appeler *lieutenant-général des armées du père céleste*.

Entre nous je trouve que le père céleste a été un peu léger en confiant ses armées à ce héros moustachu. Le père céleste me paraît jouer le rôle de Charles X, qui ayant nommé Louis-Philippe lieutenant-général se vit soudain dégommé par lui. A sa place j'y aurais regardé à deux fois.

Il suit de là que nous devons naturellement considérer les Prussiens comme des anges, ce qui n'est pas médiocrement avantageux. Comment hésitons-nous à leur ouvrir nos portes ? Ce ne sera pourtant pas pour nous un mince plaisir que de posséder dans nos murs les légions du paradis. Vous croyez que la garde royale est composée de grenadiers ? Point : ce sont des séraphins. Les cuirassiers blancs, chérubins ; les uhlans, archanges. Quant aux Bavarois, ce sont de simples dénominations.

Désormais, ô francs-tireurs, regardez bien vos prisonniers. Ce misérable qui a violé cette femme et brûlé cette maison a des mains sanglantes et la face noire de poudre, mais il a aussi des ailes dans le dos.

—

Je l'avouerai, depuis le 4 septembre je n'avais pas mis le pied dans un théâtre. Cette semaine, j'ai rompu mon vœu et assisté à une représentation.

Comme tout cela est loin ! Ces salles ont beau être pleines, elles paraissent vides. Chacun se regarde. On a envie de se demander réciproquement ce qu'on fait là. Plus de gaieté, cela va sans dire ; plus même d'illusion. Le rideau a beau se lever, on sent que le drame n'est pas là. Quelque chose qu'on essaie d'éloigner plane sous le lustre. Peut-être m'y ferai-je, mais je n'oublierai jamais cette impression glaciale.

—

Grande nouvelle. Un monsieur qui jusqu'ici avait fabriqué de la colle, s'est aperçu qu'il avait en magasin plusieurs milliers de têtes de veau, dont la plus jeune a quatre mois. Il s'est entendu avec un chimiste qui s'est chargé de rendre à ces têtes de veau leur première fraîcheur. L'opération a, dit-on, réussi.

Là dessus on a réuni les maires. Esprit saint, descendez en eux !

—

Encore un mot de l'ex-empereur :

— Je l'avais bien toujours dit, s'est-il écrié devant un de ses familiers, que je me perdrais en *cédant* !

Lisez Sedan. Etant impérial, le calembour a le droit d'être inepte.

Henry Maret.

Le Gérant, ALTAROCHE.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

PRIMES DU *CHARIVARI*

Tout abonné d'UN AN — dont l'abonnement aura été fait *en une seule fois et sans intermédiaire* — aura droit de recevoir *franco* et pendant une année

LE PETIT JOURNAL POUR RIRE

PARAISSANT TOUTES LES SEMAINES

huit pages de texte et de dessins comiques, 52 numéros par an.

Dans chaque numéro une caricature de Grévin.

Ceux qui le préfèreront pourront recevoir, comme précédemment,

LA TOILETTE DE PARIS

JOURNAL DE MODES

Paraissant deux fois par mois, avec une Gravure de modes coloriée dans chaque numéro, donnant par conséquent 24 livraisons par an, avec autant de planches ; Nouvelles ou Romans dans le texte. — Quatre de ces numéros contiennent, en outre, de nombreux patrons.

LIVRES ET ALBUMS

Les abonnés d'UN AN qui aimeront mieux une prime de librairie pourront choisir un ouvrage ci-dessous : 1° **Histoire de Paris**, par M. TH. LAVALLÉE, superbe volume grand in-8° illustré de 107 vues ; 2° **Gulliver**, édition magnifique avec 400 dessins de GRANVILLE ; 3° **Voyages dans l'Inde du prince Soltykoff**, grand in-8°, 38 belles planches à deux teintes ; 4° **Paul et Virginie**, beau volume in-8° illustré par BERTALL ; 5° **La Chine ouverte**, ouvrage du plus haut intérêt, 250 dessins variés ; 6° Un de ces quatre albums comiques : **M. Cryptogame, le Docteur Faustus**, par Topfer ; **la Chicane et l'Amour**, **Aimez-vous rire ?** par Damourette, Tarin, Quillenbois, etc., etc.

N. B. — Les primes ci-dessus, sauf le **Petit Journal pour rire** et la **Toilette de Paris**, qui seront expédiés *franco*, comme il a été dit, devront toutes être retirées directement dans nos bureaux, sans quoi l'Abonné devra joindre à sa demande la somme de **1** fr. **50** c. pour frais de port.

GRANDE PRIME EXCEPTIONNELLE

Le Charivari, désirant en outre faire un splendide cadeau à tous ses abonnés indistinctement, même à ceux de TROIS MOIS, leur offre à des conditions incroyables de bon marché **cette grande Prime exceptionnelle :**

L'HISTOIRE DES DEUX RESTAURATIONS

par A. DE VAULABELLE

huit volumes in-8°,

sera adressée également *franco* contre l'envoi de

25 FRANCS

Pris dans nos bureaux, ce dernier ouvrage sera donné pour

20 FRANCS

Nota. — Les abonnés d'un an qui auront pris une des primes gratuites pourront, en sus, contre l'envoi des sommes ci-dessus indiquées recevra ces deux primes exceptionnelles.

QUARANTIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 c. MERCREDI 4 JANVIER 1871

ABONNEMENS

PARIS

Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

ABONNEMENS

DÉPARTEMENS

Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an.. ..... 80 —

L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30,

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, W. C.
London.

LE CHARIVARI

BULLETIN POLITIQUE

Aucun incident nouveau n'est venu modifier la situation brumeuse dans laquelle nous nous trouvons placés.

Des bruits vagues ont couru et continuent à courir sur le général Chanzy qui aurait remporté une victoire.

D'autre part il est question d'évènemens graves qui se seraient passés en Angleterre. Trois cents membres du Parlement se seraient prononcés pour une politique d'intervention, et le trône de la reine Victoria serait fortement ébranlé.

Nous le répétons, ce changement d'attitude ne nous inspire que la plus médiocre confiance. D'où serait venue à ces trois cents membres l'illumination soudaine qui les aurait convertis? Naguère encore ils appuyaient de toutes leurs forces la politique de M. Gladstone, ce faux grand homme d'Etat qui, en fin de compte, n'est qu'une médiocrité boursouflée.

Comment aujourd'hui ces mêmes membres du parlement s'insurgeraient-ils contre eux-mêmes?

Ces *meâ culpâ* seraient à coup sûr fort honorables, mais ils sont plus improbables encore. C'est absolument comme si la majorité du Corps législatif, après nous avoir lancés dans les effroyables aventures que nous traversons, s'était un matin avisée de voter contre la guerre qu'elle venait de déchainer.

On nous dira sans doute que c'est le parti tory qui a pris la tête de la manifestation en question. Ce serait plus invraisemblable encore. Le parti tory représente l'idée de réaction et de droit divin et est par conséquent encore plus inféodé à la politique prussienne que le parti whig.

Allons plus loin. Admettons que les aveugles de Londres se soient mis à voir, que les sourds se soient mis à entendre. Admettons qu'ils aient compris tous là-bas qu'en manquant de cœur ils avaient manqué de bon sens; admettons qu'ils se soient sentis perdus et qu'ils aient essayé de se raccrocher à la branche suprême d'un changement de cabinet.

Et après?

Il est trop tard. L'impuissance de l'Angleterre est irrémédiable quand bien même elle voudrait nous être utile. Elle n'a pas d'armée, car les quelques hommes qu'elle pourrait mettre en ligne représentent à peine un déjeuner de canons Krupp. Resterait donc pour elle la ressource de reprendre contre la Prusse le rôle qu'elle joua autrefois contre nous-mêmes, rôle d'entremetteuse politique et d'attiseuse de feu.

Tout ce qu'elle pourrait faire, ce serait de chercher à provoquer une alliance entre les neutres. Mais ne comprend on pas que de pareilles intrigues demanderaient un temps beaucoup trop long pour arriver à une action collective? Avant que les pourparlers fussent terminés, des batailles décisives auraient réglé depuis longtemps les destinées des belligérans actuels.

Ne prenons donc nul souci des faits et gestes d'Albion. Elle est pour nous comme si elle n'existait plus, et l'on peut dire d'elle le contraire de ce qu'on dit des remèdes de bonne femme :

Si elle ne fait pas de mal, elle ne peut pas faire de bien.

Les amateurs de gloses continuent à se livrer, à propos du bombardement, à des interprétations variées; mais il n'en est aucune dont la fantaisie dépasse la version donnée par *le Journal des Débats*.

Devinez.

Si les Prusiens nous bombardent, c'est parce que, obligés de lever le siège, ils nous jettent leurs bagages à la tête pour être en mesure de déménager plus vite.

Il est à regretter que *les Débats* n'aient pas cité l'auteur de cette bourde monumentale.

Heureusement l'opinion publique, éprouvée par tant de désillusions, ne se laisse plus prendre à des fanfaronnades ridicules. Elle ne se leurre pas. Il lui plait au contraire de regarder fièrement le danger pour mieux se préparer à l'affronter.

Oui, les Prussiens bombarderont, et bombarderont pour essayer de prendre Paris.

Pour qu'ils échouent dans leurs tentatives, il faut que la population ne soit pas endormie par un fol espoir, mais soit tenue en éveil par la conscience des périls qui l'attendent et des devoirs qu'elle aura à remplir.

Il est vrai que *l'Univers* aurait un moyen plus commode de nous sauver. Il suffirait que Paris tout entier allât faire une neuvaine à Sainte-Geneviève.

Le saint homme de l'endroit a été pris hier d'un accès d'épilepsie, parce que la population ne pousse pas plus qu'à l'ordinaire au commerce des chapelets bénits, des scapulaires garantis bon teint, et des médailles contrôlées à la Monnaie du paradis.

Là dessus fureurs et imprécations ;

— Que voilà bien le peuple moderne, que le voilà bien dans le dénuement et l'abrutissement de sa sagesse ! s'écrie M. Veuillot.

Si abrutissement il peut y avoir, c'est, ce nous semble, du côté des gens qui se dérangent pour aller acheter sur la place du Panthéon, moyennant deux francs, quelqu'une de ces horribles figurines stéarinées qui font en même temps la honte de l'art et la honte du sens commun, pour tomber ensuite en prières au pied de cette idole, quand il serait si simple de s'agenouiller tout de suite à domicile devant leurs pièces de quarante sous.

L'Univers ajoute que Paris, faute de retomber dans ce fétichisme à la sauvage, finira *cruellement* et *abjectement*.

Ces deux adverbes-là font admirablement.

Mais il est imprudent à *l'Univers* d'appeler la controverse sur le chapitre des responsabilités. Il serait trop facile de lui prouver que les nations qui se sont livrées au catholicisme sont des nations qui toutes ont été condamnées à la décadence et que si fin cruelle et abjecte il doit y avoir pour nous, comme il le prédit galamment, cette cruauté et cette abjection seront dues pour la plus grande part à l'influence délétère que le parti catholique n'a cessé d'exercer en France.

Pierre Véron.

UN *MEA CULPA*

Par la plume de Galathée-Weiss, qui s'enfuit vers les saules de l'anonymat en ayant soin de se laisser voir, *la Patrie* faisait hier un bien amusant *mea culpâ*.

Dans un long article, Galathée déclarait en effet que le cabinet du 2 janvier, où M. Weiss fut partie prenante, était affecté des vices suivans :

« L'infatuation, la paresse, la soif d'éloges, le goût et la passion de paraître, le dédain des bons conseils et des justes critiques, l'esprit de coterie et de camaraderie, l'absence de méthode dans le travail, l'absence de doctrine dans la politique... »

La Patrie ajoute, comme pavé de l'ours, que les hommes qui composaient ce ministère étaient *assez honnêtes* !

Assez, est terrible de candeur.

Et le public se demande comment Galathée a pu (suivant son expression) devenir *follement amoureuse* de ce cabinet-là, s'il le connaissait si bien !...

Paul Girard.

Les puissances se sont montrées froides à notre égard, et nous avons bien raison de leur en vouloir. Mais quelle rancune devons-nous avoir contre le ciel, qui ne se contente pas d'être froid, il est gelé, archigelé.

Plusieurs hivers nous ont donné des journées plus rudes ; mais il faudrait remonter bien loin pour trouver une température aussi continuement rigoureuse.

Le thermomètre pique une tête au-dessous de zéro avec une persistance désespérante. *Zéro plus* semble devenu un mythe comme le beurre frais, le veau et le fromage.

Le glaçon est têtu comme un mulet, mais il n'a pas malheureusement les qualités comestibles de ce quadrupède.

Le Parisien supporte ces affreux frimas comme tout le reste, avec une admirable intrépidité. Voyant que la gelée arrête les pendules, il en conclut qu'elle finira peut-être aussi par arrêter les Prussiens.

Le Charivari prévient de nouveau qui de droit que le code civil continue de s'intituler légalement *Code Napoléon* par décret de l'homme de Sedan, sans le moindre droit ni le moindre à propos.

Et l'on a biffé ce nom maudit au coin de nos rues ! Ne serait-il pas plus important et plus urgent de l'effacer du frontispice de nos lois nationales ?

CHRONIQUE DU JOUR

Il y a des gens que la cruauté, la rapacité, la perfidie de nos ennemis indignent et qui ne sont pas d'avis de s'écrier prématurément : Embrassons-nous et que ça finisse.

Ils trouvent que les peuples qui suivent avec une docilité si barbare la route sanglante tracée par leurs rois, ne sont pas précisément dans celles de la fraternité, et ils se promettent de le leur faire comprendre à la paix d'une façon bien sentie.

—

Il en est d'autres, au contraire, qui attendent avec impatience le moment de se jeter dans les bras de leur bottier prussien pour l'assurer qu'il n'a perdu ni leur estime ni leur pratique.

Pour ceux-ci, le bombardement de Paris qui commence doit resserrer encore plus étroitement les liens qui nous unissaient jadis à la colonie allemande.

Préparant les étrennes pour son peuple

Qu'importe que nos pauvres soldats prisonniers crèvent comme des chiens le long des routes, faute de nourriture et d'abri. Est-ce que cela peut nous faire oublier le grand principe de la solidarité universelle? Quatre ou cinq cent mille Français de plus ou de moins ne sont pas une affaire; tandis qu'un tailleur poméranien ne retrouvant pas sa clientèle à son retour à Paris, voilà le véritable malheur, l'atteinte irréparable portée à la fraternité

Oh! oui, Abel eût été le dernier des pleutres si, frappé moins sérieusement, il eût refusé, en revenant à lui, la main teinte de son sang que Caïn aurait peut-être eu la condescendance de lui tendre.

—

Les soldats de Bismark pillent, violent, saccagent, emportent chez eux meubles, argenterie et le reste... Eh bien! qu'est-ce que cela prouve! La supériorité de nos femmes, de nos filles sur les épaisses maritornes qu'ils ont laissées là-bas, le triomphe de notre industrie sur la leur. Venant du vainqueur, est-il un hommage qui puisse paraître plus doux au vaincu.

—

Et puis, ceux qui ne veulent plus d'Allemands à notre foyer n'y pensent pas!.. Ils oublient la question des espions prussiens. Où se recruteraient-ils les malheureux, où puiseraient-ils les renseignemens si nécessaires à leurs généraux si nous leur fermions la porte sur le nez? Ah! ce serait fait pour dégoûter à jamais M. de Moltke de continuer ses cours de stratégie en France!

—

Je sais bien qu'il se rencontre par ci par là des caractères mal faits, des gens naïfs qui sous prétexte qu'ils ont été trahis une fois par leurs employés d'au delà du Rhin ne semblent pas disposés à les reprendre. Quelle erreur et quelle faiblesse!

Un brasseur de ma connaissance, à Strasbourg, s'est vu force de servir des hulans, ses anciens garçons, avec injonction précise de leur donner certaine bière, cachée dans certain caveau, qu'ils n'étaient pas fâchés de déguster à leur tour.—Et à la paix on laisserait sur le pavé ces honnêtes serviteurs? Allons donc!

—

Autre preuve à l'appui : Dans un combat sous Paris, un jeune et brave caporal de la mobile, Charles Kuss, manque d'être désarmé par un grand diable de Bavarois; il pare le coup, désarme son adversaire qui tout à coup se jette dans ses bras en lui demandant des nouvelles de sa famille.

Encore un commis qui, n'ayant pas pu tuer le fils de son patron, trouvait commode d'en revenir au mot de Robert Macaire : « Embrassons nous et que ça finisse! »

Et l'on n'augmenterait pas ce garçon-là?... Ah! ce serait déshonorant pour le commerce parisien!

Louis Leroy.

La vente au numéro du CHARIVARI a lieu maintenant chez M. STRAUSS, 7, rue du Croissant.

IL EST BIEN ENTENDU QUE LE CHARIVARI, **dès que le siège sera terminé,** REPRENDRA SON ANCIEN FORMAT, AUQUEL IL N'A RENONCÉ MOMENTANÉMENT QUE POUR CAS DE FORCE MAJEURE.

Le Gérant, ALTAROCHE.

ALLUMETTES de sûreté. Christine Nilsson, 56, rue de Saint-Pétersbourg

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

PRIMES DU *CHARIVARI*

Tout abonné d'UN AN — dont l'abonnement aura été fait *en une seule fois* et *sans intermédiaire* — aura droit de recevoir *franco* et pendant une année

LE PETIT JOURNAL POUR RIRE

PARAISSANT TOUTES LES SEMAINES

huit pages de texte et de dessins comiques, 52 numéros par an.

Dans chaque numéro une caricature de Grévin.

Ceux qui le préfèreront pourront recevoir, comme précédemment,

LA TOILETTE DE PARIS

JOURNAL DE MODES

Paraissant deux fois par mois, avec une Gravure de modes coloriée dans chaque numéro, donnant par conséquent 24 livraisons par an, avec autant de planches; Nouvelles ou Romans dans le texte. — Quatre de ces numéros contiennent, en outre, de nombreux patrons.

LIVRES ET ALBUMS

Les abonnés d'UN AN qui aimeront mieux une prime de librairie pourront choisir un ouvrage ci-dessous : 1° **Histoire de Paris**, par M. TH. LAVALLÉE, superbe volume grand in-8° illustré de 107 vues; 2° **Gulliver**, édition magnifique avec 400 dessins de GRANVILLE; 3° **Voyages dans l'Inde du prince Soltykoff**, grand in-8°, 38 belles planches à deux teintes; 4° **Paul et Virginie**, beau volume in-8° illustré par BERTALL; 5° **La Chine ouverte**, ouvrage du plus haut interêt, 250 dessins variés; 6° Un de ces quatre albums comiques : **Cryptogame, le Docteur Faustus**, par Topfer; **la Chicane et l'Amour, Aimez-vous rire?** par Damourette, Talin, Quillenbois, etc., etc.

N. B. — Les primes ci-dessus, sauf le **Petit Journal pour rire** et la **Toilette de Paris**, qui seront expédiés *franco*, comme il a été dit, devront toutes être retirées directement dans nos bureaux, sans quoi l'Abonné devra joindre à sa demande la somme de **1** fr. **50** c. pour frais de port.

GRANDE PRIME EXCEPTIONNELLE

Le Charivari, désirant en outre faire un splendide cadeau à tous ses abonnés indistinctement, même à ceux de TROIS MOIS, leur offre à des conditions incroyables de bon marché **cette grande Prime exceptionnelle :**

L'HISTOIRE DES DEUX RESTAURATIONS
par A. DE VAULABELLE

huit volumes in-8°,
sera adressée également *franco* contre l'envoi de

25 FRANCS

Pris dans nos bureaux, ce dernier ouvrage sera donné pour

20 FRANCS

Nota. — Les abonnés d'un an qui auront pris une des primes gratuites pourront, en sus, contre l'envoi des sommes ci-dessus indiquées recevra ces deux primes exceptionnelles.

ABONNEMENS

PARIS

Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

ABONNEMENS

DÉPARTEMENS

Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —

L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité.
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, W. C.
London.

LE CHARIVARI

BULLETIN POLITIQUE

L'Officiel de ce matin publie en tête de ses colonnes un décret qui proroge de trois mois l'échéance des loyers parisiens.

La mesure était tellement indispensable qu'elle allait de soi, pour ainsi dire.

Nous regrettons seulement les termes dans lesquels elle a été formulée. Nous y voyons la source de perpétuels conflits et d'interminables débats.

Que dit en effet le nouveau décret?

Il commence par poser en principe que le bénéfice de la prorogation ne sera valable que pour les locataires qui déclareront *être dans la nécessité de recourir à un délai.*

Ce libellé emprunté au décret d'octobre est déjà fort vague et ouvre la porte à des interprétations infinies.

Mais la suite complique encore les choses.

L'article 2, en effet, et l'article 3 sont ainsi conçus :

Art. 2. En cas de contestation entre propriétaire et locataire, la déclaration prescrite par l'article 1er, devra être faite en personne par le locataire. S'il est dans l'impossibilité de se présenter, les motifs de son empêchement seront laissés à l'appréciation du juge de paix.

Art. 3. Le propriétaire sera admis à justifier que son locataire est en état de payer tout ou partie des termes échus.

Le locataire qui aura fait une fausse déclaration sera déchu du bénéfice de sa déclaration, sans préjudice de tous dommages-intérêts envers le propriétaire, s'il y a lieu.

En vérité ces dispositions nous semblent absolument inpraticables et grosses de difficultés insolubles.

Comment voulez-vous que votre propriétaire *justifie* que son locataire est en état de payer?

Est-ce par l'état général et ordinaire de sa fortune?

Mais prenez garde que les évènemens actuels ont mis en péril les fortunes les mieux assises, ou ont du moins imposé à plus d'un une gêne momentanée qui bouleverse toutes les conditions normales.

Et alors dans quelle voie entrerez-vous?

Imposerez-vous des vérifications à domicile? Un agent sera-t-il chargé de venir compter dans le tiroir de chacun les pièces de cent sous qui peuvent y rester?

Ce serait le plus monstrueux des attentats à l'inviolabilité domiciliaire.

Vous avez de tout temps protesté contre des perquisitions faites chez des particuliers en vue des subsistances, et vous permettrez dix fois pis encore.

Que si au contraire, comme il faut l'espérer, on recule devant un semblable moyen de contrôle, vos juges de paix iront à l'aveuglette, taillant et rognant suivant leur caprice ou d'après des indications absolument erronées.

Toujours le défaut radical des demi-mesures : l'impuissance.

S'il est des circonstances où la confiance dans la probité publique et dans le patriotisme individuel soient de rigueur, ce sont à coup sûr les circonstances que nous traversons.

Vous deviez vous en remettre à l'honneur des locataires ; il n'y avait pas d'autre issue.

Ceux qui seront de mauvaise foi vous échapperont toujours, car vous ne pouvez instituer une très sainte inquisition des loyers.

Vous ne pouvez aller chez les gens leur dire :

— Pardon, vous m'affirmez n'avoir pas de quoi payer. C'est ce que nous allons voir. Faites-nous le plaisir de découdre cette paillasse pour que nous nous assurions que vous n'y avez pas caché quelques rouleaux d'or. Maintenant passons à ce fauteuil.

Et ainsi de suite.

Non, vous ne pouvez recourir à de tels procédés, et, par conséquent, nous le répétons, les locataires de mauvaise foi vous berneront quand même.

Vous aurez simplement (fâcheux résultat s'il en fut) ôté aux locataires qui voudront payer le mérite de la spontanéité en semblant leur imposer par la menace ce qu'ils eussent fait de plein gré.

Mauvaise mesure à quelque point de vue qu'on se place.

Les propriétaires ne seront pas plus satisfaits, et l'on aura créé des antagonismes, envenimé des querelles là où l'intervention d'une fraternité intelligente pouvait et devait seule trouver la solution raisonnable.

Le Gaulois publie des fragmens du *Moniteur de Seine-et-Oise*.

Petit canard vit encore et continue à cancaner selon la formule.

On y apprend aux pauvres Versaillais que *le feu du Mont-Valérien a été éteint*!!!

On leur apprend aussi que les Saxons occupent Avron.

Peu importent ces bourdes. Le fait capital, c'est qu'on n'y donne aucune nouvelle du prince Charles, et qu'on y annonce que Chanzy marche en avant sans encombre.

Ces constatations imposent à Paris le devoir d'une sortie plus immédiate encore.

En avant!

Pierre Véron.

Bazaine a publié une brochure ; Bazaine plaide *pro glorià suâ*.

Nous ne pouvons qu'enregistrer le fait.

Nous attendrons les détails.

Mais il faudra un savon de première qualité pour laver ce linge sale-là !

Un de nos confrères, M. Beurtheret, aurait été tué à la prise de Tours.

Beurtheret était un brave cœur et un écrivain de talent.

Fidèle à la foi légitimiste, il savait défendre ce qui était sa conviction et ce que nous croyons avoir été son erreur avec un talent qui ne recourait jamais aux polémiques injurieuses, chères à certains champions du droit divin.

Les marins sont épiques.

Ils ont pris si bien leur parti du bombardement qu'ils font au milieu des projectiles leur cent de piquet sans s'émouvoir.

A tout instant on entend dans les forts :

Gare l'obus !... (*Une pause*). Trois dames et trois rois !... Encore un bonbon ! (*Nouvelle pause.*) Tierce au valet.

Et ils se garent si adroitement que les Prussiens en sont pour leurs frais de poudre.

Une bagatelle de 50,000 francs par jour.

Nous rappelons à nos lecteurs que nous continuons à recevoir au bureau du journal tous les dons en argent et en nature pour être transmis à la *Société de prévoyance*, qui achète à nos soldats des gants, bas, cache-nez, etc., etc.

LE PREMIER DE L'AN

Les boutiques de confiseurs ont été désertes le premier jour de l'an. La praline et la dragée étaient peu abondans ; mais leurs maigres échantillons n'ont pas même trouvé d'amateurs. Pour la première fois depuis cinquante ans le bonbon était vaincu par le légume.

Je n'ai vu qu'un seul cornet de papier peint et doré dans la rue ; l'enfant qui le portait après l'avoir vidé peut-être, s'en faisait un cornet acoustique pour mieux entendre la canonnade Krupp.

Le chocolat s'est mieux tenu. Il doit ce demi succès à ses qualités plus utilitaires. On déjeune avec des pastilles de cacao à la vanille, et peut-être plus d'une boîte a-t-elle été vidée incontinent dans la cafetière.

Une privation grave et dont les horticulteurs du Midi auront souffert au moins autant que les Parisiens, c'est celle des oranges. L'orange, qui à l'état naturel est l'ananas des classes moyennes et à l'état glacé une des friandises les plus goûtées des classes riches, n'a pu franchir les lignes prussiennes et a complètement fait défaut sur nos marchés. Guillaume n'en a pas laissé passer une seule ; Henri IV, à sa place, nous aurait fait la galanterie d'en remplir les trente-cinq mille obus envoyés sur Nogent et sur Rosny.

Et remarquez que cette absence ne laisse pas un petit vide... Paris est un vorace consommateur d'oranges, un vrai Gargantua. Il en dévore autant que de monarques.

Le 31 décembre et le 1er janvier en absorbent à eux seuls près de vingt millions, et cent millions suffisent à peine à la consommation de tout l'hiver. Voyez quel déficit — dans nos estomacs d'abord — et dans la bourse des producteurs de Marseille, de Valence et de Portugal.

Quant à ceux de Valence, tant pis pour eux ! Je ne les plains pas. L'Espagne mérite bien cela pour être allée susciter la candidature Hohenzollern.

Un frère de l'orange, qui a fait défaut également aux étalages du premier de l'an, c'est le marron, — le marron, qui glacé dans les laboratoires habiles devient les délices des gourmets du grand monde — et qui est un des mets les plus chers à la petite propriété, grillé dans la poêle trouée des Auvergnats et des Savoyards.

Pas de marrons, pas d'oranges à Paris !... autant vaut dire pas de premier de l'an !

Voilà bien des choses dont nous privent les Prussiens. Espérons qu'ils ne tarderont pas à nous priver aussi de leur présence !

E. Villers.

CHRONIQUE DU JOUR

Un détail bien curieux de l'occupation de Saint-Germain-en-Laye par les Prussiens est le choix du général chargé de commander la place conquise. L'officier supérieur investi de ces fonctions serait, dit *le Gaulois*, un habitant même de Saint-Germain, propriétaire dans cette ville depuis plusieurs années.

Le gaillard connaissant parfaitement le pays a su organiser au mieux la répartition de la contribution de guerre.

— Vous me peindrez devant Paris.
— Très bien ! avec le Mont-Valérien comme repoussoir.

Un cas que notre ami Léon Bienvenu fera bien de méditer, s'il reprend jamais sa thèse sur la fraternité dans l'avenir des Français et des Allemands.

—

Le bruit a couru dans plusieurs journaux de la mort de Napoléon III. Si l'ex-empereur, par coquetterie d'artiste, a tenu à savoir l'opinion exacte du public français sur son compte, il n'aura pas beaucoup lieu de se réjouir de l'épreuve. L'indifférence la plus complète a accueilli cette nouvelle. On n'a pas même crié : « Tant mieux! »

Quelques uns ont dit : « Ah! » d'autres ont dit : « C'est dommage!... ce n'est pas dans son lit qu'un misérable de cette espèce devait mourir! » Et voilà toutes les oraisons funèbres de celui qui fut acclamé par tant de millions de suffrages!

Quand tant de braves gens meurent tous les jours pour la patrie sans que nous puissions donner à chacun d'eux la part de regrets et de larmes qui lui est due, comment pourrions-nous accorder, je ne dis pas l'ombre d'une emotion quelconque, mais l'attention d'une minute seulement à la disparition de ce triste et fatal personnage?

—

On nous rapporte journellement les propos d'officiers, d'officiers supérieurs même touchant l'impossibilité d'une résistance sérieuse. Ces propos énervans, s'il en fut, ne méritent pas qu'on s'y arrête un seul instant, et sans vouloir rappeler aucun d'eux nous nous contenterons d'opposer à tous ces paroles de Napoléon Ier.

« Les braves militaires font la guerre et désirent la paix. »

—

« Le bombardement des Prussiens, dit *l'Electeur libre*, semble dirigé sur Belleville. »

Où diable *l'Electeur libre* a-t-il puisé ce renseignement inédit? Et dans quel but *l'Electeur libre* écrit-il de cette façon fantaisiste l'histoire du siège?

Serait-ce pour semer l'inquiétude dans la population de Belleville?... La phrase suivante : « Que Belleville ne soit pas inquiet » pourrait le faire supposer.

Cet excès de sollicitude ne peut que toucher Belleville, mais Belleville n'a pas besoin d'être rassuré.

—

L'utilité réelle du phénol Bobœuf dans le pansement des plaies d'armes à feu vient d'être constatée une fois de plus par le chirurgien du Grand-Orient de France.

« Toutes les plaies d'armes à feu qui m'ont passé sous les yeux, écrit le docteur Bécourt, ont été pansées au phénol et j'en ai retiré chaque fois un nettoiement de la plaie et une promptitude de cicatrisation qu'aucun autre mode de pansement ne m'avait procurés jusque là. Je le recommande donc en toute confiance à mes confrères des ambulances. »

« Hum! ne manquera-t-on pas de dire, voilà une petite note qui sent étrangement sa réclame. » A l'époque où nous sommes, nous devons tous notre publicité à la propagation des découvertes utiles, et d'ailleurs qu'est celui qui n'a jamais recommandé au lecteur un livre inutile et banal me jette aujourd'hui la première pierre!

—

— Papa, disait l'autre jour à table un gamin de huit ans qui commence à épeler son *histoire naturelle*, l'homme est un animal *carnivore*, n'est-ce pas?

— Oui, mon enfant, répondit gravement le père qui découpait une superbe côtelette de *chien*, et *canivore* aussi.

—

Un officier supérieur de la garde mobile demande un cheval de selle pour la durée du siège. Le cheval serait entretenu et échapperait aux réquisitions...

Oui, mais échapperait-il aux balles et aux éclats d'obus?

—

Sur le boulevard sombre. Il est onze heures du soir. Deux hommes cheminent côte à côte. On entend ce bout de dialogue :

— Et votre frère, est-il toujours dans le gaz?

— Toujours!

Un troisième passant trébuchant contre un obstacle :

— Il est bien heureux.

Gabriel Guillemot.

Le Gérant, ALTAROCHE.

ALLUMETTES de sûreté. Christine Nilsson, 56, rue de Saint-Pétersbourg

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

PRIMES DU *CHARIVARI*

Tout abonné d'UN AN — dont l'abonnement aura été fait *en une seule fois* et *sans intermédiaire* — aura droit de recevoir *franco* et pendant une année

LE PETIT JOURNAL POUR RIRE

PARAISSANT TOUTES LES SEMAINES

huit pages de texte et de dessins comiques, 52 numéros par an.

Dans chaque numéro une caricature de Grévin.

Ceux qui le préfèreront pourront recevoir, comme précédemment,

LA TOILETTE DE PARIS

JOURNAL DE MODES

Paraissant deux fois par mois, avec une Gravure de modes coloriée dans chaque numéro, donnant par conséquent 24 livraisons par an, avec autant de planches; Nouvelles ou Romans dans le texte. — Quatre de ces numéros contiennent, en outre, de nombreux patrons.

LIVRES ET ALBUMS

Les abonnés d'UN AN qui aimeront mieux une prime de librairie pourront choisir un ouvrage ci-dessous : 1° **Histoire de Paris**, par M. TH. LAVALLÉE, superbe volume grand in-8° illustré de 107 vues; 2° **Gulliver**, édition magnifique avec 400 dessins de GRANVILLE; 3° **Voyages dans l'Inde du prince Soltykoff**, grand in-8°, 38 belles planches à deux teintes; 4° **Paul et Virginie**, beau volume in-8° illustré par BERTALL; 5° **La Chine ouverte**, ouvrage du plus haut interêt, 250 dessins variés; 6° Un de ces quatre albums comiques : **M. Cryptogame, le Docteur Faustus**, par Topfer; **la Chicane et l'Amour, Aimez-vous rire?** par Damourette, Talin, Quillenbois, etc., etc.

N. B. — Les primes ci-dessus, sauf le **Petit Journal pour rire** et la **Toilette de Paris**, qui seront expédiés *franco*, comme il a été dit, devront toutes être retirées directement dans nos bureaux, sans quoi l'Abonné devra joindre à sa demande la somme de **1** fr. **50** c. pour frais de port.

GRANDE PRIME EXCEPTIONNELLE

Le Charivari, désirant en outre faire un splendide cadeau à tous ses abonnés indistinctement, même à ceux de TROIS MOIS, leur offre à des conditions incroyables de bon marché **cette grande Prime exceptionnelle** :

L'HISTOIRE DES DEUX RESTAURATIONS
par A. DE VAULABELLE

huit volumes in-8°,
sera adressée également *franco* contre l'envoi de

25 FRANCS

Pris dans nos bureaux, ce dernier ouvrage sera donné pour

20 FRANCS

Nota. — Les abonnés d'un an qui auront pris une des primes gratuites pourront, en sus, contre l'envoi des sommes ci-dessus indiquées recevra ces deux primes exceptionnelles.

QUARANTIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 c. VENDREDI 6 JANVIER 1871

ABONNEMENS

PARIS

Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

ABONNEMENS

DÉPARTEMENS

Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —

L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Permage exclusif de la Publicité
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, W. C.
London.

LE CHARIVARI

BULLETIN POLITIQUE

Parmi les dépêches et nouvelles glanées dans le fameux *Moniteur de Seine-et-Oise* il en est une qui, si le contenu en est exact, est faite pour causer une profonde impression de dégoût.

C'est celle qui nous montre *un certain nombre d'anciens députés* suivant le gouvernement de Tours pour guetter sa chute, comme les chacals suivent les armées pour guetter les morts, et cherchant à pousser par des intrigues ténébreuses à une paix déshonorante.

Il n'y a rien là d'ailleurs qui doive nous surprendre.

On a vu à l'œuvre cette Chambre piteuse qui fut le dernier et peut-être le plus laid produit de la candidature officielle.

Mais, par cela même qu'on les a vus à l'œuvre, les députés du second empire sont impuissans à tromper une fois de plus la population qui les connait trop bien. Tout le monde se rappelle l'attitude lamentable de cette majorité qui au mois de juillet acclamait la guerre avec un chauvinisme servile.

C'est assez qu'elle nous ait précipités dans une guerre folle et désastreuse. Elle ne couronnera pas son lugubre édifice par une honteuse capitulation.

Le préfet de Bordeaux a eu raison de le dire dans une proclamation, leur heure est mal choisie, et pour détourner la France de *lâches défaillances* il suffirait que ces défaillances-là lui fussent recommandées par des conseillers semblables.

La Journal des Débats a commencé la publication des rapports adressés de 1868 à 1870 par notre envoyé militaire à Berlin au ministère de la guerre, sur l'organisation des forces militaires de la Prusse et de la Confédération du Nord.

Le premier de ces documens date de 1868.

Quoique son préambule soit un peu trop empreint de cette satisfaction qui est un des défauts de notre nationalité, il n'en est pas moins vrai qu'on donnait là de précieuses indications à l'inepte gouvernement de Bonaparte.

L'auteur du rapport, en constatant notamment notre infériorité comme état-major, s'écrie à propos de nos ennemis :

« Que de connaissances de toute nature chez les officiers d'état-major, colonels, chefs d'escadron, capitaines qui servaient sous leurs ordres ! Je n'en connais pas un que tout général ne fût heureux d'employer à la guerre. Quelle garantie, je dirais presque quelle assurance et quelle tranquillité ne donnent pas à un général en chef des états-majors ainsi composés d'officiers intelligens, instruits et dévoués à leurs devoirs !

» Ma conviction est trop entière pour que je ne l'exprime pas une dernière fois : *Méfions-nous de l'état-major prussien!* »

Avertissemens inutiles. L'homme à qui ces avis s'adressaient était ce fataliste à l'esprit étroit qui, croyant à son étoile tout en sentant sa nullité, nous gouvernait avec l'outrecuidance du despote et l'avachissement du pacha ramolli.

C'est ce même personnage dont *le Siècle* nous racontait hier la conversation avec le ministre américain. Autant de mots, autant d'hypocrisies.

Inutile de relever ce qu'il y a d'odieux dans les imputations de ce malheureux qui insulte encore la France après l'avoir perdue. La vérité est faite sur ce point.

Mais ce qu'il y a de plus écœurant encore que les outrages de Bonaparte, c'est la duplicité avec laquelle il feint, dans cette conversation, un absolu désintéressement.

Le pauvre homme! Il est dégoûté du pouvoir, il veut vivre avec trois mille francs de rentes et élever des lapins à l'étranger!

C'est d'un idyllique à mourir de rire.

Mais soudain quand on lui montre la chaire fraiche le vieux loup se réveille.

Le correspondant du *New-York Herald* lui fait observer qu'il a peut-être tort de déclarer d'avance que toute cession de territoire est impossible.

« Dans l'hypothèse, lui dit le correspondant, que Votre Majesté puisse être rappelée au trône et que la France puisse désormais devenir prospère, quoique ayant perdu une portion de son territoire, il conviendrait peut-être à Votre Majesté de réserver entièrement une question de cette nature ? »

Et lui, alors laissant jaillir un semblant de flamme de son œil atone, de répondre :

— Au fait, vous avez peut-être raison.

Il est tout entier dans cette réplique le conspirateur de Strasbourg et de Boulogne. L'appétit lui revient aussitôt qu'on lui laisse entendre qu'il pourrait donner un coup de dent à la France. Il va même jusqu'à laisser échapper le secret de ses intimes espérances :

— Vous avez peut-être raison. Qu'importe qu'on perde l'Alsace et la Lorraine si je retrouve mon trône

Il ne le retrouvera pas, quoi qu'il pense et qu'il fasse.

Le déshonneur est semblable à ces marécages d'où l'on ne sort plus une fois qu'on y a mis le pied.

Pierre Véron.

Quelques journaux reviennent sur la question d'une Assemblée nationale.

Plus que jamais un pareil projet est une utopie ou une trahison.

Les Prussiens ont envahi une grande partie de notre territoire. Commençons par les chasser, nous voterons ensuite.

P. V.

UNE VÉRITABLE ALLEMANDE

Si quelque chose pouvait me consoler de nos malheurs, ce serait de voir à quelle hauteur de sentimens, à quelle délicatesse exquise ont atteint nos généreux ennemis.

Entre autres preuves — et il n'y a qu'à choisir dans le tas — j'ai été particulièrement touché de celle qui ressort d'une lettre adressée par une Dorothée quelconque à un Hermann prisonnier. Elle en écrivait long à son fiancé, l'aimable enfant ! Il y avait là tout un fleuve de tendresses, d'aveux ingénus, de bonnes petites recettes pour guérir les engelures et les rhumes de cerveau.

Et puis, tout à coup Dorothée soupirait cette phrase : « Ma chère âme, si tu assistes au pillage d'une boutique de bijoutier, ne manque pas d'y prendre quelque chose pour moi. A ton retour tu m'offriras ce gage de ta tendresse qui ne me quittera qu'avec la vie »

N'est-ce pas que la paupière se mouille en lisant cela ? Une jeune fille française n'aurait jamais été capable d'un pareil élan. — Amour et bijouterie !... Flamme éternelle et croix d'or !... L'émotion me gagne, remettons-nous.

Oui, Dorothée, je ne sais ce qu'il faut le plus admirer, ou de ta naïveté touchante ou de ton pur désintéressement !

Car enfin rien ne t'empêchait d'exiger du *plein*, et tu dédaignes de le mentionner. Tu ne penses même pas à réclamer le premier titre pour ton joyau. C'est-à-dire qu'Hermann te rapporterait du plaqué que tu lui en serais aussi reconnaissante. — Cœur d'or, va !

Etonnez-vous donc après cela de la supériorité du peuple allemand sur nous ! Hélas ! combien nos femmes me paraissent petites comparées à celles d'outre-Rhin !

En effet, est-il au monde quelque chose de plus saisissant, de plus grand, de plus vraiment national que cette pensée de pillage venant se mêler aux effluves du plus parfait amour ? — Je t'adore !... Mais pense au bijoutier. Je ne vis, je ne respire que pour toi !... Mais tâche d'entrer le premier dans la boutique enfoncée pour avoir le droit de choisir avant tous tes camarades.

Auprès de cette Dorothée-là Jeanne Hachette est en ruolz et Jeanne d'Arc en papier mâché !

Louis Leroy.

Mme X... a perdu ces jours derniers un adorable petit toutou qu'elle chérissait tendrement et auquel, pour plus de garantie, elle avait fait cadeau d'un adorable collier portant son nom et son adresse.

Madame avait inutilement prodigué les affiches et les promesses de récompense. En pareil cas, il ne suffit pas que la récompense soit honnête, bien qu'elle aide fortement les trouveurs à devenir comme la récompense.

Bref, Mme X... en avait fait son deuil, — ce qui peut se dire au naturel comme au figuré, — car elle s'était imposé le noir depuis cette perte cruelle.

Hier, en circulant, elle fut alléchée par un joli tas de petits oignons qu'une jeune fille exposait sur le trottoir... O signe des temps ! il y a six mois il y aurait eu là de quoi faire fuir une élégante ; et cela suffit pour attirer aujourd'hui les plus coquettes et les plus huppées.

Mme X... avait entamé déjà un dialogue de marchandage, lorsqu'elle aperçut au bras de la jeune fille le collier de son toutou. Il n'y avait pas à s'y tromper : — d'une part, ce collier était de valeur exceptionnelle, presqu'un bijou d'orfèvrerie ; — d'autre part, on pouvait y lire l'inscription de rigueur : « J'appartiens à Mme X..., rue..., n°... »

Après une courte explication, Mme X... requit l'arrestation de la jeune fille qui déclara avoir reçu ledit collier comme cadeau d'étrennes d'un amoureux, jeune voyou donnant à la police correctionnelle les plus belles espérances.

Naturellement on a recherché le galant et on a fini par l'appréhender insolemment coiffé d'une casquette découpée avec beaucoup d'art dans la peau du toutou. La tête servait de visière, et la queue flottait élégamment sur les épaules... un vrai chef-d'œuvre !

Mme X... a mis cette remarquable dépouille sous un globe de cristal dans son boudoir... Honneur insigne pour Gavroche, mais faible consolation pour madame.

Comme les émotions excitées par cette relique menacent d'être plus souvent poignantes que douces, les amis de Mme X... lui conseillent de s'en séparer, et

John Bull ayant tout l'air de se préparer à faire l'échec à la reine.

l'un d'eux lui a même donné une idée qui sera probablement mise à exécution.

Il s'agirait de donner la casquette à l'œuvre de secours aux victimes de la guerre, au profit de laquelle des ventes pleines d'intérêt sont faites tous ces jours-ci au ministère de l'instruction publique.

Nul doute que, la charité aidant, cette curieuse coiffure n'y atteignît aux enchères un prix élevé, tant par sa valeur intrinsèque que par la bizarrerie de son origine.

Nous verrons bien.

E. Villiers.

CHRONIQUE DU JOUR

Ma dernière chronique dans laquelle j'essayais de soutenir que nous ne devions pas, après la guerre, continuer à considérer les Prussiens comme des chiens galeux a scandalisé quelques personnes. Je m'en doutais bien.

Quoi qu'en disent les gens qui ont pris la peine de me maudire, je persiste à croire que nous ne sommes pas si loin de compte que ça paraît au premier abord.

Tout dépend du point de vue.

Si l'on considère la guerre au point de vue de la République, c'est-à-dire des peuples, elle vous apparaît tout autre que lorsqu'on l'examine au point de vue des frontières, c'est-à-dire des trônes.

Mais les frontières... qu'est-ce que c'est que ça? Des cancans que les rois ont fait courir.

Quelle chance!... *La Liberté*, prenant en pitié nos misères, vient de publier dans ses colonnes le MOYEN DE... CONSERVER LE GRUYÈRE.

Pour paraître ces jours-ci dans la même feuille :

1° Un procédé pratique pour ouvrir les huitres;

2° Une manière certaine de faire rôtir le gigot de mouton à point;

3° Un moyen mécanique de confectionner les tartines de beurre frais.

La série doit se terminer par un *Petit guide du touriste en Suisse*, à l'usage des Parisiens qui désireraient aller passer leurs fêtes de Noël sur les bords du lac de Genève.

—

M. Pasdeloup, malgré ses cinquante ans, vient de se faire inscrire parmi les volontaires de son bataillon.

Voilà un chef d'orchestre qui a bien conduit les autres et qui se conduit bien à son tour.

—

Tout le monde est d'avis qu'il faut absolument mettre un terme à la guerre et en remettre deux à tous les locataires de Paris.

—

Le bruit s'est répandu qu'IL venait de... mourir à Wilhelmshohe.

Cela ne m'étonnerait pas. Il n'y a de la chance que pour ces gens-là.

—

Un conseil à certains photographes :

Il ne me paraît guère de saison, messieurs, d'exposer à vos vitrines des Républiques de fantaisie sur le bonnet desquels le public parisien reconnaît aisément les traits de demoiselles naguère à la mode.

Cela produit un effet assez écœurant de voir les déesses du bas empire prêter leurs faciès encore tout *enlubriqués* pour figurer la République qui doit, nous l'espérons du moins, nettoyer leurs anciennes ordures.

Cette anomalie est regrettable et choquante, car, en bonne conscience, je ne vois entre ces dames et leur modèle qu'un seul rapprochement : la devise de UN pour tous.

Si c'est à cause de cela, n'en parlons plus.

—

Un mot nature cueilli sur le rempart.

Il n'y a pas cinq minutes qu'un sergent vient d'installer son poste qu'il y voit rentrer un de ses hommes.

— Garde Pichenet, dit-il sévèrement, d'où venez-vous déjà ?

— Sergent Tissot, reprend humblement le garde en défaut, je viens de... de *boire un verre*.

— Comment!... F...ichtra! vous sortez comme ça sans me prévenir!...

— Mon sergent... je...,

— Dame!... j'aurais été avec vous.

Léon Bienvenu.

Le Gérant, ALTAROCHE.

ALLUMETTES de sûreté. Christine Nilsson, 56, rue de Saint-Pétersbourg

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

PRIMES DU *CHARIVARI*

Tout abonné d'UN AN — dont l'abonnement aura été fait *en une seule fois* et *sans intermédiaire* — aura droit de recevoir *franco* et pendant une année

LE PETIT JOURNAL POUR RIRE

PARAISSANT TOUTES LES SEMAINES

huit pages de texte et de dessins comiques, 52 numéros par an.

Dans chaque numéro une caricature de Grévin.

Ceux qui le préfèreront pourront recevoir, comme précédemment,

LA TOILETTE DE PARIS

JOURNAL DE MODES

Paraissant deux fois par mois, avec une Gravure de modes coloriée dans chaque numéro, donnant par conséquent 24 livraisons par an, avec autant de planches; Nouvelles ou Romans dans le texte. — Quatre de ces numéros contiennent, en outre, de nombreux patrons.

LIVRES ET ALBUMS

Les abonnés d'UN AN qui aimeront mieux une prime de librairie pourront choisir un ouvrage ci-dessous : 1° **Histoire de Paris**, par M. TH. LAVALLÉE, superbe volume grand in-8° illustré de 107 vues; 2° **Gulliver**, édition magnifique avec 400 dessins de GRANVILLE; 3° **Voyages dans l'Inde du prince Soltykoff**, grand in-8°, 38 belles planches à deux teintes; 4° **Paul et Virginie**, beau volume in-8° illustré par BERTALL; 5° **La Chine ouverte**, ouvrage du plus haut intérêt, 250 dessins variés; 6° Un de ces quatre albums comiques : **M. Cryptogame, le Docteur Faustus**, par Topfer; **la Chicane et l'Amour, Aimez-vous rire?** par Damourette, Talin, Quillenbois, etc., etc.

N. B. — Les primes ci-dessus, sauf le **Petit Journal pour rire** et la **Toilette de Paris**, qui seront expédiés *franco*, comme il a été dit, devront toutes être retirées directement dans nos bureaux, sans quoi l'Abonné devra joindre à sa demande la somme de **1** fr. **50** c. pour frais de port.

GRANDE PRIME EXCEPTIONNELLE

Le Charivari, désirant en outre faire un splendide cadeau à tous ses abonnés indistinctement, même à ceux de TROIS MOIS, leur offre à des conditions incroyables de bon marché **cette grande Prime exceptionnelle :**

L'HISTOIRE DES DEUX RESTAURATIONS
par A. DE VAULABELLE

huit volumes in-8°,

sera adressée également *franco* contre l'envoi de

25 FRANCS

Pris dans nos bureaux, ce dernier ouvrage sera donné pour

20 FRANCS

Nota. — Les abonnés d'un an qui auront pris une des primes gratuites pourront, en sus, contre l'envoi des sommes ci-dessus indiquées recevra ces deux primes exceptionnelles.

QUARANTIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 c. SAMEDI 7 JANVIER 1871

297

ABONNEMENS

PARIS

Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

ABONNEMENS

DÉPARTEMENS

Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —

L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, W. C.
London.

LE CHARIVARI

BULLETIN POLITIQUE

On avait fait trop d'honneur à nos ennemis en supposant qu'ils reculeraient devant l'effroyable cruauté d'un bombardement.

Les docteurs en psychologie carnassière qui fleurissent de l'autre côté du Rhin vont être satisfaits. On a commencé à tuer les femmes, les vieillards et les enfans

Il paraît, du reste, que la besogne presse et que les Prussiens ne peuvent plus attendre. C'est là un indice favorable dont nous avons lieu de nous féliciter.

Quant à la population, elle est admirable de sang-froid et d'intrépidité.

Psychologiquement c'est une affaire manquée, ô Bismark-Bomba!

Et dire qu'à l'heure où le bonapartisme déchaine sur nos têtes cet ouragan de fer se trouvent encore à Londres des journalistes français pour conseiller à notre malheureux pays de reprendre l'héritier de l'homme de Sedan! *Le Moniteur de Seine-et-Oise*, si naturellement empressé de reproduire des articles déshonorans, se fait un jeu cruel de nous jeter à la face cette injure de nos concitoyens.

La Situation, feuille stipendiée de Londres, s'exprime en ces termes :

« Oui, nous engageons l'impératrice à traiter avec la Prusse et la Prusse à traiter avec l'impératrice régente, parce que, dès que la noble femme aura manifesté la volonté d'arrêter l'effusion de sang, le roi Guillaume sera tenu, par sa propre dignité, d'user envers elle de procédés que ne sauraient attendre de lui ni les auteurs de la guerre à outrance, ni les prétendans disposés à profiter des malheurs de leur patrie pour ceindre leur front d'une couronne... »

On ne sait trop si ce langage est plus odieux que ridicule.

Oser parler des auteurs de la guerre!

Comme si le seul et unique auteur n'était pas Bonaparte et compagnie!

Et quelle maladresse dans cet aveu que la Prusse traitera plus volontiers avec un gouvernement pseudo-impérial! N'est-ce pas confesser par cela même que la Prusse comprend que ce gouvernement seul peut avilir assez la France pour qu'on n'en ait plus rien à redouter?

La Situation, du reste, ne rêve pas seulement une régence, elle espère bien que le héros du coup d'Etat, s'il n'est plus le premier tenor de la troupe en sera encore le souffleur.

« Dieu merci, dit-elle, nous n'en sommes pas à désirer que le prince impérial ait franchi de sitôt les années qui le séparent de l'âge viril. Le prisonnier de Wilhem hœhe vit encore; c'est le comte de Bismark qui l'a dit, et le chancelier de l'Allemagne du Nord ne dit rien d'inutile. »

Bien entendu, pour réaliser cette entrée solennelle, on est résolu à faire un 2 décembre avec collaboration de la Prusse et à faire feu de compte à demi sur les Parisiens.

C'est encore *la Situation* qui le constate dans ces termes grotesques :

« L'impératrice régente, grandie par trois mois d'épreuves et de prières ferventes, n'a pas, que nous sachions, perdu le sang du Cid qui coule dans ses veines; et nous rendons cette justice aux hommes de l'empire de croire que, s'ils ont su être assez courageux pour subir l'abstention, tant que les souverains leur ont dit : Laissez faire! ils seront assez dévoués pour encourir toutes les responsabilités, quand ils leur diront : Marchez! »

Le Sang du Cid désarme en faisant éclater de rire. Inutile d'insister. Cela tourne trop à la *grande du-*

chesse. Qu'Offenbach mette cela en musique pour ses concitoyens!

Le même numéro du *Moniteur de Seine-et-Oise* reproduit un article du *Moniteur prussien* qui nous renseigne complètement sur les intentions de l'ennemi.

Il faut lire ce chef-d'œuvre. Il faut entendre ce journal déclarer que le *royal généralissime* ne reviendra pas sans avoir atteint *le but d'honneur* qu'il se propose.

Ce *but d'honneur*, c'est tout simplement l'égorgement d'une centaine de mille hommes afin de mieux pouvoir à son retour fonder la tyrannie sur le militarisme.

Le Moniteur prussien n'a d'ailleurs pas des expressions moins charmantes d'à-propos quand il parle de nous.

« Les armées prussiennes, dit-il, font en ce moment une pénible campagne d'hiver, au milieu d'une population dont les passions et les faiblesses nationales sont exploitées,—afin de pousser au combat le peuple tout entier. »

Ainsi, pour celui qui a écrit ces lignes, vouloir combattre jusqu'à la mort pour préserver sa patrie du déshonneur et du pillage, c'est une faiblesse!

C'est une faiblesse aussi que de ne pas se courber devant la force brutale, que de donner sa vie pour ne pas laisser démembrer son pays.

Les Allemands n'auraient-ils donc pas cette faiblesse-là, le cas échéant, qu'ils traitent avec ce mépris le plus saint de tous les sentimens?

Ce n'est pas tout :

Il faut voir de quel air de sainte n'y touche le *Moniteur prussien* soupire en baissant modestement les yeux ces phrases élégiaques :

« La guerre, que nos armées ont toujours eu à cœur de faire selon les lois de la civilisation européenne, est dénaturée en France de la façon la plus triste.

» Dans ces tristes conditions, la tâche de nos armées est lourde et difficile. Elles la remplissent de manière à satisfaire le peuple allemand et à lui faire honneur.»

Elle arrive avec une opportunité sinistre cette invocation aux lois de la civilisation, c'est à l'heure où les obus emportent dans les rues la tête des vieilles femmes de quatre-vingts ans!

Mais puisque l'Allemagne est *satisfaite*, que voulez-vous de plus?

Admirons cette satisfaction-là, mais sans l'envier, grand dieu!

Pierre Véron.

ÉCHOS.

Un marchand établi dans un quartier de petites dames habituées à circuler principalement à la lueur du gaz, a pris, comme tant d'autres, le parti de fermer sa boutique au crépuscule depuis qu'a cessé la distribution du luminaire commun.

Un ami lui adressait à ce propos des paroles de condoléance :

— Vous devez perdre beaucoup à rester clos de si bonne heure?

— Il me semble, au contraire, que vous vendiez passablement le soir.

— C'est vrai, mais je vendais à crédit.

Il n'est pas de circonstances, si pénibles qu'elles soient, qui n'inspirent quelques mots à la gaieté parisienne.

On parlait, l'autre jour, de la rareté et de la cherté du combustible.

— Tant pis pour les célibataires, dit une dame, dans la plupart des ménages, grâce aux bons soins de la femme, le bois ne manque jamais.

Le mot suivant vient de la même source.

On racontait, dans un dîner du jour de l'an, que le restaurateur Voisin a payé la trompe de l'éléphant quatre-vingts francs le kilo.

— C'est une ressource précieuse, dit un convive, dans une ville où il y a tant de maris trompés.

Un instituteur à bout de patience tançait vertement un élève ignare et têtu, d'une famille réfugiée de la banlieue :

— Tu ne seras jamais bon à rien; tu es un âne.

— Comment, repartit l'enfant, un âne bon à rien? Papa vient de vendre le sien neuf cents francs au restaurateur du coin.

A côté de la mère Michel qui s'ôte le morceau de la bouche pour le donner à son chat, il existe une autre mère Michel plus égoïste qui calcule qu'au prix où sont les viandes de toutes sortes, un chat bien placé peut vous nourrir pendant un mois au lieu de vous affamer pendant quinze jours!

Convaincue de cette vérité, une portière de notre connaissance a commis la petite infamie d'échanger son matou bien aimé contre dix litres de lait.

Et comme les voisins lui reprochaient cette faiblesse :

— Que voulez-vous, a-t-elle dit, c'est pour mon café à la crême! Je lui en ai tant donné à ce pauvre trésor! Il était bien juste qu'il m'en rendît!

Argus.

CHRONIQUE DU JOUR

L'écrivain qui, dans *le Temps*, rédige les articles quotidiens sous la rubrique : LE SIÉGE, me comble à l'heure présente d'une véritable stupefaction.

Où le gouvernement par la plume du général Schmitz trouve à peine à glaner quelques engins, lui, tous les jours, il trouve matière à quatre, cinq colonnes, longues, compactes, épaisses. Et il ne se borne pas aux faits et gestes de la zône parisienne, les départemens aussi ont leur part, leur grosse part dans ces commentaires.

Vous manquez de nouvelles? En voici!... des détails? en voilà! Vous ignorez où est Chanzy?... Il le sait, lui; il sait tout!... Le 20, Chanzy, attaqué par des forces supérieures, se trouvait placé de telle ou telle façon. Il avait à sa droite telle division composée de tels et tels régimens; à sa gauche tel autre. — Il était huit heures trente-cinq quand le feu commença: à neuf heures vingt-cinq l'aile gauche des Prussiens faiblissait, mais l'aile droite recevai

LE JOUR DES ROIS

Pauvre Angleterre! tout mangé sans elle!

trois brigades et demie de renforts arrivées treize pièces de 24, dont le feu nourri obligea vers dix heures quarante notre aile gauche à se replier à son tour...

Ainsi de suite durant cinq, six, sept cents lignes.

Où diable notre cher confrère prend-il toutes ces belles choses? Où se fournit-il de pareils documens? D'où cette marée, sans cesse renouvelée, lui vient-elle?

—

A propos de confrères, un qui nous la bâille belle encore, c'est notre confrère du *New-York Herald*. Vous avez peut-être lu sous forme de dialogue le long entretien qu'il prétend avoir eu en fin novembre avec le prisonnier de Wilhelmshohe?...

C'est assez inepte pour être du Bonaparte, mais à coup sûr le Marx-américain y a mis beaucoup du sien. Napoléon III! faire fi de la couronne non-seulement pour lui, mais aussi pour son rejeton! Voilà un trait d'imagination pure qui pour tout homme sérieux entache le récit de fantaisie et de mensonge.

Ce n'est pas la première fois que les journalistes américains vont visiter dans sa royale geôle l'homme de Sedan. Rien ne leur coûte quand il s'agit de satisfaire la curiosité malsaine de leur public. Ainsi, on nous assure que des propositions très sérieuses sont faites en ce moment à l'individu ex-impérial pour le décider à une exhibition publique dans les diverses bourgades des Etats-Unis. Barnum doit tressaillir de jalousie dans sa tombe.

Il en coûterait deux dollars pour le voir avec son Pietri; sans son Pietri un dollar et demi. La promenade serait de dix-huit mois, au bout desquels l'exhibé toucherait *trois millions* pour sa part. Le pauvre homme a quitté le trône dans une telle pénurie de toutes choses, qu'il est fort possible que le marché se conclue d'ici peu.

—

Nous avons sous les yeux la médaille dont plusieurs de nos confrères ont parlé (dite *médaille* ou plus exactement: *Jeton de présence du siège*), et qui va être frappée en commémoration du siège de Paris.

Sur une face se détache en un relief d'un dessin charmant et d'une précision étonnante la *ville de Paris*, entourée de ses défenseurs: un marin, un soldat, un mobile, un garde national, avec ces mots au-dessus: *Défense de Paris*. 1870.

Sur l'autre face on lit: *République française. Jeton de présence*, et dans l'espace laissé libre au centre chaque citoyen pourra faire graver son nom.

C'est un souvenir que chacun voudra posséder et conserver et que les absens à cette heure suprême nous envieront plus tard.

—

Entre autres nouvelles nous lisions celle-ci l'autre soir:

« M. de Gramont est arrivé à Saint-Pétersbourg »

Si c'est un pigeon qui nous a apporté celle-là, la noble bête a dû gémir plus d'une fois dans sa course aérienne de cette surcharge si inutile et si indifférente au peuple assiégé.

Vraiment, il est à Saint-Pétersbourg, le bel Agénor?... Eh! grand dieu, qu'il y reste!

—

Par suite de la réquisition des chevaux, les omnibus ont dû modifier singulièrement leur service dans ces derniers temps. Ils sont devenus d'une extrême rareté et cessent d'être accessibles à tous.

— *Omnibus! omnibus!...* grommelait hier un pauvre diable qui attendait son tour depuis plus d'une heure, et que je reconnus pour être un ancien pion de Louis-le-Grand. Et ce n'est pas une dérision! C'est *pluribus* qu'il faudrait dire!... et pas même *pluribus... Paucis!*

—

La corportion des marchands de vin a voulu elle aussi offrir *un canon* au gouvernement de la défense nationale.

Dans la réunion qui eut lieu à cet effet, un membre fit observer qu'un seul canon pour une corporation si nombreuse paraîtrait bien mesquin.

— Combien sont-ils ces messieurs? demanda quelqu'un.

— Je ne sais pas au juste, dix ou onze.

— Le fait est qu'alors *un canon* ça ne suffit pas... Eh bien! va pour *la tournée complète*.

Gabriel Guillemot.

La vente au numéro du CHARIVARI a lieu maintenant chez M. STRAUSS, 7, rue du Croissant.

Le Gérant, ALTAROCHE.

ALLUMETTES de sûreté. Christine Nilsson, 56. rue de Saint-Pétersbourg

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

PRIMES DU *CHARIVARI*

Tout abonné d'UN AN — dont l'abonnement aura été fait *en une seule fois* et *sans intermédiaire* — aura droit de recevoir *franco* et pendant une année

LE PETIT JOURNAL POUR RIRE

PARAISSANT TOUTES LES SEMAINES

huit pages de texte et de dessins comiques, 52 numéros par an.

Dans chaque numéro une caricature de Grévin.

Ceux qui le préfèreront pourront recevoir, comme précédemment,

LA TOILETTE DE PARIS

JOURNAL DE MODES

Paraissant deux fois par mois, avec une Gravure de modes coloriée dans chaque numéro, donnant par conséquent 24 livraisons par an, avec autant de planches; Nouvelles ou Romans dans le texte. — Quatre de ces numéros contiennent, en outre, de nombreux patrons.

LIVRES ET ALBUMS

Les abonnés d'UN AN qui aimeront mieux une prime de librairie pourront choisir un ouvrage ci-dessous: 1° **Histoire de Paris**, par M. TH. LAVALLÉE, superbe volume grand in-8° illustré de 107 vues; 2° **Gulliver**, édition magnifique avec 400 dessins de GRANVILLE; 3° **Voyages dans l'Inde du prince Soltykoff**, grand in-8°, 38 belles planches à deux teintes; 4° **Paul et Virginie**, beau volume in-8° illustré par BERTALL; 5° **La Chine ouverte**, ouvrage du plus haut interêt, 250 dessins variés; 6° Un de ces quatre albums comiques: **M. Cryptogame**, **le Docteur Faustus**, par Topfer; **la Chicane et l'Amour**, **Aimez-vous rire?** par Damourette, Talin, Quillenbois, etc., etc.

N. B. — Les primes ci-dessus, sauf le **Petit Journal pour rire** et la **Toilette de Paris**, qui seront expédiés *franco*, comme il a été dit, devront toutes être retirées directement dans nos bureaux, sans quoi l'Abonné devra joindre à sa demande la somme de **1** fr. **50** c. pour frais de port.

GRANDE PRIME EXCEPTIONNELLE

Le Charivari, désirant en outre faire un splendide cadeau à tous ses abonnés indistinctement, même à ceux de TROIS MOIS, leur offre à des conditions incroyables de bon marché **cette grande Prime exceptionnelle:**

L'HISTOIRE DES DEUX RESTAURATIONS

par A. DE VAULABELLE

huit volumes in-8°,

sera adressée également *franco* contre l'envoi de

25 FRANCS

Pris dans nos bureaux, ce dernier ouvrage sera donné pour

20 FRANCS

Nota. — Les abonnés d'un an qui auront pris une des primes gratuites pourront, en sus, contre l'envoi des sommes ci-dessus indiquées recevra ces deux primes exceptionnelles.

QUARANTIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 c. DIMANCHE 8 JANVIER 1871

ABONNEMENS

PARIS

Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

ABONNEMENS

DÉPARTEMENS

Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —

L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, W. C.
London.

LE CHARIVARI

BULLETIN POLITIQUE

Et les obus pleuvaient toujours!... Toujours aussi la population parisienne conservait en face de cette nouvelle guerre son inébranlable fermeté et sa résolution inflexible.

Qu'il nous soit permis de le dire toutefois, il nous est impossible de prendre plaisir à la lecture des articles (bien intentionnés sans doute) qui s'évertuent à nous montrer les Parisiens jouant aux bombes comme les gamins jouent aux billes.

L'heure est trop solennelle pour que les gavrochades soient de mise. Ces trafics à prix fixe d'éclats de projectiles, cette badauderie enfantine qui s'en va guetter le joujou qui tue, tout cela ne convient pas à la dignité d'une nation qui traverse une crise semblable à celle par laquelle nous passons.

Que dans le premier moment, comme pour protester plus dédaigneusement et pour braver le danger avec plus de crânerie, on se soit laissé aller à ces espiègleries périlleuses, la chose se peut admettre.

Mais la presse, croyons-nous, aurait grand tort de pousser le sentiment public dans cette voie-là.

Nous faisons de l'histoire et non pas de la nouvelle à la main.

On n'a pas ouï dire, que je sache, que Strasbourg et les villes héroïques qui ont fait de si belles résistances se soient jamais livrées à ces fantaisies de carrefour.

Tout est grave dans l'heure présente.

Les obus dont on se dispute les débris pour les négocier ensuite, ces obus sont trop souvent teints du sang d'innocentes victimes. Les lambeaux de chair se débitent-ils par dessus le marché?

Encore une fois, toujours sérieux et recueillis, ni fanfaronnade, ni faiblesse.

Le vrai courage s'affirme par l'impassibilité. Au baptême du feu, on ne doit pas courir ramasser les dragées comme s'il s'agissait d'une fête.

Il n'est pas moins important que les journaux s'abstiennent de faire connaître à l'ennemi les points sur lesquels tombent leurs projectiles.

Les Prussiens, en effet, ont évidemment un objectif.

Leur dire : « Vous avez frappé ici ou là, » c'est comme si on leur disait :

— Tirez un peu plus à droite, s'il vous plait... Encore!... Encore!... Là!... vous y êtes.

La curiosité doit faire relâche lorsqu'il s'agit des intérêts publics et du salut de Paris entier.

Les renseignemens reçus sur les armées du dehors continuent à laisser planer la plus complète incertitude sur leurs opérations.

Comment, lorsque l'évidence démontre que l'investissement est poussé à la plus extrême rigueur, comment le *Journal de la Guerre* a-t-il la naïveté d'insérer des correspondances comme celle qu'il publiait hier?

Cette correspondance, datée de Versailles et qui a plutôt l'air d'avoir été fabriquée rue Tiquetonne ou rue du Vert-Bois, prétend que des espaces considérables dans certains bois sont absolument dégarnis de surveillance. Alors pourquoi les gens qui écrivent de telles sornettes au *Journal de la Guerre* ne passent-ils pas par ces bois-là pour venir, *sans danger*, nous apporter des nouvelles d'où dépend peut-être le sort de la France?

Il est grand temps que les lecteurs trop crédules cessent de se laisser prendre à ces sornettes bonnes à énerver le patriotisme en lui infligeant des séries successives de désillusions.

Les maires de Paris ont été reçus par le général Trochu, qui leur a adressé un discours dont la durée a été de trois heures.

Dans cette entrevue, le général aurait fait en quelque

sorte le complet historique du siège de Paris, expliquant et ses plans et les obstacles par lui rencontrés.

On ne dit pas qu'aucun des assistans ait soulevé la moindre objection.

Soit ! Mais après la parole l'action. Paris attend autre chose que des discours, si éloquens qu'ils puissent être.

Nous croyons savoir du reste qu'il n'attendra pas longtemps.

A ce propos, un journal annonce qu'une affiche proposant le triumvirat de MM. Favre, Trochu et Dorian devait être apposée sur les murs au nombre de cent mille exemplaires.

Jusqu'ici nous n'avons rien vu venir et nous nous en félicitons.

En quoi en effet ceux qu'on désigne seraient-ils plus capables de rendre service au pays s'ils étaient réduits à cette trinité incompréhensible ?

On ne pourrait guère invoquer à l'appui de cette excentrique proposition que le proverbe *Numero deus impare gaudet*. Et franchement ce n'est pas assez.

Au reste, ce qu'il faut constater, c'est que tous ceux qui proposent de remédier aux défauts de la situation actuelle paraissent également embarrassés quand il s'agit de spécifier le remède.

On dit bien : Il faut des hommes ! Mais quels hommes ? Il faut des généraux ! Mais quels généraux !

Il faut vaincre ? Mais par quels procédés !

Là on s'arrête ou l'on patauge dans les théories brumeuses.

Ah ! que celui qui croit avoir une formule parle donc. On sera trop heureux de l'écouter, d'où qu'il vienne.

Mais à condition qu'il aura quelque chose à dire.

Pierre Véron.

Entre autres preuves de l'ineptie des gens du second empire, on a retrouvé dans les *Papiers des Tuileries* plusieurs rapports dans lesquels divers ministres de la guerre ou officiers supérieurs chargés d'examiner le système d'artillerie Krupp ont tous conclu par ces mots :

« *Rien à en faire !* »

Etait-ce bêtise... ou trahison ?

L'AFFAIRE BELMONTET

M. Belmontet, qui, s'il est à quelque distance de Victor Hugo comme poète, ne le cède nullement à Cadet Roussel comme bon enfant, avait un jour recommandé un quidam pour la croix d'honneur.

Cette recommandation, chose de sa nature fort banale, aurait passé inaperçue comme tant d'autres, que M. Belmontet s'en serait médiocrement soucié. Peut-être même n'y pensait-il déjà plus, lorsqu'il reçut du chef du cabinet de l'ex-empereur une lettre aigre-douce lui annonçant que son protégé avait été condamné vingt ans auparavant pour escroquerie et lui recommandant d'*être plus discret* à l'avenir dans ses présentations.

M. Belmontet se défend d'avoir connu aucuns mauvais antécédens à son protégé (cela ne fait de doute pour personne). Il devait le croire d'autant plus recommandable qu'il jouissait d'une bonne position dans le parti impérialiste et qu'il avait même reçu récemment les félicitations de l'empereur. C'est le cas de dire que l'homme de Sedan serait fort à plaindre s'il n'avait pas mieux placé ses petites économies que ses complimens.

Après tout, ajoute M. Belmontet (et c'est là le curieux de l'épisode), vous me paraissez bien chatouilleux aujourd'hui, et vous n'avez pas toujours eu de si vifs scrupules. On pourrait vous citer tel homme condamné pour une vilenie de qui vous avez fait un haut diplomate, — tel autre, repris de justice, qui a obtenu de vous un poste administratif important, etc.

N'est-ce pas édifiant ?

Les rieurs, cette fois, ne sont pas contre M. Belmontet. Il est vrai qu'il a écrit sa lettre en prose.

Paul Girard.

La Gazette de la Croix, — on ne dira pas que cette feuille nous est vendue ! — porte au compte de nos envahisseurs un de ces coups de main qui rappellent les plus beaux jours de Fra-Diavolo.

Elle raconte sans fard l'enlèvement par la soldatesque allemande de deux journalistes d'Amiens coupables d'offenses envers le roi de Prusse.

Ladite soldatesque a mis à 50,000 francs le chiffre de leur rançon. A ce seul prix nos confrères reverront leurs foyers. Cinquante mille francs, ni plus ni moins. C'est à prendre ou à laisser.

Le journal allemand néglige de nous apprendre si une oreille de chacun des journalistes français accompagnait la sommation pécuniaire faite à leur famille et si les 50,000 francs devaient être déposés la nuit dans une carrière abandonnée ou dans un tronc d'arbre.

N'importe. Ce qu'il est précieux pour nous de constater, c'est que la gent porte-casque, si méticuleuse en tous points, n'oublie pas de coter son honneur comme le reste. L'honneur du roi Guillaume est tarifé. Qu'on se le dise ! ou mieux qu'on se cotise !

Paul Parfait.

CHRONIQUE DU JOUR

Sous ce titre piquant : *l'Institut jugé par l'empire, le Temps* vient de publier un document assez curieux trouvé dans la bibliothèque particulière de l'ex-empereur aux Tuileries. Ce sont des notes rapides, succinctes, sur chaque membre de la vénérable Compagnie, résumant les travaux, le caractère et surtout les tendances politiques de chacun.

En dix ou douze lignes le bonhomme est toisé — au point de vue bonapartiste, bien entendu ; et d'un coup d'œil, l'ex-locataire des Tuileries savait tout ce qu'il lui importait de savoir : *dévoué* ou *non dévoué*. Car en fait d'art ou de littérature pour ce régime tout était là.

Ingres était dévoué, Hase était dévoué, Stanislas Julien dévoué... et qui encore ? Nisard, Laferrière archi-dévoués, dès-lors très dignes d'être de l'Institut. *Racca* pour les autres.

Le chapitre *Victor Hugo* est d'une éloquence particulière. La page qui lui était consacrée est restée blanche. L'indignation, cette fois, a dû paralyser la verve de l'auteur de ces petits croquis. Sa main a lâché la plume pour se

CROQUIS PAR CHAM.

LE JOUR DES ROIS.

— Le premier qui se permettra de me disputer la fève aura affaire à moi !

— Lève donc la tête, nous ne sommes pas à Sedan ici !

— Tiens ! les v'là qui nous envoient leurs cartes !
— Faut voir s'il n'y aurait pas P.P.C. dessus.

— Va donc, allumette !
— Ça m'est égal ! pourvu qu'elle ne soit pas allemande !

— D'un temps pareil, il n'y a que la semelle qui puisse se battre !

— Tu vois !
— Manger de l'ours ! Merci ! j'aurais trop peur que ça me remonte.

voiler la face. C'est dommage, et nous y perdons sans doute un joli morceau.

—

Troplong, dans cette litanie, est ainsi jugé :

« Il est un des écrivains les plus élevés de notre époque. »

L'auteur n'a pas osé mettre : *les mieux élevés.*

Et ce pauvre M. Tulasne :

« ... Relations cléricales que son extérieur annonce. »

Parce que vous sentez la crasse et non l'œillet.

Veuillot va se fâcher.

Par exemple, il en est un dont j'ignorais la spécialité, c'est M. Rossignol, des inscriptions et belles-lettres. Son dossier dit :

« ... A composé un poème latin en quatre chants intitulé : *De vitâ scolasticâ.* Depuis le P. Vannières, la poésie latine n'avait peut-être pas été cultivée en France avec autant de succès. »

Le dossier raille. Dévouement douteux...

—

S'il faut en croire une correspondance d'un journal anglais publié par plusieurs de nos confrères, le prince Napoléon, dans une entrevue qu'il aurait eue avec sa cousine Eugénie, aurait cavalièrement traité d'*idiots* quelques membres du dernier cabinet du gouvernement déchu. Sur quoi, tout naturellement, l'Espagnole se serait vivement récriée...

Quelques membres!... Cette restriction vous rend rêveur, n'est-ce pas? On se demande *lesquels.* On les passe en revue sur le bout de ses doigts. Et quand on les a tous passés en revue il se trouve qu'on les a jugés tous dignes de l'épithète.

—

On nous signale une sortie...

— Une sortie?.., Où! enfin... Du général?...

— Du général Morin...

— Bon!... Où cela!... sur quel point?...

— A l'Institut, dans la dernière séance de l'Académie des sciences... Oh! mais une sortie tout à fait virulente. Comme on lui demandait certain rapport dont il avait été chargé à propos de travaux sur l'aérostation, le général aurait nettement refusé d'en donner connaissance, ajoutant que l'Académie ne doit de rapport à personne, si ce n'est au gouvernement, quand ce dernier la consulte.

Oh! oh! général! voilà qui est traiter un peu cavalièrement cette pauvre Académie, laquelle a cependant bien quelques titres au respect et n'est pas absolument dénuée de tout prestige, comme sa sœur aînée l'*Académie française.*

—

Dans cette correspondance du lieutenant Vuillemot que publie *le Temps* et que je vous signalais l'autre jour, on trouve les lignes suivantes auxquelles la situation présente donne un piquant tout particulier. Après avoir passé en revue les généraux chargés de l'expédition de Crimée, le lieutenant conclut :

« ... En résumé, la plupart d'entre eux sont pleins de bravoure, de mépris du danger; mais en dehors de ce don militaire ils sont courts. Ils ne se doutent pas qu'il est nécessaire, pour diriger des armées sérieuses, de prendre son rôle autrement qu'ils avaient coutume de le faire en Afrique. Ils croient qu'on manie les masses comme on manie les tirailleurs, et que puisqu'ils sont aptes à une besogne ils suffiront à l'autre. Erreur! j'ai toujours eu l'idée que nous serions vainqueurs dans notre glorieuse entreprise, mais j'ai refusé par avance à nos chefs l'honneur de la réussite; *c'est l'esprit français qui triomphera.* »

Prophétiques paroles. Vraies en 1855 — plus vraies encore en 1870!...

—

Et ailleurs, n'est-elle pas d'une justesse absolue cette appréciation du prince Napoléon déjà nommé?

« Le prince joue ici le rôle d'un habitant des sommets des Alpes. »

A une petite erreur près du lieutenant cependant : *les goitreux* sont habitans non des *sommets*, mais des *vallées* des Alpes.

Gabriel Guillemot.

IL EST BIEN ENTENDU QUE LE CHARIVARI, **dès que le siége sera terminé,** REPRENDRA SON ANCIEN FORMAT, AUQUEL IL N'A RENONCÉ MOMENTANÉMENT QUE POUR CAS DE FORCE MAJEURE.

Le Gérant, ALTAROCHE.

ALLUMETTES de sûreté. Christine Nilsson, 56, rue de Saint-Pétersbourg

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

PRIMES DU *CHARIVARI*

Tout abonné d'UN AN — dont l'abonnement aura été fait *en une seule fois* et *sans intermédiaire* — aura droit de recevoir *franco* et pendant une année

LE PETIT JOURNAL POUR RIRE

PARAISSANT TOUTES LES SEMAINES

huit pages de texte et de dessins comiques, 52 numéros par an.

Dans chaque numéro une caricature de Grévin.

Ceux qui le préfèreront pourront recevoir, comme précédemment,

LA TOILETTE DE PARIS

JOURNAL DE MODES

Paraissant deux fois par mois, avec une Gravure de modes coloriée dans chaque numéro, donnant par conséquent 24 livraisons par an, avec autant de planches; Nouvelles ou Romans dans le texte. — Quatre de ces numéros contiennent, en outre, de nombreux patrons.

LIVRES ET ALBUMS

Les abonnés d'UN AN qui aimeront mieux une prime de librairie pourront choisir un ouvrage ci-dessous : 1° **Histoire de Paris**, par M. TH. LAVALLÉE, superbe volume grand in-8° illustré de 107 vues; 2° **Gulliver**, édition magnifique avec 400 dessins de GRANVILLE; 3° **Voyages dans l'Inde du prince Soltykoff**, grand in-8°, 38 belles planches à deux teintes; 4° **Paul et Virginie**, beau volume in-8° illustré par BERTALL; 5° **La Chine ouverte**, ouvrage du plus haut interêt, 250 dessins variés; 6° Un de ces quatre albums comiques : **M. Cryptogame, le Docteur Faustus**, par Topfer; **la Chicane et l'Amour, Aimez-vous rire?** par Damourette, Talin, Quillenbois, etc., etc.

N. B. — Les primes ci-dessus, sauf le **Petit Journal pour rire** et la **Toilette de Paris**, qui seront expédiés *franco*, comme il a été dit, devront toutes être retirées directement dans nos bureaux, sans quoi l'Abonné devra joindre à sa demande la somme de **1** fr. **50** c. pour frais de port.

GRANDE PRIME EXCEPTIONNELLE

Le Charivari, désirant en outre faire un splendide cadeau à tous ses abonnés indistinctement, même à ceux de TROIS MOIS, leur offre à des conditions incroyables de bon marché **cette grande Prime exceptionnelle :**

L'HISTOIRE DES DEUX RESTAURATIONS

par A. DE VAULABELLE

huit volumes in-8°,

sera adressée également *franco* contre l'envoi de

25 FRANCS

Pris dans nos bureaux, ce dernier ouvrage sera donné pour

20 FRANCS

Nota. — Les abonnés d'un an qui auront pris une des primes gratuites pourront, en sus, contre l'envoi des sommes ci-dessus indiquées recevra ces deux primes exceptionnelles.

QUARANTIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 c. LUNDI 9 JANVIER 1871

ABONNEMENS
PARIS
Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —
Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

ABONNEMENS
DÉPARTEMENS
Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —
L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité.
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, w. c.
London.

LE CHARIVARI

LA SEMAINE DE LA BOURSE

Du boulevard des Italiens.
Dimanche 8 janvier 1871.

Monsieur le rédacteur,

Vous me demandez pourquoi je ne vous ai point adressé ma lettre habituelle la semaine dernière. Voici ma raison :

L'anné 1870 s'est trop mal conduite à notre égard pour que l'on prenne même la peine de prendre congé d'elle. Qu'elle s'en aille, qu'elle disparaisse silencieusement cette année maudite dont le nom seul fera tressaillir le cœur de nos enfans jusqu'à la postérité la plus reculée.

Il faut bien vous dire quelques mots de la liquidation de décembre. Il n'y en a guère eu de plus mauvaise depuis la guerre. Voilà cette liquidation en deux mots :

Le cours de compensation a été fixé à 51 25, celui de la liquidation de décembre 1869 était 73 45. Comparez ces deux cours et dites moi si la dépréciation que subit notre fond d'Etat n'est pas suffisante même dans la crise actuelle ; aussi je réponds à ceux de mes cliens (il m'en reste encore quelques uns) qui viennen prendre langue sur ce qu'ils doivent faire :

« A moins d'y être forcés, abstenez-vous de vendre à des cours pareils ; abstenez-vous également d'acheter ; vous ferez vos placemens plus tard. En attendant, tenez-vous tranquilles et restez dans la réserve que les circonstances commandent. »

Malheureusement une foule de petits capitalistes sont obligés de vendre pour parer aux dépenses d'un siège qui fait monter singulièrement le prix de tous les objets de consommation.

Les défaillances qui se sont manifestées pendant cette liquidation doivent donc être mises en grande partie sur le compte de ces ventes au comptant. Quant aux affaires engagées par la spéculation, elles ne sont pas nombreuses et je ne m'en plains pas, car le bruit du canon rend la spéculation très impressionnable, et au milieu du fracas du bombardement elle serait plus disposée à vendre qu'à acheter.

N'allez pas croire cependant que la bourse s'émeuve outre mesure des obus prussiens. Les financiers font bonne contenance comme toutes les autres classes de la société. La charité est le lien commun qui nous unit. Jamais elle n'a montré plus d'élan et plus d'unanimité.

Les frères Rothschild Alphonse, Gustave, Edmond, et leur neveu, M. James-Nathaniel de Rothschild, ont mis à la disposition des nécessiteux des vingt arrondissemens des vêtemens chauds pour une valeur de deux cent mille francs. La baronne de Rothschild, douairière, se charge elle-même de ses pauvres, et ils savent avec quelle générosité incessante elle veille sur eux.

Avant-hier encore, elle présidait à la vente *en faveur de l'association pour l'organisation du travail des femmes* qui avait lieu dans la salle du conseil du chemin de fer du Nord transformée en bazar. La boutique de Mme de Rothschild était uniquement formée en comestibles. Un pot de confiture se payait au poids de l'or. Il est inutile d'ajouter qu'en un clin d'œil la boutique a été vidée.

Mme Edmond Adam, la femme du regretté préfet de police, tenait boutique ouverte à côté de celle de la baronne de Rothschild. J'ai acheté à la jolie marchande un simple passe-montagne au prix de 20 francs, modeste obole d'un bulletinier sans ouvrage.

Mme Edmond Adam fera peut-être un jour confidence à Mme Juliette Lamber de ses impressions de

marchande, et nous aurons un jour quelque charmant récit du siège où la grâce s'alliera à la sensibilité.

La semaine s'est terminée un peu mieux à la Bourse, grâce aux bonnes nouvelles de nos armées de province. La rente est restée à 51 40. Ce cours a été coté au milieu d'une terrible canonnade et au sifflement des obus tombant sur les remparts et sur les faubourgs de Paris, dont les habitans ont montré un courage et un sangfroid auxquels les Prussiens ne s'attendaient pas. Nous supportons assez bien le moment psychologique.

Maitre Clément Laurier, le vrai ministre des finances, était à Londres le mois dernier pour porter l'emprunt de Tours de 250 à 500 millions.

Il faut de l'argent pour lever des troupes ; donc pas de critique pour le moment. Nous verrons plus tard.

Agréez, etc.

CASTORINE.

Pour copie conforme :

Zabban.

QU'EN PENSE L'EUROPE?

M. de Bismark avait réservé aux impuissances européennes un dernier affront comme bouquet.

Cet affront, c'était le bombardement de Paris.

Chacun de nos toits qui s'effondre, en effet, chacun de nos maisons qui est battue par les obus prussiens, déposera devant l'histoire de l'abaissement européen.

Et la postérité en relisant le récit de ce siège se dira :

— Il fallait en effet que les autres nations fussent tombées bien bas pour qu'on osât ainsi rendre son inaction solidaire d'un acte de barbarie qui fait reculer d'un siècle la civilisation.

Cette ville, messieurs les Anglais, messieurs les Autrichiens, messieurs les Italiens, etc., etc., cette ville qu'on cherche à réduire en cendres vous a été à tous bonne et fraternelle.

En 1867, vous chantiez sur tous les tons du lyrisme son hospitalité.

Aujourd'hui, vous assistez à sa mutilation avec une impassibilité lugubre.

Tant mieux ! il nous plait de souffrir seuls et nous n'avons besoin de la pitié de personne.

C'est nous, au contraire, qui plaignons les pauvres peuples assez opprimés par l'égoïsme de leurs souverains pour ne pas même avoir le droit d'être émus.

Paul Girard.

Le pieux Guillaume a une étrange façon de fêter l'Epiphanie. En l'honneur des rois il nous fait tirer la bombe au lieu de nous faire tirer la fève.

Heureusement il y a peu d'élus s'il y a beaucoup d'appelés.

Un journal qualifie cela de politesse de la part du roi de Prusse. C'est en ce sens qu'on peut dire littéralement : *brûler la politesse.*

Les premières bombes prussiennes, en vraies sauvages qu'elles sont, ont détruit les manuscrits d'un membre de la société des gens de lettres, naguère adjoint d'un arrondissement de Paris.

M. Deberle a vu son appartement traversé complètement par un obus, qui n'a pas plus respecté son mobilier que ses papiers. Le projectile a produit des effets analogues à ceux de la foudre : une porte a été descellée et lancée au loin sans avoir été touchée, et le chassepot a été tordu comme dans un brasier.

Il va sans dire que l'assistance fraternelle n'a pas fait défaut à cette victime du bombardement.

CHRONIQUE DU JOUR

Salut aux obus prussiens !

Dans la nuit de jeudi à vendredi, une demi-douzaine sont tombés devant mes fenêtres ou à quelque distance de ma maison. Au moment précis où l'un d'eux éclatait, un gamin, qui vendait des journaux, se mit à chanter d'une voix claire :

As-tu vu Bismark,
Sur la route de Châtillon, etc.

Je ne sais si vous penserez comme moi, mais cet éclat de rire du voyou parisien à la face de la mort m'a semblé tout simplement sublime.

—

L'ex-prince Napoléon est amusant. Il paraît qu'il est en Angleterre, et là écrit à je ne sais qui qu'il a la plus haute estime pour le général Bazaine et pour son armée, et qu'il espère bien que cette dernière restera fidèle à son serment.

Décidément ces gens-là n'apprendront jamais rien. Ils parlent d'estime, de serment, de loyauté, absolument comme s'ils avaient la moindre idée de ce que c'est. Il ne manquait plus à celui-là que de parler de courage.

—

Londres a d'ailleurs un journal bonapartiste. Il est encore plus drôle que Napoléon-Jérôme. On y lit que l'impératrice a bien mérité de recouvrer son trône *après trois mois d'épreuves et de prières ferventes.*

Ainsi, bons Français que vous êtes, vous avez peut-être cru jusqu'à présent que c'était vous qui subissiez des épreuves. Vous vous figurez à tort que vous étiez pillés, bombardés, massacrés et que c'était vous qui souffriez. Point. C'est l'impératrice-régente. Ainsi la pauvre femme s'humilie, elle prie Dieu. Et vous ne la rétablirez pas, ce serait épouvantable.

Pour moi, j'ai les larmes aux yeux, non certes en songeant à la pauvre fille du peuple qui dans sa mansarde sans feu mange son pain sec au bruit du canon, mais (il faut se réserver pour les grandes douleurs) en me représentant l'impératrice dans son oratoire capitonné, au sortir d'un repas friand, demandant au Seigneur que ses bons amis les Prussiens fassent entendre raison à ses bons ennemis les Français!

—

Expliquez-moi pourquoi, depuis la guerre, les deux pièces qu'on joue le plus dans les représentations à bénéfice sont intitulées : *Madame est couchée* et *la Consigne est de ronfler.*

—

Ce siège nous fera assister aux spectacles les plus étran-

LES ROIS

— Cette fève ne me suffit pas ! mettez encore avec !

ges. Qui eût jamais dit que dans Paris on fît jamais la chasse aux éléphans? Qui eût jamais dit que ceux qui feraient cette chasse seraient des professeurs du muséum? Le fantastique atteint des proportions qui épouvanteraient Hoffmann.

—

Dans certaines maisons, l'éclairage au pétrole partage avec le bombardement la mission d'effrayer les locataires. Chez un de mes amis il y a tous les soirs très régulièrement l'incident suivant :

Au moment donné une grande flamme éclaire la cour ; on entend des cris d'enfans et de jeunes filles, et mon ami descend en robe de chambre, escorté de sa femme en négligé. Au bas de l'escalier on rencontre toutes les locataires en jupon court. C'est le pétrole.

On remonte après quelques minutes et l'on en a environ pour deux heures. Par un raffinement de cruauté, il n'est pas rare que pour se répandre le pétrole attende l'heure... où le potage est servi.

Le concierge a d'ailleurs l'habitude de la chose. L'autre jour il m'a répondu tranquillement :

— Oh! monsieur peut monter; ce n'est rien, c'est le feu qui est à côté.

Le reste du temps, mon ami, qui demeure rue Saint-Jacques, le passe étendu tout de son long sur le tapis — dès que le moindre bruit se fait entendre toute la famille s'allonge. Aussi il a pris le parti de ne plus se relever. Cette position, recommandée pour les obus, ne laisse pas que d'être embarrassante pour recevoir des visites.

—

Le général Trochu passe pour beaucoup écrire.

Quelqu'un demandait dernièrement :

— Est-ce que par hasard il ambitionnerait un fauteuil à l'Académie ?

— Dame, répondit un plaisant, ce serait encore *un siège.*

Henry Maret.

La vente au numéro du CHARIVARI a lieu maintenant chez M. STRAUSS, 7, rue du Croissant.

IL EST BIEN ENTENDU QUE LE CHARIVARI, **dès que le siège sera terminé,** REPRENDRA SON ANCIEN FORMAT, AUQUEL IL N'A RENONCÉ MOMENTANÉMENT QUE POUR CAS DE FORCE MAJEURE.

Le Gérant, ALTAROCHE.

ALLUMETTES de sûreté. Christine Nilsson, 56, rue de Saint-Pétersbourg

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

PRIMES DU *CHARIVARI*

Tout abonné d'UN AN — dont l'abonnement aura été fait *en une seule fois* et *sans intermédiaire* — aura droit de recevoir *franco* et pendant une année

LE PETIT JOURNAL POUR RIRE

PARAISSANT TOUTES LES SEMAINES

huit pages de texte et de dessins comiques, 52 numéros par an.

Dans chaque numéro une caricature de Grévin.

Ceux qui le préfèreront pourront recevoir, comme précédemment,

LA TOILETTE DE PARIS

JOURNAL DE MODES

Paraissant deux fois par mois, avec une Gravure de modes coloriée dans chaque numéro, donnant par conséquent 24 livraisons par an, avec autant de planches; Nouvelles ou Romans dans le texte. — Quatre de ces numéros contiennent, en outre, de nombreux patrons.

LIVRES ET ALBUMS

Les abonnés d'UN AN qui aimeront mieux une prime de librairie pourront choisir un ouvrage ci-dessous : 1° **Histoire de Paris**, par M. TH. LAVALLÉE, superbe volume grand in-8° illustré de 107 vues; 2° **Gulliver**, édition magnifique avec 400 dessins de GRANVILLE ; 3° **Voyages dans l'Inde du prince Soltykoff**, grand in-8°, 38 belles planches à deux teintes ; 4° **Paul et Virginie**, beau volume in-8° illustré par BERTALL ; 5° **La Chine ouverte**, ouvrage du plus haut interêt, 250 dessins variés; 6° Un de ces quatre albums comiques : **M. Cryptogame**, **le Docteur Faustus**, par Topfer; **la Chicane et l'Amour**, **Aimez-vous rire?** par Damourette, Talin, Quillenbois, etc., etc.

N. B. — Les primes ci-dessus, sauf le **Petit Journal pour rire** et la **Toilette de Paris**, qui seront expédiés *franco*, comme il a été dit, devront toutes être retirées directement dans nos bureaux, sans quoi l'Abonné devra joindre à sa demande la somme de **1** fr. **50** c. pour frais de port.

GRANDE PRIME EXCEPTIONNELLE

Le Charivari, désirant en outre faire un splendide cadeau à tous ses abonnés indistinctement, même à ceux de TROIS MOIS, leur offre à des conditions incroyables de bon marché **cette grande Prime exceptionnelle :**

L'HISTOIRE DES DEUX RESTAURATIONS

par A. DE VAULABELLE

huit volumes in-8°,

sera adressée également *franco* contre l'envoi de

25 FRANCS

Pris dans nos bureaux, ce dernier ouvrage sera donné pour

20 FRANCS

Nota. — Les abonnés d'un an qui auront pris une des primes gratuites pourront, en sus, contre l'envoi des sommes ci-dessus indiquées recevra ces deux primes exceptionnelles.

QUARANTIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 c. MARDI 10 JANVIER 1871

ABONNEMENS

PARIS

Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

—

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

—

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

—

ABONNEMENS

DÉPARTEMENS

Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an.. ..... 80 —

L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

—

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité.
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

—

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, w. c.
London.

—

LE CHARIVARI

BULLETIN POLITIQUE

Changement à vue.

Hier le ciel était noir de suie. Il est tout gris aujourd'hui.

Pour parler moins métaphysiquement, les nouvelles reçues des départemens sont de nature à inspirer les plus sérieuses espérances et à donner à la résistance de Paris cette confiance morale qui fait tôt ou tard la victoire.

La voilà bien debout la France des luttes héroïques.

Il semble que pour qu'elle se justifiât par l'expiation, la destinée ait voulu lui infliger les hontes de Sedan et de Metz comme démarcation entre un odieux passé et un avenir de régénération.

Quoi qu'il en soit, la nation est réhabilitée.

Avoir improvisé dix armées avec les élémens confus que donnait une situation effroyable, c'est le miracle du patriotisme.

Faidherbe, Bourbaki, Chanzy, Cremer, tout le monde est à l'œuvre. Les efforts se continuent. C'est un fier et noble spectacle!

Un des derniers journaux allemands trouvés sur les prisonniers dit avec rage :

— *Le fanatisme de ces Français est inouï. C'est une guerre de race!*

Nous sommes heureux d'un tel hommage. Oui, c'est un fanatisme, mais un fanatisme glorieux que celui-là.

Oui, c'est une guerre de race. Mais à qui la faute?

N'est-ce pas eux qui l'ont voulu? Quand Guillaume et Bismark pouvaient, après la chute de l'empire, tendre la main au peuple français, ils ont préféré lui montrer le poing.

Au lieu d'être grands par la modération dans la victoire, ils ont voulu être petits par l'ambition personnelle. Que toutes les responsabilités leur retombent sur la tête.

Déjà l'Allemagne, ainsi que l'attestent les deux lettres publiées par *l'Officiel*, est impatiente et comprend en frémissant quelle faute on lui a fait commettre.

Pour surexciter ces populations qu'on trompe honteusement, il faut inventer des bourdes horribles et fabriquer des romans sanglans.

On fait croire à ces mères qui pleurent là-bas qu'on arrache la langue et les yeux à leurs enfans!

Quand on en est réduit à de pareils expédiens, on avoue soi-même ses appréhensions.

Et ce Garibaldi dont on faisait des gorges chaudes dans les sacristies! Comment messieurs du goupillon trouvent-ils qu'il opère? Nous offre-t-il assez généreusement sa vie et celle de ses compagnons d'armes?

Quelle plus admirable façon pouvait-il y avoir de répondre aux injures dont l'ont abreuvé les insulteurs ordinaires du veuillotisme?...

Et vous qui demandiez une Assemblée nationale sous prétexte que seule elle pouvait réveiller le pays, qu'en pensez-vous aujourd'hui?

N'a-t-on pas mieux fait d'agir que de perdre son temps à des votes stériles, à des votes viciés d'avance par la pression prussienne?

En dehors des dépêches qui ont causé une si vive joie, on a pris quelques journaux allemands qui apportent des nouvelles importantes.

Une dépêche de Vienne annonce que l'ouverture de la conférence a été reculée, parce qu'on attend l'arrivée à Londres de Jules Favre appelé à siéger au nom de la France.

C'est la reconnaissance de la République ni plus ni moins qui se dégage implicitement de cette assertion.

Autre nouvelle :

Prim est mort.

Nous pensons que l'Espagne ne regrettera guère cet agitateur vulgaire, cet ambitieux intrigant qui n'a pas

eu assez d'élévation d'âme pour donner la liberté à ses concitoyens.

Quant à la France, elle ne saurait oublier que Prim a été une des chevilles ouvrières de cette affreuse guerre qui épouvante le monde.

Qu'il ait intrigué avec Bonaparte, comme beaucoup le pensent, ou avec Bismark, comme il est aussi vraisemblable, peu importe.

C'est toujours même improbité politique.

Prim tué dans une échauffourée est un exemple de plus des destins pitoyables qui sont justement réservés à ceux qui font passer leurs intérêts personnels avant les intérêts de leur pays.

Pierre Véron.

LES

PUPILLES DU 1er ARRONDISSEMENT

« Nous entrerons dans la carrière
Quand nos aînés n'y seront plus. »

L'autre matin, nous rentrions du rempart, lorsqu'au coin d'une rue avoisant le Palais-Royal nous entendîmes le clairon et le tambour d'une troupe qui s'avançait.

Deux minutes après, nous croisions une compagnie de quarante hommes qui faisaient bien à eux tous trois petits siècles. Tout cela marchait au pas, grave, impassible, guide à gauche, l'arme sur l'épaule droite, capitaine en tête, le sabre au poing.

A dix pas du peloton, le tambour, dont un pan de la chemise passait par la fente de derrière de son pantalon, roulait consciencieusement un pas redoublé à côté du clairon qui, la morve au nez, ajustait là dessus — et très en mesure, ma foi ! — *la Casquette au père Bugeaud.*

Au moment où ces deux compagnies se frôlaient (nous riions tous, nous les grands ; eux, pas du tout), une voix d'enfant de chœur cria :

— Portez... arme !

C'était leur capitaine. Il salua gravement le nôtre de l'épée.

Au commandement et avec un ensemble superbe, la compagnie nous rendit les honneurs.

L'avouerai-je ?... Nous les rendîmes. D'un mouvement peut-être moins précis ; mais enfin nous les rendîmes.

Egayé d'abord par ces petits bonshommes, intéressé ensuite par leur gravité, je tins à me renseigner sur leur organisation, qui paraissait ne se ressentir en rien du décousu familier aux amusemens de cet âge.

Je questionnai dans le quartier, à droite et à gauche. Bref, je possède maintenant cefte compagnie modèle sur le bout du doigt.

On n'a pas idée de ça, figurez-vous.

Ces bambins dont l'aîné n'a pas dix ans élisent leurs chefs, tout comme dans nos compagnies ; la seule différence c'est qu'ils leur obéissent.

Ils font l'exercice, manœuvrent, marchent avec beaucoup d'ensemble ; et si vous les voyiez exécuter un : *sur la gauche en bataille !...* ou rompre le peloton sans désordre, vous croiriez regarder une compagnie de mobiles par le petit bout d'une lorgnette.

Tous les jours, à l'heure prescrite, le tambour rappelle dans les rues où demeurent *ses hommes.* J'avoue humblement avoir mis souvent plus de temps qu'eux à descendre de chez moi à l'appel de mon clairon.

Ils ont un rapport, ils ont une consigne, ils ont un mot de ralliement, ils ont un conseil de famille (!!!)

Je ne voudrais pas avancer une chose inconsidérément ; mais ils doivent avoir un hôtel des haricots.

Certes je ne suis pas chauvin (demandez plutôt à Louis Leroy), et je trouverais plus facilement une rime à *République* qu'à *tambour-major ;* mais j'avoue que ces bambins convaincus m'ont fait passer de bons momens.

Autant j'abhorre les traineurs de sabres que nous a légués cet Autre, qu'on ne nomme plus, autant j'éprouve de plaisir à voir défiler ces héros barbouillés de confitures.

C'est qu'en voyant ceux-ci je jette ma pensée à quinze ans devant moi, et qu'en voyant les autres je regarde quinze ans en arrière.

Quinze ans en arrière ! C'est-à-dire l'armée prétorienne, l'armée complice, l'armée gavée, l'armée lâche, traînant sa honte depuis décembre 1851 jusqu'à Sedan 1870.

Quinze ans en avant !... c'est-à-dire la garde citoyenne, la garde libre, la garde républicaine, née dans la douleur qui lui aura rendu la vertu, grandie dans l'expiation qui lui aura rendu la liberté.

Allez... allez, charmans bambins, portez armes !... croisez... ette !... Pas gymnastique !... en avant !... arrrche !...

Devenez rudes, devenez des hommes ; l'article manque depuis longtemps.

Et toi, vieux Guillaume, si tes espions te renseignent toujours, s'il te reste un grain de bon sens, ces petits cris d'oiseaux doivent plus t'effrayer que les hourrahs de nos turcos. Achève-nous, si tu peux, car je crois que tu n'as que le temps bien juste.

L'auras-tu, même ?

Léon Bienvenu.

CHRONIQUE DU JOUR

Dans une excellente étude sur la *Milice romaine* publiée chez Hachette par M. Lamarre je trouve cette curieuse formule du serment imposée aux soldats romains lors de leur arrivée au corps :

« A l'armée, à dix milles à la ronde, ni seul, ni avec plusieurs, je ne commettrai par ruse ou méchanceté aucun vol dont la valeur excède un numme d'argent (25 centimes). Toutes les fois que j'aurai pris ou trouvé hors du camp une lance, un bois de lance, du bois, du fourrage, une outre, un sac, une torche ou quelque autre chose qui ne m'appartiendra pas et vaudra plusieurs nummes d'argent, je le rapporterai au consul ou à celui qui sera investi de l'autorité, je lui ferai connaître dans les trois jours tout ce que j'aurai trouvé et enlevé sans mauvais dessein, ou je le rendrai à celui que je croirai en être le maître. »

Beaucoup de propriétaires des environs de Paris se plaignent vivement de ce qu'un serment pareil ne soit plus en usage dans les armées modernes.

—

Un journal annonçait, l'autre soir, entre autres nouvelles du siége, que « le château de Meudon était occupé par un *poste insignifiant.* »

— Ils auront beau emporter les pendules, ils n'empêcheront pas l'heure de la vengeance de sonner.

Pauvre château! C'est là son lot, paraît-il... car ceux qui l'occupaient avant la guerre étaient bien plus *insignifians* encore!

—

Un duc de Mecklembourg fait prisonnier par nos troupes aurait été échangé contre sept cents prisonniers.

Une façon de comprendre l'égalité que je ne comprends pas!

C'est drôle!... j'aurais cru, moi — jugez de ma simplicité, comme il est dit dans Noël et Chapsal — qu'un citoyen français valait un duc de Mecklembourg!

Et même, il n'eût pas fallu me presser beaucoup pour me faire avouer qu'un citoyen français valait sept cents ducs de Mecklembourg.

—

On signale dans Paris depuis quelques jours une assez grande quantité de monnaies allemandes.

D'où peuvent provenir ces monnaies? De trois sources seulement : marchands ayant fait commerce avec les avant-postes prussiens, espions au service de l'ennemi, dévaliseurs de cadavres sur les champs de bataille abandonnés.

Les trois sources sont malpropres. Gardons que nos doigts se salissent à ce contact, et veillons à rejeter hors de la circulation ces pièces souillées.

—

Naples avait donné à Ferdinand le surnom de *Roi-Bomba*. Schœlcher, après le 2 décembre, surnommait Bonaparte : *le président-obus*... Place maintenant dans la série à Guillaume, *l'empereur Krupp!*

—

Un de nos amis — de ces gens dont l'estomac exigeant n'a pu se faire encore aux privations apportées par l'état de siège — a changé cinq ou six fois déjà de table d'hôte depuis deux mois. Comme il m'annonçait hier encore un nouveau changement :

— Au moins, lui dis-je, es-tu satisfait cette fois?

— Peuh! me répondit-il avec une grimace, je mangeais du cheval *borgne*, je mange du cheval *aveugle!*

—

Un jeune voyou comparaît en police correctionnelle sous l'inculpation de vagabondage.

— Que faisiez-vous à deux heures du matin sur le boulevard Montparnasse?

— Mon président, j'attendais...

— Faites attention à ce que vous allez dire ; il n'y a plus d'omnibus à partir de dix heures du soir.

— J'attendais... un obus.

Gabriel Guillemot.

La vente au numéro du CHARIVARI a lieu maintenant chez M. STRAUSS, 7, rue du Croissant.

IL EST BIEN ENTENDU QUE LE CHARIVARI, **dès que le siège sera terminé,** REPRENDRA SON ANCIEN FORMAT, AUQUEL IL N'A RENONCÉ MOMENTANÉMENT QUE POUR CAS DE FORCE MAJEURE.

Le Gérant, ALTAROCHE.

ALLUMETTES de sûreté. Christine Nilsson, 56, rue de Saint-Pétersbourg

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

PRIMES DU *CHARIVARI*

Tout abonné d'UN AN — dont l'abonnement aura été fait *en une seule fois* et *sans intermédiaire* — aura droit de recevoir *franco* et pendant une année

LE PETIT JOURNAL POUR RIRE

PARAISSANT TOUTES LES SEMAINES

huit pages de texte et de dessins comiques, 52 numéros par an.

Dans chaque numéro une caricature de Grévin.

Ceux qui le préfèreront pourront recevoir, comme précédemment,

LA TOILETTE DE PARIS

JOURNAL DE MODES

Paraissant deux fois par mois, avec une Gravure de modes coloriée dans chaque numéro, donnant par conséquent 24 livraisons par an, avec autant de planches; Nouvelles ou Romans dans le texte. — Quatre de ces numéros contiennent, en outre, de nombreux patrons.

LIVRES ET ALBUMS

Les abonnés d'UN AN qui aimeront mieux une prime de librairie pourront choisir un ouvrage ci-dessous : 1° **Histoire de Paris**, par M. TH. LAVALLÉE, superbe volume grand in-8° illustré de 107 vues; 2° **Gulliver**, édition magnifique avec 400 dessins de GRANVILLE; 3° **Voyages dans l'Inde du prince Soltykoff**, grand in-8°, 38 belles planches à deux teintes; 4° **Paul et Virginie**, beau volume in-8° illustré par BERTALL; 5° **La Chine ouverte**, ouvrage du plus haut interêt, 250 dessins variés; 6° Un de ces quatre albums comiques : **M. Cryptogame, le Docteur Faustus**, par Topfer; **la Chicane et l'Amour, Aimez-vous rire?** par Damourette, Talin, Quillenbois, etc., etc.

N. B. — Les primes ci-dessus, sauf le **Petit Journal pour rire** et la **Toilette de Paris**, qui seront expédiés *franco*, comme il a été dit, devront toutes être retirées directement dans nos bureaux, sans quoi l'Abonné devra joindre à sa demande la somme de **1** fr. **50** c. pour frais de port.

GRANDE PRIME EXCEPTIONNELLE

Le Charivari, désirant en outre faire un splendide cadeau à tous ses abonnés indistinctement, même à ceux de TROIS MOIS, leur offre à des conditions incroyables de bon marché **cette grande Prime exceptionnelle :**

L'HISTOIRE DES DEUX RESTAURATIONS

par A. DE VAULABELLE

huit volumes in-8°,

sera adressée également *franco* contre l'envoi de

25 FRANCS

Pris dans nos bureaux, ce dernier ouvrage sera donné pour

20 FRANCS

Nota. — Les abonnés d'un an qui auront pris une des primes gratuites pourront, en sus, contre l'envoi des sommes ci-dessus indiquées recevra ces deux primes exceptionnelles.

QUARANTIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 c. MERCREDI 11 JANVIER 1871

ABONNEMENS

PARIS

Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

ABONNEMENS

DÉPARTEMENS

Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —

L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, W. C.
London.

LE CHARIVARI

BULLETIN POLITIQUE

Cette fois sont-ils assez évidens, assez palpables, assez admirables les services rendus à la défense nationale par l'ardente et intelligente activité de Gambetta?

Ne sent-on pas que c'est lui qui, dès son arrivée, a communiqué à tout le monde la foi, patriotique qu'il a lui-même? Ne sent-on pas sa main présente pour ainsi dire sur tous les points à la fois préparant pour le pays une immense et éclatante vengeance?

Tout cela n'empêchera pas demain les journaux de toutes les réactions de commencer, eux aussi, leur bombardement à propos de la dépêche que publie ce matin *le Journal officiel*.

Dans cette dépêche Gambetta n'a-t-il point osé (témérité coupable) affirmer que les républicains sont les vrais défenseurs de la nation, des droits de l'homme et du citoyen?

Or, nous le demandons, y avait-il un gouvernement monarchique plus capable d'accomplir ce qui vient d'être accompli en quelques semaines? Nous n'hésitons pas à répondre que non.

Certes, tous les concours sont précieux, et l'on doit rendre hommage sans acception de partis à tous les citoyens qui offrent leur sang pour la délivrance de la France. Mais en même temps il importe de constater que c'est sous l'impulsion républicaine que ces grandes choses se sont entreprises.

Quel pouvoir personnel, en effet, aurait pu assumer la responsabilité de toutes les formidables mesures que la lutte à outrance rend indispensables? Ce n'est qu'au nom du salut public qu'on peut exiger de pareils sacrifices.

Viennent donc les colères des monarchistes coalisés. Elles ne feront qu'ajouter à la gloire de Gambetta.

En attendant les grincemens de *la Gazette de France*, qui essaie encore de mordre quoiqu'elle n'ait plus de dents depuis longtemps, en attendant les aboiemens de *l'Univers*, *la Patrie* a ouvert le feu.

On s'est permis de dissoudre les conseils généraux de l'empire! Comprenez-vous qu'on ait eu l'impudence de ne pas tenir pour valables les élections faites sous la pression de l'homme de Sedan, avec le carcan de la candidature officielle! *La Patrie* en tombe de son haut. Dans quel but, pour quelle cause?

Pour elle, en effet, qui avait imaginé cette belle solution, de faire livrer le pays sous forme de capitulation avec l'aide de ces mêmes conseils généraux, c'est un terrible coup que la perte de collaborateurs aussi précieux. Eux seuls, peut-être, pouvaient essayer d'empailler le bonapartisme défunt.

La Patrie demande où est le droit. Autant demander s'il est permis de reprendre à un filou la bourse qu'il vous a volée.

Le suffrage universel avait été escroqué par l'empire aussi bien dans les élections des conseils généraux que dans les autres. C'était partout le vote à la tire. On restitue au peuple ce qui lui avait été pris, rien de plus.

Quant au but de la mesure adoptée par le gouvernement de Tours, *la Patrie* est vraiment trop naïve lorsqu'elle pose une question à ce sujet. Le but est de travailler à la délivrance nationale avec des gens qui veuillent sauver le pays et non pas le perdre.

Les napoléoniens ont donné leur mesure à Sedan et à Metz. L'épreuve est suffisante, ce nous semble.

Non pas que nous prétendions dire que les conseils généraux fussent exclusivement composés d'hommes prêts à trahir. Loin de là, mais quand une mesure politique d'ensemble est résolue, il n'y a pas à se préoccuper des détails individuels.

La Patrie donne (c'est à mourir de rire) la qualification *d'acte de despotisme* à cette décision qui n'était pas seulement utile, mais qui était absolumennt indispensable.

Rien de plus naturel.

Du moment, en effet, où du temps de Napoléon III *la Patrie* qualifiait de régime de liberté la plus odieuse des tyrannies, il est logique qu'aujourd'hui elle prenne par contre pour de la tyrannie ce qui est un hommage rendu aux droits de la liberté méconnue.

L'Officiel publie à propos du bombardement une note déférant les actes de l'armée prussienne et de son roi au tribunal de l'histoire.

Sa Majesté Guillaume, il faut le dire, paraît se soucier médiocrement de ce tribunal-là.

L'autre jour elle banquetait avec quelques principicules allemands.

Au dessert, histoire de s'égayer un peu, on porta un toast où il fut question du couronnement de l'édifice. (Il paraît que c'est là une expression césarienne.)

Le couronnement auquel l'empereur de toutes les Allemagnes faisait allusion, c'était évidemment le massacre des femmes et des enfans par le bombardement auquel son armée se livre pour le quart d'heure.

Chacun prend sa gloire où il la trouve.

Pierre Véron.

LA DIX-NEUVIÈME LIVRAISON

La dix-neuvième livraison des *Papiers des Tuileries* est féconde en *pièces curieuses*, comme disait Séraphin.

C'est d'abord une lettre du général Espinasse, le ministre à poigne, le pourvoyeur de Cayenne.

M. Espinasse trouvait, il paraît, la place agréable. Il faut l'entendre exécuter des variations brillantes sur l'air de : *Gardez mon ours :*

« Ecarter cet homme (cet homme, c'est lui-même), c'est jeter à l'inquiétude publique un nouvel aliment, c'est la justifier par une apparence de versatilité et de faiblesse, sans contenter le moins du monde ceux qui, au fond, visent au renversement des institutions impériales. Nous ne sommes plus à l'époque où un déplacement de majorité parlementaire provoquait une crise ministérielle. Les changemens de personnes sont autrement interprétés aujourd'hui, et celui que Votre Majesté médite ne peut avoir, ce me semble, qu'une interprétation bien contraire à l'esprit de suite qu'on aime à voir dans son gouvernement. »

C'est dans toute sa candeur le tour du portefeuille forcé.

***

Après un des serviteurs, le maître.

On signale à Bonaparte un individu habitué des maisons centrales qui a été condamné six fois.

Réponse : *Qu'on lui envoie un souvenir* !

Nouvelle preuve à l'appui des atomes crochus.

***

Mais le chef-d'œuvre de la livraison, c'est, hélas ! une lettre de M. Octave Feuillet à l'impératrice.

Comme il doit regretter aujourd'hui son autographe ce pauvre M. Feuillet !

Jamais l'adulation n'inventa des formules plus déplorablement humbles. Notez que c'est le 29 juillet dernier que M. Feuillet écrivait ceci à Mlle de Montijo :

« Vous êtes en ce moment, madame, la vivante image de la patrie. On peut lire sur votre noble front tous les sentimens dont elle est animée, tout ce qu'elle souffre et tout ce qu'elle espère, ses déchiremens, sa fierté, son enthousiasme, sa foi. L'âme de la France est en vous.

» Soyez heureuse, madame ! soyez heureuse de voir vos destinées et celle de cette grande nation si étroitement unies, aujourd'hui par le danger, demain par la gloire ! »

Ce : *Soyez heureuse !* arrivant à la veille de Reichsoffen n'est pas seulement pitoyable, l'histoire l'a rendu horrible.

Pauvre M. Feuillet ! S'il se relève jamais de celle-là !...

Paul Girard.

Des lettres trouvées sur les derniers prisonniers prussiens prouvent que les mêmes calomnies insensées que les chefs ennemis répandent parmi leurs troupes ont cours pareillement dans les provinces allemandes.

Dans une missive envoyée par une Gretchen quelconque à son fiancé le 4 décembre se trouve le passage suivant :

« Tout le monde gémit ici de cette interminable guerre ; c'est une plainte universelle. » — Bon à noter en passant.

« En dehors des morts, on annonce que nous perdons beaucoup de prisonniers. Si l'on s'en rapporte aux on-dit, ces derniers sont fort maltraités. On leur couperait la langue, on leur arracherait les yeux. Plutôt que de te voir ainsi mutilé, mon cher Gottlieb, mieux vaudrait que tu fusses mort..., etc. »

Je ne sais quelle est l'opinion du cher Gottlieb à cet égard ; mais si *le Charivari* avait la moindre chance de franchir les lignes prussiennes et de parvenir en Allemagne, il se ferait un devoir et un plaisir de rassurer Gretchen touchant les mutilations qu'elle redoute pour son fiancé. Si Gottlieb tombe sain et sauf entre nos mains, il sera rendu plus tard à Gretchen dans son intégralité ; la France ne lui retrancherait pas même un seul cheveu. S'il en manque quelques mèches à Gottlieb au jour du rapatriement, c'est qu'il les aura lui-même distribuées sur la route. A Gretchen de s'informer.

Malgré tout, la France ne continuera pas moins d'être humaine et de se battre en nation civilisée. Que toutes les fiancées allemandes se rassurent : la seule chose qu'elle veuille couper aux Prussiens, c'est la retraite.

E. Villiers.

CHRONIQUE DU JOUR

Une politesse en vaut une autre : je me suis donc rendu à mon devoir en allant faire visite aux obus tombés dans mon quartier. Tout près de chez moi, à deux pas des Invalides, le projectile entré le plus avant dans Paris s'est enterré avec beaucoup de tapage au pied d'un réverbère dont il a fort maltraité les vitres. Des gamins piochaient fièvreusement le trou à coups de talon dans l'espoir d'en extraire quelques morceaux de fonte. Il m'en a été offert un, mais pour le prix demandé je pouvais avoir un chou d'une grosseur raisonnable, et j'ai opté immédiatement.

—

Après celui-là, qui présentait peu d'intérêt, j'ai été voir celui de la rue Vanneau. Il est tombé sur une petite mai-

Épouvantée de l'héritage.

son dont l'entrée était gardée par des pompiers. Le public n'étant pas admis à le visiter, je flânais dans les groupes lorsque j'appris qu'une maison de la rue du Cherche-Midi, habitée par un de mes plus vieux amis, avait reçu, elle aussi, sa dragée envoyée par grand-papa de Moltke. Fort inquiet, je me hâtai d'y courir. Là le projectile—sans doute pour se renseigner sur l'alimentation des locataires—avait opéré sa descente par les cuisines en éclatant dans celle du premier étage occupé par M. Zeller, recteur de Strasbourg. Il paraît que, de près ou de loin, ceux qui appartiennent à cette pauvre ville doivent souffrir de l'invasion prussienne.

Tout était brisé, mais dans la cuisine seulement. Un amas de décombres couvrait le plancher. Le contre-coup s'était fait sentir chez mes amis demeurant à l'entre-sol, mais le ravage y était moins grand. Je constatai même avec plaisir qu'un vieux bol de ma connaissance s'était contenté de culbuter sur lui-même bravement et sans se fêler.

—

Il y a des gens qui vraiment n'ont pas de chance. Dans cette même maison, à un des étages supérieurs, une famille des environs de Paris est venue se loger pour se mettre à l'abri des Prussiens. Eh bien, c'est par eux que l'obus a commencé. Deux jeunes filles ont été plus ou moins contusionnées.

—

De Londres il nous arrive un numéro de *la Situation*, feuille bonapartiste quand même, dans lequel se trouve cette phrase exquise sur l'ex-impératrice : « Dès que la noble femme aura manifesté sa volonté d'arrêter l'effusion du sang, le roi Guillaume sera tenu, par sa propre dignité, d'user envers elle de procédés, etc., etc. »

Mais la « noble femme » ne trouve donc pas qu'il a été versé assez de sang, puisqu'elle en est encore à manifester sa volonté d'en arrêter l'effusion ? Franchement elle me semble bien exigeante. J'en sais qui se contenteraient à moins.

Il est vrai qu'il ne m'est pas absolument prouvé que sa volonté suffirait pour arrêter le bombardement. Cet excellent Guillaume est plus religieux que galant, et son dieu lui ayant expressément recommandé de donner des proportions grandioses au massacre, il est douteux que les minauderies d'une jolie femme sur le retour pussent l'emporter sur une volonté divine si clairement exprimée.

—

Effrayé de l'addition exorbitante d'un dîner pris dans un restaurant de premier ordre, un client réclama auprès du maître de l'établissement.

— C'est insensé ce que vous me demandez là.

— Mais non, monsieur, c'est au contraire très raisonnable.

— Comment, du cheval, du chat, du rat cotés à des prix si extravagants ?

— Mon dieu, monsieur, nous n'avons plus de gibier, plus de marée, plus de primeurs, plus rien... Vous voyez donc bien que ma maison ne peut plus se soutenir que par l'élévation des prix.

—

Un mot vrai dit par le capitaine d'une compagnie de marche à un de ses hommes.

Après une nuit glacée, celui-ci, raide de froid, ne put s'empêcher de s'écrier : — Bigre! capitaine, ça a fièrement pincé cette nuit !

— Chut! répliqua le chef, ne le dites pas aux autres... ils ne s'en sont peut-être pas aperçus.

—

Demande et réponse entendues dans le quartier du Luxembourg :

— Comment, madame Putois, vous avez pris un parapluie de ce temps-là ?

— Vous êtes bon, vous !... Et les obus?

Louis Leroy.

Le Gérant, ALTAROCHE.

ALLUMETTES de sûreté. Christine Nilsson, 56, rue de Saint-Pétersbourg

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

PRIMES DU *CHARIVARI*

Tout abonné d'UN AN — dont l'abonnement aura été fait *en une seule fois* et *sans intermédiaire* — aura droit de recevoir *franco* et pendant une année

LE PETIT JOURNAL POUR RIRE

PARAISSANT TOUTES LES SEMAINES

huit pages de texte et de dessins comiques, 52 numéros par an.

Dans chaque numéro une caricature de Grévin.

Ceux qui le préfèreront pourront recevoir, comme précédemment,

LA TOILETTE DE PARIS

JOURNAL DE MODES

Paraissant deux fois par mois, avec une Gravure de modes coloriée dans chaque numéro, donnant par conséquent 24 livraisons par an, avec autant de planches; Nouvelles ou Romans dans le texte. — Quatre de ces numéros contiennent, en outre, de nombreux patrons.

LIVRES ET ALBUMS

Les abonnés d'UN AN qui aimeront mieux une prime de librairie pourront choisir un ouvrage ci-dessous : 1° **Histoire de Paris**, par M. TH. LAVALLÉE, superbe volume grand in-8° illustré de 107 vues; 2° **Gulliver**, édition magnifique avec 400 dessins de GRANVILLE; 3° **Voyages dans l'Inde du prince Soltykoff**, grand in-8°, 38 belles planches à deux teintes; 4° **Paul et Virginie**, beau volume in-8° illustré par BERTALL; 5° **La Chine ouverte**, ouvrage du plus haut interêt, 250 dessins variés; 6° Un de ces quatre albums comiques : **M. Cryptogame, le Docteur Faustus**, par Topfer; **la Chicane et l'Amour, Aimez-vous rire?** par Damourette, Tarin, Quillenbois, etc., etc.

N. B. — Les primes ci-dessus, sauf le **Petit Journal pour rire** et la **Toilette de Paris**, qui seront expédiés *franco*, comme il a été dit, devront toutes être retirées directement dans nos bureaux, sans quoi l'Abonné devra joindre à sa demande la somme de **1 fr. 50 c.** pour frais de port.

GRANDE PRIME EXCEPTIONNELLE

Le Charivari, désirant en outre faire un splendide cadeau à tous ses abonnés indistinctement, même à ceux de TROIS MOIS, leur offre à des conditions incroyables de bon marché **cette grande Prime exceptionnelle :**

L'HISTOIRE DES DEUX RESTAURATIONS

par A. DE VAULABELLE

huit volumes in-8°,

sera adressée également *franco* contre l'envoi de

25 FRANCS

Pris dans nos bureaux, ce dernier ouvrage sera donné pour

20 FRANCS

Nota. — Les abonnés d'un an qui auront pris une des primes gratuites pourront, en sus, contre l'envoi des sommes ci-dessus indiquées recevra ces deux primes exceptionnelles.

QUARANTIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 c. JEUDI 12 JANVIER 1871

ABONNEMENS

PARIS

Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

ABONNEMENS

DÉPARTEMENS

Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —

L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, W. C.
London.

LE CHARIVARI

BULLETIN POLITIQUE

Nous l'avions prédit, et d'avance nous étions sûr d'être bon prophète.

M. Escande, rédacteur de *la Gazette de France*, n'est pas content de la dépêche de Gambetta. Quelle douleur!

N'osant pas nier les services éclatans rendus par l'homme qui est en train de sauver la France, le très illustre M. Escande fait de la critique littéraire.

« La dépêche d'aujourd'hui, dit-il, ne satisfera pas l'opinion publique, et il est à craindre qu'elle ne détruise en partie le bon effet des dépêches publiées hier. Celle-ci est longue, verbeuse, déclamatoire, abondante en détails inutiles, en digressions oiseuses; elle est avant tout un bulletin que M. Gambetta a écrit en l'honneur de lui-même, à sa propre glorification. »

Ce qui est long, verbeux et déclamatoire, ce sont les articles que *la Gazette* consacre à l'apologie du droit divin.

Quant à la haine dont elle honore Gambetta, elle va de soi.

Il est évident que le ministre de la République ne comprend pas les rapports avec l'étranger de la même façon que les amis de *la Gazette* les comprenaient en 1815. Il est évident aussi que Sa Majesté Henri V n'a qu'une seule chance de monter sur le trône, et que cette chance est dans la défaite de la France.

La Gazette est donc logique, en somme, en s'indignant de ce que Gambetta veut sauver ce qu'elle désire voir perdre.

Les restaurateurs monarchiques ressemblent pour le moment à ces gens qui faisaient métier de jeter les passans à l'eau et qui les laissaient se noyer pour les repêcher ensuite, parce qu'on donnait dix francs de plus pour un mort que pour un vivant.

Eh! bien non; c'est affreux, mais la France ne se laissera pas noyer.

Les acclamations qui saluaient le 1er janvier à Bordeaux le magnifique discours de Gambetta ont trouvé de l'écho dans tous les cœurs généreux, car c'est un fier et noble langage que le sien.

Il a raison; « c'est parce que nous avons subi le règne de Bonaparte qu'il nous faut aujourd'hui subir l'invasion étrangère jusque sous les murs de notre glorieuse capitale. Et c'est parce qu'on avait altéré systématiquement dans ce pays toutes les sources de la force et de la grandeur, c'est parce que nous avions perdu le ressort sans lequel rien ne peut durer ni triompher dans ce monde, l'idée du devoir et de la vertu, qu'on a pu croire un moment que la France allait disparaître... »

Et il ne se contente pas de parler vaguement du devoir, il en trace un programme précis qui atteste que chez lui l'abnégation est à la hauteur de l'énergie.

Comment ne pas applaudir à ces paroles:

« La République, liée, associée comme elle l'est à la défense et au salut de la patrie, la République est hors de question: elle est immortelle. Ne confondez pas, d'ailleurs, la République avec les hommes de son gouvernement que le hasard des évènemens a portés passagèrement au pouvoir. Ces hommes, lorsqu'ils auront rempli leur tâche, qui est d'expulser l'étranger, ils descendront du pouvoir et ils se soumettront au jugement de leurs concitoyens.

» Cette tâche, cette mission qu'il faut conduire jusqu'au bout, qu'il faut accomplir à tout prix jusqu'à l'entière immolation de soi-même; ce succès qu'il faut atteindre, sous peine de périr déshonoré, implique deux conditions essentielles: la première, la garantie et le respect de la liberté de tous, la liberté complète, la liberté jusqu'au dénigrement, jusqu'à la calomnie, jusqu'à l'injure. »

Quel citoyen vraiment français oserait entraver dans son œuvre celui qui se dévoue ainsi sans ambition.

Une polémique s'est engagée dans les journaux relativement à la présence de M. Jules Favre au congrès et naturellement, comme il arrive toujours, les avis sont diamétralement opposés.

Pour *le Journal des Débats*, « la solution ne peut être douteuse. La présence du représentant de la France, demandée par l'Autriche, l'Italie et la Turquie, acceptée par l'Angleterre et subie par la Prusse, est commandée par la dignité et l'intérêt de notre pays S'abstenir serait abdiquer, et les raisons personnelles que M. Jules Favre aurait de partager nos dangers ne peuvent pas empêcher le ministre des affaires étrangères de la République française de répondre à l'appel de l'Europe et de remplir son devoir envers la France. »

Au contraire, pour d'autres feuilles, M. Jules Favre ne doit pas aller à Londres, parce que dans la situation actuelle la France doit se réserver toute sa liberté d'action.

C'est notre opinion.

En nous offrant un siège dans leur conférence, les puissances ont reconnu la république. Cela suffit.

Quant à se livrer à des arguties de discussions autour d'un tapis vert à l'heure où l'Europe regarde impassiblement bombarder Paris, ce serait une monstruosité.

Les neutres sont devenus des complices. Ce n'est pas de l'encre, c'est du sang qu'il y aurait dans les encriers de la conférence, et dans ce sang-là qui est celui de notre patrie un représentant de la France ne doit pas tremper la plume.

Sauvons et délivrons notre pays, et alors nous pourrons assister à un congrès où nous n'entrerons pas par la porte dérobée, mais par la porte d'honneur.

Pierre Véron.

LES HOMŒOPATHES PRUSSIENS

Les extraits de *la Gazette de Prusse* publiés par les journaux sont aussi grotesques qu'informes.

Que dire à des aliénés qui écrivent des inepties semblables ?

D'après *la Gazette de Prusse*, la guerre ne prendra fin que le jour où les nids de la soi disant défense nationale auront été anéantis, les hommes en état de porter les armes terrassés et la richesse matérielle de ce peuple anéanti.

Si nous touchons à la période de l'histoire qui sera marquée par la chute de l'empire des Francs qui, depuis plus de mille ans, ne vit que de vols de territoires et d'intrigues, — et la prolongation de la lutte semble l'indiquer, — alors le chevalier de Saint-Georges qui tuera ce dragon ne devra pas seulement se contenter de l'étrangler.

A quoi le journaliste anonyme craignant qu'on ne l'ait pas compris, ajoute :

« Contre la guerre de race il n'y a qu'un remède, l'extermination : *similia similibus.* »

Cette homœopathie sanglante dont les globules sont des obus, recevra sa récompense.

Docteurs d'outre-Rhin, c'est vous qui avez rédigé l'ordonnance, c'est nous qui l'exécuterons.

L'ALLEMAGNE ET GUILLAUME BOMBARDÉS

Et certes ils le sont de main de maître par le général Paul de Saint-Victor. Jamais le brillant écrivain n'a montré plus de vigueur, plus de force que dans sa lutte hebdomadaire, soutenue au rez-de-chaussée de *la Liberté* contre nos abominables ennemis.

Pour moi, chacun de ses feuilletons équivaut à un succès de nos armes. Tous ses coups portent. Son ironie est terrible ; elle tombe en pluie de feu aur l'empereur boucher et sur ses savans étaliers ; elle les soufflette avec une autorité de langage, un bonheur d'expressions contre lesquels il n'y a pas à se défendre. Après la lecture de *la Liberté* du dimanche, toutes les joues doivent être rouges au château de Versailles.

Jamais l'injure n'a eu à son service une forme aussi splendide ; jamais l'esprit n'a triomphé de la force brutale avec autant de supériorité. La fine lame de l'écrivain perce l'épaisse couche de graisse de l'Allemand et arrive à tout coup jusqu'à sa lourde vanité.

Quelles laides grimaces ils doivent faire là bas en recevant ces piqures empoisonnées par le talent ! Ils essaient d'y répondre par des obus de 80 qui crachent la mort en allemand. — Chacun répond comme il peut.

Les pédagogues de Berlin attrapent aussi de dures férules. Leur philosophie nuageuse, si comique à mettre en regard du positivisme de leurs élèves armés, s'évanouit comme une bulle de savon sous le souffle indigné du patriote français.

Quant à la blonde Allemagne, la rêveuse, la chercheuse de bêtes à bon dieu, la baguette magique de Saint-Victor lui a rendu sa véritable physionomie. On sait ce qu'elle vaut aujourd'hui, cette caverne habitée par des mathématiciens.

Les enfans, niais en temps de paix, sont féroces en temps de guerre. A la cueillette des *vergiss-mein-nicht*, à l'effeuillement des marguerites ont succédé le pillage et l'assassinat. Le vol, pour eux, complète avantageusement le langage des fleurs. Voici comme ils procèdent à cette heure :

Gretchen m'aime... (Mettons de côté pour elle cette timbale d'argent.)

Un peu... (Fourrons dans mon sac cette vieille crinoline.)

Beaucoup... (Allons-y alors de six petites cuillères.)

Passionnément... (Oh ! oh ! cette pendule à sujet ne paiera jamais tant d'amour.)

Pas du tout... (Diable !... Décomplétons la douzaine de chemises que je comptais lui offrir au retour, quitte à la recompléter plus tard si une autre Marguerite m'est plus favorable.)

Et maintenant, à la fin de la guerre — je ne dis pas : à la paix, il n'y en aura jamais de réelle entre ces gens-là et nous, — j'espère bien que les articles publiés pendant le siège par Paul de Saint-Victor seront réunis en volume pour être envoyés en étrennes aux Berlinois de 1872. Ce bombardement là en vaudra bien un autre.

Louis Leroy.

Venant chatouiller le nez de John Bull avec la plume du traité de Paris.

CHRONIQUE DU JOUR

On lit dans les *Lettres persanes :*

« J'ai ouï dire que la seule invention des bombes avait ôté la liberté à tous les peuples d'Europe. Les princes ne pouvant plus confier la garde des places aux bourgeois, qui à *la première bombe se seraient rendus*, ont eu un prétexte pour entretenir de gros corps de troupes réglées avec lesquelles ils ont dans la suite opprimé leurs sujets. »

Montesquieu croyait-il vraiment les bourgeois français de son temps chargés de la garde des places capables de se rendre à la première bombe venue? Alors les bourgeois modernes ont une grande supériorité sur ceux de 1717, car ils ont prouvé suffisamment et partout depuis quatre mois que les bombes ne leur font pas peur.

—

Cette crânerie du Parisien et de la Parisienne devant la mitraille, crânerie que nous avons la joie de constater chaque jour, n'est pas chose nouvelle.

Le cardinal de Retz raconte dans ses *Mémoires* que les dames de Paris voulurent assister à l'attaque de la Bastille sous la Fronde, et qu'elles transportèrent leur chaise dans le jardin derrière la forteresse, pour voir de plus près les sublimes horreurs de la canonnade.

Bon sang ne peut mentir.

—

Une charmante anecdote rappelée par M. Paul de Saint-Victor dans *la Liberté.*

« Hegel disait à son lit de mort : « Je n'ai été compris par personne; il n'y a que Gœschel qui m'a compris. » Quelques instans après il se retourna sur l'oreiller et murmura : « ... Et encore il ne m'a pas compris du tout. »

Toute la philosophie allemande est jugée dans ce peu de mots.

Ah! par exemple, la politique allemande a le mérite d'être autrement lucide! Que veulent ces gens-là? Piller. Ils l'ont déclaré très clairement, et très clairement ils s'en acquittent.

—

Deux faits importans étrangers aux préoccupations françaises nous sont arrivés cette semaine :

C'est d'abord la mort du maréchal Prim, blessé grièvement dans une insurrection républicaine de Madrid. L'indignation, selon la dépêche, serait très vive contre le meurtrier.

Je ne sais si cela tient à ce que je ne suis pas Espagnol et que bien d'autres préoccupations nous assaillent en ce moment nous autres Français, mais la mort de Prim me laisse absolument froid.

Après ça si j'étais Espagnol, peut-être cette mort ne me produirait-elle qu'un sentiment très légitime de satisfaction.

La seconde nouvelle importante est celle de l'entrée à Rome du galantuomo de Florence

En d'autres temps, comme cette affaire romaine si vivement, si heureusement menée nous eût préoccupés, intéressés, animés tous! Victor-Emmanuel au Quirinal! Ce sera un des gros évènemens de cette année et de ce siècle qui en ont tant vus d'importans?

L'Univers disait à ce propos l'autre soir :

« Pie IX prisonnier dans son Vatican est plus grand, plus glorieux, *plus libre* que tous les Césars triomphans. »

Mais alors que devient le fameux argument en faveur du pouvoir temporel, à savoir que le patrimoine de saint Pierre est indispensable *à la liberté* du souverain pontife?

—

A l'heure qu'il est, alors que le stock des approvisionnemens de la capitale diminue de jour en jour, les généraux continuent à toucher quotidiennement *cinq* rations; les colonels, lieutenans-colonels, chefs d'escadron ou de bataillon, *trois rations:* les capitaines, *deux* rations, les lieutenans et sous-lieutenans *une ration et demie.*

C'est de la pure démence. Augmenter la solde proportionnellement au grade, rien de mieux; mais l'égalité devant les vivres est une question trop capitale en ce moment pour qu'il ne soit pas dérogé en sa faveur à la vieille routine. Ces messieurs ont-ils deux, trois, cinq estomacs à remplir? Non, n'est ce pas?...

A la vérité il est question de supprimer cet abus et de ramener chacun, quel que soit son grade, à l'unité de ration. Cette réduction constituerait à l'approvisionnement général un *boni quotidien* de 60.000 rations. Comptez ce que cela eût produit depuis le 4 septembre, si dès le 4 septembre la réforme eût été appliquée...

Gabriel Guillemot.

Le Gérant, ALTAROCHE.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

PRIMES DU *CHARIVARI*

Tout abonné d'UN AN — dont l'abonnement aura été fait *en une seule fois* et *sans intermédiaire* — aura droit de recevoir *franco* et pendant une année

LE PETIT JOURNAL POUR RIRE

PARAISSANT TOUTES LES SEMAINES

huit pages de texte et de dessins comiques, 52 numéros par an.

Dans chaque numéro une caricature de Grévin.

Ceux qui le préfèreront pourront recevoir, comme précédemment,

LA TOILETTE DE PARIS

JOURNAL DE MODES

Paraissant deux fois par mois, avec une Gravure de modes coloriée dans chaque numéro, donnant par conséquent 24 livraisons par an, avec autant de planches; Nouvelles ou Romans dans le texte. — Quatre de ces numéros contiennent, en outre, de nombreux patrons.

LIVRES ET ALBUMS

Les abonnés d'UN AN qui aimeront mieux une prime de librairie pourront choisir un ouvrage ci-dessous : 1° **Histoire de Paris**, par M. TH. LAVALLÉE, superbe volume grand in-8° illustré de 107 vues; 2° **Gulliver**, édition magnifique avec 400 dessins de GRANVILLE; 3° **Voyages dans l'Inde du prince Soltykoff**, grand in-8°, 38 belles planches à deux teintes; 4° **Paul et Virginie**, beau volume in-8° illustré par BERTALL; 5° La **Chine ouverte**, ouvrage du plus haut interêt, 250 dessins variés; 6° Un de ces quatre albums comiques : **M. Cryptogame, le Docteur Faustus**, par Topfer; **la Chicane et l'Amour, Aimez-vous rire?** par Damourette, Tarin, Quillenbois, etc., etc.

N. B. — Les primes ci-dessus, sauf le **Petit Journal pour rire** et la **Toilette de Paris**, qui seront expédiés *franco*, comme il a été dit, devront toutes être retirées directement dans nos bureaux, sans quoi l'Abonné devra joindre à sa demande la somme de **1** fr. **50** c. pour frais de port.

GRANDE PRIME EXCEPTIONNELLE

Le Charivari, désirant en outre faire un splendide cadeau à tous ses abonnés indistinctement, même à ceux de TROIS MOIS, leur offre à des conditions incroyables de bon marché **cette grande Prime exceptionnelle :**

L'HISTOIRE DES DEUX RESTAURATIONS

par A. DE VAULABELLE

huit volumes in-8°,

sera adressée également *franco* contre l'envoi de

25 FRANCS

Pris dans nos bureaux, ce dernier ouvrage sera donné pour

20 FRANCS

Nota. — Les abonnés d'un an qui auront pris une des primes gratuites pourront, en sus, contre l'envoi des sommes ci-dessus indiquées recevra ces deux primes exceptionnelles.

QUARANTIÈME ANNEE. Prix du N° : 5 c. VENDREDI 13 JANVIER 1871

321

ABONNEMENS

PARIS

Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

—

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

—

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

—

ABONNEMENS

DÉPARTEMENS

Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —

L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

—

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité.
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

—

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, W. C.
London.

—

LE CHARIVARI

BULLETIN POLITIQUE

—

Nous l'avons dit et les occasions de le répéter sont malheureusement trop fréquentes, la presse a des devoirs graves et multiples à remplir.

Le premier de ces devoirs est de se surveiller elle-même afin de ne pas laisser échapper à l'improvisation que tant d'évènemens viennent troubler ou surexciter quelqu'un de ces mots terribles qu'on ne peut retirer une fois qu'ils ont été lancés dans la circulation.

De tous ces mots-là le plus redoutable, le plus dissolvant et le plus funeste est à coup sûr le mot de *trahison*.

Ceux qui l'ont écrit en ces derniers jours n'en ont certainement pas mesuré la portée, sans quoi ils auraient tourné sept fois leur plume dans leur main avant de se décider à jeter dans le public si impressionnable une accusation qui peut avoir pour la défense les conséquences les plus redoutables.

Qu'on le remarque bien, en effet, on fournit là un prétexte singulièrement dangereux aux lâchetés qui seraient désireuses de déposer les aames.

Quel a été dans toutes les déroutes, dans toutes les paniques, le cri dont les fuyards se sont servis pour pallier la honte de leur fuite? Celui-ci : *Nous sommes trahis.*

Chaque jour les journaux (et c'est aussi notre avis) protestent avec unanimité de la nécessité de relever sans cesse le moral de l'armée. Comment veut-on que ce moral résiste aux défiances et aux soupçons que fait naitre fatalement la crainte de la trahison?

La première condition pour que le soldat ait de l'élan, c'est la confiance. Si vous lui donnez à entendre que ceux qui le mènent à la bataille sont les complices de l'ennemi qu'ils vont combattre, vous organisez la défaite certaine, inévitable.

Ce n'est que preuves en mains qu'on peut risquer de telles imputations. Il ne faut pas d'insinuations vagues. Certes, s'il y avait des traîtres parmi nos généraux, la presse se devrait à elle-même de les démasquer, mais à condition de venir dire :

— X... est un infâme. Voici ce qu'il a fait tel jour, à telle heure, dans telles circonstances.

Encore une fois, ne travaillons pas nous-mêmes à nous démoraliser.

Le général Trochu vient de protester dans *l'Officiel* avec une indignation légitime contre des rumeurs colportées dans ces derniers jours. C'était le déshonorer lui-même et déshonorer ceux qu'il conserve près de lui, car qui garde la collaboration d'un traitre est lui-même un coquin ou un imbécile.

La presse, en s'abstenant de se faire désormais l'écho de ces racontars malsains, n'en donnera que plus de poids à sa parole, le jour où avec certitude elle viendrait crier à la République :

— Prends garde à tel ou tel homme!

L'accusation de trahison banalement jetée est une de ces machines infernales qui ne blessent pas seulement celui qu'elles visent, mais qui sèment tout autour d'elles la mort et le désespoir.

Dénoncer un traitre lorsque son infamie est avérée, c'est faire acte de justicier; dans le cas contraire, c'est de l'assassinat.

Le pays tout entier applaudira à la décision par laquelle le gouvernement vient d'assimiler tout Français atteint par les bombes prussiennes aux soldats frappés par l'ennemi.

Ce serait outrager le patriotisme que de faire une distinction entre ceux dont le sang est versé par la barbarie prussienne.

Continuation des fureurs réactionnaires contre Gambetta.

Le même Escande déjà nommé nous fait cette jolie déclaration :

« Nous nous abstiendrons aujourd'hui de toute réflexion sur cet étrange discours, qu'il eût été sage et habile au gouvernement de passer sous silence. Avant d'en dire notre sentiment, nous tenons à relire le *Tartufe* de Molière, que nous n'avons pas sous la main. »

M. Escande a voulu dire sans doute qu'élève soumis il avait besoin d'une conférence du maître pour écrire comme *Tartufe* parlait. Dont acte.

M. Veuillot, de son côté, a ses hoquets accoutumés.

Il reproche à M. Gambetta d'avoir fréquenté le café Voltaire. Tout le monde ne peut pourtant pas sortir d'un cabaret.

La conclusion de M. Veuillot est que Gambetta ne veut pas passer sous les fourches caudines de la sacristie et de la réaction, c'est en vain qu'il sauverait la France. Rien de commun entre lui et *l'Univers*.

Cette déclaration fait trop d'honneur à Gambetta pour qu'il n'en soit pas fier.

M. Veuillot, en protestant publiquement que Gambetta n'est pas de ses amis, lui donne un titre de plus à la confiance du pays.

La Patrie, elle, est plus circonspecte. Tout en poussant encore un sanglot sur la tombe de ses chers conseils généraux, elle ne s'aventure pas beaucoup dans la critique.

On sent qu'elle est marrie du *torrent d'anathèmes (sic)* dirigée contre l'empire qu'elle aimait si bien et qu'elle servait si mal. Mais elle a la conscience d'avouer que le gouvernement et surtout M. Gambetta ont joué un grand rôle dans ce soulèvement national.

« L'infatigable et ardent ministre, ajoute-t-elle, a déployé une activité et une énergie qui ont produit d'immenses résultats. Quel que soit le dénouement, M. Gambetta aura une part d'honneur proportionnée à son patriotisme et à ses vigoureux efforts. »

A la bonne heure !

Quant aux *Débats*, ils font de la gaudriole, et quelle gaudriole !

Cette feuille, qui se croit grave, imprime la facétie funambulesque que voici :

« M. Gambetta a vu les choses de plus haut depuis que, monté en ballon, il a pu contempler la France de sa nacelle. »

Tirons l'échelle sur ce mot de la fin.

On en chercherait vainement un plus ridicule.

Pierre Véron.

ENCORE LA CONFÉRENCE

On hésite, on chancelle.

S'il faut en croire les *on dit*, le gouvernement aurait tenu une longue séance pour savoir si l'on enverrait un représentant à la conférence de Londres.

Simple question :

Peut-on admettre qu'à l'heure où les bombes de l'ennemi tuent nos femmes et nos enfans, un Français mis autour d'une table en face d'un diplomate prussien puisse dire en parlant de celui-ci :

— *L'honorable préopinant* ! ! !

La réponse à cette question tranche le débat, ce nous semble.

Paul Girard.

Il est donc vrai que tout finira toujours ici par des chansons.

Les gavroches des quartiers bombardés reprennent maintenant en chœur à chaque détonation un couplet de circonstance dont le refrain est :

V'là l'obus qui s'avance,
Bus qui s'avance !...

Il n'est pas de billevesée, si grosse soit-elle, qui ne trouve une tête où se loger.

Un citoyen, préoccupé à bon droit de la question des subsistances, vient de signaler le fait suivant au gouvernement :

« Il existe à Paris un nombre infini d'oiseaux, de chiens et de chats empaillés. Ne pourrait-on les utiliser pour l'alimentation publique ?

Le Charivari demande qu'on les adresse à l'inventeur, à condition qu'il les consommera.

On a souvent raconté des espièglerie de l'éléphant du Jardin des Plantes, telles, par exemple, que de saisir adroitement avec la trompe des bijoux qu'on lui tendait, comme si c'était un morceau de pain.

Nous avions pris ces faits Paris pour autant de canards. Il parait cependant qu'ils n'étaient pas toujours dénués de vérité.

Une dame a fait demander au restaurateur Voisin, adjudicataire de la trompe de l'éléphant, s'il n'y aurait pas trouvé par hasard une alliance en or et un médaillon contenant une mèche de cheveux.

ÉCHOS.

Un des derniers numéros de la *Gazette de Silésie* se réjouit en annonçant que des symptômes satisfaisans se font jour.

Satisfaisans ? Pas pour nous, bien entendu.

Et au nombre de ces symptômes est classé celui-là : « Désir en France d'une Assemblée nationale. »

Est-il avis plus significatif à ceux de nos excellens confrères qui paraissent regretter encore que le temps si utilement employé à la défense n'ait pas été perdu à élire une chambre ?

***

Au point de vue culinaire, ce siège nous aura valu plus d'une révélation piquante.

Par exemple, les naïfs avaient pu croire jusqu'ici, en voyant le chocolat disparaitre de nos magasins, que si ce comestible venait à manquer c'était faute de cacao pour en fabriquer d'autre.

Eh bien pas du tout. Il parait que si le chocolat s'en va, c'est parce que la noisette manque.

Tous les épiciers vous expliqueront cela.

Pour faire du bon cacao, vous prenez d'abord des

Se demandant si ce ne serait pas le moment de lancer un autre faux pigeon.

noisettes, absolument comme pour faire un civet vous prenez un chat. Ceci est élémentaire.

Je m'attends à apprendre un de ces jours que, si la confiture de groseilles se fait rare, c'est parce que notre provision de colle forte est épuisée.

⁂

Un mot superbe recueilli dans une de nos ambulances.

On venait d'y apporter un brave militaire, la poitrine trouée d'une balle à la hauteur du sein. Le projectile avait perforé sa tunique à quelques lignes seulement de la médaille militaire dont il était décoré.

— A quoi tient la chance! fit observer quelqu'un. Un imperceptible mouvement, et la balle, au lieu de pénétrer dans les chairs, venait simplement s'abattre sur le disque de métal.

— Ah! mais pardon, dit le brave en jetant un coup d'œil à sa poitrine mutilée, ça aurait abîmé ma médaille!

Paul Parfait.

CHRONIQUE DU JOUR

Monsieur Prudhomme n'est pas mort. Bien mieux, il s'est fait journaliste.

Il a étalé l'autre jour dans une feuille dont le titre ne me revient pas — et j'en suis bien aise pour elle — une théorie ravissante, pour écraser les partisans du rationnement.

— Tenez, dit-il, un adjoint vient de vendre à l'un des principaux restaurateurs de Paris 50 kilos de fromage de gruyère, à raison de 50 francs le kilogramme. Avec ces 2,500 francs, il pourra donner à ses administrés indigens de la viande, du café, du sucre, etc., etc., qu'il aurait été dans l'impossibilité de leur distribuer sans cette bonne aubaine.

Au premier abord cet argument de Gribouille peut produire un certain effet; mais pour peu que l'on y regarde de plus près, on ne tarde pas à s'apercevoir qu'il est absolument creux. Puisqu'il n'entre plus aucune denrée à Paris, vous pourriez vendre une livre de gruyère trois cent mille francs sans augmenter le stock de notre viande fraîche.

C'est en vain que l'on essaierait d'arguer que le fromage est un aliment de luxe, un dessert...

C'est un dessert pour les gens qui ont autre chose à manger avec; mais en ce moment cinquante kilos de fromage divisés en morceaux de vingt grammes feraient avec du pain le repas de 2,500 personnes.

—

D'ailleurs, il faut bien en convenir, nous avons fait dès le début du siège, quant à l'alimentation, fausse route complète.

On ne saurait trop le redire : il a été permis à dix mille marchands de comestibles de faire d'énormes fortunes en vendant six francs ce qui leur avait coûté six sous. Là aura été le scandale de cette phase pénible.

Et — on peut bien le dire en passant — un fait ressortira par-dessus tout de cet état de choses regrettable, c'est l'inaltérable patriotisme de la population parisienne, à qui tant d'abus cruels n'auront pas arraché un seul mouvement de mauvaise humeur.

Cela prouvera-t-il que l'on a eu raison de jouer ce jeu terrible? Non.

Je crois que le peuple se dit en lui-même : Le Prussien fait tout passer ; mais il ne faudrait pas me la refaire.

—

Je terminerai en signalant un nouvel abus non moins déplorable.

Le prix du vin ordinaire augmente sous le prétexte qu'il ne reste plus que des vins fins.

Qui donc a dit : Si le peuple n'a pas de pain, qu'il mange de la brioche?... Une grande dame qui croyait rire.

Eh bien! moi je dis : Si vous n'avez pas de gros bleu à donner au peuple, donnez-lui du château-margaux... Et je ne ris pas.

—

Pour servir à l'histoire du siège de Paris :

Rue d'Assas, dans une petite chambre au sixième, un gavroche de seize ans est en train de poser un poêle.

Debout sur une chaise, un coude de tuyau à la main, il sonde le mur pour trouver le conduit de la cheminée.

Arrive un obus qui troue net la muraille juste au-dessus de sa tête.

— Merci, Bismark!... En v'là une prévenance!

Léon Bienvenu.

Le Gérant, Altaroche.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

PRIMES DU *CHARIVARI*

Tout abonné d'UN AN — dont l'abonnement aura été fait *en une seule fois* et *sans intermédiaire* — aura droit de recevoir *franco* et pendant une année

LE PETIT JOURNAL POUR RIRE

PARAISSANT TOUTES LES SEMAINES

huit pages de texte et de dessins comiques, 52 numéros par an.

Dans chaque numéro une caricature de Grévin.

Ceux qui le préfèreront pourront recevoir, comme précédemment,

LA TOILETTE DE PARIS

JOURNAL DE MODES

Paraissant deux fois par mois, avec une Gravure de modes coloriée dans chaque numéro, donnant par conséquent 24 livraisons par an, avec autant de planches; Nouvelles ou Romans dans le texte. — Quatre de ces numéros contiennent, en outre, de nombreux patrons.

LIVRES ET ALBUMS

Les abonnés d'UN AN qui aimeront mieux une prime de librairie pourront choisir un ouvrage ci-dessous : 1° **Histoire de Paris**, par M. TH. LAVALLÉE, superbe volume grand in-8° illustré de 107 vues; 2° **Gulliver**, édition magnifique avec 400 dessins de GRANVILLE; 3° **Voyages dans l'Inde du prince Soltykoff**, grand in-8°, 38 belles planches à deux teintes; 4° **Paul et Virginie**, beau volume in-8° illustré par BERTALL; 5° La **Chine ouverte**, ouvrage du plus haut intérêt, 250 dessins variés; 6° Un de ces quatre albums comiques : **M. Cryptogame**, **le Docteur Faustus**, par Topfer; **la Chicane et l'Amour**, **Aimez-vous rire?** par Damourette, Talin, Quillenbois, etc., etc.

N. B. — Les primes ci-dessus, sauf le **Petit Journal pour rire** et la **Toilette de Paris**, qui seront expédiés *franco*, comme il a été dit, devront toutes être retirées directement dans nos bureaux, sans quoi l'Abonné devra joindre à sa demande la somme de **1** fr. **50** c. pour frais de port.

GRANDE PRIME EXCEPTIONNELLE

Le Charivari, désirant en outre faire un splendide cadeau à tous ses abonnés indistinctement, même à ceux de TROIS MOIS, leur offre à des conditions incroyables de bon marché **cette grande Prime exceptionnelle :**

L'HISTOIRE DES DEUX RESTAURATIONS

par A. DE VAULABELLE

huit volumes in-8°,

sera adressée également *franco* contre l'envoi de

25 FRANCS

Pris dans nos bureaux, ce dernier ouvrage sera donné pour

20 FRANCS

Nota. — Les abonnés d'un an qui auront pris une des primes gratuites pourront, en sus, contre l'envoi des sommes ci-dessus indiquées recevra ces deux primes exceptionnelles.

QUARANTIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 c. SAMEDI 14 JANVIER 1871

ABONNEMENS
PARIS
Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —
Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

ABONNEMENS
DÉPARTEMENS
Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —
L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité.
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, W. C.
London.

LE CHARIVARI

BULLETIN POLITIQUE

M. Jules Favre vient d'adresser à tous les agens diplomatiques de France une circulaire relative à la conférence.

Nous n'avons pu comprendre clairement quelle était la réponse à laquelle le ministre des affaires étrangères s'arrêtait définitivement.

D'une part, en effet, nous lisons dans cette circulaire que le gouvernement commettrait une grave faute en repoussant l'ouverture qui lui est faite.

Il semblerait résulter de cette déclaration que la résolution de M. Jules Favre est affirmative et qu'il va se mettre en route, mais la phrase suivante vient soudain dérouter cette interprétation :

« Le gouvernement, en effet, ajoute-t-il, a pensé, comme moi, que le ministre des affaires étrangères ne pouvait, à moins d'une raison d'intérêt supérieur, quitter Paris au milieu du bombardement que l'ennemi dirige sur la ville. »

Plus loin encore, dans la lettre que M. Favre écrit directement à lord Granville, nous trouvons ce passage également amphibologique :

« Dès que j'aurai cette pièce entre les mains et que la situation de Paris me le permettra, je prendrai la route de Londres, sûr à l'avance de ne pas invoquer en vain, au nom de mon gouvernement, les principes de droit et de morale que l'Europe a un si grand intérêt à faire respecter. »

Que résulte-t-il des citations que nous venons de faire ?

Que M. Jules Favre partira à condition que le bombardement cesse ? Franchement alors il est plus que probable qu'il restera parmi nous, car il est à peu près certain que M. de Bismark, qui n'a pas reculé au nom de l'humanité devant les horreurs d'un acte pareil, se gênera bien moins encore pour le seul bon plaisir de la diplomatie.

Ou bien avons-nous mal interprété les passages auxquels nous faisons allusion ?

Mais alors que peut vouloir dire : *Quand la situation nous le permettra ?*

Involontairement nous avons pensé en lisant la circulaire de M. Jules Favre au vers de Boileau :

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement.

Il est manifeste pour nous que M. Favre a senti tout le premier la difficulté du rôle qu'on lui proposait.

Il est manifeste qu'il a senti combien serait pénible, pour ne pas dire impossible, son attitude en face du représentant de ces féroces ennemis

Qui viennent jusque dans nos bras
Egorger nos fils, nos compagnes.

D'autre part, on a voulu conserver des ménagemens envers ces puissances qui elles nous ont si peu ménagés. On s'est dit qu'après tout, l'admission d'un ministre du 4 septembre dans la conférence équivalait à la reconnaissance de la République, et qu'il pourrait être utile d'en prendre acte.

Tiraillé entre ce double courant, le gouvernement nous semble quelque peu être resté suspendu en l'air comme le tombeau de Mahomet entre ses deux aimans.

On ne dit ni oui ni non, on accepte sans accepter, on refuse sans refuser. On partira en principe, mais en fait on pourrait bien ne pas bouger.

Nous persistons, quant à nous, dans notre opinion première, et nous y persistons d'autant plus énergiquement que les journaux réactionnaires se rangent tous à l'avis opposé.

Qu'irions nous faire dans cette galère ?

M. Jules Favre affirme qu'il est sûr à l'avance de ne pas invoquer en vain les principes de droit et de morale que l'Europe a un si grand intérêt à ne pas....

pardon, à respecter. Nous voudrions bien savoir ce qui lui donne une semblable certitude.

Tout, au contraire, dans la conduite de l'Europe depuis six mois atteste qu'elle ne s'incline que devant la force. M. Jules Favre le sait mieux que personne, lui dont la voix éloquente n'a cessé de crier dans le désert. Peut-il supposer que sa présence à Londres opèrera un miracle? Je ne le pense pas. On l'aspergera d'eau bénite de cour, soit; on fera à ses réclamations un enterrement de première classe, je le veux bien.

Mais ce sera tout. Ce droit et cette morale qu'il invoque seront à la conférence des absens dont il ne faudra pas parler.

Si maintenant on se place au simple point de vue des intérêts de la République, l'abstention nous paraît plus commandée encore.

Ce grand principe ne doit pas paraître diminué devant l'Europe.

Que signifient ces invitations illusoires qui restent quize jours dans la poche du facteur, comme certains malins font quand, pour berner un importun, ils lui écrivent le lendemain.

— Je vous ai attendu hier à dîner, vous n'avez donc pas reçu ma lettre d'avant-hier?

Que signifie aussi cette difficulté à propos de sauf-conduit, comme si l'ennemi accordait la grâce d'un prisonnier en ouvrant ses lignes à notre ambassadeur?

La vérité vraie la voici : « La conférence de Londres est aux mains de la Prusse. Les diplomates européens sont des marionnettes dont ils tirent la ficelle. Je ne vois nullement le besoin pour la France meurtrie, mais non abattue, de figurer pour le moment dans une représentation de Guignol.

De deux choses l'une :

Ou nous serons écrasés, et alors tous les protocoles du monde n'empêcheront pas notre vainqueur de se livrer à des appétits sans limites.

Ou nous vaincrons, et alors Dieu sait si la République rayonnante aura besoin du certificat de vie de cinq ou six messieurs en bonnet de soie noire.

Dans tous les cas il est inutile de se déranger. La France n'est pas faite pour jouer les comparses ou les compères.

Pierre Véron.

CE QU'ILS REPROCHENT A GAMBETTA

Les journaux... comment les qualifierai-je? de royalistes, oh! non! De bonapartistes? fi donc! quelle horreur? Enfin les journaux dont l'objectif n'est pas précisément celui des démocrates à poigne font au nouveau Carnot un bien drôle de reproche. Après avoir pris beaucoup plus de temps qu'il n'en fallait pour rendre justice à sa foi profonde, à ses talens d'organisateur, il n'ont trouvé rien de mieux pour diminuer ses services que de le tancer vertement sur son républicanisme.

Oui, disent-ils, nous daignons reconnaître que vous n'êtes pas une cinquième roue au char de la défense nationale; mais de quoi vous avisez-vous d'afficher ainsi vos croyances à tout propos?

Ne pouvez-vous sauver la France sans nous jeter à chaque instant votre République à la face? Faites sortir de terre des armées; mais en frappant le sol réservez la question, ne préjugez rien. Travaillez, s'il le faut, pour... tel ou tel gouvernement, pour le mien, pour celui du voisin, pour tous les gouvernemens possibles enfin... sauf le vôtre!

Autrement vous n'êtes plus qu'un homme de parti, qu'un sectaire, bon tout au plus à chasser le Prussien, mais radicalement incapable de comprendre nos aspirations et de faire aboutir nos espérances.

Ils ont raison, et combien l'on doit regretter que Gambetta s'entête à ne pas vouloir lire entre leurs lignes. En y mettant un peu de bonne volonté, il nous enverrait des dépêches ainsi conçues : « Je viens de donner un commandement au général Chanzy. J'ose espérer que ce choix aura été agréable à Sa Majesté Henri V. Combattre pour la légitimité, vaincre par les lys ou se faire un linceul de l'antique oriflamme de saint Denis, je ne sors pas de là! Mon dieu et mon roi! Le trône et l'autel ou la mort, voilà ma devise! »

Ou mieux encore : « Garibaldi inquiète incessamment l'ennemi. Il fait dérailler ses trains, lui tue chaque jour un nombre infini de soldats, et s'il continue avant peu le uhlan deviendra introuvable, le Bavarois sera hors de prix et l'on donnera les casques à pointe pour rien. Je me plais donc à croire que ma noble maîtresse me saura quelque gré de mes faibles efforts. Le sang du Cid qui coule dans ses veines m'en est un sûr garant. — Vive l'empereur! vive la régente!... Et par surérogation, que le nom de Napoléon III soit à jamais béni! »

En s'exprimant ainsi Gambetta ferait couler de bien douces larmes. Les dotations, les fonds secrets, les concessions de chemins de fer, les pots de vin ne seraient plus de vains mots. Le jeune ministre sauverait véritablement la France, et l'hydre révolutionnaire serait forcée de donner la patte et de danser des polkas sur l'air de *la Reine Hortense*.

Malheureusement ce diable de Gambetta ne veut pas sortir de son républicanisme; ce qui sera cause que nous serons sauvés contre toutes les règles.

Louis Leroy.

ÉCHOS.

Il y a longtemps qu'on n'avait entendu parler de M. Gagne.

Il reparaît avec un projet de *philanthropophagie* ou manducation fraternelle de l'homme par l'homme.

Il demande que le gouvernement soit *philanthropophagé* le premier, puis que tous les hommes et femmes *de plus de soixante ans* soient *mis à la retraite de la vie* et livrés à la boucherie humaine.

Nous n'ajouterons qu'un détail :

M. GAGNE A CINQUANTE-NEUF ANS!!!

Rien de curieux vraiment comme de visiter les quartiers sur lesquels pleuvent les bombes ennemies.

Hier, pendant la journée, au boulevard Saint-Michel, rue Saint-Jacques la foule circulait avec une insouciance absolue.

Cette infamie sans profit aura donné une application de plus à la formule :

— C'est plus qu'un crime, c'est une faute.

LE BOMBARDEMENT

— Qu'est-ce que c'est que ça, papa?
— C'est le dernier bouquet des feux d'artifice du 15 août.

Les journaux allemands, dont *le Rappel* publie des extraits, vomissent contre Gambetta un torrent d'injures.

On dirait du Veuillot traduit. Ces beaux esprits se rencontrent.

A l'inauguration du tunnel du Mont-Cenis, on a bu *à la civilisation!*

Quel à propos à l'heure où les bombes massacrent les blessés, les femmes, les enfans et les vieillards.

Une terrible antiphrase à ce propos :

Quelqu'un proposait hier de donner à Guillaume le nom de *Père Enfantin.*

Argus.

CHRONIQUE DU JOUR

L'Univers ne veut pas que Garibaldi nous soit utile à quoi que ce soit. Chaque fois que ce nom glorieux paraît dans un bulletin militaire, Veuillot proteste, il s'indigne. Veuillot ne veut pas des victoires du *malandrin niçois.* La ruine, l'anéantissement de la France plutôt que sa résurrection par le fait de Garibaldi.

Les indignations de ce sacristain sont épiques...

« Garibaldi, disait-il l'autre soir, est entré à Dijon, *probablement sans grande gloire*, après la victoire d'un autre.»

Probablement, le clérical est tout entier là dedans. Tout le système, toute la doctrine, toute la théologie de ces gaillards-là se résument dans ce mot.

—

Gambetta aussi le chiffonne. Gambetta parle trop de la République, et ce mot de république sonne mal aux larges oreilles de Veuillot...

Gambetta a osé dire aux Bordelais : « La République est hors de question. » Et Veuillot prétend au contraire la remettre prochainement en question, espérant, à l'aide des éteignoirs dont il dispose dans chaque paroisse, étouffer encore la lumière et escobarder le pays. Le bonhomme en sera pour sa rage impuissante. (Voir *la Lime et le Serpent*).

Un bel exemple d'impudence tiré de la feuille en question :

« M. X... dit Eugène, *en sa qualité de libre penseur*, était autrefois plus *fouetteur* que maître d'école. »

Un clérical, un ignorantin, un souteneur des *hommes noirs* fletris par le chansonnier, qui ose jeter à autrui la qualification de *fouetteur!...* Que dites-vous de l'audace et de l'aplomb?

—

Un des derniers défenseurs — il en reste encore quelques-uns — de l'infâme dynastie écroulée à Sedan, disait dernièrement :

» O mon dieu ! la preuve que le gouvernement impérial ne nous a pas tant corrompus qu'on veut bien le dire, c'est que Paris après vingt ans de ce régime, est capable de l'heroïsme que nous voyons tous les jours. »

Loyola la signerait celle-là.

—

L'autre soir, dans un groupe au coin de la rue Drouot, un monsieur gesticulait et pérorait. Je m'approchai. C'était un partisan d'armistice et de paix.

— Moi d'abord, criait-il, ce bombardement me gêne; j'en ai assez ! Que demandent les Prussiens ? nos pendules! Donnons-leur nos pendules et qu'ils s'en aillent !...

—

Un joli mot de M. de Bismark — il faut être juste même envers ses ennemis :

L'empereur Guillaume, entre deux flacons de champagne, causait familièrement l'autre semaine avec son chancelier.

— Mais enfin, lui disait-il, pourriez-vous m'expliquer, mon cher Bismark, pourquoi cette razzia de pendules à laquelle nous nous livrons ?

— Sire, répondit en s'inclinant Bismark, c'est afin qu'il ne soit plus jamais en France que l'heure qu'il plaira à Votre Majesté.

Gabriel Guillemot.

Le Gérant. ALTAROCHE.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

PRIMES DU *CHARIVARI*

Tout abonné d'UN AN — dont l'abonnement aura été fait *en une seule fois* et *sans intermédiaire* — aura droit de recevoir *franco* et pendant une année

LE PETIT JOURNAL POUR RIRE

PARAISSANT TOUTES LES SEMAINES

huit pages de texte et de dessins comiques, 52 numéros par an.

Dans chaque numéro une caricature de Grévin.

Ceux qui le préfèreront pourront recevoir, comme précédemment,

LA TOILETTE DE PARIS

JOURNAL DE MODES

Paraissant deux fois par mois, avec une Gravure de modes coloriée dans chaque numéro, donnant par conséquent 24 livraisons par an, avec autant de planches; Nouvelles ou Romans dans le texte. — Quatre de ces numéros contiennent, en outre, de nombreux patrons.

LIVRES ET ALBUMS

Les abonnés d'UN AN qui aimeront mieux une prime de librairie pourront choisir un ouvrage ci-dessous : 1° **Histoire de Paris**, par M. TH. LAVALLÉE, superbe volume grand in-8° illustré de 107 vues; 2° **Gulliver**, édition magnifique avec 400 dessins de GRANVILLE; 3° **Voyages dans l'Inde du prince Soltykoff**, grand in-8°, 38 belles planches à deux teintes; 4° **Paul et Virginie**, beau volume in-8° illustré par BERTALL; 5° **La Chine ouverte**, ouvrage du plus haut intérêt, 250 dessins variés; 6° Un de ces quatre albums comiques : **M. Cryptogame, le Docteur Faustus**, par Topfer; **la Chicane et l'Amour, Aimez-vous rire ?** par Damourette, Tain, Quillenbois, etc., etc.

N. B. — Les primes ci-dessus, sauf le **Petit Journal pour rire** et la **Toilette de Paris**, qui seront expédiés *franco*, comme il a été dit, devront toutes être retirées directement dans nos bureaux, sans quoi l'Abonné devra joindre à sa demande la somme de **1** fr. **50** c. pour frais de port.

GRANDE PRIME EXCEPTIONNELLE

Le Charivari, désirant en outre faire un splendide cadeau à tous ses abonnés indistinctement, même à ceux de TROIS MOIS, leur offre à des conditions incroyables de bon marché **cette grande Prime exceptionnelle :**

L'HISTOIRE DES DEUX RESTAURATIONS

par A. DE VAULABELLE

huit volumes in-8°,

sera adressée également *franco* contre l'envoi de

25 FRANCS

Pris dans nos bureaux, ce dernier ouvrage sera donné pour

20 FRANCS

Nota. — Les abonnés d'un an qui auront pris une des primes gratuites pourront, en sus, contre l'envoi des sommes ci-dessus indiquées recevra ces deux primes exceptionnelles.

QUARANTIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 c. DIMANCHE 15 JANVIER 1871

ABONNEMENS

PARIS

Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

ABONNEMENS

DÉPARTEMENS

Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —

L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité.
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, W. C.
London.

LIBRARY RECEIVED AUG 3 1871 DEPARTMENT OF STATE

LE CHARIVARI

BULLETIN POLITIQUE

La grosse question à l'ordre du jour, c'est toujours la question de la Conférence.

Deux partis nettement tranchés se sont formés.

Le premier dit :

— A aucun prix nous ne devons prendre part en ce moment à une réunion diplomatique. Nous aurions le roi prussien pour vis-à-vis.

L'autre dit :

— Il faut que la France soit représentée à la Conférence quand même.

Sur quoi ils énumèrent toutes les raisons qui, suivant eux, militent en faveur de ce second parti.

Notre opinion est faite depuis longtemps. Nous l'avons motivée longuement hier et nous y persistons plus que jamais.

Mais en nous plaçant au point de vue de ceux qui voient dans notre participation à une conférence une véritable panacée, il nous est impossible de comprendre qu'on oppose une demi-fin de non-recevoir à une invitation aussi précieuse.

Il n'y a pas de milieu.

Nous nous prononçons, nous, contre la Conférence, parce que nous croyons qu'elle ne peut produire absolument rien de bon pour nous, mais si M. Jules Favre est convaincu que sa présence aura une importance politique aussi considérable, il ne doit plus hésiter une seule minute à se mettre en route. La question de sentiment qu'il a invoquée n'a aucune valeur en ce moment. Sa présence ne peut en rien influer sur les résultats du bombardement. Qu'il soit ici ou qu'il n'y soit pas, il n'en tombera pas un projectile de moins.

Il ne peut non plus venir à l'esprit de personne de supposer que M. Jules Favre quitte Paris pour se mettre en sûreté. Pourquoi donc alors ces tergiversations? Pourquoi ne pas avoir clairement répondu : Je serai à Londres tel jour?

Dans des circonstances comme celles que nous traversons, les résolutions mixtes sont les plus funestes de toutes.

Entre le parti du refus net et catégorique et celui du départ immédiat il n'y avait pas de moyen terme.

Plus que jamais, c'est un devoir pour un homme d'Etat de savoir ce qu'il veut et de l'exécuter immédiatement. Les jours sont des siècles.

Que M. Jules Favre monte donc en voiture dès demain, ou qu'il déclare que, toute réflexion faite, il ne quittera jamais Paris.

Dans *l'Officiel*, de longs détails sur les difficultés soulevées par M. de Bismark relativement aux parlementaires. M. de Bismark est un politique qui ne se soucie pas de faire grand, comme disait feu Duvernois. Peu lui importe de faire mesquin pourvu qu'il arrive à son but.

Il est évident que le rusé compère n'a soulevé ce conflit ridicule que pour avoir un prétexte de ne pas faire remettre à son adresse l'invitation de lord Granville. C'était toujours autant de gagné.

Durant les pourparlers provoqués par le matois personnage, il se donnait le facile plaisir de berner une fois de plus les puissances qui se morfondaient là bas, attendant la réponse de la France.

Si M. de Bismark est fier d'inventer de pareilles ficelles, nous ne lui en faisons pas notre compliment. Cela prouve simplement que le mot *dignité* est rayé de son dictionnaire.

Cela prouve aussi que l'influence de cette France qu'il se vante d'avoir terrassée lui cause encore de singulières frayeurs.

La chose est bonne à enregistrer.

La rigueur du froid continue à empêcher nos messagers aériens de revenir au bercail.

Les canards en profitent pour prendre la place des pigeons. Les uns apportent dans leur bec des bulle-

tins de victoires, les autres des bulletins de défaites.

Il n'y a pas plus lieu de se réjouir des uns que de s'émouvoir des autres.

Ceux qui vous racontent sans rire que la rente prussienne a baissé de trois pour cent sont dignes de faire vis-à-vis à ceux qui prétendent que Chanzy a été mis en déroute.

Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que les journaux qui tiennent boutique de nouvelles à sensation trouvent encore des pratiques après s'être rendus tant de fois coupables du délit de tromperie sur la qualité de la chose vendue.

Ce qui est plus grave que ces billevesées, c'est la question des subsistances en général et celle du pain en particulier.

Le rationnement est imminent.

Si l'on doit regretter quelque chose, c'est que la mesure n'ait pas été prise plus tôt. Mais sans récriminer contre le passé, il importe de se soucier de l'avenir. Le rationnement va, si l'on n'y prend garde, engendrer à la porte des boulangers des queues plus longues encore que celles qui grelotent à la porte des boucheries.

Ce système est odieux et criminel. Quand on voit la bronchite et la pneumonie enlever en une semaine plus de cinq cents victimes, il est impossible de ne pas s'indigner de l'incurie de certains maires par la faute desquels tant de gens meurent misérablement.

Plusieurs de ces messieurs se piquent de stratégie et prétendraient, si on les laissait faire, commander en chef les opérations militaires.

Qu'ils commencent donc par faire manœuvrer avec un peu plus d'intelligence les morceaux de viande et les morceaux de pain.

Nous avons vu, de nos yeux vu une pauvre femme de plus de soixante ans qui, dans la même journée, pour avoir une livre de pain, quatre-vingt-dix grammes de cheval et trois buches, avait fait *treize heures de queue*!

Encore une fois c'est un crime que d'imposer à une population déjà si éprouvée des souffrances qu'on pourrait lui épargner.

La statistique dira un jour que l'incurie de certaines mairies a tué plus de monde que les bombes du roi Guillaume.

Pierre Véron.

ÉCHOS.

Le bombardement force les habitans de certains quartiers à loger dans leurs caves. Le caractère parisien, qui s'accommode de tout, a déjà su se mettre à l'aise dans ces habitations souterraines. La vie s'y passe grandement, et l'on s'y amuserait presque si le temps était à la gaieté.

Et comme il y a toujours des gens habiles à exploiter la circonstance, il nous a été donné de lire sur un soupirail l'écriteau suivant :

A LOUER
CAVE FRAICHEMENT DÉCORÉE
AVEC ALCÔVE A DEUX LITS.

N. B. — Le locataire aura la jouissance des rats de son local.

Un avantage compense les inconvéniens de ces caves comme séjour domestique, c'est qu'elles sont fort chaudes, qualité qui n'est pas à dédaigner par la température dont nous souffrons.

— Ce n'est pas étonnant, disait Calino, devant qui on faisait la remarque, c'est toujours dans les caves qu'on met le bois de chauffage.

Un obus est entré hier par le soupirail non encore blindé dans une cave que Gavroche apprêtait pour l'installation d'une famille.

— Merci bien, dit l'enfant de Paris épargné par le projectile, voilà un complaisant qui a fait plus de la moitié de ma besogne : il a balayé toutes les araignées.

Ce sont surtout les écoliers et même les bébés qui ont payé le plus large tribut au bombardement prussien. Leurs projectiles en ont déjà broyé près de cinquante.

L'ancien perturbateur Jésus-Chist disait : « Laissez venir à moi les petits enfans. » Le pieux Guillaume dit: « Laissez l'obus aller aux petits enfans ! »

On sait que, de même que les obus, la plupart des balles du système nouveau ont la forme d'un dé à coudre. Nos marins les appellent des *dés à découdre*.

Depuis le bombardement, Calino a brusquement rompu avec une dame chez qui il passait la meilleure partie de son temps.

— Pourquoi cette séparation ? lui demandait un camarade.

— On m'a dit qu'Hortense a le caractère aimant.

— Eh bien ?

— Dame ! ça me fait peur. Tout ce qui est *aimant* attire le fer.

La remarquable chanson de notre ami Nadaud *les Deux gendarmes* a eu bien des supplémens.

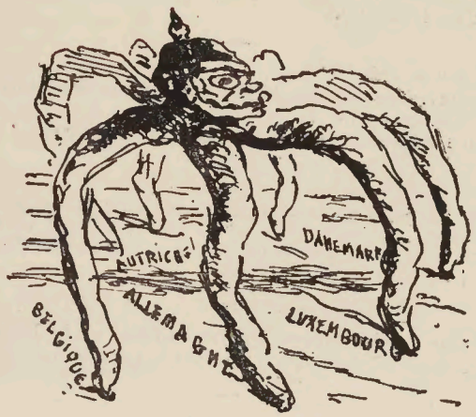
On se souvient de celui-ci, qu'elle reçut sous le dernier empire :

Aux gouvernemens je m'applique
A prodiguer toujours ma foi,
Et, monarchie ou république,
Je fais exécuter leur loi.
J'ai même, il m'en souvient encore,
Conduit Bonaparte en prison.
— Brigadier, répondit Pandore,
Brigadier, vous aviez raison.

Voici un couplet qui vient d'être récemment ajouté par un amateur inconnu :

Lorsque chacun se sacrifie,
Quand tous les Français sont soldats,
Je suis prêt, si l'on m'en confie,
A remplir de nouveaux mandats.
Qu'on m'envoie arrêter encore
Bazaine pour sa trahison !!!
— Brigadier, répondit Pandore,
Brigadier, vous auriez raison.

CROQUIS PAR CHAM.



LA PIEUVRE.

On la mangera tout comme l'éléphant.

— Cette malle doit être à nous !

— Tarteiffe ! Il me coûte très cher ce bombardement-là. Je n'aurai bientôt plus le sou. Ces Parisiens sont d'une indiscrétion !

— Ayez l'obligeance de continuer; il y a encore un étage au-dessous !

— Cristi ! qu'elle est belle !
— Elle est à moi ! je l'ai vue le premier !

— Dépêchons-nous, Piju ! Nous allons manquer les morceaux !

CHRONIQUE DU JOUR

Le prince Frédéric-Charles a dit en parlant de son projet de dévastation de la France : « Nous irons partout, partout. »

La situation de ce galant chevalier paraît néanmoins compromise. Où il est à cette heure, il se pourrait fort bien qu'il restât longtemps, et peut-être (c'est là notre vœu le plus fervent, lui sera-t-il impossible de jamais retourner en Prusse.

On connait le distique de Boileau :

L'honneur est comme une île escarpée et sans bords,
On n'y peut plus rentrer lorsqu'on en est dehors.

Puissions-nous, au profit de Frédéric-Charles, parodier ces vers de la sorte :

La France est un foyer rempli de feux ardens,
On n'en peut plus sortir lorsque l'on est dedans.

—

Les plus émouvantes inventions des romanciers et des dramaturges sont dépassées par les réalités de ce siège horrible.

Deux frères ayant épousé les deux sœurs ont, avant l'investissement de Paris, envoyé leur femme au Havre ; ils viennent d'apprendre par un journal de province que l'une de ces deux dames est morte ; comme elles portent toutes les deux le même nom, les deux maris ignorent lequel d'entre eux est veuf.

Y a-t-il une situation plus poignante!

—

Passons, s'il se peut, à un sujet moins sombre.

Une vente de charité, organisée par Mme Jules Simon, eut lieu, comme chacun sait, dans les salons du ministère de l'instruction publique ; parmi une foule d'objets plus ou moins bizarres offerts aux acheteurs, on remarquait un superbe dindon.

Un dindon au ministère de l'instruction publique! Veuillot aiguisait déjà une épigramme lorsqu'il fut reconnu que ce dindon était un dindon vénérable chevronné et qu'il datait du temps où M. Fortoul occupait le pouvoir.

—

Mot qu'un gavroche prononça en entendant les canons ennemis bombarder Paris :

— Pas étonnant que ces satanées batteries prussiennes toussent si fort ; ce n'est pas un simple rhume qu'elles ont, c'est le Krupp.

—

Propos de siége :

Les privations de ces temps lugubres n'énervent point les défenseurs de la capitale; il n'y a d'abattus à Paris que les arbres, et encore c'est pour aller au feu.

—

Que ces hordes prussiennes et barbares connaissent peu les usages : ils sont chez nous, ils savent que nous voudrions les voir partir, et ce sont eux qui nous offrent un siège !

—

Sur le théâtre de la guerre, quand les balles de nos francs-tireurs sifflent, ce sont les Prussiens qui claquent.

—

Pour tenter de mordre dans
Du cheval hors d'âge,
Il faut être jusqu'aux dents
Armé de courage.

—

Selon Calino :

Une conversation qui tombe fait moins de bruit qu'un obus.

—

Aujourd'hui, les doigts des Parisiens se plaisent au maniement des armes ; leurs phalanges sont héroïques.

Hippolyte Briollet.

Dimanche 15 janvier, à 7 heures 3/4, aura lieu dans la salle Valentino, une séance littéraire et musicale.

Mme Sidney dira des vers de nos plus grands poètes; etc., etc. — La salle sera chauffée.

Le Gérant, ALTAROCHE.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

PRIMES DU *CHARIVARI*

Tout abonné d'UN AN — dont l'abonnement aura été fait *en une seule fois* et *sans intermédiaire* — aura droit de recevoir *franco* et pendant une année

LE PETIT JOURNAL POUR RIRE

PARAISSANT TOUTES LES SEMAINES

huit pages de texte et de dessins comiques, 52 numéros par an.

Dans chaque numéro une caricature de Grévin.

Ceux qui le préfèreront pourront recevoir, comme précédemment,

LA TOILETTE DE PARIS

JOURNAL DE MODES

Paraissant deux fois par mois, avec une Gravure de modes coloriée dans chaque numéro, donnant par conséquent 24 livraisons par an, avec autant de planches; Nouvelles ou Romans dans le texte. — Quatre de ces numéros contiennent, en outre, de nombreux patrons.

LIVRES ET ALBUMS

Les abonnés d'UN AN qui aimeront mieux une prime de librairie pourront choisir un ouvrage ci-dessous : 1° **Histoire de Paris**, par M. TH. LAVALLÉE, superbe volume grand in-8° illustré de 107 vues; 2° **Gulliver**, édition magnifique avec 400 dessins de GRANVILLE ; 3° **Voyages dans l'Inde du prince Soltykoff**, grand in-8°, 38 belles planches à deux teintes ; 4° **Paul et Virginie**, beau volume in-8° illustré par BERTALL ; 5° **La Chine ouverte**, ouvrage du plus haut intérêt, 250 dessins variés; 6° Un de ces quatre albums comiques : **M. Cryptogame, le Docteur Faustus**, par Topfer; **la Chicane et l'Amour**, **Aimez-vous rire?** par Damourette, Tatin, Quillenbois, etc., etc.

N. B. — Les primes ci-dessus, sauf le **Petit Journal pour rire** et la **Toilette de Paris**, qui seront expédiés *franco*, comme il a été dit, devront toutes être retirées directement dans nos bureaux, sans quoi l'Abonné devra joindre à sa demande la somme de **1** fr. **50** c. pour frais de port.

GRANDE PRIME EXCEPTIONNELLE

Le Charivari, désirant en outre faire un splendide cadeau à tous ses abonnés indistinctement, même à ceux de TROIS MOIS, leur offre à des conditions incroyables de bon marché **cette grande Prime exceptionnelle :**

L'HISTOIRE DES DEUX RESTAURATIONS

par A. DE VAULABELLE

huit volumes in-8°,

sera adressée également *franco* contre l'envoi de

25 FRANCS

Pris dans nos bureaux, ce dernier ouvrage sera donné pour

20 FRANCS

Nota. — Les abonnés d'un an qui auront pris une des primes gratuites pourront, en sus, contre l'envoi des sommes ci-dessus indiquées recevra ces deux primes exceptionnelles.

QUARANTIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 c. LUNDI 16 JANVIER 1871

ABONNEMENS
PARIS
Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —
Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

ABONNEMENS
DÉPARTEMENS
Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an.. ..... 80 —
L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité.
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, w. c.
London.

DEPARTMENTAL LIBRARY AUG 1871 ATE

LE CHARIVARI

LA SEMAINE DE LA BOURSE

Du boulevard des Italiens.
Dimanche 15 janvier 1871.

Monsieur le rédacteur,

Les dépêches publiées par *le Journal officiel* au début de la semaine ne pouvaient manquer d'avoir une heureuse influence sur la rente, mais cette influence ne va pas jusqu'à donner aux affaires une véritable impulsion. Nous sommes fermes, mais notre fermeté platonique s'exerce un peu trop dans le vide. Des affaires, voilà ce qu'il nous faudrait, et ce que malheusement nous n'avons pas.

La rente sans affaires ferme cependant avec 30 centimes d'amélioration sur la semaine dernière, puisque le dernier cours d'hier est de 51 60; mais cette amélioration, il faut bien le constater, s'est produite tout simplement par la force des choses, c'est-à-dire par suite des nouvelles reçues des départemens sur les avantages remportés par le général Faidherbe et par la bonne position de nos armées.

N'oublions pas la Conférence, car c'est elle qui a peut-être le plus contribué à la bonne attitude de la Bourse.

Vous connaissez, monsieur le rédacteur, le faible de la Bourse pour les négociations diplomatiques. Le cœur de la Bourse s'émeut doucement au seul mot de protocole. Vous lui parlez de conférence, elle transforme tout de suite la conférence en un congrès; un congrès devient pour elle synonyme de désarmement et de paix universelle.

Vous devinez donc toute l'importance que la bourse attache à la réunion qui va se tenir à Londres pour examiner la question de la mer Noire. La bourse a tressailli d'aise en apprenant que la France était invitée à s'y faire représenter; de tous côtés on s'est immédiatement adressé les questions suivantes :

— Jules Favre part-il ?

— Jules Favre est-il parti ?

Nos boursiers considéraient le départ de Jules Favre comme le prélude certain de négociations pour la conclusion de la paix sur la base de l'intégrité du territoire français. C'est aller, il me semble, un peu vite en besogne.

La réponse que *le Journal officiel* fait à la double question des boursiers laisse les choses en suspens.

M. Jules Favre écrit à lord Granville qu'il se rendra à Londres dès qu'il aura reçu le sauf-conduit nécessaire pour entreprendre ce voyage; là-dessus mes chers collègues de se réjouir, attendu que le sauf-conduit ne peut tarder de parvenir à sa destination. Malheureusement M. Jules Favre ajoute un correctif à sa déclaration. Il ne partira que lorsque la situation de Paris le lui permettra.

Les boursiers se demandent avec anxiété de quelle condition M. Jules Favre fait dépendre son départ.

Est-ce du ravitaillement ?

Est-ce de la cessation du bombardement ?

Est-ce du débloquement de la capitale par les armées des départemens?

Les boursiers hésitent dans leurs interprétations, car ils ne sont pas gens à renoncer aisément à leur idée favorite; ils la caressent toujours quoique au fond ils n'y croient guère. Le mot de congrès disparaît peu à peu et s'efface de notre horizon après y avoir brillé comme une lueur fugitive.

M. Jules Favre a pris, selon moi, le bon parti. Il a constaté, en acceptant l'invitation en principe, la reconnaissance implicite du gouvernement actuel de la France par les puissances européennes, tout en laissant à ce gouvernement sa liberté d'action. Quant à lui, il n'ira point s'asseoir, au moment où Paris est bombardé, à côté de ceux qui permettent qu'un pareil méfait

s'aecomplisse au mépris du droit des gens et de l'humanité.

Le bombardement de Paris! Qui nous eût dit, il y a six mois, qu'un tel sujet de conversation remplacerait les affaires à la bourse. Les flâneurs y sont nombreux, car nous sommes tous des flâneurs pour le quart d'heure, et ils remplacent les discussions sur les valeurs françaises et étrangères par des récits interminables sur les effets du bombardement. Un de mes amis en forme un recueil qu'il publiera après le siège, sous ce titre : *Les facéties de l'obus*.

Les victimes du bombardement ne sont pas les seules. Vous est-il arrivé quelquefois, monsieur le rédacteur, de songer à ces malheureux porteurs de titres de valeurs dont les coupons ne sont pas payés à cause du siège, et qui sont exposés à mourir de faim à côté de leur portefeuille bourré de valeurs ou à s'en défaire à vil prix?

La société *le Crédit parisien* a eu la philantropique idée de venir au secours de ces infortunés. Elle a consacré une somme importante au payement de ces coupons en retour d'un faible escompte en rapport avec les risques que cette opération peut lui faire courir.

Le *Crédit parisien* a pris là une mesure dont nous devons le féliciter. La position des capitalistes au profit desquels il intervient n'était pas la moins intéressante de toutes celles qu'a produites le siége.

Je disais tout à l'heure : il n'y a plus d'affaires. Erreur profonde! nous voilà revenus, grâce à M. le baron Soubeyran, au bon temps des émissions.

Le cercle impérial (vieux style) se trouve dans une situation critique. M. Soubeyran (le baron) a proposé, pour l'en tirer, d'émettre un certain nombre d'obligations du cercle, et de se charger de la moitié de ces obligations à condition qu'on recevrait parmi les membres du cercle impérial (si j'ose m'exprimer ainsi) un groupe de ses amis parmi lesquels figure un Allemand défroqué. La proposition de M Soubeyran (le baron) a été acceptée, et voilà comment, grâce à ce scrutin par obligation, le cercle impérial (pardon du mot) tâchera de vivre jusqu'à la fin du siége.

On a affiché avant-hier à la bourse que les fonds avaient baissé de 3 0/0 à Berlin. C'est ce qui s'appelle finir par une bonne nouvelle. Mais pourquoi dorénavant le gouvernement ne donnerait-il pas en même temps que les extraits des journaux étrangers qui tombent entre ses mains les cours des bourses étrangères? Il y aurait d'utiles indications à en retirer.

Agréez, etc.

CASTORINE.

Pour copie conforme :

Zabban.

ÉCHOS.

Toute la population mâle qui peut s'échapper en Suisse s'enrôle dans les francs-tireurs. »

C'est *la Gazette de Cologne* qui dit cela en parlant de l'Alsace.

Il ne me semble pas pouvoir commencer par quelque chose de plus gai.

⁂

La Correspondance officielle de Berlin annonce la mise en vente d'une « jolie carte d'Allemagne » donnant le nouvel empire au complet, c'est-à-dire avec l'addition des provinces d'Alsace et de Lorraine.

O Guillaume imperator, quel rire homérique, gigantesque, européen s'il se trouvait que vous eussiez vendu la peau de l'ours avant d'être jeté par terre!

⁂

A Reims, une affiche néo-municipale interdit dans la rne les rassemblemens de plus de trois personnes.

Au cas près où l'on se rassemblerait tout seul, il est difficile de se rassembler à moins.

Enfin l'affiche est large : elle dit trois personnes.

Exemple : Si une mère sort avec ses trois enfans, un des enfans devra prendre l'autre côté de la chaussée.

La garnison prussienne n'est rassurée qu'à ce prix.

⁂

Il faut lire *le Peuple français* — toujours fier quand il regarde les Tuileries! — pour y voir, en plein janvier 1871, dans Paris bombardé, après Sedan, après Wilhelmshohe, la parole de Bonaparte traitée de *parole auguste*.

« Une parole auguste! » Celle de l'odieux instrument de nos misères.

Il est vrai qu'on dit bien encore : « Un Auguste Vitu! »

Paul Parfait.

S'ils ne le font pas exprès, et malheureusement le contraire est probable, il faut convenir que les Prussiens jouent de malheur dans leur bombardement. Il semble s'adresser spécialement aux hôpitaux et aux asiles de charité. C'est ainsi que le Val-de-Grâce, la Salpétrière, l'hôpital de l'Ourcine et de la Maternité, Beaujon et Sainte-Perine sont criblés d'obus, malgré la croix rouge sur fond blanc qui décore leurs points culminans parfaitement en vue des batteries ennemies. C'est à croire que cet emblème préservateur sert précisément de point de mire aux pièces ennemies.

L'Allemagne nous a causé pourtant assez de maux pour qu'il fût de bon goût de respecter les refuges où on les soulage.

D'ailleurs qui sait! Elle est peut-être assez malade pour qu'il y eût prudence de sa part à ménager les hôpitaux.

CHRONIQUE DU JOUR

Il voulait terminer l'histoire de France.

Mon dieu, oui, *le Peuple français* nous l'apprend, Napoléon III a fait la guerre de Prusse pour terminer l'histoire de France.

Jusqu'à cette heure on avait cru que l'ambition de cet homme était de la recommencer. Il détruisait le vieux Paris; il faisait dater les monumens de son avènement au trône; il semblait vouloir être Auguste. J'aime à voir qu'il se contente d'être Augustule.

Il est vrai qu'il termine notre histoire monarchique; mais ce n'est point ainsi qu'il l'entendait. Il voulait donner à la France ses frontières du Rhin; c'est ainsi qu'il prétendait clore le passé. L'ignorant ne se doutait pas qu'il entr'ouvrait l'avenir.

Deux remarques à propos des obus :

1° Il est facile de mesurer la cruauté prussienne à la

— Tant bis! il aurait brobablement ennuyé blus tard les enfans de Fritz!

façon dont s'exécute le bombardement nocturne. Cela dure une heure ou environ, puis tout s'apaise. Les habitans du quartier qui étaient descendus dans les caves remontent; les passans se hasardent... Tout à coup sur le même endroit les projectiles éclatent. Evidemment l'ennemi a calculé. Il s'est dit : On a cessé de prendre des précautions, je puis tirer; j'ai chance de tuer quelque enfant dans les bras de sa mère.

2° L'obus, en éclatant, produit une flamme très rouge et une fumée très noire. Il en est qui répandent une odeur infecte.. quelque chose comme une senteur de viande gâtée. Quelle matière ces gens-là peuvent-ils mêler à ces projectiles?

—

Puisque j'en suis aux obus (et comment être à autre chose ?), citons, pour ne les point oublier, deux traits qui témoignent du sangfroid de la population.

A la porte d'une cave déjà trop remplie, un passant se présente pour trouver un refuge. Il trouve un écriteau avec ce mot :

« Loué. »

Plus loin, sur la boutique criblée d'un marchand de vins, un gamin avait écrit :

« Au rendez-vous des obus. »

—

Je causais avec un épicier qui a eu sa devanture traversée.

— Monsieur, me disait-il, il y a des gens qui croient que les Prussiens se contentent de tirer dans le tas. Je vous assure qu'il n'en est rien. Ils visent, monsieur, et très-bien.

— Oui, lui dis-je, je sais que les hôpitaux, les écoles... Mais enfin votre maison, vous ne pouvez pas dire qu'elle ait été visée.

— Au contraire, monsieur, c'est la preuve. Je l'avais toujours dit que je serais atteint. Je logeais chez moi, il y a un an, deux Prussiens de la Prusse. On les a pris dans leur armée, Rien ne m'ôtera de l'esprit que ce sont eux qui ont tiré sur ma boutique.

— Comment, une telle infamie...

— Il n'y a pas d'infamie là-dedans, monsieur.. Ils me doivent de l'argent.

—

L'autre jour il me prit fantaisie d'aller entendre le discours d'un monsieur assez célèbre à l'Ecole de médecine.

Le monsieur était affiché. Néanmoins je me trouvai pris en entrant. L'heure avait été changée, et je m'aperçus que j'étais dans une assemblée de déistes. L'un d'eux finissait de pérorer.

L'heure de mon monsieur ayant sonné, il y eut un incident. D'abord il n'était pas arrivé, puis il parait que les discours du déiste étaient gratuits, tandis que ceux de la célébrité coûtaient cinq sous. On voulut faire évacuer la salle. Révolte des déistes, qui, bien que n'ayant point payé, voulaient rester.

Pour arranger l'affaire, un maçon monte dans la chaire et prévient qu'il va parler sur l'éducation. Le public payant proteste. Les déistes approuvent. Combat à la suite duquel le maçon est precipité.

Cinq minutes après, il reparait et commence en ces termes :

« Citoyens, je ne sais peut-être pas bien m'exprimer en français. Depuis la *finition* de la monarchie....

Explosion d'indignation du public payant. Les déistes persistent. Cependant le maçon est submergé une seconde fois, et par un mouvement houleux je me trouve soudain transporté sur la place.

J'ignore si mon monsieur célèbre est jamais arrivé, mais il a dû avoir de la peine.

—

Aujourd'hui lundi, 16 janvier, c'est la saint Guillaume. Si ce saint, que je n'ai pas l'honneur de connaître, a mérité sa canonisation, je ne sais pas trop de quel air il doit regarder son filleul.

Ce qui est amusant, c'est l'idée qu'ont certains journaux que les Prussiens vont choisir ce jour pour un assaut.

Ces journaux oublient simplement que les Prussiens n'étant pas catholiques, ne fêtent pas les saints.

Henry Maret.

La vente au numéro du CHARIVARI a lieu maintenant chez M. STRAUSS, 7, rue du Croissant.

Le Gérant, ALTAROCHE.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

PRIMES DU *CHARIVARI*

Tout abonné d'UN AN — dont l'abonnement aura été fait *en une seule fois* et *sans intermédiaire* — aura droit de recevoir *franco* et pendant une année

LE PETIT JOURNAL POUR RIRE

PARAISSANT TOUTES LES SEMAINES

huit pages de texte et de dessins comiques, 52 numéros par an.

Dans chaque numéro une caricature de Grévin.

Ceux qui le préfèreront pourront recevoir, comme précédemment,

LA TOILETTE DE PARIS

JOURNAL DE MODES

Paraissant deux fois par mois, avec une Gravure de modes coloriée dans chaque numéro, donnant par conséquent 24 livraisons par an, avec autant de planches; Nouvelles ou Romans dans le texte. — Quatre de ces numéros contiennent, en outre, de nombreux patrons.

LIVRES ET ALBUMS

Les abonnés d'UN AN qui aimeront mieux une prime de librairie pourront choisir un ouvrage ci-dessous : 1° **Histoire de Paris**, par M. TH. LAVALLÉE, superbe volume grand in-8° illustré de 107 vues; 2° **Gulliver**, édition magnifique avec 400 dessins de GRANVILLE; 3° **Voyages dans l'Inde du prince Soltykoff**, grand in-8°, 38 belles planches à deux teintes; 4° **Paul et Virginie**, beau volume in-8° illustré par BERTALL; 5° La **Chine ouverte**, ouvrage du plus haut intérêt, 250 dessins variés; 6° Un de ces quatre albums comiques : **M. Cryptogame**, **le Docteur Faustus**, par Topfer; **la Chicane et l'Amour**, **Aimez-vous rire?** par Damourette, Talin, Quillenbois, etc., etc.

N. B. — Les primes ci-dessus, sauf le **Petit Journal pour rire** et la **Toilette de Paris**, qui seront expédiés *franco*, comme il a été dit, devront toutes être retirées directement dans nos bureaux, sans quoi l'Abonné devra joindre à sa demande la somme de **1** fr. **50** c. pour frais de port.

GRANDE PRIME EXCEPTIONNELLE

Le Charivari, désirant en outre faire un splendide cadeau à tous ses abonnés indistinctement, même à ceux de TROIS MOIS, leur offre à des conditions incroyables de bon marché **cette grande Prime exceptionnelle :**

L'HISTOIRE DES DEUX RESTAURATIONS

par A. DE VAULABELLE

huit volumes in-8°,

sera adressée également *franco* contre l'envoi de

25 FRANCS

Pris dans nos bureaux, ce dernier ouvrage sera donné pour

20 FRANCS

Nota. — Les abonnés d'un an qui auront pris une des primes gratuites pourront, en sus, contre l'envoi des sommes ci-dessus indiquées recevra ces deux primes exceptionnelles.

QUARANTIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 c. MARDI 17 JANVIER 1871

ABONNEMENS

PARIS

Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

ABONNEMENS

DÉPARTEMENS

Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an.. ..... 80 —

L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité.
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, W. C.
London.

LIBRARY RECEIVED AUG 3 1871 DEPARTMENT OF STATE

LE CHARIVARI

BULLETIN POLITIQUE

Les nouvellistes sont décidément incorrigibles. Il ne se passe pas de jour sans qu'ils nous bombardent du récit de prétendues victoires dont l'annonce, démentie le lendemain, ne sert qu'à préparer de redoutables désillusions.

Ce qui nous paraît le plus surprenant dans le commerce de faux bulletins, c'est la candeur avec laquelle les lecteurs dégustent ces salmis de canards.

Il semble pourtant bien simple de se prouver à soi-même qu'on est dupe d'une exploitation plus ou moins morale. Où veut-on que les journaux qui se livrent sans relâche au débit de la bourde à sensation aient tiré ces produits frelatés?

Quand le gouvernement est sans renseignement, comment admettre que telle ou telle feuille de choux qui assourdit les passans par la voix de ses hurleurs puisse avoir puisé tous ces détails fantastiques?

Mais il ne manque pas de gens qui, variant le mot de la femme Sganarelle, disent:

— Et s'il nous plait d'être dupés.

Tant pis pour ceux-là. Quant aux autres, qu'ils se tiennent en garde une fois pour toutes. Ces fausses nouvelles perpétuelles ne peuvent que détendre le ressort de la défense; ce n'est qu'au chevet des malades désespérés qu'on simule une confiance artificielle, et dieu merci! la France n'en est pas à ce point qu'il soit besoin de nous leurrer systématiquement.

Le bombardement cependant continue à se déchainer avec un redoublement de rage. Chaque jour l'ennemi semble accroitre son tir et frapper à coups redoublés.

C'est ce qu'on peut appeler l'art pour l'art, la cruauté pour la cruauté; car le moral de la population ne se laisse en rien altérer. Quant aux dégâts matériels, ils répondent si peu à l'effort déployé qu'il y a quelque chose de puéril dans cet acharnement sans résultat.

Quel plaisir si puissant l'Allemagne peut-elle donc trouver à se déshonorer?

A l'écho des obus il fallait une réponse. Cette réponse nul autre que Victor Hugo ne pouvait s'en charger.

Le Rappel de ce matin publie une admirable pièce du poète que nous voulons citer tout entière.

DANS LE CIRQUE.

Le lion du midi voit venir l'ours polaire,
L'ours court droit au lion, grince, et, plein de colère,
L'attaque, plus grondant que l'autan nubien
Et le lion lui dit :

— Imbécile! c'est bien.
Nous sommes dans le cirque, et tu me fais la guerre.
Pour qui? Vois-tu là-bas cet homme au front vulgaire?
C'est le nommé Néron, empereur des Romains.
Tu combats pour lui. Saigne! il rit, il bat des mains,
Nous ne gênions pas dans la grande nature,
Frère, et le ciel sur nous fait la même ouverture,
Et tu ne vois pas moins d'astres que je n'en vois.
Que nous veut donc ce maitre assis sur un pavois?
Quoi donc! il règne, et nous, nous mourons par son ordre;
Et c'est à lui de rire, et c'est à nous de mordre.
Il nous fait massacrer l'un par l'autre, et pendaut,
Frère, que mon coup d'ongle attend ton coup de dent,
Il est là sur son trône et nous regarde faire.
Nos tourmens sont ses jeux. Il est d'une autre sphère.
Frère, quand nous versons à ruisseaux notre sang,
Il appelle cela de la pourpre. Innocent,
Niais, viens m'attaquer Soit. Mes griffes sont prêtes.
Mais je pense et je dis que nous sommes des bêtes
De nous entretuer avec tant de fureur,
Et que nous ferions mieux de manger l'empereur,

Un chef-d'œuvre, n'est-ce pas?

La bestiale férocité de l'ennemi n'a pas seulement réveillé le poète, elle nous a valu aussi des actes de dévouement qui réconcilient avec l'humanité.

Si l'on trouve à un bout de l'échelle le bombardeur Bismark, on rencontre à l'autre un homme de cœur comme M. Richard Wallace...

Et il y a compensation.

Depuis le commencement du siège M. Wallace a accumulé les actes de bienfaisance.

Nous nous joignons de toute la force de notre gratitude à notre confrère *le Gaulois*, demandant que le nom de Richard Wallace soit donné à une rue de Paris.

A l'heure où il semble que la gloire ne puisse se conquérir qu'à coups de cadavres, il est bon de perpétuer le souvenir de celui qui cherche à faire autant de bien que les autres font de mal.

Pierre Véron.

ÉCHOS.

—

Un journal prussien, *le Publiciste*, a l'impudence de désigner encore Paris sous ce nom : « La ville impériale. »

— Ah ! bombardez-nous, s'est écrié Gavroche, mais ne nous insultez pas !

⁂

Savez-vous que le bombardement est un art, qu'il a ses émules, ses démonstrateurs et ses dilettanti ?

J'en douterais peut-être encore, quant à moi, s'il ne m'avait été donné de lire ce passage significatif de l'œuvre d'un de nos professeurs en bombardement, M. Noizet Saint-Paul, un raffiné dans la matière, comme on peut voir :

« Ce n'est pas sur les habitations des gens riches, dit-il, sur les hôtels qu'il faut tirer ; les propriétaires aisés ne sont pas portés à la révolte ; ils ne pourraient que perdre dans une émeute populaire, et, loin de la provoquer, leur intérêt les porte à maintenir l'ordre... il n'en est pas de même du peuple proprement dit... Et puis, en ménageant les gens riches, le peuple, toujours soupçonneux, s'imagine qu'ils sont de connivence avec vous, ce qui l'irrite contre eux et amène des rixes qui ne sauraient que vous être favorables. »

Il n'y va pas de main morte M. Noizet Saint-Paul.

⁂

En rapprochant le passage que je lui emprunte des articles de certaines feuilles allemandes de ces jours derniers, on voit que les Prussiens sont nourris de la moelle même des maitres et qu'ils n'ont rien de plus pressé que de mettre en pratique leurs théories humanitaires.

Malheureusement, nos bons ennemis ont compté sans le bon sens de leurs adversaires.

On ne peut pas tout prévoir.

Si Guillaume, pour sa part, possède à fond le manuel du bombardier, nous n'avons pas été long de notre côté à deviner le manuel du bombardé. Celui-là, beaucoup moins compliqué, et moins « psychologique » surtout se résume tout bonnement en un geste.

A tant de machiavélisme il n'y avait qu'une réponse spirituelle à faire. Paris l'a faite : un pied de nez !

⁂

Je heurte hier au coin du boulevard un ami qui s'en va tête baissée.

— Qu'avez-vous donc? Vous paraissez triste.

— Je le suis en effet.

— Serait-ce notre bombardement?...

— Vous y êtes.

— Ah ! bah ! ce sempiternel roulement du canon peut-être? Vous vous dites que c'est bien fatigant.

— Moi, pas du tout. Je réfléchis seulement que plus tard cela va bien nous manquer.

Paul Parfait.

CHRONIQUE DU JOUR

—

De quoi parlerions-nous, sinon de bombardement ! Je viens de relire la page admirable que Louis Blanc, dans son admirable histoire de *la Révolution française*, consacre au bombardement de Lille en 1792, et je ne puis résister au plaisir d'en citer ici quelques lignes. C'est de l'actualité vivante. Même situation terrible, même héroïsme, même intrépidité en face de la mort. Les Lillois de 1792 furent les dignes précurseurs des Parisiens de 1870.

Dès le 25 septembre 1792, Lille fut investi par trente-quatre mille confédérés sous les ordres d'Albert de Saxe-Teschen. Lille était défendu par huit mille hommes dont trois mille seulement de troupes régulières. Du 29 septembre au 8 octobre Lille reçut soixante mille bombes. « Les bombes autrichiennes, dit Louis Blanc, contenaient de petites fioles pleines d'huile de térébenthine. » Les Prussiens n'ont pas pensé à ces bombes-là.

« Jour par jour, heure par heure, les ruines s'entassant sur les ruines, la place en vint à présenter l'aspect d'une cité qu'aurait arrachée à ses fondemens quelque épouvantable tremblement de terre.» *Mais ce qui ne put être ébranlé, ce fut l'âme vaillante des habitans.* Debout sur les décombres, ils ne cessèrent de faire monter le grand cri de *Vive la nation !* dans le bruit des décharges d'artillerie où se perdait la plainte des agonisans.

» Les saillies de la gaieté nationale se mariant, comme toujours, au mépris de la mort, les uns jouaient à la boule avec des boulets, les autres en remplissaient des baquets en riant. Un ouvrier s'étant mis à tirer à lui un boulet rouge avec son chapeau, le chapeau brûla, et aussitôt le boulet fut sans cérémonie coiffé du bonnet rouge. *Des enfans couraient aux bombes et arrachaient la mèche.* D'un éclat de ce formidable projectile un perruquier fit son plat à barbe, et à la place même où la bombe venait de tomber rasa quatorze personnes. Il n'en fallait pas tant pour mettre à la mode en France le nouveau plat à barbe, et plusieurs années après Mercier écrivait qu'il n'était pas un patriote de bon ton qui ne se rasât dans un éclat de bombe de Lille. »

Allons ! allons ! les Français sont incorrigibles ! Ils n'ont pas dégénéré.

—

Le seul moyen d'entrer à Paris.

Savez-vous comment la Convention remercia les Lillois de leur attitude?

« Lillois ! dirent les commissaires de la grande assemblée dans la proclamation qui suivit la levée du siége, *vous êtes dignes d'être républicains !* »

Et voilà ! Et les Lillois eurent la naïveté d'être émus jusqu'aux larmes de ce compliment sommaire.

—

Et pendant que Parie subissait les horreurs du siège, le percement du mont Cenis s'achevait tout doucement.

Un peu d'histoire rétrospective à ce sujet :

Les travaux furent inaugurés le 31 août 1857 par le roi de Sardaigne, assisté de celui que les flatteurs du Palais-Royal appelaient le prince Napoléon. Trente-quatre mois après, le 24 juin 1860, il n'avait encore été percé que 521 mètres du côté de l'Italie et 426 mètres du côté de la Savoie.

Lors de l'annexion de la Savoie à la France, il fut décidé (convention internationale du 9 juin 1862) que la France paierait la moitié des frais du souterrain — dont la longueur totale est de 12,220 mètres.

« Si la durée des travaux du souterrain, disait la Convention, est de vingt-cinq ans, à partir du 1er janvier 1862, la France paiera à forfait 19 millions pour sa part. Si le souterrain est fini en dix ans à partir du même terme, la France paiera 27 millions. » C'est donc 8 millions de prime que donnait la France au gouvernement italien pour l'accélération des travaux.

Le gouvernement italien a gagné sa prime.

L'ensemble des travaux n'a pas dû coûter beaucoup plus de 35 millions.

—

Un écho intelligent :

Guillaume se promène dans le parc de Versailles au bras de son fidèle Bismark.

— Eh bien ! lui dit l'empereur de fraiche date, que pensent ces terribles Parisiens de nos obus?

L'Echo prenant la parole :

— *O buses !*

—

Pour détourner les obus prussiens des établissemens hospitaliers de la rive gauche, on a prévenu ces messieurs que leurs compatriotes blessés allaient y être transférés. Mauvais moyen. Les Allemands ne sont pas gens à s'émouvoir pour si peu...

Savez-vous ce qu'à la place du gouvernement j'aurais fait savoir à nos bombardiers ?

Que *toutes les pendules* de Paris allaient être transportées au Val-de-Grâce, à la Pitié, aux Invalides. Vous auriez vu le feu cesser comme par enchantement.

—

Un avis aux artistes : ce n'est pas un *globe du monde* qu'il faudra dessiner sur la main du futur empereur d'Allemagne, c'est un *globe de pendule.*

Gabriel Guillemot.

La vente au numéro du CHARIVARI a lieu maintenant chez M. STRAUSS, 7, rue du Croissant.

Le Gérant, ALTAROCHE.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

PRIMES DU *CHARIVARI*

Tout abonné d'UN AN — dont l'abonnement aura été fait *en une seule fois* et *sans intermédiaire* — aura droit de recevoir *franco* et pendant une année

LE PETIT JOURNAL POUR RIRE

PARAISSANT TOUTES LES SEMAINES

huit pages de texte et de dessins comiques, 52 numéros par an.

Dans chaque numéro une caricature de Grévin.

Ceux qui le préfèreront pourront recevoir, comme précédemment,

LA TOILETTE DE PARIS

JOURNAL DE MODES

Paraissant deux fois par mois, avec une Gravure de modes coloriée dans chaque numéro, donnant par conséquent 24 livraisons par an, avec autant de planches; Nouvelles ou Romans dans le texte. — Quatre de ces numéros contiennent, en outre, de nombreux patrons.

LIVRES ET ALBUMS

Les abonnés d'UN AN qui aimeront mieux une prime de librairie pourront choisir un ouvrage ci-dessous : 1° **Histoire de Paris**, par M. TH. LAVALLÉE, superbe volume grand in-8° illustré de 107 vues; 2° **Gulliver**, édition magnifique avec 400 dessins de GRANVILLE; 3° **Voyages dans l'Inde du prince Soltykoff**, grand in-8°, 38 belles planches à deux teintes; 4° **Paul et Virginie**, beau volume in-8° illustré par BERTALL; 5° **La Chine ouverte**, ouvrage du plus haut interêt, 250 dessins variés; 6° Un de ces quatre albums comiques : **M. Cryptogame, le Docteur Faustus**, par Topfer; **la Chicane et l'Amour, Aimez-vous rire?** par Damourette, Tatin, Quillenbois, etc., etc.

N. B. — Les primes ci-dessus, sauf le **Petit Journal pour rire** et la **Toilette de Paris**, qui seront expédiés *franco*, comme il a été dit, devront toutes être retirées directement dans nos bureaux, sans quoi l'Abonné devra joindre à sa demande la somme de **1** fr. **50** c. pour frais de port.

GRANDE PRIME EXCEPTIONNELLE

Le Charivari, désirant en outre faire un splendide cadeau à tous ses abonnés indistinctement, même à ceux de TROIS MOIS, leur offre à des conditions incroyables de bon marché **cette grande Prime exceptionnelle :**

L'HISTOIRE DES DEUX RESTAURATIONS

par A. DE VAULABELLE

huit volumes in-8°,

sera adressée également *franco* contre l'envoi de

25 FRANCS

Pris dans nos bureaux, ce dernier ouvrage sera donné pour

20 FRANCS

Nota. — Les abonnés d'un an qui auront pris une des primes gratuites pourront, en sus, contre l'envoi des sommes ci-dessus indiquées recevra ces deux primes exceptionnelles.

QUARANTIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 c. MERCREDI 18 JANVIER 1871

ABONNEMENS

PARIS

Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

ABONNEMENS

DÉPARTEMENS

Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —

L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité.
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, w. c.
London.

DEPARTMENT OF THE INTERIOR AUG 3 1871 LIBRARY REGISTRATE

LE CHARIVARI

BULLETIN POLITIQUE

S'il faut en croire les rumeurs, M. Jules Favre ne serait pas encore arrivé à prendre une résolution définitive relativement à la Conférence de Londres.

Le Journal des Débats, qui paraît avoir depuis quelque temps la spécialité des coqs-à-l'âne, veut bien, à ce propos, nous affirmer que, quoi qu'il arrive, ce qui sera fait sera bien fait.

Les Parisiens, disent *les Débats*, s'en rapportent à M. Jules Favre et à M. Gambetta. Si M. Jules Favre part, ils le trouveront bien; s'il ne part pas, ils accepteront la décision. Leur confiance est entière.

Impossible d'être plus accommodant, comme on le voit; mais qui veut trop prouver ne prouve rien.

Souffler à la fois le chaud et le froid, dire en même temps oui et non, ce n'est pas de la politique, c'est de l'impuissance. L'hermaphroditisme n'est pas un sexe.

Si un médecin au chevet d'un malade venait lui dire :

— Monsieur, si vous vous purgez, je crois que vous ferez très bien, mais si vous ne vous purgez pas, vous ne ferez pas plus mal.

Qu'arriverait-il?

Il arriverait que les parens du malade, pour peu qu'ils eussent un peu de bon sens, se hâteraient de flanquer le médecin à la porte, n'ayant pas besoin d'autre preuve que celle-là pour être persuadés que c'est un âne.

Les docteurs des *Débats* ont tout l'air d'appartenir à la même secte médicale. Cela sur toutes les questions.

Au point de vue militaire, par exemple, ils en sont à déclarer que si le général Trochu tente une action il aura bien mérité de la patrie, mais que s'il ne la tente pas il sera un grand homme tout de même.

Cette décadence de la vieille feuille fait peine à voir.

Quant au public, il n'a pas de ces tergiversations-là. Sa conscience s'est nettement prononcée dès le premier jour contre le départ de M. Favre. Il n'a jamais admis qu'on échangeât simultanément des bombes et des protocoles.

Si quelques négocians, comme on l'a prétendu, sont allés demander au ministre de affaires étrangères qu'il partît pour Londres, afin de signer des préliminaires de paix; ces négocians-là ont prouvé qu'ils se souciaient de leurs affaires et non de celles du pays. Leur voix sans écho a été couverte par une universelle protestation.

Pour ce qui est des opérations militaires, l'opinion ne peut s'abuser. Elle sent instinctivement qu'il est impossible que nous arrivions à notre dernier morceau de pain sans avoir tenté une sortie décisive.

Nous croyons que toute satisfaction lui sera donnée sous ce rapport.

A toutes les hypocrisies odieuses de ces derniers temps l'Autriche vient d'ajouter une comédie lugubre.

Sommé par M. de Bismark d'avoir à lui adresser par le retour du courrier des assurances de bonne amitié, M. de Beust s'est exécuté sans broncher.

Qu'importe Sadowa? La raison du plus fort n'est-elle pas la meilleure?

Pasquinade abominable autant que grotesque! Voyez-vous d'ici le ministre autrichien couché en joue par le chancelier qui lui crie :

— Tout de suite une risette à ce cher ami Bismark, ou je fais feu!

L'Autriche avait, au début de la guerre, une occasion unique de ressusciter. Elle ne l'a pas compris. Cette fois elle a de ses propres mains cloué sa propre bière.

Requiescat in pace!

Hélas! l'Europe n'est pas seule à donner l'exemple de la pusillanimité et de l'égoïsme!

Dans les fragmens des journaux allemands commu-

niqués par le gouvernement figure un extrait du message du président Grant.

M. Grant peut être un remarquable homme de guerre, mais il prouve dans ce message qu'il n'est qu'un médiocre homme d'Etat.

La guerre actuelle ouvrait aux Etats-Unis une porte d'entrée dans la politique européene. En tendant la main à la république française, ils auraient en même temps fait une bonne action et une action habile.

M. Grant a mieux aimé s'enfermer dans sa coquille, comme le colimaçon. Tant pis pour lui.

Pierre Véron.

ÉCHOS.

Nos confrères, il faut l'avouer, choisissent singulièrement leur moment pour faire de la poésie.

C'est un vrai débordement.

Aux *Débats*, M. Yung, à propos des subsistances, parle de certaines dames du monde de sa connaissance, qui se privent sur leur nourriture quotidienne, dans l'intérêt de la prolongation du siège.

Et d'ajouter :

« De chacune d'elles on peut dire sans doute qu'elle est comme un moineau qui, au bord du lac de Genève, craindrait d'en boire une gorgée de peur de le tarir. »

Où diable la métaphore va-t-elle se nicher !

⁂

Au *Paris-Journal* les obus sont qualifiés de *djinns*.

Il faut avoir une furieuse manie de comparaison pour trouver une analogie pareille.

⁂

A propos de *djinns*, aura-t-on bientôt fini de nous persécuter avec le même article qui reparaît d'une façon intermittente, pour gémir sur les malheurs de ce pauvre M. Auber qui ne sait plus où passer ses soirées depuis que les théâtres sont clos ?

Vouloir nous soutirer une grimace de sensibilité à ce sujet quand les femmes et les enfans sont massacrés par douzaines, c'est vraiment se moquer du monde.

⁂

On lit dans *l'Electeur libre* :

« Nous sommes obligés très souvent de ne pas dire tout ce que nous savons. »

Et si l'on demandait à *l'Electeur libre* d'où il tient tout ce qu'il sait !...

L'imprudent !

⁂

Une dépêche de Bruxelles :

Le Nouvelliste de Rouen annonce que M. Guyot de Montpayroux a été nommé commandant du camp de Clermont-Ferrand.

Quelques-uns s'étonneront sans doute. Quant à nous, nous ne sommes nul ement surpris, M. Montpayroux ayant déjà prouvé qu'il s'entendait aux manœuvres.

⁂

En Allemagne on joue en ce moment une revue de fin d'année intitulée : *Nous, les barbares*.

La vérité en riant !

⁂

Terrible ! terrible !

La nuit dernière, un invalide qui traversait l'esplanade a été l'objet d'une attaque soudaine.

Deux hommes se sont jetés sur lui et lui ont enlevé sa jambe de bois qu'ils ont emportée en lui disant :

— Cela nous fera toujours une bûche !

Argus.

AB UNO DISCE OMNES

Que des hommes obligés de congratuler le pouvoir en certaines circonstances se résignent à lui parler un langage de vile courtisanerie, c'est fort mal sans doute, — mais ces gens-là ont pour excuse la nécessité où ils se trouvaient d'élever ou plutôt d'abaisser la voix.

Mais que certaines pauvres individualités que rien n'y force s'empressent, pour l'amour de l'art, de seriner de plates adulations, il n'y a pas la plus légère excuse à invoquer en faveur de ces tristes hères.

Qui obligeait, par exemple, le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux, à écrire à l'ex-empereur la plate lettre qui vient d'être publiée dans les fascicules ? Qui donc lui imposait le devoir d'aduler bassement la famille impériale à propos de la mort du prince Jérôme, pour lequel, comme prêtre, il devait professer une médiocre estime ? Voyez-vous ce prélat cherchant s'il ne trouverait point par hasard sur son bureau la plume de Bossuet pour écrire une fade tirade en faveur d'un homme auquel il n'aurait pas même songé à consacrer une messe si cet homme était mort dans l'exil ?

Pauvre nature humaine ! pauvre épiscopat ! Et l'on dit que celui-ci est un des meilleurs ! Que sont donc les pires ?

Paul Girard.

La Société des gens de lettres a livré ses deux canons, *le Victor Hugo* et *le Châtiment*, au gouvernement de la défense nationale.

Il va sans dire qu'on n'a pu manquer de répéter à cette occasion : Puisse l'un retentir aussi haut que le nom que lui donne son baptême ! Puisse l'autre frapper d'aussi rudes coups que le livre dont il porte le nom !

L'important, c'est que les canons soient à leur poste de bataille. Ils feront leur devoir de bons combattans, comme la société fait le sien de bonne patriote en les donnant à la République.

CHRONIQUE DU JOUR

Les théories de *l'Univers* relativement au bombardement de Paris atteignent les limites de la bouffonnerie connue. En lisant ces choses on ne peut se les expliquer que comme un défi fait au sens commun. J'imagine que tous les collaborateurs de la feuille dévote se trouvant réunis autour d'une table, le rédacteur en chef — après avoir invoqué le saint-esprit — invite chacun à tirer de sa cervelle ce qu'elle peut contenir d'insensé pour voir qui l'emportera en fantaisie grotesque.

A ce jeu, cette fois, l'abbé Moigno a mérité une belle mention. Selon l'abbé Moigno, le bombardement actuel

Les marches du nouveau trône d'Allemagne.

serait la punition du *massacre impie des innocens auque les ménages parisiens se livrent depuis quelques années.* Allusion du docte abbé aux enfans abandonnés à des mains mercenaires, aux *faiseuses d'anges*, etc., etc.

Les Parisiens n'aiment pas assez leurs enfans, les Allemands les bombardent; cela parait logique à l'excellent abbé — qui voit dans ce bombardement le doigt de Dieu.

Voilà qui n'est déjà pas trop mal, n'est-ce pas?

Mais la palme est au rédacteur anonyme qui a écrit dans le même journal les lignes suivantes :

« On ne peut méconnaître que le démon, furieux des succès du concile qui doit sauver tant d'âmes, se soit dit : Déchirons au moins les corps et détruisons les œuvres! Et tout l'effet du bombardement de Paris se porte sur le quartier de la charité, de la religion, de la science. »

On nous accordera que ce *démon furieux des succès du concile* est tout bonnement épique.

—

Notre ami et collaborateur Hadol nous racontait l'autre jour, au sujet de la haine que portent aux Prussiens les populations des Vosges et de l'Alsace, nombre d'anecdotes saisissantes et instructives que les Allemands feraient bien de méditer.

Il nous citait entre autres une famille de ces contrées qui conserve depuis 1814 une marmite dans laquelle tomba lors de la première invasion un obus prussien.

Tous les jours la soupe se fait dans cette marmite où l'éclat d'obus reste mêlé aux légumes. Les enfans mangent la soupe dite de l'obus, et tous les jours le père et la mère répètent aux enfans que jamais un Prussien ne doit partager leur potage ni s'asseoir à leur table.

Et voilà les populations que Guillaume voudrait s'annexer!

—

Les journaux étrangers nous content sans rire que Mlle de Montijo a reçu, le 1er janvier, à Londres, cinquante ou soixante des premières familles d'émigrés français.

Ces premières familles d'émigrés français sont la famille Fialin, la famille Lavalette, la famille Jérôme David, la famille Rouher.

J'en passe et des plus huppés.

Quelle collection! quel choix! quel œil de bœuf!

La belle idée que cette exhibition doit donner aux étrangers de l'intelligence, de l'élégance, de la probité, de la valeur de la noblesse française! Si ce sont là les *premiers*, qu'on nous montre les *pires*.

—

A la queue, l'autre matin, quelques ménagères discutaient sur les ingrédiens divers qui entrent dans la composition du pain d'état de siège.

— Je le préfère quand il est fait d'orge et de blé, disait l'une.

— Moi, disait l'autre, quand il est fait de blé et de riz.

— Pour le quart-d'heure, s'écria tout à coup un garde national patriote, le plus réconfortant de tous est *fait d'herbe*.

(Pour Guillaume, Bismark et de Moltke qui sans cela mettraient plusieurs années à le comprendre, nous avouerons que le garde national pensait à *Faidherbe*.)

—

Une phrase de Danton que nous soumettons à nos gouvernans actuels :

« S'il faut faire les lois avec maturité, on ne fait la guerre qu'avec enthousiasme. »

—

Auguste distribuait à ses vétérans les terres des vaincus, Guillaume leur promet *nos pendules*. On a trouvé sur un soldat prussien mort près de Drancy une lettre d'où nous extrayons ce passage significatif :

« J'ai été cité à l'ordre du jour pour ma conduite lors de l'attaque du 28. Mon colonel m'a dit que cela me donnait droit à *dix pendules* pour ma part lors de notre entrée dans Paris!... »

Dix pendules! voilà qui est bien fait pour remonter le *moral d'un Allemand!*

Gabriel Guillemot.

Le Gérant, ALTAROCHE.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

PRIMES DU *CHARIVARI*

Tout abonné d'UN AN — dont l'abonnement aura été fait *en une seule fois* et *sans intermédiaire* — aura droit de recevoir *franco* et pendant une année

LE PETIT JOURNAL POUR RIRE

PARAISSANT TOUTES LES SEMAINES

huit pages de texte et de dessins comiques, 52 numéros par an.

Dans chaque numéro une caricature de Grévin.

Ceux qui le préfèreront pourront recevoir, comme précédemment,

LA TOILETTE DE PARIS

JOURNAL DE MODES

Paraissant deux fois par mois, avec une Gravure de modes coloriée dans chaque numéro, donnant par conséquent 24 livraisons par an, avec autant de planches; Nouvelles ou Romans dans le texte. — Quatre de ces numéros contiennent, en outre, de nombreux patrons.

LIVRES ET ALBUMS

Les abonnés d'UN AN qui aimeront mieux une prime de librairie pourront choisir un ouvrage ci-dessous : 1° **Histoire de Paris**, par M. TH. LAVALLÉE, superbe volume grand in-8° illustré de 107 vues; 2° **Gulliver**, édition magnifique avec 400 dessins de GRANVILLE; 3° **Voyages dans l'Inde du prince Soltykoff**, grand in-8°, 38 belles planches à deux teintes; 4° **Paul et Virginie**, beau volume in-8° illustré par BERTALL; 5° **La Chine ouverte**, ouvrage du plus haut intérêt, 250 dessins variés; 6° Un de ces quatre albums comiques : **M. Cryptogame**, **le Docteur Faustus**, par Topfer; **la Chicane et l'Amour**, **Aimez-vous rire?** par Damourette, Taiin, Quillenbois, etc., etc.

N. B. — Les primes ci-dessus, sauf le **Petit Journal pour rire** et la **Toilette de Paris**, qui seront expédiés *franco*, comme il a été dit, devront toutes être retirées directement dans nos bureaux, sans quoi l'Abonné devra joindre à sa demande la somme de **1** fr. **50** c. pour frais de port.

GRANDE PRIME EXCEPTIONNELLE

Le Charivari, désirant en outre faire un splendide cadeau à tous ses abonnés indistinctement, même à ceux de TROIS MOIS, leur offre à des conditions incroyables de bon marché **cette grande Prime exceptionnelle** :

L'HISTOIRE DES DEUX RESTAURATIONS
par A. DE VAULABELLE

huit volumes in-8°,

sera adressée également *franco* contre l'envoi de

25 FRANCS

Pris dans nos bureaux, ce dernier ouvrage sera donné pour

20 FRANCS

Nota. — Les abonnés d'un an qui auront pris une des primes gratuites pourront, en sus, contre l'envoi des sommes ci-dessus indiquées recevra ces deux primes exceptionnelles.

QUARANTIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 c. JEUDI 19 JANVIER 1871

ABONNEMENS

PARIS

Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

ABONNEMENS

DÉPARTEMENS

Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —

L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
l'ermage exclusif de la Publicité.
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, W. C.
London.

LIBRARY 1871 AUG

LE CHARIVARI

BULLETIN POLITIQUE

Avant de quitter Bordeaux pour rejoindre l'armée de Chanzy, Gambetta a prononcé deux nouveaux discours.

Au moment où les partis les plus extrêmes sont confondus dans un monstrueux sentiment de haine contre celui qui travaille à sauver la France, au moment où les Prussiens font chorus, Gambetta, sans être un instant troublé par ces attaques d'une odieuse injustice, poursuit son œuvre.

Le langage qu'il parle est digne de la conduite qu'il tient.

C'est la première fois depuis bien longtemps qu'on sent le désintéressement personnel se dévouer au salut public.

Dans l'un de ces discours, Gambetta s'est exprimé ainsi :

« La gloire n'est pas mon but, la gloire n'est pas mon souci, et ce n'est pas le moment de parler d'admiration. Je n'ai qu'une ambition : celle de remplir un devoir. Après l'abominable dénouement auquel nous avaient conduits dix-huit années d'empire, il fallait avant tout s'efforcer de restaurer la morale publique par la résurrection de l'idée du devoir, qui semblait éteinte dans nos cœurs. »

Voilà pour le côté de la force morale.

Quant à la force matérielle, Gambetta, dans son autre discours, explique tout ce qu'il a eu à faire pour préparer notre résurrection :

« Il fallait du temps, dit-il, quelques mois pour se procurer des armes, pour organiser ces forces, pour exercer les troupes, pour choisir les chefs parmi les officiers capables, en remplacement des vieux généraux, qui, n'ayant pas confiance dans cette nouvelle organisation militaire, auraient pu influencer dans ce sens les troupes placées sous leurs ordres. Aujourd'hui tout ce travail préparatoire est terminé ; nous avons autant de canons que les Prussiens ; nos défaites elles-mêmes nous ont servi de leçons, et la confiance règne partout dans nos armées. »

Il convient d'appeler surtout l'attention sur le passage où l'orateur parle des vieux généraux entêtés dans la routine, et cramponnés, malgré de douloureuses expériences, aux préjugés d'autrefois.

Gambetta a compris et a fait comprendre au pays que ce qu'il faut demander aux chefs, c'est la foi.

— Si tu veux que je pleure, a dit un ancien, commence par pleurer toi-même sincèrement.

Si un général veut qu'on croie en lui, il faut que lui-même croie en sa tâche. La désespérance est un crime. Celui qui laisse voir à ses hommes qu'il n'a pas confiance dans ses propres ordres, celui-là ressemble à un homme qui se sentant atteint d'une maladie épidémique, s'approcherait volontairement des autres pour la leur communiquer.

Pendant que Gambetta sert de cible à la plupart, le tirailleur Edmond About fait de l'économie politique à sa façon.

Edmond About est un homme d'esprit. Quel malheur qu'il ait trop de nerfs ! Il s'ensuit que selon l'impression du jour il passe du *pour* au *contre* avec une aisance et une inconscience qui font l'émerveillement du public.

Vous rappelez-vous ce fameux article où il demandait la paix à tout prix, nous invitant à cirer docilement les bottes de Guillaume, puisque celui-ci était notre vainqueur ?

Quelques jours après, cet appel à l'aplatissement ayant soulevé un *tolle* universel, le même Edmond About faisait feu de toutes pièces contre l'ogre allemand, en déclarant qu'il fallait se laisser hacher menu comme chair à pâté plutôt que de céder.

Depuis lors le jeu de bascule a continué. On croirait entendre le tic-tac de ce fameux pendule dont parlait le père Bridaine et qui à chaque oscillation répétait alternativement :

— Jamais ! Toujours !... Jamais ! Toujours !

D'où il suit que tous les jours les lecteurs lisent les articles de M. About comme on regarde la girouette pour savoir si le vent a changé.

Or, le vent About soufflait hier en foudre. Il était presque en colère, l'aimable fils Duchesne.

Pourquoi ? Parce qu'on s'est permis de réquisitionner au profit des bombardés les logemens de ceux qui ont quitté Paris.

M. About n'ose pas (il est trop spirituel pour cela) protester hautement contre la mesure, mais il tourne tout autour en grommelant tout bas :

Ces pauvres fugitifs ! il est tout ému de leur sort, et, emporté par cette sensibilité : — « Dites-moi, s'écrie-t-il, s'ils seront flattés de savoir que leurs salons seront envahis par quelque brave chiffonnier de la rue Mouffetard ? »

Le chiffonnier qui est en train de se faire tuer pour défendre Paris nous paraît, n'en déplaise à l'aristocratie de notre verveux confrère, mériter au moins autant d'égards que les fauteuils de damas du monsieur qui est allé voir sur les bords de la Méditerranée si le ciel est toujours bleu.

Nous ajouterons que si M. About avait voulu s'informer, il aurait appris que les moquettes dont le sort le touche tant seront respectées. Tous les meubles des absens seront rassemblés dans une pièce où l'on posera les scellés, et le reste de l'appartement seulement sera livré *au chiffonnier*.

M. About, dans ce même article, a commis nombre d'autres fautes. Nous n'en relèverons que deux.

Il s'étonne qu'on mange les chevaux de prix au lieu de les consacrer à la reproduction. Voyez-vous Paris s'occupant à faire de l'élevage en ce moment !

La seconde faute (elle est plus grave) consiste à reprocher, tout comme un Veuillot pourrait le faire, aux deux maires de Paris d'avoir été l'un vaudevilliste, l'autre avocat.

Que M. About fasse bien vite son *meâ culpâ*. De pareils moyens de polémique sont indignes de lui.

Quand il tranche si lestement avec un couteau plus ou moins affilé toutes les questions de politique transcendante, si quelqu'un s'avisait de lui reprocher d'avoir écrit *Risette*, qui est un vaudeville plus que médiocre, et *Gaëtana*, qui passerait difficilement pour le chef-d'œuvre des drames, M. About trouverait à coup sûr, et il aurait raison, qu'on se sert là contre lui d'une arme pitoyable.

Cette arme-là, qu'il ne la touche plus ! Dans son propre intérêt, nous le prévenons qu'un galant homme ne doit pas en approcher même le bout du doigt, car *l'Univers* l'a prise à pleines mains.

Pierre Véron.

RECTIFIONS !

Nous recevons du vénérable Gagne la lettre que voici :

« En parlant de la *philanthropophagie* pour le sacrifice de laquelle je fixe soixante ans, vous avez dit que j'avais cinquante-neuf ans. Je me borne à vous répondre par ce quatrain que je vous prie de publier :

J'ai *soixante-deux ans philanthropophageables !*
Puissent les rédacteurs, dont l'héroïque abus
Fait de la faim mortelle éclater les obus,
Avoir tous soixante ans pour être tous mangeables !

GAGNE. »

EPILOGUE

M. Bazaine, quand il *livra* Metz, recommanda instamment à son armée de ne détruire ni ses armes ni ses munitions, en assurant qu'elles seraient rendues plus tard à la France.

M. Bazaine avait raison.

Depuis quinze jours on constate que tous les obus qui sont tombés sur nos forts proviennent des arsenaux français que sa trahison a ouverts à l'ennemi.

Donc, non-seulement le maréchal bonapartiste n'a pas su sauver les soldats qu'il avait sous ses ordres, mais encore c'est lui qui tue aujourd'hui les soldats placés sous les ordres des autres.

Et vous croyez qu'il ne faudra pas qu'un jour ou l'autre un bon conseil de guerre règle ce compte-là ?

Paul Girard.

Un correspondant impérial qui figure avec originalité dans les *fascicules*, c'est le préfet d'Auribeau. Si celui-là engendre quelque chose, et je n'en doute point, ce n'est point la mélancolie.

Il trouve toujours le petit mot pour rire... plus souvent même le gros mot.

Ses lettres ne brillent pas par le sens moral (un préfet de l'empire !), mais elles exhalent un fort parfum d'esprit gaulois et de boulevardier.

Louis Veuillot le coterait à bon titre parmi les odeurs de Paris.

Quel superbe bohême premier choix aurait fait M. d'Auribeau si la destinée n'avait fait de lui un préfet de deuxième classe !

CHRONIQUE DU JOUR

Le Moniteur de Seine-et-Oise annonçait l'autre jour que l'empereur Guillaume avait reçu les félicitations du nouvel an de ses officiers dans la galerie des glaces de Versailles.

Le moniteur prussien ne dit pas que les officiers aient emporté les glaces ; mais un moniteur officiel, fût-il prussien, n'est pas tenu de tout dire.

—

On discutait dans un cercle la façon sauvage dont les Prussiens se comportent dans leur campagne de France.

— Mon dieu ! s'écria quelqu'un, il faut être juste et faire la part de la faim ; les Prussiens montrent la voracité de gens qui n'ont pas mangé leur soûl depuis 1815. Ils s'en fourrent jusque là.

—

Une des plus jolies nouvelles que les journaux étrangers nous aient communiquées depuis longtemps est la suivante :

« *Madrid.* — Le roi est arrivé aujourd'hui à deux heures et demie de l'après-midi, et s'est rendu aussitôt à l'église

La valeur prussienne n'attendant pas le nombre des années.

d'Atocha pour remercier Dieu de son heureux voyage et donner un souvenir à la mémoire du maréchal Prim. »

Ce souvenir donné à la mémoire du maréchal Prim par un jeune Italien qui ne l'avait jamais vu est tout bonnement épique. Il est vrai que c'est au maréchal Prim que le duc d'Aoste doit la révolution qui lui a donné la couronne. Reste à savoir si ledit duc d'Aoste aura longtemps à se féliciter et à remercier la vierge d'Atocha de ladite révolution.

—

Faut-il en croire *la Gazette d'Augsbourg ?*

Le colonel Taillant, ancien commandant de Phalsbourg, accusé d'avoir capitulé, aurait écrit une lettre rectificative par laquelle ledit colonel déclare n'avoir pas capitulé, mais « le pain commençant à manquer, il aurait simplement fait dire aux Prussiens qu'il ouvrait les portes et que ceux-ci pouvaient entrer. »

Veuillot ne dirait pas mieux.

Le colonel Taillant avait-il déclaré qu'il ne capitulerait pas?

—

L'Ecole de droit bombardée par les Prussiens nous fait naturellement penser au mot de M. Valette au 2 décembre; mais, plusieurs journaux l'ayant déjà rappelé, nous ne le répèterons pas.

—

Samedi dernier, à une heure de l'après-midi, à la Faculté des sciences, au moment où le recteur de l'Académie dictait son rapport sur le bombardement, un obus a pénétré deux étages au dessus, dans le cabinet de minéralogie.

Le plaisant, s'il peut y avoir quelque chose de plaisant dans un bombardement, c'est que l'obus en question est allé prendre sa place dans une vitrine, en une châsse absolument vide et qui semblait disposée à point pour le recevoir.

— Merci ! s'est écrié l'apparitеur... autant de peine d'épargné !...

—

Après cela on comprend l'impatience de la redoute de Gravelle écrivant au *Siècle :*

« Nous attendons les obus depuis huit jours. »

Le quartier latin pourrait répondre à la redoute en question : « *Je t'en recède.* »

—

Nos lecteurs ont appris sans doute qu'une caisse énorme remplie de joyaux, de décorations, de curiosités avait été trouvée tout dernièrement dans une cave des Tuileries. Que voulez-vous? le déménagement n'a pu être complet.

Parmi ces joyaux, se trouvait *un os du bras droit de Charlemagne richement enchâssé !*

Richement enchâssé me fait comprendre le soin que les gens des Tuileries avaient mis à sauver du naufrage la relique du vieil empereur.

Il me semble entendre le dialogue des emballeurs pressés :

— Faut-il mettre l'os?

— Mettez toujours, *c'est de l'os !*

—

Un habitant de Versailles qui a pu franchir heureusement les lignes prussiennes nous affirme que les querelles très réelles qui se sont élevées entre les Bavarois et les Prussiens n'ont eu d'autre origine et d'autre motif qu'une inégale répartition entre les soldats des deux royaumes des *pendules conquises.*

Gabriel Guillemot.

IL EST BIEN ENTENDU QUE LE CHARIVARI, **dès que le siège sera terminé,** REPRENDRA SON ANCIEN FORMAT, AUQUEL IL N'A RENONCÉ MOMENTANÉMENT QUE POUR CAS DE FORCE MAJEURE.

Le Gérant, ALTAROCHE.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

PRIMES DU *CHARIVARI*

Tout abonné d'UN AN — dont l'abonnement aura été fait *en une seule fois* et *sans intermédiaire* — aura droit de recevoir *franco* et pendant une année

LE PETIT JOURNAL POUR RIRE

PARAISSANT TOUTES LES SEMAINES

huit pages de texte et de dessins comiques, 52 numéros par an.

Dans chaque numéro une caricature de Grévin.

Ceux qui le préfèreront pourront recevoir, comme précédemment,

LA TOILETTE DE PARIS

JOURNAL DE MODES

Paraissant deux fois par mois, avec une Gravure de modes coloriée dans chaque numéro, donnant par conséquent 24 livraisons par an, avec autant de planches; Nouvelles ou Romans dans le texte. — Quatre de ces numéros contiennent, en outre, de nombreux patrons.

LIVRES ET ALBUMS

Les abonnés d'UN AN qui aimeront mieux une prime de librairie pourront choisir un ouvrage ci-dessous : 1° **Histoire de Paris**, par M. TH. LAVALLÉE, superbe volume grand in-8° illustré de 107 vues; 2° **Gulliver**, édition magnifique avec 400 dessins de GRANVILLE; 3° **Voyages dans l'Inde du prince Soltykoff**, grand in-8°, 38 belles planches à deux teintes; 4° **Paul et Virginie**, beau volume in-8° illustré par BERTALL; 5° **La Chine ouverte**, ouvrage du plus haut intérêt, 250 dessins variés; 6° Un de ces quatre albums comiques : **M. Cryptogame, le Docteur Faustus**, par Topfer; **la Chicane et l'Amour, Aimez-vous rire?** par Damourette, Talin, Quillenbois, etc., etc.

N. B. — Les primes ci-dessus, sauf le **Petit Journal pour rire** et la **Toilette de Paris**, qui seront expédiés *franco*, comme il a été dit, devront toutes être retirées directement dans nos bureaux, sans quoi l'Abonné devra joindre à sa demande la somme de **1** fr. **50** c. pour frais de port.

GRANDE PRIME EXCEPTIONNELLE

Le Charivari, désirant en outre faire un splendide cadeau à tous ses abonnés indistinctement, même à ceux de TROIS MOIS, leur offre à des conditions incroyables de bon marché **cette grande Prime exceptionnelle :**

L'HISTOIRE DES DEUX RESTAURATIONS
par A. DE VAULABELLE

huit volumes in-8°,

sera adressée également *franco* contre l'envoi de

25 FRANCS

Pris dans nos bureaux, ce dernier ouvrage sera donné pour

20 FRANCS

Nota. — Les abonnés d'un an qui auront pris une des primes gratuites pourront, en sus, contre l'envoi des sommes ci-dessus indiquées recevra ces deux primes exceptionnelles.

QUARANTIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 c. VENDREDI 20 JANVIER 1871

351
349

ABONNEMENS

PARIS

Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

ABONNEMENS

DÉPARTEMENS

Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —

L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité.
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, W. C.
London.

LIBRARY RECEIVED AUG 3 1871 DEPARTMENT OF STATE

LE CHARIVARI

BULLETIN POLITIQUE

Ainsi que le constate la proclamation du gouvernement, la population a répondu au bombardement par le cri : *Aux armes!*

A l'heure ou nous écrivons l'action doit être engagée, et cette fois nous croyons qu'il s'agit d'une bataille décisive.

En présence d'une pareille situation, les commentaires sont peu de mise. On ne peut cependant laisser passer sans réflexions l'adresse que certains habitans du faubourg Saint-Germain ont envoyée à M. Jules Favre pour l'inviter à se rendre à la conférence de Londres.

Cette adresse nous parait s'être payée de mots et non pas d'idées.

Que vient-elle nous dire, par exemple?

Ceci :

« Aujourd'hui la France est isolée de l'Europe ; mais les puissances, qui d'abord avaient paru hostiles ou indifférentes, nous invitent à un congrès où elles acceptent de discuter les grandes questions de justice et de droit international que fait naître la guerre actuelle. Que votre ministre des affaires étrangères parte, lui aussi, et vous aurez relié la France à l'Europe. »

La France est isolée! La belle merveille! Mais cet isolement-là est un isolement moral et non pas un isolement matériel, comme semblent le croire naïvement les rédacteurs de l'adresse.

M. Jules Favre, à dix reprises déjà, a adressé aux puissances, par la voie des circulaires diplomatiques, des invocations destinées précisément à nous relier au mouvement européen. Toujours sa voix est restée sans écho.

Ce qu'il irait chercher à Londres serait une fin de non-recevoir directe et blessante.

Où les rédacteurs de l'adresse ont-ils pris qu'il s'agit de discuter les grandes questions de justice et de droit que fait naitre la guerre actuelle?

Il s'agit de la mer Noire. On peut tenir pour certain que le représentant de la Russie et celui de la Prusse se leveraient et quitteraient la séance, si l'on se permettait de récriminer contre les très glorieuses armées de sa majesté Guillaume.

Or, plutôt que de voir un froncement de sourcil assombrir le visage de ces deux personnages, tous les membres de la conférence seraient immédiatement prêts à se tordre à leurs pieds et à leur faire des excuses.

Le temps des miracles est passé. Les Orphées ne domptent plus les bêtes à coups de guitare. Toute l'éloquence de M. Jules Favre n'aboutirait qu'à un avortement.

Epargnons-nous du moins ce suprême affront.

Quant à ceux qui invoquent l'autorité de Gambetta, il convient de remarquer que ce sont précisément les mêmes gens qui sur tous les autres points injurient ou ridiculisent le vaillant champion de la défense nationale.

Nous, au contraire, qui rendons hommage à ses glorieux efforts, nous ne lui faisons pas l'outrage de créer à son bénéfice un nouveau dogme de l'infaillibilité.

Il s'est trompé, voilà tout. L'applaudissement même que lui décernent à ce sujet ceux qui le dénigrent chaque fois qu'il fait bien, cet applaudissement est une preuve de plus de son erreur.

Le pain est rationné.

Sans nul doute de graves difficultés de détails vont imposer à la population de nouvelles souffrances.

On ne peut que lui demander un nouvel effort de résignation, mais en même temps on est en droit d'exiger des maires une sollicitude un peu plus intelligente dans la répartition. Si l'on a à subir les épreuves de la faim, c'est une raison de plus pour ne pas y ajouter l'épreuve du froid.

Qu'on multiplie les bureaux de distribution à l'infini, de manière à ce qu'en une heure tout Paris soit servi.

La bronchite et la pneumonie ont tué sept cents personnes la semaine dernière.

Messieurs les maires, vous avez charge d'âmes.

L'Electeur libre a reçu communication d'un *Moniteur de Versailles* et d'un *Journal de Reims*.

Nous y apprenons que M. Thiers, qui avait jeté le masque et travaillait ouvertement à une capitulation, a été invité à aller intriguer plus loin.

Ne nous étant jamais abusé sur le compte de M. Thiers, nous n'avons pas de *meâ culpâ* à faire, grâce au ciel. Nous savions bien qu'il était toujours l'homme de la rue de Poitiers.

Des perquisitions vont être faites au domicile des absens ; c'est là une de ces mesures de salut public qui rencontrent non pas l'approbation, mais la résignation. Nous voudrions seulement que ces perquisitions fussent entourées de quelques garanties plus sérieuses. Les maires déjà nommés peuvent sans autre forme de procès charger de cette délicate besogne n'importe quel délégué.

Nous aurions voulu que les perquisitionneurs fussent au moins revêtus d'un caractère légal quelconque qui nous garantît contre des excès de zèle, pour ne pas dire plus.

Espérons du moins qu'ayant conscience de l'énormité de leurs pouvoirs, ces messieurs comprendront en même temps l'énormité de leur responsabilité.

Pierre Véron.

LE PIRE AVEUGLE

EST CELUI QUI NE VEUT PAS VOIR.

Le gouvernement impérial, qui compte les fautes, pour ne pas dire les crimes, par milliers, n'a pas même l'excuse de dire qu'il a péché par ignorance.

Les documens publiés depuis sa chute prouvent surabondamment qu'il agissait en pleine connaissance de cause. Lui qui si bien averti a valu zéro, fait bien mentir le proverbe : « Un bon averti en vaut deux. »

En effet, ce piètre gouvernement, — il serait plus juste de dire cette détestable exploitation en partie trouble, — a eu la chance inespérée d'être renseigné à merveille. A le voir ainsi patauger dans les fondrières, on ne se serait guère douté qu'il eût à son service un bougeoir si bien allumé.

Nous avons signalé, il y a un mois, les notes sur le personnel des préfets césariens. Nous ne savons quel était le peintre; mais les portraits, il faut le reconnaître, étaient fidèles et bien tracés. Les chefs de la boutique impériale pouvaient, à la rigueur, en suivant ces indications, composer un personnel, sinon estimable, au moins à peu près expert, et convenable suffisamment. Le panier certes n'était pas propre, mais les pires ont un dessus.

Eh bien! ce misérable gouvernement agissait en sens inverse de la logique vulgaire. Quand les notes disaient : « Un tel est incapable, » c'était le signaler à l'avancement. Constater qu'un homme était véreux, c'était l'appeler aux honneurs.

De même pour l'extérieur.

Le rapport de M. Stopfell donne des indications exactes et même relativement complètes touchant la statistique allemande. Cela suffisait à coup sûr pour éclairer la situation, et précisément le gouvernement impérial a cru devoir agir à l'inverse des enseignemens résultant du travail de son observateur.

Etait-ce idiotisme ? était-ce parti pris ? C'était en tout cas folie.

Ce triste gouvernement n'avait emprunté de Diogène que la lanterne et le cynisme. Du cynisme il usait largement, mais il ne se servait de la lanterne que pour chercher l'homme du mal et le fossé de la culbute.

Paul Girard.

ÉCHOS.

Le bombardement continue « avec succès. »

Ce sont les termes mêmes de Guillaume à son Augusta.

« Avec succès ! » Dans la langue des élus de la providence, cela veut dire : « Avec un joli chiffre de malades, de femmes et d'enfans tués. »

Qu'Augusta va donc être heureuse, ô mon dieu !

Seulement, lorsqu'on saura là bas que c'est tout le résultat de tant de poudre dépensée, et que Paris bombardé reste gaillard comme devant...

C'est l'Allemagne qui ne sera pas contente !

⁂

Une nouvelle locution, la locution « Bombe à part » tend à remplacer dans le menu langage parisien celle un peu démodée de « Blague sous le bras. »

D'un fait dont on est sûr on dit :

— J'en réponds... oh ! mais là, bombe à part !

⁂

— Quelles nouvelles du siège de Belfort?

— Il va mieux. On assure qu'il est levé.

⁂

Aux avant-postes un déserteur badois était reçu par les nôtres avec les formalités accoutumées.

— Vous ne voyez pas d'inconvénient à ce que je conserve cet argent, dit le transfuge en montrant quelque menue monnaie prussienne.

— Comment donc ! s'écrie un moblot qui a beaucoup lu Commerson, nous ne demandons qu'à vous voir *détalerrr !*

Paul Parfait.

CHRONIQUE DU JOUR

Vous croyiez peut-être que les Prussiens avaient été battus à Coulmiers et à Bapaume ?

Erreur grossière. Ils ont reculé; mais c'était dans leur plan.

Lisez plutôt les rapports rédigés à Versailles :

« Même dans le cas unique où les Allemands ont dû » reculer à la suite des combats, il apparaîtra, lorsque » l'histoire enregistrera impartialement les faits, que les » choses étaient en réalité bien autres qu'elles ne peuvent » paraître maintenant. »

Donnant des signes de préoccupation pendant son bombardement.

Ainsi, voilà qui est bien convenu : quand les Prussiens sont battus, c'est un mouvement stratégique qu'ils dédient à l'histoire. Nous en prenons note pour le jour prochain où ils exécuteront cette marche savante et fameuse qui doit consister à se replier au nombre de 700,000 sur Berlin et à y arriver 57.

Ces braves gens-là me rappellent le célèbre M. Perrichon qui, dans son voyage en Suisse, tombait dans un torrent. Un sauveur l'arrachait à la mort, et lui, en se secouant, disait avec un aplomb de... Prussien :

— Je roulais... je roulais .. oui certainement... mais je roulais avec une présence d'esprit effrayante !

—

Faut-il que Jules Favre aille à Londres? faut-il qu'il n'y aille pas?... Je n'aurais jamais cru que pareille question pût occuper tant de monde en ce moment.

Quand j'entends discuter ça au bruit du bombardement, je me figure voir un individu se réveillant une nuit, son appartement en flammes, sautant au bas du lit et se demandant s'il mettra un faux col droit ou un rabattu.

La chose d'ailleurs est bien simple.

Ou la République s'affirme suffisamment en ressuscitant la France assassinée par l'empire et ne se croit pas obligée d'aller se faire estampiller par un tas de vieux à lunettes qui ne l'aimeront jamais. Alors que M. Jules Favre reste;

Ou la République éprouve un impérieux besoin de se faire reconnaître par les mêmes vieux ratatinés qui la jouent depuis quatre mois. Alors que M. Jules Favre parte.

Un épisode du bombardement.

A Vanves, un obus ayant éclaté dans un bâtiment commençait à l'incendier. L'eau manquait, la situation était terrible. Un limonadier du voisinage s'est dévoué, il a mis quelques tonneaux de son vin à la disposition des pompiers.

Comme il n'est que trop juste de récompenser par un peu de publicité un acte aussi patriotique, nous ajouterons que, si l'on en croit les on dit du quartier, la femme du limonadier aurait dit à son mari après l'accident :

— Je te le dis toujours... Voilà ce que c'est que de ne jamais vouloir garder ton eau à part.

—

Comme naguère pour l'eau de Lob. On offre 100,000 fr. à qui prouvera que le décret qui réquisitionnait les pommes de terre il y a deux mois et celui qui lève aujourd'hui cette réquisition auraient permis aux gens qui gagnent trente sous par jour de manger une seule pomme de terre depuis trois mois.

Avant le premier réquisitionnement les pommes de terre se vendaient publiquement huit francs le boisseau. Réquisitionnées elles se sont offertes clandestinement à quarante francs et au dessus. Maintenant que le commerce en redevient libre, elles vont probablement se vendre au carat.

Ceux qui en auront un litre se feront ouvrir un compte à la banque de France pour pouvoir les déposer dans ses caves avec leurs titres au porteur.

—

Le brave Lebel, le roi de toutes les féeries, est mort cette semaine.

Il meurt le roi qui faisait rire les enfans, celui-là !

Il vit celui qui fait pleurer les mères!

—

Place Maubert un obus siffle.

Tous les passans se jettent à plat-ventre.

— Ni hommes, ni femmes! s'écrie un gavroche, tous ambassadeurs japonais.

Léon Bienvenu.

Le Gérant, ALTAROCHE.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

PRIMES DU *CHARIVARI*

Tout abonné d'UN AN — dont l'abonnement aura été fait *en une seule fois* et *sans intermédiaire* — aura droit de recevoir *franco* et pendant une année

LE PETIT JOURNAL POUR RIRE

PARAISSANT TOUTES LES SEMAINES

huit pages de texte et de dessins comiques, 52 numéros par an.

Dans chaque numéro une caricature de Grévin.

Ceux qui le préfèreront pourront recevoir, comme précédemment,

LA TOILETTE DE PARIS

JOURNAL DE MODES

Paraissant deux fois par mois, avec une Gravure de modes coloriée dans chaque numéro, donnant par conséquent 24 livraisons par an, avec autant de planches; Nouvelles ou Romans dans le texte. — Quatre de ces numéros contiennent, en outre, de nombreux patrons.

LIVRES ET ALBUMS

Les abonnés d'UN AN qui aimeront mieux une prime de librairie pourront choisir un ouvrage ci-dessous : 1° **Histoire de Paris**, par M. TH. LAVALLÉE, superbe volume grand in-8° illustré de 107 vues; 2° **Gulliver**, édition magnifique avec 400 dessins de GRANVILLE; 3° **Voyages dans l'Inde du prince Soltykoff**, grand in-8°, 38 belles planches à deux teintes; 4° **Paul et Virginie**, beau volume in-8° illustré par BERTALL; 5° **La Chine ouverte**, ouvrage du plus haut interêt, 250 dessins variés; 6° Un de ces quatre albums comiques : **M. Cryptogame**, **le Docteur Faustus**, par Topfer; **la Chicane et l'Amour**, **Aimez-vous rire?** par Damourette, Talin, Quillenbois, etc., etc.

N. B. — Les primes ci-dessus, sauf le **Petit Journal pour rire** et la **Toilette de Paris**, qui seront expédiés *franco*, comme il a été dit, devront toutes être retirées directement dans nos bureaux, sans quoi l'Abonné devra joindre à sa demande la somme de **1** fr. **50** c. pour frais de port.

GRANDE PRIME EXCEPTIONNELLE

Le Charivari, désirant en outre faire un splendide cadeau à tous ses abonnés indistinctement, même à ceux de TROIS MOIS, leur offre à des conditions incroyables de bon marché **cette grande Prime exceptionnelle :**

L'HISTOIRE DES DEUX RESTAURATIONS
par A. DE VAULABELLE

huit volumes in-8°,

sera adressée également *franco* contre l'envoi de

25 FRANCS

Pris dans nos bureaux, ce dernier ouvrage sera donné pour

20 FRANCS

Nota. — Les abonnés d'un an qui auront pris une des primes gratuites pourront, en sus, contre l'envoi des sommes ci-dessus indiquées recevra ces deux primes exceptionnelles.

ABONNEMENS

PARIS

Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

ABONNEMENS

DÉPARTEMENS

Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —

L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité
ADOLPHE ENNIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, W. C.
London.

LE CHARIVARI

BULLETIN POLITIQUE

Oui sans doute! Nous savons d'avance tout ce qu'on pourra dire pour plaider les circonstances atténuantes. Le sentiment est louable en soi, il est inspiré par l'ardeur même du patriotisme, et l'on est naturellement porté à croire ce que l'on souhaite.

Je sais tout cela et bien d'autres choses encore.

Ce qui n'empêche pas qu'il ne soit profondément affligeant de voir avec quel aveuglement de parti-pris une notable portion de la population se jette à tout propos et hors de propos dans les plus incroyables exagérations d'optimisme.

Hier, pendant la bataille, dans chacun des groupes articulaient un plusieurs péroreurs dont le langage, bien intentionné je veux le croire, n'en était pas moins fait pour exaspérer le bon sens.

A les entendre, dès midi, on était à Viroflay. A une heure, on avait dépassé Versailles. A deux heures, on marchait sur Chartres, et ainsi de suite.

De telle sorte qu'au cas même où nous aurions eu un succès, ce succès, qui ne pouvait pas prendre les gigantesques proportions rêvées par ces fableurs, se serait trouvé non pas seulement diminué, mais escompté d'avance.

Même observation relativement aux dithyrambes insensés que comportent périodiquement certaines gens et certaines feuilles sur la marche des armées de province. N'y en a-t-il pas qui à l'heure où un pigeon venait nous apprendre que Chanzy avait été forcé de se replier, juraient qu'il était campé entre Mantes et Saint-Germain?

Même observation encore au sujet de la question des subsistances.

Vous trouvez à chaque instant des bavards ou des articles qui, avec une outrecuidance lamentable, nous déclarent que nous avons encore des vivres pour de longs jours, voire même pour de longs mois.

Eh bien! nous le répétons, il faut absolument en finir, mais là absolument, avec ce système déplorable.

Dickens, dans un de ses romans, a mis en scène un personnage formidable et lugubre.

C'est un bonhomme qui, ramolli par l'âge, a toujours sur les lèvres le même rire stéréotypé. On lui annonce les catastrophes les plus noires : il éclate, il se tord.

Cette gaîté inamovible n'est pas sans quelque analogie avec l'illusion à perpétuité des Pangloss dont nous parlons tout à l'heure.

Laissons là ces billevesées et regardons une fois en face la situation.

Elle est grave, trop grave pour que les optimistes viennent encore nous bercer avec leurs sornettes extravagantes. Le moment est venu de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité.

Cette vérité, c'est que nos vivres n'ont qu'une durée assez étroitement limitée; c'ert que Chanzy, malgré des efforts héroïques, n'a pu gagner un pouce de terrain dans la direction de Paris; c'est que la capitale doit surtout compter sur elle-même et sur un suprême effort; c'est qu'il faut que nous soyons prêts aux sacrifices les plus extrêmes; c'est qu'enfin, si nous voulons avoir l'honneur de nous délivrer, il faudra soutenir des luttes qui ne ressemblent en rien aux prétendues promenades militaires imaginées par les farceurs de trottoir.

Et qu'on ne s'y méprenne pas! Il n'y a rien dans ce que nous disons là qui ressemble à de la désespérance.

Quand on veut sauver un malade, il ne s'agit pas de dire : ce n'est rien, et de laisser le mal le dévorer. Il faut au contraire sonder ses plaies sans faiblesse pour ensuite y appliquer un remède héroïque.

Depuis le commencement de la campagne, les gens

qui ont crié : A Berlin ! n'ont pas cessé de ruiner la défense par leur enthousiasme faux.

Nous en sommes arrivés à ce qu'en médecine on appelle *la crise*. Pour que le salut sorte de cette crise-là, il importe que tout le monde soit recueilli, réfléchi, décidé.

La vantardise est aussi coupable que la lâcheté dans des circonstances pareilles.

Nous avons dit que le général Chanzy n'avait pu gagner de terrain.

Il n'en est pas de même de Bourbaki. Il a jusqu'à présent marché de succès en succès.

Son mouvement, s'il ne paraît pas influer sur le présent d'une façon directe, peut être le salut de l'avenir. Mais, à notre avis, c'est plutôt la France que Paris qui en retirera les profits.

Nous autres, notre devise doit être celle qu'avait adoptée l'Italie autrefois : Faire par nous-mêmes.

Si pour un instant nous oublions les opérations militaires, nous trouvons dans le compte rendu d'une des séances du parlement de Munich un véritable sujet de consolation.

Des hommes de cœur se sont levés pour protester contre l'odieuse guerre qui nous est faite.

L'un d'eux a prononcé des paroles courageuses en faveur de la république française, flétrissant l'ambition des conquérans au nom de la fraternité des peuples.

Que nos voix répondent à ces voix qui parlent d'humanité. Si les souverains ont intérêt à attiser les haines, les peuples ont intérêt à se tendre la main.

Il faut un triple courage à ceux qui, dans un pays enfiévré par la victoire, ont parlé comme certains députés de Munich.

Ceux-là préparent l'avenir, cet avenir où les nations, lasses de s'entr'égorger, comprendront, comme l'a dit Victor Hugo, que ce qu'elles ont de mieux à faire c'est de *manger l'empereur*.

Pierre Véron.

LES FRONTIÈRES NATURELLES

Dans une chaude séance du parlement bavarois, — séance où plusieurs esprits libéraux ont courageusement refusé de voter des subsides pour une guerre qu'ils regardent comme « une insulte à l'humanité, » — un membre voué à la politique prussienne, M. Muller, s'est exprimé tranquillement en ces termes :

« Je suis monté souvent sur la tour de la cathédrale » de Strasbourg, et en voyant au loin les frontières » naturelles de l'Allemagne *formées par la chaîne des* » *Vosges*, je me suis dit que bienheureux seraient » ceux qui assisteraient au retour à la mère patrie des » vieilles provinces allemandes. »

Ces frontières *naturelles* « formées par la chaine des Vosges » ne vous semblent-elles pas un bijou ?

Naturelles en quoi ? En ce qu'elles font envie à M. Muller ? Ah ! mais, pardon ; ce n'est pas assez.

Je reconnais pourtant que M. Muller est modeste.

Rien ne l'empêchait de déclarer que les frontières les plus naturelles de l'Allemagne sont, à l'Ouest, l'Atlantique ; au Nord, l'Océan glacial, la mer du Japon ; à l'Est et au Sud, la mer des Indes.

Il se contente de la chaîne des Vosges, c'est gentil.

Sa phrase, à la vérité, rappelle un peu trop le mot fameux de Bilboquet :

« Ces montagnes font bien dans le paysage, elles doivent être à nous. »

Mais c'est par là même que le député bavarois a voulu sans doute affirmer ses idées prussiennes.

Je regrette bien que le voisin de campagne de M. Muller ne se soit pas trouvé à la séance où ces belles paroles ont été prononcées.

Il aurait pu se lever à son tour et dire :

« Bien souvent je suis monté sur mon belvédère, et » en voyant au loin les frontières naturelles de ma » propriété *formées par le rideau de peupliers qui coupe* » *en deux le parc de M. Muller*, béni soit, me suis-je » dit, le moment de trouble qui me permettra de re- » pousser jusque-là mon mur mitoyen. »

M. Muller eût peut-être trouvé que son voisin manquait de formes, mais du moins il n'eût pas pu l'accuser de manquer de logique.

Paul Parfait.

On sait que les Belges, nos voisins, utilisent depuis longtemps l'instinct merveilleux des pigeons voyageurs et qu'ils travaillent même avec passion à le développer dans des concours qui prennent quelquefois des proportions épiques.

L'animal qui dans le plus court espace de temps a franchi une distance donnée reçoit à son retour au colombier les honneurs que l'antiquité réservait aux seuls triomphateurs.

En ouvrant par hasard un vieux journal d'outre-Quiévrain, je suis tombé sur cette curieuse relation :

« Le pigeon qui a obtenu le prix d'honneur au concours de Rome a été reconduit hier en grande pompe à Ougrée, sa patrie.

» L'Harmonie est venue le chercher à Liège et a pris place avec l'intéressant volatile sur un bateau à vapeur pour retourner à Ougrée. Elle a exécuté pendant tout le trajet les airs les plus variés. Une brillante réception a été faite à l'*heureux* animal, qui paraissait tout surpris des honneurs qu'on lui rendait. »

Hein ! comme cela nous eût fait rire autrefois !

CHRONIQUE DU JOUR

Voulez-vous passer un bon quart d'heure de bon temps, lisez dans *l'Univers* du 19 janvier l'article de tête intitulé : *Pensées de nuit d'un bombardé*, signé Louis Veuillot.

Depuis les immortelles pensées d'un emballeur, on n'avait pas atteint ce degré de bouffonnerie.

—

M. Weber, dans *le Temps*, rappelle une anecdote que les familiers des Tuileries firent circuler jadis. On raconta, il y a quelques années, qu'un soir de concert, l'ex-empereur, saisissant le violon des mains d'Alard, aurait exécuté devant l'assistance — à la profonde admiration de la bande,

Leur *MANÈ*, *THECEL*, *PHARÈS*.

cela va sans dire — quelques arpèges fantaisistes de la plus haute difficulté.

Toute une révélation pour ces esclaves qui ne demandaient qu'à être ébahis. L'auguste violoneux avait caché à tous, même à sa femme, ce petit talent de société. Je vous laisse à penser si l'on s'extasia dès les premières notes !

Mais tout à coup l'empereur souriant (!) rendit son violon à Alard, en ajoutant gracieusement (!!!) :

— Vous êtes un maître, monsieur, et je vous rends les armes.

L'anecdote fournit un joli mot à M. Weber :

— Rendre les armes, fait-il observer, c'est ce que de tout temps il a su faire de mieux.

—

Après le joli mot, un acte de délicatesse charmante :

On sait que deux officiers et quatre soldats du 2e bataillon des mobiles des Côtes-du-Nord ont disparu de leur corps en passant le pont d'Argenteuil pour aller trouver l'ennemi. Indigné d'une pareille conduite, le chef du bataillon aurait fait retirer *l'hermine* qui orne le képi des enfans de la Bretagne.

On sait combien l'hermine a horreur de toute souillure.

—

Après le joli mot, après la délicatesse charmante, la chose épique : elle nous vient d'un lieutenant bavarois, citée par je ne sais quelle gazette allemande.

Comme ce lieutenant *bavarois* avait vu tuer à Châteaudun plusieurs de ses soldats, il alla trouver son supérieur et lui posa la question suivante :

— Monsieur le colonel, la localité qui a tiré sur nos hommes, faut-il la brûler ou bien la dévaster modérément ?

Dévaster modérément est un pur chef-d'œuvre de vocable. Un vrai Prussien n'aurait peut-être pas trouvé celle-là, mais les Bavarois sont enfans de Loyola.

Le mot des officiers russes en 1814 est un peu différent :

— Faut-il *allumer* Paris ? demandaient les artilleurs.

Alexandre n'y voulut pas consentir. Alexandre n'était pas catholique.

—

A Berlin, au théâtre Frédéric-Guillaume, on joue depuis quelques jours avec un grand succès un drame militaire en seize tableaux, intitulé : *De Berlin à Paris.*

Quel est le dénouement ? me demanderez-vous. Eh ! parbleu ! cela va sans dire, le dénouement qui flatte l'orgueil du parterre : les Allemands entrent à Paris.

Si le drame fournit ses cent représentations, j'espère qu'il faudra une variante à ce dénouement-là.

La principale attraction de la pièce est un ballet dit *ballet des pendules.*. toutes les danseuses déguisées en *pendules.* Un cadran sur la poitrine ou plus bas, comme le nègre du boulevard, les jambes figurant des *balanciers.* Comme coiffures, dessus de pendules variés .. Soudain des guerriers élégans, au casque pointu, s'élancent et chacun enlève sa *pendule*..

Tous les soirs, trépignemens d'enthousiasme parmi les spectateurs.

Gabriel Guillemot.

La vente au numéro du CHARIVARI a lieu maintenant chez M. STRAUSS, 7, rue du Croissant.

Le Gérant, ALTAROCHE.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

PRIMES DU *CHARIVARI*

Tout abonné d'UN AN — dont l'abonnement aura été fait *en une seule fois* et *sans intermédiaire* — aura droit de recevoir *franco* et pendant une année

LE PETIT JOURNAL POUR RIRE

PARAISSANT TOUTES LES SEMAINES

huit pages de texte et de dessins comiques, 52 numéros par an.

Dans chaque numéro une caricature de Grévin.

Ceux qui le préfèreront pourront recevoir, comme précédemment,

LA TOILETTE DE PARIS

JOURNAL DE MODES

Paraissant deux fois par mois, avec une Gravure de modes coloriée dans chaque numéro, donnant par conséquent 24 livraisons par an, avec autant de planches; Nouvelles ou Romans dans le texte. — Quatre de ces numéros contiennent, en outre, de nombreux patrons.

LIVRES ET ALBUMS

Les abonnés d'UN AN qui aimeront mieux une prime de librairie pourront choisir un ouvrage ci-dessous : 1° **Histoire de Paris**, par M. TH. LAVALLÉE, superbe volume grand in-8° illustré de 107 vues; 2° **Gulliver**, édition magnifique avec 400 dessins de GRANVILLE; 3° **Voyages dans l'Inde du prince Soltykoff**, grand in-8°, 38 belles planches à deux teintes; 4° **Paul et Virginie**, beau volume in-8° illustré par BERTALL; 5° **La Chine ouverte**, ouvrage du plus haut interêt, 250 dessins variés; 6° Un de ces quatre albums comiques : **M. Cryptogame, le Docteur Faustus**, par Topfer; **la Chicane et l'Amour, Aimez-vous rire ?** par Damourette, Tarin, Quillenbois, etc., etc.

N. B. — Les primes ci-dessus, sauf le **Petit Journal pour rire** et la **Toilette de Paris**, qui seront expédiés *franco*, comme il a été dit, devront toutes être retirées directement dans nos bureaux, sans quoi l'Abonné devra joindre à sa demande la somme de **1** fr. **50** c. pour frais de port.

GRANDE PRIME EXCEPTIONNELLE

Le Charivari, désirant en outre faire un splendide cadeau à tous ses abonnés indistinctement, même à ceux de TROIS MOIS, leur offre à des conditions incroyables de bon marché **cette grande Prime exceptionnelle :**

L'HISTOIRE DES DEUX RESTAURATIONS
par A. DE VAULABELLE

huit volumes in-8°,

sera adressée également *franco* contre l'envoi de

25 FRANCS

Pris dans nos bureaux, ce dernier ouvrage sera donné pour

20 FRANCS

Nota. — Les abonnés d'un an qui auront pris une des primes gratuites pourront, en sus, contre l'envoi des sommes ci-dessus indiquées recevra ces deux primes exceptionnelles.

QUARANTIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 c. DIMANCHE 22 JANVIER 1871

ABONNEMENS

PARIS

Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

ABONNEMENS

DÉPARTEMENS

Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —

L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité.
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, W. C.
London.

LE CHARIVARI

BULLETIN POLITIQUE

Nous avons vainement cherché dans les journaux de ce matin une appréciation quelconque de la situation.

Nous avons trouvé chez la plupart d'interminables détails (dont un grand nombre parfaitement insignifians) sur des épisodes de l'affaire du 19. Nous y avons trouvé des hommages (auxquels nous nous associons de tout notre cœur) à l'adresse de cette vaillante garde nationale dont on a trop longtemps suspecté, en la laissant inactive, la bravoure héroïque.

Nous avons encore trouvé dans diverses feuilles des récriminations plus ou moins vagues, des canards plus ou moins gigantesques, des dithyrambes plus ou moins épiques.

Mais, encore une fois, rien de tout cela ne saurait remplacer ce que nous cherchions dans les journaux et ce qui n'y était pas.

La presse a eu depuis le commencement du siège un grand devoir à remplir : tenir en éveil l'ardeur de la population, soutenir son moral, pousser de toutes ses forces à la résistance.

Mais aujourd'hui que ce devoir-là a été rempli et rempli consciencieusement, il en est un autre qui incombe au journalisme, et c'est de celui-là qu'il ne nous semble pas s'être acquitté encore. Incontestablement la tentative avortée de Montretout et les dépêches de Chanzy viennent de faire entrer la situation dans une phase tout à fait différente. Il faut dire au public, il faut lui faire toucher du doigt les réalités de l'heure actuelle sans pessimisme comme sans atténuation.

Chanzy est un vaillant soldat que rien ne décourage. Qu'il soit prêt à reprendre l'offensive, nous n'en doutons pas ; mais en même temps, ce qu'il faut bien comprendre et faire comprendre, c'est qu'il lui sera impossible de reprendre cette offensive avant huit jours peut-être.

Ici de deux choses l'une :

Ou bien il nous reste des approvisionnemens suffisans pour tenir longtemps encore, et dans ce cas-là il faut le proclamer bien haut, non pas seulement pour réconforter la population, mais encore parce que cette bonne nouvelle ne peut qu'être désagréable à l'ennemi.

Si, au contraire, nos subsistances touchent à leur terme, il n'y a plus aucune raison pour le dissimuler, puisque l'ennemi ne peut plus l'ignorer que quelques jours.

Dans l'une comme dans l'autre de ces alternatives entre lesquelles nous n'avons pas à nous prononcer jusqu'à plus ample informé, dans l'une comme dans l'autre de ces alternatives, dis-je, le devoir de la presse est d'exiger du gouvernement des déclarations catégoriques, des chiffres précis, une confession complète, en un mot.

Jusqu'à présent nous ne voyons guère les plumes se tailler pour cette besogne.

On est patriote partout; on dit : « Nous recommencerons. » Rien de mieux.

Mais les mots ne sont plus de mise.

Ce n'est pas cent fois, ce n'est pas mille fois, c'est cent mille fois que les proclamations officielles aussi bien que les articles particuliers ont eu de superbes élans.

Aujourd'hui la parole doit être à l'arithmétique.

Combien de lieues entre les armées de secours et Paris?

Combien de sacs de blé dans nos magasins?

Ceci et cela s'enchainent étroitement. Il nous faut ces deux chiffres, il nous les faut tout de suite.

La presse n'a plus, à notre avis, qu'une seule mission à remplir : obtenir le total de ces deux additions.

Lorsque nous les aurons, la population pourra avec connaissance de cause décider ce qu'elle entend faire :

Si nous ne devons compter que sûr nous-mêmes, il ne s'agit pas de nous berner d'illusions et de regarder du côté de la province.

Il n'importe pas moins que cette armée, cette garde mobile et cette garde nationale, également prêtes à tous les sacrifices, sachent combien ils ont de jours devant eux pour sauver Paris.

On nous parlait hier d'un armistice de deux jours. Deux jours, grand dieu ! mais dans un pareil moment ce sont deux siècles.

Plus d'euphémisme, plus d'équivoque, plus d'ambages !

Des nombres, des nombres, encore des nombres.

Combien avons-nous de journées de pain ? Voilà la clef de la situation.

Quand on nous aura dit cela chacun ceindra ses reins. Les vaillans ne manqueront pas, dieu merci. Mais il ne suffit plus qu'on ait la volonté de se battre, il faut qu'on en ait le temps matériel.

Paris, lorsqu'on lui aura appris combien il a de bouchées de pain devant lui, prendra une grande détermination. Il la prendra digne de lui.

Mais encore une fois la presse peut seule faire la clarté, et il s'agit de ne pas être brave à tâtons.

Les commentaires, les grandes phrases, les chefs-d'œuvre de rhétorique, rien ne vaut pour le moment *Deux et deux font quatre.*

Lumière ! lumière !

La statistique doit passer avant la stratégie pour le quart d'heure.

Espérons que demain les journaux seront entrés dans cette voie. Il n'en est pas d'autre à suivre. Et qu'on ne craigne pas les révélations, si douloureuses qu'elles puissent être. La population de Paris est une population virile, on lui doit la vérité. Si cette vérité est favorable, elle ne peut que réconforter ; si elle est sombre, elle préparera à un élan suprême.

Mais cet élan ne doit pas arriver trop tard. Il faut avoir mangé non pas seulement pour vaincre, mais même pour avoir la force d'aller se faire tuer.

Pierre Véron.

FEU LE MILITARISME

Ah ! du moins, quelle que doive être l'issue de la terrible lutte entre la Prusse et la France, nous resterons à jamais délivrés de cette plaie hideuse qui s'appelle le militarisme.

La bataille du 19 janvier a porté le dernier coup à ces vieux préjugés dont notre patrie a failli mourir depuis le mois de juillet.

Il y a huit jours encore, si vous aviez interrogé certaines culottes de peau sur le compte de la garde nationale, les culottes de peau auraient haussé les épaules en complétant cette réplique d'un sourire dédaigneux.

Impossible d'avoir du courage sans pantalon rouge.

La démonstration est faite aujourd'hui.

Les soldats citoyens ont partout donné l'exemple à la ligne et à la mobile, de même qu'en province ce sont eux encore qui versent leur sang pour la délivrance du sol national.

De tout cela la conclusion est : Abolition immédiate des armées permanentes. Plus de militarisme.

La bravoure en France a été trop longtemps un métier, il est temps qu'elle devienne un devoir.

Paul Girard.

ÉCHOS.

La France nous apprend qu'au nombre des « trésors historiques » entassés dans la fameuse caisse saisie chez un des anciens familiers de l'ex-empereur figure la perruque qui servit à ce dernier pour s'évader de Ham.

Ce serait œuvre pie que de renvoyer cette perruque — pardon — ce *trésor historique* à son ancien propriétaire.

Le jour où le héros de Sedan quittera Wilhemshohe il ne sera peut-être pas fâché d'avoir sous la main une perruque qui empêche de le reconnaitre.

⁂

Dans un premier-Berlin, le rédacteur de *la Nouvelle Gazette de Prusse* a taillé sa plume des grands jours pour nous reprocher amèrement notre manque de sincérité.

Oui, pour lui désormais la foi française sera l'équivalent de la foi punique. Et cela, pourquoi ? — Ah ! vous allez bien rire...

« Parce que nous avons continuellement trompé la Prusse sur le chiffre de nos nouvelles armées de province. »

Voilà un reproche qui irait droit au cœur de Gambetta !

⁂

Lu sur une boutique :

Fermé pour toute la durée de la guerre.

Et au-dessous :

Réouverture prochainement.

Puisse le volet dire vrai !

⁂

Plusieurs journaux ont publié une sorte de statistique de la digestion.

On y voit le degré de digestibilité de la plupart des alimens de siège, depuis le bouillon de riz, qui ne met qu'une heure à fournir sa course, jusqu'à la graisse de bœuf et aux tendons bouillis qui mettent cinq heures et demie à exécuter le même travail.

Il aurait peut-être été plus intéressant de savoir le degré de nutrivité que chacun de ces alimens nous apporte plutôt que le temps qu'il met à passer, car enfin je ne pense pas que l'auteur de ce petit tableau prétende mettre le tendon bouilli, qui est le couronnement de son édifice, au suprême degré de l'échelle nutritive.

Si c'était vraiment là son idée, nous n'aurions rien de plus précieux à manger que le cuir de porte-monnaie et les semelles de gutta-percha qui mettent trente sept heures à être digérés — montre en main.

⁂

A propos de victuailles, la milice citoyenne a toujours ses énergumènes.

CROQUIS PAR CHAM.

ANTONY BISMARK.
— Elle me résistait ! je l'ai assassinée !

S'étant fait coudre des poches partout.

— Artilleur ! pourquoi ne tirez-vous pas ?
— Commandant, je ne vois pas d'hôpitaux de ce côté.

— Petit, regarde, et souviens-toi !

— J'étais né Prussien.

En fait de victimes, les Prussiens montrant des préférences.

L'autre soir, quelques braves gardes nationaux du... bataillon ont eu toutes les peines du monde à retenir un de leurs compagnons d'armes — et de cantine — qui voulait absolument perquisitionner chez un bourgeois bien connu comme un des mieux bâtis du quartier.

Après force tiraillemens, on finit par s'expliquer.

Notre garde trop zélé avait entendu dire de son voisin qu'il avait un beau port.

Paul Parfait.

CHRONIQUE DU JOUR

Les fameux pompiers de Nanterre qu'on a tant chansonnés sans qu'ils s'en soient fâchés, et qui sont en définitive d'honnêtes et courageux citoyens, ont leurs postes actuels dans le quartier des Invalides, sous la pluie des obus, toujours prêts à répondre au premier appel. Ce sont eux qui les premiers ont porté secours lors de l'incendie du dépôt des Petites-Voitures; ils ont sauvé plusieurs personnes et ils rendent chaque jour de signalés services.

Si jamais on rechante la chanson qui les concerne — digne production du règne de M. Bonaparte — il faudra y ajouter un couplet tout à l'honneur de ces braves gens.

—

L'abbé Moigno, dont nous citions il y a quelques jours à peine la singulière théorie au sujet du bombardement de Paris, vient d'être précisément blessé par un obus. La rencontre a cela de piquant que l'abbé Moigno expliquait ce bombardement comme une punition du ciel venant frapper les Parisiens pour l'indifférence coupable qu'ils montrent envers leurs enfans.

Ou l'abbé Moigno a commis ce péché d'indifférence, ou l'obus céleste a frappé un innocent.

—

Au sujet de la note de M. de Moltke en réponse aux observations du gouvernement sur la direction des obus prussiens, voici un aphorisme de je ne sais plus qui — lequel me paraît assez en situation pour être reproduit ici :

« Il y a quelque chose de plus révoltant que les abus de la force, ce sont ses hypocrisies. »

—

Est-ce une plaisanterie, est-ce une réminiscence de l'héroïsme antique?... Jeudi soir on lisait dans les annonces de *la Liberté* l'entrefilets suivant auquel nous nous garderions de changer un seul mot :

« On demande à acheter une petite maison avec jardin dans les environs de Nogent-sur-Marne ou Joinville. S'adresser à M. X .. »

On aurait dû ajouter : *Pour entrer en jouissance tout de suite.*

—

Un gavroche devant une affiche de concert :

— Oh! là, là! où ce qu'est ma carte de boucherie? Après *l'éléphant* du Jardin-des-Plantes, v'là qu'on passe au *requin* de Mozart!

Gabriel Guillemot.

La vente au numéro du CHARIVARI a lieu maintenant chez M. STRAUSS, 7, rue du Croissant.

Le Gérant, ALTAROCHE.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

PRIMES DU *CHARIVARI*

Tout abonné d'UN AN — dont l'abonnement aura été fait *en une seule fois* et *sans intermédiaire* — aura droit de recevoir *franco* et pendant une année

LE PETIT JOURNAL POUR RIRE

PARAISSANT TOUTES LES SEMAINES

huit pages de texte et de dessins comiques, 52 numéros par an.

Dans chaque numéro une caricature de Grévin.

Ceux qui le préfèreront pourront recevoir, comme précédemment,

LA TOILETTE DE PARIS

JOURNAL DE MODES

Paraissant deux fois par mois, avec une Gravure de modes coloriée dans chaque numéro, donnant par conséquent 24 livraisons par an, avec autant de planches; Nouvelles ou Romans dans le texte. — Quatre de ces numéros contiennent, en outre, de nombreux patrons.

LIVRES ET ALBUMS

Les abonnés d'UN AN qui aimeront mieux une prime de librairie pourront choisir un ouvrage ci-dessous : 1° **Histoire de Paris**, par M. TH. LAVALLÉE, superbe volume grand in-8° illustré de 107 vues; 2° **Gulliver**, édition magnifique avec 400 dessins de GRANVILLE; 3° **Voyages dans l'Inde du prince Soltykoff**, grand in-8°, 38 belles planches à deux teintes; 4° **Paul et Virginie**, beau volume in-8° illustré par BERTALL; 5° **La Chine ouverte**, ouvrage du plus haut interêt, 250 dessins variés; 6° Un de ces quatre albums comiques : **M. Cryptogame, le Docteur Faustus**, par Topfer; **la Chicane et l'Amour, Aimez-vous rire?** par Damourette, Tain, Quillenbois, etc., etc.

N. B. — Les primes ci-dessus, sauf le **Petit Journal pour rire** et la **Toilette de Paris**, qui seront expédiés *franco*, comme il a été dit, devront toutes être retirées directement dans nos bureaux, sans quoi l'Abonné devra joindre à sa demande la somme de **1 fr. 50 c.** pour frais de port.

GRANDE PRIME EXCEPTIONNELLE

Le Charivari, désirant en outre faire un splendide cadeau à tous ses abonnés indistinctement, même à ceux de TROIS MOIS, leur offre à des conditions incroyables de bon marché **cette grande Prime exceptionnelle :**

L'HISTOIRE DES DEUX RESTAURATIONS
par A. DE VAULABELLE

huit volumes in-8°,

sera adressée également *franco* contre l'envoi de

25 FRANCS

Pris dans nos bureaux, ce dernier ouvrage sera donné pour

20 FRANCS

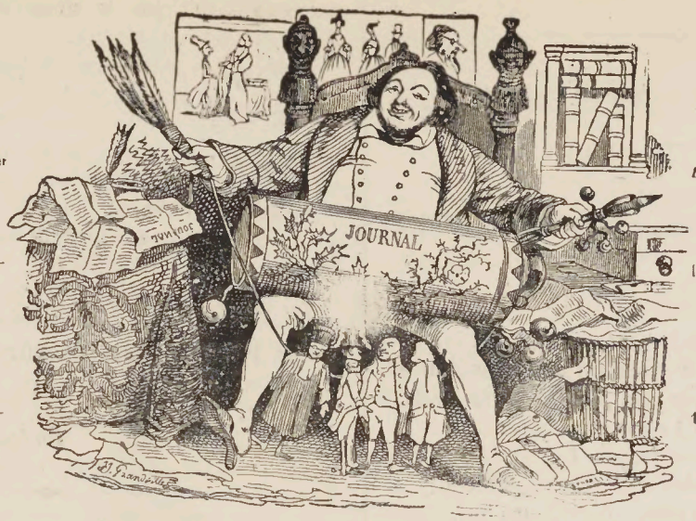
Nota. — Les abonnés d'un an qui auront pris une des primes gratuites pourront, en sus, contre l'envoi des sommes ci-dessus indiquées recevra ces deux primes exceptionnelles.

QUARANTIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 c. LUNDI 23 JANVIER 1871

ABONNEMENS
PARIS
Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —
Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.



ABONNEMENS
DÉPARTEMENS
Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —
L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité.
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, W. C.
London.

LE CHARIVARI

LA SEMAINE DE LA BOURSE

Du boulevard des Italiens.
Dimanche 22 janvier 1871.

Monsieur le rédacteur,

Un bruit fâcheux s'était répandu ces jours derniers. On nous disait : La dernière heure de la bourse a sonné, demain peut-être vous verrez le fronton du palais surmonté du mot AMBULANCE.

L'idée de faire subir à la bourse une telle transformation était en effet venue à M. Jules Ferry depuis le bombardement. Nous l'aurions certainement acceptée si l'absence de tout autre local en eût fait une nécessité majeure, mais heureusement les lieux pour loger les blessés et les émigrans des quartiers bombardés ne manquent pas encore, Dieu merci, à ce point qu'il faille songer à supprimer la bourse. Elle a encore une importance que nous ne voulons pas exagérer, mais qui est réelle. C'est un centre qui rappelle notre ancienne activité industrielle et qui en conserve encore des étincelles. Pourquoi les éteindre, pourquoi supprimer un lieu de réunion qui est aujourd'hui un foyer de dévouement et de patriotisme ?

L'honorable syndic des agens de change, M. Moreau, a donc réclamé auprès de M. le ministre des finances contre le projet de M. le préfet de la Seine. M. Picard s'est rendu l'interprète de ces réclamations auprès de M. Jules Ferry, et il est résulté de leur commune entente que la bourse resterait ce qu'elle a toujours été jusqu'ici et qu'on n'y verrait d'autres blessés que ceux atteints par les variations de la rente, qui ne sont pas meurtrières depuis longtemps.

Il fallait voir pourtant l'anxiété générale jeudi au moment où sont arrivées les premières nouvelles du mouvement stratégique commencé autour de Paris. La Bourse les salue par un mouvement de reprise sur toutes les valeurs, et surtout sur la rente qui s'élève de 51 35 à 51 75. La Bourse cependant ne se laisse pas trop emporter, et je l'en félicite. Dès le lendemain, malheureusement, on apprenait que l'opération offensive n'avait pas réussi, et le terrain qu'on avait gagné était perdu à la bourse comme ailleurs.

Le découragement a été poussé un peu loin hier, car nous avons subi presque un franc de baisse. Nous restons à 50 80. Ce découragement ne saurait persister, le succès n'est pas l'œuvre d'un jour, et la foi dans l'avenir est notre plus grande force.

Cette foi nous l'avons tous, bien que l'opération militaire engagée jeudi à Paris n'ait pas eu un résultat bien satisfaisant. Un pigeon est venu nous apporter, le soir même de la sortie, la nouvelle des succès de Bourbaki dans l'Est. La victoire remportée par ce général à Villersexel adoucit pour nous l'échec qu'a éprouvé Chanzy au Mans.

L'œuvre de la délivrance est une œuvre d'ensemble qui s'accomplit sur tous les points du territoire à la fois, les revers y contribuent comme les succès.

Ce qu'il faut à la France, ce sont des hommes et de l'argent. Les hommes accourent à la voix de Gambetta se ranger sous le drapeau de l'indépendance nationale. L'argent ne manque point. La Banque de France, mettant de côté les stipulations strictes de ses statuts, a fait une nouvelle avance de 200 millions à la délégation de Bordeaux. C'est une preuve de patriotisme donné par notre premier établissement financier. La guerre finie, le trésor liquidera promptement ses avances avec la banque.

Il n'aura qu'à faire appel au crédit.

Agréez, etc.

CASTORINE.

Pour copie conforme :

Zabban.

L'HEURE SUPREME

Les évènemens se précipitent.

Ce matin *l'Officiel* nous apprend que le général Trochu est remplacé par le général Vinoy.

Rien de plus.

Est-ce assez ?

La question du commandement militaire est importante sans doute, mais la question des subsistances l'est bien davantage, puisque ceci peut supprimer cela.

Pourquoi n'a-t-on pas dit encore à Paris :

— Il te reste tant de jours de pain ?

Autant le silence était nécessaire sur ce point il y a deux mois, autant il serait coupable aujourd'hui.

Qu'on parle donc.

Paul Girard.

Correspondance

Nous recevons la lettre suivante :

A M. le rédacteur en chef du CHARIVARI.

Monsieur,

Le rationnement du pain est une mesure qu'il ne faut pas discuter, elle est nécessaire; et peut-être le seul reproche qu'il y aurait à lui adresser, c'est qu'elle a été prise tardivement.

Paris est bien décidé à subir ce rationnement, comme toutes les autres épreuves de ce siège désastreux. Plus les sacrifices sont grands, plus la résignation monte à la hauteur des sacrifices.

Mais précisément parce que le rationnement du pain est de toutes les dispositions exceptionnelles imposées par les circonstances la plus incommode et la plus gênante, pour ne pas dire la plus douloureuse, il y aurait lieu d'atténuer autant que possible par les détails prévoyans de la forme la rigueur indispensable du fond.

Or, malheureusement c'est ce qui n'a pas lieu.

L'égalité dans la quantité et la qualité étant naturellement la règle fondamentale, il est clair que tout ce qui s'appelle pain de fantaisie a dû disparaître. Le mal n'est pas grand.

Mais est-il nécessaire de pousser cette égalité plus loin ?

Certains estomacs préfèrent le pain cuit, d'autres s'accommodent mieux au contraire du pain moins cuit. A certains la croûte est mauvaise, pour d'autres la mie seule est possible. Ce ne sont point là le plus souvent des goûts et des préférences, ce sont des nécessités provenant d'habitudes invétérées et même de tempérament.

Or, depuis le rationnement, la plupart des boulangeries ont adopté un type invariable dont l'uniformité ne nous paraît pas le moins du monde réclamée par l'intérêt d'un bon service.

Pourquoi le pain aurait-il toujours la même forme et la même épaisseur, ce qui diminue les chances de cuisson plus ou moins avancée ?

Pourquoi pas des pains de divers poids proportionnés aux moyennes du rationnement ? Est-il absolument nécessaire que chacun reçoive une tranche détachée d'un pain énorme ? Il ne peut en résulter que des lenteurs dans la distribution ?

Appeler sur ce point l'attention de la municipalité. Nous sommes résignés à manger moins bien et même moins. Peu, soit, mais la souffrance sera moins grande si ce peu est à notre goût.

Agréez, etc.

Un lecteur du CHARIVARI.

CHRONIQUE DU JOUR

Il se produit depuis quelque temps à Paris un miracle vraiment inexplicable.

A l'état ordinaire, vous entrez chez un marchand à toute heure du jour, la boutique étant ouverte, et ce marchand s'empresse de vous servir. Il est toujours là, lui ou quelqu'un des siens.

Dès qu'un décret rationne sa denrée, ce même marchand éprouve immédiatement le besoin de déjeuner.

Les bouchers, qui en des temps plus doux ne déjeunaient jamais, depuis quatre mois déjeunent toute la journée.

Les boulangers, qui avaient continué jusqu'ici à ouvrir leurs boutiques, font maintenant répondre invariablement qu'ils déjeunent et qu'on ait à revenir.

De là les queues.

Ah ça ! comment tous ces gens faisaient-ils autrefois pour manger, et pourquoi changent-ils tout soudain de méthode ?

Ne pourrait-on au moins en mettre deux ensemble, lesquels déjeuneraient chacun à leur tour ?

Ce moyen de diminuer les queues est très-simple... si simple qu'on ne l'emploiera certainement pas.

—

Rectifions une erreur de l'abbé Moigno, qui d'ailleurs a écrit une lettre fort intéressante sur les Prussiens.

Cet abbé peint leurs officiers la casquette sur l'oreille. C'est inexact. Les officiers se garderaient bien d'incliner leur casquette sur l'oreille, de peur de passer pour des Français. Ils la posent droit sur le front, bien plantée, en ligne horizontale.

C'est laid. On ne risque pas d'être pris pour un Parisien.

—

Un nouveau genre de plaisanterie vient d'être inauguré par les gamins dans les quartiers bombardés.

Dès qu'ils voient passer un monsieur bien mis ou une dame élégamment vêtue, un cri éclate :

— Un obus !

Le monsieur, la dame se jettent à plat ventre dans la boue et y demeurent deux ou trois minutes.

Et de rire.

—

On lit dans un journal du soir, aux dernières nouvelles, immédiatement après la phrase : « Nos troupes ont emporté telle position, » l'autre phrase suivante :

« MM. X. et Z., du haut de telle maison dans Paris, assistaient à la bataille. »

Excellent cœur! pleurant de se voir dans une cruelle nécessité!

Ou bien :

« MM. X. et Z. ont passé tout le temps de la bataille sur le perron de tel édifice. »

Remarquant que MM. X. et Z. ne sont point généraux et ne peuvent être considérés que comme de simples curieux; je vois là toute une mine de nouvelles intéressantes à exploiter.

C'est ainsi que nous ne tarderons pas à lire :

« Le 188e bataillon mobilisé a fait des pertes considérables dans la dernière affaire, pendant laquelle d'ailleurs M. Cascamèche prenait le thé avec sa femme et ses enfans. Triomphe définitif. »

Sans parler du parti qu'on peut tirer de cette découverte pour la réclame :

« Trois fois les Prussiens sont revenus à la charge. A cette heure même M. Mondoré, marchand de chocolat, rue des Lombards, 47, franchissait la Porte-Maillot, pour aller à la recherche des nouvelles. Une foule nombreuse, etc. »

Et personne ne se demandera pourquoi M. Mondoré, marchand de chocolats, est nommé préférablement à tous ceux qui constituaient cette foule.

On a trouvé dans les papiers des Tuileries une lettre du mari d'un bas-bleu fort connu. Le mari démande la croix pour lui. Et il s'appuie sur cette considération :

« Enfin, sire, qu'il me soit permis de faire valoir des malheurs domestiques devenus célèbres. Tous ceux qui ont subi de pareils évènemens me comprendront. »

Si ces sortes de choses devaient compter comme états de services, où s'arrêterait le nombre des chevaliers ?

Henry Maret.

IL EST BIEN ENTENDU QUE LE CHARIVARI, **dès que le siége sera terminé,** REPRENDRA SON ANCIEN FORMAT, AUQUEL IL N'A RENONCÉ MOMENTANÉMENT QUE POUR CAS DE FORCE MAJEURE.

La vente au numéro du CHARIVARI a lieu maintenant chez M. STRAUSS, 7, rue du Croissant.

ALLUMETTES de sûreté. Christine Nilsson, 56, rue de Saint-Pétersbourg

---

Le Gérant, ALTAROCHE.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

PRIMES DU *CHARIVARI*

Tout abonné d'UN AN — dont l'abonnement aura été fait *en une seule fois* et *sans intermédiaire* — aura droit de recevoir *franco* et pendant une année

LE PETIT JOURNAL POUR RIRE

PARAISSANT TOUTES LES SEMAINES

huit pages de texte et de dessins comiques, 52 numéros par an.

Dans chaque numéro une caricature de Grévin.

Ceux qui le préfèreront pourront recevoir, comme précédemment,

LA TOILETTE DE PARIS

JOURNAL DE MODES

Paraissant deux fois par mois, avec une Gravure de modes coloriée dans chaque numéro, donnant par conséquent 24 livraisons par an, avec autant de planches; Nouvelles ou Romans dans le texte. — Quatre de ces numéros contiennent, en outre, de nombreux patrons.

LIVRES ET ALBUMS

Les abonnés d'UN AN qui aimeront mieux une prime de librairie pourront choisir un ouvrage ci-dessous : 1° **Histoire de Paris**, par M. TH. LAVALLÉE, superbe volume grand in-8° illustré de 107 vues; 2° **Gulliver**, édition magnifique avec 400 dessins de GRANVILLE; 3° **Voyages dans l'Inde du prince Soltykoff**, grand in-8°, 38 belles planches à deux teintes; 4° **Paul et Virginie**, beau volume in-8° illustré par BERTALL; 5° **La Chine ouverte**, ouvrage du plus haut intérêt, 250 dessins variés; 6° Un de ces quatre albums comiques : **M. Cryptogame, le Docteur Faustus**, par Topfer; **la Chicane et l'Amour, Aimez-vous rire?** par Damourette, Talin, Quillenbois, etc., etc.

N. B. — Les primes ci-dessus, sauf le **Petit Journal pour rire** et la **Toilette de Paris**, qui seront expédiés *franco*, comme il a été dit, devront toutes être retirées directement dans nos bureaux, sans quoi l'Abonné devra joindre à sa demande la somme de **1 fr. 50 c.** pour frais de port.

GRANDE PRIME EXCEPTIONNELLE

Le Charivari, désirant en outre faire un splendide cadeau à tous ses abonnés indistinctement, même à ceux de TROIS MOIS, leur offre à des conditions incroyables de bon marché **cette grande Prime exceptionnelle :**

L'HISTOIRE DES DEUX RESTAURATIONS

par A. DE VAULABELLE

huit volumes in-8°,

sera adressée également *franco* contre l'envoi de

25 FRANCS

Pris dans nos bureaux, ce dernier ouvrage sera donné pour

20 FRANCS

Nota. — Les abonnés d'un an qui auront pris une des primes gratuites pourront, en sus, contre l'envoi des sommes ci-dessus indiquées recevra ces deux primes exceptionnelles.

QUARANTIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 c. MARDI 24 JANVIER 1871

ABONNEMENS

PARIS

Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

ABONNEMENS

DÉPARTEMENS

Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —

L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, w. c.
London.

LE CHARIVARI

BULLETIN POLITIQUE

Le plan des Prussiens se dévoile avec cette précision mathématique qui caractérise ceux que Louis Blanc appelait les Mohicans de l'école polytechnique.

C'est maintenant sur Saint Denis que leurs efforts se dirigent, afin de faire peu à peu refluer vers l'intérieur de Paris la population des quartiers extrêmes.

L'intention visible de l'ennemi est de surexciter la population en la démoralisant par la souffrance. Notre rôle à nous est de ne pas donner à l'Europe le spectacle byzantin d'une nation qui, s'entrégorgeant lorsque tant de sang coule déjà, ajoute la guerre civile à la guerre étrangère.

Chacun a pu lire les tristes détails des évènemens qui ont mis la cité en deuil.

Nous ne pouvons que joindre notre voix à celle de nos confrères qui font un appel suprême à la concorde.

Bien entendu nous ne parlons pas ici de ces feuilles réactionnaires qui cherchent déjà à exploiter la situation au bénéfice de leurs espérances de restauration monarchique.

C'est toujours la même tactique.

— Voyez ! s'écrie-t-ils, voyez ! C'est la faute de la République. Avec elle pas de sécurité possible.

Les gens qui tiennent un pareil langage oublient précisément que la République vient de donner le spectacle le plus incroyable dont l'histoire fasse mention.

Pendant quatre mois, avec l'ennemi à nos portes, la liberté a pu fonctionner sans entraves.

La République est donc au dessus de toute responsabilité et de toute atteinte, et les journaux rétrogrades ne font illusion à personne.

Mais il importe que l'union de tous les citoyens reste inébranlable devant la souffrance et devant le péril.

Le Rappel de ce matin adresse à ce sujet à la population des conseils patriotiques auxquels nous ne pouvons que nous associer :

« Les Prussiens, dit-il, ont pris soin de nous en avertir eux-mêmes ; ils guettent la discorde comme leur meilleure auxiliaire, ils attendent la révolte comme leur plus utile complice. Ne leur donnons pas cette joie, ne leur prêtons pas ce secours. Que la défense de Paris soit jusqu'à la fin ce qu'elle a été depuis le premier jour. »

Le Siècle de son côté constate que le danger qui met en péril la dernière période de tous les sièges, c'est la chute dans le sang et dans les angoisses de la guerre civile.

Non ! Paris, qui a déjà été si grand par l'intrépidité, se montrera plus grand encore par la dignité dans la sagesse.

Mais, en même temps que nous adressons ces conseils à la population, nous ne devons pas nous lasser d'insister auprès du gouvernement sur une demande qui est aujourd'hui la clef du problème suprême :

OU EN SOMMES-NOUS DE NOS VIVRES ?

Il faut qu'on le sache ; on devrait le savoir déjà.

Des rumeurs vagues sont propagées. On assure que dans la réunion des maires on a assigné une date effroyablement prochaine à l'épuisement de nos subsistances.

Encore une fois, il ne s'agit plus de rumeurs. Des chiffres absolus, décisifs, complets, sont indispensables.

Le cœur ne se serre-t-il pas quand on entend parler dans les rues de braves citoyens dont le patriotisme a toutes les espérances comme toutes les confiances, et qui vous répètent candidement que nous avons du pain jusqu'au mois de mai, *si cela nous fait plaisir ?* (*sic*).

Essayer de les détromper est impossible. Quelle

preuve voulez-vous en effet opposer à cette illusion aussi dangereuse qu'elle est respectable ?

Cette preuve, elle ne peut émaner que de l'autorité qui a fait le recensement de nos sacs de grain.

Il est impossible d'attendre un jour de plus pour cette décisive révélation.

Nous ne comprenons même pas qu'on l'ait retardée jusqu'à présent ; car c'est là base même de la défense qui nous échappe. Hors de là, tout le monde disserte dans le vide.

Nous adjurons de toutes nos forces la presse entière de dresser ce point d'interrogation de Damoclès jusqu'à ce que réponse ait été faite.

Pierre Véron.

Le remplacement du général Trochu par le général Vinoy a été diversement commenté dans les journaux.

Pour juger le nouveau commandant, il convient d'attendre ses actes.

Quant à sa proclamation à l'armée, elle nous a paru rédigée sur un ton lugubre et trappistin qui nous a rappelé l'anecdote de ce chantre de campagne qui, à un baptême, entonne soudain le *De profundis*, puis, s'interrompant, dit à la famille :

— J' vous demandons bien pardon, j' nous sommes trompé de page.

Le général Vinoy nous fait un peu l'effet de s'être trompé de page aussi, et de célébrer un baptême sur un air d'enterrement.

Décidément, c'est Charenton tout entier à sa proie attaché que ce bon *Univers !*

Savez-vous quelle est la cause de tous nos maux ?

C'est le gallicanisme !

C'est l'erreur gallicane qui nous a perdus depuis dix-huit mois.

Des douches ! des douches !

Au nombre des dépêches recueillies par les journaux allemands en figure une qui annonce l'arrestation en province de M. Pinard, l'ancien ministre.

Que feriez-vous, monsieur, du nez d'un marguillier ?

Quel besoin a-t-on eu de mettre sous clé ce petit grotesque qui, livré à lui-même, ridiculise si bien le parti auquel il appartient ?

On annonce qu'il paraît à Bruxelles un journal impérialiste intitulé *le Drapeau*.

On sait ce que le bonapartisme fait des drapeaux : il les livre à l'étranger.

Notre collaborateur Paul Parfait déclare, dans l'article qu'on va lire, une guerre à mort à la race canine.

Bijou, le chien de Cham, à qui nous avons communiqué les épreuves de cet article, nous demande la permission d'y répondre demain.

Nous lui avons donné acte de sa demande.

Le lecteur ayant ainsi entendu le pour et le contre, pourra se prononcer en connaissance de cause.

La parole est pour aujourd'hui à Paul Parfait, l'Attila des quadrupèdes.

MORT AUX CHIENS

Oui, dût Cham en frémir de la tête aux pieds.

Dût l'aimable propriétaire de Bijou me refuser dorénavant la main.

Je pousse le cri convaincu :

— Mort aux chiens !

En un moment aussi solennel, quand chacune de nos bouchées est comptée, toute nourriture perdue porte à la défense une criminelle atteinte.

Or, la nourriture distribuée journellement dans Paris à des milliers de caniches de toute classe est précisément dans ce cas-là.

Donc tous ces animaux petits ou grands, si intéressans qu'ils puissent être en temps normal, sont tous aujourd'hui d'odieuses bêtes.

En vain tentera-t-on de faire valoir que depuis le rationnement du pain quiconque en nourrit encore son chien prend uniquement sur sa part ; c'est un sacrifice que la patrie ne lui permet pas.

Si la réduction à moins de trois cents grammes est possible à l'un de nous, ce n'est pas un animal inutile, c'est Paris, c'est la défense qui a le droit de profiter du surplus.

D'ailleurs, à défaut de Paris, une tendance coupable offre encore aux chiens parisiens des bouillies, de la viande, des biscuits, du pain d'épice, des gâteaux — tous alimens capables de combler à un degré ou à un autre le boyau vide d'un certain nombre de nos défenseurs.

Il ne faut point que des bêtes quelconques vivent sur nos provisions quand le salut de Paris tient presque entier à une question de subsistances, lorsque des gens peuvent y mourir de faim.

Aussi, je le répète : « Mort aux chiens ! »

Je n'oblige personne à manger ces intéressans quadrupèdes, quoique le plus beau triomphe utilitaire soit évidemment celui-ci : « Transformer la machine absorbante en machine productrice ; » mais que du moins cesse le scandale d'une ville assiégée à la résistance de laquelle tant de destins sont attachés et où l'animal mange tranquillement l'homme.

Que ce scandale se prolonge, et il ne serait pas impossible qu'après avoir résisté vaillamment aux Prussiens, ce fût devant un peuple de *toutous* que le Parisien dût mettre bas les armes !

Mort aux chiens !

Paul Parfait.

CHRONIQUE DU JOUR

Veuillot disait ironiquement l'autre soir en parlant des Parisiens :

« Ils croient à l'osséine, à la dynamite, aux canons se chargeant par la culasse, en général à toutes les choses qu'ils font. Ils ne croient pas en Dieu, ne l'ayant pas fait. »

Et là-dessus, dame, il faut voir comme il raille les Parisiens ! Ces niais de Parisiens qui croient avant tout à ce qui est palpable, évident, démontré ! Qui croient que deux et deux font quatre et qu'il fait jour en plein midi, et qui devant un buffet ont la bonhomie de s'écrier : « Tiens ! mais il n'y a rien là-dedans ! »

Tout le procédé de Veuillot se résume à cela, toute sa polémique tient dans cette formule : Défier le sens commun, impudemment, éhontement...

Imbécile! pas à lui, Victor Hugo est immortel!

—

Voyons! Alexandre Dumas est-il mort ou n'est-il pas mort? A chaque pigeon nouveau, c'est une version nouvelle.

— Il se porte très bien, affirmait l'avant-dernier, et n'a nulle envie de mourir.

— Il est mort! assurait le dernier.

Paris a la mauvaise grâce de n'accorder à ces messagers qu'une attention distraite. Ces pigeons sont si rares qu'il semble qu'on soit en droit d'attendre d'eux autre chose que des nouvelles d'Alexandre Dumas.

Alexandre Dumas!... fort intéressant sans doute, mais combien plus intéressants et Chanzy et Bourbaki, et Faidherbe et Garibaldi!...

Ecrivains, romanciers, dramaturges, nos maitres! Croyez-moi, c'est un mauvais temps pour mourir quand on ne meurt pas devant l'ennemi...

—

Emile Ollivier, s'il faut en croire d'autres messagers aussi indifférens pour le moins que ceux auxquels nous faisions allusion plus haut, vient de donner signe de vie. Comme Gramont, comme Benedetti, *il y serait allé*, lui aussi, de sa petite brochure explicative et justificative.

Se justifier?... et de quoi éprouve-t-il le besoin de se justifier? De ce qu'il a été vaniteux et sot, insolent et flagorneur, niais, nul?

Ce n'est pas sa faute en somme; la nature l'avait créé comme ça. Avant qu'il se fût révélé... tout cela, nous avions déclaré qu'il était tout cela et qu'il se montrerait tout cela. Il n'y a pas là pour lui matière à justification. Ceux qui auraient besoin de se justifier, sont ceux qui le connaissant bien et qui prévoyant qu'il serait tout cela, n'ont pas hésité à lui donner leur appui quand même.

—

Jeudi matin, sur le boulevard Malesherbes, nous avons assisté à un spectacle des plus étranges.

Un troupeau défilait. Cent bêtes environ. C'étaient des quadrupèdes à robes rousses ou noires avec de larges taches blanches; de leurs mufles baveux pendaient quelques fils d'écume. Sur leurs fronts larges deux cornes s'élevaient. Leurs grands yeux doux regardaient vaguement à droite et à gauche. Ils cheminaient lentement.

Chacun se demandait, demandait à son voisin à quel genre appartenaient ces animaux, leur nom. Nul ne pouvait répondre. Un vieux savant consulté les examina quelque temps, puis rassemblant ses souvenirs :

— Il me semble, dit-il, que c'est là l'animal que les Latins appelaient *bos*, au pluriel *boves*, et que les Français ont appelé depuis *bœuf*, au pluriel *des bœufs*...

Et nous tous de nous écrier :

— *Un bœuf! des bœufs! est-ce que cela se mange?*

—

Vous avez lu dans *l'Officiel* l'aventure du porte-enseigne wurtembergeois qui vient de mourir dans une ambulance des Batignolles?

Comme son régiment avait dévalisé quelques habitations à Champigny-sur-Marne, lui, laissant, dans le partage du butin, ses camarades se précipiter à l'envi sur les pendules, il avait trouvé plus commode de s'adjuger une action de chemin de fer de l'Est. Il est vraiment dommage que la mort soit venue surprendre ce pauvre garçon au milieu des rêves de plaisir que cette action de chemin de fer devait agiter chaque nuit dans son cerveau.

Maintenant, il faut tout dire : si au lieu de *l'action* du chemin de fer il avait pris une pendule, la pendule serait à l'heure qu'il est en route pour l'Allemagne, et comme ça, du moins, tout ne serait pas perdu pour les siens.

Voilà!... on ne sait jamais!... Le pauvre diable avait cependant cru faire pour le mieux.

Gabriel Guillemot.

Le Gérant, ALTAROCHE.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

PRIMES DU *CHARIVARI*

Tout abonné d'UN AN — dont l'abonnement aura été fait *en une seule fois* et *sans intermédiaire* — aura droit de recevoir *franco* et pendant une année

LE PETIT JOURNAL POUR RIRE

PARAISSANT TOUTES LES SEMAINES

huit pages de texte et de dessins comiques, 52 numéros par an.

Dans chaque numéro une caricature de Grévin.

Ceux qui le préfèreront pourront recevoir, comme précédemment,

LA TOILETTE DE PARIS

JOURNAL DE MODES

Paraissant deux fois par mois, avec une Gravure de modes coloriée dans chaque numéro, donnant par conséquent 24 livraisons par an, avec autant de planches; Nouvelles ou Romans dans le texte. — Quatre de ces numéros contiennent, en outre, de nombreux patrons.

LIVRES ET ALBUMS

Les abonnés d'UN AN qui aimeront mieux une prime de librairie pourront choisir un ouvrage ci-dessous : 1° **Histoire de Paris**, par M. TH. LAVALLÉE, superbe volume grand in-8° illustré de 107 vues; 2° **Gulliver**, édition magnifique avec 400 dessins de GRANVILLE; 3° **Voyages dans l'Inde du prince Soltykoff**, grand in-8°, 38 belles planches à deux teintes; 4° **Paul et Virginie**, beau volume in-8° illustré par BERTALL; 5° **La Chine ouverte**, ouvrage du plus haut interêt, 250 dessins variés; 6° Un de ces quatre albums comiques : **M. Cryptogame**, **le Docteur Faustus**, par Topfer; **la Chicane et l'Amour**, **Aimez-vous rire?** par Damourette, Tain, Quillenbois, etc., etc.

N. B. — Les primes ci-dessus, sauf le **Petit Journal pour rire** et la **Toilette de Paris**, qui seront expédiés *franco*, comme il a été dit, devront toutes être retirées directement dans nos bureaux, sans quoi l'Abonné devra joindre à sa demande la somme de **1** fr. **50** c. pour frais de port.

GRANDE PRIME EXCEPTIONNELLE

Le Charivari, désirant en outre faire un splendide cadeau à tous ses abonnés indistinctement, même à ceux de TROIS MOIS, leur offre à des conditions incroyables de bon marché **cette grande Prime exceptionnelle :**

L'HISTOIRE DES DEUX RESTAURATIONS

par A. DE VAULABELLE

huit volumes in-8°,

sera adressée également *franco* contre l'envoi de

25 FRANCS

Pris dans nos bureaux, ce dernier ouvrage sera donné pour

20 FRANCS

Nota. — Les abonnés d'un an qui auront pris une des primes gratuites pourront, en sus, contre l'envoi des sommes ci-dessus indiquées recevra ces deux primes exceptionnelles.

QUARANTIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 c. MERCREDI 25 JANVIER 1871

369

ABONNEMENS

PARIS

Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

ABONNEMENS

DÉPARTEMENS

Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —

L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Permage exclusif de la Publicité
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, W. C.
London.

LE CHARIVARI

BULLETIN POLITIQUE

Rien de changé dans la situation.

L'Officiel de ce matin se contente de publier le petit rapport militaire selon la formule, — formule qui ne paraît d'ailleurs pas avoir subi de modifications, quoique le général Schmitz ait passé la plume au général de Valdan.

Tous ceux qui ont ouvert la feuille gouvernementale ont dû éprouver une cruelle déception en n'y rencontrant pas une seule ligne qui eût trait aux graves questions dont la population se préoccupe si vivement et à si juste titre.

Vingt-quatre heures de plus dans l'obscurité! *Grande œvi spatium!*

La presse cependant commence à s'émouvoir, et de divers côtés on demande des éclaircissemens.

Le Temps, à notre grande surprise, est de ceux qui font preuve d'un manque absolu de sens dans cette question.

« Publier l'état des vivres dans une ville assiégée, dit-il, ce serait rendre la résistance impossible. »

Croit-il que le mensonge ou le silence soit préférable?

Admettons un instant qu'il ne nous reste que pour huit jours de pain. Dans cette hypothèse, en serions-nous plus avancés parce qu'on ne nous préviendrait pas?

Notez que *le Temps* a toujours été à la tête des journaux qui ont demandé, depuis l'empire jusqu'à aujourd'hui, que le public fût tenu au courant de tous les incidens de la lutte, grands ou petits. Et c'est à l'heure où il est devenu plus indispensable encore de parler que *le Temps* conseille de se taire.

Il va plus loin. Il assure que le gouvernement est incapable de répondre, quand même il le voudrait, car il ne sait qu'approximativement le nombre de bouches qu'on a à nourrir.

Ici l'erreur matérielle est palpable, et *le Temps* n'a pas réfléchi à ce qu'il écrivait.

On sait, en effet, à un gramme près, combien on fournit de viande aux boucheries, combien de grain aux boulangers. Il n'y a pas d'autre base de calcul.

Le Temps, d'ailleurs, sent si bien lui-même la fausseté de sa thèse qu'il se contredit et que, quelques lignes plus loin, il demande qu'une commission soit chargée d'urgence de dresser *l'état exact de nos vivres.*

Oseriez-vous prétendre qu'on ne doit pas la vérité, toute la vérité à ceux qui souffrent?

Comment! vous dites que la suite des opérations militaires dépendra absolument du résultat de l'inventaire dressé, et vous voudriez que ce résultat nous restât inconnu? Vous voudriez qu'on disposât de la vie des citoyens sans daigner les éclairer sur la tâche qu'ils ont à remplir! Ou bien si l'inaction était résolue, vous voudriez qu'on nous laissât l'arme au bras sans nous dire pourquoi nous ne devons plus combattre!

C'est absurde et cela deviendrait odieux si l'on mettait votre système en pratique.

Chaque journée perdue peut nous rapprocher d'une catastrophe dont il est impossible de mesurer la portée.

La population parisienne est résolue à tous les sacrifices, à tous; mais la confiance doit être réciproque de sa part et de la part du gouvernement. Il faut qu'elle sache tout, car en somme c'est elle qui doit tout décider.

Elle ne demande qu'à faire de sublimes efforts, elle ne demande qu'à donner son sang. Elle marchera tant qu'il faudra marcher.

Mais la famine ne doit pas venir à l'improviste lui faire tomber le fusil des mains.

Des chiffres! des chiffres!

Le Journal des Débats consacre au général Trochu un article qui prend des allures d'oraison funèbre.

Peu nous importent les appréciations du *Journal des Débats*. Ce n'est pas là que l'histoire ira se renseigner.

Mais nous ne voyons pas pourquoi, sous prétexte de faire l'éloge de l'ex-gouverneur de Paris, la feuille de la rue des Prêtres a éprouvé le besoin de lancer à Gambetta une attaque d'une révoltante injustice.

« Le général Trochu, dit-elle, n'a perdu ni canons ni drapeaux, et s'il a subi des échecs il n'a pas du moins éprouvé de désastres. On n'en saurait dire autant de la grande stratégie de M. Gambetta. »

Nous ne relèverons pas ce qu'il y a d'impitoyable dans les éloges de ce fabricant de pavés de l'ours, mais quand il parle de Gambetta dans de pareils termes, il est impossible de ne pas le rappeler au respect de la vérité.

Si les armées de province ont perdu des canons, ce n'est pas parce qu'elles n'ont pas su faire leur devoir, comme *les Débats* semblent l'insinuer, c'est parce que leur mission était autrement périlleuse et téméraire, c'est parce qu'elles n'avaient pas pour abriter leur retraite une ligne de forts sous le feu desquels elles combatissent en sûreté!

Plût au ciel que Paris eût eu un Gambetta!

Franchement, ils sont bien à plaindre ceux qui pour satisfaire de misérables rancunes contre l'homme qui s'est dévoué au salut de son pays, en arrivent à calomnier des milliers de soldats qui versent bravement leur sang pour la France!

Pierre Véron.

LA RÉPONSE DE BIJOU

A monsieur Paul Parfait, rédacteur du CHARIVARI.

Monsieur,

J'ai lu votre philippique contre la race canine.

Vous n'êtes pas sentimental, je n'essaierai donc pas de vous prendre par les sentimens.

Je ne vous rappellerai pas que le chien est un ami plus fidèle que bien d'autres. Je ne vous parlerai pas des dévouemens historiques restés célèbres. Je ne ferai pas même allusion à la fameuse lithographie de Vigneron montrant le pauvre barbet crotté marchant seul derrière le corbillard du pauvre.

Vous m'accuseriez de rengaine, et le chien d'un homme d'esprit ne doit pas radoter.

Il s'agit ici tout simplement de justice.

Vous osez contester le droit qu'a chacun de retrancher sur sa ration de pain de quoi nourrir son chien.

Ceci est de la belle et bonne tyrannie et qui plus est de la tyrannie inintelligente.

Vous êtes de l'école de ceux qui taxaient les femmes et les enfans de bouches inutiles. A ceux-là Grévin a répondu en prouvant qu'un baiser de ces *bouches inutiles* faisait plus pour donner du courage au soldat citoyen qui part que cinq cent mille tartines des journaux les plus chauvins.

Pour l'isolé qui rentre le ventre creux dans sa chambre glacée, la caresse de son chien est une consolation qui, croyez-moi, vaut bien vingt grammes de pain bis.

J'ajouterai, monsieur, qu'au simple point de vue de l'économie politique, vous commettez une faute énorme en demandant la mort immédiate des chiens.

Au moins faudrait-il savoir nous tuer à propos. Attendez qu'il n'y ait plus de cheval. Ne gaspillez point votre réserve suprême.

Ces chiens auxquels vous vous en prenez aujourd'hui sont des garde-manger qui marchent.

J'ai dit, monsieur, et je vous prie d'agréer mes aboiemens peu reconnaissans.

BIJOU, *chien*.

Le service du pain rationné s'exécute beaucoup mieux depuis hier sous le double rapport de la certitude et de l'activité de la distribution. Les boulangers, bien fixés sur les quantités qu'ils ont à servir, sont pourvus en conséquence, et d'autre part les ménagères, assurées de trouver leurs rations, vont seulement aux boulangeries à l'heure du besoin, ce qui répartissant la livraison sur un temps plus prolongé, diminue d'autant les nécessités d'attente et de queue.

Ce nous est une raison de plus pour regretter qu'on ait attendu si longtemps pour rationner le pain. Quel déplorable gaspillage cette mesure aurait pu épargner! L'exécution en eût été bien vite régularisée, et elle aurait rencontré beaucoup moins d'obstacles que le service de la viande dont le transitoire est depuis longtemps passé dans les habitudes.

Nous avons un autre regret à exprimer à ce sujet : c'est qu'on n'ait pas établi solidement partout le corps civique, dont nous pouvons apprécier les utiles services dans le neuvième arrondissement. Outre que cette institution organise des forces ailleurs perdues et inactives, elle a l'avantage de fournir à ces difficiles fonctions par qui l'ordre doit être maintenu paternellement le personnel le plus apte à les bien remplir. Le corps civique est une deuxième garde nationale représentant l'institution permanente des constables anglais dans ce qu'elle a de meilleur et de plus délicat.

Pourquoi donc le corps civique fonctionne-t-il dans si peu d'arrondissemens? Pourquoi le maire du neuvième est-il même jusqu'à présent le seul qui exagérant peut-être un tantinet son droit, ait eu le bon esprit de lui imposer par arrêté coërcitif une existence obligatoire? La mesure devrait être prise d'ensemble par la mairie centrale, et la légalité comme le bon ordre n'auraient qu'à tirer profit de cette généralisation.

Paul Girard.

En ce moment où toutes les chairs plus ou moins comestibles sont un point de mire pour les pourvoyeurs de l'alimentation publique, on a pu faire une remarque singulière, c'est que les corbeaux, si multiples d'ordinaire dans nos jardins publics, sont beaucoup moins nombreux cette année.

Cette absence ne sera pas vivement déplorée par les palais délicats, mais elle est à regretter pour d'autres en ce sens que la viande du corbeau tient de la place dans l'estomac et n'est pas absolument sale.

D'où peut provenir d'ailleurs cette désertion? Les bandes noires de ces hôtes emplumés ont-elles été effrayées par le bruit de la canonnade? Est-ce une justification de ce préjugé populaire qui prétend que le corbeau flaire la poudre?

Sont-ils bêtes, ils me croient donc bien gros !

Nous ne nous flattons pas de résoudre le problème. Nous le renverrions avec confiance à l'examen de nos savans naturalistes s'ils n'étaient maintenant absorbés par les dégâts que le gracieux bombardement de M. de Bismark entasse sur notre Jardin des Plantes.

CHRONIQUE DU JOUR

Toujours la faute à Voltaire !

Si les dernières opérations de Chanzy ont été moins heureuses, c'est la faute à Gambetta. Vous ne vous en doutiez guère.

Mais qui dit cela ? *Le Peuple français.*

Et sur quoi *le Peuple français* base-t-il son assertion ?

Oh ! cela est à lire :

Sur ce qu'une dépêche du général Serres félicite Gambetta d'avoir collaboré à la victoire de Villersexel.

Vous n'y êtes peut-être pas au premier abord, mais suivez le raisonnement :

Si Gambetta prend sa part dans une victoire, il est juste que par compensation il prenne aussi sa part dans une défaite.

Donc si Chanzy est obligé de reculer, c'est que Gambetta a fait des bêtises.

Le Peuple français ne sort pas de là.

C'est trop drôle. Il faut l'y laisser.

—

Il paraît que, des hauteurs qui environnent Paris, bon nombre d'officiers russes et anglais assistent en amateurs au tableau pittoresque du bombardement.

N'admirez-vous pas ces bonnes gens qui s'en viennent là, sans penser à mal, avec leur pliant et leur lorgnette, comme on s'en vient au spectacle!

Spectacle curieux en vérité que celui auquel ils assistent mais pas encore si curieux pourtant que celui qu'il leur serait donné de voir dans la ville même et sans lunettes : le spectacle de toute une population crâne, alerte, résolue, qui regarde avec haussement d'épaules ses maisons inutilement crevées par les stupides obus du soudard mystique.

—

Les psychologues à la manière allemande pourront exercer leur méditation sur deux symptômes excellens.

Premier symptôme :

De nombreux officiers français s'évadent au péril de leur vie des casemates allemandes pour aller s'enrôler sous les drapeaux de Faidherbe et de Bourbaki.

Ceci prouve qu'il pourrait bien en être de nos soldats prisonniers comme de certaines de nos provinces.

Ce n'est pas le tout de les prendre, il faut encore pouvoir les garder.

A Metz, s'il faut en croire *la Gazette de la Croix*, des coups de feu tirés JOURNELLEMENT sur les soldats de la garnison font craindre vivement aux autorités prussiennes pour le repos de la ville.

Et pour leur peau à eux donc !

Paul Parfait.

La vente au numéro du CHARIVARI a lieu maintenant chez M. STRAUSS, 7, rue du Croissant.

Le Gérant, ALTAROCHE.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

PRIMES DU *CHARIVARI*

Tout abonné d'UN AN — dont l'abonnement aura été fait *en une seule fois* et *sans intermédiaire* — aura droit de recevoir *franco* et pendant une année

LE PETIT JOURNAL POUR RIRE

PARAISSANT TOUTES LES SEMAINES

huit pages de texte et de dessins comiques, 52 numéros par an.

Dans chaque numéro une caricature de Grévin.

Ceux qui le préfèreront pourront recevoir, comme précédemment,

LA TOILETTE DE PARIS

JOURNAL DE MODES

Paraissant deux fois par mois, avec une Gravure de modes coloriée dans chaque numéro, donnant par conséquent 24 livraisons par an, avec autant de planches; Nouvelles ou Romans dans le texte. — Quatre de ces numéros contiennent, en outre, de nombreux patrons.

LIVRES ET ALBUMS

Les abonnés d'UN AN qui aimeront mieux une prime de librairie pourront choisir un ouvrage ci-dessous : 1° **Histoire de Paris**, par M. TH. LAVALLÉE, superbe volume grand in-8° illustré de 107 vues; 2° **Gulliver**, édition magnifique avec 400 dessins de GRANVILLE; 3° **Voyages dans l'Inde du prince Soltykoff**, grand in-8°, 38 belles planches à deux teintes; 4° **Paul et Virginie**, beau volume in-8° illustré par BERTALL; 5° **La Chine ouverte**, ouvrage du plus haut interêt, 250 dessins variés; 6° Un de ces quatre albums comiques : **M. Cryptogame**, **le Docteur Faustus**, par Topfer; **la Chicane et l'Amour**, **Aimez-vous rire ?** par Damourette, Tann, Quillenbois, etc., etc.

N. B. — Les primes ci-dessus, sauf le **Petit Journal pour rire** et la **Toilette de Paris**, qui seront expédiés *franco*, comme il a été dit, devront toutes être retirées directement dans nos bureaux, sans quoi l'Abonné devra joindre à sa demande la somme de **1 fr. 50 c.** pour frais de port.

GRANDE PRIME EXCEPTIONNELLE

Le Charivari, désirant en outre faire un splendide cadeau à tous ses abonnés indistinctement, même à ceux de TROIS MOIS, leur offre à des conditions incroyables de bon marché **cette grande Prime exceptionnelle :**

L'HISTOIRE DES DEUX RESTAURATIONS

par A. DE VAULABELLE

huit volumes in-8°,

sera adressée également *franco* contre l'envoi de

25 FRANCS

Pris dans nos bureaux, ce dernier ouvrage sera donné pour

20 FRANCS

Nota. — Les abonnés d'un an qui auront pris une des primes gratuites pourront, en sus, contre l'envoi des sommes ci-dessus indiquées recevra ces deux primes exceptionnelles.

QUARANTIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 c. JEUDI 26 JANVIER 1871

373

ABONNEMENS

PARIS

Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

—

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

—

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

—

ABONNEMENS

DÉPARTEMENS

Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —

L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

—

ANNONCES
l'ermage exclusif de la Publicité
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

—

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, W. C.
London.

—

LE CHARIVARI

BULLETIN POLITIQUE

—

Nous assistons en ce moment à quelque chose qui ressemble fort à l'air du *crescendo* de *la Calomnie*.

E uno venticello... L'inquiétude publique a commencé par chuchoter à voix basse; les chuchottemens sont devenus murmures, et les murmures sont bien près de devenir grondemens.

C'est qu'il ne faut pas être sorcier pour comprendre que nos jours de subsistances sont strictement comptés et que par conséquent des évènemens suprêmes sont proches.

Tous les journaux qui pendant trop longtemps, hélas! avaient montré sur ces questions une inexplicable indifférence, s'émeuvent tour à tour et s'aperçoivent qu'après quatre mois et demi de siége, les vivres qu'on avait annoncé d'abord ne devoir durer que deux mois, pourraient bien même finir par s'épuiser.

Au *Soir* un entrefilets parle des premiers jours de Février comme date extrême.

Les Débats s'expriment en ces termes :

« Nous croyons savoir que nos magistrats municipaux ont été mis depuis plusieurs jours déjà au courant de l'état réel des choses; on leur a dit que les approvisionnemens étaient bien près d'être épuisés, mais ils n'ont pas osé répandre suffisamment autour d'eux les renseignemens qui leur avaient été communiqués. »

Le Temps, parlant de la responsabilité du gouvernement, déclare « que cette responsabilité l'oblige à se rendre un compte exact de nos moyens de résistance et d'en faire un usage efficace dans les limites de l'utile et du possible; qu'elle ne l'oblige pas moins à ne pas dépasser cette limite, ce qu'il ferait, par exemple, s'il exposait inutilement un million de femmes et d'enfans à mourir de faim. »

Le Siècle annonce « que, dans la réunion tenue hier à l'hôtel de ville, l'état des approvisionnemens aurait été mis sous les yeux des maires de Paris, et que cet état aurait été moins satisfaisant que la plupart des membres de la réunion ne le croyaient. »

Inutile de continuer les citations. Celles que nous avons faites suffisent à prouver que la sollicitude de tous est maintenant éveillée, que le problème est partout posé, et qu'il faut enfin faire des déclarations catégoriques.

Les Débats croient savoir que les directeurs de tous les journaux et trois cent-cinquante maires des communes suburbaines seraient appelés aujourd'hui au ministère de l'intérieur pour une communication importante.

Est-ce enfin le mot du grand mystère qui va être dit à la population ?

Nous croyons plus que jamais que la franchise la plus absolue est le premier des devoirs du gouvernement. Ce sont nos intérêts les plus sacrés qui sont en jeu ; notre honneur d'abord, puis notre indépendance, la sécurité de nos foyers, tout enfin.

Dans de pareilles conjonctures, comment refuser à l'opinion les moyens de s'éclairer ?

La question des vivres n'est pas la seule d'ailleurs sur laquelle on doive à Paris des éclaircissemens.

L'état précis de nos armées de province est un des termes indispensables à tout raisonnement sérieux. Qu'on nous fasse connaitre tout ce qu'on sait.

L'Electeur libre, lui, a trouvé une solution.

Tudieu! quelle politique transcendante! Quel éclair de génie!

Ecoutez. C'est vraiment une révélation surhumaine :

« Il vient des heures (c'est *l'Electeur libre* qui rend

son oracle), il vient des heures où la meilleure manière d'avoir le temps pour soi est de bien l'employer. »

Nous irons plus loin que *l'Electeur libre*, et nous croyons pouvoir affirmer qu'il sonne une de ces heures-là chaque fois que les aiguilles des horloges ont fait le tour du cadran.

Si *l'Electeur libre* croit que nous nous avançons trop, nous attendrons qu'il nous ait démontré qu'il y a d'autres heures où le meilleur moyen de ne pas perdre son temps est de mal l'employer.

Après *les Débats* c'est au tour de *l'Univers* à exalter le général Trochu aux dépens de Gambetta. Nous ne savons si le général Trochu sera flatté des éloges de la feuille de M. Veuillot, mais ce qu'il y a de sûr, c'est que Gambetta sera fier des injures de ladite feuille, et qu'il aura raison.

Tu quoque!

Emile Ollivier, lui aussi, vient de publier en Italie sa petite brochure justificative.

Ces gens-là ressemblent à lady Macbeth.

S ils éprouvent le besoin de se savonner à tour de bras, c'est parce qu'ils sentent bien que la tache ne disparaîtra pas.

Autre comédie.

Isabelle vient d'écrire à Amédée.

Elle lui réclame le trône de toutes les Espagnes.

Est-il bien sûr qu'Amédée le possède encore au moment où la lettre arrivera?

Pierre Véron.

ÉCHOS.

Et Pie IX réside toujours!

Malgré ses fières déclarations antérieures, le pape estimant que le Vatican est un joli palais et que cinq millions constituent une jolie liste civile, s'est décidé à avaler l'humiliation.

Est-ce que cela vous étonnerait?

Rien d'écœurant comme les révélations contenues dans la dernière livraison des *Papiers des Tuileries*.

On n'y voit que gens tendant la main à l'homme de décembre.

Semer la mendicité pour récolter l'abaissement, c'était logique.

Et le rapport sur les canons Krupp!

— *Rien à faire!* répondait l'intelligence impériale lorsqu'on lui offrait de fabriquer pour notre compte ces formidables engins.

Et voilà comment ineptie est synonyme de trahison.

Nous aussi nous voulons dire un mot d'adieu et de regret à ce jeune et vaillant artiste qui a succombé à Buzenval.

Henri Regnault avait prouvé qu'il est de ceux qui pour leurs coups d'essai veulent des coups de maîtres.

Hélas! pour lui le crépuscule du matin et le crépuscule du soir ne devaient faire qu'un. Voilà qui donne cruellement raison à ce mot terrible d'un poète anglais :

— La mort choisit.

Argus.

CHRONIQUE DU JOUR

Non moins que les espions prussiens qui dénoncent à l'ennemi nos mouvemens de troupes à l'intérieur, il serait important, je crois, de connaître certains correspondans de journaux anglais demeurés parmi nous.

Ces correspondans de journaux anglais, — peut-être Anglais, peut-être bien Français, — ne nous espionnent pas précisément, mais ils nous raillent. Ils envoient à leurs gazettes de petits tableaux de Paris aussi malveillans que ridicules, qui nous font hausser les épaules, mais que les étrangers peuvent prendre pour argent comptant, et c'est là ce qui me fâche Nous nous sommes assez bien tenus jusqu'ici, tout le monde en conviendra, pour qu'on ne se moque pas de nous.

Que dites-vous du plaisantin anonyme qui a écrit ceci à la *Pall Mall Gazette :*

« Maintenant, les plaisirs de la mode consistent à se faire peser une fois par semaine afin de voir combien de livres on a perdues, puisqu'on est obligé de se contenter d'une nourriture aussi exiguë que celle qui est distribuée. L'individu qui possédait une bascule à Montmartre a déjà gagné une belle somme. »

Et de cet autre qui écrit, tout content de sa gentillesse :

« Il n'est pas permis aux Parisiens de sortir de leur cage. C'est à peine s'ils peuvent regarder à travers les barreaux. »

—

On a souvent parlé de la misère profonde de nos Français prisonniers en Allemagne. La faim, le froid, l'exil, les privations de toutes sortes, c'est le lot ordinaire des prisonniers de guerre; mais voici que pour les nôtres un nouveau supplice vient de s'ajouter à ceux dont le dénombrement précède. Je veux parler de la propagande religieuse à laquelle les malheureux sont en butte. Il paraît que les convertisseurs protestans armés de la Bible se sont rués sur cette proie avec l'avidité que montrent les soldats prussiens chez nous pour norte champagne et nos pendules.

Et cela ne serait rien encore! Mais voici ce qui complique la situation : à la nouvelle de ces tentatives hardies, nombre d'ecclésiastiques français ont demandé et obtenu l'autorisation de courir en Allemagne au secours des consciences menacées de leurs coreligionnaires. Vous voyez d'ici le débat!... Chacun de nos malheureux troupiers devient un champ de bataille sur lequel les fanatiques s'escriment à qui mieux mieux. Pauvres diables! tiraillés entre deux sermens, le ventre vide et sans armes, hélas! pour se défendre!

—

N'est-ce pas, en effet, un spectacle bien fait pour élever les cœurs?...

Il paraît que des officiers appartenant aux puissances amies de la Prusse se sont rendus en grand nombre dans ces derniers temps auprès des troupes prussiennes qui entourent Paris pour être témoins du grand spectacle militaire que produit le bombardement de la grande ville. Beau-

APRES LE SIEGE

Les fuyards se dissimulant le plus possible pour venir payer leurs contributions.

coup de Russes, beaucoup d'Anglais des Japonais (!) — Des Japonais! je vous demande un peu.

En revanche, on remarque l'absence d'officiers autrichiens, Italiens et Belges. C'est bien. Bonne note sera prise de cette abstention.

—

S'il faut en croire un officier prussien avec lequel des officiers français ont eu occasion de causer après l'affaire da Buzenval, pendant l'opération de l'enlèvement des morts, ce que font les Prussiens en ce moment : bombarder, fusiller, mettre les villes — soyons poli — à contribution, cela s'appelle :

« Etre en train de reprendre la domination intellectuelle du monde. »

—

Comme on le voit, ces Allemands ont une langue à leur usage, et nous en trouvons un nouvel échantillon dans l'ordre du jour suivant cité par *le National* :

« Vous, soldats, qui combattez depuis six mois, il vous appartient de savoir comment *notre brave roi* entend mettre vivement une fin à cette terrible lutte. *Notre brave roi* a décidé que le jour où Paris, *réduit par la famine*, nous ouvrira ses portes, nous n'y entrerons que quand toutes les armées de province auront déposé les armes. »

C'est-à-dire que *le brave roi* compte sur la faim des Parisiens pour soumettre non seulement les Parisiens mais la France entière.

Brave roi n'est-il pas du dernier joli?

—

Un garde national du 19e bataillon écrit à *l'Univers* qu'il a été sauvé dans le combat de Buzenval « grâce à la sainte Vierge qui l'a protégé d'une manière toute particulière. »

Où l'orgueil humain va-t-il se nicher? Voilà un gaillard qui ne serait pas fâché de faire croire qu'il est au mieux avec toutes les puissances du ciel.

Gabriel Guillemot.

Chapelle de l'Ambulance du Théâtre-Italien, place Ventadour, tous les dimanches, à partir du dimanche 29 janvier, à midi précis, Messe solennelle de Rossini. *Requiems*, *stabats*, *oratorios* et autres œuvres des meilleurs maîtres exécutées avec le concours de premiers artistes, l'orchestre et les chœurs des Italiens.

Prix à payer en entrant : Deux francs par personne.

On trouve des billets d'avance chez le concierge de l'ambulance, rue Dalayrac, 14.

IL EST BIEN ENTENDU QUE LE CHARIVARI, **dès que le siège sera terminé**, REPRENDRA SON ANCIEN FORMAT, AUQUEL IL N'A RENONCÉ MOMENTANÉMENT QUE POUR CAS DE FORCE MAJEURE.

Le Gérant, ALTAROCHE.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

PRIMES DU *CHARIVARI*

Tout abonné d'UN AN — dont l'abonnement aura été fait *en une seule fois* et *sans intermédiaire* — aura droit de recevoir *franco* et pendant une année

LE PETIT JOURNAL POUR RIRE

PARAISSANT TOUTES LES SEMAINES

huit pages de texte et de dessins comiques, 52 numéros par an.

Dans chaque numéro une caricature de Grévin.

Ceux qui le préfèreront pourront recevoir, comme précédemment,

LA TOILETTE DE PARIS

JOURNAL DE MODES

Paraissant deux fois par mois, avec une Gravure de modes coloriée dans chaque numéro, donnant par conséquent 24 livraisons par an, avec autant de planches; Nouvelles ou Romans dans le texte. — Quatre de ces numéros contiennent, en outre, de nombreux patrons.

LIVRES ET ALBUMS

Les abonnés d'UN AN qui aimeront mieux une prime de librairie pourront choisir un ouvrage ci-dessous : 1° **Histoire de Paris**, par M. TH. LAVALLÉE, superbe volume grand in-8° illustré de 107 vues; 2° **Gulliver**, édition magnifique avec 400 dessins de GRANVILLE; 3° **Voyages dans l'Inde du prince Soltykoff**, grand in-8°, 38 belles planches à deux teintes, 4° **Paul et Virginie**, beau volume in-8° illustré par BERTALL; 5° **La Chine ouverte**, ouvrage du plus haut intérêt, 250 dessins variés; 6° Un de ces quatre albums comiques : **M. Cryptogame**, **le Docteur Faustus**, par Topfer; **la Chicane et l'Amour**, **Aimez-vous rire?** par Damourette, Tarin, Quillenbois, etc., etc.

N. B. — Les primes ci-dessus, sauf le **Petit Journal pour rire** et la **Toilette de Paris**, qui seront expédiés *franco*, comme il a été dit, devront toutes être retirées directement dans nos bureaux, sans quoi l'Abonné devra joindre à sa demande la somme de **1 fr. 50 c.** pour frais de port.

GRANDE PRIME EXCEPTIONNELLE

Le Charivari, désirant en outre faire un splendide cadeau à tous ses abonnés indistinctement, même à ceux de TROIS MOIS, leur offre à des conditions incroyables de bon marché **cette grande Prime exceptionnelle :**

L'HISTOIRE DES DEUX RESTAURATIONS

par A. DE VAULABELLE

huit volumes in-8°,

sera adressée également *franco* contre l'envoi de

25 FRANCS

Pris dans nos bureaux, ce dernier ouvrage sera donné pour

20 FRANCS

Nota. — Les abonnés d'un an qui auront pris une des primes gratuites pourront, en sus, contre l'envoi des sommes ci-dessus indiquées recevra ces deux primes exceptionnelles.

QUARANTIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 c. VENDREDI 27 JANVIER 1871

377

ABONNEMENS

PARIS

Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

ABONNEMENS

DÉPARTEMENS

Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —

L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, W. C.
London.

LE CHARIVARI

BULLETIN POLITIQUE

On le sentait bien qu'un vent de deuil planait sur la cité ; on sentait bien que l'air était comme imprégné de rumeurs sinistres.

Aujourd'hui ces rumeurs ont pris un corps et nous nous trouvons brusquement placés en face d'une situation dont les élémens principaux se résument ainsi, d'après les journaux prussiens et anglais :

Le général Chanzy, après un nouvel échec, aurait été obligé d'abandonner la ligne de la Mayenne, et l'avant-garde du prince Frédéric-Charles aurait occupé Laval,

Faidherbe, battu le 17 janvier par le général de Gœben, qui aurait pris d'assaut la gare de Saint-Quentin et fait 9,000 prisonniers, se serait replié sur Lille où il serait bloqué avec Gambetta.

Bourbaki n'aurait pu réussir à débloquer Belfort. Il aurait en face de lui le corps de Werder renforcé des réserves de Zastrow, et serait menacé sur ses flancs par un autre corps, accouru d'Autun, qui lui barrerait la route de Paris. Dans cette situation critique, il essaierait de se dégager en se jetant dans le grand duché de Bade, et en cas d'insuccès il serait acculé à la frontière suisse, où il serait obligé de mettre bas les armes.

En même temps, à l'intérieur, les constatations faites par l'enquête sur l'état de nos subsistances donnaient de sombres résultats, attestant que nous touchons aux heures suprêmes de la famine.

En présence de ces extrémités douloureuses, le gouvernement, s'il faut en croire *le Rappel*, aurait fait porter à Versailles, par l'entremise de l'ambassadeur d'Angleterre, les propositions suivantes :

Armistice de trois semaines.

L'armée prussienne prendrait possession des forts qui environnent Paris.

La capitale serait ravitaillée.

Une assemblée nationale serait convoquée à bref délai pour régler directement avec la Prusse les termes de la paix.

La garde nationale de Paris ne serait pas licenciée et conserverait ses armes. Cette dernière clause serait présentée comme une condition *sine quâ non*.

La rapidité même avec laquelle se produit ce double effondrement est de nature à justifier, en l'augmentant encore, la profonde émotion que Paris va ressentir.

La presse, en un pareil moment, a d'impérieux devoirs à remplir. Elle a charge d'âmes, car sa voix peut, si elle n'y prend garde, déchaîner d'effroyables malheurs sur notre pays si éprouvé déjà.

Avant tout, quoi qu'il doive arriver, ce qu'il faut empêcher, c'est que cette France qui a montré tous les courages quoiqu'elle ait eu tous les malheurs, ne sombre dans la guerre civile.

Notre vainqueur, si arrogant qu'il soit, sera forcé en nous voyant unis dans l'infortune de nous respecter comme on respecte une grande nation.

Désunis, au contraire, nous ne serions plus qu'un troupeau.

Récriminer ! nous le pourrions tous ! Bien des fautes ont été commises. Et qui aurait pu n'en pas commettre au milieu de ce chaos sans nom qui s'appelait les *détritus* de l'empire ?

Plus tard, l'histoire jugera et fera à chacun sa part de responsabilité. Elle dira sans doute que si l'on avait, comme on l'aurait dû, connu au 30 octobre l'état exact de nos subsistances, il était insensé de repousser cet armistice sans ravitaillement qui nous était offert alors et que nous avons combattu nous-même, dans la conviction qu'il nous restait tout au plus des vivres pour le mois qui devait être consacré à négocier.

L'histoire dira que les opérations militaires ont été conduites avec une mollesse irrémédiable aujourd'hui.

Elle dira tout cela et bien d'autres choses encore. Mais en même temps elle saura faire justice des diffamations que déjà la réaction dirige contre la démocratie.

Les journaux tortueux qui injurient Gambetta et veulent faire la République responsable de nos désastres, n'égareront pas le jugement de la postérité.

Une femme se tord dans les convulsions de l'agonie. Elle a été empoisonnée. On va chercher un médecin. Le médecin se dévoue de son mieux à la sauver, mais la femme succombe.

La femme, c'est la France; l'assassin, c'est l'empire; le médecin, c'est la République. Comment qualifiez-vous la conduite des journaux qui insultent le médecin dans l'espoir d'innocenter l'empoisonneur?...

Mais, encore une fois, le moment n'est pas venu de régler tous ces comptes.

Il ne doit point y avoir de partis aujourd'hui. Il ne doit y avoir que des Français confondus dans une commune épreuve.

Pas de vaines excitations! Pas de déclamations creuses! Celui-là serait criminel qui, pour le plaisir d'arrondir une période, s'exposerait à faire de la feuille de papier qu'il noircit la bourre d'un fusil insurrectionnel.

Pauvre grand Paris! pauvre chère France! vous ne pouvez pas plus vivre l'un sans l'autre que la tête ne peut vivre sans le corps ou le corps sans la tête. Quoique le blocus eût interceptê vos communications normales, le cerveau sentait battre le cœur, le cœur sentait penser le cerveau.

Le résultat fut cet élan admirable, quoique malheureux, qui s'appellera la nouvelle campagne de France.

Paris, lui, avait un devoir tout tracé. Résister, résister toujours pour laisser à la nation le temps de se reconnaître, de s'affirmer, de se délivrer.

Paris, on peut le dire, a tenu plus que ses promesses.

Lors de ses premières communications avec la province au début de l'investissement, il écrivait :

— J'ai deux mois de vivres, je résisterai deux mois.

Il y a quatre mois et demi de cela, et le canon tonne encore.

Et femmes, enfans, vieillards ont subi sans murmurer les horreurs du bombardement, les morsures du froid, les tortures de la misère.

Pendant ce temps-là la France a fait son effort.

Qui oserait dire que l'honneur n'est pas sauf de part et d'autre?

Maintenant surgit le point d'interrogation final.

Quiconque croit qu'il peut y avoir une issue victorieuse (ou plutôt croire ne suffit plus), quiconque est en mesure de le prouver, celui-là a le droit de prendre une plume et d'écrire :

— Pas de négociations!

Criminel, au contraire, celui qui, convaincu que la France ne peut plus délivrer Paris et que Paris ne peut plus sauvegarder la France, oserait, pour chercher une popularité malsaine, attiser d'inutiles brandons et risquerait de vouer à la mort par la faim trois ou quatre cent mille êtres vivans.

Tout le monde est prêt à donner jusqu'à la dernière goutte de son sang si un succès est, je ne dis pas probable, mais seulement possible.

Autrement, la raison et le vrai patriotisme consistent, non pas à faire des effets de phrases les pieds sur les chenêts, au coin de son feu, mais à conserver ce sang fécond, ce sang précieux pour les revanches futures.

Au gouvernement à dire :

— Voilà la vérité, et voici ce que je crois devoir faire.

La presse et l'opinion publique s'éclairant et se fortifiant mutuellement, prononceront en dernier ressort.

S'il reste quelque chance de salut, la défaillance serait une infamie; s'il n'en reste plus, la vantardise serait un crime.

Pierre Véron.

LE POULET A LA PRUSSIENNE

Bien joli le poulet adressé par M. le comte de Bismark-Schœnhausen aux membres du corps diplomatique, en réponse aux observations de ces messieurs sur le bombardement.

On ne se moque pas plus galamment du monde... même du monde diplomatique.

Moquerie de haut style d'ailleurs, conçue dans toutes les règles du genre, avec citations de Vattel, invocations au droit des gens et attendrissemens de crocodile.

En élaguant les incidens, cette longue épître peut se résumer à peu près ainsi :

« Je prends le ciel à témoin que tant que vos nationaux n'ont couru à Paris aucun danger, je n'ai pas fait difficulté de les en laisser sortir; mais maintenant que le danger ne fait plus de doute, je trouve on ne peut plus plaisant de les y retenir. »

Il paraît que le corps diplomatique s'est déclaré satisfait.

Cela n'étonnera personne, seulement on se demande ce que Vattel avait à faire là-dedans!

Le passage le plus amusant de la réplique prussienne est certainement celui où M. de Bismark fait retomber sur nous, oui, sur nous seuls toute la responsabilité du bombardement.

« Si les Parisiens, dit-il, voulaient éviter ce petit désagrément, ils n'avaient qu'à *choisir* un autre champ de bataille. »

CHOISIR est tout simplement adorable!

Sachez donc que c'est nous, Parisiens, qui avons « choisi » les alentours de Paris comme base d'opérations militaires pour les armées prussiennes.

De là à prétendre que ceux des nôtres qui reçoivent des obus dans leur salle à manger ont « choisi » les appartemens les mieux exposés il n'y a qu'un pas.

Si M. de Bismark le croit réellement, qu'il se détrompe. Les Parisiens sont prêts, pour leur part, à adopter tout autre champ de bataille qu'il lui plaira, le champ de Fleurus ou celui de Valmy.

M. le chancelier ajoute encore que l'intention des Prussiens n'est nullement de détruire la ville, *ce qui serait pourtant admissible d'après les principes de Vattel.*

LA GALERIE.

— Il faut bien les distraire un peu, ces excellens petits cœurs.

Il est superbe dans tout cela, Vattel !

Heureusement que M. de Bismark repousse ses principes.

En trouant nos maisons, il a sans doute l'intention de les consolider.

A moins qu'il s'agisse ici uniquement d'une question de mots. Ce que Tris apatte nommait une croquignole, Chahahaham l'appelait une chiquenaude.

— Moi, vous détruire, jamais ! peut s'écrier avec conviction le grand diplomate... Vous effondrer, à la bonne heure !

Paul Parfait.

CHRONIQUE DU JOUR

Et l'Académie des sciences vaquait toujours ! ..

Le calme de ces vieillards sera encore un des beaux côtés du siège de Paris. Au bruit du bombardement ils s'occupent avec une tranquillité parfaite à examiner ce que le créateur a bien pu laisser tomber sur le soleil pour y faire des taches.

C'est grandiose.

Le procès-verbal de la dernière séance constate, avec une certaine surprise mêlée de joie, que plusieurs membres de l'Académie, MM. Liouville, Chevreul, Fremy et Quatrefages, dont les demeures sont exposées au feu de l'ennemi, siègent néanmoins à leur place ordinaire.

Le but de cette louange me paraît manqué.

Etant donné un savant qui reçoit des obus chez lui va travailler autre part, trouver là dedans un acte d'héroïsme.

—

Toujours l'Académie des sciences :

M. Faye lisait le rapport sur l'expérience du ballon dirigeable à hélices de M. Labrousse.

Permettez-moi d'en extraire cet alinéa :

M. FAYE. — J'ai assisté aux expériences des hélices de M. l'amiral Labrousse ; j'ai admiré les résultats obtenus ; je suis heureux de rendre ce juste tribut d'hommage à l'un des hommes les plus éminens de la marine française. M. Labrousse ne s'est inspiré de personne. Il y a vingt-cinq ans que ces idées avaient été émises et son projet publié en entier dans une revue d'architecture.

Quel poème de la routine et des souffrances d'un inventeur dans ces quelques mots tranquillement dits : « *Il y a vingt-cinq ans qu'il avait publié ces idées !!* »

—

Quand nous serons à dix nous ferons une croix. Il y avait du sucre à trente sous la livre tant qu'on en voulait ; un arrêté en fixe le prix à un franc, il disparaît comme par enchantement.

Pourquoi ? Parce que nous avons fait pour le sucre ce que nous avons fait pour toutes les autres denrées : trop peu et trop tard.

Parce que la mollesse d'aujourd'hui appelle la mollesse de demain. Parce que après avoir permis aux marchands de sardines et de conserves de s'enrichir odieusement, on ne pouvait refuser le même privilège à messieurs les raffineurs.

Parce que, après avoir fermé les yeux sur l'odieuse spéculation, on a été fatalement amené à les fermer sur le reste.

—

Un industriel vient d'imaginer une médaille commémorative du siège de Paris, sorte de jeton de présence réservé à ceux qui sont restés à leur poste.

Mauvaise idée à tous égards.

D'abord cette médaille se vend. Ensuite elle n'aura aucun caractère d'authenticité, puisque ceux qui l'auront achetée pourront la revendre plus tard à un absent qui la fera graver à son nom.

Il y a quelque chose à faire, mais quelque chose de gratuit et d'officiel.

Une carte de présence signée du maire, par exemple, et remise es mains à tous les citoyens présens.

Aujourd'hui cela ne paraît avoir que peu d'importance. Plus tard cela en aura beaucoup ; car beaucoup de francs fileurs au dessert, trouveraient le moyen d'avoir attrapé plus de rhumes que nous aux bastions.

Un petit contrôle par ci par là ne fera pas de mal pour l'exemple.

—

On fait cadeau à madame Patourot d'une douzaine de souris bien grasses.

— Quelle horreur ! Jamais je ne mangerai cela.

Cependant elle se ravise... La ration de viande est si maigre ? Comment faire pour ne pas perdre cet appoint ?

Une idée ! Elle appelle Mouni, lui donne à manger les douze souris, et le soir met Mouni en civet.

Léon Bienvenu.

Le Gérant, ALTAROCHE.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

PRIMES DU *CHARIVARI*

Tout abonné d'UN AN — dont l'abonnement aura été fait *en une seule fois* et *sans intermédiaire* — aura droit de recevoir *franco* et pendant une année

LE PETIT JOURNAL POUR RIRE

PARAISSANT TOUTES LES SEMAINES

huit pages de texte et de dessins comiques, 52 numéros par an.

Dans chaque numéro une caricature de Grévin.

Ceux qui le préfèreront pourront recevoir, comme précédemment,

LA TOILETTE DE PARIS

JOURNAL DE MODES

Paraissant deux fois par mois, avec une Gravure de modes coloriée dans chaque numéro, donnant par conséquent 24 livraisons par an, avec autant de planches ; Nouvelles ou Romans dans le texte. — Quatre de ces numéros contiennent, en outre, de nombreux patrons.

LIVRES ET ALBUMS

Les abonnés d'UN AN qui aimeront mieux une prime de librairie pourront choisir un ouvrage ci-dessous : 1° **Histoire de Paris**, par M. TH. LAVALLÉE, superbe volume grand in-8° illustré de 107 vues ; 2° **Gulliver**, édition magnifique avec 400 dessins de GRANVILLE ; 3° **Voyages dans l'Inde du prince Soltykoff**, grand in-8°, 38 belles planches à deux teintes ; 4° **Paul et Virginie**, beau volume in-8° illustré par BERTALL ; 5° **La Chine ouverte**, ouvrage du plus haut interêt. 250 dessins variés ; 6° Un de ces quatre albums comiques : 51. **Cryptogame, le Docteur Faustus**, par Topfer ; **la Chicane et l'Amour, Aimez-vous rire ?** par Damourette, Tain, Quillenbois, etc., etc.

N. B. — Les primes ci-dessus, sauf le **Petit Journal pour rire** et la **Toilette de Paris**, qui seront expédiés *franco*, comme il a été dit, devront toutes être retirées directement dans nos bureaux, sans quoi l'Abonné devra joindre à sa demande la somme de **1** fr. **50** c. pour frais de port.

GRANDE PRIME EXCEPTIONNELLE

Le Charivari, désirant en outre faire un splendide cadeau à tous ses abonnés indistinctement, même à ceux de TROIS MOIS, leur offre à des conditions incroyables de bon marché **cette grande Prime exceptionnelle :**

L'HISTOIRE DES DEUX RESTAURATIONS

par A. DE VAULABELLE

huit volumes in-8°,

sera adressée également *franco* contre l'envoi de

25 FRANCS

Pris dans nos bureaux, ce dernier ouvrage sera donné pour

20 FRANCS

Nota. — Les abonnés d'un an qui auront pris une des primes gratuites pourront, en sus, contre l'envoi des sommes ci-dessus indiquées recevra ces deux primes exceptionnelles.

QUARANTIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 c. SAMEDI 28 JANVIER 1871

ABONNEMENS

PARIS

Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

ABONNEMENS

DÉPARTEMENS

Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —

L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Formage exclusif de la Publicité
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, W. C.
London.

LE CHARIVARI

BULLETIN POLITIQUE

Le Journal officiel a parlé.

Il était impossible d'ailleurs qu'il se tût plus longtemps.

Après avoir constaté que l'état de nos armées de province aussi bien que le stock de nos subsistances *ne permettait plus d'attendre*, il ajoute :

« Dans cette situation, le gouvernement avait le devoir absolu de négocier. Les négociations ont lieu en ce moment. Tout le monde comprendra que nous ne pouvons en indiquer les détails sans de graves inconvéniens. Nous espérons pouvoir les publier demain. Nous pouvons cependant dire dès aujourd'hui que le principe de la souveraineté nationale sera sauvegardé par la réunion immédiate d'une assemblée ; que l'armistice a pour but la convocation de cette assemblée ; que pendant cet armistice l'armée allemande occupera les forts, mais n'entrera pas dans l'enceinte de Paris; que nous conserverons notre garde nationale intacte et une division de l'armée, et qu'aucun de nos soldats ne sera emmené hors du territoire. »

Dès hier les renseignemens qui bruissaient dans l'air permettaient de pressentir qu'on touchait au dénouement du terrible drame dont la scène vient de se passer dans notre pauvre pays.

Le devoir de tout bon citoyen, quelle que soit son opinion, à quelque parti qu'il appartienne, est de ne provoquer par aucune excitation des complications qui pourraient tout perdre peut-être, mais qui à coup sûr ne pourraient rien sauver.

S'il est quelque chose d'odieux, c'est le langage tenu par certaines feuilles réactionnaires telles que *la Gazette de France.*

Ce journal, qui oublie qu'en 1815 les Prussiens avaient pris en croupe le roi de son cœur, se livre à des divagations qui, si elles étaient écoutées, ne pourraient aboutir qu'à la guerre civile.

M. Escande espérerait-il pêcher en sang trouble une couronne pour S. M. Henri V ? Il se trompe.

La République, contre laquelle il dirige ses piteuses récriminations, aura la gloire, après avoir pris une situation désespérée, d'avoir tout fait pour repousser l'étranger, tandis que le droit divin fit jadis tout pour l'amener en France.

Malheureux pays ! En le voyant gisant à terre, voilà déjà qu'ils pensent à se partager ses dépouilles !

Mais ce seront là les luttes de demain. N'anticipons pas sur les évènemens.

Pour aujourd'hui ne nous occupons que de la solution présente.

Le suffrage universel devait évidemment être seul appelé à dire le dernier mot d'une situation lamentable. Ce dernier mot, pourra-t-il le dire en toute liberté, alors que la moitié de notre sol est en proie à l'invasion ?

Non sans doute ; mais il est des nécessités suprêmes qu'il faut bien subir.

Paris sera préservé de l'humiliation suprême que nous aurait imposée la présence du vainqueur. La garde nationale conservera ses armes.

Qui pourrait dissimuler la douleur que tout Français ressentira en voyant s'écrouler tant d'espérances ?

Mais du moins, comme François Ier à Pavie, notre malheureuse patrie peut dire : Tout est perdu fors l'honneur.

L'ennemi lui-même, par la bouche de M. de Bismark, est forcé de rendre hommage à l'intrépidité de nos efforts.

Qu'on se rappelle, en effet, ce qu'était la France au 4 septembre, quand un gouvernement odieux autant qu'inepte fit confisquer toutes nos armées en six semaines.

Oh ! oui, qu'on se le rappelle bien ! la leçon nous a coûté assez cher pour ne pas rester stérile.

Le chancelier fédéral l'a dit à M. Jules Favre, le bonapartisme, à dix reprises déjà, est venu rôder autour de Versailles pour tâcher de reconquérir un trône au prix de n'importe quelle honte.

Si après les horreurs de la guerre actuelle la France pouvait s'avilir au point de retomber sous le joug de ceux qui l'ont livrée à la ruine, il faudrait désespérer de sa renaissance.

Le chêne glorieux serait définitivement pourri jusque dans ses racines.

Elle a été assez sanglante l'expérience que nous venons de faire. Comment pourrions-nous jamais restaurer le pouvoir personnel et donner à un homme le droit de nous lancer de nouveau, sans consulter la nation, dans ces lamentables jeux du carnage et du hasard ?

Plus nos angoisses actuelles sont grandes, plus grande doit être la répulsion inspirée par l'empire qui les a faites.

Une Assemblée va être convoquée à bref délai.

Son devoir sera d'abord de disputer pied à pied le terrain aux prétentions victorieuses. Il sera ensuite de donner à son pays un gouvernement capable de le régénérer et de préparer l'avenir.

Que dès aujourd'hui chacun se recueille.

Les noms qui sortiront de l'urne d'ici à quelques jours seront un à un inscrits par l'histoire, qui aura à leur demander compte de la redoutable tâche qu'ils vont accepter.

Mais ceux qui les auront nommés ne seront pas moins responsables qu'eux.

Dès aujourd'hui une nouvelle besogne s'impose à la presse qui va pouvoir, comme par le passé, faire rayonner son action d'un bout à l'autre de la France.

De la composition de la Chambre qui sera élue dépendront absolument nos destinées futures. Elle peut, ou nous faire renaître de nos cendres comme le phénix ou clouer à jamais sur notre cadavre les planches du cercueil.

Mettons-nous tous à l'œuvre sans retard, car les journaux seront ou les collaborateurs de cette résurrection glorieuse, ou les complices de cet impitoyable assassinat.

Pierre Véron.

ÉCHOS.

ÉCONOMIE DE BOIS ET DE CHARBON.

Ces mots tracés en gros caractères me tirent l'œil à la quatrième page d'un journal. Vous jugez si l'intérêt me saisit.

Je poursuis et je lis — farceur d'annoncier — je lis en petites lettres, traitreusement dissimulées à l'ombre des grandes :

Bourrelets élastiques.

C'est ce qu'on peut appeler procéder par dérivatif.

Si nos industriels entrent dans cette voie, nous pourrons demain lire aux annonces :

ÉCONOMIE DE LUMIÈRE.

Grand choix de bâtons pour se diriger dans l'obscurité.

Ou encore :

ÉCONOMIE DE NOURRITURE.

Ceintures abdominales à double pression.

Toujours gais, ces industriels !

Veuillot se pâme sur la dernière parole d'un Breton qui s'est écrié :

— Jésus-Christ vaincra... oui, il vaincra notre seigneur Jésus-Christ.

Si c'est vraiment Jésus-Christ qui devait vaincre, Veuillot aurait bien pu l'engager à ne pas tant se faire attendre.

Il paraîtrait que, d'après une lettre arrivée de Londres, le fait du bombardement de Paris a produit en Angleterre l'indignation la plus profonde.

C'est une indignation de terre ferme, car elle ne passe pas la Manche.

On lit dans tous les journaux :

« Il faut considérer comme résolue la question relative à la durée de la diète. »

— Enfin ! se dit le lecteur parisien, nous allons donc savoir à quoi nous en tenir !

Erreur ! le paragraphe est emprunté à un journal d'outre-Rhin.

Il s'agit de la Diète... allemande.

Paul Parfait.

RIEN A FAIRE

Mot terrible ! mot fatal !

Et pourtant dans le document où nous le relevons ce mot n'a pas le caractère sinistre que les circonstances présentes lui assignent. Il n'est pas lugubre, il n'est que bête.

C'est dans une note du cabinet de l'ex-empereur, à la suite de rapports sur les canons Krupp et de procès-verbaux d'essais. L'homme de Sedan écrit : « Rien à faire ! »

Nous n'avons pas la prétention de juger ici les qualités et les défauts du canon Krupp ; mais il est incontestable que c'est une arme d'une formidable puissance et propre d'ailleurs à un service redoutable, puisque le gouvernement prussien, de qui la compétence militaire n'est pas niable, l'a bien vite adoptée et naturalisée allemande. Eh bien, tout ce que l'empereur et les comités supérieurs d'artillerie trouvent à dire à propos de cet engin qui parle si haut dans notre triste siècle, c'est ce qu'on dit au sujet de quelque niaise utopie sur la quadrature du cercle ou le mouvement perpétuel : *Rien à faire !*

Et voyez quel mal nous a fait le canon Krupp ! On croirait qu'il a voulu se venger du dédain ridicule de notre misérable empire.

Ce mal néanmoins n'est pas si profond, si incurable que celui dont nous a depuis lors accablés cette funeste formule : Rien à faire !

— On dit que l'armistice est signé.
— Faut croire que c'est le mot de la fin.

Car elle a prodigieusement engendré, cette formule ; sa lignée est aussi longue que la généalogie biblique.

A chaque effort de l'initiative jeune est toujours venue s'opposer la réponse ; *Rien à faire* !

Quand on commençait à parler des nouveaux canons à confier à l'industrie privée, la routine répliquait : *Rien à faire* !

La science retrouve le feu grégeois et découvre la dynamite : *Rien à faire* !

On propose de doubler par un affût nouveau la portée d'une pièce de gros calibre : *Rien à faire* !

Le génie civil se fait fort de transporter à bras d'hommes des canons sur les hauteurs conquises : *Rien à faire* !

On réclame la levée en masse, ou au moins la mobilisation de la garde nationale dès les premiers jours de la défense.. *Rien à faire !*

On supplie de substituer à une action militaire qui a prouvé son inefficacité une action plus jeune et plus hardie .. *Rien à faire* !

Et pourtant tout cela se fait en désespoir de cause, mais trop tard, parce que le terrible *rien à faire* s'est mis au travers à l'heure proposée.

Si bien qu'arrive le moment où un effort formidable semble seul pouvoir sauver le pays, et l'on sent tristement s'éclairer à l'horizon cette nouvelle devise de Balthazar : *Rien à faire* !

Rien à faire! Ç'a été en France un mot de tous les temps, et c'est celui-là cependant qui aurait dû n'être jamais français.

Paul Girard.

CHRONIQUE DU JOUR

Dans une relation du bombardement de Saint-Denis je lis ceci qu'un obus atteignant la façade de la sous-préfecture, avait frappé au beau milieu *les armes impériales*.

Les armes impériales décoraient donc encore la façade de la sous-préfecture de Saint-Denis ? On serait tenté d'ajouter :

« La sous-préfecture de Saint-Denis n'a que ce qu'elle mérite. »

—

Voici de *l'Univers*, un *curieux* détail sur la chute des obus chez les frères maristes.

On comprend tout de suite que chez les frères maristes les obus ne doivent pas se comporter comme partout ailleurs, et en effet :

« Il y a trois jours, à dix heures du matin, par un temps clair, un projectile de gros calibre entre dans une des salles du troisième, coupe les pieds à deux lits occupés, éclate, brise 70 grands carreaux, enlève en les pulvérisant huit gamelles posées sur huit lits différens, perce le plancher intérieur en quatre endroits, projette les éclats en tous sens dans la deuxième salle où se trouvaient encore trente malades, et aucun d'eux n'a été blessé !.. Il y a là plus que de l'extraordinaire, car les dégâts matériels sont si considérables qu'en les constatant on ne s'explique pas comment il ne se soit pas produit une immense catastrophe. *La protection de Dieu était là* »

Je vous demande pardon pour une citation si longue, mais cette fin : « *La protection de Dieu était là,* » ne vaut-elle pas son pesant d'or ?

La protection de Dieu était là!... Toujours cette même vanité que nous signalions l'autre jour. Ces gens-là voudraient à tout prix nous persuader que la divinité ne cesse d'avoir la droite étendue sur eux!

—

Encore *l'Univers*... mais dans une autre gamme.

L'Univers constatait mercredi soir que Flourens jouissait encore de la liberté *qu'on lui laisse*, et elle ajoutait, la dévote gazette :

« On nous affirme qu'hier il faisait tranquillement sa visite à M. Victor Hugo. »

En lisant cette chose inqualifiable nous songeâmes tout de suite à ces vers du poète :

Vidocq le rencontra priant dans une église,
Et le voyant loucher en fit un espion.

Gabriel Guillemot.

Le Gérant, ALTAROCHE.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

PRIMES DU *CHARIVARI*

Tout abonné d'UN AN — dont l'abonnement aura été fait *en une seule fois* et *sans intermédiaire* — aura droit de recevoir *franco* et pendant une année

LE PETIT JOURNAL POUR RIRE

PARAISSANT TOUTES LES SEMAINES

huit pages de texte et de dessins comiques, 52 numéros par an.

Dans chaque numéro une caricature de Grévin.

Ceux qui le préfèreront pourront recevoir, comme précédemment,

LA TOILETTE DE PARIS

JOURNAL DE MODES

Paraissant deux fois par mois, avec une Gravure de modes coloriée dans chaque numéro, donnant par conséquent 24 livraisons par an, avec autant de planches; Nouvelles ou Romans dans le texte. — Quatre de ces numéros contiennent, en outre, de nombreux patrons.

LIVRES ET ALBUMS

Les abonnés d'UN AN qui aimeront mieux une prime de librairie pourront choisir un ouvrage ci-dessous : 1° **Histoire de Paris**, par M. TH. LAVALLÉE, superbe volume grand in-8° illustré de 107 vues; 2° **Gulliver**, édition magnifique avec 400 dessins de GRANVILLE ; 3° **Voyages dans l'Inde du prince Soltykoff**, grand in-8°, 38 belles planches à deux teintes ; 4° **Paul et Virginie**, beau volume in-8° illustré par BERTALL ; 5° **La Chine ouverte**, ouvrage du plus haut intérêt, 250 dessins variés; 6° Un de ces quatre albums comiques : M. **Cryptogame, le Docteur Faustus**, par Topfer; **la Chicane et l'Amour**, **Aimez-vous rire?** par Damourette, Tabin, Quillenbois, etc., etc.

N. B. — Les primes ci-dessus, sauf le **Petit Journal pour rire** et la **Toilette de Paris**, qui seront expédiés *franco*, comme il a été dit, devront toutes être retirées directement dans nos bureaux, sans quoi l'Abonné devra joindre à sa demande la somme de **1** fr. **50** c. pour frais de port.

GRANDE PRIME EXCEPTIONNELLE

Le Charivari, désirant en outre faire un splendide cadeau à tous ses abonnés indistinctement, même à ceux de TROIS MOIS, leur offre à des conditions incroyables de bon marché **cette grande Prime exceptionnelle :**

L'HISTOIRE DES DEUX RESTAURATIONS

par A. DE VAULABELLE

huit volumes in-8°,

sera adressée également *franco* contre l'envoi de

25 FRANCS

Pris dans nos bureaux, ce dernier ouvrage sera donné pour

20 FRANCS

Nota. — Les abonnés d'un an qui auront pris une des primes gratuites pourront, en sus, contre l'envoi des sommes ci-dessus indiquées recevra ces deux primes exceptionnelles.

QUARANTIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 c. DIMANCHE 29 JANVIER 1871

381

ABONNEMENS

PARIS

Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

ABONNEMENS

DÉPARTEMENS

Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an.. ..... 80 —

L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Permage exclusif de la Publicité.
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, W. C.
London.

LE CHARIVARI

BULLETIN POLITIQUE

La Fable a popularisé la légende d'Antée qui recouvrait des forces nouvelles chaque fois qu'il touchait la terre.

Il s'agit (et ce doit être là le but vers lequel convergeront toutes les énergies comme tous les dévouemens), il s'agit de faire pour la France une vérité de l'allégorie mythologique.

Quelques journaux se répandent en amères récriminations, et parmi ceux-là on est étonné de trouver au premier rang les feuilles qui, comme *le Constitutionnel*, ont été par leur idolâtrie bonapartiste les instrumens directs de nos maux.

— On a livré Paris! crie l'ancien organe de M. Paulin Limayrac et de tant d'autres.

Il ferait mieux de dire qu'on a livré la France tout entière, mais en ajoutant avec force *meâ culpâ* que la livraison a été faite par ses ci-devant amis.

La vérité est là, nous la touchons du doigt, c'est l'histoire d'hier. Il n'a pas fallu six semaines à l'ennemi pour culbuter l'empire et ses armées, l'empire qui avait eu vingt ans pour se préparer à la lutte; l'empire qui avait fait suer chaque année à notre budget six cents millions en l'honneur de ce ministère de la guerre qui, l'heure venue, n'a été que le ministère de la déroute et de la trahison.

La République, elle, a ramassé au coin d'une route la patrie qui déjà perdait tout son sang par dix blessures. Elle n'avait ni ressources, ni armes, ni hommes.

Et pourtant, pendant près de cinq mois, elle a tenu en échec un million de combattans aguerris dont les victoires antérieures décuplaient la force, et qui avaient pris dans nos propres arsenaux les canons dont le feu nous écrasait.

Tout cela est si vrai, si évident que M. de Bismark lui-même, qu'on n'accusera certes pas de tendresse républicaine, a compris qu'une restauration bonapartiste était impossible et qu'on ne reconstituait pas ce qui était en décomposition.

Touchant ensemble de convoitises! Chacun, dans la famille déchue, intriguait pour son propre compte.

L'homme de Wilhelmshohe, pour reconquérir sa liste civile, se déclarait prêt à un nouveau deux décembre.

Sa femme, dont l'envoyé entrait par une autre porte, tirait le roi de Prusse par le pan de son habit, en disant :

— Pas lui! il est tombé en enfance ; mais moi avec le jeune héros de Saarbruck.

Enfin, brochant sur le tout et se faufilant par une troisième entrée, comme dans une comédie à tiroirs, le bon cousin cherchait à donner un croc-en-jambe au vieux de Sedan et à sa progéniture.

— Il vous faut une garantie contre toute reprise d'hostilités futures, disait-il à Bismark ; je suis votre affaire ; Dieu sait si j'aime la poudre ; ma lâcheté n'est-elle pas la meilleure sauvegarde que vous puissiez désirer?

La Prusse a senti que ces mendians impériaux seraient, si l'on tentait de les restaurer, balayés en un instant par la vengeance nationale. Et elle leur a tourné le dos.

A nous maintenant de nous régénérer par la liberté après avoir été avilis par la tyrannie.

C'est dans les épreuves solennelles qu'on juge la vitalité des grandes nations.

Les peuples voués à la décadence et à la mort s'affaissent sous le poids du malheur; pour les peuples vivaces, au contraire, l'infortune n'est qu'un stimulant, et ils s'épurent dans l'adversité.

Voilà pourquoi nous croyons que l'avenir peut être regardé sans désespérance, quelque terrible que soit le présent.

Qui de nous n'a senti que la France lui était plus chère encore depuis ses revers.

Cette tendresse ne doit pas être seulement instinctive, elle doit être intelligente. Les hommes providentiels ont fait leur temps. Ne demandons le salut qu'aux principes. Nous ne nous reconstituerons que si nous sommes libres. Celui dont les pieds et les mains sont garrottés ne se relève plus aussitôt qu'il est tombé à terre.

La période électorale doit, dit-on, commencer lundi, et les élections auront lieu le dimanche suivant. Plus le temps qui nous est laissé est court, plus nous devons nous hâter de nous grouper avant le scrutin, afin d'empêcher des noms indignes d'en sortir par surprise ou par intrigue.

Il faut s'attendre à toutes les extravagances en fait de candidatures. Il faut s'attendre à ce que la réaction, cherchant à exploiter nos misères, travaille à exécuter le tour du bulletin forcé, au profit de ses ambitions futures.

Ce n'est pas Paris qui nous inquiète. Le vote de Paris sera certainement ce qu'il doit être. Mais la province! Il est urgent qu'on l'éclaire. Il est urgent que les journaux parisiens soient mis à même, dans le plus bref délai, d'aller partout plaider la cause de la liberté qu'on va chercher à bâillonner là-bas.

Tâche redoutable! crise peut-être décisive!

La Prusse, qui en 1807 était tombée si bas, a demandé au militarisme autoritaire la revanche qu'elle avait rêvée; cherchons la nôtre à des sources plus pures. Que ce soit la démocratie qui fasse de chaque citoyen un soldat, de chaque soldat un citoyen.

Ainsi, quand sera revenue l'heure du triomphe, ce ne sera pas au bénéfice d'un seul que nous vaincrons, et nous ne serons pas exposés, comme l'Allemagne aujourd'hui, à voir nos couronnes de lauriers nous servir de carcans.

Pierre Véron.

VAINQUEUR ET VAINCU

D'un côté la France.

La France, dont la défaite met la civilisation en deuil, la France que ses malheurs ont du moins délivrée de la servitude impériale, la France qui va marcher à une renaissance certaine, la France qui s'est honorée par son héroïsme dans les revers.

De l'autre côté la Prusse.

La Prusse, dont le triomphe fait rebrousser chemin au progrès, la Prusse que ses succès vouent au césarisme, la Prusse qui marche à une expiation, la Prusse qui a souillé ses triomphes du sang des femmes, des enfans, des vieillards!

Non! ce n'est pas : *Malheur au vaincu* qu'il faut dire...

C'est : *Malheur au vainqueur!*

Paul Girard.

Paris-Journal s'en prenant comme toujours à Gambetta, insinuait hier que si les mobilisés de la Mayenne ont tristement fini au nombre de cinquante-mille à l'approche de l'ennemi, c'est parce que ledit Gambetta leur avait imposé des chefs qui leur déplaisaient.

Et *Paris-Journal* d'ajouter :

« C'est toujours, comme nous le disions hier, le funeste adage de certains républicains; *la République avant tout*, qui perd la République. »

Vouloir qu'à l'heure actuelle on fasse passer les intérêts de la patrie avant tout, rien de mieux. Mais le conseil de *Paris-Journal* se trompe d'adresse.

Il va tout droit à ceux qui, ayant eu assez peu de patriotisme pour sacrifier leur devoir à des préférences individuelles, ont jeté les armes qui leur avaient été confiées pour la défense nationale.

E. Villers.

On annonce que M. de Chambord, se tenant sur la réserve, reste aux ordres de la Providence.

Ce qui veut dire qu'il attend qu'on aille le chercher.

Il attendra longtemps.

Il n'est pas vrai que le général Ducrot se soit constitué prisonnier.

La Prusse n'aura pas l'audace d'exiger, comme on l'a prétendu, qu'il passe devant un conseil de guerre, car ce conseil de guerre, à quelque nation qu'il appartienne, flétrirait à coup sûr par un acquittement, non pas celui qu'il aurait à juger, mais ceux qui auraient provoqué sa sentence.

Les provisions de Nivelle qui s'en allaient quand on les apportait, ont reparu à toutes les vitrines depuis qu'il est question d'armistice.

Espérons que les accapareurs seront punis par où ils ont péché, et forcés de vendre à vil prix ces denrées sur lesquelles ils spéculaient sans vergogne.

On raconte que M. de Bismark aurait fait répondre au prince Napoléon qui, le malheureux, rôdait autour de la couronne de France :

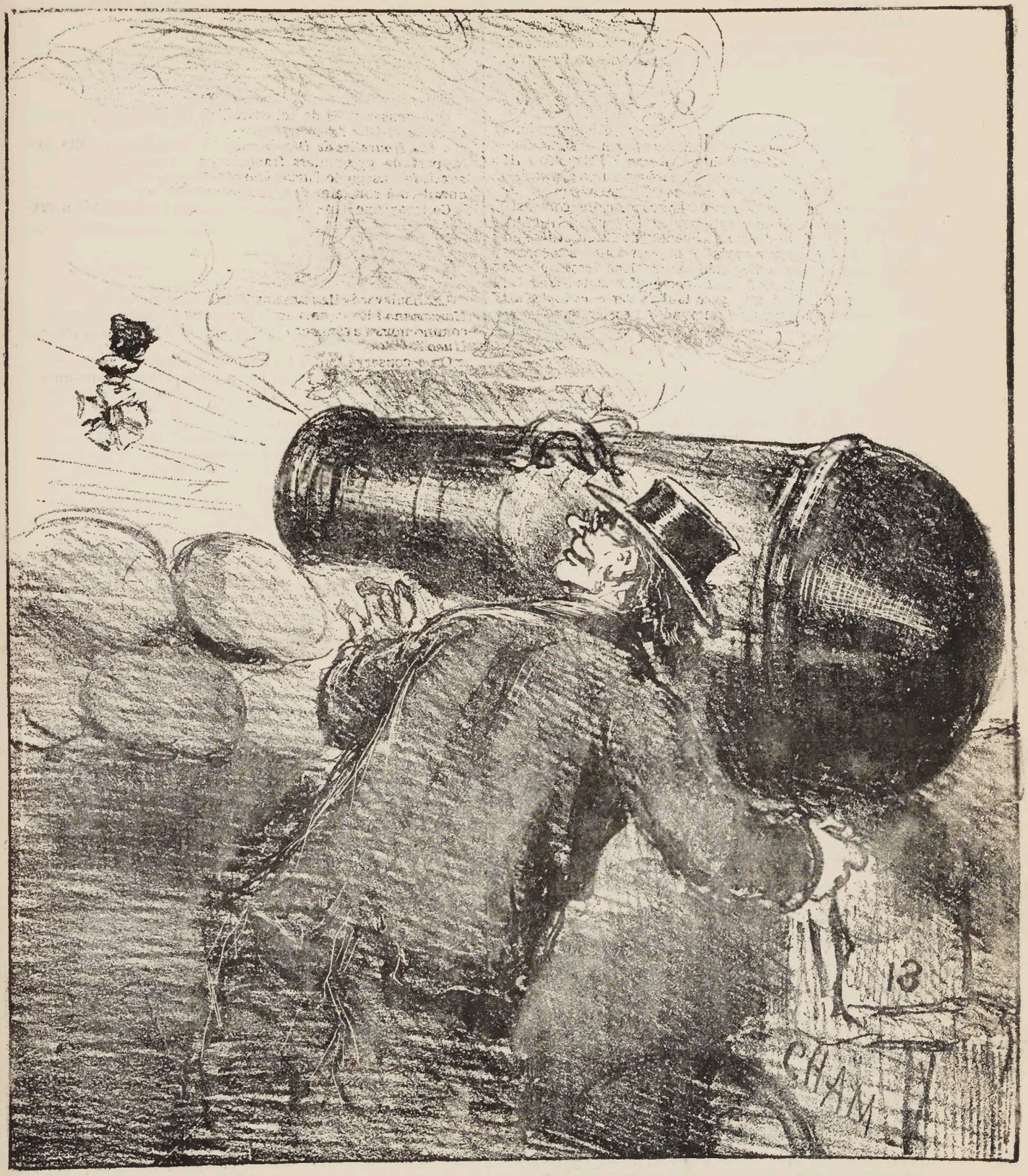
— Impossible!... N'avez-vous pas toujours été *un prince en retraite ?*

CHRONIQUE DU JOUR

Un journal annonçait tout dernièrement, dans une intention facile à comprendre, que M. Grévy se trouvait à Bordeaux *à côté de M. Thiers*. Nous n'avons aucun renseignement particulier qui nous permette de contester ou d'infirmer celui de notre confrère, mais nous offrons gros à parier que M. Grévy ne se trouve pas *à côté de M. Thiers* dans toutes les questions agitées en ce moment à Bordeaux par MM. les contre-révolutionnaires. Aussi croyons-nous devoir mettre le lecteur en garde contre l'assimilation que le journal en question a voulu insinuer.

Si M. Grévy et M. Thiers se trouvent *à côté l'un de l'autre* à Bordeaux, ce n'est guère qu'à table d'hôte.

Nous avons appris avec plaisir que M. Marius Topin,



– M. Krupp aurait bien dû profiter de son canon pour nous renvoyer la croix d'honneur de 1867, cadeau d'un gouvernement intelligent.

une historien déjà distingué de la *Fronde* et du *Masque de fer*, n'avait pas trouvé la mort au combat de Montretout, ainsi que le bruit en avait couru d'une façon assez persistante. M. Marius Topin, sorti sain et sauf de la bataille, vient de prononcer une très remarquable oraison funèbre sur la tombe de son collègue le commandant Boutaron, du 136e bataillon, tué dans le bois de Buzenval.

—

Depuis quelques jours, sur le boulevard Poissonnière, la foule s'arrête devant un dessin au crayon — signé *Marie*, croyons-nous — représentant Bismark, Napoléon III et Guillaume en chemise longue, la hart au cou, attachés au poteau et entourés de leurs innombrables victimes.

Sans être une œuvre de premier ordre, cette composition est d'un effet très saisissant. Le Napoléon III entre autres est splendide. Le cou, violemment tendu et jeté en avant, il semble *aboyer* après ces ombres dont les menaces l'importunent. Sur sa face hébétée et d'une ressemblance terrible, le rictus de la folie se promène. Jamais Flandrin, jamais Cabanol n'ont saisi avec tant de vérité et tant d'art à la fois cette physionomie immonde et scélérate.

—

Wattel l'a dit : « On peut nous bombarder. »

Du moment que Wattel l'a dit, tout est bien. L'obus a droit de circuler où bon lui semble.

Qui oserait contredire Wattel ?... Wattel est l'Egérie de M. de Bismark: Bismark s'abrite derrière Wattel comme Emile Ollivier derrière Paruta.

Grâce à Paruta et grâce à Wattel, on a pu faire tout ce qui s'est fait en 1870. C'est Paruta et Wattel qui ont régné souverainement sur le monde en cette année désastreuse. Espérons que 1871 choisira mieux ses oracles.

—

L'Univers continue à être épique.

Parlant d'un jeune lieutenant de garde mobile, M. d'Estourmel, frappé mortellement à Buzenval d'une balle qui, après lui avoir brisé le coude lui traversa le corps, Veuillot écrivait l'autre soir :

« On l'apporta à la ferme de la Fouilleuse où il fallut passer la nuit sur le pavé d'une écurie ouverte à tous les vents. Heureusement un prêtre se trouvait là. »

Que dites-vous de cet *heureusement ?* Cet *heureusement* n'est-il pas *heureusement* trouvé ?

—

Que pensez-vous de cet entrefilets du *Moniteur prussien de Seine-et-Oise ?*

« *Les Nouvelles de Dresde* parlent d'actes de révolte de la part de prisonniers français au camp d'Uebigau. On aurait fait usage de l'*arme blanche* contre les revoltés. On aurait eu à constater des *blessures graves.* »

Ce laconisme dans le vague vous fait froid dans le dos.

—

Le boulevard Haussmann est-il encore le *boulevard Haussmann* ? Est-il devenu le *boulevard Uhrich*, ou mieux, comme nous l'avions cru jusqu'ici, le *boulevard Victor Hugo ?*

On a conservé toutes les anciennes plaques ; seulement de distance en distance on en a recouvert quelques-unes d'un morceau de toile sur lequel est imprimé indifféremment : *boulevard Uhrich* ou *boulevard Victor Hugo.*

Il serait temps cependant qu'on prît à cet égard une décision quelconque — mais une décision. Une commission avait été nommée après le 4 septembre pour cette modification à apporter aux noms des rues de Paris. Qu'a-t-elle fait ?

Il est vrai qu'on a nommé après le 4 sept mbre beaucoup d'autres commissions qui n'ont pas plus fait que celle-là.

Gabriel Guillemot.

Le Gérant, ALTAROCHE.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

PRIMES DU *CHARIVARI*

Tout abonné d'UN AN — dont l'abonnement aura été fait *en une seule fois* et *sans intermédiaire* — aura droit de recevoir *franco* et pendant une année

LE PETIT JOURNAL POUR RIRE

PARAISSANT TOUTES LES SEMAINES

huit pages de texte et de dessins comiques, 52 numéros par an.

Dans chaque numéro une caricature de Grévin.

Ceux qui le préfèreront pourront recevoir, comme précédemment,

LA TOILETTE DE PARIS

JOURNAL DE MODES

Paraissant deux fois par mois, avec une Gravure de modes coloriée dans chaque numéro, donnant par conséquent 24 livraisons par an, avec autant de planches; Nouvelles ou Romans dans le texte. — Quatre de ces numéros contiennent, en outre, de nombreux patrons.

LIVRES ET ALBUMS

Les abonnés d'UN AN qui aimeront mieux une prime de librairie pourront choisir un ouvrage ci-dessous : 1° **Histoire de Paris**, par M. TH. LAVALLÉE, superbe volume grand in-8° illustré de 107 vues; 2° **Gulliver**, édition magnifique avec 400 dessins de GRANVILLE ; 3° **Voyages dans l'Inde du prince Soltykoff**, grand in-8°, 38 belles planches à deux teintes ; 4° **Paul et Virginie**, beau volume in-8° illustré par BERTALL ; 5° **La Chine ouverte**, ouvrage du plus haut interêt, 250 dessins variés; 6° Un de ces quatre albums comiques : **Cryptogame, le Docteur Faustus**, par Topfer; **la Chicane et l'Amour, Aimez-vous rire ?** par Damourette, Tatin, Quillenbois, etc., etc.

N. B. — Les primes ci-dessus, sauf le **Petit Journal pour rire** et la **Toilette de Paris**, qui seront expédiés *franco*, comme il a été dit, devront toutes être retirées directement dans nos bureaux, sans quoi l'Abonné devra joindre à sa demande la somme de **1 fr. 50 c.** pour frais de port.

GRANDE PRIME EXCEPTIONNELLE

Le Charivari, desirant en outre faire un splendide cadeau à tous ses abonnés indistinctement, même à ceux de TROIS MOIS, leur offre à des conditions incroyables de bon marché **cette grande Prime exceptionnelle :**

L'HISTOIRE DES DEUX RESTAURATIONS

par A. DE VAULABELLE

huit volumes in-8°,

sera adressée également *franco* contre l'envoi de

25 FRANCS

Pris dans nos bureaux, ce dernier ouvrage sera donné pour

20 FRANCS

Nota. — Les abonnés d'un an qui auront pris une des primes gratuites pourront, en sus, contre l'envoi des sommes ci-dessus indiquées recevra ces deux primes exceptionnelles.

QUARANTIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 c. LUNDI 30 JANVIER 1871

ABONNEMENS
PARIS
Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —
Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

ABONNEMENS
DÉPARTEMENS
Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —
L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité.
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, W. C.
London.

LE CHARIVARI

LA SEMAINE DE LA BOURSE

Du boulevard des Italiens.
Dimanche 29 janvier 1871.

Monsieur le rédacteur,

Le sacrifice est consommé.

Paris, après quatre mois et demi de souffrances dont ce n'est pas à lui de parler, mais dont l'histoire rendra le témoignage, cède devant la famine.

J'ai entendu reprocher à la bourse d'avoir monté dans ces douloureuses circonstances. Le reproche n'est pas fondé. L'attitude de la bourse pendant le siège a suffisamment démontré qu'on y ressent aussi vivement qu'ailleurs les malheurs de la patrie, mais il ne faut pas demander aux capitaux les mêmes sentimens qu'aux hommes. Le capital est un élément qui se fait à lui-même sa place et qui se porte de son propre poids sur le terrain où il peut le mieux se développer. Une pente irrésistible a donc poussé le capital vers les valeurs qui ont été le plus dépréciées depuis la guerre. La rente, les chemins de fer, les institutions de crédit valent aujourd'hui plus cher qu'hier. L'empressement des capitaux ne fait que constater une chose évidente.

La hausse a été générale quoiqu'il n'y ait pas d'illusion à se faire sur les sacrifices que va nous coûter la paix; aussi la rente n'a pas été trop enlevée. Le mouvement de hausse a favorisé plus largemet certaines autres valeurs parmi lesquelles il faut placer en première ligne le 5 0[0 italien. Le voilà au-dessus de 56. Quelques personnes bien informées affirment que le coupon de janvier sera très prochainement payé chez MM. de Rothschild. Ces honorables banquiers, frappés de la position des porteurs d'emprunt italien bloqués dans Paris, auraient demandé au gouvernement italien et obtenu l'autorisation de payer ce coupon sans attendre le rétablissement des communications pour en recevoir les fonds. Ce serait là une nouvelle preuve de philanthropie donnée par la maison Rothschild.

Les Crédit foncier, le Gaz parisien, les Chemins autrichiens, le Mobilier espagnol sont les valeurs qui, après la rente italienne, ont été le plus recherchées et dont les cours ont obtenu la plus grande amélioration. Il est certain que les valeurs étrangères monteront d'autant plus avec les probabilités de paix que les pays d'où elles dérivent n'auront rien eu à souffrir des sacrifices de la guerre. Je signalerai parmi ces valeurs le 3 0/0 extérieur espagnol qui est fort en faveur à Londres à 31, coupon détaché.

La Bourse de Paris en fait fort peu pour le moment, et bien des gens de ma connaissance qui voudraient en acheter sont obligés de s'en priver, vu l'absence complète des titres. Cette valeur, dont les cours sont fort bas, est appelée à une forte hausse quand les transactions reprendront leur activité.

Un dernier mot sur la rente française. Elle est restée hier à 52 40. Les acheteurs de notre fond d'Etat n'ont pas montré, comme vous le voyez, un bien grand élan. La liquidation financière de la guerre sera rude, et cette pensée les retient. Supposons la paix faite, que vaudra notre rente? Il me semble qu'avec les emprunts que l'Etat sera obligé de contracter, il y aurait témérité à s'imaginer que la rente puisse faire autre chose qu'osciller entre 52 et 54. Tout dépendra du reste du vote de l'Assemblée qui va bientôt se réunir. Jamais réunion délibérante n'aura eu à parer aux difficultés peut d'une crise plus vaste et plus compliquée. L'Assemblée singulièrement accroître ou diminuer ces difficultés. Espérons qu'elle sera à la hauteur de son rôle et qu'elle ne perdra pas son temps en vaines récriminations et en tentatives stériles pour reconstituer un passé impossible.

Quant à la France, si elle a de grands défauts, elle a aussi de grandes vertus qui lui ont permis et qui lui permettront encore de se tirer de périls sous lesquels

d'autres peuples auraient succombé. La bourse sait un peu l'histoire, et voilà pourquoi elle croit à la fortune de la France.

Agréez, etc.

CASTORINE.

Pour copie conforme :

Zabban.

ALEA JACTA EST!

La convention signée à Versailles est conforme aux indications que nous avait fait pressentir *le Journal officiel*.

Deux articles seulement nous rappellent ce dont nous n'avions jamais douté pour notre part, que les Prussiens pratiquent la gloire en gens d'affaires, et que M. de Bismark serait en état d'écrire un joli livre sous le titre de : *L'art de cueillir des lauriers et de s'en faire plusieurs milliards de rentes.*

Pour commencer nous paierons deux cents millions et toutes nos valeurs publiques serviront de gages au recouvrement des contributions de guerre.

Sauvons la caisse !...

Mais il serait trop douloureux de nous apesantir sur cet armistice que la famine nous a fait signer le poing sur la gorge. Encore une fois, ne regardons plus le passé, regardons l'avenir.

Dès demain commence la période électorale. A la besogne !

On peut dire que la boutade qui échappait jadis à la plume satirique de Rochefort est devenue une navrante réalité.

Article unique. — Il n'y a plus rien !

Mais tout peut se reconstruire et tout se reconstruira, nous en avons la ferme espérance. Pour cette reconstruction, les journaux seront les ouvriers de la première heure, comme ils ont été les ouvriers de la dernière quand il s'est agi de combattre pour la défense nationale.

Aussi, quoique la convention soit muette à cet égard, il nous est impossible d'admettre que la libre circulation de tous les organes de l'opinion publique continuera à être interdite.

Notre ennemi qui se targue (c'est dans la convention) *de donner toutes les facilités pour l'élection*, n'aura pas l'escobarderie, nous voulons le croire, de dire à la France : Marchez ! en commençant par lui crever les yeux.

Pierre Véron.

On annonce qu'une des prochaines livraisons des *Papiers des Tuileries* donnera le chiffre exact de ce qu'a coûté *le Peuple français* du temps que sous M. Duvernois il était journal entretenu de Napoléon dernier.

On parle de *quatorze millions de francs*.

Vu la prose qui sortait de cette officine, c'est ce qu'on peut appeler un joli cas de tromperie sur la qualité de la chose vendue.

Le même *Peuple français* (nouvelle incarnation) dit que le mot *capitulation* s'est arrêté dans le gosier du gouvernement et l'étrangle.

Il est vrai que l'empire n'avait pas de ces répugnances-là. Quand il s'agissait de honte, il avalait tout sans broncher.

Même source.

M. Vitu prétend que la République a manqué de respect aux populations des campagnes.

Le bonapartisme, lui, ne leur manquait pas de respect, il les escroquait en pratiquant l'opération du suffrage à la tire.

Champs ruinés, maisons détruites, moissons brûlées, fils tués, voilà ce que le fétichisme napoléonien aura valu aux paysans.

Chaque *oui* a été un « bon à égorger » pour un soldat français.

Qu'on n'espère plus, après tout cela, donner le change aux électeurs campagnards.

La crosse du fusil prussien, que sur la moitié de notre territoire il se sent derrière les reins, sera là le jour du vote pour lui rappeler la haine que, sous peine de lâcheté, il doit aux Bonapartes passés, présens ou futurs.

ÉCHOS.

Sous la rubrique si frappante :

RATIONNEMENT,

un docteur que je ne nommerai pas — parce qu'il n'a pas l'air d'aimer la réclame — annonce partout aux Parisiens que de son chef il les rationne au chiffre fatidique de deux chemises... fabriquées avec sa flanelle *inéluctible et inaltérable*.

Trois chemises de flanelle inéluctible, trois, pas une de plus ! L'excellent homme ! N'allez pas lui en demander une quatrième ; vous lui feriez mal en l'obligeant à vous refuser. Surtout n'insistez pas ; vous le mettriez en colère. Plutôt que de vous laisser emporter la quatrième, il se ferait lui-même couper en quatre.

L'autre jour un de nos amis, quoique peu sensible aux idées de rationnement du docteur, franchit le seuil de sa boutique :

— Ce sont des chemises que vous voulez, fait en souriant l'inventeur de la flanelle inéluctible. Vous savez, monsieur, pas plus de trois. Impossible de vous en donner davantage.

— Pardon, interrompit tranquillement notre ami, je n'en veux qu'une.

***

Lugete, veneres. Le Napoléon de Courbevoie a vécu.

On l'a envoyé à la fonte, nous apprend *le Peuple français*, afin qu'en aucun cas les Prussiens ne puissent mettre la main sur l'image du grand homme.

Le Peuple français supposerait-il que les Prussiens n'ont pas assez du neveu ? C'est bien invraisemblable !

Tout au plus pouvaient-ils désirer voir cette curiosité... un Bonaparte en bronze !

Paul Parfait.

Le rêve de la nouvelle Marguerite.

CHRONIQUE DU JOUR

On comprend aisément que je n'aie pas l'humeur plaisante.

La France a atteint enfin les profondeurs de l'abîme où l'ont jetée vingt ans de régime impérial. Après s'être retenu vainement à toutes les racines qui bordaient la pente, elle a roulé au fond du gouffre. Ce n'est point ici le lieu de discuter si elle aurait pu mieux faire. Qu'au moins cette suprême chute soit une leçon pour l'avenir.

Citoyens, souvenez-vous.

—

Quand je dis : Souvenons-nous, je n'entends pas seulement : Souvenez-vous des Prussiens et de leur féroce invasion, j'entends surtout : souvenons-nous de nos propres fautes et de nos propres hommes.

Souvenons-nous, et que de notre désespoir sorte une immense confiance.

Je ne suis pas de ceux qui disent : *Finis Franciæ*. La France est une seconde Pologne. Il ne reste plus aux républicains honnêtes d'autre ressource que de passer à l'étranger.

Nous, restons ici; restons-y, dussions-nous souffrir davantage. Tant que subsistera un noyau de gens de cœur et de courage, tout ne sera pas dit pour notre pays. Douze pêcheurs ont régénéré le monde. Ne fussions-nous que douze, nous le régénérerons, ô patrie!

—

Certains journaux réactionnaires hurlent après Gambetta. Selon eux c'est la République qui a perdu la République. O sainte tartuferie des hommes d'ordre!

Il paraît que les mobiles de l'Hérault ont pris la fuite.

— Ce n'est pas étonnant, disent ces messieurs : Gambetta leur avait enlevé leurs officiers. Or, ils avaient juré de ne plus se battre, ils ont tenu parole.

Comment donc! voilà sans nul doute qui est fort honorable. Est-ce qu'on ne pourrait pas rétablir des titres de noblesse pour ces gentilshommes qui ont trahi la France?

—

Une question grave pour certaines gens, c'est à savoir si l'Ambigu continuera de jouer le *Forgeron de Châteaudun*.

Entre nous soit dit, l'Ambigu avait préparé une demi-douzaine de drames dans le même genre. Je vous confie qu'il y avait *l'Ébéniste de Strasbourg*, *le Serrurier de Metz*, *le Tapissier d'Orléans*, *le Charron d'Amiens*. On disposait *le Pâtissier de Phalsbourg*. C'est toute une collection d'ours qui vont rester sur les bras de mon pauvre ami Dumaine.

Chose curieuse dans la situation où je me trouve, je ne saurais compatir à sa douleur.

—

Nous l'avons échappé belle.

M. Jules Ferry venait de prendre un arrêté ordonnant des perquisitions dans le domicile des artistes exposés au Salon de 1869.

Il espérait, dit-on, suppléer quelques jours au manque de pain, en livrant à la consommation la quantité de *croûtes* qui ne manqueraient pas d'être recueillies.

—

Un cri du cœur.

— Prenez garde, disais-je à une dame, vous prétendez que vous n'avez rien à craindre, mais les Prussiens passent pour adorer les pendules. En voici une magnifique et qu'ils vous enlèveront, si vous n'y songez.

— O mon dieu! s'écria-t-elle, et moi qui viens de la faire arranger par l'horloger!

—

— On dit que l'homme de Sedan a la colique.
— Quel malheur!
— Comment cela?
— Oui... pour la colique.

Henry Maret.

Le Gérant, ALTAROCHE.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

PRIMES DU *CHARIVARI*

Tout abonné d'UN AN — dont l'abonnement aura été fait *en une seule fois* et *sans intermédiaire* — aura droit de recevoir *franco* et pendant une année

LE PETIT JOURNAL POUR RIRE

PARAISSANT TOUTES LES SEMAINES

huit pages de texte et de dessins comiques, 52 numéros par an.

Dans chaque numéro une caricature de Grévin.

Ceux qui le préfèreront pourront recevoir, comme précédemment,

LA TOILETTE DE PARIS

JOURNAL DE MODES

Paraissant deux fois par mois, avec une Gravure de modes coloriée dans chaque numéro, donnant par conséquent 24 livraisons par an, avec autant de planches; Nouvelles ou Romans dans le texte. — Quatre de ces numéros contiennent, en outre, de nombreux patrons.

LIVRES ET ALBUMS

Les abonnés d'UN AN qui aimeront mieux une prime de librairie pourront choisir un ouvrage ci-dessous : 1° **Histoire de Paris**, par M. TH. LAVALLÉE, superbe volume grand in-8° illustré de 107 vues; 2° **Gulliver**, édition magnifique avec 400 dessins de GRANVILLE; 3° **Voyages dans l'Inde du prince Soltykoff**, grand in-8°, 38 belles planches à deux teintes; 4° **Paul et Virginie**, beau volume in-8° illustré par BERTALL; 5° **La Chine ouverte**, ouvrage du plus haut intérêt, 250 dessins variés; 6° Un de ces quatre albums comiques : **Cryptogame**, **le Docteur Faustus**, par Topfer; **la Chicane et l'Amour**, **Aimez-vous rire?** par Damourette, Talin, Quillenbois, etc., etc.

N. B. — Les primes ci-dessus, sauf le **Petit Journal pour rire** et la **Toilette de Paris**, qui seront expédiés *franco*, comme il a été dit, devront toutes être retirées directement dans nos bureaux, sans quoi l'Abonné devra joindre à sa demande la somme de **1** fr. **50** c. pour frais de port.

GRANDE PRIME EXCEPTIONNELLE

Le Charivari, désirant en outre faire un splendide cadeau à tous ses abonnés indistinctement, même à ceux de TROIS MOIS, leur offre à des conditions incroyables de bon marché **cette grande Prime exceptionnelle** :

L'HISTOIRE DES DEUX RESTAURATIONS

par A. DE VAULABELLE

huit volumes in-8°,

sera adressée également *franco* contre l'envoi de

25 FRANCS

Pris dans nos bureaux, ce dernier ouvrage sera donné pour

20 FRANCS

Nota. — Les abonnés d'un an qui auront pris une des primes gratuites pourront, en sus, contre l'envoi des sommes ci-dessus indiquées recevra ces deux primes exceptionnelles.

QUARANTIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 c. MARDI 31 JANVIER 1871

ABONNEMENS

PARIS

Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

—

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

—

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

—

ABONNEMENS

DÉPARTEMENS

Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —

L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

—

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité.
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

—

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, W. C.
London.

—

LE CHARIVARI

BULLETIN POLITIQUE

Le calice d'amertume est vidé jusqu'à la lie.

Le drapeau allemand flotte sur nos forts. Mais la vie des nations ne souffre pas de temps d'arrêt.

La France paraît morte. Vive la France! L'Assemblée nationale servira de point de départ à sa renaissance. Car il nous semble impossible d'admettre que le rôle des députés que nous allons nommer se borne à être, comme d'aucuns le voudraient, les syndics de la famille Bonaparte.

Avoir pour mission unique de traiter avec l'ennemi, ce serait dépasser les limites du sacrifice qu'il est permis d'exiger du dévouement humain.

Que du moins ceux qui auront mené à douloureuse fin cette sombre tâche aient la compensation de travailler les premiers à la régénération de la représentation nationale.

Autrement vous exposeriez volontairement ce titre de représentant de la France, décliné par les grands citoyens et escamoté par les ramasseurs de bouts de mandat qui déja sont à l'affût, espérant que la députation tombera jusqu'à eux.

En vérité, ce ne sera pas trop du concours de toutes les hautes intelligences et de tous les nobles cœurs pour nous refaire une patrie.

Que l'Assemblée nationale donc, dès qu'elle aura réglé la question intérieure, s'occupe sans désemparer des questions intérieures.

Le Temps constate avec raison que le scrutin de liste, le seul mode d'élection vraiment pondérateur à notre avis, tend naturellement à substituer l'action des électeurs et par conséquent celle des comités à celle des candidats.

Que les comités agissent sans délai.

Mais où nous nous séparons du *Temps* c'est lorsqu'il ajoute :

« Il ne s'agit pas de délibérer sur la meilleure forme de gouvernement : il s'agit de rendre la paix à la France, et la meilleure paix possible. La République existe, la Prusse la reconnait, puisqu'elle veut traiter avec elle. Elle n'est donc pas en cause, et nous ne comprendrions pas qu'on allât à Bordeaux avec le mandat ou l'arrière-pensée soit de la fonder, soit de la renverser. »

Oui, la République est, mais pour son honneur même, ce n'est pas à l'adhésion de la Prusse qu'elle doit demander son acte de naissance.

C'est au libre consentement de la nation, reconnaissante des efforts qu'elle aura faits pour réparer les désastres et les hontes de l'empire.

Oui, la République est. Mais il n'en est pas moins nécessaire qu'une consécration solennelle lui soit donnée.

Elle est trop sûre que l'avenir lui appartient pour avoir l'air de se prévaloir subrepticement du fait accompli et pour paraître se dérober à un public verdict.

Il ne s'agit pas de la fonder, comme le dit *le Temps* par erreur. Il s'agit de la remettre en possession de ses droits qui lui ont été volés le 2 décembre.

C'est bien le moins qu'on réserve cette généreuse besogne aux mandataires qui auront eu l'affreuse douleur de signer la paix de 1871.

La logique le veut d'ailleurs.

La paix ce sera le total de l'addition impériale.

Ne sera-ce pas le moment de dire :

— Voilà où le pouvoir personnel conduit les peuples. France, reprends à jamais la direction de tes destinées!

Jusqu'ici aucun nom n'a été directement mis en avant.

Déjà cependant de grands courans d'opinion désignent quelques illustrations démocratiques qui sorti-

ront de ce solennel scrutin avec des majorités formidables.

D'abord Victor Hugo et Louis Blanc. Nous avons déjà rendu hommage au désintéressement avec lequel ils se sont tenus à l'écart.

L'heure est venue de payer les dettes que la France a contractées envers ceux qui pendant vingt ans ont rehaussé l'exil et appris à l'étranger à respecter dans la personne des proscrits notre pauvre pays qu'on méprisait tant dans la personne des proscripteurs.

Victor Hugo et Louis Blanc seront les premiers élus de Paris.

Puis Quinet, l'illustre penseur.

Et aussi Gambetta, que tant d'outrages poursuivent, mais qui aura eu l'honneur insigne au milieu d'une crise effroyable de ne jamais désespérer de la République.

Paris nous paraît aussi, dans un autre ordre d'idées, se devoir à lui-même d'élire un des chefs de cette héroïque et admirable marine qui a conquis parmi nous son droit de cité au prix du plus pur de son sang.

Voilà ce que déjà la conscience populaire pressent.

Les listes vont bientôt se préciser, et Paris fera de ses bulletins de vote une suprême protestation en faveur de l'indépendance et de la liberté.

Quant à la province, il parait, hélas ! décidé qu'elle restera condamnée à ne pas communiquer avec sa capitale.

Les journaux notamment sont plus que jamais soumis aux rigueurs du blocus.

Puisse l'initiative départementale suppléer dans la mesure du possible à ces lumières que la Prusse met sous son casque.

La province n'aura certes jamais une plus belle occasion d'affirmer le mouvement en marchant, de prouver la décentralisation en mettant ses vertus civiques au niveau de la terrible responsabilité que les circonstances lui imposent.

Pierre Véron.

Le Constitutionnel n'aime pas à ce qu'on évoque les spectres de son passé.

C'est la seule preuve de goût que nous lui ayons jamais vu donner.

Mais ce passé appartient à l'histoire, et il en portera le poids, quoi qu'il fasse.

C'est non seulement un droit mais un devoir pour quiconque de rappeler à l'opinion publique quels ont été les auteurs de toutes les souffrances de la patrie en deuil.

Les piètres personnalités que *le Constitutionnel* oppose à ces souvenirs importuns ne parviendront pas à donner le change à ses lecteurs (s'il lui en reste).

Ses impuissantes colères d'aujourd'hui ne le soustrairont pas à la responsabilité terrible de ses complicités d'hier.

P. V.

ÉCHOS.

Décidément ils sont complets !

La Situation, journal bonapartiste de Londres, publiait l'autre jour un long article pour prouver que les Prussiens avaient cent fois raison de nous bombarder, de nous écraser, de nous égorger.

Les Français, d'après *la Situation*, en auraient fait bien d'autres à leur place.

Oui, les Français... des Tuileries.

⁂

Pauvres départemens !

L'Univers annonce ce matin que durant tout le siège il a paru une seconde édition de ses folies à Nantes.

L'Univers devrait adopter cette épigraphe :

« Quand on prend du poison, on n'en saurait trop prendre. »

Pauvres départemens !

⁂

M. Cernuschi vient d'introduire une demande à l'effet d'être naturalisé Français.

Voilà qui honore et M. Cernuschi et la France.

⁂

Un *erratum :*

A propos du *Peuple français*, de M. Duvernois, *le Charivari* constatait hier qu'il avait coûté à la caisse impériale, c'est-à-dire aux contribuables la bagatelle de *quatorze cent mille francs*.

Les compositeurs, ayant vu un zéro de trop, ont imprimé *quatorze millions*.

Holà !... c'est déjà avoir bien assez cher payé la politique dont Sedan fut le produit net.

Argus.

CHRONIQUE DU JOUR

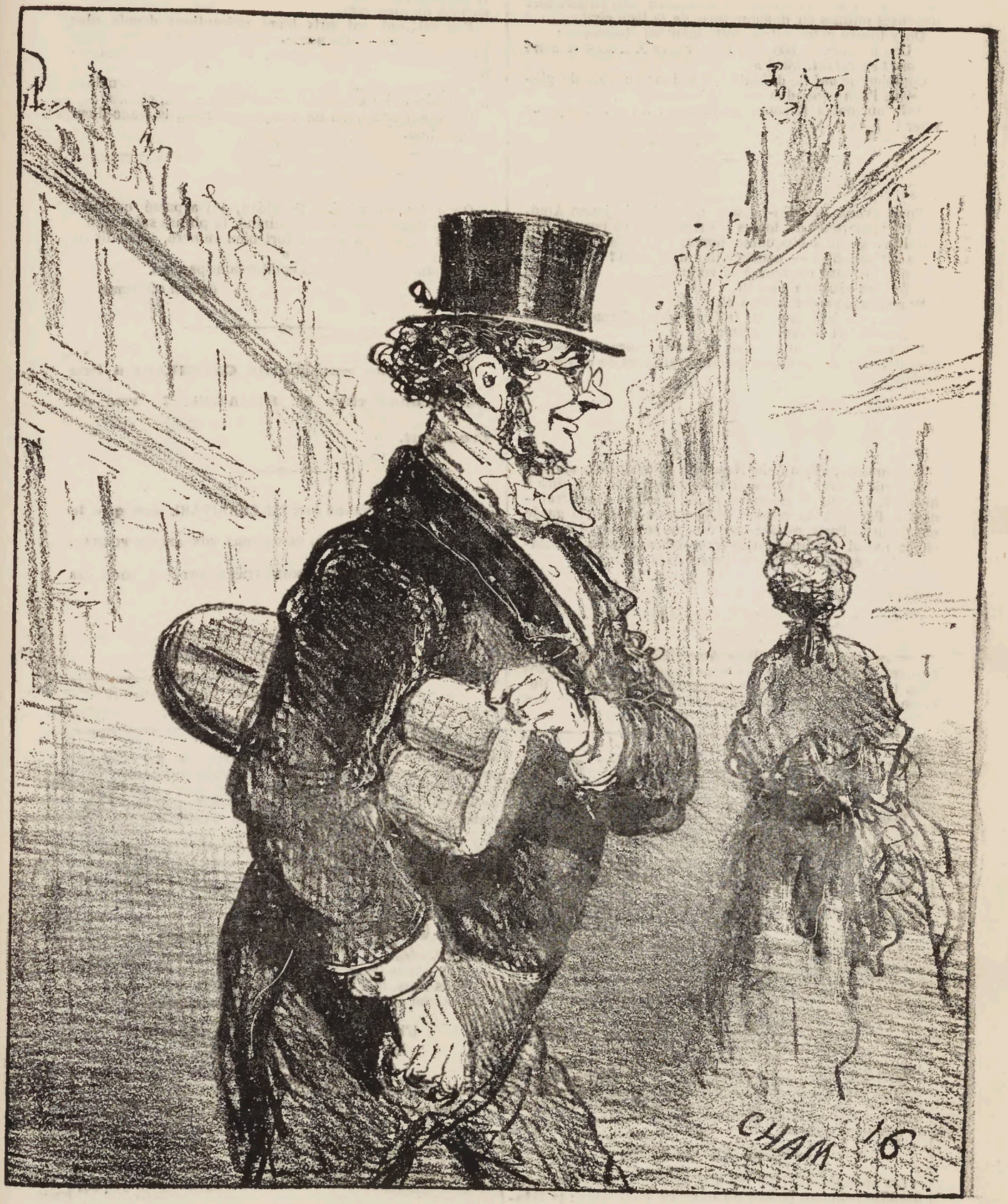
Il est écrit que *l'Univers* nous fera rire jusqu'au bout.

Voici dans sa forme même la note que le pieux journal insère et qui lui est envoyée par un garde du 18e bataillon :

« Mercredi soir, au moment où le 18e bataillon de marche arrivait à Courbevoie, à la descente du pont, pour gagner la rue de Paris, nous vîmes un ecclésiastique « *entrouvrant un rideau au troisième étage d'une maison qui a vue sur le pont, donner* sa bénédiction à ces hommes *qu'il ne connaissait pas*, à ses frères en Jésus-Christ, et cet acte a émotionné très vivement la plus grande partie des gardes nationaux témoins *de cet acte instantané*, et ils en sont reconnaissans au pieux et vénérable ecclésiastique. »

N'est-ce pas absolument irresistible ?

La vingt-et-unième livraison des *Papiers et correspon-*



RATIONNEMENT DU PAIN

Un monsieur allant dîner en ville.

dances saisis aux Tuileries est consacrée tout entière aux dépenses intimes en quelque sorte de la liste civile.

On y trouve entre autres cette mention etonnante :

« Une pension de 600 fr. à Mme veuve X .. *dont le mari est mort en votant.* (Sic.) »

Combien de *oui* le défunt était-il donc en train de glisser dans l'urne quand la mort est venue ?

Mais au moins le pauvre homme a-t-il eu le temps de voter ?

—

Nous avons de très-bonnes nouvelles du jeune Amédée Ier, monarque de toutes les Espagnes. Le jeune sire a réduit sa garde à cinquante hommes. Il n'a que quatre plats sur sa table ! — pain et vin à discrétion ?

Il n'a que deux chevaux à sa voiture !!

Il fait des visites à pied !!!

Et se couche à dix heures !!!!

Madrid, s'il faut en croire *le Times* bien informé, est dans l'étonnement et le ravissement.

Il y a de quoi... Je ne sais à quelle heure se couchait Isabelle, mais il est certain qu'elle avait plus de cinquante hommes pour sa garde.

—

O mon dieu, le plan de Napoléon III était bien simple.

— Vous désirez l'Alsace et la Lorraine, a-t-il fait dire à Bismark. Je vous les donne et je me fais fort de contraindre la France à la cession. Débarrassez-moi de la garde nationale de Paris, rendez-moi cent mille hommes à mon choix parmi les prisonniers français internés en Allemagne, et je réponds de la soumission de la France.

—

Les candidats à la future Assemblée constituante ne perdent pas leur temps. Des comités sont déjà organisés dans tous les quartiers de Paris et fonctionnent, M. Dufaure en est. M. Cochin en est. Toute la vieille queue des vieux partis en est. Si le rire était encore de saison, nous aurions de quoi rire.

J'en sais qui ont pris leurs précautions depuis plus longtemps encore. Un homme de lettres très connu, célèbre, écrivait à Etienne Arago, la veille de l'investissement :

« *Obligé de quitter Paris* pour aller préparer en province mon élection a l'Assemblée constituante, etc., etc... »

Nous le nommerons en temps opportun, le franc-fileur en question.

—

On prête au général Sheridan, qui a passé quelques mois au quartier-général allemand, la phrase suivante :

« Les Allemands savent fort bien vaincre, mais ils ne savent pas faire la guerre. »

Si profond, que nous ne comprenons pas. »

Gabriel Guillemot.

La vente au numéro du CHARIVARI a lieu maintenant chez M. STRAUSS, 7, rue du Croissant.

IL EST BIEN ENTENDU QUE LE CHARIVARI, **dès que le siège sera terminé,** REPRENDRA SON ANCIEN FORMAT, AUQUEL IL N'A RENONCÉ MOMENTANÉMENT QUE POUR CAS DE FORCE MAJEURE.

Le Gérant, ALTAROCHE.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

PRIMES DU *CHARIVARI*

Tout abonné d'UN AN — dont l'abonnement aura été fait *en une seule fois* et *sans intermédiaire* — aura droit de recevoir *franco* et pendant une année

LE PETIT JOURNAL POUR RIRE

PARAISSANT TOUTES LES SEMAINES

huit pages de texte et de dessins comiques, 52 numéros par an.

Dans chaque numéro une caricature de Grévin.

Ceux qui le préfèreront pourront recevoir, comme précédemment,

LA TOILETTE DE PARIS

JOURNAL DE MODES

Paraissant deux fois par mois, avec une Gravure de modes coloriée dans chaque numéro, donnant par conséquent 24 livraisons par an, avec autant de planches; Nouvelles ou Romans dans le texte. — Quatre de ces numéros contiennent, en outre, de nombreux patrons.

LIVRES ET ALBUMS

Les abonnés d'UN AN qui aimeront mieux une prime de librairie pourront choisir un ouvrage ci-dessous : 1° **Histoire de Paris**, par M. TH. LAVALLÉE, superbe volume grand in-8° illustré de 107 vues; 2° **Gulliver**, édition magnifique avec 400 dessins de GRANVILLE ; 3° **Voyages dans l'Inde du prince Soltykoff**, grand in-8°, 38 belles planches à deux teintes ; 4° **Paul et Virginie**, beau volume in-8° illustré par BERTALL ; 5° **La Chine ouverte**, ouvrage du plus haut intérêt, 250 dessins variés; 6° Un de ces quatre albums comiques : M. **Cryptogame, le Docteur Faustus**, par Topfer; **la Chicane et l'Amour, Aimez-vous rire ?** par Damourette, Talin, Quillenbois, etc., etc.

N. B. — Les primes ci-dessus, sauf le **Petit Journal pour rire** et la **Toilette de Paris**, qui seront expédiés *franco*, comme il a été dit, devront toutes être retirées directement dans nos bureaux, sans quoi l'Abonné devra joindre à sa demande la somme de **1 fr. 50 c.** pour frais de port.

GRANDE PRIME EXCEPTIONNELLE

Le Charivari, désirant en outre faire un splendide cadeau à tous ses abonnés indistinctement, même à ceux de TROIS MOIS, leur offre à des conditions incroyables de bon marché **cette grande Prime exceptionnelle :**

L'HISTOIRE DES DEUX RESTAURATIONS

par A. DE VAULABELLE

huit volumes in-8°,

sera adressée également *franco* contre l'envoi de

25 FRANCS

Pris dans nos bureaux, ce dernier ouvrage sera donné pour

20 FRANCS

Nota. — Les abonnés d'un an qui auront pris une des primes gratuites pourront, en sus, contre l'envoi des sommes ci-dessus indiquées recevra ces deux primes exceptionnelles.

QUARANTIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 c. MERCREDI 1er FÉVRIER 1871

ABONNEMENS

PARIS

Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

ABONNEMENS

DÉPARTEMENS

Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —

L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
l'ermage exclusif de la Publicité.
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, W. C.
London.

LE CHARIVARI

BULLETIN POLITIQUE

Les difficultés de la situation complexe dans laquelle nous nous trouvons se révèlent par la lenteur même que la presse apporte à la formation des listes de candidats pour la future Assemblée. Et pourtant quatre jours seulement nous restent.

Dans un espace de temps aussi court, il faut parvenir à répandre dans le public les noms qui doivent sortir du scrutin.

Heureux symptôme! Jusqu'à présent personne n'ose se présenter comme candidat de la réaction. Nous assistons à une seconde édition de la grande comédie de 1848... Tous républicains!

Ceux-là mêmes qui font des réserves monarchiques s'empressent d'ajouter qu'ils sont prêts à accepter la République.

Que le pays se souvienne, le passé est là pour nous mettre en garde contre le présent. On sait comment s'y prirent les comploteurs de la rue de Poitiers pour escamoter la République.

Il y en a du reste qui n'y mettent pas tant de précautions. *La Gazette de France* notamment démasque trop tôt ses batteries :

« Tout au plus, insinue-t-elle, pourra-t-on dire que la prochaine Assemblée représentera fidèlement les sentimens de l'opinion publique sur la question de paix ou de guerre, parce que ces sentimens-là elle les respirera avec l'air ambiant. »

Quant à la forme du gouvernement, prévoyant, ce qui n'est pas difficile, que le droit divin est sûr d'arriver beau dernier, *la Gazette de France* a l'imprudence de nous prévenir qu'elle continuera, quoi qu'il arrive, à protester dans le désert en faveur de l'héritier de Charles X.

Suivant elle, il est impossible que les électeurs donnent le mandat constituant à l'Assemblée de Bordeaux.

Si elle le prenait (c'est *la Gazette* qui parle) sans l'avoir reçu, elle commettrait une usurpation. Le gouvernement qu'elle instituerait serait sans force, sans prestige, sans dignité. Devant lui aucun parti ne désarmerait, parce qu'il ne sortirait pas d'une manifestation libre, sincère, éclatante du pays, mais d'un escamotage.

Rien ne saurait nous être plus agréable que les appréhensions si peu déguisées du journal légitimiste.

Ils sentent donc que la République est dans l'air qu'ils en ont déjà peur.

Tant mieux.

Ce qui n'est pas moins significatif, ce qui atteste qu'au moins nous aurons gagné à nos désastres d'être à jamais délivrés du fléau bonapartiste, c'est l'unanimité avec laquelle le nom de Victor Hugo est mis en avant. Les journaux mêmes dont l'officiosité n'avait pas assez d'injures pour la poésie vengeresse des *Châtimens*, mettent aujourd'hui le grand poète en tête de leur liste.

Comme il faut que l'empire soit définitivement perdu!

Nous avons dit hier que Paris croirait probablement de son devoir de payer sa dette de grautude envers ceux qui n'ont pas désespéré de la patrie et qui ont tenu haut et ferme le drapeau mutilé de la France.

Ce mouvement s'accentue. La marine, l'armée, la garde mobile et la garde nationale auront chacune au moins un représentant parmi les élus de la capitale.

L'amiral Saisset et le colonel Langlois réuniront un chiffre considérable de suffrages.

Pour témoigner à la province l'admiration que nous ont inspirée ses efforts héroïques quoique impuissans,

nous nommerons à la quasi-unanimité le général Chanzy, une des espérances de notre régénération militaire.

Dorian, qui a tant fait pour la défense de Paris, sera adopté à coup sûr, lui aussi, par la cité parisienne.

Tels sont jusqu'ici les noms qui planent portés par une sympathie universelle.

Encore une fois les conditions électorales sont absolument changées par la loi nouvelle. L'initiative personnelle des candidats devient nulle. La vanité aura beau dire : Prenez mon ours, elle n'a plus aucune chance d'être entendue. Le suffrage universel va faire ses affaires lui-même. Qu'il les fasse bien en les faisant vite. Avant tout, qu'il écarte impitoyablement quiconque a voté cette guerre abominable pour obéir à ce gouvernement impie par qui la France a été livrée.

On ne prend pas les assassins pour garde-malades de la victime.

Pierre Véron.

Une erreur regrettable s'est glissée dans notre Chronique de lundi.

Nous avons attribué aux mobiles de l'Hérault un acte d'insubordination que signalait la dépêche de Chanzy, et qui était relatif aux mobilisés de la Mayenne.

Il est évident que les mobiles de l'Hérault qui faisaient leur devoir aux portes de Paris ne pouvaient en même temps faire partie de l'armée de Chanzy.

On sait d'ailleurs que les mobiles de l'Hérault ont montré en toute occasion autant de courage que de loyauté.

Henry Maret.

Un acte que nous avons plaisir à relever au milieu des circonstances pénibles qui nous frappent, est la demande de naturalisation faite, au lendemain même de l'armistice, par un Italien bien connu pour l'intérêt qu'il n'a cessé de témoigner à la cause démocratique, M. Cernuschi.

M. Cernuschi, auquel sa nationalité n'imposait par elle-même à Paris aucun devoir, est de ceux qui, depuis quatre mois, s'y sont le plus chaleureusement dévoués au service de tous.

Nous voyant victorieux, il n'eût rien eu de plus pressé sans doute que de s'effacer discrètement ; vaincus, il nous tend sa main ouverte, demandant : Me voulez-vous des vôtres ?. »

Cette démarche sympathique n'honore pas moins ceux auxquels elle s'adresse que celui qui en prend la chevaleresque initiative.

Qu'elle soit un frappant exemple à ces égarés d'entre nous qui, dans la première heure d'un abattement aveugle, ont pu rêver l'exil et jusqu'à la renonciation au titre de Français, comme si la patrie saignante et déchirée ne nous devait pas être encore cent fois plus chère !

Il y croit, lui, à l'avenir de notre France, à sa rénovation par le travail, l'étranger qui, au couronnement même de nos désastres, réclame le touchant honneur de prendre place dans nos rangs. Qu'il y soit le bienvenu, ce contempteur du fait accompli ! Il nous semble saluer en lui l'expression dominante des sentimens de l'étranger qui, peu soucieux de chanter « Gloire au vainqueur ! » aime mieux dire : « Amitié au vaincu ! »

Une remarque curieuse du *Rappel :*

« Les villes ont-elles aussi leurs fatalités ? La douloureuse paix à laquelle il va falloir sans doute se résigner sera conclue à Bordeaux, et c'est à Bordeaux que le misérable fou qui a précipité la France dans cette guerre funeste a prononcé la fameuse parole : « L'empire, c'est la paix. »

» La paix, en effet... la paix de Bordeaux ! »

LE CITOYEN GLOUTON

M. Glouton est un des remarquables caractères de notre époque. Il restera comme le type le plus curieux du siège de Paris.

C'est seulement dans les limites de cet épisode que nous voulons l'étudier.

M. Glouton juge tout au point de vue alimentaire. L'action pour lui c'est la déglutition, et le résultat c'est la digestion.

Dès les premiers bruits de guerre M. Glouton a poussé le cri *aux armes!* en faisant chorus avec M. Emile Ollivier. En cette mémorable circonstance M. Glouton s'est manifesté, pour la première fois de sa vie, avec un abdomen léger.

La bonne choucroûte, l'excellent jambon de Mayence, le kirschwasser de la Forêt-Noire et la suave bière de Bavière n'étaient pas étrangers aux velléités belliqueuses de M. Glouton.

Le Rhin se présentait à son imagination non sous la forme de riches provinces, mais avec l'apparence de ces bouteilles sans cou que vous connaissez. *Conquérir la rive du Rhin* était un patois militaire qui se traduisait pour lui en *s'annexer le vin du Rhin.*

Lorsque nos espérances furent trompées et que les armées ennemies marchèrent sur la capitale, M. Glouton jeta les hauts cris à la seule pensée de se défendre. Les horreurs culinaires d'un siège, les privations de beurre frais, d'huitres et de fromage, le rationnement, la disette peut-être, tout le faisait voter pour une capitulation immédiate. L'idée du pays libre était primée chez lui par celle du ventre libre.

Il fallut pourtant s'accommoder avec les circonstances, et M. Glouton finit par s'entourer d'un bon stock de viandes de conserve et de légumes secs, flanqué d'une forte réserve de bois, de charbon, de beurre, de graisse et de gruyère. Du reste, pas d'avant-postes comme garde mobile, ni de remparts comme garde nationale, ni de boucheries comme garde civique. En fait de garde, M. Glouton ne connait que le garde-manger.

Pauvre France !... le tronc est foudroyé, mais les racines tiennent bon !

A ce moment, M. Glouton est devenu partisan de la résistance outrée. Le *statu quo* avec la perspective d'un ravitaillement lui semblait préférable aux hasards d'une capitulation qui aurait livré ses provisions au pillage prussien.

Mais quand la durée inattendue du siège a fini par épuiser les amoncèlemens de M. Glouton, le digne homme a brûlé un cierge en l'honneur de sainte Reddition. Il aurait béni Bourbaki débloquant Paris, mais Bourbaki cerné lui convenait mieux que Bourbaki se maintenant intact sans offensive, car il préférait à l'attente un dénouement même malheureux. Plus encore que lorsqu'on attend sa belle, lorsqu'on attend un gigot l'attente est bien cruelle!

Mais que le gouvernement hâte le ravitaillement le plus possible, sinon M. Glouton est capable de manifester contre l'armistice.

Hélas! M. Glouton a une nombreuse famille en France. Elle se compose de tous les gens de qui l'on peut dire : « Ce n'est pas une conscience, c'est un estomac. »

Paul Girard.

CHRONIQUE DU JOUR

Rousseau a parlé de l'esprit de l'escalier, ce qui veut dire repartie boiteuse, saillie qui retarde ; eh bien, il y a aussi le *courage de l'escalier*. Vous devinez facilement en quoi il consiste : se rebiffer et grincer des dents quand l'agresseur s'est éloigné, jurer sang et tonnerre et montrer le poing au portier en passant devant sa loge, après avoir dégringolé quatre ou cinq étages par suite de l'impulsion donnée plus haut par un moteur un peu brutal.

Certes, nous rendons hommage à la douleur patriotique de ceux qui, après avoir vaillamment combattu, ne peuvent retenir leurs généreuses protestations. Mais tout autre est le *courage de l'escalier* qui sévit sur certaines personnes depuis la signature de l'armistice. Tel individu qui s'était rendu justice en ne se trouvant pas assez d'énergie pour faire la queue aux vieilles femmes à la porte des boucheries, proteste aujourd'hui avec fureur contre la paix.

— C'est une infamie ! une honte ! On livre Paris!

— On subit une dure nécessité, voilà tout.

— La trouée! Il est encore temps, je demande la trouée !!!

— Vous savez que le pain allait manquer ?

— Tant qu'il reste de la poudre un Français ne meurt jamais de faim.

— Pour montrer votre ardeur vous auriez dû vous y prendre plus tôt. A toutes les sorties qu'on a faites vous vous êtes abstenu soigneusement de prendre part.

— Je m'entraînais, je sondais mes reins! Aujourd'hui je suis prêt.

— Trop tard le tonnerre, beau guerrier! Vous avez mis trop de temps à sonder vos reins. Remisez votre fusil de bois, rengainez votre sabre de ferblanc, endossez une cuirasse de flanelle, et puisque vous n'avez pas su faire la guerre. . fichez-nous la paix!

—

On trouve aussi d'aimables farceurs qui prennent des airs triomphans pour reprocher au gouvernement de la défense nationale de n'avoir pas traité plus tôt. Ils impriment des choses dans le goût de celles-ci :

« Puisque vous deviez arriver à cette capitulation conditionnelle, vous êtes de grands coupables de n'avoir pas mis les pouces lors de la première proposition d'armistice. »

Après avoir lu cela, on se demande si ce n'est pas encore plus bête que honteux.

Ainsi, voilà un commandant de place que l'ennemi somme de se rendre le premier jour de l'investissement. On lui fera de bonnes conditions s'il livre la ville sans coup ferir.

Que décide le malheureux? Au lieu de profiter de la mansuétude de l'assiégeant, il envoie promener le parlementaire et se dispose à rendre feu pour feu à l'ennemi. On le bombarde, on lui tue des hommes on démonte ses canons, on incendie les monumens, on fait d'une ville florissante un amas de ruines, et le misérable héros résiste toujours!

Enfin, à bout de munitions et de vivres, sans poudre et sans pain, le commandant se résigne à capituler, et, nécessairement, les conditions qu'il obtient sont plus mauvaises que celles imposées au début du siège.

Et de dire : « A quoi a servi sa résistance? C'était bien la peine de tout sacrifier pour en arriver là ! »

Et une foule d'autres lâchetés semblables.

Nous prétendons, nous, que rien ne se perd dans l'héroïsme d'un peuple. Paris, Strasbourg, Châteaudun ont semé pour l'avenir. Et nous mettons dans le même panier les gens qui veulent se battre après coup et ceux qui sont d'avis de se jeter à plat-ventre au premier *Psitt! psitt!* de l'ennemi.

—

A la bonne heure! parlez-moi de la belle résistance qu'ont faite les marchands de Paris. Ils ne se sont rendus que le couteau du ravitaillement sur la gorge. Tant qu'ils ont pu, ils nous ont affamés, rançonnés. Malheureusement les provisions menacent de déborder sur la ville, et l'on est forcé de vider ses caves.

Quel spectacle consolant offrait la halle dimanche dernier! On y trouvait de tout : volailles, légumes, lapins, poissons! et avec une dégringolade de prix des plus réjouissantes.

Les pommes de terre à trente francs le boisseau n'en valaient plus que dix-huit à sept heures du matin Si cela continue, on les aura pour rien à la fin de la semaine.

Il fallait voir l'air piteux des accapareurs et la physionomie narquoise des chalands.

— Combien votre lapin ?

— Il est superbe. Tâtez plutôt.

— Combien votre lapin ?

— Dame ! vingt... cinq...

— Vingt-cinq sous ? Je prends. . mais vous me donnerez un maniveau de champignons par dessus le marché.

Cette insolence de l'acheteur a déterminé chez le marchand un commencement d'apoplexie qui, nous nous plaisons à l'espérer, suivra heureusement son cours jusqu'au bout.

—

Un mot spartiate dit par un vieux Parisien :

On déplorait devant lui les pertes nombreuses que nous avons subies pendant la guerre.

— Un peuple qui repousse l'invasion, répliqua-t-il fièrement, ne fait pas l'addition de ses morts, il ne compte que ceux de l'ennemi.

—

J'ai entendu le conservateur du cimetière du Sud parler avec douleur des ravages que le bombardement a occasionnés dans sa nécropole.

— Partout des tombes brisées, monsieur, des croix renversées, des caveaux effondrés, partout la destruction venant troubler le repos des morts !

Puis il ajouta en secouant tristement la tête :

— Ah ! le cimetière n'est pas gai aujourd'hui.

Louis Leroy.

La vente au numéro du CHARIVARI a lieu maintenant chez M. STRAUSS, 7, rue du Croissant.

Le Gérant, ALTAROCHE.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

QUARANTIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 c. JEUDI 2 FÉVRIER 1871

ABONNEMENS
PARIS
Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —
Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

ABONNEMENS
DÉPARTEMENS
Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —
L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité.
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, W. C.
London.

LE CHARIVARI

BULLETIN POLITIQUE

L'enfantement électoral continue à être des plus laborieux.

Ce n'est guère que la veille ou l'avant-veille du scrutin que les divers comités, sous-comités et contre-comités seront parvenus à s'entendre, si entente il y a.

Qui donc avait prétendu que la mission de la nouvelle Assemblée étant une mission de deuil serait déclinée par tout le monde?

Jamais, au contraire, on n'avait assisté à un pareil débordement d'ambitions et de compétitions. Les noms qui se mettent en avant défient toute invraisemblance. Si la France n'est pas sauvée, ce ne sera certes pas faute de sauveteurs qui tous, dans leur genre, sont convaincus qu'ils sont des hommes providentiels.

Nous aurions espéré plus de réserve dans les convoitises, afin que le pays eût plus de dignité dans l'infortune.

Heureusement, la France n'est pas solidaire des folies électorales de quelques-uns, et les grotesques de la candidature resteront seuls avec la courte honte que leur infligera un échec ridicule.

Nous sommes convaincu, en effet, que le suffrage universel ne prendra pas même la peine de faire l'aumône d'une voix aux monomanes de personnalité qui surgissent de toutes parts.

Le vote procèdera par groupes puissans, allant droit à son but et comprenant que, pour une tâche aussi énorme, il faut les mains les plus vaillantes et les intelligences les plus élevées.

Cette tâche elle-même semble ne pas être encore nettement définie, et les controverses préalables s'entrecroisent à l'heure suprême où nous sommes.

Louis Blanc, qui s'est imprudemment engagé, s'obstine dans une interprétation que nous croyons périlleuse. Suivant lui, l'Assemblée future n'aurait pas le droit de décider de la forme du gouvernement.

Nous croyons que ce n'est pas pour elle un droit, mais que c'est un devoir.

Comment voudriez-vous, dans des circonstances aussi lamentables, laisser le pays dans l'anarchie? Comment admettez-vous que la France puisse, après la signature de la paix, rester dans une sorte de catalepsie qui ne serait ni la vie ni la mort, jusqu'à ce qu'on ait procédé à de nouvelles élections?

Et qui, s'il vous plait, pendant cet entr'acte, gouvernerait le pays? Ce serait le néant, ce serait le chaos, ce serait l'insondable.

Dès aujourd'hui tout citoyen doit avoir conscience de ces nécessités évidentes. C'est donc à chacun de nous à ne donner sa voix qu'à des hommes qu'il estime assez pour en faire les arbitres de ses destinées nationales.

Il ne saurait y avoir de surprise pour personne.

Mais si nous différons d'avis avec l'illustre écrivain en ce qui concerne la nature même du mandat qui va être donné, c'est sans réserve que nous admirons la page éloquente dans laquelle il repousse avec tout son cœur l'hypothèse d'une défection devant le scrutin.

Quelques-uns ont essayé de soutenir cette théorie anti-française. Quelques-uns ont prétendu que ce serait faire acte de patriotisme que de refuser de siéger à l'Assemblée future. Que ceux-là, dont l'égoïsme s'égare, écoutent le superbe langage que Louis Blanc leur parle :

Qu'ils se disent comme lui que la France en détresse a un droit absolu, un droit indiscutable sur la réputation comme sur la vie de ses enfans; que l'humiliation de tous est au même titre que le péril de tous un malheur dont chacun a à prendre sa part; qu'à côté de la patrie courbée nul ne doit prétendre à se tenir debout; qu'un peuple, après tout, n'est pas déshonoré pour avoir été inférieur à ses ennemis dans

la science du meurtre et les mathématiques du carnage; que les victoires vraiment glorieuses sont celles de la justice ; que le jour n'est pas éloigné où, au tribunal de la raison humaine, la supériorité de la force brutale sera proclamée infâme ; que les évènemens de ce monde ont leurs mystères qui souvent tirent les triomphes du sein de la défaite et la défaite du soin des triomphes ; que l'heure est venue pour nous, Français, d'aimer la France éperdûment, de la servir coûte que coûte, dût l'ardeur à la servir n'être payée que d'ingratitude, et dussent les noms des élus, par une injustice qui n'est point sans exemple, devenir la risée de l'histoire.

Voilà de nobles paroles. Qu'il y a loin de cette résignation patriotique acceptant le sacrifice aux prétentions malsaines des compétiteurs qui cherchent à prendre le corps de la France pour marchepied.

Oui, Louis Blanc a raison. Quiconque comprendrait autrement que comme un mandat d'abnégation absolue le mandat qui va être donné serait ou un niais ou un traître.

Pierre Véron.

LA MORT DE BOURBAKI

Un bruit lugubre s'est répandu depuis hier dans Paris.

Ce bruit parait être douloureusement confirmé.

Bourbaki se serait suicidé.

Si le fait est malheureusement vrai, la France ne saurait trop honorer la mémoire du vaillant qui, après avoir jusqu'ici conservé sa foi militaire, n'a pu survivre au désespoir de la défaite.

Qui sait si Bourbaki n'a pas été poussé à cette extrémité héroïque par un scrupule d'admirable loyauté ?

Qui sait si, ayant été un instant le collaborateur de celui qui livra Metz, il n'a pas craint (bien à tort) qu'on pût suspecter son malheur ?

Dans tous les cas quelle terrible flétrissure pour Bazaine que la fin glorieuse de Bourbaki, semblant lui crier de sa tombe :

Si tu avais été vraiment Français, voilà ce que tu aurais dû faire plutôt que de jeter en proie à l'ennemi une armée tout entière !

Bourbaki mort sera à jamais le spectre de Bazaine vivant.

Paul Girard.

ROUTE DE DAMAS

— Vous ne savez pas?

— Quoi donc ?

— M. Cochin est républicain.

Et ce sont des accès de fou rire que ne peut réprimer la gravité même de la situation actuelle.

Soyons sérieux.

La profession de foi de M. Cochin, que les électeurs de Paris connaissent trop bien, nous reporte à 1848, alors que sept fois au 4 mai le nouveau gouvernement était acclamé par ceux qui devaient le renier sitôt.

Le truc est connu. Quand le public connait un tour, il est impossible que l'escamoteur puisse l'exécuter. Ces alliances hybrides de cléricalisme et de la soi-disant liberté ont été spirituellement définies par quelqu'un qui les a appelées *les faux ménages de la République.*

Ces ménages-là n'engendreront pas.

Personne n'a jamais vu l'enfant d'une carpe et d'un lapin.

E. Villers.

ÉCHOS.

Paris attend avec impatience son ravitaillement.

Pendant ce temps-là plusieurs journaux se complaisent à nous décrire les bombances que les Prussiens font.

Trop bien renseignés, chers confrères !

***

A propos de Prussiens, il paraît que notre pauvre Versailles est à moitié germanisé.

Ce qu'on y rencontre sur les trottoirs de casquettes de loutre et de pipes de faïence est effrayant.

Détail navrant pour des oreilles françaises : on entend dans toutes les rues des marchands crier les légumes en allemand.

Ils crient, hélas ! et c'est nous qu'on écorche.

***

Le premier train de vivres arrivera ce soir par la gare du Nord.

C'est du Nord aujourd'hui que nous vient...

***

Hier ont eu lieu les obsèques du pauvre Seveste.

Jamais la douleur ne fut plus sincère derrière un modeste corbillard.

Seveste laisse un nom dont la France se souviendra. Il était dit que l'art serait frappé sous toutes ses formes dans cette guerre abominable.

***

On asssure que le chargé d'affaires britannique doit venir très prochainement reprendre son poste et prendre, pendant l'absence de lord Lyons, la direction de l'ambassade anglaise.

C'est juste. Il ne tombe plus de bombes. Voilà le moment de venir nous témoigner des sympathies sans danger.

Toute la politique anglaise est là.

***

Anicet Bourgeois est mort en province.

La douleur que lui causaient les désastres de la France a été, dit on, pour beaucoup dans sa fin.

Pauvre Anicet, si habitué qu'il fût aux noires combinaisons, il n'avait pas prévu ce drame-là.

***

Devant une profession de foi passe Gavroche :

— Allons bon ! encore une façon de faire sa trouée.

Argus.

— Mame Putois, j'aurais tout de même jamais cru que vous tueriez votre chien pour nous en faire manger.

— Il a bien fallu... il était enragé !

CHRONIQUE DU JOUR

« *C'est la faute à Rousseau* ! *c'est la faute à Voltaire* ! » disait un vieux refrain, une vieille rengaine de nos aïeux. Aujourd'hui *c'est la faute à Gambetta* !

Lisez le vénérable *Journal des Débats*, *le Français* folâtre, l'immonde *Univers*, partout, comme un mot d'ordre, *c'est la faute à Gambetta* !

Des agissemens de Gambetta en province nous ne connaissons guère encore que le peu qui a pu transpirer à travers de rares gazettes à caution, mais ce que les journaux susdits attaquent en Gambetta, c'est précisément ce que nous louons en lui jusqu'à plus ample informé.

A-t-il été vraiment le révolutionnaire qui fait pâmer d'effroi les radoteurs sus-énoncés?... Alors, *bravo Gambetta*!

—

Il a été souvent question depuis six mois de la charge du soldat en campagne ; nous en avons tant vu depuis six mois défilant sur le boulevard et pliant sous le faix, peut-être sera-t-il intéressant pour nos lecteurs de connaître la charge des soldats romains.

Ils avaient avec eux des vivres pour quinze jours et même pour plus de temps ; des ustensiles, une scie, une corbeille, une bèche, une hache, un crochet avec une courroie de cuir, une chaine, un pot ; ordinairement trois et quatre pieux, quelquefois douze. La totalité de cette charge montait à soixante livres, sans compter leurs armes, qu'ils ne regardaient pas comme un fardeau, mais comme une partie d'eux-mêmes. Avec ce poids ils parcouraient vingt milles en un jour, quelquefois davantage, et ils ne trouvaient pas de telles marches trop pénibles par suite des exercices nombreux qui leur en avait fait prendre l'habitude.

N'y a-t-il pas de cette comparaison quelque enseignement à tirer pour la future organisation et la future éducation de notre milice?

—

En prévision d'un succès de nos armes et d'une issue honorable pour nous de cette guerre si malencontreusement entreprise, tous les théâtres avaient préparé leur pièce militaire de circonstance. Le destin nous étant décidément contraire, il va falloir, hélas! jeter au feu toutes les ébauches de vaudeville héroïque.

J'imagine que Paris ne sera pas d'humeur d'ici à... longtemps à voir se dérouler sur la scène cette actualité navrante.

Phrynichos ayant fait représenter au théâtre d'Athènes la *Prise de Milet*, — quelque temps après la ruine de l'Ionie par les Perses, — toute l'assemblée éclata en sanglots et le poète fut condamné à une amende de mille drachmes pour avoir ravivé ce triste souvenir des malheurs domestiques.

—

Veuillot est furieux contre la disposition du décret gouvernemental qui convoque les électeurs au chef-lieu de canton.

Naturellement il évoque l'intérêt des électeurs, la distance grande en certains endroits, les dépenses onereuses, une journée de fatigue, etc., etc.

Nous connaissons l'antienne.

Le gaillard se garde bien de dire le fond de sa pensée : l'action du curé sur l'électeur diminuée, éteinte.

« Les prêtres, dit Camille Desmoulins, ne se grattent jamais où il leur démange. »

—

Le général Ambert, signalé dans la dernière livraison des *Papiers et correspondances*, proteste contre l'alinéa qui lui est consacré.

Lisez sa protestation. Elle ne dit rien qui infirme l'alinéa en question... Bien au contraire.

—

M. Lanfrey, dont plusieurs journaux viennent de publier une lettre des plus virulentes à l'adresse de Gambetta, est l'écrivain franc-fileur dont je parlais avant-hier, et qui écrivait au maire de Paris la veille de l'investissement : « *Obligé de quitter Paris* pour aller préparer en province mon election à la Constituante. » Etc., etc.

J'avais eu quelques scrupules à le nommer devant son factum contre Gambetta.

Je n'en ai plus, et je le nomme.

Silence aux francs-fileurs !

Gabriel Guillemot.

Le Gérant. ALTAROCHE.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

PRIMES DU *CHARIVARI*

Tout abonné d'UN AN — dont l'abonnement aura été fait *en une seule fois* et *sans intermédiaire* — aura droit de recevoir *franco* et pendant une année

LE PETIT JOURNAL POUR RIRE

PARAISSANT TOUTES LES SEMAINES

huit pages de texte et de dessins comiques, 52 numéros par an.

Dans chaque numéro une caricature de Grévin.

Ceux qui le préfèreront pourront recevoir, comme précédemment,

LA TOILETTE DE PARIS

JOURNAL DE MODES

Paraissant deux fois par mois, avec une Gravure de modes coloriée dans chaque numéro, donnant par conséquent 24 livraisons par an, avec autant de planches ; Nouvelles ou Romans dans le texte. — Quatre de ces numéros contiennent, en outre, de nombreux patrons.

LIVRES ET ALBUMS

Les abonnés d'UN AN qui aimeront mieux une prime de librairie pourront choisir un ouvrage ci-dessous : 1° **Histoire de Paris**, par M. TH. LAVALLÉE, superbe volume grand in-8° illustré de 107 vues ; 2° **Gulliver**, édition magnifique avec 400 dessins de GRANVILLE ; 3° **Voyages dans l'Inde du prince Soltykoff**, grand in-8°, 38 belles planches à deux teintes ; 4° **Paul et Virginie**, beau volume in-8° illustré par BERTALL ; 5° **La Chine ouverte**, ouvrage du plus haut interêt, 250 dessins variés ; 6° Un de ces quatre albums comiques : **M. Cryptogame**, **le Docteur Faustus**, par Topfer ; **la Chicane et l'Amour**, **Aimez-vous rire?** par Damourette, Talin, Quillenbois, etc., etc.

N. B. — Les primes ci-dessus, sauf le **Petit Journal pour rire** et la **Toilette de Paris**, qui seront expédiés *franco*, comme il a été dit, devront toutes être retirées directement dans nos bureaux, sans quoi l'Abonné devra joindre à sa demande la somme de **1** fr. **50** c. pour frais de port.

GRANDE PRIME EXCEPTIONNELLE

Le Charivari, désirant en outre faire un splendide cadeau à tous ses abonnés indistinctement, même à ceux de TROIS MOIS, leur offre à des conditions incroyables de bon marché **cette grande Prime exceptionnelle :**

L'HISTOIRE DES DEUX RESTAURATIONS

par A. DE VAULABELLE

huit volumes in-8°,

sera adressée également *franco* contre l'envoi de

25 FRANCS

Pris dans nos bureaux, ce dernier ouvrage sera donné pour

20 FRANCS

Nota. — Les abonnés d'un an qui auront pris une des primes gratuites pourront, en sus, contre l'envoi des sommes ci-dessus indiquées recevra ces deux primes exceptionnelles.

QUARANTIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 c. SAMEDI 4 FÉVRIER 1871

ABONNEMENS

PARIS

Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

ABONNEMENS

DÉPARTEMENS

Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —

L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité
ADOLPHE ENVIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, W. C.
London.

LE CHARIVARI

BULLETIN POLITIQUE

En présence de la confusion croissante et de l'impossibilité où était le suffrage universel de trouver son chemin au milieu des ténèbres de l'heure actuelle, le gouvernement a pris une sage décision.

Il a ajourné les élections au 8 février.

Hélas! trois jours suffiront-ils pour faire la lumière!

Nous en doutons fort à voir la tournure que prennent les listes électorales.

Quelques listes pourtant commencent à se produire.

Le Journal des Débats, après de longs efforts, n'a pu enfanter que trente-sept noms.

Il y aura peu d'accouchemens demain.

Voilà la politique qui adopte la formule du feuilleton : *La suite au prochain numéro.*

Quoi qu'il en soit, la liste des *Débats* est vraiment curieuse à parcourir.

Quelle macédoine, et aussi quelles inconséquences!

Les Débats, naturellement, arborent tout d'abord la candidature Thiers.

Nous voici dans le centre gauche.

Mais attendez!

Au-dessous, Edgar Quinet et Victor Hugo.

Nous tombons en pleine République.

Toutefois, par une inexplicable inconséquence, Louis Blanc a été mis à l'index.

Comprenne qui pourra comment Louis Blanc est damnable auprès de ceux qui acclament Quinet!

Mais on n'en est plus à compter les inconséquences des *Débats*.

Ici Lanfrey, dont les attaques contre Gambetta ont fait récemment la joie de toute la réaction. Là Henri Martin, qui est un des plus sincères admirateurs des généreux efforts faits par le même Gambetta pour la délivrance de la patrie.

Inutile de poursuivre.

On ne vit jamais gâchis plus complet.

Ajoutons toutefois que *les Débats* ont eu soin de ne pas s'oublier. Deux de ses rédacteurs ornent sa propre liste. Pourquoi pas tout son personnel pendant qu'on y était!

Nous avons pris au hasard les *Débats* parmi les feuilles dites modérées, pour montrer combien le patauge-ment est profond.

Il faut constater par malheur qu'à l'autre extrémité des polémiques électorales le bon sens ne paraît pas avoir beaucoup plus d'adhérens.

Un exclusivisme de caste semble vouloir présider avec une rare inintelligence à des épurations ridicules.

N'y a-t-il pas des gens qui proposent de n'élire que des *travailleurs manuels* (*sic*).

Ce genre nouveau d'aristocratie au rebours ne nous plaît pas plus que l'aristocratie nobiliaire.

Il est à coup sûr tout aussi anti-républicain.

Oui, les classes ouvrières ont le droit d'être représentées. Il y aurait folie à le leur contester. Mais de là à prétendre que seules elles ont le monopole de toutes les vertus civiques il y a loin, messieurs les flagorneurs populaires.

Le dévouement à la patrie et la foi républicaine ne sont le patrimoine privé de personne.

Il serait par trop fort qu'on ressuscitât les plus tristes formules de l'obscurantisme au bénéfice d'une soi-disant démocratie.

— Hors l'Eglise pas de salut, disait-on jadis.

— Hors la blouse pas de salut! semblent dire les faux puritains de la popularité à outrance.

Les deux axiomes se valent.

Nous voulons croire que la raison publique restera à égale distance de ces paroxysmes. Elle sentira avec cet instinct qui n'a jamais trompé la France que le concours de toutes les forces vives du pays étant indispensable pour faire face aux difficultés et aux périls

d'une situation presque inextricable, il faut dire à toutes les classes sociales :

— Mettez-vous à la tâche !

Cela, bien entendu, en ne perdant pas de vue les grands et immuables principes.

Nous avons dit hier que pour faire une république on ne doit choisir que des républicains.

Voilà le point de départ, voilà le *criterium*.

Arrière ceux qui font de leur républicanisme un travestissement.

Mais arrière aussi les énergumènes pour qui Victor Hugo est un *bourgeois* et Louis Blanc un *empaillé de* 1848 (sic).

Ceux-là, à leur insu, nous le voulons croire, font les affaires de la réaction tout aussi bien que les Veuillot et les Escande.

Aux électeurs de se défier à la fois des libérâtres avec qui la République mourrait d'anémie et des insensés avec qui elle mourrait d'apoplexie foudroyante.

Ceci la tuerait aussi infailliblement que cela.

Avis à ceux qui veulent qu'elle vive !

Pierre Véron.

LES MAMELUCKS DE SEDAN

Il paraît que la chose est vraie malgré son invraisemblance.

Les Mamelucks de l'ex-empire se démènent encore dans l'ombre.

Au lieu de faire leur *meâ culpâ* des hontes qu'ils ont infligées à la France, ils conspiraillent piteusement.

Bruxelles est devenu le quartier général de ces menées odieuses autant qu'impuissantes. Un journal intitulé *le Drapeau* s'y publie, journal qui insulte tout ce qui est respectable et respecte tout ce qui mériterait l'insulte.

Or, comme les abonnés ne viendraient pas, *le Drapeau* a pris le parti de s'expédier gratis à nos officiers prisonniers dont ils voudraient faire les complices d'une restauration du *piétrisme*, de ses pompes et de ses œuvres.

Mais *le Drapeau* avait compté sans l'indignation de notre brave et douloureuse armée.

Les protestations se sont mises à pleuvoir dru comme grêle. *L'Iddépendance belge* en a recueilli plus de trois mille signées par des officiers prisonniers.

L'une d'elles s'exprime ainsi :

« La publication de votre feuille et surtout la tentative insensée de la propager gratuitement parmi nous constituent à nos yeux une honte de plus que vous prétendez nous faire partager.

» Nous ne connaissons qu'un drapeau, celui de la France, celui-là même que portent avec un si pur héroïsme nos frères réduits à lutter sans nous pour la délivrance de notre pays. Ne pouvant donc considérer l'envoi de votre journal que comme une atteinte à nos sentimens personnels, nous venons vous prier, monsieur, de ne plus nous l'adresser à l'avenir. »

Une autre est plus énergique encore :

« Rêver, dit-elle, une restauration impériale après les hontes de Sedan et de Metz, est une idée monstrueuse qui n'a pu être conçue que par des êtres aussi complètement dénués de sens moral que Louis-Napoléon Bonaparte et ses agens.

» Nous ne serons pas complices d'une pareille infamie.

» Que le rédacteur en chef du *Drapeau* le sache bien, nous n'éprouvons pour son journal que mépris et dégoût. »

En voici une troisième :

« Nous sommes inondés depuis quelque temps d'une publication qui nous ferait sourire de pitié si elle ne nous soulevait de dégoût ; nous avons nommé *le Drapeau*.

» Ce journal paraît avoir pour mission de fausser l'opinion publique sur les sentimens qui animent l'armée française prisonnière en Allemagne et pour but évident une restauration bonapartiste.

» Laisser sans protester se continuer cette..... publication serait, dans une certaine mesure, s'en faire le complice et l'empêcher de tomber promptement sous le mépris public... »

Nous en pourrions citer d'autres encore dont nous avons le texte sous les yeux. Elles se ressemblent toutes quant aux sentimens généreux qui les ont inspirées.

Ajoutons toutefois un curieux détail. Les autorités allemandes voyant l'extension patriotique que prenaient ces manifestations ont fini par les interdire aux officiers prisonniers.

Mais c'est depuis lors que M. de Bismark a compris qu'il n'y avait plus à compter avec Bonaparte, et qu'il l'a jeté par-dessus bord, lui et sa dynastie.

Il a bien fait, car ils sont morts tous les deux.

Si jamais on osait essayer de mettre la capitulation de Sedan pour bourre dans les fusils d'un nouveau coup d'Etat, ces fusils à partiraient tout seuls pour foudroyer les imprudens qui auraient osé s'en servir.

Paul Girard.

ÉCHOS.

Le sénat de Florence vient d'approuver le projet de transfert de la capitale de l'Italie à Rome.

94 voix contre 37.

Là-dessus le pape a demandé au roi de Prusse, un protestant, de lui offrir la table et le logement quelque part.

C'est Luther qui doit la trouver drôle !

Le dernier numéro du *Moniteur officiel* de Versailles (2 février) se confond en remerciemens à l'adresse de M. Washburne, ministre des Etats-Unis à Paris, en déclarant que l'Allemagne doit lui être *profondément reconnaissante*.

Diantre ! alors la France aura peut-être du mal à en dire autant !

Au nombre des candidats parisiens figure M. Edmond Adam, ancien préfet de police.

Celui-là est de ceux qui n'ont pas besoin de recommandations.

— Pas de mal a ce que tu sois en cage, regarde ton œuvre !

Son dévouement à la République n'a jamais cessé de s'affirmer.

Un des meilleurs choix qu'on puisse faire.

***

M. Cernuschi décline le mandat électoral, ne voulant pas avoir l'air de s'être fait naturaliser Français dans un but d'ambition.

C'est deux fois bien.

***

Et Veuillot qui baisse modestement les yeux en disant :

— Je ne veux pas du titre de député.

Comme si le titre de député avait jamais voulu de lui!

Argus.

CHRONIQUE DU JOUR

Ah! le gaillard! comme il s'entend aux articles à effet! Je veux parler de Veuillot. Il avait dit mardi soir : « Je veux la République... la République seule est possible en France... » Et là dessus, dame! je vous laisse à penser l'émotion dans un certain public.

— Vous savez la nouvelle?,.. Veuillot se prononce pour la République!

— Pas possible!

— Avec Veuillot tout est possible.

Mais l'article de mardi soir n'était qu'un premier article, et voilà que dans un second article de mercredi soir Veuillot s'explique sur la République comme il l'entend.

Considérant qu'Henri de Bourbon est le chef de la plus illustre famille française, etc., etc., Veuillot offre la régence du peuple français à Henri de Bourbon, en lui laissant de choisir le titre de président ou celui de roi, et de se faire sacrer à Reims ou à Saint-Jean-de-Latran.

Inutile d'insister sur de pareilles insanités, n'est-ce pas? Seulement, quand Veuillot traitera ses confrères de banquistes ou de plaisantins on pourra lui fourrer le nez dans ces deux articles.

—

Gambetta ayant fait ouvrir les écluses du département du Nord pour éloigner par l'inondation les armées ennemies, vite la réaction s'est mise à pousser des cris de terreur :

« La propriété! Que devient la propriété? .. Respect à la propriété! »

Ah! la propriété, voilà qui occupe plus certaines gens que la patrie.

« Ne déplorez pas le ravage des campagnes et la destruction des édifices, disait Périclès aux Athéniens, pensez aux hommes : ce ne sont pas ces choses-là qui possèdent les hommes, mais les hommes qui les possèdent, et, si j'espérais être cru, je vous dirais d'aller vous-mêmes dévaster vos champs et montrer aux Lacédémoniens que pour de tels objets vous ne consentirez pas à leur obéir. »

Mais quoi! diraient les Athéniens de nos jours, ce sont là des phrases de rhéteur qui font bien dans l'histoire ancienne!...

—

Je viens de la lire cette fameuse lettre de M. Lanfrey qui devait anéantir, pulvériser Gambetta.

Eh bien! mais il résulte tout bonnement de cette lettre que M. Lanfrey a la dictature de Gambetta aurait préféré la dictature de M. Lanfrey lui-même.

Les électeurs qui, sur la recommandation de *l'Histoire de Napoléon Ier* auraient l'idée de donner leur suffrage à M. Lanfrey, ne doivent pas perdre de vue que M. Lanfrey est un des plus acharnés détracteurs de la révolution française. C'est un des libéràtres fadasses prêts à donner la main à toutes les réactions.

—

Mercredi il avait été déposé à la préfecture de police *deux cent mille demandes de laisser-passer* de Paris en province.

Huit cents employés sont occupés au travail de dépouillement de ces demandes. On n'en peut guère vérifier et expédier que quarante mille dans vingt-quatre heures.

—

Je relève dans un compte rendu de l'Académie française une singulière expression de M. Viitet. Ayant à parler de M. Alexandre Duval, il a dit : « Un de ses membres les plus regrettés. »

Il y a donc parmi les défunts de l'Académie française des membres plus ou moins regrettés des survivants? Et M. Alexandre Duval aurait la chance d'être au nombre des plus regrettés?.. Bizarre!..

Gabriel Guillemot.

Paris. — Imprimerie de Charivari, rue Chauchat, 11.

PRIMES DU *CHARIVARI*

Tout abonné d'UN AN — dont l'abonnement aura été fait *en une seule fois* et *sans intermédiaire* — aura droit de recevoir *franco* et pendant une année

LE PETIT JOURNAL POUR RIRE

PARAISSANT TOUTES LES SEMAINES

huit pages de texte et de dessins comiques, 52 numéros par an.

Dans chaque numéro une caricature de Grévin.

Ceux qui le préfèreront pourront recevoir, comme précédemment,

LA TOILETTE DE PARIS

JOURNAL DE MODES

Paraissant deux fois par mois, avec une Gravure de modes coloriée dans chaque numéro, donnant par conséquent 24 livraisons par an, avec autant de planches; Nouvelles ou Romans dans le texte. — Quatre de ces numéros contiennent, en outre, de nombreux patrons.

LIVRES ET ALBUMS

Les abonnés d'UN AN qui aimeront mieux une prime de librairie pourront choisir un ouvrage ci-dessous : 1° **Histoire de Paris**, par M. TH. LAVALLÉE, superbe volume grand in-8° illustré de 107 vues; 2° **Gulliver**, édition magnifique avec 400 dessins de GRANVILLE; 3° **Voyages dans l'Inde du prince Soltykoff**, grand in-8°, 38 belles planches à deux teintes, 4° **Paul et Virginie**, beau volume in-8° illustré par BERTALL; 5° **La Chine ouverte**, ouvrage du plus haut intérêt, 250 dessins variés; 6° Un de ces quatre albums comiques : M. **Cryptogame, le Docteur Faustus**, par Töpfer; **la Chicane et l'Amour, Aimez-vous rire?** par Damourette, Tabin, Quillenbois, etc., etc.

N. B. — Les primes ci-dessus, sauf le **Petit Journal pour rire** et la **Toilette de Paris**, qui seront expédiés *franco*, comme il a été dit, devront toutes être retirées directement dans nos bureaux, sans quoi l'Abonné devra joindre à sa demande la somme de **1** fr. **50** c. pour frais de port.

GRANDE PRIME EXCEPTIONNELLE

Le Charivari, désirant en outre faire un splendide cadeau à tous ses abonnés indistinctement, même à ceux de TROIS MOIS, leur offre à des conditions incroyables de bon marché **cette grande Prime exceptionnelle :**

L'HISTOIRE DES DEUX RESTAURATIONS

par A. DE VAULABELLE

huit volumes in-8°,

sera adressée également *franco* contre l'envoi de

25 FRANCS

Pris dans nos bureaux, ce dernier ouvrage sera donné pour

20 FRANCS

Nota. — Les abonnés d'un an qui auront pris une des primes gratuites pourront, en sus, contre l'envoi des sommes ci-dessus indiquées recevra ces deux primes exceptionnelles.

QUARANTIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 c. SAMEDI 11 FÉVRIER 1871

409

ABONNEMENS

PARIS

Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

ABONNEMENS

DÉPARTEMENS

Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —

L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité.
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, W. C.
London.

LE CHARIVARI

BULLETIN POLITIQUE

Encore un jour d'incertitude et d'attente.

Pendant ce temps-là, probablement pour se distraire, certaines gens se livrent à des commentaires sur les futures conditions de la paix.

Les Prussiens menacent d'entrer à Paris, les Prussiens ne renouvelleront pas l'armistice, les Prussiens feront ceci, les Prussiens ne feront pas cela.

Nous ne savons pas où sont puisés tous ces renseignemens, mais ils ne peuvent avoir aucune valeur, à moins que les feuilles qui les publient ne soient en rapport direct avec M. de Bismark. Comme il est peu probable qu'elles aient l'intention de se vanter de cette intimité-là, mieux vaut, pour elles comme pour nous, passer sous silence ces racontars lugubres.

Nous ne croyons pas qu'il y ait lieu davantage de faire l'honneur d'un commentaire au sinistre canard lâché par *le Français*, prétendant que la « garde impériale a été triée et réunie en Allemagne, avec ses cadres au complet et toute prête à marcher. »

On aura beau trier, on ne trouvera jamais dans les rangs de notre armée des complices d'une restauration qui soulève le cœur de quiconque a un peu de patriotisme.

Ceux qui voient faire la cuisine de certains restaurans se garderaient bien d'y jamais goûter.

L'armée a vu de trop près la cuisine impériale pour ne pas en être dégoûtée à jamais.

D'autres journaux propagent l'inquiétude à l'occasion d'un voyage de Gambetta dont on ignore encore le but.

D'après ces alarmistes, Gambetta se serait rendu à Lyon dans l'intention d'y fomenter la guerre civile.

Il nous est impossible de partager la frayeur intéressée de ceux qui jouent aujourd'hui du spectre-Gambetta au profit de la réaction.

A l'heure qu'il est la France a de par le scrutin repris possession d'elle-même. Ses élus vont se réunir et parmi ceux là figurera au premier rang Gambetta lui-même. C'est devant l'Assemblée qu'il pourra expliquer sa conduite, faire connaître ses efforts dans le passé, ses espérances pour l'avenir.

Et c'est dans un pareil moment qu'on le supposerait assez fou ou plutôt assez sot pour chercher à trancher un nœud gordien que le suffrage universel va dénouer.

Quoi qu'en prétendent ces ennemis dont les clabauderies ne peuvent rien à force de vouloir prouver trop, Gambetta n'est pas seulement un homme de passion, c'est aussi un homme de sens politique qui voit de haut et qui est dévoué à sa patrie.

Ses ennemis seraient trop contens qu'il fît un coup de tête. Il ne leur donnera pas cette satisfaction.

Le Journal des Débats se fait l'écho des protestations (vieille histoire) qu'a soulevées le mois dernier la dissolution des conseils généraux.

Nous n'avons qu'une remarque à faire, c'est que ces protestations sont signées de noms notoirement réactionnaires.

S'ils crient si fort, c'est donc qu'on a dérangé leurs petites machinations.

Au surplus, nous ne voyons pas trop quel but *le Journal des Débats* peut se proposer en faisant cet emprunt à *l'International*.

Encore une fois l'Assemblée de Bordeaux va avoir à résoudre toutes ces questions. Dans quelques jours elle sera à la besogne.

Un peu de patience, messieurs.

La Gazette de France parait ambitionner le sous-titre de *Moniteur de la Calomnie;* elle outrage aujourd'hui Garibaldi comme elle outrageait hier notre ami

Anatole de la Forge, comme elle outragera demain quiconque aime et défend la liberté.

M. Escande n'y peut rien comprendre.

Paris, cet infâme Paris, a osé préférer cette fois encore la démocratie au droit divin. Paris a donné ses voix à Garibaldi qui avait offert sa vie à la République et n'a pas songé un instant à M. le comte de Chambord vivant gros et gras en exil.

Quelle infamie ! quelle monstruosité !

Les fureurs de *la Gazette* démontrent qu'elle a le sentiment de son impuissance.

C'est une bonne nouvelle.

Pierre Véron.

LE LIVRE DE MICHELET

De Florence, l'historien à qui la France doit tant de pages éloquentes dédie à son pays un livre animé du plus pur patriotisme.

Michelet est de ceux qui ne désespèrent pas et qui voient dans les épreuves actuelles une régénération pour l'avenir.

Là est précisément la vitalité indestructible de la grande nation.

La force l'abat, la pensée la relève.

Le livre de Michelet a déjà été enlevé à six éditions.

Remercions celui qui force l'Europe à nous respecter et à nous admirer dans nos défaites.

Paul Girard.

UN AVEU

L'Univers se trahit lui-même.

Hier il publiait une correspondance qui commençait ainsi :

« Dieu soit loué que vous ayez échappé tous aux calamités de ce siège ! Ici, nous prions pour la fin de la guerre et surtout pour la restauration du Saint-Père, clef de voûte de toute paix durable, de tout ordre social »

Le *et surtout* est un chef-d'œuvre.

C'est toute la politique de *l'Univers* résumée.

Rome d'abord, la France après.

E. Villiers.

ÉCHOS.

Décidément le ravitaillement est une vérité.

Tous les journaux nous font des récits interminables à propos des troupeaux de bœufs et de moutons qu'on a vus passer dans tel ou tel quartier.

Chacun d'eux a bien soin de terminer par ce cliché inamovible : « La foule se livrait, sur le passage de ces animaux, à d'interminables commentaires. »

Franchement, il serait temps que la foule mît fin à ces badauderies.

J'imagine que quand un peuple a, pendant cinq ou six jours, échangé des conversations sur les côtelettes et le fricandeau, il doit avoir besoin de passer à d'autres exercices, d'autant plus que ce ne sont pas les sujets qui manquent.

M. Darboy, archevêque de Paris, aura été un des candidats les plus infortunés du scrutin de mercredi.

En pouvait-il être autrement ?

Nageant entre deux eaux, souriant au gallicanisme tout en demandant un chapeau de cardinal à l'ultramontanisme, courtisan aux Tuileries, pseudo-libéral dans ses écrits, M. Darboy, en voulant ménager tout le monde, ne devait être appuyé par personne.

Qu'il reste seul... avec son double visage.

C'est avec un vif regret que dans un journal qui s'intitule *l'Ami de la France* nous avons lu les lignes suivantes, à propos de la mort d'un homme de cœur :

« Un proscrit de profession, le citoyen Bancel, vient de mourir sur la terre étrangère. Il n'a pas voulu finir ses jours en France. Il était triste exilé par habitude et par goût. Le citoyen Bancel était de la Drôme, comme le non moins célèbre Mathieu. Il ne laisse pas d'Almanach, mais un gros traité sur le *crédit hypothécaire.* »

En pareil cas, citer est punir.

Nous ne doutons pas que l'honorable directeur de *l'Ami de la France* ne partage pas la pénible impression que nous avons ressentie.

On ne prouve pas son amitié à un pays en faisant des quolibets sur la tombe de ses meilleurs citoyens.

Puisqu'il s'agit de nécrologie, constatons que le bruit de la mort de Mlle Schneider est démenti.

Nous nous associons complètement à cette réflexion du *Siècle :*

« Ceux de nos concitoyens qui, sans y être obligés, continuent à porter l'ancien uniforme de campagne, capote à basques retroussées, avec pèlerine à capuchon, grandes bottes, grand sabre, galons, etc., semblent ne pas se douter de la situation douloureuse à laquelle la capitulation nous a réduits. Ils ne se doutent pas non plus de l'effet fâcheux qu'ils produisent.

» C'est déjà trop que nous soyons affligés du spectacle de nos soldats, de nos mobiles, de nos marins errant désœuvrés à travers nos rues ; c'est déjà trop que de ne pouvoir faire un pas sans coudoyer un officier en tenue ; que la garde nationale n'ajoute pas une tristesse à cette tristesse. »

M. Filon, ex-précepteur de l'ex-prince impérial, était venu, paraît-il, intriguailler en France.

Il a suffi de l'appeler par son nom pour lui rappeler ce qu'il avait à faire.

Argus.

CHRONIQUE DU JOUR

Les gazettes de ces derniers jours nous ont annoncé une terrible nouvelle : M. Haussmann serait parti pour Rome, appelé par la municipalité de cette ville pour les transformations à faire subir à la ville éternelle, en vue d'en faire une capitale moderne. Ceux qui connaissent Rome et qui

— Aveugle ! C'est triste, mais c'est encore de la chance dans ce moment-ci !

par conséquent l'aiment jusque dans ses verrues comprendront notre douleur. Eh quoi! ce vandale, ce paysan du Danube, ce spéculateur éhonté, promènerait son cordeau et son niveau, et sa pioche et sa truelle dans les rues de la ville éternelle!

Quoi! ce gâcheux, ce gâteux nivellerait les sept collines, alignerait le *Corso*, dégagerait le Panthéon et la fontaine Trevi, exhausserait les bas-fonds de la colonne Trajane; il installerait sur le Tibre des quais avec chemin de halage!.. Il agrandirait la place de Venise, rectifierait la place d'Espagne, prolongerait la via dei Condotti, achèverait le Colysee!...

Le monde entier est intéressé à ne pas tolérer un pareil outrage. Que le gouvernement italien y songe bien : beaucoup parmi ceux qui ont applaudi à la révolution qui vient de s'opérer dans les Etats-Romains blâmeraient énergiquement toute tentative de reparation dans le sens moderne et parisien de ces ruines enchanteresses.

—

Entre tous les alliés de la Prusse dans la guerre néfaste où nous sommes plongés, les contingens de la Hesse-Darmstadt se sont fait remarquer par leur férocité et leur aptitude au pillage.

Tandis que les Bavarois se montraient relativement doux et réservés, les Hessois de la Hesse-Darmstadt se montraient impitoyables. Ne pas oublier à ce propos que tous les boulangers de nos rues et de nos boulevards étaient avant la guerre des Hessois de la Hesse-Darmstadt et que tous les Hessois de la Hesse-Darmstadt balayaient avant la guerre nos rues et nos boulevards.

—

Je trouve superbe Amédée Ier!

Parce qu'il est roi des Espagnes par la grâce de je ne combien de députés il se croit obligé de s'appeler *Don Amedeo*.

Napoléon III etait à moitié Hollandais; il n'a jamais eu l'idée de se faire appeler *Van Bonaparte*.

—

Je rencontre mercredi matin un de ces mille candidats libéraux-républicains, « poussés en une nuit comme des champignons », selon l'expression du poète.

— Ah! mon cher, lui dis-je avec effusion, je vais réjouir votre cœur patriotique.

— Vous votez pour moi?

— Laissez donc!... j'ai trouvé quarante-trois noms plus dignes que vous de représenter le pays.

—

Ce diable d'*Univers*!... Toujours la même façon de présenter les choses. Voulant faire une réclame aux hommes noirs de Vaugirard.

« Deux de leurs frères, dit-il, *ont été par les obus.* »

Ont été... quoi?... Tués, blessés, effrayés, réveillés?... on ne sait pas; mais si l'*Univers* parlait une bonne fois nettement, carrément ce ne serait plus l'*Univers*.

—

Paris-Journal raconte qu'une caravane partie de Paris avec tous les sauf-conduits, tous les laissez-passer que l'armistice comporte aurait été dévalisée entre Lamothe-Beuvron et Vierzon.

Or il se trouve, je ne nomme personne, que presque tous les dévalisés sont des banquiers ou touchent de près à la haute finance.

Être détroussés, voilà qui a dû bien changer leurs habitudes!...

—

Dialogue sur le boulevard :

— Pour qui que tu votes?

— V'là ma liste : Olive, Despois, Jambon, Lavigne...

— Assez!... toi, je te connais!... tu votes pour le ravitaillement.

Gabriel Guillemot.

Le Gérant, ALTAROCHE.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

PRIMES DU *CHARIVARI*

Tout abonné d'UN AN — dont l'abonnement aura été fait *en une seule fois* et *sans intermédiaire* — aura droit de recevoir *franco* et pendant une année

LE PETIT JOURNAL POUR RIRE

PARAISSANT TOUTES LES SEMAINES

huit pages de texte et de dessins comiques, 52 numéros par an.

Dans chaque numéro une caricature de Grévin.

Ceux qui le préfèreront pourront recevoir, comme précédemment,

LA TOILETTE DE PARIS

JOURNAL DE MODES

Paraissant deux fois par mois, avec une Gravure de modes coloriée dans chaque numéro, donnant par conséquent 24 livraisons par an, avec autant de planches; Nouvelles ou Romans dans le texte. — Quatre de ces numéros contiennent, en outre, de nombreux patrons.

LIVRES ET ALBUMS

Les abonnés d'UN AN qui aimeront mieux une prime de librairie pourront choisir un ouvrage ci-dessous : 1° **Histoire de Paris**, par M. TH. LAVALLÉE, superbe volume grand in-8° illustré de 107 vues; 2° **Gulliver**, édition magnifique avec 400 dessins de GRANVILLE; 3° **Voyages dans l'Inde du prince Soltykoff**, grand in-8°, 38 belles planches à deux teintes; 4° **Paul et Virginie**, beau volume in-8° illustré par BERTALL; 5° **La Chine ouverte**, ouvrage du plus haut intérêt, 250 dessins variés; 6° Un de ces quatre albums comiques : M. **Cryptogame**, **le Docteur Faustus**, par Topfer; **la Chicane et l'Amour**, **Aimez-vous rire?** par Damourette, Talin, Quillenbois, etc., etc.

N. B. — Les primes ci-dessus, sauf le **Petit Journal pour rire** et la **Toilette de Paris**, qui seront expédiés *franco*, comme il a été dit, devront toutes être retirées directement dans nos bureaux, sans quoi l'Abonné devra joindre à sa demande la somme de **1 fr. 50 c.** pour frais de port.

GRANDE PRIME EXCEPTIONNELLE

Le Charivari, désirant en outre faire un splendide cadeau à tous ses abonnés indistinctement, même à ceux de TROIS MOIS, leur offre à des conditions incroyables de bon marché **cette grande Prime exceptionnelle :**

L'HISTOIRE DES DEUX RESTAURATIONS

par A. DE VAULABELLE

huit volumes in-8°,

sera adressée également *franco* contre l'envoi de

25 FRANCS

Pris dans nos bureaux, ce dernier ouvrage sera donné pour

20 FRANCS

Nota. — Les abonnés d'un an qui auront pris une des primes gratuites pourront, en sus, contre l'envoi des sommes ci-dessus indiquées recevra ces deux primes exceptionnelles.

QUARANTIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 c. DIMANCHE 12 FÉVRIER 1871

413

ABONNEMENS

PARIS

Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

ABONNEMENS

DÉPARTEMENS

Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —

L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, W. C.
London.

LE CHARIVARI

BULLETIN POLITIQUE

C'est à qui se voilera le front de cendres dans les journaux de la réaction multicolore. Rien de plus curieux et de plus instructif à étudier que les évolutions de ce chœur de croquemorts.

Ceux-ci se frappent la poitrine de la façon la plus comique du monde :

— C'est notre faute, c'est notre faute, c'est notre très grande faute. Nous avons perdu l'habitude des manœuvres où nous excellions jadis. Si nous avions été plus intrigans, nous aurions pu faire du suffrage universel ce que bon nous aurait semblé! Triples sots! Nous avons cru la victoire certaine. Nous avons jeté les masques trop vite. Il fallait user de ruse, avoir l'air de cajoler la démocratie pour mieux la berner : *Nostrâ culpâ! Nostrâ maximâ culpâ!*

Ceux qui parlent de la sorte sont les naïfs ou les impatiens. Les malins tiennent un autre langage :

— Vous le voyez, disent-ils, ce n'est pas nous qui en sommes cause; mais regardez les jolis résultats du vote de Paris. Ce sont les républicains qui une fois encore auront tué la République. Car vous ne pouvez faire autrement que de reconnaitre qu'elle ne se relevera pas de ce coup funeste. Nous en sommes désolés, navrés, désespérés, car nous n'aurions pas mieux demandé que de nous convertir à la République.

Si seulement elle avait consenti à adopter les hommes, les principes et les abus de la monarchie, nous nous en serions accommodés tout de même.

Mais que voulez-vous y faire? C'est fini. Le spectre rouge qui vient de sortir des urnes parisiennes va terrifier la province, qui, par peur, se jettera dans les bras du premier sauveur venu. Ah! que nous en sommes donc fâchés pour cette pauvre république!...

Aux *Débats*, M. Dufeuille prend le ton du magister :

— Parti de l'ordre, approchez. Vous allez recevoir dix coups de férule pour vous apprendre à vous être abstenu ou à avoir filé vers les départemens où les gigots de mouton vous appelaient.

Et ainsi de suite.

Chacun donne sa note dans ce *De profundis* édifiant.

Tout beau, de grâce! pas tant de psalmodies!

Il n'est que trop facile de voir clair dans le jeu des Jérémies prémédités qui, dès aujourd'hui, nous assourdissent de leurs lamentations.

Ces lamentations-là sonnent faux. Paris n'est pas, ainsi que les haussmaniens le prétendaient et comme on le répète aujourd'hui, une ville ingouvernable qui fait de l'opposition systématique.

A preuve le scrutin de novembre où elle acclamait le gouvernement en exercice.

Mais si l'on veut analyser le vote d'hier, il convient de tenir compte des circonstances toutes spéciales dans lesquelles il s'est produit.

Ce qui a dominé toute autre considération, c'est la douleur patriotique.

Que cette douleur-là ait raisonné plus ou moins bien, c'est ce qu'il n'y a pas lieu d'examiner quant à présent. Mais la constatation est là. L'injustice même est d'ailleurs excusable chez ceux qui souffrent, et Paris a été profondément ulcéré par la capitulation.

Donc, son vote est avant tout, par dessus tout, un vote anti-prussien. Il a acclamé ceux qui lui semblaient représenter le mieux ses angoisses nationales.

La preuve, c'est que les amiraux arrivent de pair sur les listes avec les chefs de parti. La preuve encore, c'est que le capitaine Salicis, qui la veille était absolument ignoré et qui n'a aucun passé politique, a réuni un nombre considérable de suffrages.

Et, chose curieuse, les extrêmes ici se sont encore une fois touchés.

Dans le Loiret, M. Dupanloup a été élu le premier.

Est-ce à dire que ce département soit inféodé au cléricalisme ? Non, mais M. Dupanloup a eu à souffrir des brutalités de l'ennemi, dès lors son nom est devenu un drapeau patriotique autour duquel on s'est groupé.

De même les électeurs de Paris ne signifient nullement que la majorité de la population rêve le désordre et le cataclysme, comme chercheraient à le faire croire certains journaux.

Elles veulent dire : Haine de l'invasion et affirmation de la République.

— Mais quelle République ? diront les casuistes.

Vous n'avez qu'à consulter les listes et vous le saurez.

Est-ce que par hasard Louis Blanc, Hugo, Gournet, Schœlcher, sont des anarchistes ?

Et n'essayez pas d'objecter que dix autres noms ont une nuance bien autrement foncée. Ces noms-là sont la réplique aux voix qui de province vont envoyer à Bordeaux d'anciens députés bonapartistes. Réplique légitime et naturelle.

C'est la réaction qui en s'agitant là bas a provoqué ici ce mouvement en sens contraire.

En résumé, pour nous la résultante d'ensemble des élections parisiennes peut se traduire ainsi :

Paris est patriote, et si la défaite l'accable il a tenu du moins à protester contre l'étranger jusqu'à la fin.

Paris est républicain et crache encore une fois son mépris à ce pouvoir personnel contre lequel il a voté pendant tout l'empire.

Pierre Véron.

ÉCHOS.

Les invectives contre Garibaldi continuent à aller leur train.

La grande fabrique est dans l'arrière-boutique des journaux religieux.

Tout ce que la calomnie peut accumuler d'infamie s'entasse sous la plume de Bazile.

« Pour toute âme française encore touchée des sentimens de l'honneur il y a là, dit *le Siècle*, un dévergondage d'ingratitude qui confond la pensée ; et quelque chose ajoute encore, si c'est possible, à l'odieux de ces imputations ; elles viennent de soi-disant patriotes qui n'ont pas quitté le coin du feu pendant que Garibaldi et ses soldats bivaquaient sur la neige. »

Ajoutons que le grotesque se mêle à l'odieux dans ces élucubrations.

On reproche notamment à un des généraux de Garibaldi d'avoir été pharmacien.

Et après ?

Est-ce que les drogues se jalouseraient entre elles ?

Est-il vrai que le roi d'Espagne ait été assassiné ?

Ce serait un nom de plus à ajouter à la liste des ambitieux qui ont fait naufrage au port.

Certes nous réprouverons toujours de pareils actes, mais quand on voit un Maximilien ou un Amédée venir volontairement au devant des catastrophes, comment s'empêcher de murmurer :

— Qu'allaient-ils faire dans cette galère ?

Notre temps a juré de tout modifier.

Autrefois les triomphateurs paradaient sur un char.

Aujourd'hui ce char est devenu une voiture de déménagement.

A ce propos, depuis que les Prussiens emballent avec tant de soin nos porcelaines et nos meubles, X... a trouvé un nouveau nom pour le roi de Prusse.

Il s'appelle *Sa Majesté Bailly*.

Tous ceux qui ont approché le général Chanzy pendant son court voyage à Paris ont été vivement impressionnés.

C'est un homme, un vrai homme.

Energie sans forfanterie, conversation sobre et substantielle à la fois, attitude modeste et ferme.

L'empire avait eu raison de ne pas accoupler Chanzy avec les Lebœuf et les Frossard,

Le Gaulois raconte que M. Pasdeloup, *l'œil brillant d'indignation*, est venu déclarer à M. Francisque Sarcey que sur le programme de ses concerts populaires il n'admettrait plus jamais le nom d'aucun compositeur allemand vivant.

M. Pasdeloup et son œil obéissaient évidemment à un sentiment louable, mais absolument mesquin et ridicule.

Si nous étions vainqueurs et que les Prussiens adoptassent une pareille mesure contre nous, nous n'aurions pas assez de lazzi et de protestations.

L'art est universel. Ne le mêlons pas à nos querelles sanglantes.

Ce n'est pas après, c'est avant que M. Pasdeloup aurait dû supprimer Wagner de ses programmes pour cause de goût et non pour cause de politique.

On cause aux avant-postes entre Français et ennemis :

— C'est incroyable, disait un officier bavarois. Comment ! au bout de trois jours vous ne savez pas encore les résultats de votre scrutin ?

— C'est vrai qu'on aurait plûtôt dû en charger vos hommes, intervint un gavroche qui écoutait, ils ont l'habitude de dépouiller.

Argus.

CROQUIS PAR CHAM.

— M'sieu ! l'heure s'il vous plait ? On dit que c'est vous qu'avez nos pendules.

— Pas de carnaval ? Allons donc ! en voilà des travestissemens !

— Tu fais revenir ta femme ?
— Non, je viens d'écrire qu'on m'envoie du gruyère !

— Ah ! chère amie, quelle émotion !
— Explique-toi, Oscar
— Je viens de voir une bourriche d'huitres !.

— Vous étiez habitué aux privations ?
— Au point qu'elles vont me manquer beaucoup après le ravitaillement.

— Moi, la forme que je donnerai au gouvernement...
— Pourvu qus ce ne soit pas celle de votre chapeau !

CHRONIQUE DU JOUR

S'il faut en croire *l'Univers*, il se passe à Rome des choses, ô mais... des choses !...

Un vénérable évêque a été insulté deux fois dans les rues ; son domestique frappé au visage. Ce n'est rien.

Il y a quelques jours un prêtre portait le saint viatique à un malade dans le voisinage de la fontaine Trevi, quand tout à coup un misérable s'approche et lui souffle dans es yeux la fumée de son cigare en vomissant des blasphèmes !... Ce n'est rien encore.

Au Vincolo dei Cinque, dans le Transtevere, une image de la Vierge a été arrachée de son cadre et *percée de coups e poignard* !!!

Ne frémissez-vous point, lecteurs sensibles, à la pensée de pareilles horreurs ? Voilà cependant ce que vaut à la Ville éternelle le triomphe de Victor-Emmanuel. Avant Victor-Emmanuel on enlevait à leurs familles les petits Mortara ; la *coltellata* allait son train dans les rues ; mais jamais on ne se fût avisé de lancer une bouffée de fumée de cigare au nez d'un prêtre. Voilà où conduisent les révolutions.

—

Mais comme Pie IX est plus puissant dans sa défaite e son humiliation que ses superbes vainqueurs !...

Le prince Humbert et son épouse Marguerite ont voulu venir à Rome et souiller par leur présence la ville sainte ; avez-vous ce qui est arrivé ?

Une tempête horrible a accompagné leur entrée!

Le Tibre a envahi plusieurs quartiers de la ville !

Et le peuple s'en va murmurant : « Ces gens-là portent malheur ; ils ont péché contre Dieu, le pape les a excommuniés. »

En vérité, je vous le dis, rien d'amusant comme *l'Univers* : nul ne sait, question profonde, ce que deviendrait la gaité du monde le jour où les frères Veuillot se tairaient.

—

Après *l'Univers*, *le Français*. Autre sac, même farine.

« A son arrivée à Marseille, raconte *le Français*, M. de la Guéronnière a été victime, comme M. Pinard, d'une arrestation arbitraire. Ses papiers ont été fouillés et retenus *par les jacobins*. »

Voyez-vous ces jacobins féroces, atroces, forcenés, qui se permettent de fouiller le sieur La Guéronnière? A-t-on jamais vu pareil abus du pouvoir ?

Et ce n'est pas tout :

« A Toulon, *ces mêmes jacobins* emprisonnaient un magistrat accusé d'avoir *fait partie des commissions mixtes*, et il a fallu une lettre du garde des sceaux pour le faire remettre en liberté. »

Ainsi nous en sommes tombés à ce point qu'un journal français ose se plaindre de l'arrestation momentanée d'un magistrat accusé d'avoir fait *partie des commissions mixtes!...*

—

Par ordre du marquis de Villers, commissaire civil de la Lorraine pour le compte de l'Allemagne, *la parole d'honneur d'aucun Français ne sera plus acceptée* dans toute l'étendue de son commandement, sous le fallacieux prétexte que des otagos se seraient enfuis après avoir donné leur parole d'honneur de ne point s'évader.

Ces Allemands sont complets. Voilà maintenant qu'à les entendre, ils ont le monopole de l'honneur !

—

Nous recommandons à nos lecteurs la *Lettre de Napoléon III à son fils*, que vient de publier *Touchatout*, du Tintamare, avec illustrations d'Hadol.

Quatre bonnes pages à lire ; une bonne pinte de bon sang à se faire.

Gabriel Guillemot.

La vente au numéro du CHARIVARI a lieu maintenant chez M. STRAUSS, 7, rue du Croissant.

Le Gérant, ALTAROCHE.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

PRIMES DU *CHARIVARI*

Tout abonné d'UN AN — dont l'abonnement aura été fait *en une seule fois* et *sans intermédiaire* — aura droit de recevoir *franco* et pendant une année

LE PETIT JOURNAL POUR RIRE

PARAISSANT TOUTES LES SEMAINES

huit pages de texte et de dessins comiques, 52 numéros par an.

Dans chaque numéro une caricature de Grévin.

Ceux qui le préfèreront pourront recevoir, comme précédemment,

LA TOILETTE DE PARIS

JOURNAL DE MODES

Paraissant deux fois par mois, avec une Gravure de modes coloriée dans chaque numéro, donnant par conséquent 24 livraisons par an, avec autant de planches; Nouvelles ou Romans dans le texte. — Quatre de ces numéros contiennent, en outre, de nombreux patrons.

LIVRES ET ALBUMS

Les abonnés d'UN AN qui aimeront mieux une prime de librairie pourront choisir un ouvrage ci-dessous : 1° **Histoire de Paris**, par M. TH. LAVALLÉE, superbe volume grand in-8° illustré de 107 vues; 2° **Gulliver**, édition magnifique avec 400 dessins de GRANVILLE ; 3° **Voyages dans l'Inde du prince Soltykoff**, grand in-8°, 38 belles planches à deux teintes ; 4° **Paul et Virginie**, beau volume in-8° illustré par BERTALL ; 5° **La Chine ouverte**, ouvrage du plus haut intérêt, 250 dessins variés; 6° Un de ces quatre albums comiques : M. **Cryptogame, le Docteur Faustus**, par Topfer; **la Chicane et l'Amour, Aimez-vous rire ?** par Damourette, Tatin, Quillenbois, etc., etc.

N. B. — Les primes ci-dessus, sauf le **Petit Journal pour rire** et la **Toilette de Paris**, qui seront expédiés *franco*, comme il a été dit, devront toutes être retirées directement dans nos bureaux, sans quoi l'Abonné devra joindre à sa demande la somme de **1** fr. **50** c. pour frais de port.

GRANDE PRIME EXCEPTIONNELLE

Le Charivari, désirant en outre faire un splendide cadeau à tous ses abonnés indistinctement, même à ceux de TROIS MOIS, leur offre à des conditions incroyables de bon marché **cette grande Prime exceptionnelle :**

L'HISTOIRE DES DEUX RESTAURATIONS

par A. DE VAULABELLE

huit volumes in-8°,

sera adressée également *franco* contre l'envoi de

25 FRANCS

Pris dans nos bureaux, ce dernier ouvrage sera donné pour

20 FRANCS

Nota. — Les abonnés d'un an qui auront pris une des primes gratuites pourront, en sus, contre l'envoi des sommes ci-dessus indiquées recevra ces deux primes exceptionnelles.

QUARANTIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 c. LUNDI 13 FÉVRIER 1871

ABONNEMENS

PARIS

Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 29.

ABONNEMENS

DÉPARTEMENS

Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —

L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, W. C.
London.

LE CHARIVARI

LA SEMAINE DE LA BOURSE

Du boulevard des Italiens.
Dimanche 12 février 1871.

Monsieur le rédacteur,

Les émotions ne nous ont pas manqué cette semaine.

Il faut placer en première ligne l'incident Gambetta qui menaçait de prendre des proportions fort graves, et qui s'est provisoirement clos par la démission du jeune membre de la délégation de Bordeaux.

Ce dénouement a produit à la bourse une hausse de quarante centimes, ce qui n'est pas peu de chose par le temps qui court.

Les élections sont venues ensuite remplacer l'incident Gambetta.

La bourse, le jour même de l'ouverture du scrutin, a cru devoir en escompter le résultat en hausse. Le lendemain, par un brusque revirement, elle a escompté ce même résultat en baisse. Ven[illegible]i nouvelle baisse sur le bruit répandu par plusieurs journaux que la liste qui doit être proclamée à l'hôtel de ville sera fortement panachée en rouge.

La bourse, en apprenant samedi, à l'ouverture de la séance que la liste qui passe est en effet passablement accentuée en rouge reste dans son état de malaise, et la rente ferme à 51 10.

Examinons donc cette terrible liste qui parait si peu du goût de la spéculation.

J'y vois d'abord des noms qui figurent sur toutes les listes quoique ayant une signification démocratique très avancée; d'autres noms ayant une signification analogue représentent cependant des hommes habitués à porter du bon sens et de la modération dans l'examen de toutes les questions. Les notabilités du parti conservateur ne sont pas tout à fait exclues de la liste, et les coryphées du parti ultrà-révolutionnaire n'y ont pas en définitive une incontestable majorité.

La Bourse a donc tort d'interpréter dans un sens trop fâcheux les élections de Paris, qui n'ont plus d'ailleurs, à mon sens, la même importance qu'autrefois et qui seront absorbées dans le grand courant électoral de la France. Les élections des départemens que nous pouvons connaitre à l'heure qu'il est modifient cons dérablement celles de Paris. Qu'est-ce en somme que 43 députés, fussent-ils tous plus rouges que l'écarlate lui-même, sur 750?

Le patriotisme d'ailleurs exercera son influence puissante et mettra un terme à des dissidences qui paraissent plus profondes aujourd'hui qu'elles ne le sont réellement. Sans s'arrêter aux inventions de ces journaux qui se donnent la triste mission de publier chaque matin quelque exigence nouvelle de la Prusse, il est certain que ces exigences seront dures. L'assemblée de Bordeaux se trouvera tout entière unie devant la grande question du moment, elle devra sans doute se résigner à des sacrifices avant de signer la paix, mais il y a une limite qu'elle ne saurait dépasser et qu'elle ne dépassera pas.

Que la bourse ne se laisse donc pas aller au découragement. La guerre nous a coûté cher, la paix, je ne l'ignore pas, nous coûtera cher encore; mais les plaies d'argent se cicatrisent vite dans un pays comme la France, surtout en leur appliquant le traitement d'une sévère économie.

Un gouvernement réellement démocratique et honnête peut épargner plus de 500 millions par an sur le budget actuel. Cette somme suffira largement à payer les intérêts des emprunts que rendra nécessaires l'acquittement des frais de la guerre, la France est le pays qui se refait le plus vite par son travail et par son activité. Il n'y a peut-être pas dans le monde un atelier plus fécond pour la production de la richesse.

Depuis l'armistice nous sommes ravitaillés en cotes

étrangères, et nous recevons presque régulièrement les cours de toutes les bourses de l'Europe. Les marchés financiers sont partout bien tenus, et cela devrait nous donner confiance.

Le 5 0[0 italien conserve d'assez bons prix quoiqu'un peu affecté par la faiblesse de notre rente. Les diverses cotes de Londres prouvent toujours de la part du capital une tendance marquée à se rapprocher des valeurs étrangères. Les fonds américains sont particulièrement recherchés.

L'emprunt hypothécaire du khédive, émis l'année dernière par le Comptoir d'Escompte de Paris, a repris également faveur, et il est en train de regagner le pair, et ses titres se raréfient de plus en plus.

Sur ce, agréez, etc.

CASTORINE.

Pour copie conforme :

Zabban.

CETTE BONNE EUROPE

Quelque invraisemblable que puisse paraitre la nouvelle, il parait qu'elle s'émeut, la vieille caduque au cœur atrophié.

Jusqu'ici elle avait assisté impassible à toutes les injustices, à toutes les monstruosités, à toutes les violences.

Rien n'avait pu la toucher.

Qu'est-il donc arrivé pour que sa sensibilité émoussée ait retrouvé un vestige d'énergie ?

C'est bien simple : on a parlé d'argent.

Que la Prusse nous mutile, nous opprime, nous démembre, bien ! l'Europe ne bronchait pas ; mais il a été question de milliards, et aussitôt l'Angleterre, la Russie, l'Autriche, tout le monde enfin a vibré. Et aussitôt on s'est mis à nous plaindre, et les journaux étrangers racontent qu'on pense à intervenir en notre faveur.

N'est-ce pas un des signes du temps ?

Droit, honneur, justice, autant de lettres-mortes.

Il n'y a plus que les gros sous qui comptent.

Allons, décidément, l'Europe est plus à plaindre qu'à blâmer.

P. V.

UNE PRÉVISION DÉLICATE

L'Électeur libre est, à ce qu'il parait, dans les confidences de M. de Bismark.

Confidences peu régalantes, à en juger par l'échantillon que *l'Electeur* nous sert aujourd'hui.

S'il faut en croire ce journal, en effet, « les Allemands continuent à pousser vigoureusement tous leurs préparatifs en vue d'une reprise des hostilités ; des masses énormes de troupes sont concentrées sur la Loire. Dans le cas où la continuation de la guerre rendrait l'occupation de Paris nécessaire, le général Vogel de Falkenstein a été désigné comme gouverneur général de la capitale. »

L'Electeur libre, de plus en plus réconfortant, a soin d'ajouter que notre futur gouverneur est renommé pour sa dureté et sa brutalité.

Nous avons vainement cherché dans le journal de M. Arthur Picard un mot de protestation contre cette éventualité.

Lui sourirait-elle ?

Paul Girard.

On annonce que M. Rouher serait à son tour venu à Versailles implorer pour le compte de Bonaparte.

Ce pauvre département de Seine-et-Oise devient ainsi le quartier général de la mendicité. M. de Bismark ne se gêne pas d'ailleurs pour humilier tous ces quemandeurs. On raconte à ce propos une anecdote.

Comme le chancelier reconduisait l'autre jour un ambassadeur étranger, il aperçoit en ouvrant la porte qui donne sur son antichambre quatre ou cinq des malheureux qui viennent périodiquement le solliciter de la part de Wilhemshohe.

Et lui avec un indicible mépris s'adressant à l'ambassadeur :

Ne faites pas attention, ce sont mes pauvres.

Est-ce le couronnement de son édifice ? Un journal assure qu'à l'occasion des élections l'homme de Sedan a lancé une proclamation au peuple français.

Bonaparte se rappelant au souvenir du suffrage universel !

C'est la première fois, croyons-nous, qu'on voit un meurtrier mettre sa carte chez sa victime.

E. Villiers.

CARILLON

Le prince Napoléon, selon *l'Univers*, a posé sa candidature dans la Charente-Inférieure.

A Charente-Inférieure candidat *idem*.

✠ Du jour où l'éléphant tomba il était aisé de voir que la défense était compromise.

✠ Enfin le pain blanc a reparu.

Les légitimistes n'attendent plus, pour être complètement heureux, que le drapeau de la même couleur.

✠ C'est le nombre considérable des brioches de l'empire qui nous a réduits à manger du pain noir.

✠ L'ex-empereur a fait distribuer à chaque soldat prisonnier en Prusse cinq francs et un paquet de cigares.

— C'est toujours cela de repris sur notre ennemi.

✠ Le général Bourbaki, selon toute probabilité, survivra à ses blessures.

Il en sera de même de la France.

✠ Depuis la retraite de Gambetta, le gouvernement de la défense est disloqué ; il a un membre démis.

✠ En ce moment nous jouissons d'une suspension d'armes qui fait songer au sabre de Damoclès.

✠ La boucherie va redevenir libre ; pourvu que les bouchers n'en profitent pas pour écorcher le monde.

Hippolyte Briollet.

La France - Prométhée et l'aigle - vautour.

CHRONIQUE DU JOUR

—

Aux petits des oiseaux il donne leur pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

De qui parlè-je? Du dieu des bonnes gens, du prisonnier de Willemshohe, de Napoléon III. J'aime à me représenter ce nouveau Richard émettant aux moineaux son pain blanc devant la fenêtre à barreaux, tandis que Blondel-Bazaine, enveloppé d'un long manteau, répète sur la guitare le refrain connu du beau Dunois et fait retentir les campagnes de ses accens mélodieux.

Telle est la peinture que nous offrent les gazettes allemandes. Celui qui brandissait le sceptre et qui lançait la foudre, aujourd'hui mélancolique et doux, distribue les restes de son dîner aux légers habitans de l'air, comme dirait son poète ordinaire, M. Brutus-Belmontet. Cependant ses amis ne perdent pas de temps et se démènent à qui mieux mieux. Si le héros est dégagé des grandeurs de la terre, il est force gens tout prêts à ramasser les armes d'Hector et même à les lui rendre.

Ce qui n'est que juste d'ailleurs, tant il s'en est bien servi.

—

Donc, en ce moment voici la situation :

1° Le comte de Chambord revendique sa bonne ville de Paris;

2° Le duc d'Aumale avoue ses préférences pour le régime constitutionnel;

3° Napoléon III, tout en donnant la becquée aux moineaux et des cigares à la garde impériale, fait pratiquer des fouilles dans la conscience de la France par M. Clément Duvernois.

A qui le tour? N'avons-nous pas d'autres prétendans? Eh quoi! si peu, et toujours les mêmes. Voilà qui devient monotone. Nous ne ferions peut-être pas mal de créer un souverain nouveau.

—

Dans la nuit de jeudi à vendredi, je me suis fort promené à travers les sections.

Comme j'entrais dans une mairie j'avise un monsieur à qui je demande des renseignemens. Ce monsieur ne me répond pas, mais soudain se couche sur le dos et se met à gigotter avec fureur en grinçant des dents affreusement.

On accourt.

— Ne faites pas attention, me dit-on; c'est le troisième épileptique que nous constatons depuis hier.

Voilà un résultat du vote par scrutin de listes que certainement la législation n'a pas prévu.

—

Pourquoi les gens qui, dans la vie réelle, sont journalistes, romanciers, auteurs dramatiques, critiques ou poètes, dès qu'ils sont considérés comme candidats à la députation passent-ils immédiatement à l'état de *publicistes?* Cette métamorphose n'a d'analogue que dans l'histoire naturelle des papillons. Tout ce qui tient une plume se réunit dans cette appellation suprême : *publiciste*! Ni hommes, ni femmes, tous publicistes.

Si l'on s'avisait d'employer ce terme dans la conversation on serait indubitablement regardé de travers. En tant que candidat, on n'a pas le plus petit mot à dire.

C'est ainsi que, sur certaines listes, à côté de Tartempion, publiciste, que je connais peu, je voyais avec stupéfaction l'auteur des *Châtimens*, que je connais davantage, recommandé également comme publiciste aux suffrages de ses contemporains.

—

Grande bataille, un de ces jours derniers, dans ma rue.

Un homme arrivait du dehors avec deux beaux pains blancs.

La multitude l'entourait et menaçait de lui faire un mauvais parti.

— Oui, exclamaient des gardes nationaux, c'est une horreur, une infamie; cet homme vient du camp prussien, il tient du pain prussien, il ne le mangera point.

— C'est du pain de Judas, criait un autre.

— Oui, oui, du pain de Judas, répetait-on; il ne le mangera point.

Et avec ensemble :

— *Il faut qu'il partage* !!

Henry Maret.

Le Gérant, ALTAROCHE.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

PRIMES DU *CHARIVARI*

Tout abonné d'UN AN — dont l'abonnement aura été fait *en une seule fois* et *sans intermédiaire* — aura droit de recevoir *franco* et pendant une année

LE PETIT JOURNAL POUR RIRE

PARAISSANT TOUTES LES SEMAINES

huit pages de texte et de dessins comiques, 52 numéros par an.

Dans chaque numéro une caricature de Grévin.

Ceux qui le préfèreront pourront recevoir, comme précédemment,

LA TOILETTE DE PARIS

JOURNAL DE MODES

Paraissant deux fois par mois, avec une Gravure de modes coloriée dans chaque numéro, donnant par conséquent 24 livraisons par an, avec autant de planches; Nouvelles ou Romans dans le texte. — Quatre de ces numéros contiennent, en outre, de nombreux patrons.

LIVRES ET ALBUMS

Les abonnés d'UN AN qui aimeront mieux une prime de librairie pourront choisir un ouvrage ci-dessous : 1° **Histoire de Paris**, par M. TH. LAVALLÉE, superbe volume grand in-8° illustré de 107 vues; 2° **Gulliver**, édition magnifique avec 400 dessins de GRANVILLE; 3° **Voyages dans l'Inde du prince Soltykoff**, grand in-8°, 38 belles planches à deux teintes; 4° **Paul et Virginie**, beau volume in-8° illustré par BERTALL; 5° **La Chine ouverte**, ouvrage du plus haut intérêt, 250 dessins variés; 6° Un de ces quatre albums comiques : **Cryptogame, le Docteur Faustus**, par Topfer; **la Chicane et l'Amour, Aimez-vous rire?** par Damourette, Tarin, Quillenbois, etc., etc.

N. B. — Les primes ci-dessus, sauf le **Petit Journal pour rire** et la **Toilette de Paris**, qui seront expédiés *franco*, comme il a été dit, devront toutes être retirées directement dans nos bureaux, sans quoi l'Abonné devra joindre à sa demande la somme de **1 fr. 50 c.** pour frais de port.

GRANDE PRIME EXCEPTIONNELLE

Le Charivari, desirant en outre faire un splendide cadeau à tous ses abonnés indistinctement, même à ceux de TROIS MOIS, leur offre à des conditions incroyables de bon marché **cette grande Prime exceptionnelle :**

L'HISTOIRE DES DEUX RESTAURATIONS

par A. DE VAULABELLE

huit volumes in-8°,

sera adressée également *franco* contre l'envoi de

25 FRANCS

Pris dans nos bureaux, ce dernier ouvrage sera donné pour

20 FRANCS

Nota. — Les abonnés d'un an qui auront pris une des primes gratuites pourront, en sus, contre l'envoi des sommes ci-dessus indiquées recevra ces deux primes exceptionnelles.

QUARANTIÈME ANNEE. Prix du N°: 25 c. VENDREDI 17 FÉVRIER 1871

ABONNEMENS

PARIS

Trois mois..... 18 fr.
Six mois..... 36 —
Un an..... 72 —

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.

DIRECTION
Politique, Littéraire et Artistique.
PIERRE VERON
RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX
de la Rédaction et de l'Administration,
Rue Rossini, 20.

ABONNEMENS

DÉPARTEMENS

Trois mois..... 20 fr.
Six mois..... 40 —
Un an..... 80 —

L'abonnement d'un an donne droit à la prime gratuite.

ANNONCES
Fermage exclusif de la Publicité.
ADOLPHE EWIG
30, RUE TAITBOUT, 30.

A. MAURICE,
13, Tavistock Row, Covent-Garden, W. C.
London.

LE CHARIVARI

BULLETIN POLITIQUE

Bien qu'une note insérée en tête de *l'Officiel* annonce que l'armistice a été prolongé de cinq jours sans conditions nouvelles, il n'est pas sans intérêt de méditer le *Communiqué* envoyé par M. de Bismark au *Moniteur de Versailles*.

En voici tout d'abord la partie intéressante :

« L'article que nous venons de citer (un article du *Progrès de Lyon*) est un exemple des nombreuses inventions, des fables sans nom et des injures grossières que la presse française et notamment celle de Paris a publiées après comme avant l'armistice. Est-il cependant tolérable que la presse parisienne s'arroge le droit d'insulter et de provoquer de la sorte le vainqueur au moment où il se trouve devant les murs de Paris et pendant un armistice ayant pour but de préparer la *paix*?

» Le ton de la presse parisienne, qui porte en grande partie la responsabilité de cette guerre, est un obstacle sérieux à la conclusion de la *paix*. Il empêche la nation française de reconnaître la nécessité de la *paix* et il a des effets funestes sur les dispositions que la nation allemande a pour la *paix* et sur l'espoir qu'elle pourrait avoir dans sa durée.

» Lors des négociations relatives à une prolongation de l'armistice, qui sont en perspective, l'Allemagne aura à délibérer sur la question de savoir si l'occupation de Paris ne serait pas le moyen le plus efficace de mettre un terme à cette agitation contre la conclusion de la *paix*. »

Ce qui frappe tout d'abord dans ce document, c'est l'acharnement véritable avec lequel il y est question de la paix.

Si l'on doit juger de l'ardeur avec laquelle la chose est souhaitée par l'Allemagne d'après la façon dont le mot est répété, rien ne saurait être plus significat f.

Quant aux reproches que le *communiqué* ennemi adresse à la presse parisienne, il nous fait l'effet de ressembler beaucoup au fameux *Tu la troubles!* de la fable du *Loup et l'Agneau*.

Si c'est un prétexte pour entrer dans Paris que cherche le vainqueur, nous n'avons rien à dire, car évidemment dans ce cas nous parlerions à un sourd qui ne veut pas entendre.

Dans le cas contraire et en admettant une discussion sincère, nous ferons observer au rédacteur anonyme de la note qu'il est souverainement injuste d'imputer à la presse parisienne en son ensemble les bévues ou les folies de quelques-uns.

La majorité des journaux de Paris a su, devant l'évidence et l'immensité de nos malheurs, prendre la seule attitude qui fût convenable : la fermeté dans la douleur.

Nos ennemis ne sauraient exiger de nous des sourires et des adulations, j'imagine.

Si la situation était retournée et que nous fussions devant Berlin, la France féliciterait à coup sûr la presse allemande de rester fidèle aux devoirs que lui impose le patriotisme.

Ces devoirs sont de ne pas désespérer de l'avenir et d'avoir foi dans la représentation de la nation.

En ce qui concerne le présent, nous ne voyons pas ce que peuvent faire les *excitations funestes* dont parle le *communiqué*.

M. de Bismark, en se constituant le censeur général de la presse parisienne et en interdisant la libre circulation des journaux en France, y a mis bon ordre.

Encore cette précaution était-elle superflue, la plupart des organes de l'opinion publique s'étant tracé d'avance la seule ligne de conduite en rapport avec les circonstances.

Ce que la presse doit faire, c'est de ne pas laisser

tomber le drapeau français. La forfanterie en face des défaites accumulées sur nous serait odieuse et bête. L'injure serait avilissante pour qui l'emploierait en même temps que criminelle, puisqu'elle pourrait appeler sur une population de deux millions d'habitans des représailles cruelles.

La presse a mieux à faire. Elle a non pas à repousser la paix de parti pris, mais à demander à ce que l'on n'humilie pas la France en lui imposant des conditions à la Brennus.

M. de Bismark feint de rendre le journalisme entier solidaire des déclamations insensées de quelques énergumènes.

Peut-il s'y tromper de bonne foi? Ne sait-il pas, lui qui a pris ses mesures pour être si bien renseigné, tout ce que nous venons de lui dire là?

Résumons-nous.

Le *Communiqué* de Versailles est un *Communiqué* de Damoclès qui veut ou intimider ou préparer une occupation.

Intimider? La presse n'a pas besoin de ces menaces pour se renfermer, par respect pour elle-même, dans les limites que nos revers imposent à sa dignité.

Préparer une occupation? Ce serait une précaution inutile. Quand on est décidé à user du droit du plus fort, à quoi bon ergoter?

La diplomatie cesse où la violence commence.

Pierre Véron.

LES COULISSES DE L'ASSEMBLÉE

Bordeaux, 15 février.

Un singulier spectacle que celui que Bordeaux présente en ce moment!

Jamais macédoine plus étrange ne grouilla dans la même casserole.

Mme Claude Vignon, pensionnée de l'empire, y coudoie Offenbach, Prussien libéré, comme disait Heine. Champfleury y fait vis-à-vis à Garibaldi. Et ainsi de suite.

Mais ce sont surtout les mélanges politiques qu'il faut voir.

Bordeaux, pour le moment, n'est qu'une immense boutique de chiens de faïence.

***

Dans la rue, dans les établissemens publics comme à l'Assemblée, chacun se regarde avec défiance, chacun s'observe en grommelant. Il y a un croc sous chaque sourire.

On a sous les yeux, au complet, la carte d'échantillon de toutes les révolutions, de toutes les divagations qui ont infligé tant de maux à notre pays.

D'abord les bonapartistes.

Ils sont bien cinq ou six que je pourrais nommer..., juste ce qu'il en reste en France.

Quel air embarrassé! quelle triste contenance!

A la Chambre, ceux qui firent partie du Corps législatif de l'ex-empire sont montrés du doigt comme des curiosités, et cette attention paraît les gêner terriblement.

Bast! ils en seront quittes pour se rallier au premier gouvernement fort qui voudra bien de leur vote.

Un maître chasse l'autre.

***

Les simonistes et les gambettistes, les orléanistes et les légitimistes, les républicains modérés et les purs farouches se regardent également entre eux avec des roulemens d'yeux tout à fait significatifs.

Tout cela nous promet des orages, des orages, encore des orages.

Pour tenir tête à ces tempêtes, le pauvre M. Benoist d'Azy n'est pas de taille.

Sa caducité est comme la férocité de l'ours blanc de l'Hippodrome, elle ne laisse rien à désirer.

C'est une voix pour la réaction, rien de plus, et une voix diantrement cassée.

***

La salle du théâtre de Bordeaux, qui fut une merveille, est devenue de par les travaux actuels quelque chose de hideux.

On raconte qu'un paysan des environs, peu au courant et croyant qu'on jouait la comédie là dedans, voulait absolument, pour entrer, mettre quarante sous dans la main de M. Johnston qu'il avait rencontré dans le vestibule et qu'il prenait pour un contrôleur.

***

Ce qu'il y a de certain, c'est que les représentations de la troupe paraissent devoir être fortement houspillées par le public des tribunes. Il a même commencé déjà.

On finirait par siffler que cela ne m'étonnerait pas.

Au fait il y aura peut-être de quoi!...

En attendant on vérifie les pouvoirs. On vérifiera plus tard les impuissances. Et le nombre en est grand, hélas!

L'Assemblée a hâte d'en finir avec la paix. On sent qu'elle veut avaler la pilule sans goûter. Aussi comme on se dépêche de valider... même les invalides.

***

Tout cela n'est qu'un prologue.

A bientôt la pièce.

Je vous donnerai des détails sur le scenario, sur les acteurs, et aussi sur les souffleurs qu'on ne voit pas, mais qui conduiront tout.

Et vous verrez que cela pourra se résumer ainsi: Une tragédie dans laquelle jouent bien des comiques.

Fabrice.

Les Nouveaux du Scrutin

JOIGNEAUX

C'est un « rentrant. » Il aurait pu être autrefois président de la république. Du moins on le porta candidat. Le coup d'Etat s'en souvint et l'envoya planter ses choux dans le Luxembourg belge. Car il plantait déjà. Sa réputation d'agronome sera désormais consacrée par l'histoire de ses laitues du siége.

Les républicains n'ont pas oublié d'ailleurs l'ancien

— Les Prussiens m'ont donné un cigare!

— C'est bien le moins alors qu'un Français te donne aussi quelque chose!

rédacteur du *Journal du peuple*, de *l'Homme libre*, du *Courrier de la Côte-d'Or*, de *la Feuille du Village*, etc. M. Pierre Joigneaux, en ces derniers temps, écrivait au *Siècle* des articles toujours fort remarqués. C'est un des hommes du parti les plus probes, les plus instruits, les plus utiles, les plus dignes enfin de représenter leur pays.

Paris et Dijon l'ont nommé en même temps. Il ne sèmera pas que des graines, ce qui est déjà quelque chose, mais des idées aussi, ce dont nous n'aurons jamais eu plus impérieusement besoin.

Léon Guillet,

CHRONIQUE DU JOUR

C'est malheureux à dire; mais nous manquons absolument de dignité. Nos journaux, depuis une quinzaine, ne retentissent que de plaintes amères et de récriminations douloureuses à l'égard des Prussiens qui ne se montrent pas, paraît-il, du dernier coulant pour laisser passer nos émigrans et nos vivres.

Ces étonnemens m'étonnent. Si nous avons perdu à peu près tout ce que nous pouvions perdre, qu'au moins la fierté nous reste.

Et quand la moitié de la France est brûlée et pillée par nos ennemis, nous sommes presque ridicules de nous plaindre qu'ils exigent un cachet de plus ou de moins sur les permis de circulation.

Je ne demande pas que nous baissions la tête; seulement je voudrais que nous restions assez orgueilleux, quand la France a déjà payé par milliards la facture de ses folies de vingt années, pour ne pas gémir parce que le vainqueur exige les centimes.

Pour mon compte, je partage entièrement l'opinion qu'exprimait ces jours derniers mon camarade Guiliemot dans *le Rappel*. Si j'ai une peur, c'est celle de voir l'Assemblée de Bordeaux marchander les conditions d'une paix honteuse.

Quand l'ennemi qui a réussi à vous poser le pied sur la poitrine vous impose pour unique condition demourir il serait navrant d'entendre le vaincu lui répondre :

— Vous me diminuerez bien vingt-cinq sous.

—

En attendant, le triste coquin qui nous a menés là lance son manifeste au peuple français. Il réclame un nouveau plébiscite et entend surtout « *que l'on demande compte au gouvernement insurrectionnel qui lui a succédé de tout le sang répandu inutilement.* »

On rirait de ce vieux Néron en enfance s'il ne trainait à sa suite sa cohorte de vautours qui rêve de s'abattre encore sur la pauvre France sanglante.

L'homme de décembre s'indignant du sang répandu, c'est un prodige!

—

D'ailleurs, cette triste comédie du manifeste était prévue, tout l'annonçait.

Depuis longtemps déjà on voyait les Rouher, les Dugué, les Bazaine, les Duvernois et autres *ailés* bourdonner autour du château de Wilhemshohe et se poser dessus à tour de rôle.

—

A Péronne, le commandant Garnier s'est brûlé la cervelle pour échapper à la honte de capituler.

Laon !... Châteaudun !... Péronne !...

Dans les petites villes les grands cœurs.

—

Le roi Amédée a-t-il décidément été assassiné ? On n'est pas encore fixé à ce sujet.

Si ce malheur lui est vraiment arrivé, je plains sa famille tout de même; mais je profite de l'occasion pour avouer que je me suis confectionné en prévision des catastrophes de ce règne un point de vue spécial.

J'assimilerais ce monarque assassiné par son peuple à un imprudent qui se noierait en allant se baigner dans un endroit où il serait bien prévenu qu'il y a des herbes.

—

Ah ! pendant que j'y pense, il faut que je vous avertisse.

Vous n'êtes pas sans avoir dans vos connaissances un ou plusieurs de ces *fuguistes* que Cham a baptisés membres du *mouvement tournant*, que Blum a affublés du titre de *francs-fileurs* et que Touchatout appelle dans sa *Carmagnole* les *envolés volontaires*.

Eh bien, ces jours-ci, vous allez les rencontrer sur le boulevard après cinq mois de séparation, et la première chose qu'ils vous diront tous : C'est qu'ils étaient dans l'armée de la Loire.

Maintenant vous êtes prévenus, ça vous regarde.

Léon Bienvenu.

Le Gérant, ALTAROCHE.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

PRIMES DU *CHARIVARI*

Tout abonné d'UN AN — dont l'abonnement aura été fait *en une seule fois* et *sans intermédiaire* — aura droit de recevoir *franco* et pendant une année

LE PETIT JOURNAL POUR RIRE

PARAISSANT TOUTES LES SEMAINES

huit pages de texte et de dessins comiques, 52 numéros par an.

Dans chaque numéro une caricature de Grévin.

Ceux qui le préfèreront pourront recevoir, comme précédemment,

LA TOILETTE DE PARIS

JOURNAL DE MODES

Paraissant deux fois par mois, avec une Gravure de modes coloriée dans chaque numéro, donnant par conséquent 24 livraisons par an, avec autant de planches; Nouvelles ou Romans dans le texte. — Quatre de ces numéros contiennent, en outre, de nombreux patrons.

LIVRES ET ALBUMS

Les abonnés d'UN AN qui aimeront mieux une prime de librairie pourront choisir un ouvrage ci-dessous : 1° **Histoire de Paris**, par M. TH. LAVALLÉE, superbe volume grand in-8° illustré de 107 vues; 2° **Gulliver**, édition magnifique avec 400 dessins de GRANVILLE; 3° **Voyages dans l'Inde du prince Soltykoff**, grand in-8°, 38 belles planches à deux teintes; 4° **Paul et Virginie**, beau volume in-8° illustré par BERTALL; 5° **La Chine ouverte**, ouvrage du plus haut intérêt, 250 dessins variés; 6° Un de ces quatre albums comiques : **M. Cryptogame, le Docteur Faustus**, par Topfer; **la Chicane et l'Amour, Aimez-vous rire?** par Damourette, Talin, Quillenbois, etc., etc.

N. B. — Les primes ci-dessus, sauf le **Petit Journal pour rire** et la **Toilette de Paris**, qui seront expédiés *franco*, comme il a été dit, devront toutes être retirées directement dans nos bureaux, sans quoi l'Abonné devra joindre à sa demande la somme de **1 fr. 50 c.** pour frais de port.

GRANDE PRIME EXCEPTIONNELLE

Le Charivari, désirant en outre faire un splendide cadeau à tous ses abonnés indistinctement, même à ceux de TROIS MOIS, leur offre à des conditions incroyables de bon marché **cette grande Prime exceptionnelle :**

L'HISTOIRE DES DEUX RESTAURATIONS

par A. DE VAULABELLE

huit volumes in-8°,

sera adressée également *franco* contre l'envoi de

25 FRANCS

Pris dans nos bureaux, ce dernier ouvrage sera donné pour

20 FRANCS

Nota. — Les abonnés d'un an qui auront pris une des primes gratuites pourront, en sus, contre l'envoi des sommes ci-dessus indiquées recevra ces deux primes exceptionnelles.

Chairvari

AP 103
.C6
1870-71
Rare Bk.
Coll.